ALBERT R. MANN
LIBRARY

AT

CORNELL UNIVERSITY

THE GIFT OF

Isabel Zucker
class '26

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY
3 1924 067 947 014

85

DATE DUE

~~FEB 0 4 1995~~			
SEP 0 3 1996			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

47124
TN

LANGAGE SYMBOLIQUE

DES FLEURS.

Paris. — Typographie Nouvelle. — V. de Surcy et Ce, rue de Sèvres, 37.

7062-M97

1. Abutilon — 2. Absinthe — 3. Myosotis (ne m'oubliez pas) — 4. Ixia tricolore

Fac simile gravé et imp.r en couleurs par Pigeon R.te M. l'Impératrice rue Galande, 63. Paris

TRAITÉ
DU LANGAGE
SYMBOLIQUE, EMBLÉMATIQUE ET RELIGIEUX
DES FLEURS

PAR

L'ABBÉ CASIMIR MAGNAT

EX-PROFESSEUR DE BOTANIQUE, MEMBRE TITULAIRE DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'HORTICULTURE DE PARIS ET CENTRALE DE FRANCE, AUTEUR DE LA BOTANIQUE ÉLÉMENTAIRE ET CHRÉTIENNE A L'USAGE DES COLLÉGES, SÉMINAIRES, PENSIONS, ETC.

Seigneur, vous avez fait vos merveilles bien nombreuses : nul ne vous est semblable dans vos pensées; j'ai parlé, j'ai raconté, il y en a beaucoup plus que je n'en puis dire. (Ps. XXXIX, 6.)

Donc, que toute la terre vous bénisse, ô mon Dieu, vous loue et vous exalte au-dessus de tout, dans tous les siècles.

Paris

A. TOUZET, LIBRAIRE

Rue St-André-des-Arts, 27.

DUTERTRE — Passage Bourg-l'Abbé, 20.

MARTINON — Rue de Grenelle-St-Honoré, 14.

Lyon

BALLAY ET CONCHON

Quai de Retz, 6.

ET CHEZ TOUS LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

VAULT
GR
780
M17
1855

PRÉFACE.

C'était notre intention de ne pas mettre de préface à la tête de cet ouvrage, mais comme pendant le cours de son impression quelques personnes ont paru s'étonner de ce qu'il avait pu entrer dans les idées d'un prêtre de faire un travail sur le langage des fleurs, et nous en ont fait en quelque sorte un reproche, nous croyons devoir entrer ici dans quelques explications à ce sujet, ce qui nous donnera occasion de faire connaître et le but que nous nous sommes proposé et le plan que nous avons suivi dans la composition de notre livre.

Ce n'est pas de ce que, nous prêtre, nous avons fait un ouvrage sur le langage symbolique des fleurs que l'on doit s'étonner, mais de ce qu'un prêtre ne l'ait pas déjà fait et même depuis bien longtemps. Et en effet, les fleurs sont une des parties les plus belles et les plus brillantes de la création et si le Prophète-Roi avait raison de dire que les cieux racontent la gloire du Créateur, nous le pouvons dire aussi et avec autant de raison des fleurs, elles que tout le monde aime, et veut chercher à imiter, elles qui ornent si délicieusement le séjour dans lequel Dieu nous a placés, elles enfin qui ont pris le beau côté de la création et qui en sont en quelque sorte le chef-d'œuvre. Or si les fleurs racontent la gloire de Dieu pourquoi leur faire tenir un langage directement opposé à cette gloire? Pourquoi se servir de ces aimables et innocentes créatures pour répandre l'erreur et le mensonge. Il est vrai qu'il y a entre elles et les pensées, les sentiments et les affections de l'homme, les rapports les plus frappants, mais ces rapports c'est Dieu qui les a établis, et assurément il n'est jamais entré dans ses desseins que l'homme s'en servît pour semer la corruption dans

les cœurs, pour favoriser les passions et les vices. Ce n'est donc que par un abus des plus conpables et des plus criminels que l'on s'est servi et que l'on se sert encore des fleurs pour tenir un langage que la religion et la morale désapprouvent complètement. Si les fleurs ont un langage, ce langage ne peut être en rapport qu'avec la foi et la saine raison. Si les fleurs parlent plus particulièrement à notre cœur et à notre esprit que les autres êtres de la création, ce n'est que pour raconter la gloire de Dieu et parler de sa toute-puissance, de sa sagesse et surtout de sa bonté. Or, à qui convenait mieux, nous le demandons maintenant, de rétablir le véritable langage des fleurs si ce n'est au prêtre, lui qui doit être le *gardien de la science,* qui *doit veiller à la saine doctrine* et qui tous les jours, comme le roi David, invite les *herbes et les plantes à bénir le seigneur, à le louer et à l'exalter au-dessus de tout pendant tous les siècles.*

Nous venons de dire que si les fleurs parlent, elles ne peuvent dire que des choses qui ont rapport à la foi ou à la droite raison, aussi est-ce pour cela que nous leur avons prêté deux sortes de langage : le langage religieux et le langage profane. Le premier est entièrement tiré de l'Écriture sainte et consiste dans une pensée frappante donnée en forme de conseil ou de précepte, ayant toujours rapport au mot dont la fleur est l'emblème ou le symbole. Le second est tiré de nos meilleurs moralistes et vient presque toujours corroborer le premier.

Voici maintenant le plan que nous avons suivi. Nous avons divisé notre matière en trois grandes parties. Dans la première nous donnons les principes de la botanique et afin de plaire davantage à nos lecteurs nous avons fait des considérations morales sur chacun des organes de la plante. Cette première partie est précedée d'une introduction dans laquelle après avoir parlé des fleurs chez tous les peuples du monde, nous montrons les jouissances que l'étude de la botanique procure à nos sens, à notre esprit et à notre cœur.

Dans la seconde partie, nous donnons les principes du langage des fleurs, c'est-à-dire les différents moyens pour exprimer ses pensées à l'aide des fleurs.

Enfin dans la troisième partie qui est la plus importante, nous donnons l'histoire plus ou moins complète de chaque fleur symbolique. C'est dans cette troisième partie que l'on trouve le langage religieux et le langage profane de chaque fleur.

Tels sont en résumé les motifs ui nous ont guidés et le plan que nous avons suivi dans la composition de cet ouvrage ; maintenant avons-nous réussi, ce n'est pas à nous qu'il appartient d'en décider. Toutefois nous prions le public de recevoir avec bienveillance ce nouveau fruit de notre travail.

Paris ce 5 décembre 1855.

TRAITÉ

DU LANGAGE

SYMBOLIQUE ET RELIGIEUX

DES FLEURS.

INTRODUCTION

DES FLEURS EN GÉNÉRAL.

S'il est un spectacle au monde digne de l'admiration d'un homme sensible et qui se plaît à contempler les merveilles de la nature, c'est bien assurément celui d'une campagne ou d'un jardin décoré de fleurs. Et quoi d'aussi ravissant, en effet, que ces productions aimables qui réunissent en elles tout ce qu'il y a de plus brillant, de plus vif et de plus varié en couleurs! Rien qui puisse leur être comparé, puisqu'elles servent elles-mêmes de comparaison à tout ce qui brille par les formes, les grâces et la beauté. La main toute-puissante qui les a formées a bien pu se jouer dans son œuvre, mais elle a su mêler aussi, et avec un art sublime, les mille couleurs qu'elle distribuait, et les opposer l'une à l'autre pour

en former un contraste surprenant; aussi, jamais dans elles de ces mélanges maladroits, de ces écarts même légers qui sont presque toujours le fruit de l'ignorance, mais toujours, au contraire, des beautés et de l'intelligence. Sur un fond de verdure, différemment nuancé, la nature dissémine ses groupes de couleurs avec une variété qui saisit d'admiration. Enfin, les fleurs sont un des plus brillants objets de la création, et s'il était quelque chose que l'on voulût essayer de comparer à leurs couleurs unies et variées, ce ne serait guère que l'émail nuancé dont brillent certains coquillages, certains oiseaux et les plus beaux papillons.

Mais pour que l'homme puisse complètement jouir de ce magnifique spectacle, il est de toute nécessité qu'il étudie les fleurs, non d'une manière vague et générale, mais assez approfondie pour connaître au moins leurs usages, leurs propriétés et leur langage même. Or, c'est cette connaissance que nous allons essayer de donner dans tout le cours de cet ouvrage. Mais, auparavant, faisons connaître les principales divisions de la Botanique ou science des fleurs, et montrons ensuite le culte que l'on a toujours eu pour elles, et surtout combien sont vifs et purs les agréments que leur étude nous procure.

CHAPITRE PREMIER.

DIVISIONS DE LA SCIENCE DES FLEURS OU BOTANIQUE.

La Botanique est cette partie de l'histoire naturelle qui a pour objet la connaissance des végétaux répandus à la surface du globe. La science qui s'occupe des fleurs prend donc le nom de Botanique.

Comme la Botanique est une science extrêmement vaste, on l'a divisée en deux grandes parties qui sont : la Botanique scientifique et la Botanique appliquée.

Principes de Botanique

BOTANIQUE SCIENTIFIQUE. — Cette première division de la Botanique est un tout homogène qui se subdivise, à son tour, en plusieurs parties. Elle comprend l'Organographie, la Physiologie, la Phytographie et la Taxonomie.

I. Organographie.— Elle nous fait connaitre la forme, la structure, la position, les rapports et les transformations ou métamorphoses des végétaux. Elle comprend : 1° l'Anatomie végétale, c'est-à-dire la connaissance des tissus élémentaires qui entrent dans la structure de chaque organe; 2° la Morphologie ou l'étude des transformations diverses que les organes peuvent éprouver; 3° la Botanique comparée, qui recherche dans toute la série végétale les modifications qu'un même organe peut subir; 4° l'Organogénie ou l'étude des changements qu'un même organe peut éprouver depuis le moment où il commence à se montrer jusqu'à son complet développement; 5° enfin, la Glossologie ou Terminologie, qui n'est autre chose que la connaissance des termes qui servent à désigner les différents organes des plantes et leurs nombreuses modifications.

II. Physiologie. — Elle nous expose le mécanisme des actions diverses dont se compose la vie de la plante.

III. Phytographie. — Elle a pour objet la description des plantes, soit individuellement, soit réunies en groupes nommés genres, tribus, familles, etc. : c'est l'art d'exprimer, par l'emploi des termes techniques, les caractères généraux ou particuliers propres à distinguer un végétal de tous les autres.

IV. Taxonomie. — Elle a pour but d'appliquer les lois générales de la classification au règne végétal; c'est à cette partie que se rapporte l'étude des méthodes et des systèmes employés pour classer tous les végétaux.

La Botanique scientifique comprend encore la Géographie botanique, qui est l'étude des lois suivant lesquelles les végétaux sont distribués dans les différentes parties du globe; et la Pathologie

végétale, qui consiste dans la recherche des maladies dont les plantes peuvent être affectées.

BOTANIQUE APPLIQUÉE. — Cette seconde division de la botanique a pour objet les rapports utiles qui existent entre l'homme et les végétaux. Elle comprend la Botanique agricole, la Botanique médicale, la Botanique économique ou industrielle, la Botanique littéraire et la Botanique emblématique.

I. Botanique agricole. — On appelle ainsi la partie de la botanique qui livre les plantes aux règles d'une culture simple, convenable et appropriée, pour en découvrir la destination précise, en perfectionner les vertus, en corriger les propriétés trop actives et pour convertir en aliments sains et agréables ce qu'elles ont de dangereux, de repoussant et même d'amer. Elle comprend 1° l'Agriculture ou l'art de cultiver les champs, de les ensemencer et de les récolter, et 2° l'Horticulture ou Jardinage, qui consiste à cultiver les petits enclos et les jardins placés auprès de l'habitation de l'homme.

II. Botanique médicale. — Elle soumet à une analyse rigoureuse les organes capables de fournir des moyens plus ou moins efficaces pour combattre les maladies et tempérer ou détruire les douleurs auxquelles nous sommes sans cesse exposés. C'est sans contredit une des parties les plus importantes de la botanique et celle à laquelle on s'est surtout attaché dans les commencements; car les anciens, ainsi que nous le dit l'histoire, ne cultivaient et n'étudiaient en grande partie les plantes que pour avoir des simples.

III. Botanique industrielle. — Son objet à elle, c'est de s'occuper des plantes dont on peut tirer quelque avantage dans les arts et l'économie domestique, pour la teinture, la bâtisse, la men iserie, les constructions navales, la confection des outils, des instruments, etc. Elle est très-utile pour les usages de la vie.

IV. Botanique littéraire. —Elle s'occupe de tous les détails qui peuvent lier la botanique à la religion, à l'histoire, aux sciences et aux arts. C'est donc elle qui nous fait connaître les grands hommes

Principes de Botanique

Principes de Botanique.

qui se sont occupés des fleurs, ainsi que l'histoire des végétaux les plus remarquables, en nous déterminant l'époque de leur introduction dans l'agriculture et les services qu'ils ont pu rendre.

V. Botanique emblématique. — Elle a pour objet d'étudier et de déterminer les différents rapports qui peuvent exister entre les fleurs ou leurs couleurs et les pensées, les sentiments et les affections de l'âme. C'est à elle, par conséquent, que se rapporte le langage symbolique et emblématique des fleurs que nous allons faire connaître dans tout le cours de cet ouvrage. Cette partie est une des plus agréables et des plns intéressantes de la botanique, et c'est elle qui va faire le principal sujet de notre travail.

CHAPITRE SECOND.

DES FLEURS CHEZ LES DIVERS PEUPLES DU MONDE.

Les fleurs ont toujours eu pour l'homme les charmes tout à la fois les plus simples et les plus attrayants; aussi ont-elles toujours été singulièrement aimées et admirées de lui. C'est pour convaincre nos lecteurs de cette vérité que nous allons leur parler d'abord de la culture des fleurs chez les différents peuples du monde et ensuite de leur langage symbolique chez ces mêmes peuples.

ARTICLE PREMIER.

DE LA CULTURE DES FLEURS CHEZ TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

Il est certain que la culture des fleurs remonte aux premiers âges du monde, en sorte que l'on peut dire sans crainte de se tromper

qu'aussitôt qu'il y eut sur la terre une famille, une prairie, un arbre, un ruisseau, on commença d'aimer les fleurs et de les rechercher. L'écriture Sainte est d'ailleurs bien formelle à ce sujet, puisqu'elle nous dit que l'homme fut placé dans le paradis terrestre *pour le cultiver et le garder*. Et, du reste, nous ne devons pas nous en étonner, car il n'est certainement pas de jouissance plus noble et plus indépendante que celle-là, et vers laquelle on tende plus constamment au milieu des agitations d'une vie tumultueuse et dans la carrière même de l'ambition. Et en effet, voyez les hommes que les emplois éminents de la société retiennent au sein de nos villes, tous veulent, pour ainsi dire, toujours trouver auprès d'eux une image de la campagne; tous rassemblent dans leurs jardins les beautés de la nature; presque tous cultivent les plantes pour se délasser des travaux de l'esprit, et cet amusement simple et rustique leur semble de beaucoup préférable aux distractions que le luxe pourrait leur offrir. Ah! c'est que les fleurs sont une des sources les plus fécondes de nos plaisirs, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles nous procurent des jouissances longtemps continues et toujours également puissantes sur nos sens et notre imagination.

C'est dans les contrées méridionales que l'on a toujours eu beaucoup de goût pour les fleurs, et c'est assez naturel, car la douceur du climat en fait naître un plus grand nombre dans les campagnes, en rend la culture beaucoup plus facile et dispose bien mieux les habitants à faire plus de cas des sensations agréables qu'elles procurent. Les Grecs surtout les aimaient passionnément. Théophraste nous apprend qu'ils cultivaient les roses, les giroflées, les violettes, les narcisses, les iris, etc., etc., et nous lisons dans Aristophane, qu'à Athènes on portait tous les jours au marché des corbeilles de fleurs qui étaient enlevées à l'instant. C'est là que l'on voit s'engager un combat charmant entre Pausias, célèbre peintre de Sicyonne, et la bouquetière Glycéra; c'était un grand plaisir, au rapport de Pline, de voir combattre l'ouvrage naturel de Glycéra contre l'art de Pausias, qui finit par la peindre elle-même, assise et faisant un chapeau de fleurs. On voit encore par les écrits des philosophes, des poètes et des historiens que dans toute la Grèce on faisait un usage continuel

de fleurs; que non-seulement elles étaient, comme aujourd'hui, la parure de la beauté, l'ornement des autels des Dieux, mais que les jeunes gens s'en couronnaient dans les fêtes, les prêtres dans les cérémonies, les convives dans les festins. Des faisceaux de fleurs couvraient les tables, des guirlandes de fleurs étaient suspendues aux portes dans les circonstances heureuses, et, ce qui est le plus remarquable et le plus étranger à nos mœurs, les philosophes eux-mèmes portaient des couronnes et les guerriers en paraient leurs fronts dans les jours de triomphe, car les couronnes devinrent bientôt le prix et la récompense des talents, de la vertu et des grandes actions.

Le goût et la culture des fleurs passèrent des Grecs chez les Romains. Dès les commencements, ceux-ci, étrangers à tous les arts d'agréments, ne s'occupèrent pas beaucoup de ces aimables productions de la nature. Sous les rois et dans les premiers temps de la république leurs jardins ne contenaient que des plantes passagères dont le soin était confié à la mère de famille. Mais lorsque le luxe commença à s'introduire chez eux, ils prirent pour les couronnes une passion si vive qu'on crut nécessaire de le réprimer par des lois et l'usage des couronnes fut sévèrement défendu à ceux qui n'en avaient pas reçu le droit, ou par leur place ou par une concession particulière des magistrats. Quelques actes de rigueur n'empêchèrent point cependant que ces lois ne fussent éludées sous divers prétextes et enfin totalement oubliées; de sorte que ce qui était une distinction devint dans la suite une parure générale; les hommes les plus élevés en dignité ne craignirent point d'afficher cet appareil d'élégance et de luxe qui répugnait au caractère d'une nation belliqueuse, et Cicéron, dans sa troisième harangue contre Verrès, reproche à ce proconsul d'avoir parcouru la Sicile dans une litière, assis sur des roses, ayant une couronne de fleurs sur la tête et une autre à son cou. Sous ceux des successeurs d'Auguste qui furent la honte de leur siècle par leurs débauches, comme ils étaient la terreur des gens de bien par leur cruauté, le goût fit place à la profusion et le luxe des fleurs fut porté jusqu'à la folie. On les voyait changer jusqu'à trois fois de couronnes dans un seul repas; ils disaient qu'un chapeau de roses rafraîchissait la tête et préservait des fumées du vin. Mais bientôt, voulant

jouir d'une double ivresse, ils ne se contentèrent plus d'en faire des couronnes et des guirlandes, qui du moins présentaient des idés gracieuses, ils voulurent encore les entasser autour d'eux, de manière à produire l'effet qu'elles étaient destinées à prévenir, et l'on vit Héliogabale, au rapport de Lampride, faisant joncher de fleurs les plus rares ses lits, ses appartements, et les portiques mêmes de son palais.

Les fleurs furent toujours beaucoup plus recherchées en Égypte, en Syrie, en Perse et dans l'Asie mineure qu'en Europe. Les anciens Egyptiens furent surtout vivement passionnés pour elles. A l'exemple des Grecs, ils en faisaient des couronnes auxquelles ils attachaient un grand prix. Amasis, simple particulier, en ayant offert une au roi Partamis, ce prince fut tellement enchanté des fleurs qui la composaient qu'il voulut connaître celui de qui il avait reçu ce présent; il lui accorda d'abord son amitié et lui donna ensuite le commandement de ses armées, ce qui conduisit Amasis sur le trône d'Égypte. C'est ainsi qu'un trône fut le prix d'une simple guirlande.

Les Syriens étaient si passionnés pour les fleurs que le roi Antiochus, pendant l'hiver qu'il passa à Chalcis, dans l'île d'Eubée, en faisait venir à grands frais des contrées les plus éloignées.

La culture des plantes d'agrément ne fut pas moins en honneur chez les Perses; mais on s'y livra dans des vues plus sages. Nous voyons, en effet, dans l'économique de Xénophon que le jenne Cyrus faisait ses délices du jardin qu'il avait à Sardes, que lui-même en avait ordonné la distribution et qu'il avait planté plusieurs arbres de ses propres mains. Ce goût des Perses pour les jardins subsiste encore aujourd'hui. Leur plus grand plaisir, dit Kœmphers, est de se retirer dans les jardins, d'en faire construire de nouveaux jusque dans les lieux les plus écartés et les moins fertiles, d'en tracer eux-mêmes le plan et d'en diriger la culture. Outre les arbres fruitiers, on y voit beaucoup d'arbres d'ornement et des parterres de toute sorte de fleurs; les roses y sont en grande abondance. Quant aux arbres d'ornement, les principaux sont le gainier, trois espèces de jasmins, les rosiers de Chine, l'olivier de Bohême et les saules de Perse appelés *bidsmick,* dont les chatons sont très-odorants.

Les anciens habitants des rives de l'Indus et du Gange avaient pour les fleurs beaucoup plus de goût encore que les Égyptiens, les Perses et les Grecs. Plusieurs plantes étaient consacrées, chez eux, par la religion et destinées particulièrement à ses cérémonies ; quelques-unes étaient même regardées comme l'habitation des nymphes et des sylphides. On leur rendait une sorte de culte, et le soin d'arroser ces plantes de prédilection était la principale occupation des jeunes vierges élevées dans la retraite des brames. Les fleurs qui n'étaient point réservées pour les usages religieux étaient employées à faire des couronnes et des guirlandes ; et, ce que nous n'avons pas vu chez les Grecs, on réunissait dans les parterres les fleurs auxquelles on attachait le plus de prix.

En avançant vers l'Orient, nous trouvons que les Chinois et les Japonais ont toujours eu pour les jardins une passion excessive ; les fleurs leur plaisent à tel point qu'ils en retracent l'image sur leurs vases, sur leurs étoffes et sur les papiers dont ils décorent leurs appartements. Ils ont même un alphabet composé entièrement avec des plantes et des racines. On lit encore sur les rochers de l'Égypte les anciennes conquêtes de ces peuples exprimées avec des végétaux étrangers. Ces peuples ont conservé leurs antiques usages, ils sont encore aujourd'hui ce qu'il furent dans tous les temps. La difficulté de pénétrer dans leur pays est cause que nous ne connaissons la plupart de leurs plantes d'ornement que par leurs peintures brillantes, mais incorrectes. Plusieurs cependant sont arrivées jusque chez nous à diverses époques, comme la reine-marguerite, le clerodendrum, l'hortensia, le camélia, etc., etc.

Les Gaulois et les anciens peuples du Nord ne s'occupaient point de la culture des fleurs. Ce goût ne s'introduisit chez eux que lorsque la civilisation eut fait des progrès, lorsque la guerre ne fut plus l'unique profession des hommes libres, lorsqu'enfin le commerce et les expéditions lointaines eurent établi des relations avec l'Orient. Charlemagne ne négligea rien pour appeler autour de lui les sciences et les beaux-arts qui adoucissent les mœurs, pour encourager l'agriculture et favoriser les plantations. Il aima les jardins, et dans un

de ses capitulaires il veut que l'on cultive un grand nombre d'arbres et de plantes parmi lesquelles nous remarquons le lis et la rose. Pendant toute la durée du moyen âge la culture des fleurs fut presque entièrement abandonnée; on eût dit que pendant ces temps de dévastations et de barbarie la terre semblait resserrer son sein et n'accorder qu'à regret aux hommes cruels une subsistance mal assurée. Mais à la fin du quinzième siècle, il y eut un élan général, grâce aux longs travaux des botanistes; des jardins botaniques furent créés presque partout, les voyages devinrent aussi plus fréquents et plus lointains. Belon parcourait la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie et l'Égypte dont il envoyait les plantes aux jardins de l'Europe et au célèbre Clusius. Rauwolf voyageait aussi pour la botanique dans les mêmes pays et jusqu'en Perse; Alpinus séjournait au Caire comme consul vénitien et préparait son livre célèbre sur les plantes de l'Egypte.

D'un autre côté les Portugais avaient doublé le Cap, Colomb avait découvert un nouveau monde et les navigateurs rapportaient des deux Indes les fruits les plus remarquables, les plantes les plus utiles ou les plus agréables. Ceylan fut un des premiers points explorés sous ce point de vue, de même que les îles de la Sonde. Le commerce des épices faisait penser les navigateurs de ces parages à l'examen des végétaux. Les premières plantes qui frappèrent les Européens en Amérique furent, selon Gracias, l'ananas, le maïs, le tabac, etc. La conquête de la terre ferme étendit singulièrement ce genre de connaissance : Oviédus de Valdes, de retour en Europe, fut le premier à décrire de mémoire les merveilleuses productions qui l'avaient frappé; Cabeca de Vaca fit connaître des plantes des Florides; Lopes de Gomora, des espèces du Mexique et en particulier l'agavé d'Amérique, le cactus qui nourrit la cochenille et le cacaotier. Carate mentionne la pomme de terre parmi les plantes les plus remarquables du Pérou.

Un nombre aussi considérable de faits découverts en même temps était bien propre à encourager la culture des fleurs, et c'est ce qui arriva. On recueillit soigneusement les graines que les voyageurs avaient envoyées; on prit un soin particulier des fleurs qui parurent

le mériter; on fit doubler les unes par la culture ; on fit varier les couleurs et les grandeurs des autres, et peu à peu elles devinrent un objet de luxe et de commerce. La mode et le caprice donnèrent à quelques-unes un prix particulier; ainsi l'héliotrope fut longtemps mis à la mode par les dames de Paris; l'hortensia obtint pendant quelques temps cette même faveur, et la tulipe fit souvent faire des folies.

Mais jamais dans aucun temps l'amour pour les fleurs n'avait été aussi grand qu'à notre époque; les fleurs sont maintenant répandues partout, et les progrès des horticulteurs sont si grands depuis quelque temps qu'un homme du siècle dernier pourrait à peine se reconnaître au milieu de nos parterres décorés de tout le luxe des fleurs les plus curieuses et les plus élégantes venues de toutes les parties du monde; il y verrait, en effet, briller du plus bel éclat ces superbes ipomées, ces hortensias, ces métrosidéros, ces pélargonium, ces bruyères nombreuses et toutes ces belles plantes grasses originaires du cap de Bonne-Espérance. Les fleurs sont aujourd'hui le complément obligé, indispensable même de toutes les fêtes. Et que seraient, en effet, une soirée sans fleurs, une noce sans bouquet ? La plus brillante toilette serait même incomplète si elle n'était accompagnée de quelques-unes de ces suaves productions de la nature. Au commencement de ce siècle les fleurs étaient si rares qu'on était obligé d'y suppléer, dans les soirées, par le corail, les perles, les diamants ou par des fleurs artificielles, grossières imitations de la nature; mais maintenant il n'en est plus ainsi; il n'y a plus chez les fleuristes de différence entre le mois de décembre et le mois de mai; aujourd'hui violettes et lilas, roses et œillets pullulent partout, alors même que le froid durcit la terre et que la neige tombe à gros flocons.

ARTICLE SECOND.

DU LANGAGE SYMBOLIQUE DES FLEURS CHEZ TOUTES LES NATIONS.

Nous venons de voir que l'homme dans tous les temps avait singulièrement aimé et admiré les fleurs, et il devait en être nécessaire-

ment ainsi, puisque le but que le Créateur s'était proposé en les décorant de tant de charmes et de beautés avait été de plaire à l'homme et d'embellir le séjour dans lequel il l'avait placé.

Mais l'homme ne s'en est pas tenu là; toujours occupé dans son imagination à lier le moral au physique, il a encore choisi ces aimables productions de la nature pour être les interprêtes de ses pensées, de ses sentiments et de ses affections ; aussi a-t-il donné à la plupart d'entre elles un attribut particulier qui leur sert d'emblème ou de symbole. Il n'est pas même jusqu'à leurs couleurs dont il ne se soit emparé et qu'il n'ait admirablement fait servir à ce langage mystérieux. C'est ainsi que nous attribuons l'espérance à leur verdure, l'innocence à leur blancheur et la pudeur à leur teinte de rose.

Le langage symbolique des fleurs est beaucoup plus ancien qu'on pourrait le croire. Il est vrai que c'est surtout dans l'Orient et dans des temps non trop éloignés de nous qu'il a été en usage ; mais toujours est-il vrai de dire que son origine remonte aux premiers âges du monde, et il ne faut, au reste, qu'ouvrir l'histoire pour en être convaincu. Ainsi, à commencer par les Égytiens reconnus pour les plus anciens peuples de la terre, nous voyons que leurs prêtres présentaient à ceux qui venaient dans leurs temples des fleurs et une roue qu'ils faisaient tourner rapidement. Par la roue ils voulaient faire ressouvenir de l'instabilité des choses humaines et par les fleurs ils rappelaient la brièveté de la vie.

Tout le monde sait que les Mages venus de l'Orient pour adorer Jésus-Christ dans la crèche offrirent à cet enfant Dieu, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Par l'or ils voulaient reconnaître sa royauté, par l'encens sa divinité et par la myrrhe son humanité.

L'histoire fait mention d'un usage très-répandu chez les anciens et qui consistait à placer sur la table des festins un vase dont l'ouverture était cachée par des roses; ces roses étaient l'emblème gracieux de l'aimable discrétion qui doit suivre les joyeux propos échappés à la gaîté de la table. Malheur au profane qui eût osé découvrir le pot aux roses !

Les Grecs firent aussi un grand usage du langage des fleurs. Théo-

phraste nous dit dans ses caractères que c'était une coutume de son temps de consacrer à Esculape un grand anneau auquel on suspendait des couronnes de fleurs.

On voyait à Élis trois statues des Grâces, la première tenait une rose, la seconde un myrte et la troisième un dé à jouer; le myrte et la rose parce qu'ils étaient consacrés à Vénus, et le dé à jouer parce que la jeunesse aime les jeux.

Ces mêmes peuples mettaient aux portes des personnes mourantes des branches d'acanthe, et de laurier dans les cérémonies du mariage. Lorque les futurs époux arrivaient au temple, le pontife leur présentait une branche de lierre, symbole du lien qui devait les uuir. C'est ce qui fit dire à Claudien qu'aux noces de Proserpine, le Cocyte, couronné de lierre, ne roula que des flots de lait. On portait pendant cette cérémonie des branches fleuries d'aubébine ; il fallait en outre que les flambeaux qui devaient éclairer les nouveaux époux lorsqu'ils entraient dans la chambre nuptiale fussent faits de bois d'aubépine.

A Sparte, les gens de guerre qui avaient bien fait leur devoir étaient enterrés tout couverts de branches d'olivier et d'autres arbres.

Les Romains ne dédaignèrent pas non plus ce gracieux et éloquent langage. On voyait, en effet, devant le temple élevé à Romulus deux myrtes, l'un réputé plébéien et l'autre patricien, qui par leur force ou leur langueur alternative, étaient supposés annoncer la supériorité de l'un ou de l'autre parti.

Un envoyé de Porsenna se trouvant avec Tarquin, ce dernier lui demanda des conseils pour régner arbitrairement ; l'envoyé, pour toute réponse, coupa toutes les têtes des pavots qui s'élevaient au dessus des autres fleurs.

On représentait autrefois ainsi Diligence ou Activité : une femme ayant un coq à ses pieds, tenant d'une main un rameau de thym sur lequel vole une abeille et de l'autre un bouquet de feuilles d'amandier et de feuilles de mûrier. L'amandier est l'arbre qui fleurit le plus tôt et le mûrier un de ceux qui fleurissent le plus tard ; on unissait ce dernier à l'autre pour marquer que la sagesse doit tempérer l'activité.

Les Juifs avait la coutume de planter un cèdre quand leurs nais-

sait un fils et pour une fille ils plantaient un pin, et quand leurs enfants se mariaient on faisait leur lit nuptial avec le bois de cet arbre, symbole naturel de la constance et de la pureté, parce qu'il est incorruptible et qu'il peut durer des siècles.

Dans l'un des livres attribués à Salomon, la Sagesse éternelle est comparée aux plantations des rosiers que l'on voyait près de Jéricho.

Dans Ezéchiel, chapitre quinzième, le Seigneur dit qu'on ne peut comparer le bois de la vigne à celui des autres arbres des forêts et qu'il n'est bon qu'à brûler, et qu'ainsi seront traités les habitants de Jérusalem à cause de leurs iniquités.

Le prophète Jérémie eut une vision dans laquelle il vit deux paniers, l'un rempli d'excellentes figues, et l'autre de mauvaises; le premier était l'image de ceux dont le Seigneur devait récompenser les bonnes œuvres, et le second représentait les méchants punis par la justice divine.

L'homme-Dieu, après avoir fait l'énumération des signes qui doivent annoncer la fin du monde, ajoute cette comparaison : « Quand les rameaux du figuier sont tendres et qu'il pousse des feuilles, vous connaissez que l'été est proche; de même quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le fils de l'homme est près d'arriver. »

L'olivier et la vigne sont souvent, dans l'Écriture Sainte, les sujets de comparaisons tantôt douces et gracieuses et tantôt sublimes, ainsi que d'un grand nombre d'admirables paraboles.

La Vierge, l'aimable Vierge, la bonne Marie, reine des Cieux, est comparée à une rose, dans les litanies, et désignée sous le doux nom de *Rose mystique*.

L'empereur Charlemagne donna pour devise à son épouse, Isabelle de Portugal, les trois grâces, dont l'une portait des roses, l'autre une branche de myrte et la troisième une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe était le symbole de la beauté de l'impératrice, de l'amour qu'il avait pour elle, et de sa fécondité. On l'orna de ces mots : *Hæc habet et superat* » Elle possède toutes ces qualité et même davantage. »

On avait donné à la reine Anne d'Autriche la devise suivante, une grenade avec ces mots : *Mon prix n'est pas dans ma couronne*,

La palme, branche de palmier, entre dans les ornements d'architecture et sert d'attribut à la victoire et au martyr. On en a fait quelquefois aussi le symbole de l'amour conjugal. L'infortunée Marie-Stuart avait pris pour devise, dans sa prison, une palme courbée sous le faix, et supposée prête à se relever, avec ces mots: *Ponderibus innata virtus resistit*, « la vertu sous le poids ne peut être accablée. »

C'est au douzième siècle que l'on fait remonter l'institution de l'ordre de la rose d'Or ; or les papes avaient coutume de bénir cette rose le quatrième dimanche de Carême, pour en faire présent en certaines circonstances à quelque église, puis aux princes et aux princesses. A chaque avénement on l'envoyait au nouveau souverain en signe de reconnaissance officielle. Ils en avaient fait l'emblème de la simplicité des mœurs, de la fragilité du corps et du peu de durée de la vie; le métal précieux et inaltérable dont ils la modelaient, faisait allusion à l'immortalité de l'âme. Henri VIII, roi d'Angleterre, reçut cette rose de Jules II et de Léon X, et le Pape Benoît XIII l'envoya à Violan de Bavière, belle-sœur du duc de Toscane, Jean Gaston, dernier prince de la maison de Médicis.

Jadis les ménestrels étaient dans l'usage de s'attacher à une maison puissante et de chanter les grandes actions que ses chefs accomplissaient. Ils les suivaient à la guerre, et pour leur prouver un attachement fidèle et capable de résister à l'épreuve fatale du malheur, ils portaient à leur chapeau une branche de giroflée jaune.

L'aïeule de Henri IV, Marguerite d'Orléans, avait pour arme un souci tournant sa corolle vers le soleil, et pour devise : *Je ne veux suivre que lui seul.* Sa dévotion voulait exprimer par là que son âme était toujours tournée vers le ciel comme la fleur du souci vers l'astre du jour.

D'Aubigny, à qui Henri IV, avant ses exploits, au commencement des guerres civiles, avait demandé des étrennes, lui envoya un bouquet emblématique composé d'olivier, de lauriers et de cyprès, avec un sonnet dont le sens était qu'il fallait une bonne paix, ou vaincre ou mourir.

En Turquie on sculpte une rose sur le tombeau des jeunes filles.

En Pologne on couvre de roses le cercueil des enfants, et lorsque le convoi passe, on jette des fenêtres une grande quantité de fleurs.

Nous ne parlerons pas du langage des fleurs chez les Orientaux, bien que ce soit surtout dans ces contrées qu'il ait été le plus en usage. Nous dirons seulement qu'ils en ont étrangement abusé, soit en s'en servant pour favoriser les passions, soit en mêlant à la signification des fleurs celle des rubans, des étoffes et de mille autres choses. Ils l'ont tellement corrompu, que l'on a de la peine à s'y reconnaître.

Nos poètes ont aussi payé leur tribut au langage des fleurs : ainsi Ronsard, le plus ancien lyrique, lui qui, de son vivant et bien longtemps après sa mort, a été appelé le prince des poètes, a été le premier qui se soit occupé du langage des fleurs et qui ait composé un bouquet allégorique. Au bon temps de notre littérature parut la *Guirlande de Julie*, pièce de vers charmants auxquels tous nos bons auteurs ont payé le tribut de leurs muses ; enfin nos poètes modernes se sont emparés de ces gracieux emblèmes et les ont revêtus de tout le charme de leur brillante inspiration.

Nous avons oublié de dire que la politique s'était quelquefois servie de ce langage mystérieux : ainsi en Écosse le chardon était l'emblème de l'ordre royal de Saint-André; en Angleterre, la rose blanche et la rose rouge furent longtemps le symbole de partis différents et cruellement acharnés les uns contre les autres ; le lis régna pendant fort longtemps sur les armes et les étendards de nos rois de France ; la violette y fit aussi une apparition, mais son règne ne fut pas de longue durée, elle ne fit que passer.

Les livres gothiques et les vitraux de nos anciennes églises sont pleins d'emblèmes uniquement composés avec des fleurs.

Mais c'est surtout au temps de la chevalerie que le langage des fleurs fut très-répandu parmi nous; le règne de la beauté fut aussi celui des fleurs. Tout alors prit une expression, et la composition d'un bouquet ne fut plus une chose indifférente, chaque fleur avait sa signification : les feuilles de laurier peignaient la félicité assurée, le lis des vallées ou le glaïeul la noblesse et la pureté des actions et de la

conduite; de petites branches d'if annonçaient un bon ménage et le bouquet de basilic indiquait qu'on était fâché et même brouillé.

Mais depuis le bon temps de la chevalerie le langage des fleurs a subi de nombreuses modifications, d'abord à raison de la grande quantité de fleurs inconnues à nos pères et dont nos jardins se sont successivement enrichis, et puis à cause de la propriété mieux connue d'un très-grand nombre d'elles. Il était donc nécessaire que ce langage fût revu et considérablement augmenté; or c'est ce que nous allons essayer de faire dans tout le cours de cet ouvrage.

CHAPITRE TROISIÈME.

AGRÉMENTS DE L'ÉTUDE DES FLEURS.

De toutes les branches des sciences naturelles la botanique est, sans contredit, une des plus belles et des plus importantes ; son étude ne peut donc être que des plus agréables et nous offrir les plus douces jouissances; aussi, est-ce pour y exhorter nos lecteurs que nous allons parler des agréments qu'elle procure à nos sens, à notre esprit et à notre cœur.

ARTICLE PREMIER.

PLAISIRS QUE LA BOTANIQUE PROCURE A NOS SENS.

« La botanique, a dit Fontenelle, n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre, comme la géométrie et l'histoire. » Donc, si nous voulons apprendre la Botanique, nous ne devons pas nous renfermer dans un cabinet, comme l'homme de lettres, ni dans un laboratoire, comme un

chimiste ou un physicien. Il est au contraire de toute nécessité que nous nous transportions au milieu des champs, que nous parcourions les prairies, les vallons et les plaines, que nous gravissions même les plus hautes montagnes, et toujours à l'époque des plus belles saisons. Or, combien douces et agréables ne doivent-elles pas être les jouissances physiques que l'on doit éprouver au millieu de ces courses champêtres? Quel est le botaniste qui ne les a pas éprouvées bien souvent, qui ne se les rappelle pas avec bonheur et surtout qui ne cherche pas à se les procurer quand il le peut?

Nous venons de parler des jouissances que tous nos sens doivent éprouver dans l'étude des fleurs. Et d'abord, voyez, pour nos yeux, quelle variété de formes et de couleurs! Les orchis nous présentent leurs élégants épis, dont les fleurs sont nuancées depuis le lilas jusqu'à l'incarnat le plus foncé; on dirait un velours sorti des mains des plus habiles ouvriers. A côté nous voyons les houppes blanches et si bien découpées des viornes et des cornouillers; le chèvrefeuille odorant, dont les rameaux longs et flexibles, dociles à la main qui les guide, se soumettent à toutes les formes qu'on veut leur donner. Ici, c'est la timide violette à demi cachée à l'ombre d'une roche et embaumant l'air de son délicieux parfum; l'ancolie, avec ses jolies fleurs d'un bleu plus ou moins vif; la petite cloche ou campanule, dont les feuilles découpées et d'un beau vert sont surmontées de fleurs bleues dont la tête retombe avec tant de grâce. Là, c'est la belle anémone qui brille de ses riches couleurs; le narcisse des poètes développant ses charmantes fleurs mollement inclinées sur leur pédoncule, d'une odeur suave, d'une blancheur parfaite, et relevant sa petite couronne pourpre ou d'un jaune d'or à son bord, qui en occupe le centre. Plus loin, c'est le sureau dont les fleurs blanches élèvent avec une gracieuse élasticité leur vaste ombelle et ses parfums suaves. Quel charmant arbrisseau! Sa forme est celle d'un buisson, mais ce qui le distingue de bien d'autres de ce genre, c'est qu'il est chargé de nombreuses et élégantes guirlandes, soit de liserons qui le soir s'endorment avec sécurité sous son abri; soit de bryones blanches ou dioïques, dont les poils rudes et courts lui donnent un aspect plus rustique; soit de mille autres plantes qui croissent à ses pieds et que

conserve son ombre salutaire. Enfin, nous ne finirions pas si nous voulions énumérer tous les charmes que les fleurs présentent à nos yeux.

Si maintenant nous passons à l'odorat, quelles sensations agréables n'éprouvons-nous pas, sous ce rapport, par les parfums qui s'exhalent d'une foule de fleurs? Est-il rien de comparable en effet à ceux du lis, de la rose, du lilas et de l'œillet? Quels parfums plus exquis que ceux du jasmin, du violier, du géranium triste et d'une foule d'autres fleurs qui ornent nos parterres? Combien d'autres encore, même parmi celles qui naissent pour ainsi dire sous nos yeux, qui viennent nous récréer agréablement! Dans les champs, c'est la camomille noble ou romaine, dont on retire un si bon fébrifuge; la lavande, si utile aux parfumeurs; la flouve odorante, dont le parfum approche de celui de la fève de *Tonka*, etc. Dans les bois, c'est le lis des valées, la campanule gantelée ou gants de Notre-Dame; le romarin; quelques espèces de gesse et surtout la violette. Chez quelques fleurs les parfums sont même si forts qu'ils embaument l'air que l'on respire à la campagne; il est vrai que celles-ci pourraient, dans certaines circonstances, nous incommoder; mais il en est d'autres aussi qui en ont de plus doux, et qui en bouquet ou dans les vases qui ornent nos appartements, nous donnent une douce odeur dont nous n'avons absolument rien à craindre. Des parfums! mais presque toutes les fleurs en possèdent, plus ou moins, à la vérité, mais qu'elles sont rares celles qui n'attirent pas l'attention de l'homme sous ce rapport! — Le goût y trouve aussi ses agréments, dans ces excursions au milieu des champs, car le calice d'une foule de fleurs renferme une liqueur sucrée d'une délicieuse saveur, et où l'industrieuse abeille va puiser la matière de son miel, qui fournit à l'homme une nourriture si saine et si agréable. — Quant au toucher, aucune étoffe, aucun velours qui puissent égaler la délicatesse de ces beaux pétales lorsque nous les pressons entre nos doigts. — Enfin, l'oreille elle-même est agréablement flattée du bruit léger du vent qui fait entendre un doux frémissement entre les rameaux des arbres balancés par son souffle, murmure plus doux encore que celui des ruisseaux et qui néanmoins donne de la vie à la nature et invite à la rêverie celui qui l'écoute.

Or quelle étude, nous le demandons maintenant, pourrait être plus aimable et plus attrayante pour les jeunes gens et surtout pour les jeunes personnes ? Et ne semble-t-il pas vraiment qu'elle ait été faite pour celles-ci d'une manière toute particulière? Car voyez quelle analogie sensible entre la jeunesse et ces fleurs si vite fanées, ce qui souvent, hélas! n'est qu'une analogie de plus! Pourquoi donc la botanique n'est-elle pas plus cultivée par les jeunes gens? Nous savons, il est vrai, que ce qui les rebute le plus souvent de cette aimable étude, ce sont des livres qu'on met entre leurs mains et dans lesquels sont étalées des nomenclatures toutes hérissées de mots grecs et latins. Mais qu'ils se rassurent, car c'est surtout pour venir à leur aide que nous avons entrepris la composition de cet ouvrage. Nous les avons eu principalement en vue ; aussi avons-nous mis tous nos soins à éviter toutes les difficultés qui pouvaient arrêter leur marche et à aplanir autant que possible toutes celles qui nous paraissaient insurmontables.

Aimable et brillante jeunesse, c'est directement à vous que nous nous adressons ici. Oui, livrez-vous avec goût à l'étude si agréable et si importante de la botanique, et vous éprouverez, dans vos promenades champêtres, des charmes toujours nouveaux et que rien ne pourra vous ravir. Etudiez les fleurs, et ce qu'auparavant vous fouliez aux pieds sans attention deviendra pour vous une source de plaisirs et de jouissances. Mais n'oubliez pas surtout de considérer dans elles l'image du destin qui vous est réservé. Et qu'est-ce, en effet, pour nous que la vie, sinon celle d'une fleur? Vous lui ressemblez par la beauté, vous lui ressemblez aussi par sa courte durée. Vous êtes placée dans un sol fertile et vous possédez mille attraits enchanteurs ; mais combien se fanent promptement la violette et la jacinthe lorsque le cruel aquilon vient à souffler sur elles!... Jeune homme, pensez au sort dont vous êtes menacé; ne vous glorifiez point de votre figure ; ne vous livrez point indiscrètement à de folles joies, à des plaisirs bruyants et dangereux. Et vous, beauté naissante, dont les grâces font la plus séduisante parure, vous que les jeux et les ris environnent et dont l'aimable présence embellit le plus triste séjour, ne vous enorgueillissez point de votre jeunesse. Songez à ce que vivent les roses, voyez comme

s'est dissipé le doux parfum qu'elles répandaient ! *Toute chair n'est que de l'herbe et toute sa gloire est comme la fleur des champs*; *l'herbe s'est séchée et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle* (1). Chère jeunesse, apprenez des fleurs à ne pas vous confier dans vos charmes ; vous vous épanouissez comme la fleur des champs : le vent souffle et elle disparaît. Vous disparaîtrez aussi comme elle et à peine se souviendra-t-on du lieu où vous vous êtes montrée.

ARTICLE SECOND.

PLAISIRS QUE L'ÉTUDE DE LA BOTANIQUE PROCURE A NOTRE ESPRIT.

L'homme est doué d'une intelligence qui le rapproche de son Créateur souverainement intelligent, et qui l'éloigne de la brute, qui n'a qu'un instinct physique. Il faut donc que son esprit soit continuellement occupé, et rien, au reste, ne nous le prouve mieux que cette soif dévorante que nous avons de vouloir toujours connaître. Or, quel plus vaste champ peut-on lui offrir que celui du règne végétal? Que de choses admirables à connaître dans les plantes, soit que nous les considérions chacune en particulier, soit dans leurs rapports entre elles ou bien dans leurs rapports avec les autres parties de la création! Tout dans elles, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, est capable de nous intéresser vivement. Il est vrai que nous ne pouvons pas connaître toutes les beautés et les merveilles qu'elles renferment, puisque Dieu *a livré une partie de leur connaissance á la dispute des hommes* (2); mais n'importe, le champ est encore très-vaste et la vie d'un homme sera toujours trop courte pour pouvoir connaître toutes celles que la science y a déjà découvertes (3). Et puis remarquons bien que non-

(1) Isaïe, XL, 7.

(2) Tout ce que Dieu a fait est bon en son temps et il a livré le monde aux disputes des hommes sans qu'aucun d'eux puisse reconnaître les ouvrages qu'il a faits depuis le commencement du monde jusqu'à la fin. *Eccl.* III, 2.

(3) M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a calculé que pour se faire une idée seulement superficielle de tous les animaux, il faudrait quarante années d'étude, en y employant dix heures par jour. Or, que l'on considère, d'après cela, le temps qu'il

seulement l'homme trouve dans le règne végétal un vaste champ pour occuper son esprit, mais qu'il ne peut encore en trouver un plus beau et plus digne de lui. Et en effet, si l'homme a une intelligence c'est surtout pour connaître le vrai et le beau; or, les plantes sont une des parties les plus belles de la création, et dans celle-ci, tout le monde le sait, tout est beau, tout est admirable, tout est parfait : *et erant valdè bona.* Les œuvres de la création; mais toutes publient hautement la fécondité, la puissance, la sagesse et les autres attributs du Dieu créateur et régulateur de l'univers; *leur voix a éclaté d'un bout du mondé à l'autre, et il n'est pas de langue,* nous dit le prophète, *qui n'ait pu la comprendre* (1). Si l'homme encore a une intelligence, c'est surtout et par-dessus tout pour connaître son Créateur et s'élever jusqu'à lui; or, les œuvres de Dieu n'ont été faites directement que pour lui, c'est-à-dire pour le manifester; l'homme ne peut donc mieux appliquer son esprit qu'à l'étude des plantes. C'est alors qu'il se trouvera dans la véritable voie, pourvu toutefois qu'il y soit conduit par le flambeau de la foi, et ce sera seulement quand il s'y trouvera ainsi que son esprit goûtera les jouissances les plus douces et les seules véritables.

Mais n'oublions pas ensuite de faire remarquer que cette étude est celle de tous les âges et qu'elle a l'avantage de se restreindre ou de s'étendre selon les facultés et les moments que l'on peut y consacrer. Ce sont les fleurs qui dans notre enfance ont orné notre berceau et qui plus tard ont fait le charme de nos courses champêtres. Alors elles se sont identifiées pour ainsi dire avec les plus délicieuses jouissances de cet âge d'or de notre existence. Oh! quels doux moments! quels délicieux souvenirs! et quel est celui qui ne pourra pas se les rappeler avec bonheur? Mais c'est surtout dans un âge plus avancé, alors que la sphère de nos idées s'est agrandie, que cette même nature que

faudrait pour avoir la connaissance de toutes les plantes et de tous les phénomènes qui ont rapport, et l'on trouvera certainement que la vie de plusieurs hommes y suffirait à peine.

(1) Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie les ouvrages de ses mains. Un jour annonce cette vérité à un autre jour; et une nuit en donne la connaissance à une autre nuit.

Il n'y a point de langue ni de différent langage au milieu de qui leur voix ne soit entendue. Leur bruit s'est répandu dans toute la terre; et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. *Ps.* XVIII.

nous n'avions jusque-là considéré qu'isolément dans quelques-unes de ses productions, s'offre alors avec un caractère de grandeur qui élève l'âme, lui donne une nouvelle vie et répand sur tous les objets qui nous environnent un intérêt que nous n'y aurions jamais soupçonné. C'est alors surtout, si nous n'avons pas laissé nos facultés s'engourdir dans l'apathie et les ennuis d'une existence inutile, ou si nous n'en avons pas absorbé toute la puissance dans la poursuite d'ambitieux projets; c'est alors que le spectacle de la nature exalte et enflamme l'imagination et que l'étude de ce monde de merveilles qui nous sollicitent et nous pressent de toutes parts, devient une noble passion et l'objet de nos contemplations les plus assidues. C'est alors que la science nous ouvre les portes de son sanctuaire, qu'elle nous apprend à généraliser nos idées, à considérer dans l'ensemble des végétaux leur rapport entre eux et leur harmonie avec les autres êtres de la création. C'est alors encore qu'elle nous révèle ces ressorts cachés qui leur donnent le mouvement et la vie, ces organes intérieurs qui en développent toutes les parties, et ces liqueurs vivifiantes qui les abreuvent et les nourrissent. Enfin, elle nous fait connaître tout ce qui appartient aux grandes fonctions de la végétation et souvent elle nous permet de surprendre ses secrets les plus merveilleux. — Ainsi donc, la botanique est par excellence la science de tous les âges ; elle n'est qu'un jeu dans l'enfance, une distraction agréable dans l'âge qui lui succède et une source de souvenirs délicieux pour le reste de la vie. Ajoutons que, nous obligeant sans cesse à comparer les objets entre eux, à les considérer sous tous leurs rapports, à les rapprocher et à les grouper, elle nous donne un esprit d'observation, qui se reporte sur tous les autres objets, perfectionne notre jugement et développe nos facultés intellectuelles en multipliant nos idées. Or est-il des jouissances plus réelles et plus indépendantes que celles-là?

La botanique est encore de toutes les sciences, la plus propre à orner l'imagination d'idées riantes, en appelant notre attention et nos méditations habituelles sur les formes aimables des plantes et des fleurs, formes si variées où l'élégance, la délicatesse et la grâce le disputent à la fraîcheur, à l'éclat du coloris et à la suavité des parfums. Les unes nous plaisent par leur petitesse pleine de charmes, les autres par la

majesté de leur port et la grandeur de leur dimension. Toutes s'offrent à nous sous mille aspects divers, et portent ainsi dans notre âme une variété, une succession de sentiments agréables et de plaisirs plus ou moins vifs et toujours délicieux. L'esprit s'enchante des innombrables harmonies qu'il découvre à chaque pas ; il voit comment la végétation se nuance, suivant les accidents du sol, et prend toujours un caractère relatif aux localités qu'elle occupe : gaie et riante sur les bords des ruisseaux et des lacs, élégante et gracieuse dans les vallées, riche, majestueuse dans les plaines fécondes, elle est toute différente lorsqu'elle se montre sur la roche brûlante, ou qu'elle lutte sur les montagnes avec la neige et les glaces éternelles. Au milieu d'une apparente coufusion, on reconnaît sans peine que les plantes n'ont pas été jetées au hasard à la surface du globe, mais que chacune d'elles est à sa place, et que c'est à cette belle ordonnance que sont dues la beauté des sites et la variété des paysages.

Que l'on juge maintenant de la différence qui existe entre les plaisirs que l'on éprouve dans l'étude des œuvres de la nature et ceux que l'on goûte dans les vains amusements du monde, que l'on se fatigue à inventer. Ne craignons pas de le dire : Oh ! qu'ils sont frivoles et trompeurs ces amusements recherchés, que le riche se procure à si grands frais ! Uniquement propres à nous arracher à nous-mêmes, ils laissent un vide affreux dans notre âme et amènent toujours avec eux l'ennui et le dégoût, tandis que la bienfaisante nature offre continuellement à nos yeux de nouveaux objets. Tous les plaisirs qui ne sont que l'ouvrage de notre imagination ont une courte durée, et sont aussi fugitifs qu'un beau songe, dont l'illusion se détruit au moment du réveil. Mais les plaisirs de l'esprit, ceux que l'on goûte en contemplant les œuvres de Dieu, sont au contraire solides et constants parce qu'ils nous offrent une source inépuisable de délices. Que les hommes cessent donc de s'égarer ainsi et de se rendre malheureux ! Qu'ils reviennent avec empressement à l'étude de la nature, puisqu'elle est si propre à orner leur esprit et à leur faire goûter les plaisirs les plus doux et les plus durables !

ARTICLE TROISIÈME

PLAISIRS QUE L'ÉTUDE DE LA BOTANIQUE PROCURE A NOTRE CŒUR.

Le cœur est de toutes les parties de l'homme celle qui éprouve le plus de jouissances dans l'étude des fleurs. Et, en effet, le cœur de l'homme est fait pour aimer, mais pour aimer surtout son Créateur pour lequel il a été fait: plus donc les objets auxquels il s'attachera le ramèneront à Dieu, plus ils lui feront éprouver de bonheur. Or quelle étude plus convenable et plus propre que celle des fleurs pour exciter puissamment les nobles facultés de son âme! Les fleurs constituent une grande partie des œuvres de la création, dans lesquelles Dieu se peint et se trouve continuellement: étudier les œuvres de Dieu, c'est étudier les moyens les plus directs, ceux qu'il nous a lui-même donnés pour arriver jusqu'à lui. Il est donc presque impossible de se livrer à l'étude de la botanique, sans éprouver au fond de notre cœur une joie pure et indicible que l'on trouvera rarement ailleurs. Il est vrai que, pour éprouver tous ces agréments dans l'étude de la nature, il faut être guidé, comme nous l'avons déjà dit, par le flambeau de la foi; mais il est si grand, le malheur de celui qui est privé de cette divine lumière, que nous faisons des vœux pour qu'aucun des lecteurs pour lesquels nous écrivons ne se trouve jamais dans cet état déplorable. Et que d'exemples ne pourrions-nous pas citer ici à l'appui de ce que nous venons de dire? Combien de personnes qui ont trouvé dans l'étude des fleurs cette tranquillité et cette douce paix qu'elles ont vainement cherchées dans les plaisirs du monde! Qu'elles nous disent, ces personnes qui ont été plus ou moins ballottées par les passions humaines et qui maintenant se livrent avec tant soit peu d'attention, mais surtout avec foi, à l'étude de la botanique, si le plaisir du cœur qu'on y éprouve n'est pas pur et bien grand; si jamais il a été flétri par l'ennui, ou si jamais encore le remords l'a fait regretter. Non assurément elles ne le diront pas, parce que le plaisir que cette science fait éprouver à notre cœur est un plaisir réel et durable et qui surtout, à la différence de celui du monde, peut être avoué.

Mais quels doux souvenirs ensuite les fleurs ne nous rappellent-elles pas? Dans notre enfance, nous les avons aimées, et elles ont été pour nous les objets des plus agréables récréations. Souvent nous les avons cueillies avec bonheur pour en tresser des guirlandes ou des couronnes pour une mère chérie. Et qui de nous n'a pas conservé dans son cœur quelques-unes de ces ravissantes impressions que leur spectacle, au printemps de notre âge, a laissées dans notre âme! Avec quelle douceur elles se font sentir à la rencontre des fleurs, même les plus communes, lorsqu'elles se rattachent ainsi à certaines époques de notre existence! N'est-il pas vrai que lorsque nous les rencontrons sous nos pas nous les saluons par la pensée, comme d'anciennes amies, et que notre cœur nous dit qu'elles ne nous sont pas indifférentes? Sommes-nous dans les champs? quel plaisir de retrouver l'aubépine fleurie, de conquérir la rose défendue par ses épines et de découvrir la violette, trahie par son odeur! Il n'est donc pas une plante qui ne nous rappelle une jouissance et avec elle l'âge heureux de notre première jeunesse. Là, c'est la primevère développant dans les prairies son panache doré, ou la ronce aux baies succulentes ; ici, c'est la fraise parfumée ou la noisette savoureuse ; plus loin c'est le chèvrefeuille entremêlant ses rameaux fleuris à ceux des jeunes ormeaux, ou bien le coquelicot et le bluet, dont la conquête nous a si souvent attiré la poursuite des surveillants champêtres. Nos occupations nous assujettissent-elles, au contraire, à une vie sédentaire? les fleurs viennent nous y trouver, nous en ornons notre solitude et nous pouvons encore jouir de leur beauté et respirer même les parfums plus ou moins suaves qu'elles exhalent.

De plus, qui de nous n'a pas une fleur de prédilection? Pour les uns c'est une rose, pour d'autres une marguerite, ou bien encore une pervenche. La fleur favorite de l'illustre Cuvier était la giroflée rouge ; celle de Rousseau la pervenche bleuâtre ; et celle qui calmait les ennuis de l'infortuné Roucher dans sa prison était le lis blanc. Or qui pourra nous dire les douces émotions que nous ressentons, quand nous retrouvons cette fleur favorite? Quiconque plaçait dans la chambre de Cuvier ou dans son cabinet de travail une giroflée rouge était sûr de recevoir ses remercîments les plus affectueux. Le jeune Potaveri

éprouva un sentiment de joie si vif et si subit en voyant un arbre de son pays qu'il alla l'embrasser aussitôt. Tout le monde connaît l'exclamation de Jean-Jacques Rousseau en retrouvant, dans une herborisation, la pervenche, sa fleur bien-aimée, qu'il n'avait pas rencontrée depuis bien des années. Eh ! que d'heureux souvenirs une belle espèce de ce genre, connue sous le nom de pervenche rose, rappelle encore aujourd'hui à certaines personnes dont le cœur tendre et trop sensible peut-être a souffert de bien cuisantes douleurs.

On a remarqué bien souvent que l'étude des fleurs avait des attraits particuliers pour les âmes douces et aimantes. Nous ne devons pas maintenant nous en étonner, et nous devons aussi l'être encore moins en voyant devenir meilleurs tous ceux qui s'y livrent avec tant soit peu d'attention. Et en effet, il est moralement impossible qu'un homme qui se trouve sans cesse en rapport avec les œuvres du Tout-Puissant puisse rester dans l'indifférence; non, cela n'est pas possible, car les œuvres de Dieu sont trop belles ! Toutes seront donc pour lui autant de merveilles d'une providence dont il ne saura lequel admirer le plus : de sa fécondité, de sa sagesse ou de sa bienveillance. Pour lui, la majesté du Créateur ne brillera pas moins dans la mousse qui couvre nos toits que dans le chêne gigantesque de nos forêts ou dans le palmier qui élance jusque dans la nue sa flèche panachée. Oui, quelque peu doué que soit un homme du côté du caractère et des dispositions morales, le commerce constant avec la nature et la contemplation assidue de ses phénomènes et de ses lois porteront insensiblement dans ses penchants plus de dignité et finiront par imprimer à ses habitudes une plus noble direction. Qu'il arrive à un homme doué des qualités dont nous venons de parler de se trouver au milieu d'une vaste forêt, et certainement qu'il sera frappé d'admiration en voyant ces chênes majestueux dont la cime se perd dans les nues et les racines pénètrent si profondément dans la terre. Et si, après avoir considéré leur direction, leur force, leur diamètre, l'espèce de symétrie de leurs branches, la verdure de leur feuillage et la quantité de fruits dont ils sont couverts; et si, disons-nous, après avoir réfléchi sur tous ces objets extérieurs, il pense que cette

foule d'êtres muets qui l'environnent, et qui ne paraissent exister que pour lui ont une vie propre, indépendante, respirent par un mécanisme particulier, vont chercher et s'approprient, en quelque sorte, la nourriture la plus saine et la plus convenable, et qu'ils jouissent d'une espèce de mouvement spontané; s'il songe que dans l'intérieur de ce chêne, que la hache a peine à couper, des fluides nourriciers circulent sans cesse et vont porter jour et nuit l'entretient et la vie; que ces feuilles légères, qui ne semblent être que le jouet des zéphirs, sont les parties essentielles de la plante et l'organe de l'alimentation; s'il assiste enfin à l'hyménée du germe et qu'il suive le développement des fleurs et du fruit, oh! certainement alors, qu'après un moment de silence, il ne pourra s'empêcher de s'écrier avec le prophète : «*O Seigneur, que vos œuvres sont grandes; vous avez fait toute chose avec la plus grande sagesse · la terre est remplie de vos biens* (1). »

ARTICLE QUATRIÈME.

CONCLUSION DE CETTE INTRODUCTION.

Tout ce que nous venons de dire dans cette introduction, et en particulier sur les agréments de la botanique, doit être un motif bien puissant, ce nous semble, pour nous engager à nous livrer avec ardeur a cette étude. Puisque les fleurs sont une des parties les plus belles et les plus agréables de la création, et que nous les rencontrons à chaque instant sous nos pas, hâtons-nous donc d'en faire une de nos études les plus favorites. Mais si nous voulons y trouver tous les avantages dont nous avons parlé plus haut, faisons-la en vue de Dieu, rapportons-la à Dieu. Oh! qu'elles seront délicieuses alors les jouissances qu'elle nous fera goûter! La Bruyère disait autrefois de certains amateurs de tulipes de son temps : « Cet homme ne voit pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne donnerait pas pour

(1) Ps. CIII, 28.

mille écus. Cet homme raisonnable, qui a une âme, un culte, une religion, est content de sa journée : il a vu sa tulipe. » Gardons-nous de faire comme eux, quoi qu'en puissent dire certains contempteurs des causes finales. Puisque nous sommes chrétiens, et que nous connaissons notre origine et notre fin, élevons-nous jusqu'à Dieu dans l'étude des fleurs. Et que l'on ne vienne pas nous dire que cette marche ne peut convenir qu'aux enfants ou aux jeunes personnes dont l'âme plus faible et plus aimante sent davantage le besoin de la religion et paraît mieux faite pour goûter ces douces jouissances, mais que l'amour de la science suffit aux hommes, car il nous serait facile, pour réfuter cette objection, qui ne peut partir d'ailleurs d'un homme sensé et qui raisonne, de citer bien des hommes illustres, même chez les païens, qui étaient convaincus que l'étude des œuvres de Dieu devait ramener à cet Être suprême ; aussi Gallien disait, en faisant un traité sur la structure de la main : *Je compose un hymne à la louange du Créateur*. Et parmi les chrétiens, nous citerons entre autres Newton, Pascal, Leibnitz, etc., qui tous ont trouvé dans les sciences qu'ils ont cultivées de nouveaux sujets de louer et de glorifier Dieu.

Quand nous considérons les astres qui roulent dans le firmament, l'ordre qui règne parmi eux et leur harmonie parfaite, nous admirons la grandeur et la sagesse du Créateur; nous sommes alors réellement étonnés et confondus à la pensée de ces mondes sans nombre; l'aspect d'une fleur ne nous fait pas d'abord éprouver cette surprise, mais si nous l'examinons de près, nous aurons lieu de reconnaître que sa *puissance éternelle et sa divinité, considérées dans ses ouvrages, se voient comme à l'œil nu par la création du monde* (1). Le spectacle des astres nous montre encore la puissance de Dieu dans toute son étendue; l'aspect d'une fleur, de ses diverses parties et de sa fructification nous fait aussi voir une providence paternelle, qui ne néglige aucun soin, qui s'étend à tout, qui a mis autant d'ordre et d'harmonie dans les choses les plus petites, celles même qui échappent à nos yeux, que dans les grands corps qui peuplent

(1) Rom. 1, 20.

l'espace. Cette pensée que Dieu s'occupe ainsi des plus petits détails, n'est-elle pas bien douce pour nous ? De quelle joie ne devons-nous donc pas être remplis en trouvant ainsi le Dieu de la nature veillant à tout et pourvoyant à tout ? Quel bonheur ineffable ne devons-nous pas éprouver aussi en pensant que ce *Dieu qui revêt le lis des champs* (1), veille sur nous qui sommes bien plus précieux à ses yeux ; *qu'il a compté les cheveux de notre tête et que pas un ne tombe sans sa permission* (2).

C'est donc dans le but d'admirer Dieu dans la contemplation de ses œuvres que nous allons nous occuper de l'étude des fleurs.

(1) Math. VI, 28, 29.
(2) Math. X, 30.

PREMIÈRE PARTIE.

BOTANIQUE

DU LANGAGE DES FLEURS

CHAPITRE PREMIER

DE LA RACINE.

On désigne sous le nom de racine cette partie inférieure des végétaux, par laquelle ils tiennent au sol et par où pénètrent principalement les liquides qui servent à leur nutrition. Telle est à peu près la définition que tous les naturalistes donnent à cet organe.

ARTICLE PREMIER

DE LA POSITION FIXE DES VÉGÉTAUX.

Tous les végétaux sont généralement attachés à la terre; c'est là un fait que personne ne peut sérieusement révoquer en doute. Peut-être le sont-ils, à la vérité, d'une manière plus ou moins forte, mais aucun cependant qui puisse jouir comme les animaux de la faculté de se transporter d'un lieu à un autre. Et la raison doit, au reste, nous faire assez comprendre qu'il devait en être nécessairement ainsi, car puisque le Créateur leur avait refusé la conscience de leur propre existence, ainsi que celle des objets extérieurs qui pouvait les en-

tourer, toute fonction de relation eût été pour eux non-seulement inutile, mais même encore essentiellement nuisible. Et comment, en effet, auraient-ils pu, dans cette position, résister à la force des agents extérieurs et surtout à celle de certains vents impétueux qui parfois emportent tout avec eux? Comment encore, doués de vie comme les animaux, auraient-ils pu tirer du sein de la terre tous les sucs nécessaires à l'entretien de leur propre existence? Il leur fallait donc visiblement une position qui pût leur permettre de remplir parfaitement ces deux fonctions indispensables pour leur conservation. Aussi, est-ce là celle qui leur a été donnée par Celui qui, dans toutes ses œuvres, se conduit toujours de la manière la plus admirable.

Il entrait tellement dans les vues de l'Être suprême de donner aux végétaux une position tout à fait fixe, qu'il a pris, on peut le dire, tous les moyens possibles pour y arriver, et ces moyens sont si évidents qu'il est impossible de ne pas les reconnaître. Et d'abord tous à l'exception de quelques conferves et de quelques tremelles, dont la substance est homogène et qui vivent à la surface de la terre ou dans l'eau, sont pourvus de racines; quelques-uns, il est vrai, tels que les différentes espèces de raves et de carottes, n'en ont reçu qu'une, pour ainsi dire, que l'on désigne sous le nom de pivotante; mais de quelle multitude tous les autres n'ont-ils pas été fournis? Que l'on essaye de calculer toutes celles d'une seule graminée ou d'un arbre quelconque, d'un mûrier par exemple, ou d'un chêne de nos forêts, et très-certainement que l'on sera étonné du nombre et que l'on avouera que les moyens les plus abondants ont été donnés aux végétaux pour rester tout à la fois attachés à la terre et pourvoir à leur nourriture. Mais ce qu'il y a de plus remarquable ensuite, c'est que presque toutes les parties d'un même végétal peuvent s'enraciner. Ainsi les nœuds que nous remarquons de distance en distance dans les chaumes des graminées et la pointe des feuilles de l'aspidium rhyzophillum sont tout à fait dans ce cas. On peut encore dire la même chose du lierre que nous voyons grimper sur les arbres ou sur les murs, de la base des feuilles de l'oranger et de l'extrémité des branches de presque tous les végétaux. Que l'on courbe en forme d'un arc plus ou moins grand, une branche de saule, qu'on

l'enfonce ensuite dans la terre par ses deux extrémités et très-probablement, si les circonstances sont favorables, qu'elle s'enracinera par l'un et l'autre bout, et qu'elle produira dans sa partie moyenne des branches et des rameaux chargés d'une brillante verdure.

Le figuier indien, ou autrement dit des pagodes, nous présente à ce sujet un phénomène tout à fait remarquable. Il pousse des branches de cet arbre admirable par son port et son étendue, de longs jets pendants qui ressemblent à des cordes ou à des baguettes. Ces jets gagnent la terre, où ils s'enracinent et forment de nouveaux troncs qui, à leur tour, en produisent d'autres de la même manière ; de telle sorte que cet arbre s'étendant et se multipliant ainsi de tous côtés sans interruption, offre une seule cîme d'une étendue prodigieuse et qui semble posée sur un grand nombre de troncs, comme le serait la voûte d'un vaste édifice soutenue par une grande quantité de colonnes.

Mais ce qui doit surtout frapper notre admiration dans cette position fixe des végétaux, c'est la sagesse avec laquelle les différentes racines ont été appropriées aux divers terrains dans lesquels elles doivent croître. Si nous jetons, en effet, un regard sur la surface du globe, qu'y remarquerons-nous ? Nous y verrons que le terrain dont il se compose n'est pas partout le même, mais qu'il est au contraire bien différent selon les localités. Nous y verrons qu'ici ce terrain est dur ou pierreux, léger ou sablonneux ; que là il est sec ou humide, et ailleurs qu'il est exposé aux ardeurs du soleil ou frappé sur les hauteurs par la violence des vents ou par les tourbillons et les tempêtes ; ou enfin, qu'il est à l'abri de ces accidents dans le fond des vallées. Mais voyez comme toutes ces circonstances, qui sont assurément d'une très-grande importance dans la végétation, ont été sagement prévues. Examinez attentivement, et vous verrez que les plantes destinées à croître sur les rochers, parmi les pierres et dans les lieux élevés, sont pourvues de racines dures, ligneuses et divisées de manière que leurs ramifications puissent pénétrer à travers les fentes des rochers et s'y cramponner avec une force capable de résister aux ouragans et aux tempêtes ; dans les terres fortes et profondes, les racines sont au contraire très-peu

rameuses, mais droites et pivotantes et par conséquent très-propres à s'enfoncer selon le besoin plus ou moins grand qu'elles peuvent en avoir. Dans les terres maigres et sablonneuses, elles sont épaisses et charnues, tubéreuses ou bulbeuses. Dans celles qui sont compactes et peu profondes, elles deviennent tout à fait traçantes, peu enfoncées et étalées presque à la surface du terrain. Quant à celles, enfin, qui vivent dans les sols humides, elles sont très-abondantes en chevelu.

Rentrons maintenant un instant en nous-mêmes et reconnaissons, dans cette position fixe des végétaux, la profonde sagesse du Dieu de l'univers. Empressons-nous aussi de reconnaître la grande diversité des moyens qu'il a en sa puissance pour arriver à une même fin. Nous venons de voir que les végétaux, bien que doués de vie, ont été privés de la faculté de se mouvoir d'un lieu à un autre, mais aussi que de moyens dans les racines ne leur ont-ils pas été donnés pour pourvoir à leur subsistance et qui ont été refusés aux animaux! Jusqu'ici nous n'avons peut-être vu dans la forme de ces divers organes que l'effet d'un pur hasard, mais détrompons-nous maintenant et hâtons-nous d'avouer que ce sont autant de preuves de cette bonté divine qui s'étend à tout et qui prend soin de tout.

ARTICLE SECOND.

DE LA STRUCTURE DE LA RACINE.

La racine peut être considérée sous le rapport de sa structure sous deux points de vue différents; d'abord, quant à sa structure extérieure et ensuite quant à son intérieure.

Structure extérieure. — Considérée sous ce rapport, la racine présente trois parties ordinairement bien distinctes, qui sont le collet, le corps et les spongioles.

Le *collet*, appelé aussi *mésophyte* ou *nœud vital*, est le point de séparation entre la tige et la racine, marqué ordinairement par un bien léger rétrécissement. Nous disons ordinairement, car il n'est

pas toujours bien facile de le distinguer, ce qui a donné lieu à quelques erreurs et a fait souvent regarder comme partie des racines toute portion du végétal enfoncée dans la terre, telles que certaines tiges rampantes ou souterraines, les oignons dans les Liliacées.

Le *corps*, ou partie moyenne de la racine, ressemble beaucoup à une tige descendante, et l'on pourrait même dire qu'elle n'en est réellement que la continuation (pl. 1, fig. 1 *a*). Cette partie manque entièrement dans certaines plantes, tel que l'oignon et l'ail, dont les racines ne sont qu'un faisceau de fibres. (pl. 1, fig. 2.) Quand la racine commence à sortir de la graine et à se développer, elle prend alors le nom de *radicule*; elle se présente presque toujours sous la forme d'un petit pivot sans aucune ramification. Ce pivot, qui n'est autre chose que le corps, grossit peu à peu, se ramifie même très-souvent et se charge, dans tous les cas, de filaments, que l'on appelle *radicelles*. (pl. 1, fig. 1 *b*,*b*) Quand ces filaments sont très-déliés on leur donne alors plus particulièrement le nom de *chevelu*.

Les *spongioles* sont les dernières extrémités des radicelles et conséquemment du corps de la racine. C'est par leur moyen que s'introduisent principalement dans le végétal les différentes substances qui servent à sa nourriture. (pl. 1, fig. 1 *c*,*c*.)

Structure intérieure. — Si maintenant nous considérons la racine quant à sa structure intérieure, nous verrons qu'elle nous présente une organisation tout à fait simple. On y distingue seulement deux parties, l'écorce et le corps ligneux.

L'*écorce* est la partie la plus extérieure du corps et des radicelles; elle est en général très-épaisse comparativement au corps ligneux, ce qui vient sans doute de sa position dans la terre humide et de ce qu'elle ne se détruit pas à sa surface extérieure, comme cela arrive souvent pour l'écorce des tiges dicotylédones : elle est entièrement dépourvue de stomates.

Le *corps ligneux*, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la tige qui est beaucoup plus compliqué, est toute la partie intérieure recouverte par l'écorce.

ARTICLE TROISIÈME.

DÉNOMINATIONS DES RACINES.

Les racines, considérées sous différents rapports, fournissent aux botanistes d'excellents moyens pour distinguer et classer les végétaux. Or ces rapports sont la durée, la forme, la consistance, la direction et l'origine.

Durée. — Considérées sous ce rapport, les racines sont dites : *annuelles* quand elles ne vivent qu'une année, comme l'épinard et le radis; *bisannuelles*, quand elles vivent deux ans, comme la carotte, l'oignon, le persil, etc; et *vivaces*, si elles persistent indéfiniment, comme la guimauve, la marguerite, le serpolet, etc.

Forme. — Elles sont sous ce rapport : *fusiformes* quand elles sont épaisses, allongées et qu'elles diminuent sensiblement en forme de fuseau, la carotte, le navet (pl. fig. 5); *rapiformes* ou en forme de toupie, la rave et le radis (pl. 1, fig. 4 et 8) ; *tubéreuses*, si elles sont grosses, charnues et non fibreuses, celles du dahlia, de la patate (pl. fig. 6) *moniliformes*, composées de petits tubercules réunis en chapelet comme celles de la filipendule, etc. (pl. 1, fig. 3) *fasciculées* quand il part du collet en forme de faisceaux plusieurs parties charnues et allongées (pl. 1, fig. 9); *orchidacées*, c'est-à-dire composées de deux tubercules rapprochés et plus ou moins ovales ou arrondis comme dans l'orchis militaire, (pl. 1, fig. 2).

Consistance. — Elles peuvent être *charnues* comme dans celles de la rave; *ligneuses*, c'est-à-dire de la consistance du bois et telles qu'elles peuvent réunir un nombre d'années plus ou moins considérable, de même que la tige qu'elles portent, les arbres et les arbrisseaux.

Direction. — Examinées enfin sous ce rapport, elles peuvent être : *rampantes*, si elles s'enfoncent peu et se prolongent parallèlement à la surface du sol en poussant çà et là de nouvelles fibres, celles du sumac et du lilas; (pl. 1, fig. 7) *horizontales*, si elles sont parallèles à l'horizon

comme celles du mûrier; et enfin *pivotantes,* si elles descendent perpendiculairement à l'horizon, comme celles de la carotte (p. 1, fig. 5).

Origine. — On appelle racines *adventives* celles qui se développent sur l'écorce et même sur le bois de l'année et plus souvent encore sur celui des années précédentes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DE LA TIGE.

Du collet des racines de presque toutes les plantes on voit s'élever dans les airs et dans une direction tout à fait contraire à celle de la racine un organe particulier, de forme et de consistance assez variées, qui soutient les rameaux, les feuilles, les fleurs et les fruits, et qui porte vers toutes ces parties les sucs pompés par les racines; or, c'est à cet organe particulier que le nom de Tige a été donné par tous les botanistes. Toutes les plantes ont donc une tige, puisque toutes portent des feuilles et des fruits; mais elle est parfois si peu apparente et si peu développée que l'on serait pour ainsi dire, tenté de croire qu'elle n'existe réellement pas. Les tiges de cette espèce, au nombre desquelles on peut placer celles de la jacinthe, de la primevère, de la dent-de-lion et de plusieurs autres, ont reçu une dénomination particulière : elles sont dites *acaules.*

ARTICLE PREMIER.

BEAUTÉ ET DIVERSITÉ DES TIGES.

Bien que les tiges soient toutes destinées à servir de support aux diverses parties des plantes qui se développent dans les airs, elles sont

bien loin cependant d'avoir entre elles la même ressemblance, quel que soit le rapport sous lequel on les considère. Comparez, en effet, pendant la belle saison du printemps ou de l'été, alors que la végétation est dans toute sa force, les espèces les plus parfaites avec celles qui le sont moins, et très-certainement que vous ne pourrez vous empêcher d'admirer l'étonnante variété des modèles d'après lesquels la nature travaille dans le règne végétal. Vous passerez alors avec la plus grande surprise de la truffe à la sensitive, du champignon à l'œillet, du nostoch au rosier, de la mousse au cerisier, de la morille au chêne et du gui à l'oranger. Parcourez même l'échelle des végétaux dans les mêmes espèces ! Que de chaînons divers ne trouverez-vous pas depuis l'herbe qui croît entre les pierrailles, jusqu'à cette plante à laquelle nous devons la nourriture la plus saine et la plus nécessaire ! depuis le lierre jusqu'au cep dont les raisins nous fournissent une boisson si délicieuse ! enfin depuis le prunier sauvage jusqu'au chêne majestueux ! Ainsi le Créateur des mondes n'a pas voulu se borner à décorer la nature de tout le luxe d'une brillante végétation; il a encore voulu la varier à chaque localité, en diversifiant les formes à l'infini dans la disposition de leur ensemble, dans leur petitesse ou leur grandeur, dans la correspondance ou le contraste de toutes leurs parties et dans leurs besoins respectifs.

Loin d'être un défaut dans la nature, cette étonnante variété dans les formes des végétaux en est au contraire une véritable beauté, puisque sans elle, comme nous l'avons dit plus haut, la monotonie la plus grande règnerait continuellement dans nos campagnes. Mais poussons plus loin nos observations et admirons dans cette beauté la sagesse et la bonté toute paternelle du Dieu de l'univers, pour ce qu'il y a même de plus petit dans la nature. Car il ne faut pas nous le dissimuler, mais par cette variété de tiges le Créateur a voulu que les plantes se trouvassent dans la position qui convenait le mieux à leur constitution. En effet, ont-elles besoin d'un air vif et extrêmement pur ? leur cîme est portée presque jusqu'aux nues par un tronc droit et robuste. Exigent-elles au contraire un air plus humide et plus dense ? leur tige s'élève

alors peu à peu ou se couche vers la terre. Doivent-elles couvrir les rochers, se répandre en guirlandes sur les autres arbres, et pendre en festons de leurs rameaux? elles ont des tiges grêles et souples, pliantes et constituées de manière à embrasser par leurs circonvolutions le tronc des grands arbres, et à s'y cramponner par des vrilles ou par de petites racines sorties de leurs articulations. Il en est d'autres qui sont destinées à ramper sur la terre, à se glisser sous les broussailles; quant à celles-là, elles sont pourvues de tiges longues, flexueuses et traînantes, et toujours attachées au sol qui les nourrit. Donc, si les tiges sont longues ou courtes, droites ou rampantes, cette direction est la suite des fonctions qu'elles ont à remplir, puisqu'elles sont chargées de porter les cîmes des plantes dans la partie de l'atmosphère qui leur est le plus favorable.

Non-seulement les tiges sont extrêmement variées quant à leur forme, mais elles le sont même encore quant à leur port, qui n'est presque jamais sans élégance. Et en effet, les unes sont lisses, cylindriques ou pyramidales; les autres sont, au contraire, creusées par de profondes canelures ou bien elles sont torses ou anguleuses; d'autres sont profondément divisées ou fortifiées par des anneaux ou par des nœuds habilement ménagés; les unes, fières de leur force, bravent l'impétuosité des tempêtes, d'autres, au contraire, semblent y céder par leur souplesse, elles se courbent mais pour se relever bientôt victorieuses et triomphantes. Presque toutes fournissent aux arts les modèles de la plus élégante comme de la plus majestueuse architecture; elle y trouve, celle-ci, ses plus riches ornements et cette variété de formes propres aux divers genres de construction. Les pampres de la vigne s'étendent en guirlandes sur les entablements, et les amples feuilles de l'acanthe, comme aussi quelquefois celles du dattier, couronnent les belles colonnes de l'ordre corinthien.

Nous venons de considérer la beauté et la diversité des tiges répandues à la surface du globe. Or, si nous comparons maintenant ces organes avec les racines, qu'elle différence n'y trouverons-nous pas? Pourrons-nous donc ne pas reconnaître ici un dessein bien marqué de la providence? Ah! hâtons-nous de le dire avec la plus

grande reconnaissance, tout ce que le Créateur a voulu exposer à nos yeux, il l'a embelli, il a voulu en faire pour nous autant d'objets de jouissance, tandis qu'il a refusé l'élégance à tout ce qu'il a dérobé à notre vue. Quelle bonté de sa part!

ARTICLE DEUXIÈME.

DES DIVERSES ESPÈCES DE TIGES ET DE LEUR STRUCTURE.

Comme toutes les tiges ne présentent pas entre elles la même organisation intérieure, et que les unes par conséquent renferment des caractères qui ne permettent pas de les confondre avec les autres, il était de toute nécessité qu'elles fussent divisées en plusieurs classes ou grands embranchements et c'est ce qui est heureusement arrivé. C'est à Laurent de Jussieu que l'on doit cette division. Considérant que l'*embryon* de la graine est la partie la plus essentielle dans le végétal et qu'il fournit des caractères constants et remarquables quant à son organisation, cet habile naturaliste a jeté les yeux sur cet organe pour en faire le fondement de sa classification. Tous les végétaux ont donc été divisés par lui en trois grandes classes selon le nombre ou l'absence des cotylédons de l'embryon. De là les divisions et dénominations des tiges en dicotylédones, monocotylédones et acotylédones.

§ 1er. — Structure des tiges dicotylédones.

Si l'on coupe transversalement une tige ligneuse dicotylédone on y remarquera trois parties bien distinctes qui sont, à partir de l'intérieur à l'extérieur, la moelle, le corps ligneux et l'écorce.

Moelle. — On désigne sous ce nom une substance légère et spongieuse, composée d'un amas plus ou moins variable d'utricules et occupant le centre de la tige. (pl. 1, fig. 13 *a*.) Toutes les plantes commencent d'abord par avoir une moelle, et ce n'est que peu à peu et par la suite du temps qu'elle se durcit tellement que l'on finit pres-

que par ne plus la reconnaître, comme cela arrive pour celle de l'ébène, du gaïac, du bois de fer, etc., etc. Mais on peut dire cependant qu'elle n'est pas, pour cela, la même dans tous les végétaux, si on la considère, du moins, quant à son étendue, car l'on a remarqué que les herbes en avaient beaucoup plus que les arbrisseaux et ceux-ci beaucoup plus que les arbres.

L'utilité de la moelle dans les végétaux est encore inconnue, de sorte que les expériences qui ont été faites jusqu'à présent, à ce sujet, n'ont abouti qu'à faire rejeter les hypothèses anciennes sans avoir donné lieu à en faire de plus spécieuses. Une chose que l'on peut dire cependant, c'est que cette substance communique avec chaque partie de la tige, au moyen de certains prolongements d'utricules appelés pour cette raison *rayons utriculaires*, et que l'on voit rayonner en tout sens sur la coupe transversale de la tige, surtout dans celle du chêne, du hêtre, etc. (pl. 1, fig. 13, *b*,*b*).

L'étui cylindrique dans lequel la moelle se trouve renfermée prend le nom de *canal médullaire*. Ce canal est très-large dans le sureau, le chardon, où il atteint le diamètre de cinq à six lignes; mais dans la plupart des arbres il n'a guère qu'une ligne ou deux. On pense assez généralement qu'il ne disparaît jamais complètement avec le progrès des âges et qu'on le retrouve dans une tige de cent ans, tel qu'il était à peu près à la fin de la première année dans la pousse qui lui a donné naissance.

Corps ligneux ou bois. — Entre l'écorce et le canal médullaire dont nous venons de parler, on trouve dans toute tige dicotylédone qui compte plus d'une année une substance plus ou moins ferme, selon l'espèce du végétal et la place qu'il occupe, et formée par plusieurs cônes qui s'emboîtent les uns dans les autres de manière à ne former qu'un tout. Ces cônes forment par leur réunion l'organe que les botanistes désignent sous le nom de *bois* ou *corps ligneux*. Ce bois se compose de deux parties bien distinctes, qui sont l'aubier et le bois proprement dit.

L'*aubier* est toute la partie extérieure du corps ligneux, immédiatement placé au-dessous de l'écorce. C'est un corps d'une cou-

leur ordinairement blanchâtre, beaucoup plus ferme que l'écorce, mais aussi beaucoup moins dur que le bois proprement dit, dont il ne diffère pourtant pas, quant à sa nature, puisqu'il n'est qu'un bois imparfait, destiné à devenir bois, lorsque, par la suite des temps, des couches nouvelles l'auront enveloppé. C'est la partie du tronc dans les arbres que l'on rejette l'orsqu'on équarrit les poutres. On le distingue très-facilement du reste de la tige dans l'ébène, et très-difficilement, au contraire, dans le tremble, le saule, et en général dans tous les autres bois blancs où il est en très-grande abondance. (pl. 1, fig. 13, *c*, *c*.)

On désigne sous le nom de *bois* proprement dit, vulgairement *cœur du bois* ou *duramen*, la partie la plus dure et la plus ancienne du corps ligneux se trouvant presque toujours au centre du végétal et couvrant le canal médullaire. (pl. 1, fig. 13. *d*, *d*.) Il se distingue de toutes les autres parties du végétal par sa couleur plus foncée, par sa solidité et sa dureté qui varient selon les espèces. Dans les arbres qui croissent vite et qui ont un tissu peu ferme, comme par exemple le peuplier, le saule, le tilleul, il n'y a pas de différence entre le bois et l'aubier, tandis que dans les espèces qui croissent lentement et qui ont une consistance dure, le bois parfait offre communément une teinte foncée et une dureté extraordinaire. Ainsi, l'ébène, dont on fait un très-grand usage à cause de sa noirceur et de sa dureté, est un bois entouré d'un aubier blanc.

Écorce. — On appelle ainsi l'enveloppe extérieure des tiges dicotylédones qui recouvre entièrement le corps ligneux dont nous venons de parler; or, cette enveloppe se compose ordinairement de trois parties, qui sont l'épiderme, les couches corticales et le liber. (pl. 1, fig. 13, *e*, *e*.)

L'*épiderme* est une membrane sèche et assez mince qui couvre toute la surface des tiges ligneuses. Il aide puissamment à défendre l'écorce de la pluie et du contact trop immédiat de l'air.

On donne le nom de *couches corticales* aux diverses couches qui se trouvent sous l'épiderme, et qui se sont formées pendant un plus au moins grand nombre d'années. Ces couches jointes à l'épi-

derme avec lequel elles ne font qu'un tout, sont très-souvent distendues avec force par la croissance de l'arbre; et comme les éléments agissent sur elles comme sur tous les autres corps, on les voit tôt ou tard se gercer comme dans les ormes, ou se détacher par plaques comme dans le platane, ou enfin se déchirer en lames flexibles comme dans le bouleau. On les remarque souvent dans le chêne des contrées méridionales de l'Europe, ordinairement connu sous le nom de chêne-liége.

On désigne sous le nom de *liber* ou *livret* la réunion des couches placées entre le bois et les autres parties de l'écorce. Ces couches présentent souvent une teinte verdâtre qui semblerait faire croire qu'elles ont toute l'apparence de la vie; aussi sont-elles sans contredit la partie la plus importante du végétal, puisque c'est par elles que s'expliquent tous les phénomènes de la végétation. Elles se présentent quelquefois sous la forme de réseau, comme on peut le voir dans l'arbre dentelle, ainsi que dans l'écorce intérieure du tilleul dont les jardiniers se servent quelquefois sous le nom de *tille* pour attacher les plantes. — On a donné à ces diverses couches le nom de liber, parce que par la macération on parvient à les séparer facilement en feuillets distincts, comme ceux d'un livre. Tout le monde sait que les anciens s'en servaient très-bien pour écrire.

§ 2. — Structure des tiges monocotylédones.

Les tiges monocotylédones sont ordinairement simples et cylindriques, élancées, terminées par un magnifique bouquet de feuilles étalées ou pendantes en forme de dôme majestueux (pl. 1, fig. 14). Elles prennent ordinairement le nom de Stipe, et présentent une structure bien moins compliquée que celle dont nous venons de parler. Elles n'ont, en effet, ni liber, ni aubier, ni corps ligneux, et au lieu d'être composées par l'emboîtement de cônes concentriques, elles ne présentent au contraire qu'une multitude innombrable de fibres longitudinales, ligneuses, et entre lesquelles se glisse une espèce de substance utriculaire; exemple : les Palmiers. (pl. 1, fig. 10).

§ 3. — Structure des tiges acotylédones.

Les tiges acotylédones nous présentent une structure bien moins compliquée encore que les précédentes, et à plus forte raison que les dicotylédones. Leur substance, au lieu d'être formée par la réunion de vaisseaux, de glandes, etc., ne nous offre le plus souvent qu'un tissu utriculaire presque homogène, sans aucun organe particulier pour la nutrition et la reproduction. Les Champignons appartiennent à cette classe.

ARTICLE TROISIÈME.

DÉNOMINATIONS DES TIGES.

Les tiges et leurs ramifications ont été considérées sous différents rapports par tous les botanistes, aussi ont-elles reçu des dénominations particulières qui sont de la plus haute importance pour la classification des végétaux. Les causes d'où dépendent ces dénominations sont la structure, la consistance, la forme et la direction de la tige.

Structure. — Sous ce rapport on distingue parmi les tiges, 1° le TRONC, qui est ordinairement conique, nu inférieurement et ramifié dans sa partie supérieure, tels sont par exemple le chêne et le peuplier ; 2° le STIPE, qui est une espèce de colonne cylindrique, sans écorce et aussi gros au sommet qu'à sa base, comme le palmier (pl. 1, fig. 14); 3° le CHAUME, ordinairement fistuleux ou creux à sa maturité, et présentant d'espace en espace des nœuds solides et plus ou moins considérables, de chacun desquels part une feuille engaînante; de ce nombre sont le blé et toutes les GRAMINÉES (pl. 1, fig. 12); 4° la HAMPE, qui n'est autre chose qu'une espèce de pédoncule qui part du collet de la racine et qui ne porte que les parties de la fructification, mais jamais de branches ni de feuilles ; telles sont la jacinthe, le muguet, la tulipe, etc; 5° enfin, le RHIZOME ; c'est une tige qui croît sous terre et paraît être une racine ; elle en diffère cependant en

ce qu'elle verdit à la lumière, et qu'elle porte quelquefois des rameaux chargés de feuilles, la pomme de terre.

Consistance. — La tige est dite sous ce rapport : *herbacée* quand elle est tendre et qu'elle périt chaque année ; on la nomme aussi tige annuelle, le pavot, le blé, l'avoine ; *sous-ligneuse* quand sa base subsiste pendant l'hiver, qu'elle porte des bourgeons et que le reste de la tige périt dans l'année ainsi que les branches ; ce sont les tiges bisannuelles, le thym, la sauge, la giroflée des murs ; *ligneuse*, comme par exemple dans les arbres et les arbrisseaux ; *fibreuse* quand elle est formée de fibres nombreuses plus ou moins serrées, le chanvre, les arbres en général ; *fistuleuse* si elle est creuse ou tubulée dans son intérieur comme l'oignon et la plupart des GRAMINÉES ; enfin *spongieuse* quand elle est remplie d'une substance très-poreuse comme celle des joncs ou bien encore quand elle est revêtue d'une écorce molle, flexible et élastique comme par exemple celle du chêne-liége, etc., etc.

Surface. — On dit dans ce cas que la tige est : *glabre*, quand elle n'a pas de poils, comme dans la pervenche ; *lisse* quand elle est unie et qu'elle n'offre aucune aspérité comme dans le pavot ; *tachetée* ou *ponctuée* si elle est parsemée de taches ou de points colorés, telle que la ciguë et le cerfeuil ; *pulvérulente* lorsqu'elle est couverte de poussière produite par la plante elle-même, la molène poudreuse ; *cicatrisée* ou présentant par place des cicatrices dues à la chute de divers organes, le tilleul, le ricin ; *épineuse* quand elle a des épines, comme dans le prunelier ; *aiguillonnée* quand elle a des aiguillons comme dans le rosier, etc., etc.

Direction. — Sous ce rapport la tige est dite : *dressée* ou *verticale*, le soleil, le chanvre ; ou *droite* sans flexuosité, comme celle du lin ; *couchée* quand elle est étendue sur la terre, comme celle du lierre-terrestre ; *rampante* lorsqu'étant couchée, elle s'attache à la terre par les racines plus ou moins nombreuses qu'elle pousse çà et là, la mammulaire ; *traçante* lorsque du collet partent des jets qui s'enracinent et produisent des fleurs, le fraisier et la

violette odorante ; *grimpante* quand elle se sert de vrilles ou crampons pour s'attacher aux corps voisins, le lierre, le pois ; *spiralée*, comme dans les liserons et les haricots ; *souterraine* quand les rameaux, les feuilles et quelquefois même les fleurs sortent de dessous terre, comme par exemple les tiges renflées des pommes de terre, des topinambours, etc., etc.

CHAPITRE TROISIÈME.

DES BOURGEONS.

On désigne sous le nom de Bourgeons certains organes plus ou moins apparents qui naissent sur la tige ou sur ses divisions et qui renferment dans leur intérieur les rudiments des tiges, des branches, des feuilles et des organes de la fructification. — Toutes les tiges ne portent pas de bourgeons ; ainsi les plantes annuelles et même les vivaces qui perdent leurs tiges pendant l'hiver en sont dépourvues et parmi celles qui les conservent, quelques-unes en manquent également : telles sont la rue, le bec-de-grue, le paliure et l'alaterne.

ARTICLE PREMIER.

STRUCTURE DES BOURGEONS PROPREMENT DITS.

Le bourgeon proprement dit, que l'on remarque en général sur tous les végétaux ligneux, se compose le plus ordinairement de deux parties bien distinctes qui sont les rudiments ou principes de la nouvelle tige et ses enveloppes. Nous allons donc le considérer quant à sa structure intérieure et extérieure.

Structure intérieure. — Si l'on fend longitudinalement un bourgeon, on voit qu'il se compose d'un axe central dont le canal médullaire est en communication avec celui de la tige sur laquelle le bourgeon s'est développé. Or, c'est cet axe qui est le rudiment de la jeune branche ou du *scion* et qui, par son développement, pourrait former un nouvel individu s'il était séparé de la plante qui l'a produit; les feuilles qui sont renfermées dans le bourgeon sont attachées à cet axe; elles sont d'abord très-rapprochées les unes des autres et à un tel point que leurs intervalles ou *mérithalles* sont comme confondues, mais elles ne tardent pas ensuite à s'écarter à mesure que le jeune scion se développe et prend lui-même de l'accroissement.

Les dispositions que les feuilles affectent dans cet organe sont très-curieuses et prennent le nom de PRÉFOLIATION.

Structure extérieure. — Si maintenant nous considérons les enveloppes des bourgeons, nous verrons qu'elles sont aussi très-remarquables. Presque toutes, en effet, se composent d'écailles de structure et de forme différentes et très-artistement arrangées. Les extérieures sont dures et sèches, souvent hérissées de poils, luisantes comme si elles étaient vernissées, enduites de sucs résineux et tellement emboîtées les unes dans les autres par leurs bords que l'humidité ne peut réellement y pénétrer. Les intérieures sont au contraire molles et succulentes, bien souvent velues et quelquefois aussi enveloppées d'une bourre cotonneuse pour garantir du froid les organes qu'elles contiennent. Les bourgeons du marronnier d'Inde, dont un si grand nombre de nos promenades sont ornées, sont un exemple frappant de ce que nous venons de dire.

Le bourgeon du frêne nous présente également, à ce sujet, un exemple bien frappant. Si on l'examine, en effet, attentivement, on le trouvera formé par un plus ou moins grand nombre d'écailles, toutes arrondies, brunes, dures et sèches et se détachant d'elles-mêmes lorsque le jeune scion commence à se développer. Immédiatement au-dessous de ces mêmes écailles, on en trouve plusieurs autres encore, mais bien plus tendres et plus pointues

vers leurs sommets. Sous ces dernières, d'autres se présentent et paraissent se terminer par une petite feuille ; plus profondément elles se terminent par trois petites feuilles ; puis enfin par cinq folioles, par sept, et ainsi de suite jusqu'à ce que la feuille soit complète. Il est assez facile de conclure de là, que toutes les écailles ne sont autre chose que des feuilles dans le plan général de la nature.

Nous avons dit plus haut que les bourgeons avaient souvent dans leur intérieur une bourre cotonneuse et des écailles pour garantir du froid les organes qu'elles contenaient. Or, en cela nous croyons avoir dit vrai et ne pas nous être éloigné du sentiment des botanistes les plus distingués. Presque tous, en effet, s'accordent à dire que les enveloppes que nous remarquons dans les bourgeons de nos contrées et à plus forte raison dans ceux des pays froids n'existent nullement dans ceux des arbres qui croissent dans les pays chauds, ni sur ceux que nous élevons dans nos serres. Et pourquoi, ajoute à ce sujet un auteur, la nature aurait-elle donné à ces bourgeons des vêtements pour les protéger contre le froid, puisqu'il est inconnu dans les contrées qui les voit naître et mourir? Quelques arbres du Nord en ont, il est vrai, qui sont sans écailles ; mais cet abri est remplacé chez eux par un autre, et les bourgeons sont alors ou cachés dans la substance même des rameaux comme ceux du ptéléa, ou dans celle du pétiole comme ceux du platane, ou recouverts d'un duvet très-serré comme ceux du sumac. Oh! que la Providence de Dieu est vraiment admirable !

ARTICLE DEUXIÈME.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE BOURGEONS PROPREMENT DITS.

On distingue trois sortes de bourgeons proprement dits, selon les diverses pousses auxquelles ils doivent donner naissance. Ce sont les bourgeons à feuilles ou à bois, les bourgeons à fleurs ou à fruits, et enfin les bourgeons mixtes.

Bourgeons à fleurs ou à fruits. — Ils sont en général assez gros, ovoïdes et arrondis comme dans le cerisier, le poirier et le pommier. Dans la plupart des arbres fruitiers ces bourgeons sont situés à l'extrémité de petites branches particulières qui ne s'étendent jamais beaucoup, sont garnies de feuilles et contiennent plus de tissu utriculaire que les bourgeons à bois. D'autres, tels que le pêcher et ses congénères, ont les bourgeons à fleurs posés sur les mêmes branches que ceux à bois. On y voit quelquefois un bourgeon à fleurs à côté d'un bourgeon à bois; souvent aussi deux bourgeons à fleurs sont aux deux côtés d'un bourgeon à bois, ou bien on voit un seul bourgeon à fleurs entre deux bourgeons à bois; mais dans ces espèces, les bourgeons à fleurs qui ne sont point accompagnés de bourgeons à bois tombent ordinairement sans donner de fruits.

Les bourgeons à fleurs mettent trois ans à se former ; ils se développent ordinairement sur la plupart des arbres fruitiers après les bourgeons à feuilles ou à bois; mais dans quelques-uns, cependant, tel que l'amandier, le pêcher, etc., ils sont plus hâtifs et paraissent avant les feuilles, ce qui les expose fort souvent à être gelés, et ce qui fait perdre au jardinier l'espoir de la récolte.

Bourgeons à feuilles ou à bois. — On les a ainsi dénommés parce qu'ils ne donnent que des branches chargées de feuilles. Ce sont en général des pousses arrêtées qui annoncent toujours un développement nouveau et une organisation future de l'individu, de sorte qu'ils n'appartiennent qu'aux arbres en général, c'est-à-dire aux arbres proprement dits, et aux arbrisseaux. Les herbes et les sous-arbrisseaux n'en portent jamais, par la raison que leur développement est trop rapide pour qu'il permette l'arrêt d'une pousse; aussi n'y observe-t-on jamais que des bourgeons à fleurs simples, c'est-à-dire des fleurs en boutons. Leurs tiges périssent d'ailleurs le plus souvent à l'entrée de l'hiver. Ils sont ordinairement allongés et pointus; mais on en trouve cependant d'arrondis, comme, par exemple, ceux du noyer. Ceux du marronnier d'Inde, qui rentrent dans cette espèce, sont extrêmement gros.

Bourgeons mixtes. — Ils sont ainsi appelés parce qu'ils produisent à la fois des fleurs et des feuilles, comme dans le lilas, mais de deux manières différentes cependant. Tantôt, en effet, les fleurs et les feuilles se développent en même temps, et tantôt les feuilles naissent sur un petit rameau qui fleurit dans la suite. Ces fleurs peuvent être mâles, femelles ou hermaphrodites, ce qui peut encore faire distinguer les bourgeons en mâles comme ceux du pin, en femelles comme ceux du charme, et en hermaphrodites comme ceux du cornouillier. Un jardinier tant soit peu exercé, distingue facilement sur un arbre fruitier le bourgeon qui doit produire des fleurs de celui qui ne produira que des feuilles, ou de celui qui produira tout à la fois des feuilles et des fleurs. Les premiers sont en général coniques et gonflés, tandis que les seconds sont au contraire effilés, allongés et pointus : la forme des bourgeons mixtes tient le millieu entre les deux que nous venons de nommer.

Les bourgeons peuvent encore se diviser en *simples*, c'est-à-dire ceux qui ne donnent naissance qu'à un seul scion ou branche comme dans le lilas, le chêne, etc.; et en *composés* quand ils renferment plusieurs tiges ou rameaux comme ceux du pin.

ARTICLE TROISIÈME.

DÉNOMINATIONS DES BOURGEONS.

Les bourgeons, considérés sous différents rapports, ont reçu certaines dénominations qui ne sont pas sans importance pour la classification des plantes. Nous ne donnerons ici que les principales :

1° Considérés sous le rapport de leur occultation et manifestation, ils sont : *manifestes* dans la plupart des plantes, comme dans le tilleul, le lilas; *cachés* et *engaînés* à la base du pétiole comme dans le platane; *cachés* dans le rameau même dans le ptéléa, et invisibles avant le retour du printemps dans le seringat.

2° Envisagés sous le rapport de leur *surface*, ils peuvent être : *nus*, c'est-à-dire sans écailles à l'extérieur comme dans la plupart des plantes herbacées, de quelques arbustes, le bois gentil par exemple;

velus comme dans la viorne; *glabres* dans le cerisier; *enduits* de résine dans le pin et de gomme dans le marronnier d'Inde.

3° Si on les envisage sous le rapport de leurs écailles, ils sont: *pétiolacés* quand leurs enveloppes sont formées par les pétioles seuls, mais dilatés comme dans les noyers, les sumacs, le sureau et beaucoup de LÉGUMINEUSES ; *stipulacés*, si ce sont les stipules qui les forment comme dans le charme, le bouleau, le tulipier de Virginie, etc; *foliacés* quand les écailles ne sont que des feuilles avortées, quelquefois susceptibles de se développer comme dans le fusain, le daphné, le tilleul. etc, ; *fulcracés* quand ils sont formés par des pétioles garnis de stipules comme dans le prunier; et enfin *bractéolés* ou formés de bractéoles, et accompagnés de quelques feuilles comme dans les peupliers, les saules.

4° Examinés sous le rapport de leur *situation* par rapport à la tige ou aux rameaux, ils sont *terminaux*, c'est-à-dire à l'extrémité de la tige ou des rameaux, ou bien *latéraux* sur les côtés; mais les latéraux peuvent être *perpendiculaires* comme dans le lilas; *obliques* comme dans la plupart des arbres fruitiers, et entre autres dans le poirier, et *appliqués* comme dans le cornouiller. — Quant à leur *situation* les uns à l'égard des autres, ils sont : *alternes* et *disposés en spirale*, dans le tilleul; *opposés* dans le frêne; *verticillés* dans le grenadier et *rapprochés* dans le fusain.

ATICLE QUATRIÈME.

DES BOURGEONS RADICAUX.

Outre les bourgeons proprement dits, dont nous venons de parler, il en existe encore d'autres que les botanistes désignent sous le nom de bourgeons radicaux, parce qu'ils naissent du collet ou presque du collet de la plante. Ce sont les Turions, les Bulbes et les Bulbilles.

Turions. — On donne ce nom au bourgeon souterrain des plantes vivaces. C'est lui qui, en se développant, produit chaque année les

nouvelles tiges. Ainsi, la partie de l'asperge que l'on mange, est le turion de la plante qui porte ce nom. La différence entre le bourgeon proprement dit et le turion, c'est que ce dernier naît constamment d'un rhizome, c'est-à-dire que son origine est souterraine, tandis que l'autre naît toujours sur une partie exposée à l'air et à la lumière. Du reste sa structure est absolument la même que celle du bourgeon aérien. On rapporte également au turion les petites granulations que l'on trouve sous terre à la base de la tige dans le saxifrage granulé. Certaines racines ligneuses produisent aussi des turions, ainsi qu'on l'observe dans les sumacs, les vernis du Japon, l'acacia, et en un mot dans tous les arbres à souche traçante.

Bulbe. — On désigne ainsi une espèce de bourgeons connue plus particulièrement sous le nom d'*oignon* et appartenant à certaines plantes monocotylédonées vivaces. Elle se compose de trois parties ordinairement assez distinctes, surtout quand elle est fendue longitudinalement. Ce sont 1° le *plateau*, qui est un organe charnu et presque toujours tronqué à sa face inférieure. Le plateau est une véritable tige que l'on a désignée sous le nom de *cormus* ou *lecus*; elle est très-courte : et les *mérithalles*, ou entre-nœuds, sont excessivement rapprochés; 2° le *bourgeon :* sur sa face supérieure le plateau ou la tige donne naissance aux écailles et aux feuilles qui sont le bourgeon proprement dit, et ces écailles sont d'autant plus épaisses, charnues et succulentes, qu'on les observe davantage à l'intérieur de la bulbe; les écailles sont au contraire minces et comme papyracées ; toutes sont des feuilles rudimentaires ; 3° enfin la *racine* : elle n'est autre chose qu'un faisceau de fibres qui part de la surface inférieure du plateau.

Bulbille. — On désigne sous ce nom certains petits bourgeons solides ou écailleux, naissant sur différentes parties de la plante, et qui, détachés de la plante-mère, se développent et produisent un végétal parfaitement analogue à celui dont ils tirent leur origine. Les bulbilles peuvent naître ou dans l'enveloppe du fruit, comme dans le crinum asiaticum, ou dans la fleur, comme

dans l'allium carinatum, ou enfin dans l'aisselle des feuilles, comme dans le lis bulbifère. Les plantes qui offrent de semblables bourgeons, portent le nom de *vivipares*. Les bulbilles ont été aussi appelées *soboles*.

CHAPITRE QUATRIÈME

DES FEUILLES.

On donne le nom de Feuille à un organe ordinairement membraneux, fréquemment aplati, d'une couleur ordinairement verte, naissant sur la tige et où la sève mise en rapport avec l'air subit des modifications importantes. — Cette définition convient généralement à toutes les feuilles, mais toutes n'ont pas ce caractère-là ; quelques unes, en effet, au lieu d'être vertes offrent de riches teintes de jaune, de fauve, de brun et même de rouge, surtout vers la fin de l'été. D'autres aussi, au lieu d'être de simples expansions minces ou membraneuses, sont grosses et charnues, comme celles de la joubarbe et de l'aloës.

ARTICLE PREMIER.

CHARMES DES FEUILLES.

Parmi les différentes beautés que le Créateur a répandues avec tant de profusion dans tout le règne végétal, les feuilles sont sans contredit une des plus grandes et des plus remarquables; aussi qui ne les connaît pas? qui ne les a pas admirées mille et mille fois? Sans elles, en effet, les tiges dont nous venons de parler, et qui

sont cependant si remarquables d'ailleurs par leur forme et la diversité de leur structure, seraient entièrement nues et dépouillées, et ne présenteraient à nos regards que des branches et des rameaux. Or, dans cet état, il faut l'avouer, elle n'auraient assurément rien qui pût flatter notre vue. Et quelle preuve plus convaincante pouvons-nous mieux en avoir que l'expérience que nous en faisons chaque année au retour de la rigoureuse saison de l'hiver? Qui pourra nous dire quels sont alors les plaisirs que la campagne peut nous procurer, ou bien encore quels sont les végétaux qui par leur beauté attirent nos regards! Quelques-uns, il est vrai, tels que les sapins, les pins, les mélèzes et les cèdres, croissent en cette saison comme dans les autres. Quelques-uns encore, comme la joubarbe, la sauge, la marjolaine, le thym et la lavande, conservent aussi leur verdure, et d'autres, comme la simple anémone, l'ellébore hâtif, la primevère, les jacinthes et toutes les mousses, deviennent vertes; mais ces exceptions, qui d'ailleurs sont très-rares, n'existent, comme l'on peut s'en convaincre, que pour certaines localités. La campagne est donc alors dans l'état le plus triste et le plus monotone; elle est donc alors dans un état de torpeur, pour ne pas dire de mort. Mais attendez qu'une douce chaleur vienne au retour du printemps ranimer la nature, et vous verrez le phénomène complètement changer. Toutes ces branches, en effet, qui étaient entièrement nues et qui paraissaient tout à fait sèches, se chargent alors de boutons. Ces boutons ne tardent pas ensuite à s'ouvrir, et laissent échapper de jeunes feuilles qui obtiennent en peu de temps tout leur développement, et qui donnent aux arbres et à toutes les plantes ce riche vêtement de verdure que nous admirons.

Que les œuvres de Dieu sont vraiment belles et admirables, et qu'elle diffèrent de celles des hommes, même de celles qui imitent le plus la nature! Celles-ci, en effet, quelques belles et façonnées qu'elles soient, finissent toujours pas lasser et fatiguer même notre vue. Elles pourront bien nous plaire et nous charmer pendant quelque temps, mais ce temps ne sera pas de longue durée, soit parce que notre œil y découvrira bientôt des défauts,

soit parce que tout ce qui sort de la main de l'homme ne peut porter l'empreinte de la vie. Mais il n'en est pas ainsi de celles du Créateur. Les siennes, au contraire, sont toutes marquées au coin de la perfection, et ne fatiguent jamais; toujours nouvelles, quoique toujours anciennes, elles nous plaisent toujours, et nous ne pouvons nous lasser de les admirer. Et quel exemple plus frappant que celui dont nous parlons ici? Quoi de plus simple que ces diverses feuilles dont les arbres et tous les végétaux sont parés? Quelle est la trace de l'art que l'œil de l'homme le plus exercé pourra y découvrir? Or que de charmes ne répandent-elles pas cependant dans toutes nos campagnes et partout où elles se trouvent? Voyez quand elles commencent à paraître comme tout se ranime dans la nature, et si on ne dirait pas vraiment que tous les êtres animés sont sensibles à leur vue. A peine sont-elles écloses, que l'hirondelle revient des pays lointains qui lui ont servi d'asile, pour visiter le lieu qui l'a vue naître. Bientôt après, l'alouette fait retentir dans les airs sa voix haute et perçante. C'est alors que le merle commence à siffler dans les haies, que le pinson et le rossignol se font entendre dans les bosquets, que les linottes ramagent sous le genêt, leur arbre de prédilection, et que tous les oiseaux, en un mot, répètent leurs chants variés et plus ou moins mélodieux ; et remarquez bien que c'est presque toujours dans l'épais feuillage d'un arbre que leurs concerts ont lieu. C'est également à cette époque que les troupeaux quittent leurs bergeries pour aller brouter dans les plaines, et que les animaux des forêts abandonnent les retraites qui les ont cachés pendant l'hiver; c'est alors enfin que toutes les campagnes commencent à retentir de cris de joie et de chants d'allégresse.

Mais c'est surtout pour l'homme que les feuilles des arbres ont véritablement des charmes et de l'attrait. Aussi, voyez combien est grande l'impatience que nous témoignons chaque année au retour du printemps de les voir pousser, et la joie que nous éprouvons quand elles nous apparaissent. Nous ressentons alors au fond de notre cœur un je ne sais quoi qui nous plaît et qui nous ravive. Nous oublions alors bien vite les rigueurs de la saison qui

s'en va pour ne plus penser qu'aux douceurs que les feuilles des arbres vont bientôt nous faire éprouver. Et combien grandes ne sont-elles pas? Quels sont en effet les lieux que nous aimons de préférence pendant la belle saison pour nous délasser de nos travaux ou nous récréer avec nos amis? Mais tout le monde le sait : ce sont les lieux ombragés. Quels sont les points de vue généralement réputés les plus beaux et les plus magnifiques? Nous ne pouvons pas en douter, ce sont tous ceux d'où nous pouvons découvrir une vaste plaine toute plantée d'arbres chargés d'une brillante verdure. Quel est encore le lieu que le voyageur fatigué au milieu de sa course, choisit de préférence pour se reposer et respirer un air plus frais pendant les brûlantes chaleurs? Mais ce sera certainement le pied d'un chêne touffu ou de tout autre arbre plus ou moins majestueux. Voyez comme il s'y repose avec délices et comme la chaleur dévorante qui circulait dans ses veines se dissipe insensiblement! La fraîcheur vient de lui réparer ses forces : il renaît, et déjà prêt à continuer sa route, il se lève en saluant l'arbre hospitalier qui lui a rendu une nouvelle vie.

Et ces magnifiques berceaux de verdure, et ces hautes pyramides, et ces charmilles délicieuses dont nous sommes si jaloux de décorer nos parterres et nos jardins, à qui en sommes-nous redevables, si ce n'est aux feuilles des arbres? Et ces bosquets pour ainsi dire enchanteurs où les rayons du soleil ne sauraient pénétrer, à qui les devons-nous encore? aux feuilles des arbres. Nous admirons bien souvent dans nos jardins et dans nos parcs, soit publics, soit particuliers, ces immenses et magnifiques dômes de verdure qui se balancent comme par enchantement au dessus-de nos têtes. Or, d'où leur vient cette beauté qui a pour nous tant de charmes? Mais personne ne l'ignore, presque uniquement du feuillage des arbres. Oh! qu'elles sont douces les émotions qu'on éprouve dans ces aimables lieux!... Cest là, surtout quand ils sont solitaires, que nous trouvons ce calme et ce repos que nous chercherions en vain dans le tumulte du monde, et c'est là aussi que, comme en quelque sorte malgré nous, nous nous laissons souvent aller à de profondes mais aussi bien douces rêveries!...

ARTICLE DEUXIÈME.

STRUCTURE DE LA FEUILLE.

On remarque en général dans une feuille deux parties bien distinctes, qui sont le pétiole et la lame.

Pétiole. — On désigne sous ce nom une espèce de petite tige qui sert de support à la lame, et que l'on désigne vulgairement sous le nom de *queue* de la feuille (pl. II, fig. 2, *e*). Il est ordinairement de forme cylindrique, mais il peut être cependant quelquefois *canaliculé*, c'est-à-dire creusé d'un sillon du côté supérieur, ou bien encore comprimé latéralement, comme on le voit dans le peuplier et surtout dans le tremble, qui doit à cette circonstance l'extrême mobilité de ses feuilles.

Le pétiole peut s'attacher à la branche, soit par un point très-rétréci, soit par une base élargie qui embrasse une grande portion et même la totalité de la circonférence du rameau. Dans ce dernier cas, la feuille est dite *amplexicaule*, si le pétiole, au lieu de s'éloigner de la tige dès son origine, embrasse et environne celle-ci dans une étendue plus ou moins considérable, comme dans le blé, l'orge et en général dans toutes les GRAMINÉES (pl. II, fig. 7 *e*, et pl. I, fig. 12, *a*); il forme alors une gaîne qui peut être entière comme dans les carex et les autres CYPÉRACÉES, ou bien encore fendue dans une portion plus ou moins grande de sa hauteur, comme par exemple dans le blé et l'avoine. Mais ordinairement, cependant, le pétiole est en forme de gaîne dans toute sa hauteur.

Lame. — On entend par *lame* ou *limbe* la partie plane de la feuille supportée par le pétiole. Cette lame est déterminée par un sommet qui se termine avec la nervure mitoyenne (pl. II, fig. 1, *a*, et fig. 2, *a*), par une base indiquée par le sommet du pétiole (pl. II, fig. 1, *i*, et fig. 2, *i*), et enfin par des bords plus ou moins découpés, qui offrent aux botanistes, ainsi que nous allons bientôt le voir, des caractères très-remarquables pour reconnaître les végétaux (pl. II,

fig. 2, *o*, *o*, *o*). La lame présente toujours deux surfaces qui ne sont pas semblables, du moins dans la plupart des cas ; l'une, qui est appelée *page supérieure*, est ordinairement lisse, luisante et d'un vert très-foncé, c'est celle qui regarde le ciel ; l'autre, que l'on nomme *page inférieure*, offre plus de poils sur les nervures, plus de stomates, une cuticule plus distincte et par conséquent une teinte plus pâle que la surface supérieure. On donne le nom de *parenchyme* ou de *mésophylle* au corps de la feuille qui se trouve entre les deux pages.

On distingue encore dans la lame certains faisceaux de fibres plus ou moins ramifiés et plus ou moins épais, qui partent du pétiole ou de la base de la feuille si ce dernier organe vient à manquer ; ce sont les *nervures*. Elles font toujours saillie à la surface inférieure des feuilles et sont dites *primaires* si elles sortent immédiatement du pétiole (pl. II, fig. 1, *c*, *c*, et fig. 2, *n*, *n*); *secondaires* si elles naissent des primaires, et enfin *tertiaires* si elles proviennent des secondaires. Leurs dernières ramifications, quand elles sont visibles et qu'elles ne font pas saillie à la surface, prennent le nom de *veines* ou *veinules*.

Quelquefois les nervures ne s'arrêtent pas à la circonférence de la lame et forment au delà une saillie plus ou moins considérable, acquièrent de la dureté et se transforment en piquants comme dans le houx. Parmi ces nervures, il en est une plus grosse et plus saillante, qui semble être la continuation immédiate du pétiole et qui partage le limbe en deux parties plus ou moins égales (pl. II, fig. 1, *e*, et fig. 2, *d*.) : cette nervure prend le nom de DORSALE ou de *côte* et les deux moitiés de la feuille s'appellent *lamelles* (planch. II, fig. *l*, *l*, et fig. 2, *l*, *l*.).

ARTICLE TROISIÈME.

DE LA FEUILLE SIMPLE ET DE LA FEUILLE COMPOSÉE.

On distingue en botanique deux sortes de feuilles : l'une *simple* et l'autre *composée*. La feuille est dite simple lorsqu'elle ne présente, quelque profondément divisée qu'elle soit, qu'une seule expansion, ou

bien encore lorsque ses parties sont également adhérentes entre elles. Ainsi les carottes, les panais, le céleri, le persil et le cerfeuil ont des feuilles simples, parce que leurs parties ne se désarticulent à aucune époque de leur vie (pl. II, fig. 1 et 2).

La feuille composée est celle dont le support ou pétiole présente plusieurs épanouissements, c'est-à-dire celle qui est formée par la réunion de plusieurs feuilles qui peuvent se désarticuler (pl. II, fig. 3). Les petites feuilles qui les composent prennent le nom de *folioles* (pl. II, fig. 3, *f*, *f*, *f*.) ; elles varient par leur forme et leurs surfaces; elles peuvent être *sessiles* ou *pétiolées* sur le pétiole commun qui leur sert de support.

Il n'est pas toujours bien facile, dans la pratique, de distinguer si une feuille est simple ou composée, mais avec un peu d'exercice on y arrive assez facilement. On peut donner pour exemples de feuilles composées toutes celles des plantes LÉGUMINEUSES, et pour modèles de feuilles simples celles des plantes OMBELLIFÈRES, carotte, persil. — Lorsque, dans une feuille composée, chacune des folioles est portée sur un faisceau de fibres, imitant un petit pétiole, on lui donne le nom de *pétiolule*.

ARTICLE QUATRIÈME.

DES DIVERSES DÉNOMINATIONS DES FEUILLES.

Les feuilles reçoivent certaines dénominations particulières, selon qu'on les considère quant à leur forme ou quant aux dispositions qu'elles affectent sur la tige.

§ 1er. — Des diverses formes des feuilles.

Par la forme des feuilles on entend leur figure, leur sommet, leur base et leur contour ou leur bord.

Figure. — Elles peuvent être sous ce rapport : *orbiculaires* ou *rondes*, comme dans la capucine ; *arrondies*, quand elles ne sont pas exactement rondes, comme la lysimmaque nummulaire ; *oblongues*, ou

un peu plus longues que larges, le carlina vulgaris; *linéaires*, ou extrêmement étroites et allongées, la linéaire commune; *subulées* ou en *alène*, très-étroites à leur base et rétrécies insensiblement en une pointe aiguë au sommet, le genévrier; *lancéolées*, oblongues et finissant insensiblement en pointe vers le sommet, le laurier-rose, le pêcher; *spatulées* ou en forme de spatule, étroites à la base, larges et arrondies à leur sommet, la paquerette; *capillaires*, déliées et flexibles comme des cheveux, celles de l'asperge; *filiformes* ou minces, grêles, très-déliées comme un fil, la renoncule aquatique; *ovales* quand elles sont plus larges à leur base qu'à leur sommet, le mouron des oiseaux, la grande pervenche.

Sommet. — Considérées sous ce rapport, les feuilles sont : *aiguës* ou terminées en pointes sans prolongement, le saule blanc; *acuminées* quand vers le sommet les deux bords changent de direction et se prolongent en se rapprochant comme dans le coudrier, le cornouiller; *piquantes*, terminées par une pointe roide comme dans le houx; *échancrées*, offrant à leur sommet un sinus rentrant en forme de crénelure, comme le buis, l'asaret; *triangulaires*, comme dans le bouleau blanc; *quadrangulaires* ou *rhomboïdales*, quand elles présentent quatre angles dont deux opposés plus aigus, la campanule rhomboïdalis.

Contour. — Elles sont, sous ce rapport : *entières* quand leur bord se continue sans présenter ni dents, ni incisions, ni sinus, comme celles de la pervenche et du lilas; *crénelées* quand leur bord offre des crénelures ou petites parties saillantes, arrondies, séparées par des angles rentrants, comme par exemple, dans le lierre terrestre, le marrube blanc; *dentées* lorsque les bords sont découpés en dents plus ou moins aiguës, l'alliaire, le séneçon; *serrées* ou *dentées en scie* quand les dents sont inclinées vers le sommet de la feuille, comme dans la violette, la viorne, le rosier; *sinuées* quand elles présentent une ou plusieurs échancrures arrondies, le chêne; *panduriformes* ou en forme de violon, le rumex pulcher; *lyrées* ou en forme de lyre quand les lobes latéraux sont petits en comparaison du lobe terminal qui est très-ample, comme dans la benoîte et le radis sauvage; *bifides*, *trifides*, *quadrifides*, quand elles ont deux, trois ou quatre divisions étroites et

peu profondes; *pinnatifides* ou divisées latéralement en lobes étroits plus ou moins profonds comme dans le polypodium vulgaire; *auriculées* offrant à leur base deux petits appendices que l'on nomme *oreillettes*, comme dans la sauge officinale, et enfin *palmées* quand toutes les nervures partant en rayonnant du sommet du pétiole, se dirigent chacune vers le milieu des divisions comme dans la vigne et le ricin.

Base. — Relativement à leur base, les feuilles sont : *cordiformes* quand elles sont échancrées à leur base, de manière à représenter deux lobes arrondis et qu'elles se terminent supérieurement en s'amincissant comme dans le nénufar ; *réniformes* ou en forme de rein, quand elles sont beaucoup plus larges que hautes et sont arrondies au sommet et échancrées en cœur à la base, le lierre terrestre ; *sagittées* ou en *fer de flèche*, quand elles sont aiguës et que leur base est prolongée en deux lobes pointus, peu divergents, la sagittaire; *hastées* ou en *fer de pique*, à base prolongée en deux lobes aigus, très-écartés et rejetés en dehors, comme l'arum maculatum.

Surface et expansion. — Elles sont dites, sous ce rapport : *planes* quand leur surface n'est ni concave, ni convexe, celles de la plupart des plantes; *convexes* quand elles sont bombées par leur surface supérieure; *onduleuses* offrant des saillies et des enfoncements irréguliers, que l'on a comparés aux ondulations de l'eau agitée, la rhubarbe ondulée; *ensiformes* ou en *sabre* quand les deux lamelles sont unies l'une à l'autre, si ce n'est à la base comme dans l'iris; *concaves*, bombées par leur face inférieure de manière que la supérieure présente une cavité comme dans l'écuelle d'eau; *luisantes* ou ayant leur surface unie et réfléchissant la lumière, le laurier-cerise, le cannellier; *unies*, n'offrant aucune saillie ni aspérité, le nymphæa ; *glabres*, dépourvues de toute espèce de poils, la petite-centaurée, le laurier-rose; *glanduleuses*, portant des glandes soit à la surface, soit enfoncées dans le tissu. Ces glandes peuvent être *sessiles* comme dans les labiées, ou *pédicellées* comme dans les rosiers ; *glutineuses*, offrant quand on les touche une viscosité plus ou moins grande, l'inula viscosa; *cotonneuses* recouvertes de poils fins, longs et entrelacés, le saule des chèvres.

§ 2. — Dispositions que les feuilles affectent sur la tige.

Les dispositions que les feuilles peuvent affecter sur la tige se rapportent à quatre objets qui sont : la naissance, l'insertion, la direction, et la disposition.

Naissance. — Considérées sous ce rapport, les feuilles sont dites : *radicales* ou *inférieures* lorsqu'elles naissent immédiatement du collet de la racine ou à très-peu de distance, le platane, la violette ; *caulinaires* si elles partent de la tige; *rameuses* si c'est des rameaux, et enfin *séminales* quand elles sont formées par le développement du corps cotylédonaire.

Insertion. — Considérées sous le rapport de l'insertion ou de la manière dont elles s'attachent à la plante, les feuilles sont : *amplexicaules* lorsqu'elles embrassent par leur base le tronc de la tige, la jusquiame; *perfoliées* lorsque les appendices de la base se soudent de l'autre côté de la tige qui semble traverser la feuille ; *pétiolées* quand elles sont soutenues par un pétiole, et *sessiles* quand elles en sont dépourvues ; *peltées* ou *ombiliquées*, insérées sur le pétiole non par leur base mais par un point souvent très-rapproché du centre de leur lame, la capucine; *connées* lorsque étant opposées elles sont réunies à la base et semblent ne faire qu'une feuille par la tige, le chèvrefeuille; *engaînantes* quand la base forme un tube cylindrique nommé *gaîne* et enveloppant la tige comme dans les GRAMINÉES.

Direction. — Sous ce rapport, les feuilles sont dites : *dressées* ou *ascendantes* quand elles forment un angle très-aigu avec la partie supérieure de la tige, comme dans la massette; *réfléchies* quand elles sont rabattues brusquement comme dans l'inula pulicaria; *ouvertes* quand elles forment avec la tige un angle presque droit, comme dans le lierre terrestre; *infléchies* quand elles sont fléchies en dedans, comme celles de plusieurs MALVACÉES; *pendantes* si elles s'abaissent presque perpendiculairement vers la terre, le liseron des haies, le daphné lauréole; *humifuses*, si elles sont radicales, molles et étalées sur la

terre, la paquerette; *nageantes*, se soutenant sur l'eau, le nénufar; *submergées* ou cachées sous l'eau, celles de l'hottonia palustris; *émergées* quand leur point d'attache est sous l'eau, et que leur pétiole les élève au-dessus du liquide, comme celles du plantain d'eau et de la sagittaire.

Disposition relative. — Les feuilles présentent, sous ce rapport, les caractères les plus importants; elles peuvent être : *alternes* ou placées une à une par échelon autour de la tige, l'orme, le tilleul; *distiquées* lorsque étant alternes elles sont rangées sur deux côtés opposés de la tige, les SAPINS; *opposées* ou disposées une à une à la même hauteur sur deux points diamétralement opposés, les LABIÉES, la pervenche; *fasciculées* quand elles naissent plus de deux ensemble du même point de la tige, comme dans le cerisier, le mélèze; *verticillées* lorsqu'elles naissent plus de deux à la même hauteur autour de la tige ou sur les rameaux, comme dans le laurier-rose, la garance; *imbriquées* quand elles se recouvrent en partie, à la manière des tuiles d'un toit, comme dans certaines espèces d'aloès, les thuyas; *couronnantes* ou réunies en forme de bouquet au sommet de la tige, comme dans les PALMIERS et le papayer.

ARTICLE CINQUIÈME.

DE LA BRACTÉE OU FEUILLE FLORALE.

On désigne sous le nom de Bractée une feuille plus ou moins altérée portant à son aisselle un rameau de plusieurs fleurs; elle est en général plus petite que la feuille, dont elle se distingue, 1° par sa forme, qui ressemble quelquefois à un cornet au milieu duquel se trouve la fleur, comme dans l'ail, l'arum, l'oignon; 2° par sa couleur qui est purpurine dans la sauge éclatante, le mélampire des champs; blanche dans la calla et bleue dans la sauge hormin; 3° enfin, par sa substance, qui est charnue dans la calla, le genévrier; foliacée dans le pied-de-veau; membraneuse dans les oignons, la tulipe, et ligneuse dans les PINS. Les bractées des

ramifications extrêmes qui ne portent à leur aiselle qu'un rameau à une seule fleur prennent le nom de *bractéoles*.

Les bractées présentent la même position que les feuilles ; elles sont alternes, opposées ou verticilées. Quand les bractées ou les feuilles florales sont disposées symétriquement autour d'une ou de plusieurs fleurs, de manière à former une sorte d'enveloppe accessoire, on donne à leur réunion le nom d'*involucre*. Ainsi, dans les anémones, on trouve au-dessous de la fleur trois feuilles florales disposées symétriquement, qui constituent un involucre triphylle. Dans l'astrantie, c'est un involucre polyphylle. Dans les plantes de la famille des OMBELLIFÈRES, comme la carotte par exemple, on trouve d'abord un involucre général, placé à la base des pédoncules primaires; puis des involucres secondaires à la base des pédoncules secondaires que l'on nomme des *involucelles*. Dans les plantes de la famille des SYNANTÉRÉES, comme les chardons, l'artichaut, etc., on voit autour de l'assemblage des fleurs un involucre composé d'un nombre plus ou moins considérable de bractées diversement disposées ; quelques auteurs le désignent sous le nom de *péricline*.

Il est des invol cres qui prennent des noms particuliers : ainsi on appelle *spathe* un involucre formé ordinairement par une seule bractée qui enveloppe une ou plusieurs fleurs qu'elle recouvre entièrement avant leur épanouissement, comme par exemple, dans le palmier, les narcisses, les différentes espèces d'allium, telles que l'oignon commun, etc. Il arrive quelquefois que les fleurs contenues dans une spathe sont enveloppées chacune dans une petite spathe particulière qui porte le nom de *spathille* comme dans la plupart des IRIDÉES.

La *cupule* est un involucre qui, après avoir fait partie de la fleur, persiste et accompagne le fruit jusqu'à l'époque de sa maturité, puis le recouvre en partie ou en totalité. La cupule peut être *squammacée*, c'est-à-dire formée par de petites écailles très-serrées comme dans le chêne ; *foliacée*, c'est-à-dire formée par des folioles libres, soudées, comme dans le noisetier et le charme. Elle est enfin *péricarpoïde*, c'est-à-dire ayant l'apparence d'un péricarpe recouvrant et cachant entièrement les fruits, les couvrant quelquefois régu-

lièrement pour les laisser échapper à l'époque de leur maturité, comme dans le châtaignier et le hêtre.

Quand l'involucre entoure une seule fleur, qu'il en est très-rapproché et qu'il est semblable au calice on l'appelle *caliculé* ou calice extérieur, comme dans la mauve et la guimauve. Les fleurs qui ont un calicule sont dites : CALICULÉES. Les involucres les plus remarquables sont ceux qui accompagnent les fleurs en ombelles dont nous parlerons à l'article inflorescence. Ils sont situés à la base des rayons tant des ombelles que des ombellules. Ils prennent plus particulièrement le nom de *collerette*.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DE LA FLEUR.

On donne le nom de Fleur en botanique à cette partie passagère du végétal qui est composée des organes de la reproduction, qu'ils soient nus ou accompagnés d'enveloppes. Nous disons accompagnés d'enveloppes, parce que toutes les fleurs ne sont pas pourvues de ces organes. Un bon nombre en sont entièrement privées, ce sont les *apétales*.

ARTICLE PREMIER.

BEAUTÉ DES FLEURS.

Tout ce que nous avons observé jusqu'ici dans les végétaux suffirait pour nous dédommager amplement de nos peines et nous donner une haute idée des merveilles de la création. Or, ce n'est là cepen-

dant qu'une préparation, pour ainsi dire, puisque ce qui nous reste encore à examiner est sans comparaison plus intéressant que ce qui vient de nous occuper. La verdure orne la campagne, donne de la fraîcheur et fournit de l'ombrage ; mais combien la scène ne change-t-elle pas lorsque les fleurs viennent embellir cette verdure ! Dans elles, tout le monde le sait, tout est régulier, tout est parfait, de sorte qu'il est bien vrai de dire que dans cette partie de la création, Dieu a déployé une magnificence vraiment admirable : couleurs séduisantes, parfums suaves, élégance dans les contours, délicatesse dans le tissu, grâces dans le développement, rien n'a été oublié ; et tous ces attributs divers, distribués avec profusion de sa main libérale, rendent les fleurs si belles, qu'elles ne peuvent être comparées à aucun autre des êtres de la nature, puisqu'elles servent elles-mêmes de comparaison pour tout ce qui brille par la forme, la grâce et la beauté. On peut réellement dire qu'elles sont le *Cœli enarrant gloriam Dei* de notre globe, aussi est-ce lorsqu'elles commencent à paraître que la nature se revêt de sa plus riche parure.

Mais que dirons-nous surtout des charmes qu'elles ont pour tout le monde ! Leur pouvoir est si sûr, nous dit un auteur, que la plupart des arts qui veulent plaire ne croient jamais mieux pouvoir réussir qu'en empruntant leur secours. La sculpture les imite dans ses ornements les plus légers ; l'architecture embellit souvent de festons et de feuillages les colonnes et les faces trop nues de ses édifices. Les plus riches broderies ne présentent guère que des feuillages et des fleurs. Les plus magnifiques étoffes en sont parsemées et on les trouve d'autant plus belles, qu'elles approchent davantage de la vivacité des fleurs naturelles. De plus, dans tous les temps les fleurs ont été le symbole de la joie, aussi les a-t-on toujours écartées de tous les lieux où règnent la douleur et les larmes. Elles étaient autrefois l'ornement inséparable des festins, et aujourd'hui encore elles se montrent avec avantage sur la fin de nos repas, quand elles viennent avec les fruits ranimer la fête qui commence à languir. Les fêtes de la campagne ne se passent point sans guirlandes ; celles des personnes de tout rang commencent par une fleur, et si l'hiver la refuse, l'art saura la contrefaire. La jeune épouse magnifiquement parée au jour de ses noces,

croirait qu'il lui manque quelque chose si elle ne s'ornait d'un bouquet. Une reine même, dans les plus grandes solennités, ne dédaigne pas non plus cet ornement champêtre; elle aime à tempérer l'éclat de sa majesté par cet air de gaîté et de douceur que donnent presque toujours le mélange et l'union des fleurs avec la beauté. Les premiers chrétiens s'empressaient de couvrir de fleurs les tombeaux, les corps des martyrs et l'autel des catacombes. Enfin, la religion elle-même, quoique si recueillie et si grave, ne laisse pas dans certains jours de fêtes de permettre l'usage des rameaux, des bouquets et des chapeaux de fleurs.

Mais si les fleurs ont été si richement parées, ce n'est pas seulement à cause des importantes fonctions qu'elles remplissent et dont nous allons bientôt parler, mais bien encore, et nous pourrions même dire surtout, parce qu'elles ont été faites pour plaire à l'homme; et cela est si vrai, qu'un très-grand nombre d'elles paraissent même n'avoir d'autre emploi que celui-là. Tout dans elles attire l'homme et le charme, fût-il même des plus sensibles; aussi, voyez quelle joie subite et délicieuse il ressent à la vue d'un jardin fleuri ou d'une prairie tout émaillée de fleurs! Comme alors et sans aucune pensée distincte il goûte une satisfaction et un bonheur que l'on éprouve difficilement ailleurs! Et ce but que le Créateur s'est proposé dans l'embellissement des fleurs est même si visible, que l'on peut très-bien dire que tous ces objets n'ont réellement d'agréments que pour l'homme; et en effet, l'homme est le seul être dont les yeux, à proprement parler, puissent en jouir; les animaux, à leur vue, ne paraissent goûter aucun plaisir; ils ne s'y arrêtent jamais et les confondent toujours avec l'herbe des champs; ils foulent aux pieds les plus belles, et n'ont pour cet ornement de la terre que la plus entière indifférence. L'homme, au contraire, parmi cette foule d'objets qui l'environnent, démêle et recherche les fleurs avec une complaisance singulière.

L'attention du Créateur à réjouir l'homme par la beauté et la multitude des fleurs est si grande, qu'il est presque incroyable de voir jusqu'à quel point elle a été portée. On dirait vraiment que les fleurs ont reçu ordre de naître sous ses pas; nulle partie de la nature

qui ne lui en offre tour à tour : elles croissent au haut des arbres et sur l'herbe qui rampe, elles embellissent les vallées et les montagnes, et les prairies en sont tout émaillées. Il les cueille sur la lisière des bois, sur le bord des ruisseaux, et jusque même dans les déserts ; la terre enfin n'est qu'un vaste jardin qui en est tout parsemé, et afin que l'homme ne soit point privé de cette vue délicieuse lorsqu'il se renferme dans les bornes étroites de sa demeure, elles semblent vouloir la lui rendre plus aimable en se réunissant dans son parterre plus brillantes encore et bien plus parfumées. Que l'homme est donc grand aux yeux de Dieu, puisque cet Être souverain daigne le combler de tant de bienfaits, uniquement pour ainsi dire dans la vue de lui plaire !

ARTICLE DEUXIÈME.

DES ORGANES ESSENTIELS DE LA FLEUR.

Les organes essentiels de la fleur sont au nombre de deux : le pistil et l'étamine.

§ 1er. — Du pistil.

Quand on examine une fleur, on voit presque toujours s'élever du milieu de son centre une petite colonne unie ou cannelée, arrondie par le haut et terminée en pointe : c'est ce qu'on appelle le *pistil* (pl. IV, fig. 9, *a* et fig. 13.) Il est de tous les organes de la plante, le plus essentiel et le plus précieux, puisqu'il renferme en lui-même tous les germes de la génération future, et que sans lui la plante serait tout à fait stérile, aussi est-ce en partie pour sa conservation que la nature a fait concourir toutes les autres parties de la fleur. Placé dans son centre et quelquefois même enfoncé dans le réceptacle, il est défendu à l'extérieur par les filets plus ou moins rapprochés ou plus ou moins unis des étamines et quelquefois aussi par des bourrelets, des écailles, des poils et autres appendices protec-

teurs.—On remarque en général dans le pistil trois parties assez distinctes qui sont : l'ovaire, le style et le stigmate.

Ovaire. — Cet organe, que l'on désigne aussi et même mieux encore sous le nom de *carpe*, puisqu'il est le fruit proprement dit, est la partie inférieure du pistil, ordinairement plus ou moins renflée, de forme arrondie et renfermant les embryons des graines qui doivent être fécondés par le pollen (pl. IV, fig. 13, *a.*) Ces embryons, qui prennent le nom d'*ovules* avant la fécondation, sont attachés aux parois internes de l'ovaire, soit immédiatement, soit par l'intermédiaire d'un petit filet. Dans un grand nombre de plantes il n'existe qu'un seul ovaire pour chaque fleur, les LÉGUMINEUSES, les CRUCIFÈRES, tandis que dans beaucoup d'autres au contraire on en trouve plusieurs : les LABIÉES, les RENONCULES.

Style. — C'est un filet délié et plus ou moins long qui surmonte l'ovaire (pl. IV, fig. 9, *a.* et fig, 13, *c.*) Il est ordinairement cylindrique et creusé à l'intérieur par un canal destiné à transmettre à l'ovaire la poussière fécondante lancée par les étamines. Ce canal est quelquefois si court qu'on a de la peine à le voir, tandis que dans certaines fleurs, comme le lis et le safran, il a plusieurs pouces de longueur. Il est à présumer que le style n'est que la réunion d'une foule de petits vaisseaux, qui partant de chaque ovule se réunissent en faisceaux au sommet de l'ovaire et se rendent ainsi dans le stigmate. Dans la pervenche et autres APOCYNÉES, un seul style s'élève de deux ovaires distincts, ou plutôt les deux styles y sont réunis en un seul; ailleurs, comme dans l'œillet par exemple, plusieurs styles couronnent un seul ovaire. Dans le cerfeuil, le style persiste après la fécondation et surmonte le fruit.

Stigmate. — On donne ce nom à la partie supérieure du pistil ordinairement évasée, visqueuse, dépourvue de cuticule à sa surface supérieure et garnie de papilles (pl. IV, fig. 9, *e.* et fig. 13, *b.*) Sa fonction consiste à recevoir le pollen lancé par les étamines et ce n'est même que par lui que cette poussière pénètre jusque dans

l'ovaire, au point que s'il venait à manquer ou si on le retranchait avant la fécondation, la fleur resterait stérile.

Considéré, quant à sa forme, le stigmate est tout à fait variable : ainsi il est dit *linéaire* dans l'œillet et la campanule ; en *massue* dans l'épilobium ; *capité* ou en tête dans la primevère et l'ipoméa ; *concave* dans la violette et le colchique, *anguleux* dans la tulipe ; en *crochet* dans le baguenaudier, et enfin *filiforme* dans le maïs.

La subdivision des ordres dans la méthode de Linné, est entièrement fondée sur le nombre des pistils.

§ 2. — De l'étamine.

Au milieu de la fleur, entre le pistil et la corolle, on remarque presque toujours un verticille de plusieurs filaments plus ou moins longs, et supportant de petits corps de forme et de couleur différentes : ce sont les *étamines*, (pl. IV, fig. 9, *b b*, et fig. 14.) — On distingue en général dans cet organe trois parties bien distinctes, qui sont : le filet, l'anthère et le pollen.

Filet. — On désigne sous ce nom l'organe plus ou moins délié qui sert de support à l'anthère ; il est ordinairement cylindrique et d'une consistance analogue aux pétales (pl. IV, fig. 14 *e.*) Il est peu essentiel puisqu'il manque dans certaines plantes comme les ORCHIS, mais il joue cependant un rôle très-important.

Anthère. — C'est la partie essentielle de l'étamine (pl. IV, fig. 9, *bb*, et fig. 14 *c.*) Elle se présente extérieurement sous la forme d'un petit sac ordinairement à deux lobes, tantôt fortement attachés l'un contre l'autre sans aucun corps intermédiaire et tantôt réunis par le moyen d'un corps épais et charnu, comme dans la sauge, auquel M. Richard donne le nom de *connectif*. Il arrive assez souvent qu'au lieu de deux loges, elle n'en a qu'une, comme dans le balisier, le coudrier et toutes les MALVACÉES, comme aussi quelquefois, mais très-rarement cependant, il y en a quatre comme dans le jonc fleuri et même sept comme dans l'if.

La manière dont les étamines naissent du réceptacle par rapport au pistil et au périgone se nomme leur *insertion*. C'est sur ce mode d'insertion que repose le système de Jussieu. Quant à celui de Linné il a pour base le nombre des étamines, leur grandeur respective et leur adhérence mutuelle.

Pollen. — On donne le nom de *pollen* à la matière qui, contenue d'abord dans les loges de l'anthère, s'en échappe à l'époque de la fécondation pour se porter sur le stigmate. Dans le plus grand nombre des cas, le pollen se présente sous la forme d'une poussière très-fine; mais dans quelques plantes cependant, il s'offre sous l'aspect de masses solides plus ou moins considérables.

ARTICLE TROISIÈME.

DES ENVELOPPES FLORALES.

Dans les fleurs de presque toutes les plantes on remarque deux sortes d'enveloppes autour des organes essentiels; l'une est intérieure, diversement colorée et presque toujours odorante; l'autre au contraire est extérieure, communément verte et sans odeur. La première prend le nom de corolle et la seconde celui de calice.

§ 1er. — Du calice.

On donne le nom de *calice* à la première enveloppe de la fleur toujours la plus éloignée des organes essentiels quand la fleur est complète et formée par un épanouissement de l'écorce du pédoncule à la tête duquel il se trouve : la rose, la pivoine, (pl. IV, fig. 4, *a*, *a*, et fig. 10 *bb*).

La couleur du calice est ordinairement verte, cependant celui de la grenade est d'un très-beau rouge; il est bleu au contraire dans la nigelle et jaune dans la capucine. Sa structure est tout à fait semblable à celle des feuilles dont il revêt quelquefois les formes.

On distingue en général trois parties dans le calice : le *tube*, qui en

est la partie inférieure et tubuleuse, partant depuis son origine jusqu'à la partie évasée; le *limbe* ou partie supérieure, le plus souvent évasée, et enfin l'*orifice* ou *gorge* qui est la ligne de démarcation entre le tube et le limbe.

Le limbe peut être d'une seule pièce ou divisé en un nombre variable de lobes ou lanières, dont chacune d'elles prend le nom de *sépale* (pl. IV, fig. 4 *a*, *a*). Si le limbe est d'une seule pièce ou si, divisé, ses découpures ne vont pas jusqu'au réceptacle ou à peu près, comme dans le jasmin, la menthe, il est dit alors *monosépale*; si au contraire elles y parviennent, comme dans le pavot et la renoncule, il est dit *polysépale*.

§ 2. — De la corolle.

La *corolle* est un des organes les plus intéressants du végétal, par sa fraîcheur, son éclat et le doux parfum qu'elle répand; elle est la deuxième enveloppe de la fleur, toujours enclavée dans le calice et entourant immédiatement les organes de la fructification (pl. IV, fig. 4, 5, 9, et 10). Le nom de corolle lui a été donné parce qu'elle forme autour des organes essentiels une couronne qui embellit singulièrement la fleur.

De même que le calice, la corolle est d'une seule pièce (pl. IV, fig. 4), ou divisée en un nombre variable de folioles que l'on appelle *pétales* (pl. IV, fig. 5, et fig. 9). Dans le premier cas elle est dite *monopétale* et dans le second *polypétale*. Les fleurs qui sont dépourvues de corolle sont dites *apétales*.

Dans les corolles monopétales on distingue, comme dans le calice, un *tube*, une *gorge* et un *limbe*. Chaque pétale se compose d'une *lame* et d'un *onglet*. La *lame* est la partie supérieure toujours évasée, tandis que l'*onglet* en est la partie inférieure plus ou moins rétrécie et par laquelle elle adhère au réceptacle; il forme le tube de la corolle par son union avec les autres pétales. Cet onglet est dit *onguiculé* dans l'œillet, parce qu'il est long et très-distinct.

La corolle, qu'elle soit monopétale ou polypétale, peut être *régulière* ou *irrégulière* et affecter, selon chacune de ces catégories, diverses

formes qu'il est très-utile de connaître ; elle est régulière lorsque ses divisions sont égales et disposées symétriquement autour d'un axe commun, comme dans la campanule et la giroflée jaune (pl. IV, fig. 4 et 10). Elle est irrégulière au contraire lorsque ses divisions ne sont pas égales ou symétriquement placées autour d'un axe commun, comme dans le muflier, la violette et le haricot (pl. IV, fig. 5 et 8). Nous allons examiner chacune de ces formes.

Corolle polypétale. — Cette corolle peut être régulière ou irrégulière.

La corolle polypétale régulière peut être :

Cruciforme, quand elle se compose de quatre pétales réguliers opposés en croix, comme dans le chou, la giroflée, la moutarde. Les plantes qui ont de pareilles corolles sont dites crucifères.

Rosacée ou en *rose*, si elle renferme plusieurs pétales, ordinairement cinq, peu ou point onguiculés et disposés en rose : le rosier, le fraisier, les renoncules, etc.

Caryophillée, ou en *œillet*, lorsqu'elle est composée de cinq pétales disposés en rose et dont les onglets sont fort longs, et renfermés dans le tube du calice, l'œillet, la saponaire.

La corolle polypétale irrégulière est dite :

Papilionacée ou *légumineuse*, lorsqu'elle imite grossièrement un papillon qui vole, comme dans le haricot (pl. IV, fig. 5). Elle se compose de cinq pétales, dont le supérieur, qui est le plus grand, est nommé *étendard* (*a*) ou *papillon*; les deux latéraux se nomment *ailes* (*c*), et portent souvent deux appendices à leur naissance ; les deux inférieurs, qui sont ordinairement soudés ensemble par leur bord inférieur, portent le nom de *carène* (*d*).

Orchidée, parce qu'elle est particulière aux orchis (pl, IV, fig. 6). Elle se compose de six pétales, dont trois intérieurs et trois extérieurs ; les cinq supérieurs sont presque semblables; l'inférieur prend le nom de *tablier* (*a*) ; il est plus grand que les autres, de forme variable et presque toujours prolongé en éperon à sa base. Parmi les autres, nommés *lanières*, trois sont plus ou moins redressés et affectent diverses formes (*b*, *b*, *b*,); deux sont placés sur les côtés en forme d'ailes (*c*, *c*).

Anomale, quand sa forme est telle qu'on ne peut la rapprocher de celles dont nous venons de parler.

Corolle monopétale. — Cette corolle peut être, comme la précédente, régulière ou irrégulière et affecter aussi diverses formes.

La corolle monopétale irrégulière est dite :

Labiée, quand elle présente deux divisions écartées en forme de lèvres placées l'une au-dessus de l'autre. La lèvre supérieure imite souvent un *casque* dont elle porte le nom ; l'inférieure porte celui de *barbe*, la sauge, la mélisse, etc.

Personnée ou en *masque*, lorsque les deux lèvres rapprochées à leur base sont fermées par une saillie intérieure de la gorge, qu'on nomme *palais*, le mufle de veau, la digitale, la linéaire, etc. (pl. IV, fig. 8).

Eperonnée, si elle est prolongée en *éperon* à la base, comme dans la violette.

La corolle monopétale régulière est dite :

Tubulée, quand elle est constituée par un tube allongé cylindrique, terminé par un limbe très-court, comme dans le chèvrefeuille, le lilas et plusieurs bruyères.

Campanulée ou en *cloche*, lorsqu'elle ne présente pas de tube manifeste, mais qu'elle s'évase dès la base, comme dans le liseron des haies, la belladone, la campanule, le jalap.

Infundibuliforme ou en *forme d'entonnoir*, lorsque le tube étroit à sa base se dilate insensiblement, comme dans le jasmin, le tabac (pl. IV, fig. 10). Les fleurons et demi-fleurons des fleurs composées, comme celles des chardons et des artichauts, sont en *entonnoir*.

Rotacée ou en roue lorsque le tube est très-court et le limbe très-ouvert et presque plane, comme dans le sureau, la véronique.

Etoilée lorsque le tube étant très-court les divisions de la corolle sont très-aiguës et étoilées, comme dans le caille-lait.

ARTICLE QUATRIÈME.

DE L'INFLORESCENCE.

On donne le nom d'inflorescence aux dispositions que les fleurs affectent sur la tige ou sur leur pédoncule. On en compte trois qui sont l'inflorescence extrorse, l'inflorescence introrse et l'inflorescence mixte.

§ 1er. — De l'inflorescence extrorse.

Dans cette inflorescence, les fleurs s'épanouissent de bas en haut, et forment des groupes qui ont reçu des noms particuliers, ce sont :

1° **La Grappe.** — Son pédoncule commun, ordinairement souple, porte des fleurs toutes pédicellées dont l'ensemble présente une forme pyramidale ; ces fleurs sont solitaires à l'extrémité de chaque pédicelle : les groseilles (pl. IV fig. 16). — La grappe est dite : *rameuse* si le pédoncule est plusieurs fois ramifié, comme dans le raisin, le lilas ; *bractéolée* quand elle est accompagnée de bractéoles, et *pendante* si elle s'incline vers la terre comme celle du groseiller.

2° **La Pannicule.** — Son pédoncule présente des ramifications assez nombreuses, assez allongées, minces et flexibles, comme par exemple dans l'avoine cultivée (pl. IV fig. 11). La pannicule est dite : *lâche* quand ses ramifications sont assez éloignées les unes des autres; *diffuse* si elles s'écartent dans tous les sens, et *feuillée* lorsqu'elle est accompagnée de feuilles.

3° **L'ombelle.** — Elle est ainsi appelée, parce que les pédicelles particuliers qui supportent les fleurs, et qui sont attachés à l'extrémité d'un pédoncule commun arrivent à la même hauteur après avoir divergé en s'écartant comme les rayons d'un parapluie (pl. V, fig. 9). L'ombelle est dite : *simple* quand elle n'est formée que d'un seul ordre de rayons, comme dans l'ail ; *composée*, si les pédoncules partiels

se divisent au sommet en pédicelles également disposés en ombelles partielles qui prennent alors le nom d'*ombellules*, les carottes, le cerfeuil, et enfin *sessile* lorsque les fleurs ne sont point soutenues par des pédoncules, comme dans l'eryngium ou chardon roulant.

4° **L'épi.** — Cette forme présente un pédoncule commun ordinairement assez raide, sur la longueur duquel sont diposées des fleurs sessiles ou presque sessiles, comme dans le blé, l'orge (pl. IV, fig. 7). Les épillets dont il se compose sont entourés chacun à sa base d'une enveloppe nommée *glume*, formée d'une ou deux pièces nommées *valves*. Ces sortes de fleurs sont dites glumacées.

5° **Le cône.** — C'est un épi dont le pédoncule est ordinairement très-raide, et dont les bractées qui tiennent lieu d'organes floraux, sont très-coriaces, persistantes et rapprochées comme des écailles superposées, les pins et sapins (pl. IV fig. 20). Ces bractées portent à leur aisselle deux pistils sessiles; elles sont : *ligneuses* dans les pins, et *charnues* dans les génevriers.

6° **Le Chaton.** — C'est encore un pédoncule flexible, garni de fleurs unisexuelles, c'est-à-dire renfermant uniquement ou des pistils ou des étamines, et munies d'écailles qui tiennent lieu d'enveloppes florales. Ces bractées sont beaucoup moins coriaces que celles du cône; le noyer, le peuplier (pl. IV, fig. 15).

7° **Le Capitule.** — Il présente des fleurs sessiles agglomérées en tête sur un pédoncule commun ordinairement élargi et souvent muni d'un involucre composé de bractées placées sur un ou plusieurs rangs, ou imbriquées, l'artichaut, la scabieuse. Chacune de ces fleurs ainsi agglomérées prend le nom de *fleuron*.

2° **Le Spadice.** — Il consiste en un groupe de fleurs unisexuelles, nues, distinctes et sessiles sur un pédoncule tuméfié et enveloppé par une grande bractée appelée *spathe*. (pl. V, fig. 1).

§ 2. — Inflorescence introrse.

L'inflorescence introrse est celle où l'axe primaire est terminé par

une seule fleur qui s'épanouit la première. Elle manque cependant dans certaines plantes, comme dans l'héliotrope des champs. L'ouverture du bouton se fait du centre de l'axe à la circonférence. De même, dans chaque axe secondaire, la fleur terminale commence par s'épanouir la première, puis viennent après les fleurs latérales que terminent les axes tertiaires en allant du sommet à la base. On l'appelle aussi inflorescence centrifuge. Les formes différentes qu'elle présente sont :

1° **La Cyme**.— On désigne sous ce nom un groupe composé ordinaigement de trois fleurs, l'une terminant le rameau et s'ouvrant la première ; les deux autres sont opposées et s'épanouissent en même temps, le millepertuis (pl. IV, fig. 12). Mais assez souvent un de ces embranchements latéraux vient à manquer, comme dans l'œillet.

2° **Le Corymbe**. — Les pédicelles de ce groupe partent tous de différents points du pédoncule commun, et se terminent tous à la même hauteur, en sorte que les fleurs forment un plan horizontal, le sureau, les cornouillers (pl. IV, fig. 18).

3° **Le Glomérule**. — C'est un assemblage de fleurs sessiles formant de petits groupes serrés et disposés le long de la tige.

§ 3. — Inflorescence mixte.

Cette inflorescence, comme son nom nous l'indique très-bien, participe des deux précédentes, c'est-à-dire que l'épanouissement des fleurs d'une plante se fait de bas en haut, comme dans l'inflorescence extrorse, et que, comme la précédente, la fleur du rameau terminal commence toujours la première. Le seul groupe que forme cette inflorescence est :

Le verticille, qui présente un assemblage de fleurs disposées circulairement et par étage autour d'un axe commun, comme dans plusieurs LABIÉES ; elles sont à moitié *verticillées* quand elles n'entourent qu'à moitié l'axe qui les porte, comme cela arrive dans l'oseille (pl. IV, fig. 17).

Il est facile de voir maintenant, parce que nous venons de dire que l'inflorescence, considérée seulement sous le rapport de l'épanouissement des fleurs, n'est pas une chose bien déterminée encore ; tout semble même nous faire présumer que l'inflorescence extrorse est la seule réelle et véritable.

CHAPITRE SIXIÈME

DU FRUIT.

Le Fruit n'est autre chose que la partie plus ou moins renflée du pistil que nous avons appelée *ovaire*, occupant le fond de la fleur et dans laquelle naissent les graines. Ce nom ne doit donc pas seulement s'appliquer, comme le font habituellement les cultivateurs, à la substance reproductive de l'arbre qui nous sert de nourriture, mais bien à tous les ovaires fécondés et parvenus à leur maturité.

ARTICLE PREMIER.

ABONDANCE ET SAGE DISTRIBUTION DES FRUITS ALIMENTAIRES.

Parmi les nombreux bienfaits que le Créateur nous a accordés dans le règne végétal, et que nous venons de parcourir avec admiration et reconnaissance, il n'en est point, assurément, qui puisse l'emporter sur celui que nous avons reçu dans l'usage que nous pouvons faire des fruits de la terre. On peut réellement dire, dans cette circonstance encore, que Dieu nous a traités avec magnificence et surtout avec la plus grande libéralité. Et combien grande n'est pas en effet l'abondance des fruits que Dieu nous distribue chaque année ?

Quelle guerre continuelle ne leur font pas une multitude d'oiseaux et d'insectes, et cependant quelle quantité incroyable il nous en reste encore? Que l'on calcule, si l'on peut, les fruits plus ou moins gros que cent arbres peuvent nous fournir dans les années fertiles, et assurément l'on sera étonné du nombre, et l'on admirera une multitude qui s'étend à l'infini. Or pourquoi, nous le demandons, cette prodigieuse abondance, s'il n'était seulement question que de conserver les arbres et de les propager? Il est donc évident, il ne faut pas en douter, que le Créateur les a aussi destinés à la nourriture de l'homme et particulièrement à celle des pauvres de la campagne. Par là, en effet, il leur fournit un moyen de subsistance qui n'est pas très-coûteux, et en même temps si agréable qu'ils n'ont aucun sujet d'envier aux riches ces mets recherchés et trop souvent nuisibles qui couvrent leurs tables.

Mais ce qu'il y a surtout d'admirable dans cette énorme quantité de fruits, c'est la sagesse avec laquelle ils nous sont distribués. Il ne faut vraiment la considérer qu'avec tant soit peu d'attention pour en être touché et pour ne savoir ce qu'il faut admirer le plus de la sagesse ou de la bonté du Dieu de l'univers. On nous parle souvent, et avec raison, des soins d'une mère pour ce qu'elle peut avoir de plus tendre, mais quelle mère préparerait mieux à son enfant la nourriture convenable à son âge et à son tempérament que Dieu ne le fait à notre égard pour les fruits de la terre? Si nous eussions, en effet, assisté au brillant spectacle de la création, et que cette distribution nous eût été confiée, comment nous serions-nous conduits? Mais très-probablement que nous aurions fait alors ce que nous avons peut-être désiré bien souvent, c'est-à-dire que nous les aurions fait naître tous à la fois dans toutes les saisons et dans tous les climats. Or, notre conduite eût-elle été bien sage? L'abondance, il est vrai, aurait régné partout, mais qu'est-ce qu'une abondance sans économie, sinon la source de bien des désordres? Et combien grands, en effet, n'auraient-ils pas été? L'homme, naturellement enclin à la paresse, et pouvant compter sur les fruits de la terre, se serait laissé aller à la plus désolante oisiveté; le dégoût de bien d'espèces de fruits se serait également emparé de lui, et très-probablement qu'il en aurait négligé

la culture. Puis souvent aussi, ne consultant que ses appétits sensuels, il aurait fait usage d'un certain nombre qui, vu la saison et l'état de son tempérament, lui auraient été on ne peut plus nuisibles ; les plus grands désordres enfin auraient régné sur la terre. Mais le Créateur a su pourvoir à tout cela dans sa profonde sagesse : aussi a-t-il voulu se réserver à lui-même cette distribution et réjouissons-nous-en, car tout a été fait pour notre plus grand bien et pour sa plus grande gloire.

Et d'abord, remarquez qu'au lieu de nous donner tous ces fruits à la fois, comme nous l'aurions peut-être désiré, il ne nous les présente au contaire que successivement et comme par gradation. Il est vrai qu'une fois que sa main libérale s'est ouverte sur nous il ne cesse plus de nous en donner jusqu'à la froide saison ; mais aussi que de variétés sous tous les rapports ! Examinez attentivement, et vous trouverez qu'à chaque mois, ou plutôt qu'à chaque semaine, il nous en donne de toutes les formes, de toutes les couleurs et de tous les goûts. Mais, ô bonté de Dieu, que vous êtes grande ! Voyez ensuite quelle parfaite convenance entre ces mêmes fruits et les diverses saisons de l'année. A peine, en effet, les douces chaleurs du printemps se sont-elles fait sentir, que les cerises se présentent à nous avec leur bel incarnat pour nous fournir une nourriture tout à la fois saine et délicate et surtout très-propre à préparer notre corps aux autres fruits qui vont bientôt leur succéder. Bientôt après, nous arrivent les griottes avec leur saveur acide et les abricots dorés avec leur chair fondante. Déjà les brûlantes chaleurs ont apparu ; n'importe, nous pouvons nous rassurer contre les maladies plus ou moins grandes qu'elles peuvent nous occasionner, car le Créateur nous a envoyé avec elles les fruits les plus délicieux et les plus rafraîchissants. C'est en effet à cette époque que nous sont données les groseilles au suc laxatif et frais, et les fraises avec leur saveur douce et aromatique. Nous pouvons également cueillir alors la framboise si adoucissante, si propre à étancher la soif et à favoriser la transpiration. Les prunes, avec leur suc onctueux et émollient, peuvent aussi nous être de la plus grande utilité dans bien des circonstances, car elles passent pour corriger parfaitement l'âcreté de la bile et de bien d'autres humeurs qui nous

occasionnent souvent des échauffements. Pusieurs espèces de melons et de poires nous apparaissent également à cette époque et nous rendent les plus importants services par les propriétés rafraîchissantes qu'ils possèdent à un si haut degré. Tous les fruits enfin que nous pouvons cueillir alors sont tout à fait de nature à nous préserver des inconvénients que peut occasionner cette brûlante saison.

Bientôt arrive l'automne et avec lui ces grandes pluies qui abattent presque subitement les fortes chaleurs ; une nourriture plus substantielle nous devient alors nécessaire et elle nous est aussitôt donnée dans les différents fruits sucrés qui viennent à cette époque, tels que la figue, la pêche, le raisin, etc., etc. Il est vrai qu'il en est quelques-uns, comme la noix et l'olive, qui sont de nature huileuse et qui pourraient nous échauffer, mais hâtons-nous de dire que ce n'est guère qu'à l'entrée de l'hiver que nous pouvons les cueillir.

L'admirable convenance que nous venons de remarquer entre les fruits de la terre et les diverses saisons sont on ne peut plus propres à exciter notre reconnaissance et à faire élever encore une fois nos cœurs vers l'Auteur de la nature. Mais, loin de nous la pensée de croire que ce soit là l'unique marque de sagesse que nous rencontrions dans cette distribution; non certainement, le Dieu bon a fait quelque chose de plus : il a encore voulu proportionner les fruits aux divers climats de notre globe. En effet, toutes les contrées de la terre ne sont pas sujettes, comme les nôtres, à ces divers changements de température qui constituent nos saisons. Si nous portons nos regards au loin, nous verrons qu'il y a un bon nombre de contrées chez lesquelles règne presque continuellement un froid rigoureux et bien plus intense que celui de nos hivers les plus durs, tandis que d'autres au contraire sont continuellement desséchées par les ardeurs d'un soleil brûlant. Dans quelques-unes de ces dernières surtout, il règne pendant plus de huit mois les chaleurs les plus fortes auxquelles succèdent ensuite des pluies continuelles. Or, n'est-il pas évident qu'une distribution de fruits toute différente de la nôtre devenait nécessaire pour les habitants de ces contrées? Et comment en effet sans cela auraient-ils pu pourvoir à leur nourriture ? Car que de soins et de précautions nous pouvons et nous devons avoir pour nos arbres frui-

tiers et qui seraient impossibles dans ces pays-là. De plus, que de moyens divers ne possédons-nous pas pour avoir une foule de plantes plus ou moins alimentaires et qui ne peuvent pas exister chez eux ? Mais le Créateur est le père de tous les hommes et son amour s'étend également à tous ; aussi a-t-il admirablement disposé les fruits de la terre selon les divers climats. Nous disons admirablement, mais nous voudrions dire quelque chose de plus pour sa plus grande gloire, tant sa sagesse et sa bonté se montrent visiblement ici.

Et en effet, nous venons de dire que la plupart de ces contrées lointaines étaient presque continuellement désséchées par les ardeurs d'un soleil brûlant. Donc, que d'échauffements, que de fièvres, que de maladies inflammatoires ne doivent-elles pas occasionner? Mais voyez aussi comme les fruits qui y croissent sont on ne peut plus propres à prévenir ou tout au moins à arrêter leurs progrès. Tout le monde connaît l'orange et ses propriétés rafraîchissantes; or, ce n'est que dans les pays chauds que l'on peut la recueillir ; et si parfois il nous arrive de pouvoir cultiver chez nous l'arbre qui la produit, que de soins et de précautions ne nous coûte-t-il pas ? Quels fruits plus rafraîchissants encore et plus sucrés que la grenade, le citron, la jujube, etc., etc.; or, tous ces fruits, on ne peut l'ignorer, sont autant de produits de ces seules contrées. De plus, des chaleurs aussi fortes doivent empêcher l'homme, on doit le comprendre, de se livrer assidûment, comme chez nous, à la culture des champs, mais n'importe, il n'a rien à craindre, car le Créateur a prévu tous ces obstacles, aussi lui donne-t-il les fruits les plus nourrissants dans la datte, le coco, la banane, l'arbre à pain et une foule d'autres.

Mais remarquez ensuite que ces arbres fruitiers ne produisent pas seulement une fois comme les nôtres, mais encore toute l'année. Et en effet, l'oranger donne son fruit continuellement, le cocotier en donne trois fois par an, le bananier donne le sien la première année après laquelle la tige se flétrit, mais elle est entourée d'une douzaine de rejetons de diverses grandeurs qui en partent successivement, de sorte qu'il y en a en tout temps, et que chaque mois il en paraît un nouveau. Aussi, lisez les rapports des voyageurs, et vous verrez qu'ils s'accordent tous à dire que l'habitant de ces contrées qui a pu

réunir auprès de son habitation un bananier et un cocotier peu très-bien se suffire à lui-même et se passer de son voisin.

Quel est l'homme maintenant, nous le demandons, qui pourrait rester insensible à la vue de tant de bontés! Ah! puisque Dieu prend de nous un soin si particulier, cessons de méconnaître ses bienfaits et surtout d'en abuser. La reconnaissance est une vertu qui plaît singulièrement à Dieu; élevons donc nos cœurs vers lui, bénissons-le mille et mille fois et soyons assurés que tout en remplissant le plus saint de nos devoirs, nous attirerons sur nous des faveurs d'un autre genre qui seront très-abondantes et bien plus précieuses encore que celle des fruits de la terre.

ARTICLE DEUXIÈME.

DE LA STRUCTURE DU FRUIT.

Tout fruit se compose essentiellement de deux parties, qui sont le péricarpe et la graine. Nous ne parlerons ici que de la structure du premier de ces organes pour consacrer un chapitre spécial à la graine, à cause de son importance.

§ 1er. — Du péricarpe.

Le *péricarpe* n'est autre chose que la partie du fruit formée par les parois de l'ovaire et enveloppant les graines pour les protéger et les défendre. Tous les fruits possèdent essentiellement cet organe; car il n'est pas possible de trouver de graines qui soient entièrement nues. Il ne présente pas cependant dans tous la même consistance et la même épaisseur. Dans quelques-uns, comme le blé, la lavande, la carotte, il est si mince, que l'on ne peut réellement le distinguer, tandis que dans d'autres il est extrêmement épais et charnu : tel sont, par exemple, la pêche, la prune et l'abricot. Cependant on peut pres-

que toujours y distinguer trois parties, qui sont l'épicarpe, le mésocarpe et l'endocarpe.

Epicarpe. — On désigne sous ce nom une membrane extrêmement mince qui enveloppe le fruit dans son entier et qui est ordinairement colorée à sa maturité. C'est la partie qui s'enlève si aisément sous forme de pellicule transparente dans les gousses de fèves et de haricots, ou bien encore la peau veloutée de la pêche qui se détache plus ou moins facilement dans ce fruit. De même que l'épiderme des feuilles ou des tiges, l'épicarpe porte souvent des poils, des glandes et même des stomates, et l'on peut aussi dire que sa consistance est généralement en rapport avec l'absence ou la présence de ces ouvertures. Et en effet, si les fruits sont de nature foliacée, comme dans les pois, on y rencontre des organes évaporatoires, tandis que dans ceux qui sont manifestement charnus, comme les AMYGDALÉES, les tomates manquent complètement. L'épicarpe ne présente pas toujours la même superficie ; ainsi, il est *lisse* et *luisant* dans les cerises; *rugueux* dans l'orange et le citron; *glaucescent* dans les prunes, les raisins, et *pubescent* dans la pêche et l'abricot.

Endocarpe. — C'est la partie intérieure du péricarpe la plus voisine de la graine. Cet organe, si toutefois on peut lui donner ce nom, varie beaucoup de consistance, de nature et de couleur. Ainsi dans les légumes, les pois, fèves et haricots, il est mince, transparent ou verdâtre comme l'épicarpe. Dans l'amande dite à *coque molle*, il est *ligneux* et *mol* et forme lui-même la coque. Dans la pêche, l'abricot et la cerise, c'est la partie osseuse du noyau. Dans le genre ORANGER, l'endocarpe est tapissé d'utricules oblongues qui renferment un liquide acide dans l'espèce nommée citronnier, tandis qu'il est sucré et à peine acide dans l'oranger. Ces longues utricules remplissent tout l'intérieur du fruit qui n'est pas occupé par des graines.

Mésocarpe.—On désigne sous ce nom toute la partie parenchymateuse des utricules des fruits qui se trouve entre les deux organes dont nous venons de parler. Cet organe est, comme l'endocarpe, d'une consistance et d'une épaisseur qui varient beaucoup. Ainsi, par exem-

ple, il est très-mince dans le baguenaudier, où l'on peut à peine le distinguer, tandis que dans d'autres cas il est épais et charnu, comme dans le pois, et tout à fait mangeable dans la variété dite à grosse gousse. Dans l'amande, il est sec et coriace, et forme la partie fibreuse appelée brou qui entoure la coque. Dans la pêche, l'abricot, la cerise et la prune, il est charnu et succulent et forme la partie qui se mange et que l'on appelle communément la chair du fruit, probablemant à cause de cette même consistance.

Les trois organes dont nous venons de parler, et qui sont la partie consistante du fruit, peuvent adhérer plus ou moins entre elles jusqu'à la maturité, mais à cette époque leur adhérence varie beaucoup, même entre les espèces. Ainsi dans une pêche ordinaire très-mûre, les trois parties se séparent facilement, et très-mal au contraire dans la cerise; le mésocarpe adhère très-fortement à l'endocarpe dans le haricot et la pêche Pavie, tandis qu'au contraire ils se séparent le plus souvent dans les prunes et les abricots.

§ 2 — Des parties accessoires du péricarpe.

Outre les différentes parties dont nous venons de parler, le *péricarpe* en renferme encore d'autres que nous appelons accessoires et que nous ne croyons pas devoir passer sous silence. Ce sont 1° les *loges* ou petites cavités dans lesquelles sont renfermées les graines. Elles sont très-visibles dans la pomme et la poire. Les *diaphragmes* ou membranes qui divisent ainsi le péricarpe en plusieurs loges prennent le nom de *cloisons*. Ces membranes peuvent être des pièces distinctes des valves, comme dans les CRUCIFÈRES; ou des appendices de valves, les LILIACÉES; ou formées par les prolongements intérieurs des bords des valves, comme par exemple les astragales. 2° Les *valves* ou pièces de certains péricarpes qui s'ouvrent et se séparent à la maturité pour donner passage aux grains. La ligne qui joint les deux pièces du péricarpe dont nous venons de parler prend le nom de *suture*. On y distingue encore : 3° le *placenta*, partie intérieure du péricarpe, où sont attachées les graines. 4° Les *crochets* ou espèces de pointes qui naissent

sur le placenta et qui retiennent les graines, sans leur servir de support. 5° Le *funicule*, ou *podosperme*, qui soutient la graine et lui transmet en outre la nourriture. Et enfin 6° la *pulpe*, ou matière utriculeuse, qui se trouve dans l'intérieur des loges de certains fruits, la casse des boutiques.

ARTICLE TROISIÈME

CLASSIFICATION DES FRUITS.

La classification des fruits est de beaucoup plus difficile que celle des fleurs, à cause de la multitude des modifications que présente ces organes. Certains botanistes ont imaginé une foule de noms pour les toutes caractériser, mais la plupart de ces termes sont à peine connus ou du moins tout à fait inutiles et ne servent qu'à surcharger la mémoire. Nous les passerons donc sous silence pour nous borner seulement aux termes les plus usuels et qui indiquent tout à la fois les modifications les plus importantes et les plus communes dans la nature.

On distingue en général trois sortes de fruits, qui sont les fruits simples, les fruits composés et les fruits agrégés.

On appelle *fruits simples*, ou *apocarpes*, ceux qui proviennent d'ovaires libres dans une même fleur; la pêche, la cerise, la poire, *fruits composés* ou *syncarpes* ceux qui sont formés par la soudure de plusieurs ovaires renfermés dans une même fleur, comme ceux de la clématite et de la renoncule, et enfin *fruits agrégés* ceux qui proviennent de la soudure de plusieurs ovaires et de plusieurs fleurs distinctes, la mûre, l'ananas, le cône du pin, etc., etc. De plus, les fruits, quelle que soit la catégorie à laquelle ils puissent se rapporter, peuvent être *secs*, tels que le blé, le gland, la gousse ; ou bien *charnus*, comme la prune, l'amande, le melon. Ils peuvent être aussi *déhiscents* ou *indéhiscents*, c'est-à-dire s'ouvrant naturellement sans déchirure du péricarpe, comme le haricot, le pavot, ou bien ne pouvant s'ouvrir qu'en déchirant cette membrane.

§ 1er. — Des fruits simples ou apocarpes.

Cette première classe de fruits est beaucoup plus nombreuse que les deux autres; aussi a-t-elle été divisée en fruits secs et en fruits charnus, et les fruits secs ont été eux-mêmes divisés en fruits déhiscents et en fruits indéhiscents. Nous allons parler de chacun d'eux.

Fruits simples, secs et déhiscents. — Les principales espèces des fruits de cette catégorie sont :

1° La SILIQUE, qui est composée de deux valves réunies par deux sutures longitudinales, ordinairement séparées par une cloison toujours parallèle aux valves et garnie alternativement de graines sur les deux bords, les CRUCIFÈRES (pl. V, fig. 3). Quand la silique est courte et quelle est à peu près plus large que longue, elle prend le nom de *silicule*, le tabouret des champs (pl. V, fig. 4).

2° La GOUSSE ou LÉGUME, qui ne diffère de la silique que par la disposition de ses semences attachées seulement à une des sutures, qui réunit les deux valves, le haricot, le pois, et toutes les LÉGUMINEUSES (pl. V, fig. 6) : les deux valves sont appelées *cosses*;

3° La PYXIDE ou PYXIDIUM ordinairement globuleuse et ne s'ouvrant que par une scissure circulaire, absolument comme une boîte à savonnette, le mouron, le pourpier (pl. V, fig. 21);

4° La CAPSULE, qui est une espèce de boîte de forme très-variable et qui s'ouvre le plus ordinairement en plusieurs valves ou panneaux. Quelques capsules sont d'une seule pièce et s'ouvrent par le haut, le pavot, le mufle, (pl. V, fig. 13), d'autres par le bas, la campanule; d'autres horizontalement en deux portions hémisphériques, le mouron; d'autres enfin longitudinalement, le liseron. La capsule n'a souvent qu'une seule cavité qui est quelquefois divisée intérieurement par des cloisons en plusieurs loges; dans le premier cas, on la nomme *uniloculaire*, la primevère, et dans le second cas, on la nomme *multiloculaire*, le nymphœa.

Fruits simples, secs et indéiscents. — Les principaux sont :

Le CARIOPSE dont le péricarpe est tellement adhérent avec la graine qu'il se confond avec elle, les GRAMINÉES (pl. V, fig. 23);

2° L'AKÈNE, dans laquelle le péricarpe, quoique très-adhérent à la graine, en est cependant bien distinct, les graines de *fleurs composées*, comme par exemple celle du soleil (pl. V, fig. 14);

3° La SAMARE qui est coriace, très-comprimée et se divise en une ou plusieurs loges qui ne s'ouvrent point, comme dans l'érable, l'orme, le frêne (pl. V, fig. 18).

4° Le GLAND, de forme ordinairement plus grosse que l'akène et se trouvant renfermée en totalité ou en partie dans une enveloppe formée par le calice ou le réceptacle de la fleur, comme dans le gland, la noisette (pl. V, fig. 10);

Fruits charnus. — On distingue parmi les fruits charnus : 1° la DRUPE, qui ne renferme qu'un seul noyau osseux ou pierreux, la cerise, la prune, la pêche, (pl. V, fig. 16); 2° la NOIX, qui ne diffère de la drupe qu'en ce que la partie charnue est moins épaisse et n'est pas bonne à manger, l'amande, la noix : la partie qui sert d'enveloppe se nomme *brou*; 3° la PÉPONIDE, qui est propre aux citrouilles, aux melons et aux autres fruits analogues; et enfin 4° la BAIE, qui est très-difficile à caractériser à cause de la nature très-variable qu'elle présente. On peut dire cependant qu'elle consiste en un fruit mou à l'époque de sa maturité, renfermant une ou plusieurs semences au milieu d'une pulpe succulente, tantôt sans aucune apparence de loges, comme dans la groseille, le raisin, et tantôt avec des loges, comme dans les solanums (pl. V, fig. 5).

§ 2. — Fruits composés ou syncarpes.

A cette section se rattache seulement la MÉLONIDE, fruit charnu qui renferme plusieurs graines, et terminé par une couronne formée par les sépales, la poire, la nèfle (pl. V, fig. 19); et le SYNCARPE, qui désigne collectivement tous les fruits composés, comme, par exemple, la ronce, la mûre (pl. V, fig. 7).

§ 3. — Fruits agrégés ou polyanthocarpes.

On remarque parmi les principaux fruits de cette section : 1° le CÔNE ou STROBILE, qui n'est autre chose qu'un assemblage de plusieurs fruits disposés autour d'un axe commun qu'ils cachent, comme dans le pin, le sapin, le mélèze (pl. V, fig, 20) ; 2° le SYCÔNE, composé d'un plus ou moins grand nombre de fruits très-petits, réunis sur un réceptacle charnu et concave, et provenant d'une multitude de fleurs, la figue ; 3° enfin le SOROSE ou réunion de plusieurs fruits soudés ensemble par l'entourage des enveloppes florales, l'ananas, l'arbre à pain (pl. V, fig. 15).

ARTICLE QUATRIÈME.

Tableau indiquant les contrées d'où viennent les principaux fruits alimentaires et autres végétaux.

L'abricot	provient	d'Amérique.
L'acacia,		de Barbarie.
L'ail,		du Levant.
Les amandes,		de Mauritanie.
L'ananas,		d'Amérique.
L'anis,		d'Égypte.
L'artichaut,		de Sicile ou d'Andalousie.
L'asperge,		d'Asie.
L'asphodèle,		d'Italie.
L'aveline,		d'Asie.
La bourrache,		de Syrie.
Le cacao,		du Mexique.
Le café,		d'Arabie.
La carde,		d'Italie.

La carotte,	de France.
Le céleri,	de France.
Le cerfeuil,	d'Italie.
La cerise,	de Cérasonte au Pont.
Le chanvre et le lin,	d'Asie.
La châtaigne,	de Sardes en Lydie.
Le chou blanc,	du Nord.
Le chou-fleur,	de Chypre.
Le chou rouge et le chou vert,	des Romains, qui les avaient eux-mêmes reçus d'Égypte.
Le citron,	de Médie.
La citrouille,	d'Astracan.
Le coing,	d'Asie.
Le cresson,	de Crète.
L'échalote,	d'Ascalon en Phénicie.
L'épinard,	de l'Asie-Mineure.
Le fenouil,	des Canaries.
La fève,	de la Perse.
La figue,	de Mésopotamie.
La fraise ananas,	de la Louisiane.
La framboise,	de France.
Le girofle,	des Moluques.
La grenade,	d'Asie.
Le haricot,	de l'Inde.
Le houblon,	de l'Artois
Le jasmin,	des Indes-Orientales.
L'indigo,	des Indes.
La laitue,	de Cos.
Le laurier,	de Crète.
La lentille,	d'Asie.
Le lilas,	du Levant.
La luzerne,	d'Asie.
Le lis,	de Syrie.
Le marronnier sauvage,	des Grandes-Indes.
Le melon,	de l'Orient et de l'Afrique.

Le mûrier,	d'Asie.
Les navets,	de la Chine.
Les noisettes,	du Pont.
La noix,	d'Asie.
L'œillet,	d'Italie.
Les oignons,	d'Égypte.
Les olives,	de Grèce.
Les oranges.	de l'Inde ou de Tyr.
La pêche,	de Perse.
Le persil,	de Sardaigne.
Le piment,	de l'Amérique-Méridionale.
La poire,	de France.
La pomme,	de Neustrie.
La pomme de terre,	d'Amérique.
La pomme reinette,	de Syrie.
Le pourpier,	d'Asie.
La prune,	de Syrie.
La renoncule,	du Levant.
Le riz,	de l'Orient.
La scorsonère,	d'Afrique.
Le tabac,	du Brésil.
Le thé,	de la Chine et du Japon.
La tomate,	d'Amérique.
Le topinambourg,	*id.*
La tubéreuse,	de Java ou de Ceylan.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DE LA GRAINE.

La Graine ou semence est le rudiment d'une nouvelle plante. C'est l'œuf végétal qui, fécondé par le pollen, vivifié par le pistil et couvé

pour ainsi dire par la chaleur des étamines, doit reproduire une plante semblable à celle qui lui donna naissance.

ARTICLE PREMIER.

NOMBRE PRODIGIEUX DES GRAINES.

L'étonnante diversité que l'on observe dans le règne végétal nous donne la plus haute idée de la toute-puissance de Dieu. Mais peut-être que la magnificence de la création terrestre ne se montre nulle part plus sensible que dans la prodigieuse fécondité des plantes. Et, en effet, une seule peut en produire des milliers et des millions d'autres. Un seul pied de maïs peut produire jusqu'à 2,000 graines. Rai en a compté 4,000 sur un seul pied de soleil, 18,000 sur un seul pied d'orge, 32,000 sur un pied de pavot, et 40,000 sur un seul pied de typha, vulgairement appelé massette. Le tabac est aussi énormément fertile, puisqu'il peut produire jusqu'à 360,000 grains de semence; or, si l'on calcule d'après ce nombre la fécondité de cette plante pendant l'espace de quelques années, il se trouvera que d'une seule graine il pourra en provenir une énorme quantité d'autres, ce qui ne sera cependant encore rien auprès de celle d'un orme de douze ans, qui peut en compter, d'après Dodart, jusqu'à 500,000. Rai nous assure encore que, d'après le calcul qu'il a fait très-soigneusement, un seul pied de scolopendre en produit annuellement plus de 1,000,000. Enfin, la multitude des semences qui se dispersent de toutes parts chaque année est si prodigieuse que, suivant le calcul qui a été fait, le produit complet d'un terrain de quelques lieues de contour pourrait fort bien suffire, après quelques années, pour peupler de végétaux la surface entière du globe (1).

(1) Il est tout à fait facile de faire le calcul dont nous venons de parler. En voici un modèle dans lequel nous avons pris pour base le terme moyen des chiffres exprimés plus haut.

Puisqu'une graine contient en elle-même le rudiment d'une nouvelle plante, il est évident que les 32,000 graines d'un pavot, si elles sont toutes semées dans une

Et que l'on ne pense pas que cette énorme quantité de graines soit un défaut dans la nature ; loin de nous une telle pensée, car au lieu d'accuser la sagesse de l'Etre suprême, elle nous la montre au contraire de la manière la plus admirable, et nous prouve de plus combien est grande sa bonté, qui daigne pourvoir chaque année à la nourriture des oiseaux du ciel, bien qu'ils ne sèment pas. Et que deviendrait en effet presque toute cette partie de la création, ainsi que bien d'autres animaux, sans cette multitude infinie de graines qui se produit chaque année? Comment encore pourraient-ils subsister et peupler la surface de la terre, puisqu'ils ne vivent pour ainsi dire que des grains que leur fournit le règne végétal? Que l'on considère tant soit peu quelle est la consommation qu'ils en font annuellement, et l'on en sera assurément étonné. Elle est si grande, nous dit un auteur, que si l'Etre suprême n'avait pas doué les végétaux d'une vertu génératrice si extraordinaire, loin d'en appréhender la trop grande multiplication, on en devrait craindre au contraire la destruction totale. Et que deviendraient encore nos champs, nos vallons et nos plaines, si Dieu ne faisait naître chaque année que la quantité de graines nécessaire pour la reproduction des végétaux? En vérité, ils ne seraient bientôt que de vastes déserts : qui ne sait pas qu'il en périt chaque année

seule et même année, produiront 32,000 pavots. Or, comme chacun de ceux-ci peut être supposé produire à son tour 32,000 graines, la totalité des graines produites la seconde année sera nécessairement exprimée par 32,768,000,000,000 ; les graines produites chaque année seront donc représentées, suivant cette hypothèse, par les termes correspondants d'une progression géométrique croissante dont les les trois premiers sont ∺ 32,000 : 1,024,000,000 : 32,768,000,000,000. De sorte que le quatrième terme de cette progression, qui est 1,048,575,000,000,000,000, sera l'expression du nombre des graines de la quatrième année. Nous pouvons donc très-bien conclure de là que si aucune des graines du pavot supposé ne périssait, sa génération couvrirait bien au delà la surface du globe. Et, en effet, on démontre en géométrie que la surface de la terre est de 48,296,831,902,264,008 pieds carrés; or, si l'on suppose maintenant qu'un pavot n'occupe qu'un quart de pied carré ou 36 pouces carrés, et si l'on compare ensuite les résultats de ce dernier calcul avec ceux du précédent, on trouvera que le nombre des graines produites la quatrième année surpassera de beaucoup le nombre de fois que 36 pouces carrés sont contenus sur la surface de la terre.

une multitude infinie faute de circonstances favorables à leur germination? Et nous, que deviendrions-nous aussi? A quelles grandes privations ne serions-nous pas soumis sans cette prodigieuse fécondité des plantes? Car, qui peut encore ignorer les avantages immenses que nous retirons d'une foule de graines et surtout des céréales.

Ainsi donc, nous ne pouvons pas en douter un seul instant : par cette multitude infinie de graines qui se produisent chaque année, le Créateur veut non-seulement assurer la propagation des espèces, mois pourvoir encore d'une manière abondante à la nourriture de l'homme et surtout à celle des animaux. Et ce qui nous le montre bien plus évidemment encore, c'est l'étonnant rapport qui existe entre la fécondité de ces deux règnes de la nature. Et en effet, si les animaux se nourrissent de graines en partie, ils sont aussi beaucoup moins nombreux. Il ne suffit pour se convaincre de cette vérité que de comparer les arbres de nos forêts ou de nos plaines avec les quadrupèdes qui les peuplent. Les premiers produisent tous les ans et même pendant des siècles un grand nombres d'arbres nouveaux, tandis que les grands quadrupèdes, au contraire, n'ont jamais qu'un ou deux petits et ne portent même que rarement. Les petits quadrupèdes, il est vrai, ainsi que les oiseaux, sont beaucoup plus féconds, mais quelle fécondité si on la compare à celle des arbres! Les poissons et les insectes sont les êtres qui en approchent le plus : ainsi la tanche dépose environ dix mille œufs, la carpe vingt mille et la morue un million; mais que l'on essaie de rapprocher cette fécondité, tout énorme qu'elle est, de celle de la rose sauvage, de la moutarde et de la fougère, et l'on trouvera assurément que toutes ces plantes et une foule d'autres multiplient beaucoup plus que les poissons et les insectes. De plus, presque tous les végétaux peuvent se propager de plusieurs manières, tandis que la plupart des animanx sont restreints à une seule ; tel arbre peut produire autant d'arbres nouveaux qu'il a de branches, de de rameaux et même de feuilles.

Elle est donc bien sage et bien sublime cette proportion qui règle la propagation dans le règne végétal et le règne animal! Mais qu'elle nous dévoile surtout admirablement bien la suprême intelligence qui régit le monde! Si la multiplication des végétaux était en effet moins

considérable, un grand nombre d'animaux périraient infailliblement, et les champs, les prairies et les jardins ne seraient que de vastes déserts où quelques plantes se montreraient de loin en loin. D'un autre côté, si le Créateur avait permis que les animaux qui font leur nourriture des productions de la terre se multipliasssnt plus que les plantes, le règne végétal n'aurait pas suffi à leurs besoins, et plusieurs espèces d'êtres vivants n'auraient pas tardé à disparaître de dessus la surface du globe. Mais d'après les rapports établis dans les deux règnes, les sujets de l'un et de l'autre se multiplient proportionnellement et sans qu'aucune espèce ne périsse.

Que la bonté de Dieu pour l'homme est réellement grande et admirable, puisqu'il veut que l'abondance et les plaisirs l'environnent de toutes parts! Car, pourquoi croyons-nous que le Créateur a donné aux végétaux cette étonnante fécondité, et qu'il a voulu produire cette multitude infinie de plantes? Mais, en vérité, ce n'est absolument que pour l'homme, et il faudrait être d'ailleurs bien ingrat et bien aveugle pour ne pas le reconnaître. Les animaux, il est vrai, s'en servent pour leur nourriture, mais qui ne sait pas que ces animaux tournent tous d'une manière plus su moins directe à notre avantage? Oh! que le prophète avait réellement raison de nous dire : « Que le Seigneur en temps favorable donne toujours la nourriture à ceux qui espèrent en lui, et qu'il n'a qu'à ouvrir sa main pour rassassier toute créature vivante (1). »

ARTICLE DEUXIÈME.

DE LA STRUCTURE DE LA GRAINE.

Toute graine peut être regardée comme quatre parties dont deux existent toujours : ce sont l'arille, l'épisperme, l'endosperme et l'embryon. Or, ces diverses parties sont très-importantes, soit pour

(1) *Oculi omnium in te sperant, Domine : et tu das escam illorum in tempore opportuno Aperis tu manum tuam : et imples omne animat benedictione.* Ps. CXLIV, 15, 16.

garantir la graine des chocs extérieurs, soit aussi pour la seconder dans l'acte si importaut de la germination.

§ 1er. — De l'arille.

On désigne sous le nom d'*arille* une enveloppe, membraneuse ou charnue, qui se détache de la graine mûre eu entier ou en partie. On croit qu'il n'est réellement qu'une expansion du funicule ou cordon ombilical, (pl. V, fig, 8 et 9, *a a*). L'arille couvre la semence en entier dans le jasmin, tandis qu'il n'en recouvre qu'une partie dans le celatrus. Dans le fusain à longue feuilles, l'arille est pulpeux, fermé de toutes parts et d'une couleur orangée. Dans le fusain galeux, l'arille également orangé et pulpeux, mais il s'ouvre et s'évase en cupule irrégulière. Dans le bocconia fructescens, l'arille est rouge, succulent et mamelonné; il adhère au funicule et forme un godet qui reçoit la base de la graine. Il est facile de voir d'après ces exemples, que l'arille varie beaucoup dans sa substance, sa forme, ses dimensions et sa couleur, et qu'il ne présente aucun caractère déterminé. Une chose pourtant que nous devons faire observer, c'est que l'arille, même quand il enveloppe complétement la graine, n'y adhère qu'en un point qui est le hile ou ombilic externe par lequel les vaisseaux nourriciers du péricarpe pénètrent dans la semence.

§ 2. — De l'épisperme.

On désigne sous ce nom le tégument de la graine qui se trouve plus ou moins recouvert par l'arille. Il se compose de deux membranes, l'une lisse, extérieure, épaisse, quelquefois dure et solide à laquelle on a donné le nom de *test*; l'autre est intérieure et beaucoup plus mince et a reçu le nom de *teymen* ou *endoplèvre*. On remarque surtout cette disposition dans la graine du ricin. Le test représente la membrane extérieure de l'ovule ou la primine, et le tegmen la se-

condine ou la membrane interne du même organe. Suivant M. de Candolle, ces deux membranes sont réunies par un plexus fibreux et celluleux qu'il a appelé *mésosperme* et qui est très-apparent dans le magnolia et l'iris fœtidissima. Dans le plus grand nombre des cas, toutes ces membranes se soudent si intimement, que l'épisperme paraît simple. — La primine ou test, aussi appelée tunique propre, peut être *crustacée*, comme dans le ricin et le pavot d'Orient; *osseuse*, dans le bananier et le nénuphar; *fongueuse*, dans le lis et la tulipe; et *pulpeuse*, dans le grenadier; dans la fève, elle porte le nom de *robe*.

M. Seringe, de Lyon, a substitué d'autres noms à ceux dont nous venons de parler. Ainsi, il donne le nom de *derme* à l'enveloppe de la graine que nous avons appelée *épisperme*. Le *test* ou *primine* est désigné par lui sous le nom d'*éxoderme* (pl. V, fig. 21 *f*), le *tegmen* ou *endoplèvre* sous celui d'*endoderme* (pl. V, fig. 21 *b*), et enfin le *mésosperme* ou flexus fibreux de M. de Candolle sous celui de *mésoderme* (pl. V, fig. 21, c.)

On remarque sur l'épisperme ou dans les enveloppes dont il se compose certains points ou organes particuliers que nous croyons devoir mentionner ici, parce qu'ils ne sont pas sans importance pour bien faire comprendre comment le suc nourricier arrive jusqu'à l'embryon : ce sont le hile, le raphé, la chalaze et le micropyle.

Le *hile* n'est autre chose que le point par lequel la graine est attachée au péricarpe et où aboutit par conséquent le cordon ombilical; (pl. V, fig. 21, *e*) il offre une forme et une étendue très-variables, ce qui lui a fait donner plusieurs épithètes : ainsi, il ressemble à un petit trou ou à une légère cicatrice dans le haricot et le marron d'Inde; il est rond dans le marronnier, ovale dant le haricot, en cœur dans l'aréca, bifurqué dans la moldavique et linéaire dans la fraxinelle.

On donne le nom de *raphé* au prolongement du cordon ombilical à travers l'épisperme, c'est-à-dire depuis le hile jusqu'à l'amande. C'est Gœrtner qui l'a ainsi dénommé. Ce prolongement est tout à fait filiforme et d'une extrême ténuité dans le millepertuis, tandis qu'il est au contraire plus épais et proéminant dans l'hellébore. Il est aussi très-saillant et bien visible dans les orangers, où il s'allonge d'un bout à l'autre de l'épisperme.

Le nom de *chalaze* ou d'ombilic interne a été donné par Gœrtner au point de l'amande où aboutit le raphé. Elle est quelquefois superposée au hile, comme par exemple dans toutes les graines provenant d'ovules orthotropes, c'est-à-dire droits. Elle se distingue très-souvent par une coloration plus foncée.

Le *micropyle* est une ouverture qu'on trouve dans le plupart des graines, tantôt près du hile, tantôt dans un point plus ou moins éloigné et quelquefois diamétralement opposé. Il est souvent dirigé du côté du stigmate. Brown considère ce point comme la base de la graine.

§ 3. — De l'endosperme.

Il nous serait réellement assez difficile de donner une définition bien rigoureuse de l'endosperme, tant il est varié dans sa substance, sa forme et sa position. C'est un corps particulier plus ou moins charnu, formé de tissu utriculaire dans les mailles duquel se trouve souvent de la fécule amylacée, que l'on trouve dans les semences d'un grand nombre de végétaux, lorsqu'on en enlève les enveloppes dont elles sont recouvertes. Il paraît que l'époque où cet organe commence à se former est celui de la maturité des graines. Il est alors insoluble dans l'eau, mais pendant le cours de la germination il change de nature et devient tout à fait soluble puisqu'il se convertit en une sorte de liqueur ou de mucilage parfaitement propre à servir de premier aliment à l'embryon.

La position de l'endosperme est très variable : ainsi il est intérieur dans le haricot et le pêcher, c'est-à-dire renfermé dans la substance même des cotylédons; tandis au contraire qu'il est extérieur ou hors des cotylédons dans la belle de nuit et dans presque toutes les MONOCOTYLÉDONNÉES; il est dit couvrant quand il couvre l'embryon, comme dans les palmiers, et opposé, unilatéral, quand l'embryon est d'un côté et l'endosperme de l'autre, comme dans l'œillet et les GRAMINÉES : enfin il est dit entouré quand il est entièrement recouvert par l'embryon, et alors il occupe le centre de la semence, comme

dans les arroches, les amaranthes et les CARYOPHYLLÉES. Gœrtner, d'après Grew, a donné à l'endosperme le nom d'*albumen* en le comparant au blanc de l'œuf auquel il ressemble, par sa consistance, sa couleur et son emploi (pl V, fig, 21, *f.*)

L'endosperme n'existe pas dans toutes les graines, comme par exemple dans celles du haricot, des lentilles et des courges.

§ 4. — De l'embryon.

On désigne sous le nom d'embryon l'abrégé de la plante, le rudiment d'un nouvel individu qui va devenir, par l'acte même de la germination, un végétal parfaitement semblable à celui dont il tire son origine (pl. V, fig. 21, *g*). Cet organe est donc, sans contredit, le plus essentiel de tous, puisque sans lui le végétal ne pourrait nullement se reproduire ni se perpétuer. Il est quelquefois seul et quelquefois réuni à l'endosperme. La réunion de ces deux corps constitue ce que certains botanistes désignent sous le nom d'*amande*.

Puisque l'embryon est un végétal à sa première période de développement, il doit donc offrir la même disposition générale de parties que celle que nous avons signalée pour la plante adulte; or, c'est ce qui a précisément lieu, avec cette différence cependant que ces diverses parties ont reçu des noms particuliers. Les divers organes que l'on peut donc distinguer dans l'embryon sont : la radicule, la gemmule, et le corps cotylédonaire.

Radicule. — On désigne sous ce nom l'une des extrémités de l'embryon, toujours dirigée vers le micropyle et se changeant en racine proprement dite par le progrès de la végétation (pl. V, fig. 16, *h*, et fig. 21, *i*). C'est elle qui s'échappe toujours la première des enveloppes de la semence. D'après Malpighi, il paraît que dans certaines plantes, elle est renfermée dans une espèce de poche charnue, fermée de toutes parts, que les modernes botanistes désignent sous le nom de *coléorhise* et qui ne peut être bien aperçue, ainsi que la radicule qu'elle renferme, qu'au moment même de la germination. Ce caractère est

surtout particulier aux plantes monocotylédonées, comme par exemple les PALMIERS, les GRAMINÉES et les LILIACÉES, qui prennent pour cette raison le nom d'*endorhises*. Mais on le trouve cependant dans quelques dicotylédonées, telles que la capucine et le gui.

Gemmule. — On donne ce nom à la partie de l'embryon qui doit se développer à l'air et à la lumière, se diriger vers le ciel et former la tige et les rameaux (pl. V, fig 16,). La gemmule est donc par conséquent le premier bourgeon de la jeune plante qui va se développer. Elle est quelquefois invisible dans l'embryon et ne peut s'apercevoir que dans la germination, où elle se montre le plus souvent sous la forme d'un très-petit bouton de feuilles appliquées les unes contre les autres et prenant le nom de *feuilles primordiales* ou *séminales*. Dans un grand nombre d'espèces, la gemmule est nue; dans d'autres au contraire, elle est enfoncée dans une cavité du cotylédon qui forme autour d'elle une sorte d'étui que l'on a nommé *coléoptile* : telles sont les LILIACÉES, les ALLIACÉES etc.

Corps cotylédonaire. — Cet organe peut être simple et indivisible, ou bien multiple, c'est-à-dire qu'il peut renfermer une seule ou plusieurs parties. Pour nous en faire une juste idée, nous allons les considérer sous chacun de ses rapports.

Le corps cotylédonaire, quand il est multiple, est constitué par deux corps charnus appliqués l'un contre l'autre, très-faciles à reconnaître dans la fève et le haricot, et que l'on appelle *cotylédons* (pl, V fig 21, m). Ils sont tellement attachés à la jonction de la gemmule avec le collet ou nœud vital que l'on ne peut apercevoir la gemmule qu'en écartant les deux lobes des cotylédons, tandis qu'en général la radicule est saillante en forme de petit bec. Les cotylédons sont considérés comme les premières feuilles de la gemmule, destinées à lui fournir pendant la germination, une nourriture toute préparée et convenable à sa faiblesse. C'est réellement le lait de la jeune plante; aussi est-il rare qu'elle puisse se développer quand elle en est privée. Bonnet à fait à ce sujet une expérience qui est assez convaincante : il a coupé les cotylédons des embryons de quelques haricots qu'il avait tenus dans l'eau pendant plusieurs jours. Il est parvenu à

élever ces embryons sevrés et mutilés, mais aussi il n'a obtenu que des végétaux maigres, très-petits et pour ainsi dire des plantes en miniature. On aperçoit à l'aide du microscope des linéaments vasculaires très-déliés qui partent du nœud vital et qui se distribuent dans les cotylédons, dans la radicule et la gemmule (pl. V, fig. 16). Bonnet les appelle des *vaisseaux mammaires*. Dès que la jeune plante est assez forte pour se suffire à elle-même et se nourrir des sucs de la terre, les cotylédons se flétrissent et tombent.

Les trois différents organes dont nous venons de parler, c'est-à-dire la radicule, la gemmule et les cotylédons, constituent le corps que nous avons appelé embryon. Mais nous devons remarquer que tous les embryons ne présentent pas la réunion de ces trois organes. Il en est, en effet, qui en sont privés d'un et même quelquefois de deux. Et cela arrive non-seulement dans les monocotylédonés, mais même encore dans les dicotylédonés, où l'on ne trouve quelquefois qu'une masse homogène, comme cela arrive par exemple pour l'orobanche ramosa et l'utricularia vulgaris. L'embryon de la cuscute n'offre l'aspect que d'un petit vermisseau. Or, dans ce cas les appendices latéraux ou cotylédonaires ne se développent que plus tard et par suite de la germination. Chez la plupart des monocotylédonés l'embryon paraît au premier abord tout à fait homogène, mais par la dissection, on découvre au fond d'une petite cavité une gemmule, et l'analogie seule peut nous faire voir un cotylédon dans la partie qui entoure la gemmule et une radicule dans la partie inférieure ou cotylédon. Cet embryon est donc moins développé que celui des dicotylédonés, de même que les monocotylédonés sont dans la classification inférieure aux dicotylédonés. Quant à la forme de l'embryon, on peut dire d'une manière générale que la nature est encore ici comme le Protée de la fable; aussi le naturaliste qui voudrait discuter la variété de la forme ne comprendrait pas la véritable mission de la science.

ARTICLE TROISIÈME.

DE LA DISSÉMINATION NATURELLE DES GRAINES.

Les végétaux, nous l'avons déjà dit, sont fixement attachés à la terre et n'ont pas reçu du Créateur la faculté comme nous, de se mouvoir d'un lieu à un autre. Il était donc de toute nécessité, on doit le comprendre, pour que les mêmes espèces ne fussent pas toujours concentrées dans les mêmes endroits et qu'au retour de chaque printemps la terre pût se couvrir de fleurs, que la Providence pourvût elle-même à la dissémination naturelle des graines ; or, c'est ce qu'elle a fait en employant les moyens les plus simples et les plus variés.

Les vents sont un des principaux agents qui ont été mis en œuvre pour accomplir cette importante fonction. Aussi, voyez avec quelle sagesse tout a été disposé pour que la plupart des graines pussent voler avec eux. Et qui pourra nous dire, par exemple, où s'arrêteront ces aigrettes légères qui couronnent les semences de la plupart des fleurs composées, telles que les pissenlits, les chardons et une foule d'autres ; voyez-les, quand les vents d'automne commencent à souffler, comme elles voltigent dans les airs avec une très-grand rapidité ; de courts instants sont quelquefois plus que suffisants pour les faire disparaître à la vue la plus perçante. Les graines des bluets et des chicorées jouissent aussi de la même faculté ; elles ont des panaches et des volants qui les portent à des distances prodigieuses. Celles des GRAMINÉES vont aussi fort loin par le moyen des balles et des panicules dont elles sont douées. D'autres, comme celles de la giroflée jaune, sont taillées comme en écailles légères et vont, au moindre vent, s'implanter dans la plus petite fente d'un mur. Celles des érables ont deux ailerons membraneux absolument semblables aux ailes d'une mouche. L'orme a les siennes tout à fait enchâssées au milieu d'une foliole ovale. Celles des cyprès sont presque imperceptibles ; celles du cèdre sont terminées par de larges et minces feuillets qui forment

un cône par leur agrégation; les graines sont au centre de ce cône, et à peine sont-elles arrivées à leur maturité, que les feuillets se détachent les uns des autres comme les cartes d'un jeu et emportent au loin chacun leur pignon. Comme la providence de Dieu est vraiment admirable, et comme tout lui obéit pour arriver à ses fins! et, ce qui nous le confirme encore plus, c'est que le temps de la maturité de toutes ces semences arrive presque toujours au commencement de l'automne, précisément alors que commencent à souffler ces grands vents au au moment de l'équinoxe.

Les graines des plantes aquatiques ont aussi des formes parfaitement bien assorties aux éléments qui doivent les transporter. Presque toutes, en effet, sont construites de la manière la plus propre à voguer, car les eaux ont aussi reçu une mission pour la dissémination des graines. Ainsi il y en a qui sont façonnées en coquilles et en bateaux ; d'autres le sont en balses, en bacs, en pirogues simples et même doubles, parfaitement semblables à celles de la mer du Sud. Le pin aquatique ou maritime a ses pignons renfermés dans des espèces de petits sabots osseux, crénelés en dessous et recouverts en dessus d'une pièce semblable à une écoutille. Le noyer, qui se plaît tant sur le rivage des fleuves, a ses fruits entre deux esquifs placés l'un sur l'autre. Le coudrier, qui devient si touffu sur le bord des ruisseaux, et l'olivier, qui aime tant le rivage de la mer, portent leurs semences encloses dans des espèces de petits tonneaux susceptibles des plus longs trajets. La baie rouge de l'if, qui se plaît dans les montagnes froides et sur le bord des lacs, est tout à fait creusée en grelot ; cette baie, en tombant de l'arbre, est tout naturellement entraînée par sa chute au fond de l'eau, mais elle revient bientôt au-dessus au moyen d'un trou que la nature a ménagé au-dessous de sa graine, et par où se glisse une bulle d'air qui la ramène à la surface. — Les formes des graines des herbes aquatiques sont encore plus curieuses, car partout la Providence redouble d'industrie pour les petits et les faibles. Celles des joncs ressemblent à des œufs d'écrevisses; celles du fenouil sont de véritables canots en miniature. Il y en a d'autres, comme celles du pavot cornu, qui sont encastrées dans des brins qui ressemblent à des pièces de bois flotté et vermoulu. Celles qui sont destinées à germer

sur le bord des eaux qui n'ont point de courant vont à la voile. L'amande de l'amazone, appelée *totocque*, est renfermée, dans deux coques absolument semblables à deux écailles d'huîtres. Un autre fruit, le lecythis ollaria de Linné, connu sous le nom de marmite de singe, ressemble parfaitement, par sa couleur et par sa forme, à un pot de terre avec son couvercle. Il y en a d'autres, comme les fruits ducalebassier, qui sont façonnés en grosses bouteilles. D'autres graines sont enduites d'une cire qui les fait surnager, telles sont les baies de l'arbre à cire ou piment royal des rivages de la Louisiane. La pomme si redoutée du mancenillier et les fruits du manglier, qui viennent presque dans l'eau, sont pour ainsi dire ligneux. Il y en a d'autres dont les coques sont semblables à des oursins de mer dépourvus de pointes. Plusieurs enfin sont tout à fait accouplées et voguent comme les doubles pirogues de la mer du Sud.

Telles sont les graînes des plantes aquatiques ; or, à peine la plupart sont-elles détachées du végétal qui les a produites, qu'elles sont reçues par les ruisseaux, les torrents et les fleuves, qui les entraînent dans leurs cours et les font échouer sur des terres étrangères. Quelquefois aussi elles sont portées jusqu'à la mer, vers des îles lointaines ou vers un autre continent. Ainsi, ce n'est que par ce moyen que les gousses de la casse, les cocos, les noix d'acajou et les gousses monstrueuses du mimosa scandens sont conduites par l'Océan des côtes de l'Amérique et de l'Asie jusque sur les sables de la Norwége. On peut encore en dire autant des doubles cocos des îles Séchelles, car chaque année ces fruits sont portés régulièrement par les courants sur les côtes de Malabar, à plus de quatre cents lieues de leur terre natale. Ce n'est enfin que par de pareils indices que Christophe Colomb voguant sur le Nouveau-Monde découvrit qu'il n'était pas loin de ce continent inconnu.

Les animaux ne sont pas moins nécessaires à la dissémination des graines que les vents et les eaux. Les uns, en effet, emportent accrochés à leur toison les fruits de la bardane, du grateron, de la sanicle et d'une foule d'autres armés de pointes courbées en forme d'hameçons; d'autres, tels que les loirs, les rats et les marmottes, transportent dans leurs demeures souterraines les glands, les châtaignes et les

faines, et en forment des magasins. La plupart de ces graines sont oubliées ou abandonnées et germent ensuite au retour du printemps dans des lieux où naturellement elles n'auraient pu parvenir. Tout le monde sait que les écureuils sont très-friands de la semence du pin; or ce n'est en grande partie que par les moyens qu'ils emploient pour les obtenir, c'est-à-dire en frappant leurs cônes contre des roches, que ces arbres se multiplient.

Les oiseaux contribuent également beaucoup à cette dispersion; c'est par eux en effet que se ressèment une multitude de fruits, soit à pépins, soit à noyaux, dont les semences renfermées dans les croûtes pierreuses et indigestibles sont avalées par les habitants de l'air, qui vont les planter sur les corniches des tours, dans les fentes des rochers, sur les troncs des arbres, au delà des fleuves et même des mers. C'est souvent par ce moyen que les graines du gui, dépourvues d'ailes et d'aigrettes propres à les soutenir dans les airs, sont transportées d'arbre en arbre et de forêts en forêts. On dit aussi que c'est de cette manière qu'un oiseau des Moluques repeuple de muscadier les îles désertes de cet archipel, malgré toutes les précautions des Hollandais pour détruire ces arbres dans tous les lieux où ils ne servent pas à leur commerce. Les quadrupèdes sèment aussi en très-grand nombre des graines et surtout des graminées; tels sont par exemple tous ceux qui ne ruminent pas, comme les chevaux, dont les fumiers gâtent les prairies en y introduisant une grande quantité d'herbes étrangères dont ils ne digèrent pas les semences. Ils en ressèment encore d'autres qui s'attachent à leurs poils par le simple mouvement de leur queue. Enfin il en est un assez grand nombre qui sont pourvues d'épines et de crochets, au moyen desquels elles s'attachent aux vêtements des hommes et qui voyageant avec eux sont portées à des distances plus ou moins grandes.

DEUXIÈME PARTIE.

DU SÉLAM

OU PRINCIPES DU

LANGAGE DES FLEURS

Les Orientaux donnent le nom de sélam à un bouquet dont les fleurs sont disposées de manière à exprimer une pensée, un sentiment secret, soit en s'attachant à leur nom, soit en faisant allusion au caractère particulier qu'on est dans l'usage de prêter à chacune d'elles. Le nom de sélam s'applique aussi à l'ensemble des règles établies pour bien disposer un bouquet parlant.

CHAPITRE PREMIER

DU LANGAGE DE FLORE PROPREMENT DIT.

Les fleurs ont presque toujours été employées par les Anthogrammates de trois manières différentes, savoir : tropiquement, énigmatiquement et phonétiquement; ainsi, quand on désigne la richesse par le blé, l'abondance par le maïs, le deuil par le cyprès, la solitude par la

bruyère commune, on fait usage d'autant de gracieuses méthonymies; c'est-à-dire qu'on symbolise l'effet pour la cause, le contenant pour le contenu. En choisissant le narcisse des poètes pour peindre l'égoïsme, la pivoine pour signifier la honte, l'aconit pour représenter le crime, la sensitive pour désigner la sensibilité ; on a imaginé de véritables énigmes, dont le sens est caché pour ceux qu'une étude spéciale de la mythologie ou de la physiologie végétale n'a pas instruit du sort de l'ingrat Narcisse, des malheurs de la nymphe Pœonia ou enfin de cette circonstance particulière de l'organisation d'une mimosa dont les feuilles se replient sur elles-mêmes au moindre attouchement d'un insecte ou au bruit d'une voiture qui roule sur le pavé ; enfin quand on a peint les soucis par le souci commun, la pensée par une pensée, l'emploi a été purement phonétique ou homonymique. Or c'est à la réunion de ces trois divers modes d'employer les fleurs que l'on donne le nom de langage symbolique de Flore.

Mais il ne suffit pas de savoir quelle est la signification emblématique assignée par l'usage à telle ou telle fleur, il faut encore pouvoir varier les circonstances de l'emploi de celle-ci de telle sorte qu'elle exprime exactement les diverses, modifications de la pensée ; en un mot, il faut, de toute nécessité connaître les principes fondamentaux du langage des fleurs. Nous allons donc les donner immédiatement pour en faire ensuite une juste application.

ARTICLE PREMIER.

PRINCIPES DU LANGAGE DE FLORE.

Les principes du langage de Flore sont : les règles de la grammaire florale, la symbolique des couleurs et la connaissance des diverses significations d'une même fleur selon les circonstances.

§ 1er. — Règles de la grammaire florale.

I. SUBSTANTIF.

L'emploi du substantif est de désigner tout ce qui existe de soi-même, mais seulement d'une manière vague et indéterminée ; il conviendra donc de le rendre toujours par une fleur avec sa tige et ses feuilles, c'est-à-dire dans l'état où la nature nous l'offre le plus souvent. Exemples : un roseau : musique, — une rose blanche : silence.

II. ADJECTIF.

L'adjectif est un mot que l'on ajoute au substantif pour le qualifier, ou en d'autres termes il indique la qualité ou la manière d'être du substantif ; seul il n'a donc rien de fini pour l'esprit, il donne une idée encore plus vague que le substantif. Pour l'exprimer on emploiera comme pour le substantif, les fleurs symboliques dans leur état naturel, c'est-à-dire avec leurs feuilles, mais toutefois en ayant soin de les doubler. Exemples : Deux fougères mâles avec leurs feuilles : sincère, — deux fleurs d'oranger avec leurs feuilles : chaste.

III. VERBE.

Le verbe, c'est-à-dire mot par excellence, entre dans toutes les phrases pour être le lien de nos pensées et exprimer le rapport qu'elles ont au présent, au passé et au futur. Pour le rendre dans toutes ses modifications on emploie la fleur avec son pédoncule dégarni de feuilles, c'est-à-dire la fleur seule et nue.

IV. TEMPS.

Les temps se désignent ainsi :

PRÉSENT : Une fleur épanouie.

PASSÉ : Une fleur avec sa graine, ou lorsqu'il y a impossibilité de trouver celle-ci, dégarnie de quelques pétales.

FUTUR : Une fleur et son bouton.

INFINITIF. : Deux fleurs semblables dépourvues de leurs feuilles.

IMPÉRATIF : Trois fleurs dans le même état.

CONDITIONNEL : Ce temps ne peut s'exprimer que par un rameau de la plante symbolique, encore dépourvue de fleurs et que l'on joint à la fleur symbolique elle-même; exemple : fleur de prunier accompagnée d'un rameau feuillé : *Si vous aviez promis*; fleur de digitale avec ses feuilles : *Le travail*, (ou mieux encore : deux fleurs de digitales dépourvues de leurs feuilles : *De travailler*;) fleur d'abutilon avec son fruit et une branche feuillée : *Je vous aurais récompensé*.

V. PRONOMS PERSONNELS.

Il nous reste maintenant à indiquer le moyen de désigner les pronoms personnels; or c'est la feuille séparée de la tige qui est destinée à jouer ce rôle . Exemple :

JE OU MOI : Une feuille unique.

TU OU TOI : Deux feuilles.

IL OU LUI : Trois feuilles.

NOUS : Quatre feuilles.

EUX OU ILS : Cinq feuilles.

§ 2e De la symbolique des couleurs.

L'étude de l'histoire et des monuments nous apprend que les couleurs eurent la même signification chez tous les peuples de la haute

antiquité. En remontant à l'invention de l'écriture on voit que la couleur fut le premier moyen de transmettre la pensée et d'en conserver la mémoire. Les quipos du Pérou et les cordelettes de la Chine teints de diverses nuances, formaient les archives religieuses, politiques et administratives de ces peuples enfants. Les hiéroglyphes furent l'apogée et le dernier terme de cette écriture symbolique.

Le christianisme rendit une nouvelle énergie à la langue des couleurs : les peintures des églises, comme les peintures de l'Egypte, eurent dans le principe, une double signification; l'une apparente pour le vulgaire, l'autre qui, cachée, s'adressait aux croyances mystiques et ne pouvait être comprise que par le petit nombre des initiés à la science des symboles. Bientôt l'ère aristocratique commença et la symbolique bannie de l'église, dut se réfugier à la cour; dédaignée par la peinture qui devient un art, on la retrouve dans le blason. Enfin, la galanterie des Maures vint fermer l'ère de l'aristocratie et donner naissance à la langue populaire des couleurs qui s'est conservée jusqu'à nos jours. En voici les principes les plus généraux.

COULEUR BLANCHE.

EMBLÈME.

Bonne foi — Innocence — Candeur — Pureté.

Les prêtres des temps anciens, chez les Egyptiens, les Hébreux, les Grecs et les Romains portaient des tuniques et des robes blanches, pour montrer la pureté des mœurs que leur devoir sacré, ainsi que la mission toute sainte qui leur était confiée, leur imposait; c'est encore aujourd'hui la couleur adoptée par le chef de l'église catholique, le souverain Pontife. Le blanc a toujours été et sera toujours la parure la plus recherché pour les jeunes vierges, aussi est-ce là celle quelles choisissent de préférence lorsqu'elles vont devant les saints

autels pour y accomplir la première fois un des plus saints devoirs de la religion : la communion. Ce jour-là toutes les jeunes filles sont vêtues de blanc, symbole de la pureté de leur âme. Souvent une mère voue au blanc et à la vierge son enfant chéri, dans l'espérance que cette couleur de l'innocence lui servira d'égide et le préservera des écueils terribles qui assiégent nos premières années.

Dans l'antiquité la couleur blanche était considérée comme un signe de foi, et l'on s'en parait dans les festins. Les Grecs et les Romains. qui depuis longtemps avaient porté le deuil en noir, le portèrent en blanc sous les empereurs. A Rome quand un jeune ambitieux aspirait à de hautes fonctions, il se revêtait d'une robe blanche pour se présenter au peuple et au sénat, et c'est de là qu'est venu le nom de *candidat*.

COULEUR ROUGE.

EMBLÊME.

Pudeur. — Amour. — Ardeur.

Le rouge représente l'ardeur ou le feu. En Chine cette couleur est consacrée à la religion et le deuil porté par les enfants est un sac d chanvre d'un rouge éclatant. Le costume rouge des prêtres représente l'amour divin comme le manteau pourpre des rois fut l'emblême de la puissance de Dieu ou du droit divin. La couleur rouge étant celle du sang devint l'emblême de la pudeur qui colore le visage. C'était sans doute par ce motif que Diogène nommait le rouge la couleur de la vertu.

Les Patriciens avaient seuls à Rome le droit de se vêtir de rouge, et le code Justinien condamnait à mort l'acheteur et le vendeur d'une étoffe de pourpre. Dans cette même ville, la prêtresse qui présidait au mariage couvrait les jeunes époux de son voile rouge, exprimant

par sa couleur la pudeur qui colore les jours de l'hyménée et qui semblait donner un plus vif éclat à la jeune mariée. Le voile rouge se nommait *flammeum* et la prêtresse *flaminique*. Cette prêtresse ne pouvait, sous des peines sévères, rompre les liens du mariage par le divorce. C'est la raison pour laquelle on en couvrait les jeunes mariés le jour des noces, pour en tirer un bon augure.

COULEUR JAUNE.

EMBLÈME.

Gloire chez les anciens — Déception, trahison chez les modernes.

Chez les chrétiens le soleil, l'or et le jaune ont toujours été regardés comme les symboles de l'intelligence humaine éclairée par la révélation divine. Saint-Pierre, gardien de la doctrine sacrée, fut représenté par les miniaturistes du moyen-âge avec la robe jaune-doré, emblème de la foi. Cette couleur a la même signification en Chine, où l'empereur et les membres de sa famille ont seuls le droit de la porter.

Les anciens faisaient de la couleur jaune, l'attribut des richesses et de la splendeur. Ils représentent la déesse des moissons, Cérès, avec une draperie jaune. Homère donne une robe jaune à l'Aurore, parce qu'elle se colore des premiers rayons du soleil levant, dont la couleur est jaune. Le moyen âge conserva avec beaucoup de pureté dans sa symbolyque les traditions antiques sur la couleur jaune. Les Maures en distinguaient les deux significations par deux nuances différentes ; le jaune doré exprimait sage et de bon conseil, et le jaune pâle, trahison et déception. Dans le blason, l'or est l'emblême de l'amour, de la constance et de la sagesse, et de nos jours le jaune dénote encore, par opposition, l'inconstance et la jalousie.

Dans plusieurs pays la loi ordonnait aux juifs de se vêtir de jaune parcequ'ils avaient trahi le Seigneur ; en France on barbouillait avec la même couleur la porte des traîtres; sous François 1er, Charles de de Bourbon encourut cette flétrissure pour crime de félonie.

COULEUR BLEUE.

EMBLÈME.

Sagesse — Pureté de sentiments — Respect — Piété Loyauté — Fidélité.

L'azur fut le symbole de l'immortalité humaine. Le grand-prêtre de l'Égypte était revêtu, dans les mystères, d'une robe bleu-céleste, parsemée d'étoiles d'or; les mêmes ornements se retrouvent dans le pectoral d'Aaron et sa robe hyacinthe. Le costume des souverains pontifes les désignait comme les gardiens de la vérité éternelle. En Chine, le bleu est la couleur affectée aux morts. Des scarabées en pierres bleues ornaient les anneaux que devaient porter les guerriers égyptiens ; ces anneaux étaient l'emblème du serment de fidélité prêté par les soldats. Dans le blason, le bleu signifie chasteté, loyauté, fidélité et bonne réputation.

Les anciens donnaient une écharpe bleu-de-ciel à Junon quand elle représentait l'air. Comme le ciel est bleu et qu'ils le regardaient comme le séjour de la sagesse éternelle, ils paraient Minerve d'un manteau de la même couleur.

COULEUR VERTE.

EMBLÈME.

Espérance.

Après un hiver long et rigoureux, chacun se réjouit de voir reve-

nir le printemps : alors les arbres à fruits se revêtent d'une douce verdure, qui donne l'espérance des beaux jours et d'une prochaine récolte. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer le symbole attaché à la couleur verte.

En Chine, le vert désigne l'orient, le printemps et la charité. Dans l'antiquité il était consacré à Vénus, à Neptune et aux nymphes marines; c'était aussi la couleur des bandelettes des victimes offertes aux dieux marins. Le christianisme a fait aussi du vert le symbole de la charité ; Saint-Jean est presque toujours représenté avec une robe verte. Chez les Maures le vert désignait l'espérance, la joie et la jeunesse. De même dans l'art héraldique le sinople signifie civilité, amour, joie et abondance.

COULEUR NOIRE.

EMBLÈME.

Tristesse — Deuil — Mort — Désespoir.

Il n'existe peut être pas d'homme qui, dans le cours de sa vie, n'ait éprouvé de cuisants chagrins. La tristesse se montre dans toutes les classes de la société, sous le chaume et sous les lambris dorés; et celui que Plutus favorise à ses peines et ses tourments comme le pauvre. Dans ces moments sinistres l'imagination frappée par un rapprochement effrayant, nous reporte à l'heure terrible où nous rencontrerons pour la dernière fois les ténèbres dans la froide nuit du tombeau. Cette profonde impression est la même chez tous les hommes et dans tous les temps, aussi le noir a-t-il toujours été le symbole de la mort. Le deuil porté en noir se rattache aux plus anciennes traditions religieuses ; la Genèse des Parses le Boun-Dehesch dit que le premier homme et la première femme, trompés par Ahriam, succombèrent à la tentation ; après leur chute ils se couvrirent d'habits noirs.

Le noir désignait chez les Maures la douleur, le désespoir, l'obscurité et la constance. Dans le blason, le sable ou noir signifie prudence, sagesse et constance dans la tristesse et les adversités.

§ 3e Emblème des diverses nuances résultant des couleurs.

Du mélange des diverses couleurs dont nous venons de parler, résulte un grand nombre de nuances qu'il n'est pas indifférent de connaître, du moins quant aux principales. En voici quelques-unes.

ROSE.

Le rose résulte du mélange du rouge et du blanc et est le symbole de la jeunesse et de l'amour. Hébé, déesse de la jeunesse, était parée de cette charmante couleur.

VIOLET.

Le rouge et le bleu forment le violet, couleur consacrée aux martyrs et qui fut adoptée pour le deuil des personnages de haut rang; cette couleur est celle de la passion du Christ et elle désigne l'amour de la vérité.

ORANGÉ.

L'orangé, composé de jaune et de rouge eut, dès la haute antiquité, la signification de révélation de l'amour divin. Les muses portaient la robe safranée; l'orangé fut aussi le signe du mariage indissoluble. Dans la langue héraldique cette couleur devint l'emblème de la dissimulation et de l'hypocrisie,

TANNÉ.

Le tanné, mélange de rouge et de noir, est le symbole de l'amour

infernal et de la trahison; les Maures, en l'alliant à d'autres teintes, lui donnaient un sens néfaste comme l'indique cette liste empruntée à Gassier :

Blanc et tanné — Suffisance.
Rouge et tanné — Toute force perdue.
Vert et tanné — Rires et pleurs.
Noir et tanné — Tristesse; la plus grande douleur.
Bleu et tanné — Patience en l'adversité.
Incarnat et tanné — Bonheur et malheur.
Violet et tanné — Amour non permanent.
Gris et tanné — Espérance incertaine, patience par force.
Tanné et blanc — Repentir, innocence simulée.
Tanné et rouge — Courage feint, souci trop âpre.
Tanné et violet — Loyauté menteuse.
Gris tanné et violet — Déloyauté.

§ 4me Désignation des éléments et des saisons par les couleurs.

1° ÉLÉMENTS.

ROUGE, FEU — BLANC, L'EAU
BLEU, L'AIR — NOIR, LA TERRE.

2° SAISONS.

VERT, LE PRINTEMPS — ROUGE, L'ÉTÉ
BLEU, L'AUTOMNE — NOIR, L'HIVER.

§ 5e Comment les mêmes fleurs peuvent signifier différentes choses selon certaines circonstances.

1° Souvent il arrive qu'une fleur peut signifier différentes choses selon les circonstances. Ainsi si l'on envoie un souci à une personne,

il signifie peine, chagrin; réuni à d'autres fleurs il représente la chaîne de la vie, mêlée de biens et de maux; avec une rose, il n'indique seulement qu'un chagrin du cœur; uni à une marguerite, il veut dire : *Je songerai à vos peines.*

2° Comme les fleurs emblématiques sont très nombreuses, souvent plusieurs d'entre elles expriment de simples nuances d'un même sentiment, on peut alors les employer indistinctement. Exemple : le myrte signifie amour; l'œillet des fleuristes, amour sincère; or, comme il n'est pas supposable qu'on veuille exprimer un amour qui ne soit pas sincère, on comprend que les deux fleurs peuvent être employées l'une pour l'autre.

3° Beaucoup d'expressions symboliques conviennent également aux deux sexes; néanmoins il en est quelques-unes qui ont une application directe; le cactier, par exemple, qui est le symbole de l'amour maternel, ne peut convenir qu'à une mère et ainsi de plusieurs autres.

4° Toutes les fleurs d'un même genre ont toujours la même signification, quand on n'a pas pris dans ce même genre plusieurs espèces pour leur donner des significations différentes. Exemples : l'achillée millefeuilles est l'emblème de la guerre, mais toutes les achillées ne sauraient être prises dans un autre sens, puisqu'aucune d'elles n'a de signification particulière. La grenadille bleue exprime la croyance ou la foi; les passiflores en général deviendraient le signe de la même pensée, puisqu'elles n'en ont aucun autre à symboliser.

Mais quand plusieurs fleurs du même genre et d'espèces différentes ont été choisies pour emblèmes de plusieurs choses, une seulement l'emporte, et toutes celles qui n'ont pas reçu de signification précise prennent sa devise. Si l'on offre, par exemple, une rose de bengale, ou tout autre qui ne soit pas au nombre des roses qui ont un emblème, elle signifiera : beauté.

5° On peut toujours remplacer l'expression de la fleur par celle du lien. Exemple : l'aubépine peint l'espérance; la véronique élégante, la fidélité; la paquerette simple, l'innocence; le vert, le bleu, le rouge et le blanc, exprimant exactement la même chose, remplaceraient au besoin ces différentes fleurs.

ARTICLE SECOND.

DU BOUQUET EN GÉNÉRAL.

Pour compléter les principes généraux que nous venons de donner sur le langage de Flore proprement dit, nous allons dire quelques mots sur la composition du bouquet, sur sa lecture, et donner ensuite des problèmes floraux.

§ 1er De la composition du bouquet.

Outre les principes que nous venons de donner dans l'article précédent, il est encore de toute nécessité, pour la bonne composition du bouquet, de quelques notions que nous allons donner immédiatement.

1° Il faut d'abord un lien qui, tout en maintenant la position d'ensemble du bouquet, doit servir, à l'aide d'un nœud, à en désigner les différentes phrases.

2° Ce lien doit toujours être conforme au sens de la phrase, c'est-à-dire qu'il doit en être l'emblème, selon les notions données plus haut.

3° Le lien doit toujours être tourné de gauche à droite; mais si l'on veut donner au sélam une signification contraire à celle qui lui est naturelle, on tourne de droite à gauche l'ensemble du ruban si tout le bouquet a une signification inverse, ou seulement la partie qui retient le groupe auquel on veut donner celle-ci.

4° Comme l'ordre des fleurs est subordonné à celui des idées, il pourrait souvent arriver que les groupes se trouvassent forcément en opposition à l'ordre naturel qui exige que les plus grosses fleurs soient au centre du bouquet et les plus légères à la circonférence. Le bouquet doit donc être arrangé avec beaucoup de goût.

5° Dans la composition d'un bouquet, la fleur indiquant la première phrase doit toujours être à la droite du bouquet, c'est-à-dire quelle doit être à gauche de la personne qui le reçoit, la seconde fleur se place à la gauche de la première, ainsi des autres, et enfin la dernière termine le côté gauche.

6° Comme il y a des plantes symboliques qui appartiennent en même temps à l'horloge ou au calendrier de Flore, il faut toujours s'abstenir d'employer une fleur dans ses deux significations, et si l'on y est forcé, neutraliser la signification du lien symbolique, en y mêlant une couleur contraire, dans la partie qui entoure les fleurs désignant une date ou une heure.

7° Dans la grammaire florale, les verbes auxiliaires sont supprimés ainsi que la plupart de ceux qui servent de lien entre deux pensées subordonnées l'une à l'autre.

§ 2e. De la lecture du bouquet.

Pour lire un bouquet, deux choses sont absolument nécessaires à observer.

1° Il faut défaire le bouquet avec beaucoup de soin et placer devant soi de droite à gauche, les fleurs, les groupes, enfin toute plante ou partie de plante qui se présente librement quand on déroule le ruban qui servait à fixer le tout.

2° Souvent il arrive, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'une partie du bouquet a une signification contraire à celle qui lui est naturelle, il faut alors avoir soin de placer le groupe isolé dans une situation renversée, afin de ne point se méprendre plus tard sur les sentiments qu'il exprime.

Lorsque l'on aura entièrement déroulé le bouquet et que l'on sera arrivé à la fleur centrale, on pourra commencer à lire dans le sens ordinaire, c'est-à-dire de gauche à droite.

§ 3e. — Problèmes floraux.

Nous croyons être très-agréable à nos lecteurs que de leur donner ici quelques problèmes floraux pour leur montrer l'application des principes que nous venons d'indiquer.

PREMIER PROBLÈME.

Le faux éclat de la richesse ne saurait tromper le sage ; il préfère un heureux repos aux tourments de la puissance.

Le faux éclat	branche de géranium écarlate.	Lien bleu noué après l'épi de blé, tourné à rebours sur les fleurs d'airelle et remis dans son sens naturel pour terminer ce premier membre de phrase.
de la richesse	un épi de blé.	
ne saurait tromper	deux fleurs d'airelle.	
le sage...	deux tiges de nélumbo.	
Il préfère	trois feuilles de géranium à odeur de rose et une fleur épanouie.	Même lien noué, puis tourné à rebours sur l'alysse saxatile et remis dans son sens primitif pour l'impériale.
un heureux	deux tiges d'armoise.	
repos	alysse saxatile.	
aux tourments	même plante.	
de la puissance.	fritillaire impériale.	

DEUXIÈME PROBLÈME.

La modestie, la chasteté et l'obéissance sont l'ornement d'une jeune personne bien élevée.

La modestie,	une tige de violette odorante.	Lien blanc jusqu'à la fin de la phrase.
la chasteté	une branche de fleur d'oranger.	
et l'obeissance	un jonc des champs.	
sont l'ornement	deux branches de charme.	
d'une jeune fille	un bouton de rose.	
bien élevée	deux rameaux de cerisier.	
ou de bonne éducation.		

TROISIÈME PROBLÈME.

La confiance en Dieu et la pensée d'une Providence qui ne nous abandonnent jamais, nous donnent du courage dans la maladie et nous font éprouver du soulagement dans les tourments de la vie.

La confiance	une tige d'anémone hépatique.	Lien vert noué après la branche de houx, tourné à rebours après les fleurs d'anémones des fleuristes et remis dans son sens naturel jusqu'à la fin de la phrase
en Dieu	une tige de gyroselle.	
et la pensée	une tige de pensée.	
d'une providence	une branche de houx.	
qui n'abandonne	une fleur d'anémone des fleuristes.	
jamais, nous,	quatre feuilles d'anémone des fleuristes.	
donnent du courage	une fleur ou un chaton de peuplier.	
dans la maladie	une tige d'anémone des prés.	
et donnent du soulagement	une fleur de jujubier.	
dans les tourments	une tige d'ixia.	
de la vie.	une fleur de luzerne.	

On pourra à l'aide de ces problèmes en composer une multitude d'autres en cherchant dans le dictionnaire de Flore, placé à la fin de cet ouvrage, tous les mots dont on a besoin.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DE LA CONVERSATION DE FLORE.

Le Sélam dont nous venons de donner les règles dans le chapitre précédent, a été établi pour servir d'interprète à deux per-

sonnes éloignées qui veulent se communiquer leurs pensées, leurs sentiments et même leur affection ; aussi le mot *Sélam* veut-il dire *lettre par signes*. Mais à part cette correspondance entre deux personnes éloignées, il peut en exister une autre, immédiate, rapide comme la parole et qui ne permet pas de grouper les fleurs d'après les principes que nous avons exposés plus haut ; or, c'est à cette correspondance que l'on donne le nom de *Conversation florale*. En voici les règles générales :

ARTICLE PREMIER.

PRONOMS PERSONNELS.

Les verbes dans la conversation de Flore n'ont que deux personnes, la première et la seconde, *moi* et *toi* ou *je* et *tu ;* on peut cependant y en ajouter une troisième, et cela consiste tout simplement à présenter la fleur de la main gauche. Si l'on veut exprimer la seconde personne, on présente la fleur de la main droite et on la penche à gauche ; si l'on veut exprimer la première personne, on la tient de même, mais droite. Exemple : Je présente une fleur de petite sauge :

Droite et de la main droite, JE VOUS ESTIME ;
Penchée à gauche et de la main droite, VOUS M'ESTIMEZ ;
Droite et de la main gauche, IL M'ESTIME.

ARTICLE SECOND.

DES NOMBRES.

La conversation florale a aussi deux nombres, le singulier et le pluriel ; le singulier s'exprime comme l'exemple plus haut ; quant au

pluriel on l'indique en présentant deux fleurs de la même espèce et de la même manière. Exemple : deux fleurs de petite sauge présentées :

Droites et de la main droite, NOUS VOUS ESTIMONS ;

Penchées à gauche et de la main droite, VOUS NOUS ESTIMEZ ;

Droites et de la main gauche, ILS M'ESTIMENT.

Si l'on voulait exprimer le contraire, on n'aurait qu'à présenter la petite sauge de la même manière, mais renversée, c'est-à-dire les fleurs en bas ; ainsi cette fleur présentée renversée :

Droite et de la main droite, JE VOUS MÉPRISE ;

Penchée à gauche et de la main droite, VOUS ME MÉPRISEZ ;

Droite et de la main gauche, IL ME MÉPRISE.

ARTICLE TROISIÈME.

DES TEMPS.

Les temps sont au nombre de trois : le présent, le passé et le futur.

Le PRÉSENT s'exprime en présentant la fleur de la petite sauge à la hauteur du cœur, JE VOUS ESTIME.

Le PASSÉ en la présentant le bras incliné vers la terre, JE VOUS AI ESTIMÉ.

Le FUTUR en la présentant à la hauteur des yeux, JE VOUS ESTIMERAI.

On conçoit que ces gestes ne doivent pas être exagérés de manière à devenir ridicules. Il n'est pas besoin de dire non plus que cette règle de conjugaison s'applique à toutes les fleurs comme à la petite sauge. Quand l'une indique un substantif et non un verbe, on la conjugue avec un auxiliaire. Exemple : la violette odorante signifie *modestie*. Présentée droite et de la main droite, elle signifie *je vous trouve modeste*. Penchée à gauche et de la main droite, *vous me trouvez modeste*, etc., etc. Avec les verbes TROUVER et ÊTRE, on conjugue aisément tous les substantifs.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'ÉCRITURE DE FLORE.

Les missives de Flore peuvent être conçues de deux manières différentes, ou avec des fleurs peintes ou simplement avec les noms des fleurs ; mais comme tout écrit doit avoir une date, il est de toute nécessité de faire connaître auparavant les fleurs qui servent à indiquer les jours, l'heure et le quantième du mois.

ARTICLE PREMIER.

HORLOGE DE FLORE.

Il est un certain nombre de fleurs qui ouvrent leur corolle à une heure déterminée et qui la referment à une autre heure déterminée. Le savant Linné, frappé de cette singularité, en a dressé un tableau auquel il a donné le nom d'Horloge de Flore, et c'est de ce tableau que nous allons extraire le nôtre.

MINUIT. — Le Cactier a grandes fleurs ; il ferme sa corolle à minuit et s'ouvre entre neuf et dix heures du matin.

UNE HEURE. — Le Laiteron de Laponie ; il ferme sa corolle à une heure du matin et l'ouvre à sept.

DEUX HEURES. — Le Salsifis jaune ; il ouvre sa corolle à deux heures du matin et la referme à neuf ou dix.

TROIS HEURES. — La Grande Picridie ; elle ouvre sa fleur à trois heures du matin et la referme entre midi et deux heures.

QUATRE HEURES. — La Crépide des toits ; elle ouvre ses fleurs à quatre heures du matin et les referme vers dix heures et demie.

CINQ HEURES. — L'Hémérocale fauve ; elle ouvre les siennes à cinq heures du matin et les referme à sept ou huit heures du soir.

SIX HEURES. — L'Épervière frutiqueuse ; elle s'ouvre à six heures du matin et se ferme à cinq heures du soir.

SEPT HEURES. — Le Souci pluvial ; il s'ouvre à sept heures du matin et se ferme de trois à quatre heures du soir.

HUIT HEURES. — Le Mouron rouge ; il ouvre sa jolie petite fleur à huit heures du matin et la ferme à trois heures du soir.

NEUF HEURES. — Le Souci des champs ; il s'ouvre à neuf heures du matin et se ferme entre midi et trois heures du soir.

DIX HEURES. — La Ficoïde napolitaine ; elle s'ouvre à dix heures et se ferme à trois.

ONZE HEURES. — L'Ornithogalé dame de onze heures ; elle ouvre sa fleur à onze heures du matin et la referme à trois heures du soir.

MIDI. — La Picoïde glaciale ; elle s'ouvre à midi et se ferme entre trois et quatre heures du soir.

UNE HEURE. — L'Œillet prolifère ; il ferme sa corolle à une heure de l'après-midi et l'ouvre à huit heures du matin.

DEUX HEURES. — L'Épervière piloselle ; elle se ferme à deux heures et s'ouvre à huit heures du matin.

TROIS HEURES. — Le Pissenlit tararacoïde ; il se ferme à trois

heures du soir et s'ouvre entre quatre à cinq heures du matin.

QUATRE HEURES. — L'ALYSSE ALYSSOÏDE ; elle se ferme à quatre heures du soir et s'ouvre entre six et huit du matin.

CINQ HEURES. — BELLE DE NUIT ; elle s'ouvre à cinq heures du soir et se ferme entre neuf et dix du matin.

SIX HEURES. — GÉRANIUM TRISTE ; il ouvre ses fleurs odorantes à six heures du soir et les referme entre dix et onze heures du matin.

SEPT HEURES. — LE PAVOT à tige nue ; ses fleurs se ferment à sept heures et s'ouvrent à cinq heures du matin.

HUIT HEURES. — LISERON DROIT ; il se ferme à huit heures et s'ouvre entre cinq et six.

NEUF HEURES. — LE LISERON LINÉAIRE ; ses fleurs se ferment à neuf heures du soir et s'ouvrent à huit heures du matin.

DIX HEURES. — L'IPOMÉE POURPRE ; il s'ouvre à dix heures du soir et se ferme entre neuf et dix du matin.

ONZE HEURES. — LE SILÉNÉ FLEUR DE NUIT ; sa fleur s'ouvre à onze heures du soir et se ferme entre sept et huit du matin.

Il y a dans ce tableau, comme on le voit, quelques fleurs qui font répétition avec les devises du vocabulaire ; mais ceci est sans inconvénient, puisque nous avons indiqué plus haut, en parlant de la composition du bouquet, le moyen d'éviter la confusion.

ARTICLE DEUXIÈME.

ATTRIBUT DE CHAQUE HEURE DU JOUR CHEZ LES ANCIENS.

Les anciens n'ayant aucun moyen naturel de désigner les heures

de la journée, avaient imaginé une horloge que nous mentionnons ici :

La première heure un bouquet de roses épanouies.
La deuxième, un bouquet d'héliotrope.
La troisième, un bouquet de roses blanches.
La quatrième, un bouquet d'hyacinthe.
La cinquième, quelques feuilles de grenadier.
La sixième, un bouquet d'anémone.
La septième, un bouquet de réséda.
La huitième, plusieurs oranges.
La neuvième, des feuilles d'olivier.
La dixième, quelques branches de lilas.
La onzième, un bouquet de soucis.
La douzième, un bouquet de pensées et de violettes.

CALENDRIER DE FLORE.

Tout calendrier doit faire connaître les jours de la semaine, les différentes semaines du mois et tous les mois de l'année; or tel est le caractère du calendrier de Flore.

§ 1er — Désignation florale des jours de la semaine.

DIMANCHE	—	ALKÉKENGE COMESTIBLE.
LUNDI	—	BENOITE ÉCARLATE.
MARDI	—	SENEÇON EN ARBRE.
MERCREDI	—	DÉCUMAIRE SARMENTEUSE.
JEUDI	—	ÉRINÉ DES ALPES.
VENDREDI	—	FABAGELLE COMMUNE
SAMEDI	—	GENTIANE JAUNE.

§ 2e. — Désignation florale des semaines.

Pour éviter une longue liste composée de trente plantes, c'est-à-dire d'autant de fleurs que de jours, on divise le mois en ses quatre semaines numérotées comme il suit. Quand il s'agira donc du quantième du mois, on n'aura plus qu'à choisir le jour de la semaine que l'on figurera par sa fleur et ensuite le numéro de la semaine que l'on figurera également par une fleur.

1re SEMAINE du mois	—	HYDRANGÉE A FEUILLES DE CHÊNE.
2me SEMAINE	—	JOUBARBE DES TOITS.
3me SEMAINE	—	KETMIE COMESTIBLE.
4me SEMAINE	—	LINAIRE DES ALPES.

Lorsqu'une semaine se trouve coupée par un mois, si la partie qui est enclavée dans le second mois renferme quatre jours, c'est-à-dire si le mois commence le mercredi, la semaine compte pour ce second mois, mais s'il ne commence que le jeudi, la semaine reste dans le compte du premier mois.

§ 3e — Désignation florale des mois de l'année.

JANVIER	—	HELLÉBORE NOIR.
FÉVRIER	—	DAPHNÉ BOIS-GENTIL.
MARS	—	SOLDANELLE DES ALPES.
AVRIL	—	TULIPE ODORANTE.
MAI	—	SPIRÉE FILIPENDULE.
JUIN	—	PAVOT COQUELICOT.
JUILLET	—	CHIRONIE PETITE CENTAURÉE.
AOUT	—	SCABIEUSE TRONQUÉE.
SEPTEMBRE	—	CYCLAME D'EUROPE.
OCTOBRE	—	MILLEPERTUIS DE LA CHINE.
NOVEMBRE	—	XIMÉNÉSIE ENCÉLIOÏDE.
DÉCEMBRE	—	LOPÉZIE A GRAPPES.

ARTICLE TROISIÈME

DIVERS MODES D'ECRITURE DE FLORE.

Nous avons dit plus haut qu'il y avait deux manières de concevoir l'écriture de Flore, c'est-à-dire avec les fleurs peintes ou avec les seuls noms des fleurs ; nous allons les examiner successivement.

§ 1er — Écriture avec des fleurs peintes.

Pour écrire une lettre avec des fleurs peintes, on n'a qu'à choisir, dans le vocabulaire de Flore, les fleurs dont on a besoin, et ensuite de les peindre sur le papier. Trois choses cependant sont à observer.

1° Au lieu de placer les fleurs les unes à la suite des autres sur le papier, il est mieux de grouper par bouquets les différents membres des phrases.

2° Les feuilles pronoms doivent toujours être figurées sur la tige de la fleur symbolique, au-dessous du lien de chaque bouquet. Ce lien revêtira, comme nous l'avons dit précédemment, sa couleur emblématique et pour donner au symbole une signification inverse, on place le nœud ou la boucle à gauche, tandis que dans tous les autres cas elle se place à droite du bouquet.

3° Comme toute phrase ne peut comprendre un grand nombre de fleurs, il sera toujours facile de conserver à celles-ci leur ordre naturel, de manière à ce qu'elles suivent la subordination des idées. On pourrait au besoin faire dominer au-dessus des autres phrases, celle qui est comme la base du discours.

§ 2e Écriture avec les seuls noms des fleurs.

La composition d'une lettre avec les seuls noms des fleurs est une chose très facile pour quiconque connaît un peu le langage de Flore.

Pour cela : il faut se rappeler 1° les règles que nous avons données dans le chapitre second pour exprimer le présent, le passé et le futur ; et 2° chercher dans le vocabulaire de Flore placé à la fin de cet ouvrage les divers noms de fleurs dont on a besoin. Nous allons du reste, pour être agréable à nos lecteurs, leur mettre sous les yeux deux modèles de ce genre d'écriture.

PREMIER MODÈLE.

La PENSÉE du CYPRÈS nous donne de L'IF, mais la PENSÉE de notre ASPHODÈLE BLANC et de l'ARMOISE promise à notre MENTHE SAUVAGE que nous avons cultivée dans la LUZERNE, doit nous donner du PEUPLIER NOIR pour ne plus commettre D'ACONIT envers la GYROSELLE et avancer avec beaucoup de GOUET OU ARUM COMMUN dans le sentier de la LOBÉLIE CARDINALE et de L'ANANAS.

TRADUCTION.

La pensée de la mort nous attriste, mais celle de notre résurrection future et du bonheur promis à la vertu pratiquée dans cette vie, doit nous encourager à ne plus commettre de péché envers Dieu et à avancer avec beaucoup d'ardeur dans le sentier de la vertu et de la perfection.

DEUXIÈME MODÈLE.

Paris, GENTIANE JAUNE de la JOUBARBE DES TOITS DE CYCLAME, BELLE DE NUIT.

Ma quinte feuille.

Votre BUISSON ARDENT toujours plein de PIEDS D'ALLOUETTE, D'AMANDIER et de bien d'autres FUSAINS qui sont pour moi des IVRAIES, me donne beaucoup d'IF pour votre HERBE AUX SORCIERS et me donne le GALÉOBDOLON que les CARDÈRES du CACTIER sont chez vous dans la LUNAIRE, ainsi

que le LAURÉOLE BOIS GENTIL à tous ceux qui ont du MYRTE et des PAQUERETTES DOUBLES pour vous. Vos PRUNIERS cependant de vous livrer à la DIGITALE avec l'ARUM COMMUN ou GOUET, d'avoir l'ANÉMONE DES FLEURISTES de toutes vos IVRAIES et enfin d'avoir le JONC DES CHAMPS et le NÉLUMBO me semblaient tout-à-fait FOUGÈRES, mais c'était la BUGLOSSE et la RENONCULE ou BOUTON D'OR, puisque votre BUISSON ARDENT est toujours le même. Est-ce donc là votre GROSEILLER.

Oh! quel ROSSOLIS A FEUILLES RONDES, ma QUINTEFEUILLE en apprenant vos PIEDS D'ALLOUETTE. La PENSÉE de votre PLAQUEMINIER a mes PHYTOLOCCA prenait chez moi le BERBÉRIS. Pourquoi donc tant de SOUCIS COMMUNS et d'IXIAS à mon CACTIER. Pourquoi chez vous le PLAQUEMINIER de m'accorder l'ARMOISE de voir en vous un BOUTON DE ROSE plein de NELUMBO et d'ANANAS. Mes CHÉLIDOINES vous ont-elles manquées? Oh! non ma QUINTEFEUILLE, mon MYRTE a toujours été pour vous le MYRTE du CACTIER; toujours j'ai été pleine de MURIER NOIR et votre ARMOISE sera toujours mon ARMOISE. Ayez donc le LAURÉOLE BOIS GENTIL et de me rendre la CORBEILLE DORÉE que j'ai perdue. Et pour cela, soyez moins BRISE TREMBLANTE et AMANDIER; soyez aussi beaucoup moins BELLE DE JOUR; ayez l'ARUM SERPENTAIRE de la BUGLOSSE et de toutes les IVRAIES et beaucoup de MYRTE au contraire pour la MENTHE SAUVAGE; ayez le MYRTE de la DIGITALE; soyez GROSEILLES et JACINTHE ÉTALÉE envers tous; MARGUERITE DES PRÈS. Enfin ma QUINTEFEUILLE, que la LUNAIRE ne soit jamais à vous que si vous cultivez l'ACONIT dans le PEUPLIER BLANC, vous aurez de grandes IXIAS dans l'autre LUZERNE et que si au contraire vous cultivez le NELUMBO vous recevrez une BELLE COURONNE DE ROSES. Adieu et MYOSOTIS.

MYRTE à la hauteur du cœur et toujours MYRTE à la hauteur des yeux.

votre mère

N***

TRADUCTION LIBRE.

Paris, samedi de la 2me semaine de septembre, cinq heures du soir.

Ma chère fille.

Votre conduite toujours pleine de légèretés, d'étourderie et de bien d'autres défauts, qui sont pour moi des vices, m'attriste beaucoup (*me donne de la tristesse*) pour votre avenir et finit par me persuader (*me donne la persuasion*) que vous avez entièrement oublié les bienfaits de l'amour maternel et que vous avez peu de désir de plaire à tous ceux qui vous aiment et qui vous affectionnent (*que les bienfaits de l'amour matermel sont chez vous dans l'oubli ainsi que le désir de plaire, etc, etc.*) Vos promesses cependant de vous livrer au travail avec ardeur, d'abandonner tous vos vices et enfin d'être docile et sage me semblaient sincères, mais vous m'avez trompée (*mais il y a eu mensonge et tromperie*) puisque votre conduite est toujours la même. Est-ce donc là votre reconnaissance?

Oh! quelle surprise, ma chère fille, en apprenant vos légèretés. Je n'aurais jamais cru que vous eussiez résisté à mes bons conseils (*la pensée de votre résistance à mes bons conseils prenait chez moi la fuite*). Pourquoi donc réservez-vous tant de soucis et de tourments à mon amour maternel. Pourquoi refusez-vous de m'accorder le bonheur de voir en vous une jeune fille sage et parfaite (*accomplie*). Mes soins maternels vous ont-ils jamais manqués? Oh! non, ma fille chérie, mon amour a toujours été pour vous un amour maternel, toujours je vous ai été dévoué (*toujours j'ai été pleine de devouement*) et votre bonheur sera toujours le mien. Ayez donc le désir de m'être agréable (*le désir de me plaire*) et de me rendre la tranquillité que j'ai perduê. Et pour cela, soyez moins frivole et moins légère; soyez aussi beaucoup moins coquette. Ayez horreur du mensonge et de tous les vices et beaucoup d'amour au contraire pour la vertu; ayez l'amour du travail; soyez aimable et bienveillante envers tous, (*soyez pleine d'amabilité et de bienveillance*) choisissez bien vos amis. Enfin, ma fille chérie, n'oubliez ja-

mais (*que l'oubli ne soit jamais à vous*) que si vous faites le mal (*si vous cultivez le vice*) pendant ce temps, vous serez punie dans l'autre vie (*vous aurez de grands tourments*) et que si vous faites le bien, (*si vous cultivez la sagesse*) vous serez récompensée. Adieu et souvenez-vous de moi.

Je vous aime et vous aimerai toujours.

Votre mère.

N***

Nous nous bornons à ces deux modèles parce que nous sommes convaincus qu'ils sont plus que suffisants pour faire comprendre l'application des règles qui regardent spécialement l'écriture de Flore.

Il est aisé de voir maintenant, parce que nous aons dit dans cette seconde partie qu'il est facile de communiquer avec une personne éloignée avec le seul secours des fleurs. Nous allons maintenant traiter la troisième partie de notre travail qui est tout à la fois la plus importante et la plus intéressante.

TROISIÈME PARTIE.

DICTIONNAIRE

DU

LANGAGE DES FLEURS

ABSINTHE — ABSENCE.

Comme le cerf soupire après l'eau des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu! Mon âme est altérée de Dieu, du Dieu vivant : quand irai-je apparaître devant lui?
(Ps. XLI, 12.)

L'absinthe (Pl. XIII, n° 2) est d'une telle amertume qu'elle est devenue un objet de comparaison pour désigner les substances qui possèdent la même qualité ; c'est pour la même raison qu'on en a fait l'emblême de l'absence qui selon La Fontaine est le plus grand de tous les maux. — Nous voyons dans les Ecritures que l'amertume de cette plante a fourni à quelques auteurs sacrés plusieurs sujets de comparaisons, ainsi Jérémie se plaignant de ce que le peuple juif avait abandonné la loi du Seigneur et voulant montrer avec quelle sévérité ce même peuple serait puni, nous dit formellement qu'il sera nourri d'absinthe et abreuvé de l'eau de fiel, (Jérémie, IX, 15). L'Esprit saint voulant nous faire comprendre dans les proverbes combien sont grands les dangers de fréquenter la femme étrangère, nous dit qu'elle est amère comme l'ab-

sinthe. (Prov. v. 4) L'apôtre saint Jean nous parle aussi de l'absinthe dans son Apocalypse. (*Apoc.* VIII, 10).

DE L'ABSINTHE

L'absinthe est une plante vivace qui croît naturellement dans les lieux incultes et arides de nos contrées méridionales. Elle s'élève fort peu, ses tiges ne dépassent guère la hauteur de trente centimètres; elles sont minces et branchues, mais la tige principale surmonte presque seule toutes les autres. Son feuillage est très-agréable, d'un vert argenté; ses fleurs petites, jaunâtres, disposées en grappes menues et feuillées; elles paraissent dans l'été. On lui donne les noms de *grande absinthe*, *absinthe des boutiques*, *armoise*, *amère*, *aluine*, etc.

Les vertus de l'absinthe ont été célébrées par les plus savants médecins de la Grèce et de Rome, et le temps, loin de détruire son antique renommée, n'a fait au contraire que l'accroître de plus en plus, aussi cette plante est-elle employée tous les jours avec succès comme un excellent tonique fébrifuge, très efficace pour détruire les vers. On en fait diverses préparations, soit infusée dans du vin qu'on nomme *vin d'absinthe*, soit dans l'eau ou l'alcool. On en prépare une liqueur de table employée par les personnes qui ont l'estomac paresseux; elle facilite la digestion, mais elle est très-échauffante, nuisible aux estomacs délicats. Cette plante arrête la fermentation de la bière et l'empêche de s'aigrir; elle conserve et bonifie les vins prêts à pousser. Elle rend amer le lait des vaches et la chair des moutons. Les feuilles portent fortement à la tête lorsqu'elles sont fraîches.

Voici comment s'exprime M. Cazin dans son excellent traité des plantes médicinales : L'absinthe est une des plantes indigènes les plus précieuses. Je l'ai souvent employée contre les fièvres intermittentes de tous les types, lorsque l'état des voies digestives m'en permettait l'usage. J'emploie souvent le vin d'absinthe comme vermifuge; dans ce cas j'y joins souvent les fleurs de tanaisie. Chez les enfants, j'applique l'absinthe en cataplasme sur l'abdomen, bouillie dans le lait avec quelques gousses d'ail... Les brasseurs substituent ou joignent l'absinthe au houblon dans la fabrication de la bière, soit pour en modérer la

fermentation ou empêcher son acidité, soit par économie lorsque le prix du houblon est trop élevé ; la présence d'une certaine quantité d'absinthe dans cette boisson la rend plus enivrante. Déjà les anciens avaient remarqué que l'usage trop fréquent de l'absinthe nuit à la tête et aux yeux. Cette opinion existe aussi dans nos campagnes et paraît justifiée par l'observation. L'indertolpe a éprouvé de violents maux de tête et de l'inflammation aux yeux toutes les fois qu'il a fait usage de l'extrait ou de l'essence d'absinthe. J'ai moi-même observé cet effet chez un jeune cultivateur d'un tempéramment sanguin, et qui, atteint d'une irritation gastrique, avait pris du vin d'absinthe pendant quinze jours pour se fortifier l'estomac. Il est donc de tonte évidence que l'absinthe est nuisible lorsqu'il existe une grande excitation nerveuse ou un état phlegmasique.

REFLEXION.

L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

(LAROCHEFOUCAULT.)

ABUTILON — RÉCOMPENSE.

Celui qui vaincra sera revêtu de blanc; je n'effacerai point son nom du livre de la vie et je confesserai son nom devant mon père et devant se anges. — Celui qui sera victorieux je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu moi-même, et me suis assis avec mon père sur son trône.

Apocalypse III, 5, 21.

L'abutilon des marais (Planche 13, N° 1) vulgairement appelé *petit mahot* est une grande mauve que l'on trouve près des eaux stagnantes et des lacs à Haïti et dans les autres Antilles. La beauté de ses feuilles, douces au toucher et cotonneuses, fait qu'on la cultive en Europe. Elle exige la serre chaude ; on la multiplie de graines qu'on doit semer sur

couche; il lui faut une bonne terre, une exposition au soleil et un arrosement ordinaire. Cet arbriseau est quelquefois si touffu que les nègres, chasseurs, s'enfoncent sous son feuillage pour y épier le canard voyageur, la criarde échasse, la paisible aigrette et le patient crabier qui attend lui-même et guette le poisson pendant des heures entières, perché sur un pieu et les yeux fixés sur l'onde tranquille du marais qui recèle sa proie.

RÉFLEXION.

Le juste ne peut être récompensé que dans l'autre vie, car il n'y a rien d'assez beau pour sa justice dans celle-ci.

JOUBERT.

ACACIA BAIE A ONDES — ENNEMI.

Aimez vos ennemis, faites-leur du bien et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient afin que vous soyez les enfants de votre père céleste qui fait lever son soleil sur les bons comme sur les méchants. *Math.* v 44, 45.

L'acacia baie à ondes appelé aussi vulgairemeut arbre de malédiction est un arbre que l'on rencontre très souvent dans les savanes. Son bois qui n'est propre qu'à faire des pieux d'entourages est très sec, cassant et très funeste pour ses piqûres ; bien souvent la blessure faite par ses épines a soudain causé la mort à la suite d'un tétanos, auquel souvent on n'a pas le temps de porter secours. Si le malade au contraire est rappelé à la vie, quelquefois il devient impotent d'une ou plusieurs parties de son corps. Cet arbre à tronc d'un rouge enflammé, sert de repaire à l'araignée crabe, aux énormes scolopendres, aux scorpions et à une espèce de tarentule.

Cette masse d'inconvénients exalta l'imagination de certains narrateurs qui prétendirent que le baie à ondes avait été clandestine-

ment transporté d'Afrique et propagé à Saint-Domingue par un nègre infortuné qui se vengea de son esclavage en infectant toutes les Savanes de ces graines qui multiplient à l'infini.

RÉFLEXIONS.

Ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine que nous n'avons point d'ennemi plus à craindre que nous-mêmes.

BOURDALOUE. *Pensées diverses.*

Si vous vous souvenez combien vous êtes redevable à Dieu, vous n'attendrez pas que votre ennemi vous demande pardon, mais vous le préviendrez et lui pardonnerez de bon cœur, afin que Dieu vous traite comme vous aurez traité votre ennemi.

SAINT CHRYSOSTOME. *Homélies.*

ACACIA ROBINIER — AMOUR PLATONIQUE.

Ne considérez pas une jeune fille de peur que vous ne trouviez votre ruine en sa beauté. *Eccl.* IX, 8.

L'acacia Robinier, ou faux-acacia est un grand et bel arbre d'une forme élégante, orné d'un feuillage léger et transparent, qui conserve sa verdure et sa fraîcheur jusqu'à la fin de l'automne; ses rameaux sont flexibles, allongés et garnis de fortes épines; ses feuilles composées de quinze à vingt-cinq folioles ovales, sont entières et d'un vert transparent. Ses fleurs, blanches somme la neige, naissent en grappes latérales et pendantes à l'extrémité des rameaux; elles s'épanouissent au printemps et répandent au loin une odeur douce et agréable, approchant de celle de l'oranger. — Nous devons le faux-acacia à Jean Robin, professeur de botanique, à Paris, qui le cultiva le premier en France, sous le règne de Henri IV, vers l'an 1635. Linné, en reconnaissance de ce bienfait, donna le nom de Robinier à toutes les espèces du genre auquel il appartient. On lui a donné le nom de Faux-acacia, parce qu'il a quelque ressemblance avec l'acacia des anciens. Le père de tous les Robiniers, aujourd'hui, existant en

Europe, se voit au jardin des Plantes de Paris, vis à vis le café placé dans un des carrés du café de la rue de Buffon. Il y fut planté par Jean Robin.

DE L'AMOUR PLATONIQUE.

Dans tous les pays civilisés, l'histoire de l'amour des sexes nous représente cette passion sous deux aspects différents, c'est-à-dire qu'il est une sorte d'amour qui, tout spirituel qu'il est, porte néanmoins toujours avec lui quelque chose de matériel ou de charnel, et une sorte d'amour qui détache de tout commerce des sens, peut être regardé comme purement spirituel; or, c'est à ce dernier seulement que l'on donne le nom d'*amour platonique* ou *immatériel*.

L'amour platonique est, par excellence, le véritable rêve doré de l'innocence, mais rêve qui séduit malheureusement tous ceux qui, avec une grande délicatesse, n'ont aucune expérience en amour. Aussi, voyez-les quand ils s'aiment pour la première fois; ils sont, pour ainsi dire, inondés dans un océan de délices, leurs cœurs n'appartiennent plus à la terre, ils n'imaginent enfin rien au-delà de ce doux commerce des cœurs; bien plus, il leur semblerait même qu'ils commettraient un sacrilége en y mêlant une pensée charnelle. Quelle réserve! quelle pudeur! quelle pureté d'intention! Ah! ne vous en étonnez pas, c'est que ces deux cœurs n'ont pas encore senti ces désirs brûlants qui enivrent et qui naissent du besoin de s'appartenir. Etre ensemble, se voir, se parler, ne se rien dire des heures entières, s'isoler des regards profanateurs du monde, voilà leur bonheur; un objet quelconque échangé, voilà leur trésor. On s'aime longtemps ainsi avant d'oser se le dire, enfin, la bouche avoue tout bas ce que le cœur dittout haut, ce que l'on n'ignorait plus et ce que cependant on brûlait d'entendre. Mais, hélas! l'amour est une flamme qui brûle les ailes de l'innocence et fait tomber dans ses liens matériels le cœur qui s'est envolé vers les cieux. Notre pauvre nature est esclave des lois physiques, nos pensées les plus pures ont les sens pour organes, et, quand deux âmes se confondent, les sens ne tardent pas à le faire aussi.

Jeunesse chrétienne et vous tous qui n'avez pas encore senti les aiguillons de la chair, oh! nous vous en conjurons, soyez on ne peut plus vigilants contre un si dangereux ennemi. Souvenez-vous que l'amour platonique, quoiqu'en puissent dire certaines personnes, est un sentiment qui ne peut convenir qu'aux jeunes intelligences. Il pourra peut-être vous apparaître comme un don du ciel, mais armez-vous de prudence et regardez-le plutôt comme une trompeuse amorce et comme un mensonge de l'esprit tentateur qui veut jeter un voile d'innocence sur les dangers de votre vertu, pour vous perdre aux yeux de vos semblables et devant celui dui doit un jour couronner vos généreux efforts.

RÉFLEXION.

Cet amour purement dans l'esprit, que quelques personnes s'imaginent, est une illusion et une chimère ; le corps y a beaucoup plus de part que l'esprit

(LAROCHEFOUCAULT.)

ACANTHE — ARTS.

Sans les ouvriers, nulle ville ne serait bâtie, ni habitée, ni fréquentée. Ils conservent les œuvres du siècle, mais ils peuvent prier au milieu de leurs travaux, y appliquer leur âme et rechercher la loi du Très-Haut. *Eccl.*. XXXVIII, 36-39.

On a consacré l'acanthe molle au symbole des arts, à cause du fréquent usage que l'on fait de ses feuilles dans l'architecture et la sculpture. C'est une plante vivace, très-belle, qui croît spontanément dans les lieux humides et ombragés de nos contrées méridionales. La racine est épaisse, vivace, brunâtre et produit une tige simple, droite, garnie, depuis le milieu jusqu'au sommet, de fleurs grandes, d'un blanc jaunâtre, formant un bel épi terminal; les feuilles sont très-grandes, molles au toucher, d'un vert foncé, étalées autour de la partie infé-

rieure de la tige. On la multiplie de graines, ou par l'éclat de ses racines. Elle vient bien dans les terres, mais principalement dans celles qui sont franches et profondes.

DE L'ACANTHE.

Le genre acanthe comprend huit à neuf espèces, dont plusieurs appartiennent à l'Afrique et à l'Inde, et sont de grands arbustres à feuilles opposées. Les deux espèces que l'on connaît en Europe et qui étaient connues des anciens sont des herbes vivaces des provinces méridionales de l'Europe et de la France. Elles sont toutes les deux remarquables par leurs grandes feuilles radicales, profondément sinuées, et leurs tiges fleuries de plus d'un demi mètre de long. L'une des deux a des piquants à tous les angles saillants des feuilles, c'est l'acanthe épineuse ; l'autre, l'acanthe molle, a des feuilles plus larges et se trouve dépourvue d'épines; c'est la plus intéressante comme la plus célèbre.

L'acanthe molle a joui, dès la plus haute antiquité, d'une grande réputation; ses formes nobles et gracieuses l'ont fait admettre comme un des plus beaux ornements dans l'architecture. Une jeune fille de Corinthe, dit Vitruve, étant morte chez sa nourrice, et cette femme voulant consacrer aux mânes de cette jeune personne plusieurs objets qu'elle avait aimé pendant sa vie, les déposa sur son tombeau. Afin qu'ils se conservassent plus longtemps, elle couvrit d'une tuile la corbeille qui les renfermait et qui était posée, par hasard, sur une jeune plante d'acanthe. Les larges feuilles, gênées dans leur développement, entourèrent la corbeille, mais, arrêtées par les rebords de la tuile elles se recourbèrent et produisirent un effet des plus gracieux. L'architecte Callimaque (1), conduit par hasard en ce lieu, les admira. Il ne put détacher ses regards de ce tableau charmant et son cœur fut attendri. L'émotion de l'âme n'est jamais stérile dans l'homme de génie ; on l'a observé, les grandes pensées viennnent du cœur, et c'est du cœur de Callimaque que nous est venue la grande pensée de l'ordre coryn-

(1) Callimaque était de Corinthe et vivait vers l'an 540, avant Jésus-Christ.

thien, le plus beau, le plus riche, le plus gracieux de tous les ordres. Depuis cette découverte le chapiteau de la colonne corynthienne a été préféré avec raison aux feuilles de palmier, d'olivier, de nymphæa, etc., employées dans plusieurs monuments de l'ancienne architecture. Faut-il maintenant en croire le jésuite Vilcopende, qui revendique l'invention du chapiteau corynthien en faveur des architectes du temple de Salomon?

Les Grecs et les Romains ne bornèrent point à la seule architecture l'emploi des feuilles de l'acanthe, ils en ornaient encore leurs vases comme on le voit dans les Eglogues de Virgile. (1) Les Grecs découpaient aussi en feuilles d'acanthe les bandes de pourpre qui formaient la bordure des vêtements les plus précieux : nous en trouvons la preuve dans ce vers de l'Enéïde où Virgile décrit la robe d'Hélène. (2) Ailleurs dans les Eglogues l'acanthe est indiquée comme une des plantes les plus propres par ses formes gracieuses à embellir la nature champêtre. (3)

On attribue aux deux espèces d'acanthe dont nous venons de parler des vertus médicinales assez remarquables; leur suc mucilagineux les fait souvent employer et particulièrement la molle dans les cataplasmes, fomentations et lavements ; on en fait aussi usage contre une maladie qui attaque les cheveux et connue sous le nom de *plique*

(1) Et nobis idem Alcimedo duo pocula fecit
Et molli circum est ansas amplexus acantho.
VIRG., *Eglog.* III, v. 44, 45.

Le même Alcimédon m'a fait aussi deux coupes dont les anses sont embrassées de souple *acanthe*.

(2) Ferre jubet : pallam signis auroque rigentem,
Et circumtextum croceo velamen acantho,
Ornatus Argivæ Helenæ, etc.
VIRG., *Éneid.*, liv. 1, v. 652-655.

Il ordonne d'apporter..... un manteau roidi par l'or et la broderie, un voile environné d'acanthe safranée, parure d'Hélène, lorsque, etc.

(3) At tibi prima, puer, nullo munuscula cultus
Errantes hederas passim cum baccare tellus,
Mixtaque redenti colocasia fundet acantho.
VIRG., *Eglog.* IV, 18-20.

Pour toi, divin enfant, la terre sans culture prodigue déjà de petits présents : le lierre rampant avec le baccar et la calocasse entrelacée de gracieuse acanthe.

polonaise. Mais indépendamment des places distinguées que les propriétés de ces plantes doivent leur faire occuper dans les écoles des plantes médicinales, elles peuvent encore figurer avec avantage dans les jardins paysagistes. On peut les placer soit sur la lisière des bosquets parmi les arbustes, soit à des positions isolées, dans des pièces de gazon, partout elles feront un bel effet; mais elles n'en produisent nulle part un plus frappant qu'au milieu des ruines et des décombres; c'est là qu'elles sont à leur place et qu'on aime à les considérer; leur forme pittoresque et leur couleur sombre ajoutent une nouvelle expression au caractère sérieux de la scène, et répandent sur l'ensemble du tableau un intérêt et un charme mélancolique qui retiennent le spectateur, l'attachent et lui font éprouver un sentiment confus de plaisir et de tristesse

RÉFLEXIONS.

La science et les beaux arts ne manquent jamais de protecteurs dans les états d'un prince qui sait régner.

(Oxenstiern.)

Aujourd'hui dans les arts comme dans les lettres la plupart de ceux qui se croient inventeurs ne sont que des ignorants.

(Le duc de Lévis.)

ACHILLÉE MILLEFEUILLE — GUERRE.

On prépare un coursier pour le jour du combat, mais c'est le Seigneur qui sauve. Prov. XXI,31.

L'Achillée millefeuille (Planche 10,n° 3) sans présenter beaucoup de charmes présente beaucoup de difficultés. Sa racine est horizontale, fibreuse, vivace; elle produit une ou plusieurs tiges droites, souples dans leurs parties inférieures et plus ou moins rameuses dans les supérieures. Ses fleurs sont petites, ordinairement blanches, quel-

quefois rougeâtres, nombreuses et disposées en corymbe terminal. On croit que c'est de cette plante que se servit l'intrépide Achille pour guérir la blessure qu'il fit à Télephe fils d'Hercule et d'Augé lorsqu'il voulut s'opposer aux Grecs qui allaient mettre le siége devant Troie. Elle est devenue depuis le symbole de la guerre, à cause de la vertu qu'on lui attribuait de guérir les blessures faites par des armes tranchantes; le peuple la croit encore propre à cela, aussi la nomme-t-il pour cette raison : *Herbe à la coupure* ou *Herbe aux charpentiers.* Elle est au surplus très-commune et très-multipliée comme tous les utiles présents de la nature. Cette plante est quelquefois employée à la préparation de la bière qui acquiert alors une qualité très-enivrante. On la trouve dans les pâturages, le long des chemins et sur le bord des champs. Elle fleurit en juin, juillet et août.

MAXIMES.

La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur, mais peu se veulent exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessin pour lequel ils s'exposent. (LA ROCHEFOUCAULT.)

On acquiert une gloire bien plus solide en exterminant la guerre par la parole de la paix qu'en exterminant les ennemis par les armes.

(SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu.*)

ACONIT — CRIME.

Celui qui cache ses crimes ne prospérera pas, mais celui qui les avoue et les abandonne obtiendra miséricorde. (*Prov.* XXVIII, 13.)

L'Aconit a toujours été regardé comme un poison très-violent et par conséquent très-dangereux. Pour donner une idée de sa violence les poètes ont feint qu'il était né de l'écume de Cerbère; c'était d'après

Ovide le principal ingrédient de ces poisons formidables que préparait Médée. Avant l'invention des pièges et des armes à feu, on se servait de l'aconit pour empoisonner les loups d'où vient le nom de *Lycoctonum* tue loup, donné à une espèce. On l'employait également pour empoisonner les flèches. On voit d'après cela que c'est avec beaucoup de raison qu'on a fait de l'aconit le symbole du crime.

DE L'ACONIT.

L'aconit appartient à la famille des Renonculacées ; c'est le genre qui renferme les plantes les plus dangereuses de cette famille par leurs propriétés et les plus séduisantes par leurs fleurs. Les deux espèces les plus remarquables sont l'aconit Napel et l'aconit tue-loup.

L'*aconit tue-loup* est le plus répandu de tous; il croit presque par toute la France, dans les forêts ombragées des montagnes et s'avance jusque dans la Laponie. Linné raconte avoir vu en voyageant dans les montagnes du Nord, une femme cueillir les feuilles de cette plante et s'en nourrir après les avoir préparée savec de la graisse; mais il n'en est pas moins persuadé de ses effets pernicieux que peut-être la cuisson ou autres causes peuvent adoucir.

L'aconit Napel est ainsi dénommé à cause des tubercules de ses racines semblables à des navets. Il est excessivement dangereux, aussi la nature l'a-t-il placé loin des habitations de l'homme; elle l'a relégué dans les Alpes et les Pyrénées, au milieu des pierres, dans les fentes des rochers ou les forêts ombragées et humides des montagnes. Toutes ses parties sont excessivement vénéneuses, la racine fraîche paraît souvent recéler des propriétés délétères encore plus prononcées que le reste de la plante; cette racine si on la met en contact avec la bouche par la mastication, paraît n'avoir d'abord qu'une saveur douçâtre, mais elle occasionne bientôt une sensation âcre, brûlante et très-douloureuse, accompagnée d'une salivation abondante. Prise à l'intérieur et à petite dose, elle ne paraît pas produire d'effet sensible, mais en plus grande quantité elle détermine divers accidents suite ordinaire des empoisonnements. Les auteurs rapportent plusieurs exemples d'événements funestes arrivés à des personnes qui avaient mangé des racines de Napel. Nous devons dire

cependant que malgré les propriétés délétères de cette plante les fleuristes l'ont admises dans les jardins, séduits par la grandeur, la beauté et la forme singulière de ses fleurs d'un bleu éclatant et disposées en un long épi.

Les symtômes propres à l'empoisonnement par l'aconit sont les suivants d'après les plus habiles médecins : pâleur, sueur générales, vertiges, absence de la mémoire, obscurcissement de la vue, vomissement bilieux, fixité des yeux, paralysie aux bras, lèvres violacées, enfin mort par asphixie. Les mêmes accidents surviennent lorsqu'on met le suc ou l'extrait de la plante en contract soit avec la membrane interne du rectum, soit avec le tissu cellulaire. Quant aux remèdes employés pour paralyser les effets de l'aconit, voici ce qu'en pense un habile docteur. Le véritable antidote de l'aconit a été dit Giacomini, indiqué par Leméry. Ce grand observateur avait remarqué que l'aconit tue en produisant des phénomènes analogues à ceux de la vipère. Il a, en conséquence, proposé les remèdes opiacés et ammoniacaux tels que la thériaque et le sel volatil de corne de bœuf. Les anciens préconisaient le vin pour corriger les effets de l'aconit ainsi que cela nous est laissé écrit par Macrobe, Pline, etc. Les Italiens ne se sont pas éloignés de ces préceptes en prescrivant les éthers, l'alcool et l'opium d'après la connaissance de la vertu contro-stimulante de l'aconit.

Nous avons dit que l'aconit napel avait des propriétés délétères excessivement dangereuses, mais aussi hâtons-nous de dire que prise en petite quantité, cette plante, selon le témoignage de plusieurs habiles médecins peut-être d'un très grand secours dans une foule de maladies, telles que le rhumatisme aigu, les névralgies, les douleurs dentaires etc., etc. D'où il faut conclure que bien qu'elle soit dangereuse pour l'homme, elle n'infirme en rien, pas plus que bien d'autres de ce genre, la bonté de Dieu dans les productions du règne végétal. Ces plantes peuvent être bien vénéneuses, mais elles peuvent guérir ou du moins adoucir plusieurs maux et sous ce rapport elles sont encore empreintes de la bonté divine. Nous ne devons pas oublier du reste que Dieu n'exerce pas seulement sa bonté, mais qu'il glorifie aussi sa justice, et que ses œuvres sorties si pures de ses mains et

uniquement marquées au sceau de sa bonté ont subi une triste modification depuis que l'homme a péché. C'est ce que nous apprend clairement l'Écriture et ce qui s'applique à tout ce qui, dans la Création, nous parait ne pas émaner d'un Dieu tout bon.

MAXIMES.

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres.
(LAROCHEFOUCAULT.)

Du fond de son tombeau trop heureux le mortel, qu'un jour de plus peut-être eut rendu criminel.
(DUCIS, *Abufar*, act. 2.)

ADONIDE — SOUVENIR DOULOUREUX.

Souvenez-vous de ceux qui sont dans les chaînes comme si vous étiez vous-même avec eux, et de ceux qui souffrent comme étant vous-même dans un corps mortel. — *Hébr.* XIII, 3.

Adonis, le bel Adonis périt à la chasse victime des blessures mortelles d'un sanglier. Vénus versa des larmes sur son malheureux sort, mais elles ne furent point perdues. La terre les reçut et produisit aussitôt une plante légère qui se couvrait de fleurs semblables à des gouttes de sang. (Pl. 2 n° 4). L'espèce d'adonis connue sous le nom d'adonis annuelle est une plante qui se fait remarquer par son port gracieux, son feuillage léger et finement découpé. Les fleurs sont d'un rouge pourpre de couleur de feu ou de minium. On la cultive dans les parterres sous le nom de goutte de sang.

ÉLÉGIE.

PLAINTES D'UNE SŒUR SUR LA MORT DE SON FRÈRE.

Hélas! désormais oublieuse
De tous plaisirs, de tout appas,

En un vallon, seule et rêveuse,
Rose avait dirigé ses pas.
C'était le soir d'un jour d'automne,
D'un jour tardif et monotone.
Aux derniers rayons du soleil,
Déjà s'entremêlaient les ombres.
L'horizon était moins vermeil,
Et les cieux devenaient sombres.
L'arbuste paraissait souffrir,
Et la fleur pâle, languissante,
Sur une tige chancelante,
Était près de se flétrir.
Le souffle si doux de zéphire
Qu'avec délices l'on respire,
Se faisait à peine sentir.
L'oiseau couché sous le feuillage,
De ses accents mélodieux
Ne remplissait plus le bocage;
Tout, tout était silencieux.
Emus par une voix plaintive,
Seulement les tristes échos,
Répétaient tour-à-tour ces mots,
D'une vierge méditative :
Il n'existe donc plus celui que j'aimais tant
Celui qui partageait mes plaisirs et mes peines
Et qui naguère encor sentait le même sang
Que le mien couler dans ses veines.
Une faulx jalouse, ennemie
De nos fraternelles amours,
A tranché le fil de sa vie
Et de deuil assombri mes jours.
Dans tout l'éclat de sa jeunesse,
O Seigneur pourquoi le frapper!
Dans la plus profonde tristesse
Aussitôt pourquoi me plonger?

Aux nobles champs de la victoire,
Il aurait acquis de l'honneur,
Immortalisé sa mémoire,
Par son génie et sa valeur.
Mais ne faut-il pas se soumettre
A votre sainte volonté,
Vous êtes le souverain être :
Vos décrets sont pleins déquité. »

. . . . . .

. . . . . .

Du plus jeune de ses deux frères,
Enrolé librement et mort
Sous les étendards militaires,
Rose ainsi déplorait le sort.
Ses beaux yeux s'emplissaient de larmes trop amères.
Dans ce vallon sur des tombeaux sacrés
De saule et de gazon humblement décorés,
Chaque jour elle offrait au Seigneur sa prière.
Et la Foi parlant à son cœur,
Pour adoucir un regret bien sincère,
Lui disait : tendre sœur
Ne soit pas aussi désolée
L'objet de tes pleurs vit encor;
Au fond d'un lointain mausolée
Il repose en paix, il dort.
Un jour tu le verras triompher de la tombe,
Et glorieux à son réveil.
Il faut à la souffrance enfin que l'on succombe,
Mais le trépas n'est qu'un sommeil.
Dans la nature tout nous présente l'image
De cette auguste vérité.
La plante tous les ans recouvre son feuillage,
Et la suave fleur son parfum, sa beauté.
A ce penser d'un second Être
La jeune fille vers le ciel

Lève les yeux et sent renaître
La joie d'un destin immortel.

RÉFLEXION.

Noublions pas les malheureux.
Souvenons-nous de ceux-la même
Qui du ciel ont subi déjà l'arrêt suprême.
Y penser et prier le Seigneur pour eux
C'est d'une âme pieuse et d'un cœur charitable
La marque la plus sûr et l'effet honorable.
La foi même qui nous console
Consacre souvent ce symbole.

L'ABBÉ DEBANT.

ADOXA MOSCATELLINE — FAIBLESSE.

Ce qui paraît en Dieu une faibesse est plus fort que les hommes... Dieu a choisi les faibles selon le monde pour confondre les forts ; il a choisi les plus vils et les plus méprisables et ce qui n'était rien pour détruire ce qui est, afin que nul homme ne se glorifie devant lui. — 1 *Cor.* 1, 25-29.

La moscatelline est une humble plante indigène, fort jolie et qui ne s'élève qu'à quelques centimètres. Elle reste cachée dans l'herbe soit sur le bord des ruisseaux ou le long des haies, aux lieux humides et couverts où elle ne décèle guère sa présence que par l'odeur de musc qu'exhalent ses fleurs, d'où lui est venu le nom d'adoxa, c'est-à-dire *sans éclat*. C'est à cause de cette agréable odeur qu'on en a fait le symbole de la faiblesse, car elle est assez douce pour plaire à tout le monde, même aux personnes qui craignent le plus cette espèce de parfum. La tige de cette plante est simple, fort grèle et peu élevée. Elle fleurit au printemps.

RÉFLEXIONS.

Si vous vous connaissiez sujet à quelque faiblesse, gardez-vous de vous lier avec celui qui serait travaillé de la même maladie, vous ne pourriez que vous nuire l'un à l'autre.

(SAINT EPHREM, *Disvours ascétiques.*)

La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

Les personnes faibles ne peuvent être sincères.

(LA ROCHEFOUCAULT)

AGAVÉ D'AMÉRIQUE — SURETÉ.

Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrai-je craindre? le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui me fera trembler? *Ps.* XXVI, 1-2.

On a fait de l'agavé l'emblème de la sûreté parce qu'on en forme, autour des jardins et des habitations des haies impénétrables et hérissées d'épines qui les défendent mieux que les plus hautes murailles contre les entreprises des voleurs et des bêtes féroces. Cet usage est surtout très répandu à Alger, en Sicile, en Portugal et dans d'autres pays où cette plante s'est naturalisée. Elle se reproduit par les œilletons qui sortent de ses racines et qu'on laisse, après les avoir arrachés, sécher quelques jours à l'ombre avant de les planter.

Le mot agavé vient du grec et signifie *admirable*; il serait en effet bien difficile de se défendre d'un sentiment d'admiration à la vue des plantes de ce genre dont la beauté est vraiment remarquable. On en connaît six espèces toutes originaires des pays chauds de l'Amérique, mais les deux les plus remarquables sont l'agavé d'Amérique et l'agavé du Mexique.

L'agavé d'Amérique est une plante originaire de l'Amérique méridionale, naturalisée dans le midi de l'Europe et particulièrement en

Espagne, où comme au Mexique elle forme des haies vives, remparts vraiment redoutables par la solidité et les piquants acérés de ses feuilles; celles-ci situées à la base et étalées en rosette ont plus d'un mètre de longueur sur une épaisseur considérable. Cette plante a une célébrité populaire par l'opinion très répandue que sa floraison est accompagnée d'un bruit pareil à un coup de canon et qu'elle n'arrive que tous les cent ans. Il est certain que l'on voit rarement les fleurs de l'agavé, sans doute parce que cette plante manque de chaleur, mais si elle se trouve dans des circonstances assez favorables pour fleurir, elle présente le phénomène très-curieux d'une tige garnie dans toute sa longueur de rameaux de fleurs plusieurs fois divisés et disposés sur chaque côté en élégants candélabres.

On retire de très grands avantages de l'agavé d'Amérique, ses fibres sont longues fortes et déliées; on en fabrique des cordes, des filets de pêcheurs, des tapis, des toiles d'emballage, des pantoufles, du papier et divers autres ouvrages. On retire de ses feuilles par la trituration, un suc que l'on passe à la chausse et que l'on fait épaissir par l'évaporation après y avoir ajouté une certaine quantité de cendres. C'est une sorte de savon qu'on emploie pour lessiver le linge. L'Écluse dit qu'au Mexique où cette plante est très commune, les feuilles servent à couvrir les maisons, qu'on les brûle pour se chauffer et que les cendres sont excellentes pour la lessive. On coupe aussi la plante à fleur de terre, on creuse le tronçon en forme de vase; il en transsude un suc que l'on ramasse et qui s'épaissit très promptement. On prépare avec ce suc une sorte de miel; on en fait aussi du vinaigre et un vin très-enivrant en y ajoutant une racine que les Mexicains nomment *ocpatli*, mais ce vin peu agréable au goût donne une odeur forte et fétide à l'haleine de ceux qui en boivent immodérément. Le suc qu'on retire des feuilles rôties sur les charbons est employé pour guérir les plaies et les ulcères.

L'agavé du Mexique est le maguey des Mexicains; elle fournit dit Mirbel une boisson à laquelle le Indiens ont donné le nom de *pulque*. Cette plante est ligneuse et croît en abondance dans l'île de Cuba et au Mexique. Ses diverses parties ont chacune leur utilité; selon Raynal les racines servent à faire des cordes, les hampes donnent du

bois, les épines font des clous ou des aiguilles et les feuilles sont bonnes pour couvrir les toits. On les fait aussi rouir, pour en retirer ensuite un fil propre à fabriquer divers tissus. Mais ce qui fait du Maguey un végétal vraiment précieux pour les Mexicains, c'est l'eau douce et transparente qu'il distille lorsqu'on en a arraché les feuilles intérieures; la fossette formée au centre des feuilles, se remplit de la liqueur que l'on recueille chaque jour et qui chaque jour se renouvelle pendant un an ou dix-huit mois. En s'épaississant, elle se convertit en sucre; mêlée avec de l'eau de fontaine, elle acquiert, après quatre ou cinq jours de fermentation, le piquant et le goût du cidre et si l'on y ajoute de l'écorce d'orange ou de citron elle devient enivrante. Les Mexicains ont un si grand penchant pour cette boisson qu'ils s'en procurent aux dépens de la subsistance et même des vêtements de leur famille.

MAXIMES.

Il est juste que celui qui ne fuit pas les occasions de pécher et qui s'expose témérairement au péril soit puni de sa présomption par sa chûte.
(Mme DE LA SABLIÈRE.)

Il faut profiter de la chûte des justes aussi bien que de leurs bons exemples.
(LA ROCHEFOUCAULT.)

AIRELLE MYRTILE — TRAHISON.

Il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, avares, sans foi et sans parole... Traîtres, qui auront une apparence de piété, mais qui n'en auront pas la réalité : Fuyez-les.
(2 *Timoth.* III, 2 — 5.)

L'airelle myrtile est un petit arbrisseau qui vient dans les lieux frais et ombragés de nos montagnes et dont la tige se divise en rameaux glabres, verdâtres, hauts d'environ vint-cinq centimètres. Ses

feuilles sont ovales et d'un vert gai. Ses fleurs d'un blanc lavé de rouge paraissent en mai; il leur succède une baie ronde d'un bleu foncé ou noirâtre dans leur maturité et d'une saveur aigrelette. On lui a donné le nom de myrtille ou petit myrthe à cause de sa jolie verdure. — Pélops avait demandé en mariage Hippodamie fille du roi Anomaüs. Mais celui-ci ne consentit à la lui donner que lorsqu'il l'aurait vaincu lui-même à la course des chars. Pélops gagna Myrtile, écuyer du roi, pour ôter la clavette qui retenait les roues du chariot de son maître. Anomaüs renversé par cette trahison pria Pélops de le venger et mourut. Le vainqueur fit jeter l'écuyer dans la mer et Mercure le métamorphosa en un arbuste qui porte son nom.

DE LA TRAHISON.

La trahison est une perfidie, un manque plus ou moins grand de fidélité envers sa patrie, son souverain, ses amis, en un mot envers celui qui a mis en nous toute sa confiance. On ne saurait employer des expressions trop fortes et trop énergiques pour flétrir les traîtres, car pour eux les serments les plus solennels, les promesses les plus positives, rien n'est sacré; ils trahiront, s'il le faut, leur pays, leurs parents, leurs bienfaiteurs par fanatisme ou par cupidité ou par esprit de vengeance. Or, quelque soit le motif qui décide le traître, comme ce motif est toujours coupable, nous ne serons pas surpris que tous les peuples aient considéré la trahison comme un crime. Il y eut une époque où l'on fit plus : on regarda comme criminel celui-là même qui trahissait sa patrie, tout en voulant la servir.

Dans tous les cas, la trahison traîne après elle quelque chose de si odieux qu'elle éteint la plus brillante gloire. C'est pourquoi n'eût-on pas assez de vertu pour détester un infâme traître, qu'il faudrait alors le fuir, un homme de cette moralité étant un objet d'horreur, même pour ceux qui l'emploient. Ceci rappelle une réponse accablante que Philippe, roi de Macédoine, fit à deux misérables qui, lui ayant vendu leur pays, se plaignaient à lui de ce que ses soldats les traitaient de traîtres : « Ne prenez pas garde, dit Philippe, à ce que disent ces grossiers, qui appellent chaque chose par son nom. »

La trahison est donc une infamie, mais cette infamie est d'autant plus honteuse pour le traître lui-même, qu'il a acheté les quelques instants de satisfaction qu'il pourra goûter, par un crime! de là pour quelques-uns, une vie toute entière passée dans le chagrin et les remords. Tel fut Judas; il trahit son maître pour quelques pièces d'or, mais bientôt poussé par le désespoir d'avoir livré le sang du juste, il fut son propre bourreau, il se pendit!... Combien de Judas dans le siècle où nous sommes, qui n'ont pas autant de conscience que ce disciple du Christ! Aussi quand bien même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre propre intérêt devrait nous faire haïr et éviter le traître.

RÉFLEXIONS.

Il n'est point de crime plus criant que la trahison : elle est parmi les vices ce que l'araignée est parmi les animaux venimeux c'est-à-dire tout poison.

(OXENSTIERN.)

L'on fait plus souvent des trahisons par faiblesse que par un dessein formé de trahir.

(LA ROCHEFOUCAULT.)

AJONC — MISANTHROPIE.

Il vaut mieux que deux soient ensemble que d'être seul, car ils ont le prix de leur union. Si l'un tombe l'autre le soutiendra. Malheur à l'homme seul! lorsqu'il tombe il n'a personne qui le relève. — *Eccl.* IV, 9-10.

L'ajonc est un petit arbrisseau fort agréable à la vue par les belles fleurs jaunes, papilionacées, dont il est chargé au printemps et dans une grande partie de la belle saison. Il s'élève à près d'un mètre et pousse un grand nombre de rameaux très-durs, diffus, et épineux au sommet. Ses fleurs sont très doubles ce qui est très rare dans la famille des papilionacées.

L'ajonc dans son état sauvage semble fuir l'habitation des hommes, aussi ne le trouve-t-on que dans les lieux sauvages, pierreux et écartés où il couvre de sa verdure les sols les plus stériles. Hérissé d'aiguillons poignants, il a l'air de repousser avec mauvaise humeur la main qui veut l'approcher; enfin il est assez le symbole de ces misanthropes que l'on nomme bourrus bienfaisants. En effet, si on l'arrache à ses déserts pour le cultiver, il est peu d'arbrisseaux aussi utiles. On en fait des haies impénétrables; ses jeunes pousses coupées au printemps et en hiver fournissent un excellent fourrage vert pour les chevaux et les autres animaux domestiques; son bois est une précieuse ressource pour le chauffage en Normandie et partout ou manquent les combustibles. Comme il croît dans les sols les plus ingrats, on l'emploie à utiliser les terres qui sans lui ne produiraient rien et il les fertilise au point qu'après lui on en obtient une assez bonne récolte de grains.

RÉFLEXION.

Il faut se plaire avec soi-même quand on est en la solitude, et avec le prochain comme avec soi-même quand on est en compagnie, et partout ne se plaire qu'en Dieu qui a fait la solitude et la compagnie, car la solitude sans Dieu est une mort, et la compagnie sans lui est plus dommageable que désirable.

(ESPRIT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

ALISIER ALLOUCHIER — ACCORDS.

Le vin et la musique réjouissent le cœur, mais au-dessus de l'un et de l'autre l'amour de la sagesse. Les flûtes et la harpe forment une douce mélodie, mais une langue pleine de douceur surpasse l'un et l'autre. — *Eccles* XL, 20, 21.

L'alisier allouchier est un arbisseau qui croît en buisson sur les hautes montagnes, parmi les rochers et qui s'élève de dix à douze

mètres de hauteur losqu'il est cultivé. Ses branches sont étalés, garnies de feuilles pétiolées, ovales et inégalement dentées sur les bords. Son bois est dur, blanchâtre, fort tenace. On en fait des manches d'outils, des roues de moulin et d'autres ustensiles qui exigent un bois solide : il est fort recherché par les tourneurs et les menuisiers. Ses jeunes branches sont employées à faire des flûtes et d'autres instruments à vent. Son feuillage produit un effet des plus agréables, lorsque, agité par le vent, il présente le dessous de ses feuilles couvertes d'un duvet d'un blanc satiné. Ses fleurs sont blanches, disposées en corymbe et portées sur des pédoncules rameux. Les fruits sont globuleux, de la grosseur d'un grain de raisin, d'un beau jaune mêlé de rouge et connus sous le nom *d'Allouches* dans plusieurs provinces. On cultive cet arbrisseau dans les parcs et dans les bosquets pour son joli feuillage dont la couleur contraste agréablement avec celle des autres arbres et pour ses fruits d'un rouge vermeil.

Les fruits de l'alisier sont âpres, très astringents, mais ils deviennent farineux et d'un goût agréable après avoir été mûris par la fermentation spontanée. Ils servent d'aliment dans plusieurs endroits. Plents, dans sa *Bromatologie*, dit qu'on les pulvérise après les avoir fait sécher, et qu'on en fait du pain dans les années de disette. On en retire par la fermentation une liqueur spiritueuse, et on en prépare aussi une bonne bière.

RÉFLEXION.

Entendre le soir de la bonne musique, c'est accorder un juste dédommagement aux oreilles pour tout ce qu'elles ont à souffrir pendant la journée.

(LE DUC DE LÉVIS.)

ALOES BEC DE PERROQUET — CAQUET.

Celui qui garde sa bouche garde son âme; mais celui qui agite ses lèvres sans cesse connaîtra le mal. — *Prov.* XIII, 3.

L'aloës bec de perroquet est une jolie petite plante originaire du Cap de Bonnes-Epérance, sa tige est très basse et possède des feuilles raides, très charnues, se recouvrant les unes les autres et formant par leur réunion des rosettes, des pyramides, des colonnes ; elles sont très-lisses, tantôt couvertes de verrues blanchâtres, tantôt parsemées de taches jaunes livides ou traversées de bandes jaunes d'un effet très agréable. La plupart de ces feuilles sont épaisses ou garnies à leurs bords de dents fortes et piquantes, ressemblant un peu à un *bec de Perroquet*. On le multiplie d'œilletons et on le conserve en hiver en orangerie.

MAXIMES.

Avant de parler prenez garde à ce que vous allez dire ; qu'il ne sorte de votre bouche aucune parole dont vous ayez sujet de vous repentir après l'avoir dite.

(SAINT PAULIN, *Lettres.*)

Notre langue n'est pas toujours d'accord avec notre cœur et elle va quelquefois plus vite que notre pensée ; c'est ce qui est cause que la malice a souvent moins de part à ce que nous disons que la légéreté et l'imprudence.

(FLÉCHIER, *Réflex. sur le caract. des hommes.*)

ALOES SOCCOTRIN — AMERTUME ET DOULEUR.

Heureux celui qui souffre patiemment les afflictions, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. *Jacq.* 1, 12.

Parmi les nombreuses variétés de l'aloës perfolié de Linné, il en est une que l'on cultive beaucoup au Cap de Bonne-Espérance et dans l'A-

mérique, pour en extraire un jus connu dans le commerce sous le nom d'aloës soccotrin. Ce suc qui est d'un jaune verdâtre, coule abondamment des incisions faites à la base des feuilles. On le soumet à la dessication par la simple exposition au soleil ou à l'aide du feu et il forme alors des masses brillantes comme vitreuses et demi transparentes. Réduit en poudre, il est d'une couleur jaune safran, d'une odeur forte et pénétrante et d'une saveur aromatique, mais très-amère. C'est à cause de cette dernière qualité qu'on a fait de l'arbre qui le produit le symbole de l'amertume.

DE L'ALOES SOCCOTRIN.

L'aloës soccotrin est une plante grasse et vivace, ainsi appelée de l'île de Soccotra dont elle est originaire. Comme toutes les plantes de ce genre, cet aloës se multiplie de rejetons que l'on sépare du pied de la mère et dont on laisse sécher la plaie pendant deux ou trois jours avant de les replanter en pot dans une terre légère ou même un peu sablonneuse.

Pris intérieurement, l'aloës soccotrin, qu'il ne faut pas confondre avec l'aloës hépatique, ni avec l'aloës caballin, qui n'est employé que par les vétérinaires, agit avec promptitude et avec beaucoup d'énergie à cause de sa grande amertume et de sa violente âcreté. Il exige beaucoup de prudence dans le médecin qui l'administre, aussi le fait-on presque toujours dissoudre dans un jaune d'œuf pour modérer son action. Il entre dans une foule de préparations pharmaceutiques, telles que le baume vert de Metz et celui du commandeur, etc. C'est un des ingrédients les plus utiles à l'embaumement des cadavres. Paracelse, vers la fin du quinzième siècle, prétendait qu'avec son élixir, dont l'aloës faisait la base, on pouvait parvenir à un âge fort avancé, ce qui n'empêcha pas ce médecin de mourir dans la misère à quarante-huit ans.

L'aloës est encore employé avec assez de succès dans les arts et dans l'économie domestique. Avec le suc qu'on retire de ses feuilles, on prépare un vernis qui, dit-on, met à l'abri des insectes : les meubles, les lits, les collections d'histoire naturelle et préserve les vais-

seaux et les digues du redoutable *taret naval*. Le docteur Pœrner a obtenu une belle couleur brune par la simple immersion d'une étoffe de laine dans une décoction d'aloës et, J. Fabroni, savant distingué, de Florence, fait, avec l'aloës soccotrin, une teinture qui communique à la soie, sans le secours des mordants, une couleur violette très-solide. Le même suc, épaissi convenablement, offre au peintre en miniature une belle couleur transparente. Les habitants de la Cochinchine retirent de l'aloës perfolié, en faisant macérer ses feuilles d'abord dans une eau alumineuse, ensuite dans l'eau froide, une fécule agréable au goût et sans aucune des qualités médicinales de la plante. On mange cette fécule, préparée avec du sucre ou avec des viandes.

Les Hottentots font leurs carquois avec les tiges de l'espèce d'aloës que Linné indique sous le nom d'*aloës dichotoma*. Plusieurs espèces fournissent aussi un fil très-fort; les Indiens de la Guiane en fabriquent des hamacs et des voiles, et les Portugais des bas, des gants. Ces plantes doivent être distinguées de l'agavé d'Amérique dont nous avons parlé plus haut.

RÉFLEXIONS.

Les afflictions nous détachent de l'amour du monde et nous guérissent de l'excessive affection que nous avons pour notre corps. Elles nous forment à la patience, elles nous font connaître admirablement le néant des choses humaines.

(S. Chrysostome, *Homélies*).

Il nous est avantageux d'avoir quelquefois des peines et des traverses, parce que souvent elles rappellent l'homme à son cœur, pour lui faire connaître qu'il est dans un lieu d'exil, et qu'il ne doit mettre son espérance en aucune chose du monde.

(L'Imitation de J.-C. 1. 12).

ALTHŒA OU GUIMAUVE OFFICINALE — BIENFAISANCE.

Agissez vous-mêmes envers les hommes et traitez-les comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous et qu'ils vous traitent : c'est là toute la loi et les prophètes. — *Math.* vii, 12.

L'althœa ou guimauve (Planche II, n° 5) est une plante vivace qui

abonde dans les Pyrénées et qui se couvre de juillet en septembre d'assez jolies fleurs d'un blanc mêlé de pourpre. On la cultive presque partout pour ses vertus bienfaisantes, et l'on pourrait même la placer parmi les végétaux les plus agréables. Toute la plante est dans une harmonie parfaite : tige, feuilles, calice, fleurs, tout est cotonneux, toutes les teintes sont douces et quoique différentes, elles ne tranchent point, elles semblent se fondre. Enfin elle est modeste, gracieuse et salutaire, comme ces êtres vertueux qui font le bien sans bruit, sans faste et sans ostentation.

On emploie cette plante à l'extérieur en cataplasme sur les parties du corps douloureuses ou enflammées ; à l'intérieur, en décoction ou en infusion, d'un grand usage dans les rhumes et les inflammations. Le mucilage extrait des racines sert à faire des pastilles, des lochs, des juleps ; il entre dans la composition de la pâte de guimauve. Les tiges, préparées à la manière du chanvre, fournissent de la filasse, des étoupes propres à ouater, et dont on peut fabriquer du papier. Enfin ce symbole de la bienfaisance est véritablement un bienfait de la nature.

DE LA BIENFAISANCE.

I

Pour le bonheur de tous l'active bienfaisance
Est le premier besoin que ressent un bon cœur.
C'est une mutuelle et vive jouissance
Pour l'homme qu'on oblige et pour le bienfaiteur.

II

Il faut être toujours prompt à rendre service ;
Les hommes font entre eux échange de bienfaits.
Chers enfants, c'est prêter, que rendre un bon office ;
Celui qui n'en rend point n'en obtiendra jamais.

III

On est toujours heureux quand on peut être utile.
Des services rendus, et de nombreux bienfaits,
Rendent la conscience et contente et tranquille.
On jouit en voyant les heureux qu'on a faits.

IV

A quoi vous servirait d'avoir de la richesse,
Si ce n'était, enfants, pour aider le prochain?
Logés, vêtus, nourris avec délicatesse,
Songez combien de gens n'ont pas même de pain!

V

N'attendez pas toujours qu'on implore vos soins;
Allez des malheureux prévenir les besoins;
Et songez qu'un bienfait qui vient sans qu'on l'attende
Fait bien plus de plaisir que celui qu'on demande.

VI

Il faut quand on oblige, obliger de bon cœur,
Y mettre de la grâce, et prendre un soin extrême
A ménager celui qu'accable le malheur :
La forme du bienfait vaut le bienfait lui-même.

VII

Ne reprochez jamais vos bienfaits à personne,
Quand même vous auriez obligé quelque ingrat.
C'est le justifier que de faire un éclat :
On est censé payé, reprochant ce qu'on donne

VIII

Obligeons sans espoir d'aucune récompense ;
Un bienfait, mes enfants, n'est jamais oublié.
S'il n'est point acquitté par la reconnaissance,
Par l'estime publique il nous sera payé.

IX

Celui dont le seul but, au moment d'un bienfait,
Est d'en être payé par la reconnaissance,
Agit par intérêt, et non par bienfaisance ;
Et ce n'est pas un don, mais un marché qu'il fait.

X

Faites toujours le bien, et n'allez pas le dire ;
Tâchez que votre don ne soit point aperçu.
Que ce ne soit jamais l'orgueil qui vous inspire :
On ne doit publier que ce qu'on a reçu.

MOREL-VINDÉ, *Morale de l'enfance.*

RÉFGEXION.

La bienfaisance ainsi que les vertus ne vieillit jamais ; elle s'améliore avec l'âge et devient une habitude

COMTE DE SÉGUR

AMANDIER — ÉTOURDERIE.

L'étourdi se met d'abord tout hors d'haleine ; mais le sage dif fère et se réserve pour l'avenir. — *Prov.* XXIX, II.

La fable donne à l'amandier une touchante origine : Démophon, fils de Phèdre et de Thésée fut jeté, par une tempête, en revenant du

siége de Troie, sur les côtes de Thrace, où régnait la belle Phillis. Il en fit son épouse, mais il fut bientôt obligé de la quitter pour aller à Athènes recueillir l'héritage de son père. Il lui promit de revenir au bout d'un mois. Lorsque le jour indiqué fut arrivé, la jeune princesse alla plusieurs fois sur le rivage de la mer pour chercher à découvrir le vaisseau qui devait lui ramener l'époux qu'elle chérissait. Enfin, ne le voyant pas paraître, elle succomba sous le poids de ses inquiétudes et mourut de douleur. Les dieux la changèrent en amandier. Mais, après, Démophon revint et apprit avec douleur cette triste aventure. Il fit un sacrifice sur le lieu même où elle avait rendu le dernier soupir et lorsqu'il invoqua les mânes de son épouse, l'amandier frémit, s'agita et fleurit tout à coup. — Partout, les fleurs de l'amandier sont l s premières à répondre au premier appel du printemps, mais cette apparition hâtive, que l'on peut regarder comme une espèce d'étourderie leur est souvent funeste; l'hiver, caché au fond des bois, revient sur ses pas et détruit en un instant leur fragile beauté et tous les fruits qu'elles promettaient.

DE L'AMANDIER.

L'amandier est un arbre originaire de l'Asie et de l'Afrique septentrionale; il croît actuellement dans tous les pays chauds, mais nos climats ne le possèdent qu'à force de culture. Ainsi les soins de l'éducation peuvent suppléer quelques dispositions, et la nature, cette mère universelle, cède quelques victoires à l'industrie, au courage de ses enfants.

De l'écorce brune et raboteuse de l'amandier et de ses branches irrégulières et dures, nous voyons s'élancer des jets plus verts, plus minces et un peu plus flexibles. On voit sortir alternativement de petits boutons ligneux, si on peut parler ainsi, dont l'enveloppe est brune comme l'écorce. C'est sur ces appuis que naissent les boutons qui renferment les feuilles, et, qu'à travers une triple enceinte d'écailles, progressives en hauteur et toujours de moins en moins colorées vers l'intérieur, laissent échapper la pointe du feuillage, qui bientôt se développera en longues feuilles. Quel art merveilleux dans

l'arrangement de ce berceau et des frêles nourrissons qu'il protége! Après ce triple rempart écailleux, deux membranes blanchâtres s'embrassent et se croisent autour des feuilles naissantes. On aperçoit ces feuilles pliées en deux, chacune longitudinalement sur elles-mêmes, quelques-unes comme de simples fils, quelques autres très-courtes. Les plus grandes affectent déjà la forme qu'elles doivent conserver. Ainsi le premier trait de la nature imprime déjà le chef-d'œuvre.

La corolle de la fleur de l'amandier se compose de cinq pétales, d'un beau blanc, dont le délicat tissu a la forme d'un cœur; plus de vingt étamines étalent au-dessus de ces pétales leurs colonnes de marbre, surmontées de chapiteaux d'or. Le calice, dans son intérieur, est arrondi et creux comme un vase. Tout dans la fleur a le goût de l'amande. C'est entre les parois de la belle corolle; c'est dans ce temple dont l'éclatante blancheur réfléchit, comme dit Bernardin de Saint-Pierre, et les rayons et la chaleur sur le creuset où la nature opère ses bienfaits prodigues; c'est dans ce temple que, par une suite de merveilles incompréhensibles et surtout inimitables, la Divinité se joue de la puissance et de l'orgueil humain. Elle les combat en leur jetant des fleurs, et, si des maux aigus rappellent plus vivement aux mortels leur extrême faiblesse, ces fleurs, qu'elle leur présente, recèlent un fruit précieux, dont les sucs peuvent les soulager.

On distingue les fruits de l'amandier, d'après leur saveur, en amandes douces et amandes amères :

Amandes douces. — Dans la saison où les amandes douces commencent à mûrir, on les sert sur les tables et on les mange fraîches; elles sont agréables au goût, mais elles ne conviennent qu'à ceux qui ont un bon estomac, et il faut avoir soin de les bien broyer entre les dents. Les personnes chez lesquelles les premières voies sont faibles et languissantes ne peuvent les digérer. Lorsqu'elles sont sèches elles sont encore en possession d'orner les desserts pour lesquels on préfère la variété à coque tendre, se brisant facilement entre les doigts et connue sous les noms d'*amandes princesses* ou des *dames*. On fait, avec les amandes douces, des gâteaux, des biscuits,

des massepains, des macarons, des dragées, des pralines et autres sucreries; elles font la base du sirop d'orgeat, préparation très-usitée, soit en médecine, parce qu'elle a les mêmes propriétés que les émulsions ou laits d'amandes, soit dans le monde, pendant les chaleurs de l'été, comme formant une boisson très rafraîchissante. L'huile d'amandes douces dissout le camphre et d'autres substances; elle peut s'unir à l'eau au moyen d'un jaune d'œuf. Administrée à l'intérieur, elle est légèrement laxative; on la donne aux enfants atteints de coliques, de vers intestinaux et même de convulsions. Elle est utile contre les toux sèches et nerveuses. A l'extérieur, on prescrit cette huile comme émolliente, dans les inflammations externes et sur certaines tumeurs; elle est utile dans quelques névralgies.

Amandes amères. — Ces amandes contiennent une huile volatile vénéneuse et une certaine proportion d'acide hydrocyanique, qu'on retire principalement de leur épiderme. Prises en petite quantité, elles sont toniques, tandis qu'à haute dose, elles peuvent empoisonner. Une femme, sujette à des palpitations de cœur, fit usage d'amandes amères; elle commença par en manger une par jour, et augmenta ensuite le nombre par degrés. Arrivée au numéro sept, par jour, elle éprouva des faiblesses générales, des évanouissements et une anxiété extrême (1). — Les anciens considéraient les amandes amères comme un excellent moyen de prévenir et de dissiper l'ivresse (Dioscoride). Plutarque raconte que le médecin du fils de Néron se préservait de l'ivresse, en surpassant les buveurs les plus intrépides de son temps, en mangeant cinq ou six amandes amères. Cependant, des observateurs dignes de foi ont remarqué précisément le contraire.

Outre les avantages que l'on retire de son fruit, l'amandier sert encore à orner les vergers et les bosquets par l'élégance de son port, la légèreté de son feuillage, par ses rameaux couverts de belles fleurs blanches, dès le commencement de mars et même plutôt, quand l'hiver n'est pas rigoureux. Son bois est dur, veiné de bandes verdâtres; il prend assez bien le poli, et les ébénistes en font de fort jolis ou-

(1) Annales cliniques de Montpellier, tom. 1, page 297.

vrages. Cet arbre se plaît dans les terrains légers, sablonneux et pierreux,

RÉFLEXIONS.

La sagesse ne consiste pas toujours à faire les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut.
(BOSSUET.)

Heureux l'homme qui se dépouille pour être revêtu, qui foule aux pieds sa vaine sagesse pour posséder celle de Dieu. (FÉNELON.)

AMARANTHE — IMMORTALITÉ.

Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. En un moment, en un clin d'œil, au son de la trompette, car la trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, désormais, et nous seront changés. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. *I Cor.* 51-53.

L'amaranthe ou célosie à crête (Planche XV, n° 1), connue aussi sous le nom vulgaire de crête de coq, est une belle plante qui vient de l'Asie et qui fait l'ornement de nos jardins, par sa tige élevée, rameuse; par ses feuilles ovales, terminées en pointe, d'un vert tendre, par ses fleurs nombreuses, disposées en forme de panache et d'une couleur purpurine. On la sème sur couche, au mois de mai ou d'avril, pour la transplanter en terre franche, bien amendée. Il lui faut une bonne exposition et beaucoup d'eau pendant les sécheresses.

La célèbre Clémence Isaure, en instituant les jeux floraux à Toulouse, voulut qu'une amaranthe en or fut le prix du vainqueur dans les chants lyriques et elle en fit l'emblème de l'immortalité.—Christine de Suède, avant d'abdiquer, par vanité, institua l'ordre des chevaliers de l'Amaranthe. La décoration était une médaille d'or sur laquelle une amaranthe en émail, avec ses mots : *Dolce nella memoria, en sa douce mémoire.*

RÉFLEXIONS.

Notre immortalite nous est révélée d'une révélation innée et infuse dans notre esprit. Dieu lui-même, en le créant, y déposa cette parole, y grava cette vérité, dont les traits et le son demeurent indestructibles. (JOUBERT).

Quelle folie de se proposer pour but et pour récompense, l'immortalité que les hommes accordent? N'est-ce pas un fondement bien solide que la mémoire ou le caprice des hommes.

(OXENSTIERN.)

AMARYLLIS JAUNE — FIERTÉ.

L'humiliation suivra le superbe et la gloire sera le partage de l'humble. — *Prov.* 29, 23.

Les amaryllis constituent un des plus beaux genres parmi les liliacées. Si leurs fleurs n'exhalent pas toute l'odeur suave du lis, elles l'emportent au moins par la richesse de leurs couleurs et par la forme élégante et variée de leurs corolles, aussi se montrent-elles dans nos jardins avec tout l'appareil du luxe asiatique. Les botanistes antérieurs à Linné ont connu plusieurs espèces d'amaryllis déjà cultivées, de leur temps, dans les jardins. Ils les rapportent les unes aux Narcisses les autres aux Colchiques. Mais Linné les réunissant en un seul genre, les désigne sous le nom d'amaryllis. Il ne pouvait choisir de dénomination mieux appliquée et qui rappelle plus agréablement ces charmantes bergères si souvent chantées dans les églogues de Théocrite et de Virgile. — Le mot amaryllis vient du mot grec *amarusso, je brille*, et c'est à cause de ce nom ambitieux qu'on a fait de cette plante le symbole de la fierté.

RÉFLEXIONS.

La fierté prend sa source dans la médiocrité, ce n'est plus qu'une ruse qui la cache.

(MASSILLON, *Petit Carême*).

On ne plaint pas la fierté qui souffre, on l'admire; la faiblesse seule a besoin de consolations.

(Le duc de LÉVIS).

ANANAS — PERFECTION.

Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent... afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants et pleuvoir sur les justes et sur les injustes... Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. — *Math.* v, 44-48.

Il était convenable que l'ananas, le plus beau et le meilleur de tous les fruits, devint le symbole de la perfection. Tout en effet est admirable dans cette plante; la beauté de son port, la disposition de son fruit défendu par un faisceau de longues feuilles étroites, bordées d'épines. Que de grâces d'ailleurs dans cet épi dense et conique de fleurs sessiles bleuâtres et membraneuses enfoncées dans la portion épaisse et charnue d'une hampe qui sert de réceptacle. Quel admirable changement, lorsqu'après la chute de ses fleurs, on voit les ovaires ne plus former qu'un seul corps et se changer en un très-gros fruit succulent, de forme pyramidale, semblable à une pomme de pin! Ce beau fruit est couronné d'un bouquet de feuilles recourbées qui lui servent en même temps d'ornement et d'abri.

DE L'ANANAS.

L'ananas commun est une plante qui croît naturellement dans l'Amérique méridionale et en Afrique. On le cultive depuis plus d'un siècle en Europe, et l'on en distingue plusieurs variétés telles que l'ananas à fruits blancs et l'ananas à fruits jaunes. Ces derniers sont préférables, comme ayant une saveur plus agréable. La racine fibreuse de cette plante pousse plusieurs feuilles disposées en faisceau ouvert, étroites, bordées d'épines courtes et nombreuses. Les fleurs sont purpurines, disposées en épi sur une hampe courte, cylindrique et épaisse à son sommet. Le fruit est une baie succulente, garnie de petites écailles triangulaires. La chair en est blanche ou jaunâtre, odo-

rante et d'une saveur exquise, que l'on compare tantôt à celle de l'abricot ou de la pêche, tantôt à celle de la fraise, de la framboise ou du melon.

L'ananas contient du mucilage avec une grande quantité d'acide citrique. On le mange cru et coupé par tranches qu'on saupoudre de sucre et qu'on arrose de vin. Les Indiens en font des confitures et des gâteaux. Ils le cueillent un peu avant sa maturité; ils le dépouillent de son écorce et de la côte qui est dans le cœur du fruit ; après en avoir exprimé le jus, ils le mettent à part pour piler la pulpe avec des fleurs sèches d'oranger. Ils mêlent le tout avec un peu de suc de citron et un poids égal de beau sucre ; ils le font cuire sur un feu modéré et ils mettent ensuite cette confiture à l'étuve jusqu'à ce qu'elle ait acquis de la consistance. Cette espèce de gâteau qu'on nous apporte quelquefois en Europe a un goût exquis.

Le suc de l'ananas, soumis à la fermentation, donne un vin agréable, propre à fortifier l'estomac et favorable dans l'hydropisie. La limonade d'ananas est employée avec succès pour combattre les affections inflammatoires, bilieuses et putrides.

L'ananas commun donne des fruits délicats. Bien que leur chair soit fibreuse, dit le Père Dutertre, elle se fond toute en eau dans la bouche et elle est si savoureuse qu'on y trouve le goût de la pêche, de la pomme, du coing et des muscades tout ensemble. Les ananas cultivés en Europe n'ont pas toutes ces qualités précieuses, néanmoins, on sert ces beaux fruits sur les tables les plus somptueuses, parce qu'ils sont rares et très-chers. — L'ananas est impreigné d'un suc corrosif qu'on lui enlève en le faisant tremper pendant une ou deux heures dans de l'eau-de-vie sucrée. Les amateurs le coupent par tranches, le couvrent de sucre, et le baignent dans du vin d'Espagne. On en fait des gelées, des glaces, des crêmes et autres mets fort recherchés. Les Italiens préparent avec ce fruit une liqueur qu'ils appellent *manaja* et qu'ils trouvent délicieuse.

La patrie des ananas paraît être l'Afrique, cependant on les cultive depuis très-longtemps dans les îles les plus chaudes des Indes orientales. Mais il n'y a guère plus de soixante ans qu'on les cultive

en Europe dans les serres. Le Court, à Leyde, s'est le premier livré à cette culture.

RÉFLEXIONS.

Le dernier degré de la perfection de l'esprit humain, est de bien connaître sa faiblesse, sa vanité et sa misère : moins on a d'esprit et plus on s'éloigne de cette connaissance.

(Mme DE LA SABLIÈRE).

Ce n'est pas celui qui commence bien qui est parfait, mais celui-là seul est vraiment éprouvé qui termine bien sa carrière.

(S. BAZILE, *Lettres*).

On n'est pas parfait quand on ne veut pas être plus parfait, et l'on se montre d'autant plus parfait que l'on tend à une plus grande perfection.

(S. BERNARD, *Lettres*).

ANCOLIE — FOLIE.

Ne délibérez pas avec les fous, car ils ne peuvent aimer que ce qui leur plaît. — *Eccl.* v, III, 20.

L'ancolie commune (Planche VII, n° 2) se fait remarquer par la beauté de son port. La tige est droite, rameuse et haute d'environ un mètre. Les feuilles radicales sont grandes, partagées en folioles presque arrondies, d'un vert foncé en dessus, d'une couleur glauque en dessous. Les fleurs sont grandes, pédonculées, pendantes et d'un bleu plus ou moins foncé. Elle est commune dans les bois, dans les lieux couverts, on la nomme *gants de Notre-Dame*.

La racine, les fleurs et la graine de l'ancolie étaient autrefois assez fréquemment employées en médecine, mais aujourd'hui, on en fait peu d'usage; sa racine, réduite en poudre et prise dans un verre de vin, à la dose de quatre grammes, a été regardée comme un excellent remède pour calmer les douleurs néphrétiques ; la même quantité de cette poudre, mêlée avec un peu de safran et délayée dans la même liqueur a eu également de la réputation pour guérir la jaunisse. Enfin

on l'a employée pour hâter l'éruption de la rougeole, de la petite vérole, etc., etc.

RÉFLEXIONS.

Il y a une folie grave, concentrée et contente d'elle-même, qui a un certain air de sagesse, plus impertinent mille fois que cette folie étourdie et plaisante qui ne fait nulles réflexions.

(Mme DE LA SABLIÈRE).

Tout le monde convient que la folie est inséparable de la jeunesse, que penser donc de ces vieillards qui affectent de paraître jeunes ou qui regrettent de ne l'être plus.

(OXERSTIERN).

ANÉMONE DES FLEURISTES — ABANDON.

Ne rejetez pas la prière de l'affligé... Ne détournez pas vos yeux du pauvre à cause de la colère de Dieu, et ne laissez pas ceux qui vous implorent vous maudire derrière vous... Et vous serez comme un fils obéissant du Très-Haut, et il aura compassion de vous plus qu'une mère. — *Eccl.* IV, 2-11

La charmante anémone naît et meurt bien souvent sans que l'œil même d'un jeune pâtre l'ait jamais aperçue, aussi l'a-t-on représentée quelquefois dans des devises avec cet exergue : *brevis est usus, son règne est court.* Satisfaite d'elle-même, belle de son propre éclat, elle achève paisiblement une destinée toujours assez longue lorsqu'elle est complète. Notre vie n'est pas notre unique espérance, aussi la carrière ambitieuse n'a-t-elle presque pas de proportion avec celle des années et le cours de la nature. C'est ce qui rend le temps si court, c'est ce qui fait nos mécomptes et nos regrets quand nous avons interverti l'ordre de la providence et quand nous cessons d'y rattacher toutes nos peines... Une fleur vit un moment mais, ce moment accomplit son œuvre. (Pl. I, n° 2).

DE L'ANEMONE DES FLEURISTES.

L'anémone est une charmante fleur qui fait, au retour de chaque printemps, le plus bel ornement de nos parterres. Elle doit ce privilége à ses formes agréables, arrondies, à la facilité avec laquelle ses pétales se multiplient, à la vivacité et à la riche variété des couleurs qui règnent sur ses larges corolles. Ses principales nuances sont : le rouge, le blanc, le pourpre, le bleu et beaucoup d'autres intermédiaires, qui tantôt brillent seules sur chaque fleur, tantôt y forment des zônes régulières très agréables, ou bien s'y confondent et produisent des fleurs panachées d'une beauté admirable. L'anémone est une des plus belles fleurs; la nature a déployé avec générosité sur elle les couleurs les plus vives et les plus variées; elle est très-recherchée et se voit dans tous les jardins, dont elle est un des plus beaux ornements, présentant, d'un coup d'œil, dans un petit espace, un grand nombre de variétés, toutes à fleurs doubles, de formes, nuances et couleurs différentes. Le plus grand nombre se fait remarquer par une tige droite, robuste, haute d'environ trente centimètres, garnie de feuilles découpées, d'un vert foncé, portant une fleur dont le calice est remplacé par un involucre caulinaire, à corolles de cinq à neuf pétales, sur deux à trois rangs, qui ne s'épanouit que quand le vent souffle, d'où leur vient le nom d'anémone, suivant Pline. Les anémones n'ont pas d'odeur suave; on les multiplie par le moyen de leurs nombreuses semences nues, ou par la séparation de leurs racines tubéreuses.

Les anémones, dit-on, furent apportées des Indes, cependant l'espèce d'où sont provenues les variétés que nous cultivons est indigène, sur les bords du Rhin, en Italie, dans l'Archipel, aux environs de Constantinople, en Perse et en Médie. Il paraît singulier qu'on ait été chercher si loin cette plante, tandis qu'on pouvait se la procurer aisément. Quoi qu'il en soit, on assureque ce fut Bachelier qui l'apporta en France, vers l'année 1660. Les amateurs qui visitèrent son jardin furent surpris de la beauté de cette fleur, quoiqu'elle fut encore bien éloignée de l'état de perfection où elle est arrivée depuis, et désirèrent vivement de la posséder. Mais, malgré toutes leurs instances au-

près de Bachelier, ils ne purent l'engager à partager ses richesses, alors uniques. Un conseiller vint le voir lorsque les graines de ses anémones étaient en maturité. Il était en robe de palais et suivi d'un laquais qui en portait la queue. Il lui avait prescrit de la laisser tomber lorsqu'il serait dans le voisinage des anémones, l'ordre fut exécuté. Ces deux amateurs se promenaient le long de la planche et discouraient sur la beauté des anémones; dans ce moment la robe tombe sur quelques têtes chargées de graines, en enlève une partie, et le laquais ne manque pas de la relever et de la plier de manière à cacher le larcin. Revenu chez lui, le conseiller ramassa les graines, les sema avec soin et fit part à d'autres amateurs, par la suite, du produit de sa supercherie. C'est par ce moyen, dit-on, que cette plante s'est multipliée en Europe.

MAXIMES.

Celui qui abandonne son semblable dans le danger participe à sa perte. (MORALE PRIMITIVE).

L'abandon est le partage du malheureux, il ne devrait être que celui des méchants. (SANIAL DUBAY).

ANÉMONE DES PRÉS — MALADIE.

Ne soyez pas paresseux à visiter les malades, car vous vous affermirez ainsi dans la charité. — *Eccl.* VII, 39.

L'anémone des prés croît naturellement aux bords des prairies sèches et élevées. Sa tige, haute de quelques centimètres seulement, porte une collerette de deux à trois feuilles et se termine, en mars, par une ou deux petites fleurs jaunes dont la précocité fait tout le mérite. Ses feuilles sont très-âcres. On dit, qu'appliquées sur la peau, elles soulèvent l'épiderme et produisent l'effet d'un léger vésicatoire. On prétend que ce remède appliqué sur les bras, guérit les fièvres du

printemps. Est-ce à cause de cette propriété que l'on a fait de cette plante le symbole de la maladie! c'est ce dont on pourrait douter, car presque toutes les plantes de la famille des renonculacées jouissent de propriétés semblables, à un degré plus ou moins prononcé.

RÉFLEXIONS.

Les maladies sont, pour les hommes, des écoles de vertus et de sagesse, et, s'ils n'en sortaient jamais, on ne verrait pas tant de fous ni tant de vicieux. (OXENSTIERN.)

On doit, dans les grandes afflictions et les grandes maladies, témoigner à Dieu, qu'en les recevant comme venant de sa main, on ressent quelque plaisir au milieu même de la douleur, d'être affligé par celui qui nous aime et que nous aimons. (MAXIMES CHRÉTIENNES).

ANÉMONE HÉPATIQUE — CONFIANCE.

Confiez-vous en Dieu de tout votre cœur, et ne vous appuyez pas sur votre prudence. Reconnaissez-le en toutes vos voies et il aplanira vos sentiers. — *Prov.* III, 5-6.

Les jolies petites fleurs de cette anémone se montrent dès les premiers jours du printemps, mais seulement lorsqu'on n'a plus rien à craindre des gelées, aussi, leur apparition donne-t-elle de la confiance pour les beaux jours à venir. (Planche II, n° 3.)

Cette anémone, quoique inférieure aux autres espèces de ce genre, n'a pas moins été accueillie dans nos jardins à cause de ses fleurs très-précoces, d'un aspect agréable, surtout lorsqu'elles se doublent. Elles sont d'une grandeur médiocre, ouvertes en rose, d'un beau bleu, violettes, rougeâtres, ou tout à fait blanches. Un involucre à trois folioles, placé sous la corolle, a été considéré par quelques auteurs comme un calice. Cet involucre à folioles lui a fait donner le nom d'*herbe à la trinité*.

RÉFLEXIONS.

La confiance que l'on a en soi fait naître la plus grande partie de celle que l'on a aux autres.

(Mme DE LA SABLIÈRE).

On dort en paix dans le sein de Dieu, par l'abandon à sa providence et par un doux sentiment de sa miséricorde. On ne cherche plus rien et l'homme tout entier se repose en lui.

(FÉNELON, *Méditations*).

ANGÉLIQUE — INSPIRATION.

Toute écriture divinement inspirée est utile pour enseigner, pour reprendre pour corriger et pour conduire à la piété et à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait et disposé à toutes les bonnes œuvres. — 2. *Tim.* III, 16-17.

Tout le monde sait que chez les anciens le laurier était particulièrement consacré à Apollon, dieu de la poésie et de l'inspiration. Les Grecs et les Romains prétendaient surtout que cet arbre, sans doute à cause de son odeur aromatique et pénétrante, communiquait l'esprit de prophéties et l'enthousiasme poétique. Mais les Lapons ont une autre croyance; ils s'imaginent, eux, au contraire, qu'en se couronnant d'angélique le diable échauffera leur muse et leur inspirera de beaux vers. (Pl. I, n° 4).

DE L'ANGÉLIQUE.

L'angélique est une belle et vigoureuse plante que la nature a semée sur les hautes montagnes de l'Europe. On la reconnaît à sa racine volumineuse, charnue, brune en dehors et blanche intérieurement. Sa tige épaisse, fistuleuse et un peu rougeâtre, s'élève à un mètre cinquante. Ses fleurs sont d'une teinte verdâtre disposées en ombelles, grandes et bien garnies. Cette plante intéresse par la beauté de son port, l'odeur suave qu'elle exhale et par l'utilité qu'on en retire; aussi la cultive-t-on dans nos jardins. Elle aime les lieux froids

et humides, tels que les bords des fossés et des étangs. C'est principalement en Laponie, en Irlande et en Norvége que l'angélique jouit de toutes ses parties. Les habitants de ces contrées boréales la regardent comme une des plus importantes de leur sol, l'emploient à une foule d'usages et donnent différents noms à ses diverses parties. Les jeunes tiges récentes fournissent à ces peuples un aliment agréable, et lorsqu'elles sont plus avancées, ils les font dessécher, les coupent par tranches minces et s'en servent à titre d'aliments, d'assaisonnements et de remèdes, cuites dans le lait ou dans le bouillon. Nos confiseurs préparent, avec les tiges encore tendres de l'angélique, des sucreries qui flattent également le goût et l'odorat. Les Lapons préparent avec les boutons des fleurs bouillis dans le petit lait de renne, un extrait aromatique et astringent. Les semences servent à la teinture.

Cependant les qualités physiques sont infiniment plus développées, et par suite, les propriétés médicales bien plus prononcées dans la racine que dans tout le reste de la plante; l'arôme qu'elle répand se rapproche de celui du musc ; elle imprime sur la langue une saveur comme balsamique, suivie d'une amertume qui n'est pas désagréable. Cette racine dont les Norvégiens font du pain, offre aux médecins les plus grandes ressources pour ranimer le principe de la vie et réveiller les organes de la digestion. Elle est indiquée, selon le docteur Gilibert, dans toutes les maladies aiguës, ou chroniques qui exigent des cordiaux et des fortifiants, telles sont les fièvres intermittentes, la paralysie, etc., etc. — Indépendamment des produits divers que fournit l'angélique, elle entre dans un grand nombre de compositions pharmaceutiques telles que l'eau de mélisse des carmes, l'esprit carminatif de Sylvius, le baume du commandeur, etc. Linné qui aimait à rehausser les bonnes plantes par des noms pompeux a voulu mettre ce noble végétal parmi les archanges en lui donnant le nom d'angélique archangélique. On la connaît aussi sous le nom d'herbe du Saint-Esprit.

RÉFLEXION.

Heureuses les oreilles qui entendent le doux bruit de l'inspiration divine et qui sont touchées aux bruits confus du monde.

(*L'Imit. de J.-C.*, III, 1).

ANSÉRINE AMBROISIE — INSULTE.

Vous êtes bienheureux si vous êtes outragés pour le nom de Jésus-Christ, parce que la gloire, l'honneur, la vertu de Dieu et son esprit reposent sur vous. — 1. *Pierre*, IV, 14.

L'ansérine ambroisie est une plante qui croît sur les bords de certaines rivières limpides et profondes, parmi des milliers d'espèces différentes qui sont destinées à y végéter et servent de lit de repos aux crocodiles, qui se plaisent à y recevoir l'impression de la chaleur, de la lumière. Sont-ils surpris? froissant l'ambroisie ils s'élancent dans l'onde ; elle décèle leur présence par son odeur aromatique qu'on peut comparer à celle du botrys d'Europe. Il transsude de toutes les parties de l'ansérine du Mexique, un suc balsamique qui les rend gluantes et résineuses, et en écarte les insectes. Cette plante est connue sous le nom de *thé du Mexique* ou d'*ambroisie* à cause de son odeur agréable. On la rencontre en Portugal, en Espagne et dans le midi de la France aux environs de Toulouse.

On dit que dans plusieurs provinces d'Italie, quand on veut insulter quelqu'un, on n'a qu'à lui présenter une branche d'ansérine.

MAXIMES.

Celui qui souffre patiemment les injures ressemble à un homme qui emprisonne un lion terrible dans une cage de fer. Celui qui veut les repousser ressemble au contraire à un homme qui se perce de ses propres armes.

(S. Ephrem. *Discours ascétiques.*)

Quiconque n'est pas dans la disposition de souffrir plutôt une injure que de la faire ou même de la rendre n'est pas chrétien.

(Bossuet, *Décret sur la Morale*).

ANSÉRINE TOUTE BONNE — CLÉMENCE.

Soyez miséricordieux comme votre père céleste est miséricordieux. Ne jugez point et vous ne serez point jugés, ne condamnez point et vous ne serez point condamnés, remettez et il vous sera remis. — *Luc* VI, 36, 37.

L'ansérine Bon-Henri croît dans les pierres, le long des m rs, dans les buissons, toujours à portée de la pauvre main qui la cherche ; son aspect n'a rien de brillant ; c'est un charme de plus dans la modeste charité, que le simple voile sous lequel elle s'approche de l'infortuné. La nature économise sa prévoyance ou ses soins dans les espèces animales ou végétales qu'elle doue d'une prodigieuse fécondité. La pêche mûrit son amande entre les remparts presque indestructibles d'un noyau et le revêtement que lui forme sa pulpe épaisse ; les mille semences d'une tige de l'ansérine toute bonne doivent éclore seules comme le frai des poissons. — Cette plante inconnue aux botanistes anciens a été considérée par ceux du moyen âge comme douée de qualités si excellentes qu'ils l'ont nommée *toute bonne*.

MAXIMES.

Cette clémence dont on fait une vertu, se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte et presque toujours par tous les trois ensemble.

(LAROCHEFOUCAULT.)

Etre sévère pour lui et indulgent envers les autres, tel est le véritable caractère du chrétien.

(Mme de LA SABLIÈRE.)

ARBRE DE FER — HOMICIDE.

L'homme me répondra de la vie de l'homme, a dit le Seigneur. — GENÈSE, IX, 5.

ARBRE DE LA FOLIE — INSENSÉ.

L'insensé, aveugle dans sa folie, s'imagine toujours que les autres manquent de raison. — Quand vous broyeriez l'insensé dans un mortier, comme on y broie l'orge avec un pilon, vous ne le corrigeriez pas. — *Eccl.* X, 3 — *Prov.* XXVII, 22.

ARBRE DE VIE — CROIX.

La prédication de la croix est une folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la force de Dieu. — A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de N. S. Jesus Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, et par qui je suis crucifié pour le monde. — 1 *Cor.* I, 18. — *Gal.* VI, 14.

Suivant l'opinion vulgaire, l'arbre de vie ou de la science du bien et du mal, était un pommier, mais cet arbre n'est point nommé dans la Bible. Les rabbins, qui ont mêlé aux saintes écritures beaucoup de fables, disent que Seth, après la mort d'Adam, lui mit dans la bouche de la semence de l'arbre de vie; que cette semence devint un arbre dont la croix de Jésus-Christ fut faite. Une autre fable contredit

la précédente. L'historien Gretzer dit avoir lu, dans un manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg, qu'Abraham planta un cyprès, un pin et un cèdre qui se réunirent en un seul arbre; que l'on coupa cet arbre, lorsqu'on prépara les matériaux du temple de Salomon, mais qu'il fut impossible de l'ajuster en aucun endroit; qu'alors Salomon en fit un banc; que la sibylle, y étant amenée, ne voulut jamais s'y asseoir et qu'elle prédit que le Rédempteur du monde mourrait sur ce bois; que Salomon l'entoura de trente croix d'argent, ce qui subsista jusqu'à Jesus-Christ, et qu'en effet la croix fut faite de ce bois. Les rabbins disent encore que toutes les eaux de la terre sortaient du pied de l'arbre de vie, et qu'il était d'une telle grandeur, qu'il aurait fallu marcher cinq cents ans pour en faire le tour. Peut-être ces rêveries extravagantes n'étaient-elles que des allégories.

Sur le bois de la sainte croix, Vaudelin a donné une singulière explication du mot ABRASAX. Ce terme mystique, *abrasax*, nom si révéré des païens, a fort exercé les savants qui voulaient absolument lui trouver une signification. Vaudelin a prétendu qu'*abrasax* est composé de quatre lettres initiales de plusieurs mots; les quatre premières, quatre mots hébreux; les trois dernières, trois mots grecs, qui sont :

A	ah	le père.
B	ben	le fils.
R	rouach	l'esprit.
A	acadosch	saint,
S	soterie	le salut.
A	apo	par.
X	xulo	le bois.

RÉFLEXIONS.

Si vous portez la croix de bon cœur, elle vous portera et vous conduira au terme désiré, c'est-à-dire là où cessent les souffrances; mais ce ne sera pas en cette vie..

(IMIT. DE J.-C. II, 12.)

Il y a des croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ. (FLÉCHIER. *Or. fun.*)

Il n'y a de salut pour l'âme, ni d'espérance de la vie éternelle que dans la croix. (IMIT. DE J.-C. II, 12.)

ARMOISE — BONHEUR.

Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux : Heureux l'homme qui espère en lui. Craignez le Seigneur vous qui êtes ses saints parce que rien ne manque à ceux qui le révèrent ; les riches ont souffert l'indigence et la faim, mais ceux qui cherchent le Seigneura uront tous les biens en abondance. *Ps.* XXXIII, 8-10.

L'armoise commune vulgairement appelée *Herbe de Saint-Jean* ou encore *Mère des herbes* croît dans les lieux incultes et sur les bords des chemins. Elle jouit depuis longtemps d'une grande réputation surtout comme tonique et fébrifuge. Ses propriétés ont été même exaltées à un tel point qu'il en est résulté des superstitions ridicules. Cueillie la veille de la saint Jean et placée au dessus de la porte des maisons ou au plancher d'une chambre elle en écarte les enchantements et la foudre, ou portée en guirlande à la même époque elle garantit de toutes sortes de malheur particulièrement de l'apparition des spectres.

RÉFLEXIONS.

Rien ne sert tant au bonheur de la vie que de connaître les choses comme elles sont : Cette connaissance s'acquiert par de fréquentes réflexions surtout ce qui passe dans le monde et fort peu par les livres.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

C'est jouir du bonheur que de voir sans envie le bonheur des autres et avec satisfaction le bonheur commun.

(BONNET.)

Le bonheur de soulager les infortunes est le plus grand que l'on puisse goûter dans la vie.

(Mme DE GENLIS.)

ARUM COMMUN OU GOUET — ARDEUR.

C'est le Seigneur qui donne la vigueur aux bras affaiblis, qui remplit de force les infirmes... ceux qui espèrent en lui auront

toujours une vigueur nouvelle, ils s'élèveront sur des ailes comme l'aigle, ils courront et ne tomberont jamais en défaillance. — Isaïe, xl, 29-31.

Les fleurs des Arums sont très remarquables ; une sorte de cornet en oreille d'âne ou en capuchon selon les espèces enveloppe en partie leur axe ou rachis qu'on nomme encore spadice. C'est sur lui que sont placés en anneau sur plusieurs rangs des anthères sessiles et plus bas des ovaires dans la même situation. La partie supérieure du spadice est nue, renflée en massue ; dans quelques e pèces il est entièrement recouvert par les organes de la reproduction. Ainsi la nature, en privant les plantes de calice et de corolle semble avoir voulu les en dédommager p r d'autres ornements.

DU GOUET.

Le Gouet commun, vulgairement connu sous le nom de *Pied-de-Veau*, est une plante qui se fait remarquer dans les bois, sur le bord des routes, le long des haies, dans les lieux humides en France, en Allemagne, en Suède et en Angleterre. La racine et les feuilles de cette plante contiennent un suc âcre, brûlant, vénéneux à un tel point qu'il suffit d'en mordre une feuille, même sans la macher, pour éprouver au palais et à l'orifice de la gorge une chaleur brûlante et très douloureuse. Il est à croire qu'il pourrait s'en suivre de très graves accidents si l'on en avalait même une légère portion ; il n'y aurait, dans ce cas, d'autre moyen d'y remédier que les boissons huileuses. Mais l'industrie humaine est parvenue à découvrir la substance alimentaire, au milieu même des poisons les plus violents, à l'en séparer, à la convertir en une nourriture abondante et salutaire. Tel le manioc dont la racine mangée crue serait un poison mortel, mais qui devient, étant préparée convenablement, presque le seul aliment de plusieurs peuplades indiennes. De même la racine du gouet, peut dans des années de disette, offrir de grandes ressources pour la nourriture de l'homme. L'acrimonie de ses racines diminue considérablement par la dessication. On la fait disparaître entièrement par la torréfaction et surtout par

des ébullitions répétées. A l'aide de ces derniers procédés on en obtient une fécule douce, blanche, nutritive et très abondante, propre également à faire de la colle, de l'amidon, des pâtes domestiques, mais surtout de fort bons potages, des bouillies, même du pain en galette. Parmentier avait proposé d'en tirer parti pour la nourriture dans les temps de disette. « J'en ai fait usage dit Bosc, pendant les orages de la révolution, lorsque j'étais réfugié dans la solitude de la forêt de Montmorency. Cette plante est si abondante dans cette forêt et dans beaucoup d'autres lieux qu'elle pouvait, à cette époque, assurer la subsistance de plusieurs milliers d'hommes si on eut connu sa propriété alimentaire : javais sérieusement compté sur les ressources qu'elle pouvait me procurer lorsque la mort de Robespierre mit fin à mes peines. »

On peut employer la racine du gouet comme la saponaire pour dégraisser le linge. Dans tout le bas Poitou, dit Tournefort, les femmes de la campagne blanchissent leur linge avec la pâte de pied de veau; elles coupent en morceaux la tige de cette plante lorsqu'elle est en fleurs, la font macérer pendant trois semaines dans de l'eau qu'elles changent tous les jours et font sécher le marc après l'avoir réduit en pâte.

RÉFLEXION.

Un esprit qui a de la vivacité est une pierre qui a de l'éclat ; celui qui a de la vivacité et du jugement est un diamant qu'il a tout ce qui lui faut pour le rendre précieux.

(FLÉCHIER *réflexions sur les caractères des hommes.*)

ARUM GOBE MOUCHE — PIÉGE.

N'introduisez pas tout homme en votre maison, car les piéges du trompeur sont en grand nombre. Comme l'haleine qui sort d'un estomac malade, ainsi est le cœur du Superbe, comme la

perdrix dans un piége, comme le chevreuil dans des rets, il attire les misérables et il jette au loin les yeux pour voir la chute de son prochain. — *Eccles.* XI, 31,32.

L'arum gobe mouche est une plante vivace originaire de Minorque, dont la tige marbrée est haute de 30 à 40 centimètres. Ses grandes fleurs d'une couleur livide ont absolument la forme d'une nasse à prendre le poisson et répandent une odeur cadavéreuse. Les mouches, trompées par ce funeste appas, pénètrent dans cette cave en écartant les poils divergents, qui cèdent à leurs efforts. Parvenues sur le spadix, elles reconnaissent leur erreur mais la sortie est impossible, car les poils résistant, et présentant leurs pointes raides, les retiennent dans cette espèce de piége empoisonné qui leur est tendu par le vice effronté et menteur.

MAXIME.

Toutes les vertus éclatantes nous doivent toujours être suspectes : il n'y a que l'amour de l'humiliation dont le démon ne peut jamais nous faire un piége.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

ASPHODÈLE RAMEUX — RÉSURRECTION.

Le corps de l'homme semblable à une semence est déposé dans le sein de la terre pour s'y corrompre et il ressuscitera incorruptible. Il faut que ce corps mortel revête l'immortalité. — I *Cor.* XV, 42, 53.

On reconnaît l'asphodèle rameux ou blanc à ses racines bulbeuses et multipliées, d'où part une tige haute d'un mètre environ, droite, cylindrique, nue et plus ou moins rameuse dans sa partie supérieure ; à ses feuilles radicales, nombreuses et d'un vert foncé ; à ses fleurs blanches, ouvertes en étoile et traversées d'une ligne brune ou rou-

geâtre. Cette plante, qui fait une des plus belles parures des parterres par la grâce de son port et l'éclat de ses fleurs, croît aux lieux montueux et découverts, dans les grandes plaines des contrées méridionales de l'Europe, en France, en Espagne en Italie. Quoique attachée aux pays chauds, elle ne craint pas d'habiter quelquefois des lieux où la neige reste six mois de l'année. On multiplie l'asphodèle blanc par ses semences ou par ses racines. Il se plaît dans un bon terrain exposé au soleil et néanmoins un peu frais, autrement il faut l'arroser afin qu'il donne des fleurs plus grandes et plus nombreuses.

DE L'ASPHODÈLE RAMEUX.

L'Asphodèle rameux est une plante qui se recommande par ses propriétés économiques. Ses bulles desséchées comme les autres racines fournissent une substance amilacée très nourrissante. On peut en faire une sorte de pain au moins égal à celui qu'on obtient de la farine de pomme de terre.

En Espagne, on donne aux bestiaux les bulbes crues ou cuites de l'asphodèle rameux. Dans une ferme de ce pays, une partie des animaux fut nourrie seulement avec du foin et de la paille et l'autre partie avec des racines d'asphodèle. Les premiers furent incommodés par un hiver très humide et très inconstant, tandis que les autres le supportèrent parfaitement et engraissèrent pour la plupart. Dans les Pyrénées où cette plante est très commune, on arrache ses bulbes à leur maturité pour en nourrir bien des bestiaux. La culture en grand de cette espèce d'asphodèle offrirait une ressource précieuse contre la disette.

La propriété nutritive de l'asphodèle blanc était bien connue des anciens qui l'avaient consacré aux mânes et à Proserpine. Au-delà de l'Achéron, dit Lucien, est une vaste prairie d'Asphodèles à travers laquelle passe le fleuve d'oubli. Homère parle également dans l'Odyssée de cette prairie des enfers. Achille charmé d'apprendre de la bouche d'Ulysse que son fils a paru avec éclat parmi les héros, s'éloigne, et traverse à grands pas la sombre prairie d'Asphodèles. Dans le même poème, les ombres des chefs qui s'étaient emparés du palais d'Ulysse franchissent, sous la conduite de Mercure, les flots de

l'Océan, le rocher élevé de Leucate, et traversant les portes du soleil et le peuple des songes arrivent, en un moment, aux prairies où fleurit l'Asphodèle qu'habitent les morts, vains et légers fantômes.

Les Grecs et les Romains plantaient l'asphodèle blanc dans le voisinage des tombeaux, avec le lis, la rose, la violette, l'amaranthe et le narcisse. Ils voulaient que la dernière demeure de leurs pères fut constamment parfumée par ces fleurs odoriférantes. Ils choisissaient les plus beaux sites pour y élever ces monuments simples, mais d'une si grande expression que le voyageur parcourant les ruines de Rome ou d'Athènes, s'arrête encore aujourd'hui devant un tombeau, et oublie pour ainsi dire les temples, les statues, les colonnes, les obélisques, pour se livrer au charme mélancolique qui s'empare de son âme,

RÉFLEXION.

Veillons sur nos corps, car il nous faudra rendre compte à Dieu de tout ce que nous aurons fait par leur ministère.

(Saint Cyrille, *Catéchèse*).

ASPHODÈLE JAUNE — REGRET.

Prenez garde de ne pas vous attrister comme tous ceux qui n'ont point d'espérance. Si nous croyons, en effet, que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui seront endormis en lui... Consolez-vous donc les uns et les autres par ces paroles. — 1. *Thess.* iv, 12, 17.

L'asphodèle jaune, connu vulgairement sous le nom de *Bâton* ou *Verge de Jacob*, est une des plus belles plantes vivaces de nos parterres. Sa racine est composée de fibres charnues, jaunes, d'où s'élève une tige droite, ferme, haute de près d'un mètre cinquante et garnie, dans toute sa longueur, d'un grand nombre de feuilles très-menues. Cette tige se termine par un bel épi de fleurs nombreuses et d'un jaune d'or qui s'épanouissent en été. En Sicile, les habitants des campagnes

mangent la tige de l'asphodèle jaune, lorsqu'elle commence à pousser. Elle a à peu près la saveur de l'asperge.

LA PAUVRE FILLE.

On a des regrets quand on conserve le souvenir pénible d'avoir dit ou fait quelque chose qui peut être préjudiciable à autrui ou à nous-mêmes : ou bien encore, d'après quelques auteurs, quand on ne peut écarter de son souvenir l'idée amère d'avoir perdu une personne qui nous était chère. Personne n'est exempt de regrets, mais, comme ils sont souvent très-superficiels, ils ne témoignent guère le mal ; ils témoignent seulement du malheur ou de l'imprudence de celui qui a sujet d'en éprouver.

Nous venons de dire que l'on éprouvait des regrets quand on ne pouvait écarter de son souvenir l'idée amère d'avoir perdu une personne qui nous était chère. Mais quels ne doivent pas être alors nos regrets, lorsque nous avons perdu tout ce que nous avions de plus cher au monde, c'est-à-dire une mère chérie.

J'ai fui ce pénible sommeil,
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil,
S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleur,
Sa mère lui portait sa douce nourriture,
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas, semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau !
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'ai pas même de berceau.
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau ;
Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,

Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais, sous son toit de feuillée,
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et, de loin, je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant je dirige mes pas ;
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!
Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs,
Qu'en m'y laissant peut-être, y répandit ma mère.
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent du tombeau l'asile solitaire,
Mais, pour moi les tombeaux sont tous indifférents :
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps,
Loin des bras qui m'ont repoussée :
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !

ALEX. SOUMET.

RÉFLEXIONS.

Nous ne regrettons pas toujours la perte de nos amis par la considération de leurs mérites, mais par celui de nos besoins et de la bonne opinion qu'ils avaient de nous.

(LAROCHEFOUCAULT.)

Ce qu'on appelle mort n'est qu'un voyage : c'est pourquoi il ne faut pas pleurer celui qui est parti avant nous, mais plutôt désirer de le suivre.

(TERTULLIEN, *livre de la patience*).

1 Aster _ 2 Thuya _ 3 Hemerocalle _ 4 Camara piquant _ 5 Epine Vinette _ 6 Tilleul _ 7 Violette

ASTER — AMOUR DE DIEU.

Vous adorerez le Seigneur, votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. — Votre amour pour Dieu ne doit pas consister en paroles et en discours, il faut qu'il soit agissant et sincère. — *Deut.* VI, 13. — SAINT-JEAN, III, 18.

Comparer des fleurs à des astres, c'est faire descendre le ciel sur la terre; leur en imposer le nom, c'est donner une grande idée de leur beauté. En effet, quand ces fleurs sont frappées par le soleil, qu'elles lui présentent le disque doré de leur corolle et les rayons empourprés de leur contour, on dirait autant d'étoiles répandues sur la verdure des prés.

Parmi les principales espèces de ce genre, l'aster amelle est une des plus remarquables (Pl. XVII, n° 1), aussi mérite-t-elle, par sa beauté, d'être comparée à une étoile, surtout quand elle développe ses fleurs en corymbe, à disque jaune, couronnées de rayons d'un beau bleu. Les feuilles sont nombreuses, rudes et un peu velues. Elle croît sur les collines arides et dans les contrées méridionales. On lui donne quelquefois le nom d'œil de Christ.

RÉFLEXIONS.

C'est une grande chose que l'amour de Jésus; c'est un très grand bien; seul il rend léger tout ce qui est pesant et supporte avec égalité toutes les vicissitudes de cette vie, car il porte son fardeau sans en sentir le poids, et il rend doux et agréable tout ce qui est amer.
(L'IMIT. DE J.-C. III, 5.)

Qu'elle est à plaindre l'âme infortunée qui ne cherche point le Seigneur, et ne se sent point d'amour pour lui! Elle demeure aride, et le bonheur lui est toujours inconnu.
(SAINT AUGUSTIN, *Manuel.*)

Sans l'amour de Dieu, toutes les vertus sont superficielles et ne jettent jamais de profondes racines dans les cœurs.
(FÉNELON, *Entretiens.*)

AUBÉPINE — ESPÉRANCE.

Béni soit l'homme qui se confie au Seigneur et dont le Seigneur est l'espérance. — *Jérémie*, XVII.

La douce odeur que répandent dans les premiers jours du mois de mai les fleurs de l'aubépine nous a fait oublier que cette plante était armée d'épines. Cette fleur est une de celles dont nous aimons à orner nos appartements, pour célébrer le retour du printemps. Elle est alors pour nous le symbole de l'espérance, car elle nous annonce que l'hiver a tout à fait fui devant les rayons bienfaisants du soleil. Cet arbrisseau affecte assez généralement la forme d'un buisson, mais dans certains terrains, aidé par la culture, il s'élève à la hauteur d'un arbre de médiocre grandeur. Son bois est dur, son tronc tortueux, ses rameaux nombreux et diffus, armés de fortes épines.

DE L'AUBÉPINE.

Qui ne connaît l'aubépine? On ne peut nommer ce joli arbrisseau sans éprouver un sentiment de jouissance. Ce nom se lie à tout ce que la nature offre de charmes, au souffle du zéphir, à l'émail des prairies, au chant des oiseaux ; il nous transporte dans un tourbillon d'idées enivrantes. La jeunesse de nos villes du midi, que les beaux jours du printemps font sortir en joyeux essaims, hors de leurs murs, y rentre le soir en tenant en main des rameaux d'aubépine, dont les épines se cachent sous des bouquets de fleurs, du blanc le plus pur et du parfum le plus suave, et apparaîtront bientôt quand celles-ci seront fanées, emblème touchant des plaisirs fugitifs, d'un jeune âge derrière lequel se cachent les noirs soucis de l'âge mûr.

L'aubépine est moins éclatante que le magnifique cerisier double, mais les grappes de ses fleurs se balancent doucement sur ses rameaux flexibles et disposées avec une grâce inimitable. Bientôt elle

changera ses fleurs en petits fruits rouges et les oiseaux habiteront à l'entour. C'est là qu'il faut venir entendre leurs concerts.

C'est de guirlandes d'aubépine que sont faites ces grandes couronnes qu'on suspend encore à Bordeaux, au dessus des rues, comme pour couronner le roi du printemps, couronnes qu'on illumine le soir de verres de diverses couleurs, et sous lesquelles voisins et voisines se réunissent pour former de joyeuses rondes, *voisinage*, lien si doux, lien sacré comme celui de l'hospitalité chez les anciens, connu dans nos villes du midi et qu'on ignore à Paris, où souvent, dans la même maison, le même étage renferme plusieurs familles aussi étrangères les unes aux autres que s'il y avait entr'elles tout un diamètre du globe. Dans les Hautes Pyrénées, un bouquet d'aubépine accompagne toujours la petite croix qu'on plante en mai, dans les champs, et qu'on attache aux arbres auxquels se marie la vigne, pour attirer d'abondantes moissons et de riches vendanges.

L'aubépine jouait aussi son rôle dans les cérémonies de l'antiquité : aux noces des Grecs on portait des branches fleuries d'aubépine. C'était de bois d'aubépine qu'étaient faits les flambeaux qu'à Rome, un jeune homme libre, ayant son père et sa mère pleins de vie, portait devant la jeune épouse pour guider ses pas vers la chambre nuptiale, usage qui, selon Pline, remontait aux premiers temps de cette ville, à l'enlèvement des Sabines, qui avait eu lieu à la clarté des flambeaux de cette espèce. Ces peuples avaient aussi coutume d'attacher des branches d'aubépine près du berceau des nouveaux-nés, sous prétexte qu'elles avaient la propriété de chasser les maléfices.

Diodore de Sicile, rapporte que les Troglodites passaient la tête de leurs morts entre les jambes, et les liaient dans cette posture avec des branches d'aubépine; qu'ensuite, ils leurs jetaient des pierres en riant, jusqu'à ce qu'ils en fussent couverts. Ne pouvait-on pas voir là un acte de foi et n'était-ce pas pour témoigner hautement de leur adhésion au dogme de l'immortalité de l'âme qu'ils traitaient ainsi leurs cadavres.

L'aubépine, par ses ramoncules nombreux et flexibles est susceptible de prendre, sous les ciseaux du jardinier, toutes sortes de formes :

c'est l'arbrisseau le plus propre à former ces haies vives qui sont en même temps des murs de défense et des palissades d'agréments.

MAXIMES.

Malheur à l'homme qui met son espérance dans l'homme, et qui cherche à s'appuyer sur un bras de chair!

(ORIGÈNE, *Homélies.*)

L'espérance est un sentiment si naturel à l'homme, que quoi qu'il fasse, si charnel qu'il puisse être, il ne saurait s'en affranchir; il lui est impossible de ne vivre que dans le présent.

(S. EUCHER, *Lettres.*)

BAGUENAUDIER ARBORESCENT — AMUSEMENT FRIVOLE.

O enfants des hommes! jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi courez-vous après la vanité et le mensonge?
Ps. IV, 3.

Le baguenaudier arborescent (Planche II, n° 1), est un arbrisseau haut de trois à quatre mètres, et dont la tige se divise en rameaux revêtus d'une écorce grise. Ses fleurs sont jaunes, disposées en grappes axillaires, pédonculées, peu garnies. Il croît dans les bois et les buissons des provinces méridionales. Son feuillage élégant, ses belles siliques, l'ont fait accueillir dans les parcs, dans les bosquets, où ses fleurs se renouvellent pendant toute la belle saison. Il est d'ailleurs fort intéressant pour la classe indigente ou peu aisée. Ses feuilles et ses gousses purgent aussi bien que le séné d'Alexandrie, ce qui leur a fait donner le nom de *faux séné*, ou séné d'Espagne.

Ce qui caractérise surtout cet arbrisseau, c'est la forme de ses gousses vésiculeuses, contenant des semences attachées aux deux bords de la partie supérieure. Ces gousses apparaissent comme autant de vessies gonflées d'air; lorsqu'on s'amuse à les presser entre les doigts, elles crèvent, et l'air en sort avec bruit. Pour cette raison, il plaît beaucoup aux enfants frivoles, jeune ou vieux. C'est de cet insipide amusement qu'est venu le mot *baguenauder* ou niaiser.

1 Baguenaudier _ 2 Brize tremblante _ 3 Anem Hépatique _ 4 Adonis _ 5 Altea _ 6 Bouton d'Or _ 7 Belle de j

RÉFLEXION.

Les amusements frivoles du siècle ne nous ôtent pas moins le goût et le discernement des vrais biens que les passions les plus criminelles.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

BAGUENAUDIER D'ÉTHIOPIE — PRODIGALITÉ.

Des nuages, du vent, point de pluie, voilà l'homme prodigue de ses promesses et avare de ses dons. — *Prov.* XXV, 14.

Le baguenaudier d'Éthiopie est un charmant petit arbrisseau du cap de Bonne-Espérance, dont les belles et grandes fleurs, d'un rouge éclatant, sont relevées par un joli feuillage d'un blanc argenté.

RÉFLEXION.

Craignez, mes chers enfants, la prodigalité :
C'est dépenser sans choix, sans raison ni mesure ;
Ce n'est pas le bonheur que cet excès procure :
Un bien mal employé fut toujours regretté.

(MOREL-VINDÉ, *Morale de l'Enfance.*)

BALSAMINE — IMPATIENCE.

Malheur à ceux qui ont perdu la patience et qui ont abandonné les voies droites et qui s'en vont en des sentiers inconnus ! Que feront-ils lorsque le Seigneur commencera à examiner toutes choses ? — *Eccl.* XV, 15, 16.

La balsamine des Jardins (Pl. XXIX, n° 1), plante apportée de l'Inde vers la fin du XVIe siècle est une des plus communes et des plus belles

qui décorent nos jardins. Elle est annuelle, disposée en petits buissons fort jolis et fleurit presque tout l'été. Le lieu de sa naissance indique les précautions que l'on doit prendre pour sa culture dans les climats élevés; la plus légère gelée blanche noircit la tige et la fait promptement périr.

Les corolles de la balsamine sont ordinairement d'un incarnat foncé, rayé par fois, ou jaspé de blanc. On en voit cependant de violettes et de quelques autres teintes. Ses fleurs sont remarquables surtout par les capsules qui se tordent à leur maturité, et lancent les graines avec une force qu'accompagne une explosion; c'est l'artillerie de Flore. C'est de cette faculté, sans doute, qu'est venue à cette jolie plante le nom de *noli me tangere, ne me touchez pas.*

RÉFLEXION.

La patience, enfants, soulage le malheur;
Celui qui ne sait pas supporter sa douleur
Augmente ses tourments par son impatience :
S'irriter de ses maux, c'est doubler sa souffrance.
(MOREL-VINDÉ, *Morale de l'Enfance.*)

BARDANE — IMPORTUNITÉ.

L'âme de l'importun est à charge à lui-même et ses discours sont un fardeau. — *Pro.* XVI, 26.

La bardane est une plante qui croît aux bords des champs et des chemins, dans les lieux incultes, dans les décombres. Sa tige est épaisse, droite, haute d'environ un mètre et porte des feuilles amples, d'un vert foncé en dessus, blanchâtres et cotonneuses en dessous. Les fleurs d'une teinte purpurine, forment des têtes arrondies, toutes garnies d'une espèce de coton entre leurs écailles calicinales.

Le célèbre Barthez recommande beaucoup les décoctions de la bar-

1 Balsamine — 2 Saponaire — 3 Verveine — 4 Tame — 5 Pensée

dane comme un doux sudorifique qui soulage surtout les vieux goutteux. Forestus rapporte qu'un malade retenu au lit par des douleurs de goutte, sans pouvoir remuer aucun de ses membres et ne pouvant être guéri par aucun des remèdes que lui prescrivaient les médecins, fit usage de la décoction de bardane dans de la bière, ce qui lui fit rendre une grande quantité d'urines blanches semblables à du lait et qu'il fut ainsi délivré de ses douleurs. — Les jeunes tiges de la bardane, coupées avant la floraison de la plante, dépouillées de leur écorce et parfaitement cuites sont presque aussi agréables que les asperges. On les mange également crues en salade, assaisonnées avec de l'huile et du vinaigre.

On a fait de la bardane le symbole de l'importunité parce que son fruit hérissé est orné de petits crochets à pointes très-aiguës et assez fermes qui s'accrochent aux vêtements d'une manière si importune qu'il faut les en arracher avec effort.

RÉFLEXION.

L'importunité naît de l'ignorance, ou, ce qui revient au même, de la sottise. Cela est si vrai que c'est le rôle d'un sot d'être importun et qu'un homme habile sent bientôt s'il convient ou s'il ennuie

(Poujol).

BASILIC — PAUVRETÉ.

Si un de vos frères tombe dans la pauvreté, ne soyez point insensible, ne fermez pas votre main,.. la pauvreté du juste vaut mieux que l'opulence des pécheurs. — DEUT. XV, 7, *Ps.* XXXVI, 16.

Le basilic est une plante originaire des Indes orientales et de la Chine. On la cultive dans presque tous les jardins, où on peut la reconnaître aisément à l'odeur aromatique et suave qu'elle exhale. Ses fleurs sont petites, blanchâtres ou un peu rougeâtres et disposées en

grappes simples et terminales; la tige dans quelques espèces fortement ramifiées forme un petit buisson épais, touffu, d'un aspect assez agréable.

On sème le basilic depuis le mois de février jusqn'au commencement de juillet. Lorsqu'il est replanté, il faut l'arroser fréquemment et le garantir pendant quelques jours de l'impression du soleil, surtout dans les pays chauds. Cette plante est très-agréable dans les jardins des provinces méridionales ou la verdure est assez rare. On plante les pieds à vingt-cinq ou trente centimètres l'un de l'autre. On les taille sur les côtés et par dessus; alors ils poussent en même temps leurs rameaux, ils se touchent et forment un joli tapis de verdure. Pour que le basilic prospère il lui faut une bonne expositon et une terre substantielle.

Outre leur bonne odeur, les basilics ont encore des propriétés économiques et médicales qui les font rechercher. Leur saveur piquante, agréable est comme anisée les place au rang des épices; on en fait usage dans la cuisine. Quelques personnes prennent l'infusion des feuilles comme du thé pour les maux de tête.

RÉFLEXIONS.

Ne regardez pas tant le pauvre qui reçoit votre aumône que Dieu qui s'engage à vous la rendre ; ne considérez pas celui qui prend ce que vous lui donnez, mais plutôt celui qui s'en constitue votre débiteur.

(SAINT-CHRYSOSTOME, *Sermons*).

Le pauvre ressemble à un rameau maltraité par l'orage, qui s'élance cependant vers les cieux.

(SAINT-EPHREM, *Discours ascétiques*).

Les pauvres! oh que ce sont de grands seigneurs au ciel!

(SAINT VINCENT DE PAUL, *Max. et cons.*)

BELLADONE — MÉCHANCETÉ.

Ne devenez pas, au lieu d'ami, l'ennemi de votre prochain, car le méchant héritera de la honte et de l'ignominie comme le fourbe et l'envieux. — *Eccl.* VI, 1.

La belladone est une plante de la famille des solanées. Son nom

français lui vient de l'usage que font les Italiennes de son eau distillée qu'elles croient propre à entretenir la blancheur et l'éclat de leur teint. Son nom latin *atropos*, lui vient d'Atropos, l'une des trois parques de la mythologie grecque, chargée de trancher le fil de la vie des hommes.

DE LA BELLADONE.

La belladone croît dans les pays chauds et tempérés; on la trouve dans les lieux habités et dans les bois où elle se multiplie d'elle-même par ses semences et ses racines; elle s'élève à près d'un mètre. Sa tige est velue, très rameuse, ses feuilles assez grandes, ovales; ses fleurs penchées sont d'un rouge brunâtre et ont un limbe partagé en cinq lobes.

La teinte sombre de la belladone et l'odeur nauséabonde, quoique faible, qu'elle répand, suffisent pour la faire regarder comme une plante suspecte, et cependant tout cela est encore loin de donner l'idée des funestes effets qu'elle produit. Malheur à l'enfant imprudent qui se laisserait séduire par la figure des baies de la belladone et par leur goût douceâtre! Bientôt se manifesteraient les symptômes les plus alarmants : l'ivresse, un délire assez communément gai, une soif inextinguible, de violents efforts pour vomir, des convulsions, le refroidissement de tout le corps et enfin la mort. Si l'on porte remède sur le champ, il faut chercher à faire vomir et employer les acides végétaux; plus tard il pourrait être dangereux d'exciter le vomissement autrement que par des boissons chaudes; on emploie aussi les mucilagineux. Quelques chroniqueurs racontent que des armées ont quelquefois abandonné à leurs ennemis des tonneaux de vin dans lesquels on avait mêlé le suc des baies de cette plante : ce vin occasionnait aux soldats qui en buvaient un sommeil léthargique, pendant lequel il était facile de les attaquer avec un grand avantage. On a dit la même chose de la mandragore.

Mais si la belladone a des qualités malfaisantes, elle fournit aussi de grands avantages à la médecine. A petite dose elle est narcotique, stupéfiante et calmante d'une manière toute spéciale. Elle paraît agir

principalement sur le système nerveux, en émoussant la sensibilité. On l'emploie à l'intérieur dans les névralgies, la coqueluche, la toux convulsive, le croup, l'asthme, les cancers, etc., etc. Elle est regardée comme un préservatif de la scarlatine. A l'extérieur on s'en sert avec avantage comme calmant contre certaines inflammations aiguës et chroniques de la peau, le rhumatisme, etc., etc.

L'homme impie, toujours prêt à accuser le Créateur des objets qu'il croit inutiles parce qu'il n'en peut connaître l'utilité, a fourni une idée juste et philosophique à M. Marquis, professeur de botanique, à Rouen, dans une idylle sur les solanées, c'est-à-dire sur la famille de la belladone. Son héros, après avoir murmuré de l'existence des poisons, dit :

Me souvenant alors que du cancer rongeur,
Ces poisons redoutés ont calmé la douleur;
Qu'à leur vertu, souvent on vit céder l'ulcère,
J'ai reconnu partout l'attention du Père,
Et des biens et des maux j'ai compris le lien;
J'ai béni l'*Éternel* et j'ai dit : *tout est bien.*

RÉFLEXIONS.

Les méchants trouvreont Dieu partout, en haut et en bas, nuit et jour; quelque matin qu'ils se lèvent, il les prévient; en quelque lieu qu'ils s'écartent, sa main est sur eux.

BOSSUET,
(*Polit. tirée de l'Écrit. sainte.*)

La bouche du méchant est un trou puant et pestilentiel; la langue médisante, meurtrière de l'honneur d'autrui, c'est une mer et une université de maux, pire que le fer, le feu, le poison, la mort, l'enfer.

(P. CHARRON.)

BELLE DE JOUR — COQUETTERIE.

La beauté d'une femme sans pudeur est comme un collier d'or au cou d'un animal immonde. — *Prov.* II, 22.

Parmi les liserons admis dans nos jardins, le liseron tricolore, vul-

gairement appelé *Belle de jour*, *liseron du Portugal*, y occupe le rang distingué que lui ont mérité la beauté, la belle forme et le nombre de ses fleurs, assez grandes, jaunes dans le fond, d'un beau bleu de ciel sur ses bords, blanches dans le reste de leur étendue et quelquefois panachées ou tout à fait blanches (Planche II, n° 7). Elles se montrent dans l'été et si l'on a soin de couper la plante avant la chute des dernières fleurs, elle repousse et fleurit de nouveau jusqu'aux gelées.—On ne pouvait choisir une fleur plus élégante pour en faire le symbole de la coquetterie.

DE LA COQUETTERIE.

La coquetterie est un désir immodéré de plaire, et l'art que les femmes emploient pour contenter ce désir, c'est-à-dire l'emploi de toutes les petites manières dont elles se servent pour se rendre agréables à ceux qu'elles veulent enlacer de leurs filets, constitue la *minauderie*. — La minauderie n'est donc par elle-même ni un vice, ni un défaut, mais tout simplement la mise en action des moyens de plaire que la coquetterie inspire. Quant à la *coquetterie*, ce vice de la femme coquette, car c'en est un, elle naît ou de la manie que les femmes ont de se faire courtiser, ou d'un sentiment d'orgueil et de vanité plutôt que de libertinage.

La coquetterie chez la femme peut aller bien loin; et que d'exemples ne pourrions-nous pas en citer! Il est vrai que peu la poussent jusqu'à l'extrémité, mais malheureusement, pour un trop grand nombre, surtout dans nos cités, allumer, dans le cœur de l'homme, par des manières agaçantes, par des poses voluptueuses, une passion qu'on ne songe même pas à partager; exciter en lui des désirs brûlants, et à l'aide de ce manége se faire rechercher et aimer par plusieurs à la fois, est un désir si vif, un besoin si impérieux, qu'elles en font leur seule et unique pensée; c'est le seul plaisir qu'elles veuillent goûter. Qu'il soit satisfait, qu'elles puissent en tirer vanité aux yeux de leurs compagnes et du monde, voilà tout ce qu'elles envient.

Mais comme cette pensée est une pensée coupable, comme la coquetterie, quelle que soit l'idée dominante qui anime la femme

suppose un dérèglement moral, si ce n'est une dépravation honteuse, comme généralement on a dans la société une fort mauvaise idée des coquettes et cela, parce que, à quelques rares excepfions près, une jeune personne qui minaude court à sa perte, si elle n'est déjà perdue; comme une fille coquette peut bien n'être pas criminelle, mais n'est jamais innocente; comme enfin, chez quelques-unes, la minauderie est l'expression mimique de la luxure, on ne saurait trop s'élever contre la coquetterie, dont le moindre mal est assurément quelque chose de bien grand.

La coquetterie est un des ornements et en même temps l'un des plus grands vices des femmes. Poison qu'elles jettent dans l'air et que respirent ceux qui les approchent; poison qui produit au cerveau des vertiges et obscurcit la raison, qui souffle dans le cœur les ferments du désir, de l'amour malheureux; il fait à lui seul plus de mal aux hommes, aux jeunes gens surtout, que toute les impulsions de leur propre nature. Il est vrai que les hommes les plus dépravés éprouvent une sorte de répulsion pour les coquettes déhontées; mais qui dira aux jeunes personnes les dangers qu'elles courent en entrant dans le monde, si elles s'attachent à la coquetterie et la répulsion qu'elle fait éprouver? Sera-ce les femmes âgées, dont l'expérience ou l'usage du monde a formé la raison? Hélas! les jeunes personnes écoutent peu les femmes qui ont cessé d'être coquettes, et celles qui conservent de la coquetterie en vieillissant seraient de bien mauvaises conseillères, puisqu'elles sont pires que les jeunes. Oui, une femme coquette ne se rend point justice sur la passion de plaire et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. Elle regarde le temps et les années comme quelque chose qui ride et enlaidit les autres femmes; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre; elle meurt parée et en rubans de couleur.

C'est à vous toutes, mères de famille, qu'est réservé le soin de corriger vos filles. Epiez avec soin leurs inclinations, et si vous découvrez en elles la moindre tendance à devenir coquettes, montrez-leur ce vice dans toute sa nudité, afin qu'elles puissent le reconnaître

et le haïr. Dites-leur que c'est un très-mauvais parti pour une femme que d'être coquette. Il est rare que celles de ce caractère allument de grandes passions, ce n'est pas à cause qu'elles sont légères, comme on croit communément, mais parce que personne ne veut être dupe. Mais ce n'est pas assez et vous devez avant toutes choses leur inspirer l'amour de la chasteté, selon l'Évangile. Alors, n'en doutez pas, il leur sera facile de se retenir sur la pente glissante du précipice dans lequel leur réputation et leur vertu iraient s'engloutir.

RÉFLEXIONS.

La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes. Mais toutes ne la mettent pas en pratique ; parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison.

(LAROCHEFOUCAULT.)

De même que dans l'homme, la prudence est la gardienne et le rempart des vertus et des bonnes mœurs, de même, dans la femme, la pudeur et la chasteté nourrissent, soutiennent, protégent toutes les bonnes qualités.

(S. CYPRIEN, *Traités.*)

BELLE DE NUIT — TIMIDITÉ.

Comme une palissade en un lieu élevé et une muraille de pierre sans ciment ne résisteraient pas à la tempête, ainsi le cœur timide et l'esprit de l'insensé ne résisteront pas à la crainte.
Eccl. XXII, 21, 22.

La Belle de nuit du Pérou est une très-belle plante qui ne s'élève guère qu'à la hauteur de 50 à 60 centimètres. Sa racine est épaisse, charnue et pivotante. La tige principale qui s'élève de cette racine jette beaucoup de rameaux et ces rameaux poussent de manière à former une tête large, arrondie et chargée de fleurs. On la cultive dans nos parterres en la semant en place aussitôt qu'on ne craint plus les gelées tardives. Ses fleurs varient singulièrement dans leurs couleurs

et sur le même pied. Il n'est pas rare d'en voir de rouges, de blanches, de jaunes; d'autres sont panachées de rouge et de blanc, d'autres de jaune et de rouge.

Enlevée au Pérou, son sol natal, cette fleur était passée dans les jardins des possessions espagnoles, sa beauté lui fit donner le nom de *merveille du Pérou*. Ce nom lui fut encore confirmé par un phénomène particulier, offert par la fleur, et qui jusque-là n'avait pas encore été observé en Europe, celui de ne s'ouvrir qu'au coucher du soleil et de ne se fermer qu'à son lever, d'où lui est venu le nom vulgaire de *Belle de nuit*, et ce qui sans doute a fait choisir cette plante pour être le symbole de la timidité. Le phénomène de l'épanouissement de ses fleurs au coucher du soleil tient, d'après l'explication de Linné, à ce que cette plante, née dans un hémisphère opposé au nôtre, où le jour existe lorsque nous avons la nuit, conserve chez nous la faculté de s'ouvrir à la même heure du jour, qui arrive pour nous à l'entrée de la nuit. C'est, du reste, ce que le poète Castel nous fait très-bien entendre dans ces vers, après avoir dépeint le phénomène :

Mais chacune le soir voile son front vermeil,
Se retire à son heure, et cède au doux sommeil.
Si l'on voit quelques fleurs d'origine étrangère
Éviter parmi nous l'éclat de la lumière,
Et comme les beautés qui règnaient à la cour,
Veiller pendant la nuit, dormir pendant le jour,
C'est qu'aux lieux où l'Europe a ravi leur enfance
Naît le jour, quand la nuit vers nos climats s'avance;
C'est que de leur patrie elles suivent les lois
S'ouvrent à la même heure ainsi qu'au même mois.

RÉFLEXION.

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on veut en corriger.

(Larochefoucault.)

BÉTOINE — SURPRISE.

L'homme ne connaît pas son terme, et comme les poissons sont pris à l'hameçon, les oiseaux aux filets, ainsi les enfants des hommes sont pris au jour mauvais quand il leur arrive soudain. — *Eccl.* IX, 12.

La bétoine officinale est une plante qui croît dans le nord et jusque dans les contrées les plus méridionales; elle est très commune dans les bois et les prés un peu secs. L'odeur pénétrante de cette plante, respirée trop longtemps lorsque la plante est fraîche, produit des étourdissements, une sorte d'ivresse. Quelques personnes la prennent en guise de thé, d'autres la fument comme le tabac. Réduite en poudre on l'emploie comme sternutatoire. Elle communique aux laines, imprégnées d'une légère dissolution de bismuth, une couleur brune, belle et solide.

Jamais, peut-être, enthousiasme n'a été porté si loin pour une plante comme pour celle-là: maux d'yeux, de tête, d'oreilles, engourdissement des membres, morsure de serpent, etc. Enfin, presqu'aucune des maladies qui affectent le corps humain ne pouvait résister à la vertu toute puissante de la bétoine. C'était déjà passer les bornes de la vraisemblance! Bientôt la bétoine deviendra plante sacrée. Musa, médecin d'Auguste, avait fait un petit ouvrage sur les propriétés de la bétoine, dans lequel il disait que cette plante était la sauvegarde de l'âme aussi bien que du corps, garantissant ceux qui voyagent la nuit de toute espèce de charmes et de dangers, écartant les visions et les fantômes des lieux saints et du tombeau des morts.

RÉFLEXION.

Quand vous êtes au matin, pensez que vous n'irez peut-être pas jusqu'au soir, et quand vous êtes au soir, ne vous flattez pas de voir le matin. Soyez donc toujours prêt, et vivez de telle sorte que la mort ne puisse pas vous prendre au dépourvu. Plusieurs meurent d'une mort subite et imprévue, car le fils de l'homme viendra à l'heure que l'on n'y pense pas. (IMIT. DE J.-C. I, 23.)

BLÉ — RICHESSE.

Celui qui aime l'or ne sera point justifié, et celui qui cherche l'argent n'évitera pas le péché. L'or en a fait tomber plusieurs et ses illusions ont entraîné leur ruine. L'or amène la chute de ceux qui le convoitent! les imprudents, ils périront par lui. — *Eccl.* XXXI, 5-7.

C'est avec beaucoup de raison qu'on a choisi le blé ou froment pour être le symbole de la richesse. On ne pouvait choisir une plante plus remarquable que celle-là. Le blé, en effet, est le véritable nœud des sociétés, le principe de toutes les richesses, le véhicule et l'aliment unique du commerce. Le blé est encore le moyen des arts et des talents, et l'unique base de toute prospérité dont l'argent n'est jamais que le signe. On ne connaît point le sol originaire du blé; mais les fleuves ne cachent-ils pas leurs sources, et les bienfaiteurs du monde n'ont-ils pas été presque tous connus que par leurs bienfaits? Le temps triomphe de la gloire, mais le monument d'un génie supérieur se transmettra lui-même d'âge en âge, et de race en race le blé sera cultivé.

DU BLÉ OU FROMENT.

Les services que l'homme retire des céréales furent donc considérés avec raison comme un des grands bienfaits du Créateur, et la reconnaissance, si naturelle au cœur humain, l'a conduit à rapporter à une divinité un don aussi précieux, ou du moins à considérer comme digne de l'apothéose, l'auteur inconnu d'une si importante découverte.

Parmi ces riches graminées que l'homme a su s'approprier par la culture, le froment est, sans contredit, la plus précieuse, celle qui fournit à l'homme l'aliment le plus sain, qui s'unit à toutes les autres substances nutritives, tellement qu'on croirait, quelque abondantes que puissent être ces dernières, éprouver une véritable disette, si les céréales, surtout le froment, venaient à manquer.

Mais l'espèce la plus remarquable de toute cette famille, c'est le

froment commun ou cultivé; c'est lui, en effet, qui fournit la meilleure farine, la plus abondante en *gluten*, substance très essentielle pour faire lever, fermenter la pâte et produire un pain d'une excellente qualité. L'autre portion de la farine est une fécule amylacée, un véritable amidon. Quand cette substance existe seule, c'est-à-dire sans gluten, il n'est plus possible d'en faire du pain; voilà pourquoi les farines de riz, de maïs, de sorgho, de millet, etc., où il n'y a point, ou presque point de gluten, ne fourniront jamais de véritable pain, mais des espèces de galettes lourdes, indigestes, tandis que employées en *polenta* ou bouillies, elle deviennent un très bon aliment.

Ce n'est qu'avec le temps que l'art de faire le pain s'est perfectionné au point où nous le voyons maintenant. Les premiers Romains ignoraient les procédés de sa fabrication, et, pendant plus de cinq cents ans, ils ne vécurent, au lieu de pain, que d'une sorte de bouillie, ou de la galette sans levain. Les soldats romains portaient dans un petit sac la farine qu'ils délayaient dans de l'eau pour se nourrir. Il paraît qu'on faisait alors griller le blé avant de le moudre (1). Cette torréfaction qu'on faisait subir aux grains leur donnait un goût qui corrigeait leur saveur naturellement insipide. Ce ne fut, selon Pline (2), que l'an 580 de la fondation de Rome qu'il y eut des boulangers dans cette ville et qu'on y connut les procédés pour faire de bon pain.

La manière de fabriquer le pain, en mêlant du levain à la pâte, afin de lui faire subir une certaine fermentation, a été connue beaucoup plus anciennement dans l'orient, et les Egyptiens savaient déjà faire du pain en y employant le levain, même du temps de Moïse, puisque ce législateur des Hébreux dit que lorsque les Israëlites quittèrent l'Egypte, ils furent forcés de partir si promptement, qu'ils n'eurent pas le temps de mettre le levain dans la pâte (3). De l'Egypte, l'art de faire le pain passa chez les Grecs, et de ceux-ci chez les Romains, après leur victoire sur Persée, roi de Macédoine.

La moisson est un temps d'abondance et de richesse. D'immenses plaines, couvertes d'épis courbés sous leurs grains, assurent pour une

(1) Virgil. *Georg*, I, v. 267.
(2) Pline. *Hist. lib.* XVIII, 2.
(3. Exod. XII, 39.

et même pour plusieurs années, la subsistance d'une nombreuse population. Avec quels sentiments de reconnaissance l'homme ne doit-il pas recevoir ce grand bienfait du Créateur. N'est-il pas étonnant qu'aujourd'hui aucune réjouissance, aucune fête particulière, ne soient consacrées pour célébrer ces utiles travaux? Quelle différence dans les premiers temps de cette ancienne Rome, tant révérée par la sévérité de ses mœurs et de son patriotisme, où des consuls, des dictateurs étaient enlevés à la charrue, pour être placés à la tête de la République! Quelle différence dans la Chine, où les fêtes les plus imposantes sont établies en l'honneur de l'agriculture; où les bras de celui qui gouverne ce vaste empire, accompagné des princes, de tous les grands de sa cour et des laboureurs les plus recommandables, ouvre lui-même le sein de la terre, et y sème les grains les plus nécessaires à la subsistance de l'homme! C'est là que, deux fois par mois, le mandarin est obligé de rappeler au peuple rassemblé que l'homme ne manquera jamais de grains tant que les laboureurs jouiront de l'estime publique.

L'emploi général du froment est la confection du pain ; on en fait aussi des vermicelles, des semoules, des macaronis, d'excellentes pâtisseries, des bouillies, qu'on rend plus saines en faisant griller la farine au four. On pourrait en fabriquer de la bière, mais on préfère l'orge comme plus économique. Si on emploie le froment, on le fait germer, et il reçoit le nom de *malt*. Lorsque celui-ci a subi un certain degré de fermentation, il est susceptible de fournir de l'alcool (de l'eau-de-vie) connue sous le nom d'eau-de-vie de grains. La colle blanche ordinaire, dont les usages sont si variés dans différents arts et métiers, est faite avec de la farine de froment. Les dessinateurs se servent de mie de pain pour effacer de dessus le papier les coups de crayons mal donnés. Avec l'écorce du froment, ou le *son*, on nourrit, on engraisse les animaux de basse-cour, les moutons pendant l'hiver. Sa décoction rafraîchit les chevaux et les vaches. Les amidonniers en retirent de l'amidon avec lequel on prépare de la poudre à poudrer, de l'empois, etc., etc.

Tous les bestiaux sont friands des feuilles et des tiges de froment, Dans quelques cantons, on le cultive exprès pour le donner en vert

à ces animaux : cette nourriture rétablit promptement les chevaux qu'on a trop fatigués. La paille sèche est aussi employée pour la nourriture des mêmes animaux. La base des chaumes qui restent de la coupe des blés et que l'on nomme *éteule*, en Picardie, est ramassée par les pauvres gens et sert à couvrir les chaumières. On connaît encore l'usage que l'on fait de la paille pour former le siége des chaises et pour beaucoup de menus ouvrages, tels que des paniers, des corbeilles, des boîtes, des étuis, dont on varie les couleurs à cause de la facilité avec laquelle la paille prend toutes sortes de teintes. Elle fournit encore la matière de ces chapeaux si légers, si commodes pour garantir des ardeurs du soleil, et l'on ne peut trop admirer la perfection de l'art, lorsque l'on compare le chapeau grossier qui ombrage le front de la villageoise, à celui qui, dans les villes, fait la parure d'une femme du monde.

Considéré dans ses propriétés alimentaires et médicales, le froment converti en pain, est un des meilleurs aliments dont l'homme puisse faire usage; mais il faut que le grain et le pain possèdent des qualités particulières. Les meilleures pour le froment sont de n'être pas trop ancien, d'être sec, bien mûr, compact, pesant; de se renfler promptement et beaucoup lorsqu'on le fait macérer dans l'eau; de rendre une grande quantité de farine, bien blanche; de n'être mêlé avec aucunes mauvaises graines et de n'être point taché de rouille. Les qualités d'un bon pain dépendent du choix de l'eau, de son degré de chaleur, de la préparation du levain, du pétrissage et de la cuisson. Le pain fait avec du blé niellé ou charbonné, engendre différentes maladies : les pesanteurs, les douleurs de tête, la diarrhée, les convulsions. On y remédie en partie, en lavant ce mauvais blé dans une lessive alcaline aiguisée par la chaux.

La farine de froment est émolliente et résolutive. Le pain desséché au feu et bouilli dans l'eau fournit une boisson appelée *eau panée*, très convenable dans les maladies aiguës; le cataplasme de mie de pain s'applique aux tumeurs inflammatoires; le levain accélère la suppuration. Le son passe pour adoucissant, laxatif et détersif, il calme la toux; on s'en sert en décoction pour humecter la poitrine; on le mêle aussi aux lavements.

Le froment est quelquefois étonnant pour sa fécondité. Pline rapporte que le receveur des revenus de l'empereur Auguste lui envoya de Bysancène, en Afrique, territoire renommé pour la fécondité de ses blés, un pied de froment d'où sortaient quatre cents tiges, et que Néron reçut aussi de la même contrée trois cent soixante tiges de cette plante, provenant également d'un seul grain. On cite encore plusieurs exemples d'une fécondité à peu près semblable, mais ils sont peu communs et l'on aurait une bien fausse idée de la fertilité d'une récolte, si on voulait la calculer d'après ces exemples. Les agriculteurs estiment qu'en général, les terres les plus fertiles ne rapportent que trente quintaux de blé par arpent, mais ces sortes de terres sont rares en France, à peine peut-on en compter de cette nature un centième (1).

RÉFLEXIONS.

Il n'y a rien de si difficile à persuader que le mépris des richesses, si l'on n'en tire les raisons du fond de la religion chrétienne.

(Mme DE LA SABLIÈRE).

Les richesses sont de vraies épines; elles piquent de mille peines en les acquérant, de plus de soucis en les conservant, de plus de soins en les dépensant, de plus de chagrins en les perdant,

(ESPRIT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

BLUET — DÉLICATESSE.

Consultez toujours le for intérieur, vous ne trouverez pas de meilleur conseiller. — C'est dans le témoignage d'une bonne conscience que réside notre dignité. — *Eccl.* XXXII, 17. — II *Cor.* I. 12.

Le bleuet est une fort jolie plante qui se répand partout, particulièrement dans les terres ensemencées par la main de l'homme;

(1) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs que de leur raconter ici une anecdote que nous avons trouvée dans l'histoire du blé. Un ministre persan rend au *schah*

(Planche II, n° 1) elle embellit les prairies; elle se mêle avec le coquelicot, aux épis dorés de nos moissons. Quoique très-abondante et au nombre de ces herbes étrangères que l'on détruit, le bleuet est épargné; l'élégance de ses fleurs, le bleu admirable de ses corolles, arrête la main prête à les détruire. On ne le cueille que pour en tresser des couronnes, en forme de guirlandes. C'est le plus bel ornement des bosquets champêtres. Le bleuet est venu embellir nos parterres, où, quittant sa simplicité rustique, il s'est revêtu du luxe des cités. On admire les variétés de ses couleurs, mais on croit cueillir le bouquet des champs. — En Orient, la couleur bleue d'un ciel pur est l'emblème d'un amour délicat, or comme on retrouve cette nuance sur le bleuet on lui a donné la même signification.

RÉFLEXIONS.

Le nombre des fripons est si grand qu'il faudrait au moins pouvoir compter sur la délicatesse de tout ce qui reste et cependant que d'exceptions!

(Le duc DE LÉVIS)

La délicatesse donne à tous les procédés un charme inexprimable : elle est la fleur de la vertu.

(Mme DE GENLIS.)

---

un service signalé, l'empereur veut l'en récompenser et lui demande ce qu'il souhaite. Moins ambitieux que sage, le ministre profite de l'occasion pour apprendre au chef de l'État que la vertu doit être dans la modération des désirs, dans l'accomplissement de ses devoirs, comme homme et comme citoyen, et pour lui donner une leçon afin de mettre un terme à ses prodigalités. Il lui dit donc qu'il ne voulait qu'un seul grain de blé, toujours en doublant, depuis la première case de l'échiquier jusqu'à la soixante-quatrième et dernière. Le schah se mit à rire de pitié et promit de lui livrer de suite la mesquine récompense désirée. Le ministre le prie de ne point s'engager légèrement, sa demande étant au-dessus de sa puissance. Nouveaux éclats de rire, et les courtisans de lever les épaules. On en vint à la preuve; la première case de l'échiquier ne portait qu'un seul grain de blé, et la dernière en exigeait neuf mille deux cents vingt-trois milliards, huit cent cinquante-quatre millions, sept cent soixante-quinze mille, huit cent huit. Pour couvrir les soixante-quatre cases, il fallait quatre-vingt neuf mille, deux cent cinquante-huit milliards, quatre cent trente millions soixante-six mille six cent trente-trois hectolitres c'est-à-dire un champ couvert d'épis, ayant huit fois plus d'étendue que n'en présente la surface entière du globe terrestre. Cette masse de blé formerait un cube de trois lieues en tous sens et représenterait, à raison de cinq francs l'hectolitre, un total de deux mille neuf cent soixante-quinze millions de milliards.

BOULE DE NEIGE — ENNUI.

Ne livrez pas votre âme à la tristesse et ne vous affligez pas vous-même en vos pensées. La joie du cœur est la vie de l'homme et un trésor inépuisable de sainteté ; la joie de l'homme est la longueur de ses jours. — *Eccl.* xxx, 23, 27.

La boule de neige est une charmante variété du viorne obier. (Pl. XVIII, n° 1). Elle porte aussi le nom de *Rose de Gueldre* à cause de la province de Gueldre où elle a été obtenue pour la première fois. Cet arbrisseau forme ordinairement un beau massif comme un buisson : on ne connaît rien de plus beau que son ensemble, on ne se lasse pas de contempler un luxe, une abondance tout à la fois simples et si aimables. Ses fleurs sont en belles pelotes et laissent à peine la patience de remarquer les feuilles opposées, pétiolées et découpées en trois parties principales qui ornent toutes les branches et garnissent le buisson; ainsi et trop souvent on néglige de rendre hommage aux vertus d'une sage famille qui font si bien ressortir les talents de ses nobles enfants. —Les fleurs de la boule de neige sont d'une blancheur éblouissante et d'un effet assez joli, mais elles sont stériles comme la conversation des gens bornés. C'est sans doute pour cette raison que cet arbrisseau n'est ni recherché ni aimé et qu'on en fait le symbole de l'ennui.

DE L'ENNUI.

L'homme accablé par l'ennui ne sait guère définir ce qu'il éprouve ; c'est ordinairement une inquiétude accablante, une langueur indéfinissable dans l'exercice des fonctions, une torpeur qui enchaîne et qui engourdit, un dégoût invincible pour tous les biens et les plaisirs de l'existence, une difficulté de vivre et de jouir.

L'ennui entre dans l'âme de mille façons différentes. Pour en être atteint il suffit qu'on soit arraché à certaines habitudes, que certaines relations d'amitié, d'affaires, soient rompues, qu'on change des occupations habituelles contre le repos. Il s'empare fréquemment des campagnards qui viennent habiter les villes, et des citadins qui vont vi-

1. Boule de neige. 2. Ipomée. 3. Anemone étoilée.

Dupuy & Cie, Boult de Sébastopol, 61 bis

vre à la campagne. Il sévit souvent contre ceux qui sont enlevés aux lieux qui les ont vus naître, où ils ont longtemps vécu, qui sont privés de leur liberté, qui ont éprouvé des revers de fortune ou des déceptions dans leurs projets. C'est surtout chez les hommes oisifs que l'ennui se fait sentir. Tous ces favoris de la fortune qui ne se livrent pas à un travail sont exposés bien plus que d'autres à le ressentir.

Nous ne serons donc pas étonnés si Madame de Maintenon écrivait à une de ses amies : « Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leur journée ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse au sein d'une fortune que l'on aurait eu peine à imaginer? J'ai été jeune et jolie, j'ai été aimée partout, et, dans un âge plus avancé, j'ai passé bien des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la fortune, et je vous proteste que tous les états laissent un vide affreux. » Satiété de bonheur ! peut-il être un mal plus insupportable ? l'excès même du malheur permet au moins l'espoir. C'est donc le manque de la vie intellectuelle et morale qui produit dans l'esprit et dans l'âme un vide qui se déclare par l'ennui. L'ennui ronge et dévore l'esprit comme l'inaction mine et consume le corps ; c'est la plus triste maladie de l'être intelligent, parce qu'elle attaque directement en lui la source de la vie en le rendant incapable de recevoir la nourriture, de la goûter, de l'assimiler et par conséquent de se refaire et de se fortifier.

Toutes les relations sociales, tous les amusements, tous les plaisirs inventés contre l'ennui étant souvent une source d'où il coule à flots, ce ne peut être qu'en combinant avec sagesse l'exercice de la pensée, le travail du corps et les amusements permis que nous éviterons l'ennui. Voyez le peuple il ne s'ennuie guère, tant sa vie est active. Si ses divertissements ne sont pas variés, ils sont rares : beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fête. Une alternative de longs travaux et de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Un homme intelligent, un homme de cœur, un chrétien, devrait rougir d'avouer d'éprouver de l'ennui. Comment s'ennuyer quand on a tant de besoin de s'instruire, de se rendre meilleur et tant de devoirs à accomplir? Comment s'ennuyer lorsque tant de malheureux ont besoin d'assistance?

Grands du monde, qui vous endormez dans la paresse, qui souffrez, dans les bras de la nonchalance, tous les tourments de l'ennui, réveillez-vous, venez contempler le laboureur qui vous nourrit, l'artisan qui façonne tous les matériaux de votre aisance, le prêtre à la tête de son troupeau, veillant au bonheur de tous, demandez leur s'ils connaissent l'ennui? Non vous diront-ils ; nous n'avons pas le temps de l'éprouver. Faites comme eux, sachez vous rendre utiles : c'est le secret du bonheur.

Femmes oisives et nonchalantes qui passez des bras du sommeil sur les coussins moelleux de vos divans, qui ne voyez jamais le lever de l'aurore, et qui ne payez point à la société votre dette, l'ennui vous consume, répand ses langueurs sur vos traits; il vous consume et vous tue au sein de tant d'amusements rassemblés à grand frais pour vos plaisirs, au milieu de tant de gens concourant à vous plaire. Vous passez, dites-vous, votre vie à le fuir et à en être atteintes ; vous êtes accablées de son poids insupportable ; il se transforme, pour vous, sous le nom de *vapeurs*, en un mal horrible qui vous ôte quelquefois la raison et consume votre existence ? Venez voir ces mères de famille qui se font un bonheur du travail; ces saintes filles qui sont la providence du malheur, les anges de la souffrance. Là vous trouverez le remède à l'ennui qui vous ronge, vous serez frappées de honte en voyant leur vertu payer la rançon de votre inutilité et vous vous demanderez comment vous avez pu oublier que la paix du cœur et le repos de l'âme ne s'allient qu'à la pratique des devoirs et jamais à la fainéantise.

Les seuls et véritables moyens de nous sauver de l'ennui consistent donc dans le travail manuel et le travail de la pensée.

RÉFLEXIONS

Les petits ennuis sont plus fâcheux à cause de leur multitude et importunité que les grands, et les domestiques que les étrangers ; mais la victoire en est souvent plus agréable à Dieu que plusieurs autres qui aux yeux du monde semblent de plus grand mérite.

(Esprit de S. François de Sales.)

Si on examinait bien les divers effets de l'ennui, on trouverait qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

(Mme de la Sablière.)

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

(La Rochefoucault.)

BOURRACHE — BRUSQUERIE.

Ne soyez pas prompt à vous irriter, parce que la colère repose dans le sein de l'insensé. — *Eccl.* VII, 10.

La bourrache abonde dans tous les jardins, dans tous les lieux cultivés, où elle se multiplie d'elle-même. C'est la plante la plus usitée, la plus vulgaire, de la famille à laquelle elle a donné son nom. Ses fleurs sont fort élégantes, d'une belle couleur bleue, quelquefois blanches ou incarnates, naissant sur de longs pédoncules, au sommet de la tige et des rameaux, et formant comme une espèce d'étoile.

Une des grandes propriétés attribuées à la bourrache était son action sur le cœur, comme propre à ranimer les forces, à donner de la gaieté : mais comment supposer de pareils effets à une plante qui n'a ni odeur, ni saveur aromatique. C'est cependant de là que lui est venu le nom, d'abord de *corago*, deux mots latins réunis : *cor ago* (qui agit sur le cœur), et par suite *borago*, bourrache.

Dans plusieurs contrées de l'Europe, on fait entrer dans les potages les jeunes feuilles de la bourrache, ou on les mange en friture. Poiret a vu les Maures, en Barbarie, les faire cuire dans de l'eau bouillante et puis les apprêter avec de l'huile, du vinaigre et du sel. En Angleterre, on en prépare, d'après Muller, une boisson fraîche pendant les chaleurs de l'été. On orne les salades de ses jolies fleurs et de celles de la capucine.

RÉFLEXION.

Soyez doux, complaisants, d'un caractère affable :
On est toujours aimé quand on est sans humeur ;
L'esprit ne suffit pas, enfants, pour être aimable ;
Il faut y joindre encor l'indulgente douceur.
(MOREL-VINDÉ, *Morale de l'enfance.*)

BOUTON DE ROSE — JEUNE FILLE.

Avez-vous des filles : conservez la pureté de leurs corps et ne leur montrez pas un visage trop riant. Mariez votre fille, c'est une grand affaire et donnez-la à un homme sage. — *Eccles.* VII, 26 — 27.

C'est de tout temps que l'on a comparé une jeune fille à un bouton de rose et c'est avec beaucoup de raison, car quels frappants rapports ne pourrait-on pas établir entre eux ; dans quelque situation qu'on se trouve, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dans les jours de plaisir ou de deuil, une rose à peine entr'ouverte est toujours agréable. Il est impossible d'apercevoir un pareil objet sans éprouver aussitôt une sensation douce. Sa vue rafraîchit l'imagination, écarte les idées tristes et fait diversion à la douleur. Il en de même d'une jeune fille, surtout lorsqu'elle réunit à un extérieur agréable le mérite de la modestie et de l'innocence. Partout où elle se trouve, elle excite l'admiration et le respect ; tout le monde la regarde comme un ange descendu du ciel.

A UNE JEUNE FILLE.

Enfant vous êtes blonde et tout-à-fait charmante ;
On dirait à vous voir, timide et rayonnante
Au milieu de vos sœurs,
Une royale fleur de fleurs environnée,
Vermeille et des parfums dont elle est couronnée
Epanchant la douceur.

Vous riez bien souvent d'un ineffable rire,
Tout ce que vous pensez vos yeux semblent le dire,
Vos beaux yeux bleus et doux !

Votre front est si pur qu'on y lirait votre âme,
Où l'ardente prière étend sa pure flamme,
Plus pure encore en vous.

Ah! vous aimez beaucoup les fleurs et la prairie,
Les oiseaux et les vers et puis la causerie,
Le soir dans le jardin
Lorsque près d'une amie, à la tête qui penche
Votre bras blanc passé sur son épaule blanche
Et la main dans sa main.

Vous parlez bien souvent d'amitiés éternelles,
Du ciel qui réunit les âmes fraternelles
Qu'il sépare ici-bas ;
Et lorsque vous voyez une étoile qui tombe
Vous dites : Le seigneur vient d'ouvrir une tombe,
Et vous pressez le pas.

Le bonheur est partout lorsque l'on a votre âge,
Enfant! Mais rien ne peut arrêter au passage
Votre printemps d'amour.
La jeunesse et la joie ont des ailes pareilles,
Chacun prend une fleur dans leurs fraîches corbeilles
Et la fane à son tour.

Quand on pense qu'un jour, ce front pur, cette bouche,
Si fraîche encore qu'à peine un sourire la touche
Changeront de couleur;
Que le temps sans pitié, sur ces traits que l'on aime
Viendra poser sa main, on ressent en soi-même
Une amère douleur.

Et pourtant il le faut; c'est ainsi qu'est la vie :
Toujours l'heure qui fuit d'un regret est suivie,
Depuis le gai matin

Jusqu'au soir ou marchant sans trouble et sans prestige,
On voit que bien souvent la fleur manque à la tige,
Le convive au festin.

N***

RÉFLEXIONS.

La mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent de la mauvaise éducation de leurs mères et des passions que d'autres femmes leur ont inspiré dans un âge plus avancé.

(FÉNELON, *De l'éducation des filles*).

Peu de femmes ont assez de raison pour sentir le besoin qu'elles ont d'être gouvernées; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont celles qui le sentent qui pourraient le plus s'en passer.

Les enfants ne savent pas qu'ils ont besoin de lisières lors même qu'ils sont tombés.

(Le duc DE LÉVIS).

BOUTON D'OR — RAILLERIE.

Chassez le railleur et la contention s'éloignera et les outrages et les opprobes cesseront. — *Prov.* XXII, 10

La renoncule âcre (Planche II, n° 6) connue aussi sous le nom de *Bouton d'or* et vulgairement sous celui de *Grenouillette* est une jolie plante que l'on rencontre en abondance dans les près et pâturages un peu humides. Ses fleurs sont assez grandes et d'un jaune luisant. Comme elles se doublent facilement, elles ont été admises dans nos jardins sous le nom de *Bouton d'or*; les feuilles sont découpées en lobes anguleux et dentés; les supérieurs sont simples ou trifides. Cette petite fleur est fort jolie, mais sous son hypocrite corolle elle cache comme la syrène, une queue redoutable, c'est-à-dire des feuilles, des racines dont le suc corrosif peut devenir mortel.

1, Bluet — 2, Chèvrfeuille — 3, Coquelicot — 4, Oranger — 5, Campanule

Imp.ie Dupuy & Cie Boul.d de Sébastopol, 61

RÉFLEXIONS.

La raillerie est plus difficile à supporter que les injures, parce qu'il est dans l'ordre de se fâcher des injures et que c'est une espèce de ridiculité de se fâcher de la raillerie.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

Les railleries ne sont bonnes ni à faire ni à entendre. On ne peut être trop délicat ni trop scrupuleux sur cette matière; en effet, la charité n'est pas moins offensée dans celui qui écoute une raillerie avec plaisir que dans celui qui la fait avec esprit.

(FLÉCHIER, *Réflexions sur les caractères des hommes.*)

BRISE TREMBLANTE — FRIVOLITÉ.

Vanité des vanités et tout est vanité! qu'à de plus l'homme de tout le labeur dans lequel il se consume sous le soleil? une génération passe, une génération vient mais la terre demeure la même. Le soleil se lève et se couche et reparaît aux lieux d'où il est parti.-*Eccles.* 1, 2-4.

La brise tremblante si commune sur les pelouses, les collines et dans les prés secs, est très-élégante et surtout remarquable par ses épillets d'une teinte violette à la base, puis d'un vert mêlé de blanc. Chaque épillet contient environ sept fleurs plus longues que les valves du calice. Les pédoncules sont rameux, capillaires et presque toujours en mouvement. Nous pensons que c'est ce phénomène qui a fait choisir cette plante pour être le symbole de la frivolité et qui lui a fait donner de préférence aux autres espèces les noms *d'Amourettes*, de *Gramen tremblant* de *Pain d'oiseau* etc. Elle croît principalement dans les contrées tempérées. (Planche XX, n° 2).

RÉFLEXION.

Tout ce qui passe avec le temps est court et ne mérite point d'attirer l'attention d'une âme qui marche sans cesse vers l'éternité.

(Mme DE LA SABLIÈRE).

BRUYÈRE COMMUNE — SOLITUDE.

On a fait de la Bruyère commune le symbole de la solitude, parce qu'elle croît en général dans les terrains incultes et arides et qu'elle couvre souvent de vastes plaines sablonneuses. Cette plante produit partout un effet des plus agréables par ses tiges basses, par ses rameaux rougeâtres, diffus, chargés de petites feuilles serrées les unes contre les autres et d'un vert tendre et gai. Ses fleurs sont petites, presque sessiles, d'un rouge vif, quelquefois blanches, disposées en grappes souples et terminales. On se sert beaucoup de cette plante dans le Nord pour tanner les cuirs; on la substitue dans la fabrication de la bière au houblon dont elle n'a pas le parfum. Ses fleurs attirent un grand nombre d'abeilles, mais on prétend que le miel qu'elles y recueillent est d'une qualité très médiocre, qu'il est jaune et sirupeux. (Pl. I, n° 3).

DE LA RETRAITE OU SOLITUDE.

De même qu'une belle et prudente retraite à la guerre ne caractérise pas moins l'habileté d'un grand capitaine que le gain d'une bataille, de même aussi l'homme qui sait se conduire sagement, c'est-à-dire qui sait se délivrer des embarras du monde, fait évidemment connaître qu'il possède une âme qui s'est mise au-dessus des vanités terrestres, qui n'a d'autre ambition que de pouvoir, par le chemin de la vertu, retourner d'où elle est venue. O vous qui avez passé par toutes les carrières du monde... que d'ennuis... que de fatigues... que de déceptions... N'est-il pas vrai que le sage a eu raison de dire : j'ai vu qu'il n'y a en toutes choses que vanité et rongement d'esprit.

La vanité du monde ressemble à un tableau, du prix duquel on ne saurait juger sans se mettre à une certaine distance où un faux jour ne règne pas. Ainsi ce n'est que dans la retraite que l'homme peut parfaitement comprendre la sottise du faste, la folie de la pompe et le fatras de la grandeur imaginaire du monde. Car c'est dans cette situation là que le faux brillant de toutes ces bagatelles ne saurait l'éblouir. Elle lui montre au contraire à découvert l'imperfection et le défaut

de tout ce que le monde qualifie follement du nom de félicité. C'est là qu'avec un vrai mépris et une satisfaction inconnue à la plupart des mortels, on développe ce mystère de grande importance que tout ce qu'il y a dans le monde n'est en quelque sorte qu'apparence, et qu'éloigné des occasions de mal faire, on se voit à couvert des dangers et des chutes qui sont fort souvent inévitables dans son commerce.

O tranquille retraite dans laquelle la conscience trouve du repos !... Charmants paysages où l'on ne voit rien qui déplaise!... Douce harmonie qui ne présente à l'oreille rien qui inquiète!... Délices ravissantes où l'on ne goûte rien qui puisse nuire!... Utile conversation où rien ne scandalise!... Enfin, heureuse situation où aucune mauvaise nouvelle n'arrive et où la mort ne saurait surprendre! puisque la principale, l'unique occupation est de s'y préparer.

MAXIMES.

Il faut se plaire avec soi-même quand on est en la solitude, et avec le prochain comme avec soi-même, quand on est en compagnie et partout ne se plaire qu'en Dieu qui a fait la solitude et la compagnie, car la solitude sans Dieu est une mort et la compagnie sans lui est plus dommageable que désirable.

(Esprit de saint François de Sales.)

Si pour fuir les occasions d'offenser Dieu et nous fortifier dans notre faiblesse, nous nous séparons du commerce du monde et nous nous retirons de temps en temps dans la solitude, il n'est pas croyable combien nous engageons Dieu à nous assister et à nous enrichir de diverses grâces.

(Maximes chrétiennes.)

BUGLOSSE — MENSONGE.

Ne semez le mensonge ni contre votre frère ni contre votre ami, gardez-vous de tout mensonge car l'habitude de mentir est funeste.-*Eccles* VII, 13,14.

La buglosse vulgairement connue sous le nom de *langue de bœuf* est répandue dans toutes les contrées tempérées de l'Europe, même

les plus méridionales. Sa racine est cylindrique, brune en dehors, blanche intérieurement; sa tige est droite, haute de vingt-cinq à trente centimètres et quelquefois plus; ses fleurs sont bleues ou violettes, quelquefois blanches et disposées en grappes serrées, et courbées en queue de scorpion. Le nom de buglosse conservé par Tournefort et auquel Linné a substitué celui *d'Anchusa* est dû à la forme des feuilles de cette plante que les anciens comparaient à la langue d'un bœuf — On dit que le fard que l'on retire de la racine de la buglosse est peut-être le plus ancien que l'on connaisse et à la fois le moins dangereux pour la conservation de la peau. Il dure plusieurs jours sur le visage et l'eau dont on se lave loin de l'effacer le ravive. Qu'il serait à souhaiter que les personnes qui font usage d'un pareil cosmétique n'oubliassent jamais que si les agréments du visage peuvent plaire un instant, les qualités du cœur attachent seules et font naître les affections les plus durables.

DU MENSONGE.

Le mensonge est une déclaration extérieure de nos pensées et de nos mouvements intérieurs contraire à ces pensées et à ces mouvements. Tout mensonge est un démenti que nous donnons à la vérité, c'est-à-dire aux hommes à qui ont la doit, quand on leur parle, et à Dieu, qui est la vérité même, surtout quand nous le prenons à témoin de la sincérité de notre langage, lui qui connaît nos pensées et nos dispositions les plus cachées.

Dans l'un et l'autre cas, mentir c'est manquer à nos devoirs envers la société, car le premier devoir en société, c'est la vérité. Si la parole a été donnée aux hommes, c'est pour se communiquer leurs pensées, aussi en venant au monde nous prenons tous l'engagement tacite de n'user jamais de tromperie et de duplicité envers nos frères en Jésus-Christ. C'est donc aller contre l'institution même de la nature que de la faire servir à la duplicité et au mensonge; et quelle confiance les hommes pourront-ils avoir entre eux, si la vérité est bannie de la société, et si la langue, destinée à être l'interprète du cœur, n'en est que le voile trompeur qui le cache et le déguise! Que l'homme vrai est donc précieux dans le commerce de la vie! Avec lui on peut ré-

gler ses jugements, ses sentiments et ses démarches : son amitié n'est point équivoque ni trompeuse; sa bouche est l'organe de la vérité, et jamais le mensonge n'a souillé ses lèvres; mais il faut convenir aussi qu'un tel homme est bien rare, car la vérité est simple et ingénue, et nous voulons du spécieux et de l'ornement. Elle vient du ciel, toute faite pour ainsi dire et dans toute sa perfection, et nous n'aimons que notre propre ouvrage, la fiction ou la fable.

L'honnête homme, et surtout le vrai chrétien, ne méprise pas seulement le mensonge, mais il le hait et le déteste, parce qu'il sait que le Dieu qu'il adore est la vérité même, et que les lèvres menteuses lui sont en abomination. Ne craignez donc jamais de dire la vérité et abhorrez le mensonge plus que la mort. Ces beaux sentiments étaient ceux de ce saint évêque de Thagaste, en Afrique, nommé Frimus, dont parle saint Augustin : Il tenait caché chez lui et avec beaucoup de soin, un homme innocent, qu'un empereur païen voulait faire mourir. Des exempts vinrent, par ordre de l'empereur, lui demander cet homme, mais il leur répondit qu'il ne pouvait ni mentir, ni leur découvrir celui qu'ils cherchaient; on lui fit souffrir tous les tourments imaginables, mais il fit paraître une constance héroïque. Il fut amené devant l'empereur qui admira ses sentiments et lui accorda même la grâce de l'homme qu'il gardait chez lui. Quelles louanges, ajoute le saint docteur, ne mérite pas ce saint évêque qui aima la vérité jusqu'à tout souffrir plutôt que de mentir.

A son exemple, de quelque condition que vous soyez, estimez plus la vérité que toutes les choses du monde; craignez de vivre avec la réputation d'être un homme faux. Haïssez le mensonge, et, quoique dans les campagnes on l'appelle le plus innocent des péchés et dans les palais le plus nécessaire, appelez-le partout le plus honteux et le plus indigne d'un homme d'honneur. Ne vous permettez même jamais de le mêler à dessein dans les faits que vous racontez, pour les rendre plus agréables. N'ayez pas, surtout, la manie si ordinaire aux enfants, aux femmes et à ceux qui ont comme elles l'imagination vive et ardente, de tout agrandir, de tout exagérer. On veut quelquefois étonner et surprendre, et dans cette vue on outre tout ce que l'on dit, et d'un ciron l'on fait un colosse. Mais, qu'arrive-t-il? dès que l'on connaît

une personne sur ce ton, on commence d'abord par diminuer au moins la moitié de ce qu'elle dit, et l'on finit bientôt par ne plus la croire.

RÉFLEXIONS.

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables et d'attirer à nos peuples un respect de religion. (LAROCHEFOUCAULT.)

Quelle idée peuvent avoir du mensonge ceux qui reconnaissent Dieu pour la vérité éternelle? Si celle-ci est souverainement aimable, celui-là ne saurait qu'être chargé de toute notre haine. (OXENSTIERN.)

BUGRANE, ARRÊTE-BŒUF. — OBSTACLE.

La conquête du royaume du ciel nous présente de grands obstacles, c'est par de violents efforts qu'on les surmonte. — *Math.* XI, 12.

Si le laboureur négligent laisse la bugrane s'emparer de ses terres, elle y jettera bientôt des racines si profondes qu'il ne sera plus possible de les en arracher. Ainsi, le vice qu'on laisse germer dans un jeune cœur devient incurable si des parents aveugles ne l'aperçoivent et ne l'extirpent avant son développement. De la racine de cette plante, naissent plusieurs tiges dures, rameuses, velues, ordinairement étalées sur la terre. Elles sont dénuées d'épines dans leur jeunesse, mais elles deviennent épineuses en vieillissant, surtout dans les terrains arides. Ses fleurs sont axillaires, solitaires, blanches ou purpurines. Les anciens considéraient cette plante comme nuisible à l'agriculture, par sa multiplication dans les terres labourables, et par la fatigue que ses tiges dures et ses racines tenaces donnaient aux bœufs qui pouvaient être offensés par ses épines, d'où lui est venu le nom vulgaire d'*arrête-bœuf* et le choix qu'on a fait d'elle pour être le symbole de l'obstacle.

RÉFLEXION.

Les chaînes qui nous lient aux créatures sont souvent rompues, que nous demeurons à la terre par notre propre poids. Cet obstacle qui s'oppose à notre salut et qui subsiste dans différents âges de la vie, n'est pas moins difficile à vaincre que les autres. (Mme DE LA SABLIÈRE.)

BUIS — STOÏCISME.

Ne vous abandonnez pas au désespoir : sachez surmonter la douleur et souvenez-vous de la fin qui nous attend. — *Eccl.* XXXVIII, 20.

Le buis est un arbrisseau de troisième grandeur, à feuilles ovales, luisantes et d'un beau vert. Les fleurs sont jaunâtres et réunies en paquets axillaires. Les fleurs mâles offrent un calice à quatre folioles colorées, entourées de trois petites bractées ou écailles. Les fleurs femelles sont situées au centre de chaque paquet de fleurs mâles. Couvrant au loin les collines et les montagnes des contrées tempérées et méridionales de l'Europe et de l'Asie, jouissant d'une verdure perpétuelle, le buis devait attirer, dès la plus haute antiquité, l'attention de l'homme, aussi est-il mentionné, chez les plus anciens écrivains, comme une plante intéressante, sous un grand nombre de rapports. Théophraste le cite comme un arbrisseau commun sur le mont Cythérus, dans la Galatie ; il fait l'éloge de la dureté de son bois, de sa longue durée et de ses usages. Virgile, dans ses Géorgiques, pour mettre en contraste les terrains cultivés avec les simples productions de la nature, qui ont aussi leur utilité et leurs agréments, nous transporte sur les rochers incultes et sauvages (1). — Semblable aux philosophes stoïciens qui se jouant des passions, bravaient tous les événements de la vie, le buis conserve sa verdure dans les terrains les plus arides et pendant le froid le plus rigoureux. (Pl. XXX, N° 5.)

(1) Virg. *Georg.* Liv. II, v. 437.

DU BUIS.

Le buis est un arbrisseau qui s'élève à la hauteur de trois à quatre mètres sur une tige tortueuse, à rameaux opposés tétragones; il croît en abondance dans les contrées tempérées et méridionales de la France, mais il lui faut une exposition froide, car la chaleur lui est contraire. Son bois est dur, jaunâtre, d'un tissu fin, susceptible d'un beau poli; il sert à faire des peignes, des instruments à vent, des ustensiles à vis, des écuelles, des cuillers, des manches d'outils, des écrous, des tablettes, des planches à graver, des cannelles, des tabatières, etc. C'est le plus inaltérable et le plus pesant de nos bois d'Europe. Il est aussi très-bon pour le chauffage; les cendres sont excellentes pour la lessive.

Les branches du buis dont on a coupé plusieurs fois les tiges sont connues sous le nom de *broussins*; elles ont une grande dureté et sont agréablement marbrées. C'est avec ces broussins qu'on fait de ces jolies tabatières si agréablement veinées. La plus grande consommation de buis se fait à Saint-Claude et dans ses environs, chaque paysan emploie toute la saison de l'hiver à tourner; chacun d'eux a son genre dont il ne s'écarte pas. L'un fait uniquement des grains de chapelets, l'autre des sifflets, celui-ci des boutons, celui-là des cannelles, des fourchettes, etc., etc. Voilà d'où vient que tous ces objets sont à si bon marché. Leur débit fait subsister ces habitants, qui n'ont pour vivre que le produit de leur bétail, un peu de seigle et des pommes de terre.

Il faut, pour être employé, que le buis soit bien sec, sans quoi il se tourmente. Celui qu'on coupe pendant la sève se contourne considérablement; il est sujet à se fendre en se desséchant. Pour avoir du buis propre à être travaillé, et qui se déjette le moins possible, on le renferme, après qu'il a été abattu, dans une cave obscure pendant quatre à cinq ans, puis on le tient dans un magasin où le jour ne pénètre pas. Quelquefois, avant de l'employer, on le laisse tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures; on le fait ensuite bouillir, après quoi on le met dans du sable, de la cendre ou du son, et on l'y laisse plusieurs semaines.

Le buis est très-propre à décorer les bosquets d'hiver, avec les autres arbres verts. Son feuillage, d'un vert bien moins obscur est plus agréable à la vue. Quoique son tronc ne soit que d'une grosseur médiocre, il acquiert quelquefois une dimensien très-considérable. Balla rapporte qu'il existait auprès de Genève un buis dont le tronc avait près de six pieds de circonférence. Cet arbrisseau souffre le ciseau : on peut lui donner toutes les formes que l'on veut; on en fait des palissades, des berceaux impénétrables aux rayons du soleil, de belles haies vives, des boules, des pyramides, des vases, et avec la variété naine, de jolies bordures pour les parterres et les plates bandes, mais elles ont l'inconvénient de donner asile à beaucoup d'insectes, ce qui les fait exclure assez généralement des jardins potagers. L'emploi du buis en médecine est aujourd'hui très-borné, il passe pour sudorifique. Toutes les parties de cet arbrisseau ont une saveur amère et nauséabonde. On prétend que les chameaux broutent volontiers les sommités du buis, qu'il en résulte des accidents graves et même la mort.

L'emploi du buis, tel que nous venons de l'exposer, était à peu près le même chez les anciens. Nous trouvons dans Pline le jeune, qu'on le plantait dans les jardins et qu'on lui donnait différentes formes. Du temps de Virgile, il était employé aux ouvrages de tour. Ailleurs c'est un instrument de musique, c'est le fifre qui annonçait les fêtes de Cybèle; on en faisait encore, comme chez nous, des toupies et des sabots pour les jeux des enfants.

RÉFLEXIONS.

La vraie fermeté est douce, humble et tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine et inquiète est indigne de soutenir les œuvres de Dieu.

(FÉNELON, *Lettres spirituelles.*)

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur; celles qui paraissent douces n'ont, pour l'ordinaire, que de la faiblesse qui se convertit aisément en aigreur. (LAROCHEFOUCAULT)

BUISSON ARDENT — CONDUITE.

Dès le commencement Dieu a créé l'homme et il l'a laissé dans les mains de son propre conseil. Il a mis devant nous l'eau et le feu, étendez la main vers ce que vous voudrez. Devant l'homme sont la vie et la mort, le bien et le mal ; ce qui lui plaira lui sera donné. — *Eccl.* xv, 14, 17. — Ayez Dieu devant les yeux dans toute votre conduite, et lui-même dirigera vos pas. — *Prov.* III, 6

Le buisson ardent est un charmant arbuste, toujours vert, intéressant par le grand nombre de ses fruits, d'un rouge très-vif et faisant l'ornement et la joie de l'automne. Il croît à l'ombre; il tapisse de ses branches touffues le triste mur que le nord frappe; telles ces filles vertueuses qui développent leurs douces et attachantes qualités sans que le soleil de la prospérité les assiste de ses rayons; sans que leur éducation ait causé de peines ou de dépenses; sans que leur situation présente agrément ou plaisir. Cet arbrisseau est beaucoup plus recherché pour ses agréments que pour ses autres propriétés, quoiqu'on lui attribue les mêmes qu'à l'aubépine.

RÉFLEXIONS.

La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent, à la longue, plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées.

(Fénelon, *De l'éducat. des filles.*)

Celui qui n'usera des choses de cette vie que comme un hôte et un passager, sera un jour citoyen du ciel et possesseur de tous les biens.

(S. Chrysostome, *Homélies.*)

La plus longue vie n'est pas la meilleure; mais celle qui est la plus occupée au service de Dieu.

(Esprit de S. François de Sales.)

CACTIER — AMOUR MATERNEL.

Une mère peut-elle oublier son enfant? peut-elle n'être pas émue pour le fruit de ses entrailles? — *Isaïe*, XLIX, 15. — Mon fils, mon fils, disait la mère de Tobie, pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi, la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, l'espérance de notre postérité. Nous qui en toi seul avions toutes choses, nous ne devions pas te laisser aller si loin; et, sortant tous les jours, elle regardait de tous côtés et allait dans tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pourrait revenir. — *Tob.* x, 4-7.

Toutes les plantes du genre cactier sont originaires de l'Amérique équatoriale. Elles sont tellement bizarres par leurs formes et leur aspect que l'on pourrait presque douter, à la première vue, qu'elles font partie du règne végétal. Ces plantes attirent les regards par la disposition singulière de leurs corolles si riches en couleurs variées, par les faisceaux d'aiguillons qui les accompagnent et semblent défendre que l'on y touche.

Parmi les différentes espèces de cactier, une des plus remarquables, c'est le cactier à cochenille, vulgairement connu sous le nom de *Cactier nopal*. C'est en effet sur cette plante que les Indiens élèvent l'insecte connu sous le nom de cochenille. Modèle des bonnes mères de famille, elle se fixe pour toujours sur un feuillage de la plante; s'entoure d'un léger duvet dont elle fait un nid qu'elle couvre entièrement. Après y avoir déposé ses petits, elle meurt, mais sans les abandonner, car son corps desséché forme une espèce de bouclier qui les abrite contre toute sorte d'accidents. On transporte avec soin, sur d'autres feuilles, ces petits nids, que l'on consolide même avec un peu de coton et que l'on fixe au moyen des épines de la plante. On propage ainsi l'espèce de la cochenille dont on obtient les belles couleurs du carmin, de l'écarlate, etc. Pour récolter cet insecte, on passe entre elle et le cactier une lame de couteau, dont le tranchant et la

pointe sont émoussés. On la force ainsi à tomber dans un vase et on la fait ensuite sécher, soit au soleil soit dans un lieu chaud.

PENSÉE.

O vous qui doutez de l'existence de Dieu ! expliquez donc le dévouement de la maternité !

(Le Duc de Lévis.)

CAFÉ — ÉNERGIE.

Fortifiez-vous et Dieu fortifiera votre cœur, vous tous qui espérez dans le Seigneur. — *Ps.* xxx, 25.

Le caféier ou cafier est un grand arbrisseau qui s'élève en droite ligne à la hauteur de trois ou quatre mètres, quoiqu'il ait à peine quelques centimètres de diamètre. Les feuilles sont opposées, larges de deux pouces et longues de quatre à cinq. Les fleurs ressemblent pour la forme, le volume et la couleur, à celles du jasmin d'Espagne. — Le fruit du café qu'on appelle ordinairement aux Antilles *Cerise du café*, ressemble en effet à la cerise pour la grosseur et la couleur. Cette baie renferme dans ses pulpes deux coques minces étroitement unies, dont chacune contient une graine cartilagineuse grise, jaunâtre ou noirâtre, quelquefois ronde, le plus souvent ovale. Ce sont ces graines qui portent plus spécialement le nom de *café* et qui ont donné à l'arbrisseau qui les porte l'immense renommée dont il jouit.

DU CAFÉ.

Tout le monde connaît l'usage que l'on fait du fruit de caféier connu sous les noms de *café*, de *fève d'Hyémen*, *eau de génie* etc. Or il paraît que cet usage remonte à une haute antiquité.

Le caféier, selon Raynal, originaire de la haute Ethiopie croît naturellement dans l'Arabie heureuse, il a été transporté par les Hollandais de Moka à Batavia, de Batavia à Amsterdam, d'Amsterdam au Jardin-des-Plantes à Paris et c'est du pied élevé dans la serre de ce jardin que sont provenus tous les caféiers que l'on cultive actuellement en Amérique.

L'usage du café est aujourd'hui généralement répandu, et surtout en Egypte. « Les Orientaux, dit M. Dutoin, prennent du café toute la journée et jusqu'à trois ou quatre onces par jour : ils le font épais et le boivent chaud, dans de petites tasses, sans lait ni sucre, mais parfumé avec des cloux de girofle, de la canelle, des graines de cumin ou de l'essence d'ambre. Les Persans retirent l'espèce de coque qui enveloppe la semence et ils l'emploient avec la semence même pour préparer l'infusion qui selon eux, en devient meilleure. Quelques personnes après avoir fait griller le café au lieu de le moudre en cet état, versent de l'eau bouillante sur le grain entier et composent ainsi une boisson légère parfumée et salubre. La fève de café torréfiée, réduite en poudre et infusée à l'eau bouillante est la manière la plus généralement usitée. Elle exige, pour être parfaite, beaucoup de soin et de précautions (1). — Le café pris avec modération détermine une sensation agréable de chaleur dans l'estomac dont il favorise les fonctions ; il excite aussi tout l'organisme, particulièrement le cœur et le cerveau. Que de gens de lettres lui doivent leurs inspirations ! Que d'ypocondriaques, disposés au suicide, lui sont redevables de la conservation de leur existence. Le café apaise subitement les céphalalgies gastriques; il neutralise les effets de l'opium; il a aussi le rare avantage de neutraliser les vapeurs enivrantes des liqueurs spiritueuses.

Le café a eu ses panégyristes et ses détracteurs; les uns l'ont regardé comme l'antitote de la peste, comme convenable à tous les tem-

(1) Un écrivain anglais a dernièrement, dans un journal scientifique, essayé de calculer combien de mètres cubes de café on buvait en Europe chaque année. Il a trouvé que ce que l'on consommait de cette liqueur pouvait alimenter une rivière de dix lieues d'étendue et dont la hauteur serait de un mètre vingt-cinq centimètres. En Angleterre chaque individu mâle consomme environ cent cinquante litres de café par an ; en France environ un tiers en moins.

péraments, à tous les âges, à tous les sexes et comme pouvant être appliqué dans toutes les maladies : voilà l'exagération ; mais ce que l'on peut affirmer c'est que l'infusion théiforme du café est un tonique fort recommandable et qu'il est employé avec succès dans certaines fièvres et autres maladies.

On fait avec la graine de café diversement préparée, des liqueurs, des élixirs, de la conserve, du sirop, des glaces, des extraits utiles pour être employés dans les voyages de long cours. On a voulu trouver des succédanés à la fève d'Hyémen, mais nous dirons avec Chaumeton : Sont-ils plus dignes de pitié que de mépris, ceux qui prétendent fabriquer avec les glands, l'orge, le seigle, le maïs, les pépins de raisins, les amandes, les racines de chicorée, les fèves, les pois un café indigène égal et même supérieur à celui de Moka ? — On raconte diversement l'origine de l'usage que l'on fait du café. Selon les uns le supérieur d'un couvent de l'Arabie voulant chasser le sommeil de ses derviches qui s'y livraient pendant les offices de la nuit, imagina de leur faire boire l'infusion de la fève du caféier, d'après les effets que ce fruit passait pour produire sur les chèvres qui en avaient mangé. Selon les autres ce fut le Mollach Ehaldely qui fit la première expérience sur lui-même, et comme elle lui procura de douces extases, il la recommanda aux musulmans les plus fanatiques. Ce qu'il y a de certain c'est que la violence des lois et l'austérité de la religion qui vinrent en proscrire l'usage, contribuèrent singulièrement à l'étendre. Des contrées de l'Orient il passa en Europe. Son introduction en France date de l'an 1669. A cette époque un demi kilogramme de grains brûlés coûtait jusqu'à cent vingt francs. Ce fut en 1672 que l'Arménien Pascal ouvrit à Paris la première maison publique où l'on pouvait boire du café.

Nous pensons ne pas devoir terminer cet article sans mettre sous les yeux de nos lecteurs les beaux vers de l'abbé Delille sur le café. Ils seront une preuve frappante de ce que nous avons dit plus haut, c'est-à-dire que c'est à cette liqueur que bien des gens de lettres doivent le *plus souvent* leur inspiration.

Il est une liqueur au poète plus chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire ;

C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Ainsi quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encore je goûte ton breuvage.
Que j'aime à respirer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine
A l'or de ta couleur fait succéder l'ébène;
Moi seul contre la noix, qu'arment ces dents de fer,
Je fais en le broyant crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin de ta liqueur fortement séparée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprime l'africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi;
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.
A peine ai-je senti la vapeur odorante,
Soudain de ton climat ta vapeur pénétrante
Réveille tous mes sens, sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort, richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

RÉFLEXIONS.

Newton voit tomber une pomme et découvre les lois qui régissent l'univers. Les conséquences sont les échelons du génie.

(Le duc DE LÉVIS.)

Lorsqu'on joint à une imagination vive un esprit juste et la force de méditer, on a tous les éléments du génie.

(Le duc DE LÉVIS.

CAMARA PIQUANT — RIGUEURS OU DISCIPLINE.

Avez-vous oublié cette parole consolante qui s'adresse à vous comme aux enfants de Dieu? Mon fils ne négligez point les corrections du seigneur, et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous reprend, car le seigneur châtie celui qu'il aime et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants.—*Heb.* XII, 5,6.

Le lantana camara est un arbrisseau originaire de l'Inde méridionale, de plus d'un mètre de haut, toujours vert. Les feuilles sont ovales et rudes au toucher; pendant tout l'été et l'automne, ses fleurs réunies en petits corymbes sont d'un blanc de neige magnifique et exhalent une odeur suave. Comme elles s'épanouissent par le centre, le corymbe offre un cercle jaune au milieu d'un charmant effet. Toutes les parties de la plante exhalent une odeur forte, semblable à celle du marrube. Il est très-difficile de cueillir les jolies fleurs de cet arbuste parce que les épines qui les entourent repoussent une main indiscrète. (Planche XVII, N° 4.)

RÉFLEXIONS.

Dieu ne châtie en ce monde que celui qu'il aime encore; il ne reprend que ceux qu'il veut ramener à lui.

(S. JÉROME. *Lettres.*)

C'est le signe le plus évident de la perfection de vouloir être corrigé; car c'est le principal fruit de l'humilité qui nous fait connaître que nous en avons besoin.

(*Esprit de St François de Sales.*)

CAMÉLIA — RÉPUTATION.

Travaillez à acquérir une bonne réputation, c'est un bien plus solide que de riches trésors. — *Eccl.* XLI, 15

Parmi les nombreuses espèces du genre camélia, une des plus remarquables c'est le camélia du Japon; ses feuilles sont persistantes,

1, Camélia Blanc — 2, Giroflée des Jardins — 3, Primevère de Chine

Dupuy & Cie, Boult. de Sébastopol, 61.

luisantes, coriaces et ovales; ses fleurs sont grandes, simples ou doubles, blanches, (Plan. I et XXII, N°s 5 et 1) roses et panachées, de toutes les nuances, excepté le jaune et le bleu; comme elles ne fleurissent que l'hiver, on ne peut les cultiver pour en jouir que dans une orangerie même dans le midi de la France où, du reste, elles passent fort bien l'hiver en pleine terre.

On peut cultiver les camélias en pots ou dans la bâche en pleine terre, mais il ne faut pas les entasser trop près les uns des autres; il faut au contraire les distancer de manière à ce que l'air puisse librement circuler autour de chacun d'eux; sans cette précaution ils se dégarnissent du bas, s'allongent outre mesure et deviennent très-disgracieux. La terre qui paraît le mieux leur convenir est la terre de bruyère riche en détritus de végétaux, ou mélangée à un peu de terreau de feuilles très-consommé. Dans les pays où la terre de bruyère manque, on peut la remplacer par du terreau de feuilles mélangé à de la terre légère ou sablonneuse, soit avec de la terre un peu marneuse calcaire, mélangée avec de la terre de bois pourri telle qu'on la trouve dans le tronc caverneux des vieux saules et autres arbres.

RÉFLEXIONS.

Il faut avoir soin de sa réputation mais plus pour le service de Dieu que pour son propre honneur, et plus pour éviter le scandale que pour en augmenter sa propre gloire.

(*Esprit de St François de Sales.*)

Il en est d'une grande réputation comme d'une grande fortune : il est également difficile de bien soutenir l'un et l'autre et de ne s'y point oublier.

(BOURDALOUE, *Pensées diverses.*)

CAMOMILLE NOBLE — GUÉRISON.

Ce n'est ni une plante ni un remède appliqué sur leurs plaies qui a guéri les Egyptiens, mais votre parole Seigneur qui gué-

rit toutes choses. Vous seul Seigneur avez la puissance de la vie et de la mort; vous conduisez jusqu'aux portes de la mort et vous en ramenez. — *Sag.* XIV, 12.

La Camomille noble ou romaine croît naturellement dans toutes les parties de la France; (Planche X, N° 2) ses qualités sont si bien reconnues qu'on la cultive en grand aux environs de Dieppe. On commence à cueillir les fleurs au commencement de juin et on continue jusqu'à la fin de septembre; les dernières cueillies sont doubles et sont les plus recherchées dans le commerce à cause de leur blancheur, qu'elles n'acquièrent cependant qu'au préjudice de leurs vertus médicales.

La camomille est un stimulant qui n'irrite pas; c'est un excellent digestif; c'est aussi un fébrifuge qui réussit très-bien et peut remplacer le quina; on l'emploie en infusion, ou bien les fleurs elles-mêmes réduites en poudre; on en fait aussi des cataplasmes et des fomentations; elle est d'un usage très-général en médecine.

L'espèce dont on se sert d'ordinaire est la camomille romaine; d'autres pourraient la remplacer, mais on les laisse de côté à cause de leur goût et de leur odeur.

RÉFLE XION.

Il y a des rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du corps; ce que nous prenons pour notre guérison, n'est le plus souvent qu'une relâche ou un changement de mal.

(LAROCHEFOUCAULT.)

CAMPANULE — DISCRÉTION.

Ne découvrez pas votre cœur à tout homme de peur qu'il ne vous témoigne une amitié perfide et qu'il ne médise ensuite de vous. — *Eccl.* VIII, 22.

Presque toutes les espèces de ce genre sont herbacées; les fleurs sont de couleur bleue, quelquefois blanches; beaucoup se font re-

Imp. Dupuy & Cie, Boul.d de Sébastopol, 61

marquer par leur forme, leur grandeur, leur nombre, la vivacité de leurs couleurs, par leur disposition en pyramide, en bouquets, en épis, en belle panicule; la plupart sont admises comme ornement dans nos parterres; d'autres sont employées comme alimentaires quoique appartenant à une famille suspecte, à cause des sucs laiteux et caustiques renfermés dans les tiges et les feuilles.

Les deux espèces les plus remarquables sont la campanule des jardins et la campanule pyramidale (Planche VI, N° 5 et Planche XXX, N° 1.).

MAXIMES.

Un silence discret sera toujours plus utile que la sincérité la plus adroite et la plus spirituelle. On ne s'est jamais repenti de s'être tu, mais on s'est souvent repenti d'avoir parlé.
(FLÉCHIER, *Réflex. sur les caract. des hommes.*)

Il est plus aisé de se taire tout-à-fait que de ne pas trop parler.
(*L'Imit. de J.-C.*)

Peu parler et faire beaucoup voilà le partage des âmes droites.
(FÉNELON, *Lettres sur la discrétion.*)

CANNE A SUCRE — GOURMANDISE.

Ne soyez pas avide en un festin et ne vous jetez pas sur tous les mets; car l'excès dans un repas amène les maladies et l'avidité produit la colère. Plusieurs sont morts à cause de l'intempérance, et l'homme sobre prolonge sa vie. — *Eccl.* XXXVII, 32-34.

Lorsque la canne à sucre est en fleurs, elle offre un aspect fort agréable; ses racines fibreuses et obliques produisent plusieurs tiges droites, luisantes, épaisses d'un pouce et plus, hautes au moins de huit à dix pieds, pleines d'une moëlle blanchâtre et succulente, nues à leur partie inférieure; ses feuilles assez semblables à celles des roseaux sont striées, d'un vert glauque. Un long pédoncule lisse terminal et sans nœuds supporte un grand nombre de fleurs blanches

et soyeuses. Chaque fleur est composée de deux valves servant de calice, munies extérieurement et à leur base d'un duvet long et soyeux.

DE LA CANNE A SUCRE.

Les Indes orientales sont le berceau de la canne à sucre connue aussi sous le nom de la Canamelle. Ses précieuses qualités l'ont fait rechercher et cultiver dans toutes les parties du globe où la température lui a permis de croître, particulièrement entre les tropiques. Il est à croire que de temps immémorial, les peuples de l'Inde ont su profiter du riche présent que leur a fait la nature dans la canne à sucre, mais ils se sont long-temps bornés au sirop mielleux qu'elle leur fournissait, ainsi que quelques autres plantes, telles que le bambou etc. On ignore le temps où cette plante a été introduite en Europe, ce qui paraît certain c'est que les anciens en connaissaient les produits.

Le sucre est contenu dans les tiges sous forme de sirop. Pour l'obtenir on les coupe trois ou quatre mois après la floraison, on en sépare les feuilles qui servent à la nourriture des bestiaux. Les tiges sont soumises à l'action d'un moulin qui les écrase et en fait sortir le suc qui, après avoir subi plusieurs opérations d'ébullition et de clarification, devient d'abord cassonade et ensuite ce sucre raffiné que l'on vend dans le commerce.

Chacun connaît les usages que l'on fait du sucre ; on sait qu'il entre dans beaucoup de nos aliments et qu'il est aussi employé en médecine. Considéré comme aliment le sucre a eu des apologistes et des détracteurs ; ces derniers accusent le sucre d'altérer le teint des dents, d'occasionner des ulcérations sur les parois de la bouche, d'opérer la dissolution du sang et des humeurs et de produire beaubouq d'autres icommodités. Mais l'expérience et de nombreux exemples sont venus détruire ces inventions ; on a vu des personnes faisant un grand usage du sucre, jouir d'une bonne santé et parvenir à un âge fort avancé. D'ailleurs, cette substance se retrouve en grande quantité, dans une infinité de fruits et de racines, dans les

figues, les raisins, etc., les carottes, les betteraves, etc. Une subtance que le Créateur a si généralement répandue dans les productions destinées à la nourriture de l'homme ne saurait lui être nuisible; en effet, le sucre est au contraire un aliment léger et nourrissant; il excite l'appétit, donne du stimulant aux substances fades ou froides, en facilite la digestion, il adoucit tout ce qui est âpre ou âcre, émousse les acides, entre dans toutes les infusions théiformes et enfin il plaît à presque tout le monde, surtout aux personnes d'un tempérament délicat et nerveux, aux femmes, aux vieillards, aux enfants.

Sous le rapport de l'économie domestique, ses usages sont nombreux, très-variés; plusieurs arts s'occupent à l'envi de lui faire subir les formes et les modifications les plus propres à flatter le goût et la sensualité; on l'emploie pour confire et conserver les fruits pulpeux et autres substances alimentaires. On l'associe avec avantage à diverses matières nutritives, dans les crêmes, les beignets, les compotes, les marmelades. Il est de première nécessité pour les limonadiers, dans la préparation des glaces, des sorbets, de la limonade et du punch; les confiseurs s'en sont emparés à leur tour; ils ont trouvé l'art, en le mêlant avec d'autres substances, d'en former des pâtes, des dragées, des confitures, des liqueurs, des sirops, etc. Le sucre ainsi préparé n'est plus aussi sain que dans son état naturel; nous pouvons apprendre de là que la simplicité est toujours ce qui vaut le mieux, au physique comme au moral et que les substances telles que le Créateur les a formées conviennent mieux pour notre corps que lorsque l'homme les défigure en cherchant trop à les embellir ou en prétendant les perfectionner.

Considéré sous le rapport médical, le sucre jouit de propriétés adoucissantes, relâchantes et en même temps nutritives, il devient même quelquefois purgatif, pris en grande quantité. Le sucre est taxé dans l'opinion populaire, de favoriser le développement des vers intestinaux chez les enfants. L'expérience a démenti cette assertion et plusieurs habiles observateurs attestent même que cette substance a quelquefois provoqué l'expulsion d'une grande quantité de vers intestinaux, particulièrement d'ascarides, les plus communs chez les enfants. De toutes les

propriétés médicales du sucre, la plus remarquable est celle de prévenir les accidents de l'empoisonnement par le vert-de-gris et de neutraliser complètement l'action de ce poison, lorsqu'il est pris immédiatement en grande quantité, soit en poudre, soit en dissolution aqueuse. Un petit morceau de sucre imbibé d'éther, pris à la fin des repas, facilite la digestion, en faisant sortir de l'estomac des vents qui la troublent; il arrête le hoquet. On assure encore que le sucre fondu dans l'eau-de-vie et appliqué extérieurement est un bon vulnéraire et s'oppose à la putridité.

Enfin le sucre est d'un usage si général, qu'on peut dire qu'il est devenu un objet de première nécessité et une des principales branches de commerce entre l'ancien et le nouveau-monde. Et qui n'admirerait ici cette bonté divine qui, ayant créé une substance à la fois si agréable et si utile, et qui joue un si grand rôle dans la nature, s'est plue à la renfermer essentiellement et avec abondance dans une plante particulière, afin que l'homme pût jouir plus pleinement de tous les avantages qu'elle est destinée à lui procurer.

RÉFLEXIONS.

Il faut avoir l'âme bien penchée vers la terre pour faire entrer la bonne chère dans l'idée qu'on se fait du bonheur; celui qui élève à ce rang une table délicate ne donne à sa félicité que deux doigts d'étendue.

(OXENSTIERN.)

Il faut de sa santé, mes enfants, prendre soin;
De la sobriété faire toujours usage.
Le gourmand veut aller au-delà du besoin
Se fait mal, et périt à la fleur de son âge.

(MOREL-VINDÉ, *Morale de l'enf.*)

CARDÈRE — BIENFAIT.

Faites le bien avec discernement, vos bienfaits en auront plus de prix. — *Eccles.* XII, I.

Des tiges presque nues hérissées d'épines ainsi que les feuilles; des

fleurs sans éclat réunies en tête entremêlées de longues paillettes piquantes, ne présentent dans le cardère et les autres espèces aucun de ces agréments que nous recherchons dans les fleurs de nos jardins, aussi en sont-elles exclues. Mais observées dans les lieux agrestes qu'elles habitent et mélangées avec d'autres plantes du même caractère, elles y forment un de ces sites qui plaisent infiniment. Les feuilles de ce chardon sont très-larges, embrassantes et opposées ; elles sont coudées à la base de manière à former un vase naturel dans lequel l'eau des pluies se conserve pendant les chaleurs de l'été ; elles deviennent ainsi autant de petits abreuvoirs où les petits chantres des bocages trouvent à se désaltérer lorsque le vent du midi a desséché les ruisseaux. C'est vraiment avec joie que l'on remarque ces gouttes limpides conservées dans les cavités d'une rose. Un papillon, un insecte est appelé à partager cette coupe riante. C'est avec un vêtement d'azur, avec une écharpe de pierreries que les filles de l'air, reines pour un seul jour, viennent savourer la création, et la félicité vitale qui seu le animait leur être, s'exhale entre mille parfums. — Le chardon que l'on trouve aux bords des chemins offre au joli gosier des chardonnerets une graine qu'ils aiment et qui les attire, et cela seul devrait lui mériter une place particulière dans les massifs d'un parc ou d'un jardin anglais.

RÉFLEXIONS.

Souvent les bienfaits nous font des ennemis et l'ingrat ne l'est presque jamais à demi, car il ne se contente pas de n'avoir point la reconnaissance qu'il doit, il voudrait même n'avoir pas son bienfaiteur pour témoin de son ingratitude.

(Mme de la Sablière.)

Le plaisir de faire du bien nous paye comptant de notre bienfait.

(Massillon. *Petit Carême.*)

Regardez les biens qui sont entre vos mains comme n'étant pas à vous, mais à autrui ; songez qu'on vous en demandera un jour un compte très exact et très rigoureux. (St. Basile, *Homélies.*)

CENTAURÉE ODORANTE — FÉLICITÉ.

Heureux l'homme qui craint le Seigneur et qui met ses délices à accomplir sa loi! Sa postérité sera grande sur la terre, la race des justes sera bénie. La gloire et les richesses seront dans sa maison et la justice subsistera dans tous les siècles. —*Ps.* III. 1,3.

La centaurée odorante est une plante annuelle, originaire du Levant. On lui a donné le nom d'odorante à cause de l'odeur agréable approchant de celle de l'ambre que répandent ses fleurs. Sa tige s'élève à plus de 30 centimètres. Les feuilles sont larges; ses fleurs grosses semblables à celles du bleuet paraissent de juillet en octobre. Cette plante est aussi connue sous le nom de *barbeau jaune, ambrette jaune, fleur du Grand-Seigneur*.

DE LA FELICITE.

L'homme heureux en ce monde n'est pas celui qui n'a besoin de rien, mais celui qui peut vivre sans ce qu'il n'a pas et que la privation de ce qui lui manque n'affecte point. Si donc vous voulez vivre heureux sentez le prix des biens que vous possédez et sachez en jouir. Mettez des bornes à vos désirs et à vos besoins, contentez-vous du nécessaire, car la modération vaut mieux que tous les trésors de la fortune et la possession des richesses ne donne pas le repos qu'on trouve à n'en point désirer. Quelqu'un disait un jour à Ménédas, philosophe grec : C'est un grand bonheur d'avoir ce qu'on désire. — C'en est un bien plus grand, répondit-il, d'être content de ce que l'on a On jouit alors d'une grande tranquillité inconnue à ceux qui sont agités d'une foule de désirs. Ceux-ci en proie à une ambition aveugle ou à une cupidité effrénée désirent sans cesse et ne sont jamais satisfaits; jouets éternels d'une trompeuse espérance, ils empoisonnent le bonheur de leurs jours par de vains désirs qui les dégoûtent de leur état, les empêchent d'en remplir les devoirs et d'en sentir les avantages.

Il n'est rien de plus étonnant que de voir les hommes courir sans cesse après le bonheur sans pouvoir jamais l'atteindre. Au lieu de le chercher dans la modération de leurs désirs et dans la jouissance de ce qu'ils ont, ils croient toujours l'apercevoir dans des emplois, des richesses ou des plaisirs qu'ils n'ont pas, et lorsqu'ils les ont obtenus, honteux de ne l'y point trouver et non guéris de leur folie, ils continuent toute leur vie à l'aller chercher dans d'autres objets et meurent avec la douleur de ne se voir pas plus près du terme que le jour où ils avaient commencé de s'y diriger. Le vaisseau battu d'une tempête affreuse roulant au gré des flots en fureur et au milieu des éclairs n'est pas plus agité qu'un esprit inquiet qui se livre à tous ses désirs, mais celui au contraire qui sait les modérer et les tenir sous son empire, ressemble à un navire qui, poussé par une brise favorable, vole légèrement sur les ondes et arrive heureusement au port.

Un des plus grands obstacles au bonheur de la plupart des hommes, c'est le désir trop vif des biens de la terre. Plus on a, plus on veut avoir. On est moins content de ce qu'on possède que jaloux de ce qu'ont les autres et désireux d'en avoir encore davantage. « Mais, dit Salomon, l'homme qui se hâte de s'enrichir et qui porte envie aux autres, ne sait pas qu'il se trouvera surpris tout d'un coup par la pauvreté. » On perd souvent tout en voulant trop avoir. Et que d'exemples frappants, à l'appui de cette vérité, nous pourrions citer ici!...

Il est plus facile de réprimer un premier désir que de satisfaire tous ceux qui viennent ensuite, comme le disait le prince de Conti. Il se refusait aux goûts les plus innocents, à la curiosité même des peintures où ses infirmités auraient pu trouver un délassement. Il répondit aux instances que lui faisait à ce sujet la princesse son épouse : qu'en se livrant à un goût on s'accoutume à se livrer à tous, et qu'il faut savoir ou ne pas du tout désirer ou se passer souvent de ce qu'on désire. Ce retranchement, ou plutôt cette modération de désirs, est en effet le seul moyen de nous rendre heureux. Nous ne prétendons pas néanmoins qu'elle puisse nous procurer une félicité pleine et inaltérable. Ce bien n'est réservé que dans l'autre vie et la religion seule est chargée de nous conduire dans la route du bonheur qu'elle-même prépare au-delà du temps. Cette vie-ci est une vie

de tentations et de combats, de peines et de traverses, d'afflictions et de chagrins. La constitution de notre corps, la faiblesse de notre nature, l'activité des éléments, la variété des saisons, les diff rentes sortes d'esprits, de caractères et d'humeurs des personnes avec lesquelles nous sommes obligés de vivre, le choc des passions et des intérêts, toutes ces choses nous empêchent toujours d'être ici-bas parfaitement heureux. Dieu l'a ainsi voulu afin que nous ne nous attachions pas tant à la terre et que nous portions nos vœux vers celui qui peut seul les remplir. Mais il est vrai aussi que, si quelque chose est capable de diminuer le nombre et la violence des maux que nous avons à souffrir dans notre exil, c'est cette modération de désirs que nous recommandons, c'est elle qui seule peut nous rendre heureux autant qu'on peut l'être sur la terre, sans que le bonheur présent ruine les espérances de l'avenir. Elle est comme les heureuses prémices et le garant de la félicité qui nous est assurée dans le ciel; rien n'est plus conforme à l'esprit de religion que de mettre des bornes à ses désirs, de n'avoir aucune attache au monde ni à tous ces biens dont l'apparence passe et s'évanouit comme l'ombre.

Pères et mères qui voulez rendre un jour vos enfants heureux, au lieu de leur répéter sans cesse les usages et les maximes du monde, les droits de leur naissance et les avantages des richesses, formez-les surtout à la vertu; ils seront toujours assez polis s'il sont humains, assez nobles s'ils sont vertueux et assez riches s'ils ont appris à modérer leurs désirs.

MAXIMES.

La félicité est dans le goût et non pas dans les choses et c'est pour avoir ce qu'on aime qu'on est heureux et non pas pour avoir ce que les autres trouvent aimable.

(La Rochefoucault.)

Cherchons ce que c'est que vivre bien, c'est-à-dire tendre à la béatitude en vivant bien, et nous trouverons que ce n'est autre chose qu'aimer la vertu, aimer la sagesse, aimer la vérité.

(St-Augustin, *Mœurs de l'Eglise catholique.*)

CÉRAISTE COTONNEUSE — NAIVETÉ.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. — *Math.* v, 8.

La blanche corole du céraiste cotonneux se dessine avec grâce sur les pelouses et le long des chemins. Le vase d'albâtre qui contient dix étamines légères est assez transparent pour se nuancer au fond de la teinte verte du calice. Il exhale d'ailleurs une odeur douce et charmante. Elle a d'autant plus de prix qu'on l'attend moins d'un aussi frêle objet. On aime à découvrir, on se plaît à la surprise que causent les moyens inattendus d'un être faible et peu confiant, et voilà ce qui prête tant d'avantages à la timide modestie.

RÉFLEXION.

L'homme a deux ailes pour s'élever au-dessus des choses de la terre, la simplicité et la pureté.
(*Imitation de J.-C.* II, 4.)

CERISIER — ÉDUCATION.

Celui qui instruit son fils sera loué à cause de lui et se glorifiera dans son fils au milieu de ses proches. Celui qui instruit son fils excitera la jalousie de ses ennemis et il sera fier de lui au milieu de ses amis. Ainsi un père meurt et il ne semble pas mort car il a laissé un homme semblable à lui. *Eccles.* XXX, 2-4.

Les premières chaleurs de l'été se font déjà sentir, et déjà brille, suspendue aux branches en globe de pourpre, la cerise rafraîchissante.

— Qu'il est vraiment beau le spectacle qui s'offre à nos yeux dans cette longue suite de fruits délicieux qui se succèdent pendant la plus belle, la plus riche saison de l'année! Admirable dans toutes ses parties, l'agriculture ne l'est pas moins dans cette industrie qui a conduit l'homme à réunir autour de lui ces fruits nombreux répandus dans les différentes parties du globe et à les choisir tels, qu'ils puissent former une série non interrompue, à partir du printemps jusque dans l'automne.

Pline dit que le Cerisier est originaire de l'Asie et que ce fut Lucullus qui, au retour de ses campagnes, l'apporta du royaume de Pont en Italie, l'an de Rome 680 et que dans l'espace de cent vingt ans il se propagea au-delà des mers jusque dans la Grande-Bretagne. Il était commun particulièrement à Cérasonte, d'où le nom de Cerusus, Cerisier. Le Cerisier croît encore aujourd'hui sur les bords de la mer Noire d'après ce que rapporte Tournefort dans son voyage du Levant. « La campagne de Cérasonte, dit-il, nous paraît fort belle pour herboriser. Ce sont des collines couvertes de bois ou les cerisiers naissent d'eux-mêmes. » Quoi qu'il en soit de cette découverte, nous devons ajouter que nos forêts ont toujours produit naturellement différentes espèces de merisier qui ne demandent qu'une bonne éducation pour changer leurs fruits secs et amers en ces baies charmantes qui font l'ornement de nos campagnes, celui de nos desserts et surtout la joie du peuple et des petits enfants.

DU CERISIER.

La nature ne pouvait faire à l'homme, dans la saison brûlante de l'été, un don plus précieux que les cerises. Leur jus rafraîchissant coule avec délices dans les organes altérés ; sa saveur, d'une acidité agréable, corrige l'âcreté des humeurs et prévient les incommodités occasionnées par les grandes chaleurs. Ce fruit est si abondant, qu'on peut en conserver une partie pour l'hiver, soit en faisant sécher au soleil où à la chaleur modérée d'un four les cerises de meilleures qualités, soit en les mettant dans l'eau-de-vie. On les confit encore au sucre; on en fait des compotes, des marmelades, des confitures. Il en est qui en font un vin agréable à boire, mais qui se conserve peu.

C'est encore avec les cerises, surtout avec la grosse cerise noire, que l'on fait ce ratafia de Grenoble si renommé. Par la distillation de ces mêmes fruits, on obtient une liqueur spiritueuse, une sorte d'eau-de-vie connue sous le nom de *Kirsh-Waser* dont le commerce est d'un grand produit. Une petite cerise acide, qu'on appelle marasca en Italie, fournit une autre liqueur spiritueuse qu'on nomme *marasquin*, beaucoup plus douce et plus agréable au goût que la précédente. Dans certains cantons de la Suisse, les habitants font sécher beaucoup de cerises, pour les manger dans des soupes au pain, pendant l'hiver et le printemps.

Le bois du cerisier est d'un rouge assez beau, mais qui ne se soutient pas; cette couleur se rembrunit; on en fait des meubles. Le bois du merisier lui est préférable; il est dur, pesant, d'une couleur rousse foncé approchant de celle de l'acajou; il est fort recherché par les tourneurs, les ébénistes, les menuisiers. On fait avec les jeunes branches des échalas pour les vignes et des cercles de tonneaux. Les luthiers s'en servent pour les instruments de musique, parce qu'il est sonore. Pour donner au bois de cerisier ou de merisier une couleur d'un rouge brun durable, on le met tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de chaux et on le polit après l'avoir fait sécher. Les plus gros arbres sont employés en bois de charpente et en planches. Ce bois est très-bon pour le chauffage, il donne beaucoup de chaleur et fournit de bons charbons. Il découle d'entre les fentes de l'écorce une gomme douce et nourrissante qui diffère de la gomme arabique en ce qu'elle ne fait que se gonfler dans l'eau sans s'y dissoudre, elle est moins transparente et moins blanche.

Dans la partie septentrionale du département des Hautes-Pyrénées, qui s'étend en plaine, on suit à peu près à l'égard de la vigne, l'usage de l'Italie; on la marie à un arbre, mais ce n'est pas l'ormeau qu'on lui choisit pour époux, c'est le cerisier; aussi, par une belle matinée de printemps, transportez-vous sur l'un des coteaux qui bordent cette plaine au levant et au couchant et dites nous si vous avez vu un spectacle qui surpasse en magnificence celui qui s'offre devant vous; c'est un océan de fleurs que pardessus la douce verdure des pampres, fait mollement onduler une légère brise, et qui, se combinant avec la ro-

sée, reflète les rayons du soleil d'une manière éblouissante. Plus tard, la décoration change, et lorsque, sous l'influence de cet astre bienfaisant, les fruits se sont colorés, c'est une étendue immense de girandoles de jais et de rubis, qui se balancent au-dessus d'un sol tout couvert de légumineuses ou de céréales de tout genre; car dans ce beau pays la plupart des terres sont à la fois champ, vigne et verger, on pourrait ajouter *taillis;* car les cerisiers qui soutiennent la vigne sont émondés tous les ans; tous les ans aussi on arrache les vieux et ces deux opérations procurent d'excellents bois de chauffage. On réserve la plus grosse souche pour la nuit de Noël; la veille de cette fête, à peine le soleil a-t-il disparu, que cette souche est placée au fond du foyer avec une sorte de solennité. Le chef de la famille y met le feu, et sur le champ la flamme s'élève en pétillant, claire, brillante, pure comme la lumière qui vint apprendre au monde le divin Enfant qui naquit dans cette nuit mémorable. Aïeul, aïeule, père, mère, enfants, sont rangés en cercle dans la cheminée aux larges flancs, chantant à l'unisson de vieux Noëls, composés dans l'idiome naïf du pays. Bientôt le son de la cloche lointaine se fait entendre; tous se lèvent avec empressement, à l'exception du grand-père ou de la grand-mère infirme, dont on prend congé en l'embrassant, et qui garde le coin du feu, priant le bon Jésus pour ses bons petits-fils et préparant le *réveillon* qui doit les régaler au retour. Cependant, vers l'Eglise, bâtie sur le point culminant d'une colline, s'acheminent nos pélerins, toujours chantant, à la lueur d'une torche formée de l'écorce de cerisier, roulée en spirale à l'extrémité d'une longue perche. Cette torche est pour eux ce que l'étoile fut pour les mages. Dans ces heureuses contrées, le cerisier le dispute au noyer, à l'acajou même, pour la menuiserie et la marqueterie. Il a dans sa couleur, quelque chose de gai, qu'offrent rarement les bois que le luxe fait venir de si loin à grands frais. Aussi est-il le bois favori dont la nouvelle mariée fait confectionner l'armoire où sera déposée sa parure de noces, pour n'en plus sortir qu'aux fêtes les plus solennelles.

On célèbre à Hambourg la *Fête des Cerises.* Des chœurs d'enfants parcourent les rues, tenant en mains des rameaux verts, chargés de cerises. Voici l'origine de cette fête : En 1432, les Hussites marchaient

contre la ville de Hambourg, dans l'intention de la détruire de fond en comble. Un citoyen, nommé Wolf, proposa d'envoyer aux ennemis une députation d'enfants de sept à quatorze ans, enveloppés dans des draps mortuaires. Le spectacle de ces êtres innocents, qui, commençant la vie, venaient à lui couverts des insignes de la mort, surprit et toucha le chef des Hussites, Procope Nassus. Il embrassa ces jeunes suppliants, les régala avec des cerises, leur promit d'épargner la ville et tint parole.

RÉFLEXIONS.

Voulez-vous avoir un fils obéissant, élevez-le de bonne heure dans la crainte du Seigneur. Et n'est ce pas une chose ridicule d'avoir tant de soins de l'envoyer au collége pour y apprendre les lettres et de négliger de l'instruire de la loi de Dieu.

(SAINT CHRYSOSTOME, *Omélies.*)

La première éducation apprend à soumettre l'instinct de la volonté, et cette espèce d'instruction est commune à l'homme et aux animaux, mais le but de la seconde est purement moral : celle-ci apprend à réprimer les passions, elle doit commencer de bonne heure et se prolonger dans la vie. Ceux qui en ont profité sont les sages.

(LE DUC DE LÉVIS.)

CHARDON — AUSTÉRITÉ.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites ; ils montrent un visage exténué, afin que leurs jeûnes paraissent devant les hommes ; ils ont déjà reçu leur récompense. Mais vous quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage afin que les hommes ne voient point que vous jeûnez, et votre Père qui est présent dans le secret vous le rendra. — *Math.* VI, 16-18.

Le chardon-marie que l'on rencontre à chaque pas dans les villages, est remarquable par la grandeur, la beauté de ses feuilles, l'éclat de ses fleurs purpurines souvent larges de 3 à 4 centimètres. On les introduit dans quelques jardins d'ornement ou dans

les fentes des rochers, sous la pente des caveaux il montre ses rosettes de feuilles vertes parsemées de veines larges et blanches. Mais il faut s'en approcher avec précaution à cause des blessures que font ses robustes épines. Ses jeunes feuilles débarrassées de leurs épines se mangent en salade dans plusieurs contrées de l'Europe ; ses tiges cuites sont apprêtées comme des légumes. Les Grecs les mangeaient avec de l'huile et du sel. Le réceptacle des fleurs remplace nos artichauts, il ne lui en manque que la grosseur. On donne vulgairement à cette plante les noms de *chardon argenté*, *chardon Notre-Dame*, *chardon-Marie*. Son nom latin de Marianus vient de Marie la mère de Jésus-Christ. On a dit qu'une goutte de son lait tombée sur cette plante, y fit les marques blanches que l'on voit sur ses feuilles.

On sait que les armes de l'Écosse consistent dans un chardon et que l'on n'a pas choisi autre chose que cette plante pour être l'emblème de l'ordre royal de Saint-André. Cet ordre militaire fut institué par Hungo, roi des Pictes, après sa victoire sur Athelstan. Le collier est d'or et entrelacé de chardons et de rue. Cet ordre fut ensuite renouvelé par Georges Ier ; le ruban est vert ; il porte l'image de Saint-André avec cette devise : *Personne ne m'offense impunément.*

DES CHARDONS.

La tribu des chardons est très-nombreuse et très-compliquée. Les plantes qu'elle renferme varient sous mille formes ainsi que les épines de la vie. Les chemins en sont bordés autant que de fleurs. Plusieurs d'entre eux s'épanouissent en bouquets, et leur port bien souvent n'est pas sans majesté, image naïve de ces situations qui font envie et qui pourtant sont hérissées de pointes ardues.

L'âne vit avec délices de ces plantes que son palais savoure. Il est ainsi des gens qui, stupides et taciturnes, prennent dans le chemin de la puissance de cuisants dégoûts pour des faveurs.

Partout nous trouverions la nature admirable dans ses productions, si les préjugés ne venaient jeter la défaveur sur cet aspect rustique qui ne nous laisse apercevoir dans les chardons que leurs redoutables épines, tandis qu'il en existe un grand nombre remarqua-

bles par l'élévation, la beauté de leur port, par leur feuillage ample et gracieux, par de grandes et belles fleurs, et qui forment, dans les lieux agrestes et sauvages, une décoration en harmonie avec ces localités.

A la vérité, la plupart de ces plantes viennent aussi s'emparer des terrains que l'homme a cultivés : elles s'établissent au milieu de ses moissons, gâtant ses plus belles prairies ; mais comme la terre et ses productions sont destinées indistinctement pour tous les animaux et les végétaux, le chardon s'empare de ce qui lui convient et les murmures de l'homme ne viennent que de ce qu'il veut jouir seul de ce qui est accordé à tous. Pour y parvenir, il faut qu'il en dispute la possession à tous les êtres qui y ont le même droit que lui : d'où il suit qu'il est peu disposé à admirer ce qui nuit à ses intérêts. L'entretenir de la beauté de quelques chardons, c'est faire l'éloge de ses ennemis, et l'admiration du naturaliste doit lui paraître bien ridicule; les poètes, d'accord avec l'agriculteur, ont toujours accompagné le nom de chardon d'épithètes injurieuses. Il n'y a donc que le naturaliste qui, parcourant par la pensée les antiques travaux de la nature, saura lui rendre hommage dans une de ses plus utiles productions. Il demandera à l'homme toujours prêt à blâmer les œuvres de la création : cette terre que l'on cultive, d'où vient-elle? qui la formée? qui l'a rendue propre à être livrée aux travaux de l'agriculture? Ne sont-ce pas les végétaux qui, pendant une longue suite de siècles, ont couvert de leurs débris les sols stériles ou marécageux, y ont formé cette terre végétale aujourd'hui si fertile. C'est donc pour en hâter la formation qu'ont été créés ces nombreux et vigoureux chardons ; c'est pour en rendre la multiplication plus rapide que leurs semences sont couronnées d'aigrettes légères emportées par les vents à de grandes distances.

Les espèces de chardons les plus remarquables sont le *chardon Penché*, très-commun sur le bord des chemins ; le *chardon lancéolé*, aussi commun que le précédent et très-redoutable par ses épines, surtout par celles qui terminent chaque feuille. Enfin le *chardon cotonneux*, connu aussi sous le nom de *chardon aux ânes*, et le *chardon marie*, dont nous avons parlé plus haut.

RÉFLEXION.

En fait de mortifications, celles qui sont intérieures sont incomparablement plus excellentes que celles qui sont extérieures, et nullement sujettes comme celles-ci à l'hypocrisie, à la vanité, à l'indiscrétion.

(Esprit de S. FRANÇOIS DE SALES.)

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues ; la vanité rend les autres faciles à souffrir.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort.

(BOSSUET, *Oraisons funèbres.*)

CHARME — ORNEMENT.

Femmes rejetez loin de vous les ornements de votre chevelure, les ornements d'or et la magnificence des vêtements, mais songez à l'ornement caché du cœur, qui consiste dans la pureté incorruptible d'un esprit de douceur et de paix ; il est le plus riche ornement aux yeux de Dieu. C'est ainsi que se paraient autrefois les saintes femmes espérant en Dieu et soumises à leurs maris. — 1 *Pierre* III, 3 — 6.

Tant que le Charme commun reste forestier il garde son nom, mais dès qu'il est élevé en palissade il s'appelle *charmille*; sa hauteur le met au second rang des arbres de nos bois. Son tronc rarement droit est bien arrondi, revêtu d'une écorce unie, blanchâtre, porte une tête ordinairement très-grosse, très-touffue, souvent d'une forme peu agréable; mais comme ses branches naissent dans toute sa hauteur et jouissent d'une grande flexibilité, comme les feuilles sont extrêmement nombreuses, le pépiniériste et le jardinier décorateur le façonnent à leur gré; tantôt ils le taillent en sphère, en pyramide, en colonne, en obélisque; tantôt aussi ils en forment des portiques, des rideaux, de longues avenues couvertes, ou de belles palissades de verdure.

Les jardins de Versailles, plantés par le célèbre Le Nôtre, offrent de beaux modèles de ce genre de composition.

Le bois du charme est dur, compacte et blanc; il prend bien le poli et est recherché pour faire des manches d'outils, pour les ouvrages des tourneurs, des charpentiers, des menuisiers. On s'en sert pour vis de pressoir, maillets, roues de moulin et comme bois de chauffage. Sous ce dernier rapport il donne beaucoup de chaleur et fournit une braise ardente.

Comme tout plaît dans cet arbre, on se sert très souvent de lui pour terme de comparaison; ainsi on dit familièrement : « il se porte *comme un charme*; il va *comme un charme*; il brûle *comme un charme;* il pousse *comme un charme.*

RÉFLEXION.

Il n'y a rien de si déplorable que l'amour des vains ajustements. Comment une femme chrétienne pourra-t-elle s'appliquer comme elle le doit aux exercices d'une piété solide et mépriser les folies du siècle, lorsqu'elle trouve du plaisir à se parer d'or et de pierreries?

(SAINT-CHRYSOSTOME, *Sermons.*)

CHATAIGNER — ÉQUITÉ.

Ne violez l'équité, ni dans le jugement, ni dans la règle, ni dans le poids, ni dans la mesure. — *Lévit.* XIX, 35.

Le Châtaigner est un arbre d'un port majestueux et d'un très beau feuillage. Il s'élève à plus de vingt-cinq mètres de hauteur. Les chatons mâles sont très-longs et composés de fleurs agglomérées pourvues d'un calice à six divisions. Le fruit est une noix uniloculaire renfermant une ou trois graines que contiennent une grosse amande,

à chair blanche, recouverte d'une peau lisse et coriace. Les semences sont farineuses et non huileuses comme celles du hêtre.

Si l'on ne connaissait pas le fruit excellent du châtaigner, l'enveloppe piquante dans laquelle il est renfermé le ferait rejeter sans examen, ainsi se trompent souvent les gens qui jugent sur les apparences et qui par conséquent manquent d'équité.

DU CHATAIGNER.

Le Châtaignier est un grand et bel arbre qui croît en France sur le penchant des collines et des montagnes. Son port est d'un fort bel aspect, son feuillage ample et gracieux, ses rameaux allongés et très-étalés. Nous n'avons en Europe qu'une seule espèce de châtaigner, d'où sont sorties un grand nombre de variétés que l'on doit au sol, au climat et à la culture. Les marronniers ne diffèrent de l'espèce sauvage que par la grosseur, la rondeur et la qualité de fruit. Les contrées de la France où il est le plus abondant sont les Vosges, le Jura, le Limousin, le Périgord, l'Auvergne, le Poitou, le Maine, etc. On vante beaucoup les marrons de Lyon et surtout ceux de Luc en Provence.

Pour conserver les châtaignes il faut les mettre dans un lieu sec, ne pas les entasser, et les remuer de temps en temps; on peut aussi les garder dans du sable bien desséché. Parmentier conseille de les placer sur des claies et de les exposer au soleil, il assure que c'est un excellent moyen de les conserver longtemps. Si l'on veut les manger fraîches toute l'année, il suffit de les faire bouillir quinze à vingt minutes, de les faire sécher au four après que le pain en a été tiré et de les mettre ensuite dans une chambre bien sèche. Les habitants des Cévennes les fond sécher au feu sur des claies.

La châtaigne parfaitement desséchée peut se conserver non-seulement pendant tout l'hiver, mais encore d'une année à l'autre, sans rien perdre de sa bonne qualité. C'est un fruit excellent qui contient, outre une fécule abondante, du vrai sucre cristallisable et un principe tonique. Les habitants des Cévennes et de plusieurs autres cantons de France, ceux de la côte de Gênes et des Apennins s'en nourrissent

presque toute l'année, et tous ces gens-là sont pleins de vigueur, de force et de santé.

Les marrons sont servis sur les tables les plus d licates ; on les mange grillés ou cuits sous la cendre, ou bouillis dans l'eau salée, avec du fenouil, avec des feuilles de céleri, de laurier, de sauge ou de thym, suivant les goûts.

Cet arbre parvient quelquefois à une grosseur prodigieuse, ainsi que le prouve ce fameux châtaigner du mont Ethna, que l'on voit à peu de distance de la ville d'Aci; il a été décrit par plusieurs voyageurs, en particulier par Honel dans son Voyage aux îles de Sicile, etc. Il lui a trouvé une circonférence de 160 pieds. Le tronc est creux. On a construit dans son intérieur une habitation qui sert de retraite à un berger et à son troupeau. Cet arbre s'appelle le *Châtaigner aux cent chevaux*, d'après une tradition qui pourrait bien être fabuleuse. On prétend que Jeanne d'Aragon, allant d'Espagne à Naples, s'arrêta en Sicile et vint visiter l'Ethna accompagnée de toute la noblesse de Catane. Un orage survint; elle se retira sous cet arbre, dont le vaste feuillage suffit pour mettre à couvert de la pluie cette reine et tous ses cavaliers. Il existe encore dans le voisinage plusieurs autres individus d'une grosseur extraordinaire, dont un entr'autres, a 25 mètres de circonférence. On cite en France plusieurs gros châtaigners; le plus remarquable est près de Sancerre dans le département du Cher, il a dit-on près de 10 mètres de contour. Son âge est d'environ cent ans.

RÉFLEXIONS.

La probité humaine, sans la crainte de Dieu, est presque toujours fausse, ou du moins n'est jamais sûre.

(MASSILLON. *Petit carême.*)

Il est deux guides sûrs pour ne point s'égarer :
Bonté compâtissante et probité sévère.
L'une inspire et prescrit tout le bien qu'on peut faire
L'autre à faire aucun mal défend de se livrer.

(MOREL-VINDÉ, *Morale de l'enfance.*)

CHÊNE — HOSPITALITÉ.

Ayez une charité persévérante les uns pour les autres, car la charité couvre la multitude des péchés. Exercez entre vous l'hospitalité sans murmure ; que chacun de vous, selon le don qu'il a reçu, rende service aux autres comme de fidèles dispensateurs des grâces qui prennent toutes les formes de Dieu. I *Pierre* VIII, 10.

Les forêts et les bois ont toujours été et sont encore aujourd'hui le sanctuaire de la végétation. Que de fleurs sur les buisons, que de guirlandes sous les arbustes, que de fleurs et de parfums à leurs pieds! Le muguet odorant y dérobe ses clochettes d'ivoire et leurs charmantes variétés. Les plantes de la plaine y acquièrent une vie et une fraîcheur qu'elles n'avaient pas; c'est là enfin que la nature ne perd jamais ses droits et que sa voix consolante, mais sincère, se fait toujours entendre au cœur. Or, ce sont en grande partie les chênes qui formaient ces vastes forêts dont celles qui nous restent ne sont que des portions échappées à la hache de la destruction. C'était sous leur voûte épaisse qu'un peuple superstitieux allait consulter ces oracles si renommés des chênes de Dodone, etc.

DU CHÊNE.

Le Chêne est le plus beau comme le plus robuste des habitants de nos forêts ; c'est son image qui s'offre d'abord à la poésie quand elle veut peindre la force qui résiste, comme celle du lion pour exprimer la force qui agit. Son nom latin *robur* indique cette vigueur qui caractérise le chêne. Le chêne est l'arbre par excellence, le plus grand, le plus vivace et le plus utile, le plus commun et le plus nécessaire des arbres indigènes à l'Europe et à l'Amérique du Nord ; à lui seul il pourrait presque suppléer tous les autres et dans beaucoup d'usages il ne pourrait être remplacé par aucun. On est en droit de dire qu'il chérit la France puisqu'il l'a toujours habitée, qu'il y

offre plus que partout ailleurs des tiges plusieurs fois séculaires et d'une grosseur extraordinaire, des cimes majestueuses élancées à plus de 35 mètres de hauteur.

Les deux principales espèces de chêne qui forment le fond de nos plus riches forêts sont le chêne pédonculé et le chêne yeuse ou chêne vert.

Chêne à grappes. — Ce chêne est un des plus beaux arbres de nos forêts. Il se fait remarquer par sa haute tige, par ses formes robustes, par sa cime ample et majestueuse; son tronc est revêtu d'une écorce épaisse raboteuse, brune à l'extérieur et rougeâtre intérieurement. Les Grecs avaient consacré cet arbre au plus puissant des dieux qui en avait agréé l'hommage : *quercus jovi... placuit*, dit Phèdre. Ses rameaux tressés en couronne ornaient chez les Romains le front du citoyen distingué par ses vertus civiques, surtout de celui qui avait sauvé la vie d'un patriote. — Le chêne ne devait ces honneurs, ce culte de reconnaissance, qu'à sa qualité précieuse. Les hommes ont trouvé de tout temps une ressource assurée contre la disette dans les glands de quelques espèces. On retrouve encore aujourd'hui dans la Grèce et l'Asie-Mineure des chênes à glands doux; ceux connus sous le nom de *ballote* se vendent sur les marchés de Bone, de Constantine, d'Alger et de plusieurs autres villes de Barbarie. On mange ces fruits crus ou grillés, comme nos châtaignes dont ils ont presque la saveur; ils font, pendant une partie de l'année, la nourriture de plusieurs peuplades de Maures et d'Arabes. Ces chênes sont encore dans quelques contrées de l'Espagne et du Portugal, l'objet d'un commerce assez lucratif. Il se fait une grande consommation de leurs glands, et Bosc dit les avoir vu vendre sur le marché de Burgos avec le même débit que la châtaigne en France. Les glands qui ne peuvent servir de nourriture à l'homme sont destinés à l'alimentation de plusieurs animaux domestiques.

Chêne yeuse ou **chêne vert.** — Ce chêne s'élève à une hauteur médiocre, son tronc est revêtu d'une écorce brune, mince, légèrement gercée. Les feuilles sont dures, persistantes, blanches et cotonneuses

en dessous, surtout dans leur jeunesse. Ce chêne croît spontanément en Syrie, en Afrique, en Italie, en Espagne et dans les provinces méridionales de la France. Il se plaît dans les terrains secs, sablonneux et exposés au nord.

La dureté et la longue durée de son bois le rendent très utile pour des essieux, des poulies, des solives. On le débite aussi en planches; l'écorce sert à tanner les cuirs. Si son accroissement est lent, sa durée est très longue. Pline en cite un qui existait sur le Vatican et qu'on disait être plus ancien que la ville de Rome; il parle d'un autre qui avait plus de trente pieds de contour, qu'on voyait de son temps, près de Tusculum, dans le voisinage d'un bois consacré à Diane.

Près du chêne tout est vie, tout a du mouvement; une multitude de petites plantes et de jeunes arbrisseaux se réunissent sous son ombrage tutélaire; le lierre l'embrasse de ses festons verdoyants; des troupes d'oiseaux se jouent dans son feuillage, pendant que des milliers d'insectes bourdonnent autour de son tronc, de ses rameaux et viennent y chercher un asile, de quoi se sustanter eux et leur famille. Les uns le couvrent d'excroissance singulière, les autres s'attachent à ses boutons, aux jeunes pousses, aux feuilles, ou bien ils se logent dans ses fruits, son écorce, ses racines. L'écureuil et le polatouche sautillent de branches en branches pour enlever les glands avant leur parfaite maturité. Tandis que le cerf, le daim, le chevreuil dévorent ceux qui jonchent le sol; le mulot, le porc et le sanglier recherchent avec avidité jusqu'auprès des racines ceux que la terre recèle et qui doivent les engraisser avec rapidité. L'homme à son tour demande au chêne son bois de chauffage, les poutres et les planches propres à assurer la solidité et la durée de ses maisons, de ses constructions navales; les pièces nécessaires pour faire une charrue, des herses, des outils et des instruments. L'écorce, qui est éminemment astringente, surtout quand elle est vieille et enlevée à la sève du printemps sert à l'usage des tanneries et des autres manufactures où l'on prépare la peau des animaux, afin de les rendre utiles au-delà de l'époque fixée par la nature pour leur destruction. Le résidu de ce travail, autrement dit la *tannée*, est employée par l'horticulteur à donner aux plantes des pays chauds des couches qui conservent longtemps une chaleur modérée.

RÉFLEXION.

La cordialité est un effet de la charité et un fruit de l'amour divin uni à celui du prochain. C'est une saillie de cœur par laquelle on fait voir qu'on est bien aise d'être avec son frère, avec un pauvre, avec le prochain.

(S. VINCENT DE PAUL, *Max. et cons.*).

CHÈVREFEUILLE — LIENS D'AMOUR.

Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, les angoisses, la faim, la nudité, les périls, les persécutions ou le glaive? Mais parmi tous ces maux nous triomphons par la vertu de celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence... ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. — *Rom.* VIII, 35, 36.

Les deux espèces les plus remarquables de ce genre sont le chèvrefeuille des jardins et le chèvrefeuille des bois.

Le chèvrefeuille des bois est un fort joli arbrisseau que l'on rencontre très-souvent dans les bois, dans les haies et les lieux couverts. tiges sont grêles, velues et flexibles, et embrassent les corps environnants qui leur servent d'appui. Ses fleurs sont grandes, d'un blanc nuancé de jaune et de rouge, et d'une odeur suave ; elles naissent en bouquets au sommet des rameaux et paraissent au commencement de l'été. — Outre les charmes que ce chèvrefeuille répand dans les bosquets champêtres, on dit que sa racine fournit une couleur bleu de ciel, que ses jeunes rameaux peuvent aussi être employés dans l'art tinctorial. On fabrique avec ses tiges et ses branches des dents pour les herses, des peignes pour les tisserands, des tuyaux de pipes à fumer.

Le chèvrefeuille des jardins est un arbrisseau sarmenteux, garni de feuilles opposées, sessiles, ovales, d'un vert glauque en dessous. Les feuilles placées vers le sommet des tiges se soudent ensemble par la base (Planch. VI, n° 2). Les fleurs sont belles, d'un doux parfum, blanches intérieurement, teintes de pourpre en dehors, disposées en bouquet terminal, composé d'un ou deux verticilles feuillés à leur base. Les rameaux sont verdâtres, longs et flexibles, et se soumettent à toutes les formes qu'on veut leur donner. Appliqués contre les murs, ils en masquent la nudité ; ils garnissent les treillages, suivent le contour des berceaux; ou enlacés autour des arbres parmi leurs branches, ils pendent en guirlandes, chargés de fleurs rouges. La tige, quoique grimpante devient, quand on l'exige, un charmant petit arbrisseau de caisse ou de parterre.

Cette espèce de chèvrefeuille croît dans les vignes et dans les bois des provinces méridionales. On la cultive également dans les bosquets et dans les parterres.

RÉFLEXION.

Tout ce qui, dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos actions ne tend pas à reproduire les traits de Jésus-Christ, ne peut que défigurer son image qui est en nous.

(S. Grégoire de Nysse.)

CHICORÉE AMÈRE — FRUGALITÉ.

Une personne frugale jouit d'un sommeil salutaire, elle dort jusqu'au matin et son âme se réjouira en elle-même. Si l'on vous presse de manger beaucoup, levez-vous du milieu des convives et ce repos vous donnera du soulagement, et vous ne vous exposerez pas à la maladie. — *Eccl.* XXXI, 24, 25.

CHIENDENT — OBSTINATION.

Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a fait ! Vase aussi vil que l'argile dont il est pétri, l'argile dit-elle au potier : Votre main ne sait pas. — *Isaïe*, XLV, 9.

Deux plantes portent vulgairement le nom de *chiendent* : ce sont le froment rampant et le panic dactyle.

Le panic dactyle connu aussi sous le nom de *pied de poule* rampe sous terre ou à la surface du sol; on le trouve très-souvent dans les terrains sablonneux, souvent inondés, les bords des rivières, les champs stériles. Il est très-recherché par tous les bestiaux.

Le froment rampant abonde au bord des haies, dans les champs, dans les jardins, etc. Sa racine est longue, lisse, traçante et d'un jaune pâle. Elle projette des tiges grêles, droites, noueuses, hautes de deux à trois pieds et garnies de quelques feuilles planes. On l'appelle *chiendent* de ses ergots blancs, aigus et fermes, qui ressemblent exactement à une dent de chien, et non, comme on le dit assez souvent, du goût des chiens pour cette plante, car ils mangent également l'orge, l'avoine, le blé, etc. La racine de cette plante est inodore, d'une saveur douceâtre. Elle fournit une substance amylacée, du sucre et du mucilage. Son usage est si vulgaire qu'elle fait la base de presque toutes les tisanes domestiques.

Les agriculteurs se plaignent beaucoup des dégâts que ces deux plantes occasionnent dans leurs champs, d'autant plus difficiles à extirper que la moindre portion pousse de nouvelles plantes avec une grande facilité. Il faut la pioche et non la charrue pour les détruire complètement.

RÉFLEXIONS.

Quand un opiniâtre a commencé à contester quelque chose, son esprit se ferme à tout ce qui peut l'éclaircir : la contestation l'irrite quelque juste qu'elle soit, et il semble qu'il ait peur de trouver la vérité. (LAROCHEFOUCAULT.)

Il n'y a point d'esprits plus ennemis de la société humaine que ceux qui sont opiniâtres, têtus, et sujets à contredire les autres : ce sont les pestes des conversations, le fléau des compagnies et des semeurs de querelles.

(*Esprit* DE S. FRANÇOIS DE SALES.)

CHOU — IRRÉSOLUTION.

L'homme qui ne sait pas prendre un parti est comme une vague que le vent agite et pousse çà et là. — *Jacq.* 1, 6.

Le chou est cultivé depuis si longtemps comme plante alimentaire que les auteurs les plus anciens en ont fait mention ; on lui attribuait même beaucoup de propriétés médicales qui n'ont pu soutenir l'examen, et aujourd'hui il n'est plus ou presque plus employé dans les pharmacies. Il n'y a que sa propriété anti-scorbutique qui soit demeurée constatée, qualité qui d'ailleurs lui est commune avec d'autres crucifères.

Le chou a peu de saveur et n'a qu'une odeur fade, mais la cuisson en fait un aliment savoureux et agréable. Lorsqu'on le fait bouillir, l'eau qu'on en retire a une odeur fétide, le chou au contraire a un goût sucré ; cependant on ne peut le conserver, et si on le gardait il se putréfierait bientôt.

En Angleterre et en Allemagne on prépare avec les choux, qu'on fait fermenter dans le sel, l'aliment renommé qu'on appelle *Choucroûte* et dont on fait un usage général. Il serait à souhaiter qu'on en fît autant en France, car cet aliment est d'une grande utilité. Le chou dépouillé par la fermentation de son suc âcre est de facile digestion pour tous les estomacs, et devient un excellent anti-scorbutique. C'est à la précaution que prit l'illustre Cook de s'approvisionner de choucroûte, qu'il dût la santé, presque miraculeuse, que conserva son équipage pendant un long et pénible voyage de trois ans. Dans la guerre d'Amérique, les armées anglaises étaient tourmentées par le

scorbut ; on fit cesser ce fléau en donnant aux soldats de la choucroûte pour nourriture. La première fois qu'on goûte cet aliment, on le trouve mauvais, mais on s'y habitue aisément et on finit par le trouver fort appétissant.

RÉFLEXION.

Comment peut-on répondre de ce qu'on voudra à l'avenir puisque l'on ne sait pas précisément ce que l'on veut dans le temps présent.

(La Rochefoucault.)

CINÉRAIRE — PITIÉ.

Celui qui est sourd aux cris du pauvre, criera lui-même et ne sera point écouté. — Heureux celui qui veille aux besoins du pauvre et de l'indigent ; le Seigneur le délivrera lui-même au jour de l'affliction. — *Prov.* XXI, 13. — *Ps.* XL, 1.

On distingue plusieurs espèces de cinéraires, dont la principale est la cinéraire maritime vulgairement connue sous le nom de *Jacobée maritime*. Ses tiges sont dures, rameuses et étalées ; ses fleurs sont d'un jaune doré, que relève le duvet cotonneux de ses tiges et de ses feuilles. Elle croît dans les contrées méridionales de l'Europe, le long des côtes maritimes. Elle fleurit pendant presque la moitié de l'année.

DE LA PITIÉ.

I.

Des maux que vous voyez, l'impression pénible
Doit vous causer, enfants, une vive douleur ;

Et le ciel a placé dans notre âme sensible
La pitié qui s'émeut à l'aspect du malheur.

II.

La pitié ! que ce mot est doux et rassurant !
Sitôt que vous souffrez, vous aimez qu'on vous plaigne.
Il n'est personne, hélas ! que la douleur n'atteigne ;
Sachez à votre tour plaindre l'être souffrant.

III.

Homme, à qui la nature ordonna de souffrir,
Loin d'aller augmenter la douleur d'un autre être,
Que tout être qui souffre, et que tu peux connaître,
Trouve toujours ta main prête à le secourir.

IV.

Que de l'humanité le sentiment est doux !
C'est cet intérêt vif qu'on prend à ses semblables,
Et qui parle à nos cœurs pour tous les misérables,
En nous montrant qu'ils sont des hommes comme nous.

(Morel-Vindé, *Morale de l'enfance.*)

RÉFLEXION.

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber. Nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous faisons à nous-mêmes par avance.

(La Rochefoucault.)

CITRONELLE — DOULEUR.

De même que l'on éprouve l'or par le feu, ainsi les hommes seront éprouvés dans le creuset de l'affliction. — *Eccl.* II, 4.

La citronelle est une espèce d'armoise dont le nom technique est *Aurone*. C'est un fort joli arbrisseau, haut d'environ un mètre, à rameaux verdâtres, cylindriques, garnis de feuilles pétiolées, finement découpées et d'un vert cendré. Les fleurs sont jaunes, ovoïdes, disposées le long des rameaux supérieurs en grappes menues et terminales. On le cultive dans les jardins où il fleurit en août et septembre.

On a donné à cet arbuste le nom de *citronelle* à cause de l'odeur agréable qu'il exhale. Il croît naturellement au bord des vignes dans le midi de la France.

RÉFLEXION.

Il nous est avantageux d'avoir quelquefois des peines et des traverses, parce que souvent elles rappellent l'homme à son cœur, pour lui faire connaître qu'il est dans un lieu d'exil, et qu'il ne doit mettre son espérance en aucune chose du monde.

(L'IMITATION DE J.-C. 1. 12.)

CLANDESTINE — AMOUR CACHÉ.

Une réprimande faite ouvertement vaut mieux qu'un amour caché. — *Prov.* XXVII, 5.

La clandestine est une belle plante, qui croît dans les lieux ombragés et fleurit au printemps. Elle est presque entièrement cachée dans

l'herbe ou dans la mousse ; les fleurs seules sont apparentes, d'où lui vient sans doute le nom de clandestine. Sa tige se divise en deux ou trois rameaux courts, épais, imbriqués d'écailles charnues, serrées et blanchâtres. Ses feuilles sont d'un pourpre violet, droites, assez grandes et disposées par paquets. Elle fleurit dans l'été. On lui donne les noms vulgaires de *madrate*, *herbe cachée*, *clandestine de Léon.*

RÉFLEXION.

S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur, et que nous ignorons nous-mêmes.

(La Rochefoucault.)

CLÉMATITE — ARTIFICE.

Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu pour pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du démon, car nous avons à combattre non contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. — *Eph.* VI, 11-12,

La clématite brûlante est un arbrisseau grimpant et volubile de trois à quatre mètres, dont les feuilles sont amples et ailées. Au milieu de cette sombre verdure sortent des panicules de fleurs blanches d'une odeur douce, de peu d'éclat. On trouve cette plante presque partout, dans les haies, sur les vieux murs. Elle porte le nom vulgaire d'*Herbe aux gueux*, par l'usage que les mendiants font de ses feuilles âcres et brûlantes pour faire paraître sur leur peau de larges ulcères sans profondeur, qui se guérissent facilement en les couvrant de feuilles de poirée et en les garantissant du courant de l'air. Les tiges flexibles servent à faire des liens et sont employées dans la

grosse vannerie ; on a fabriqué du papier avec l'aigrette de ses semences.

RÉFLEXION.

La Fontaine a dit dans une de ses fables que c'est un double plaisir de tromper le menteur ; cela est vrai, mais c'est un de ces plaisirs qu'un honnête homme ne voudrait pas se permettre et un plaisir qu'il n'ambitionnera jamais.

(OXENSTIERN.)

COBÉE GRIMPANTE — NŒUDS.

Mon fils, mettez vos pieds dans les fers de la sagesse et engagez votre cou dans ses chaînes. Baissez votre épaule et portez-la et ne vous fatiguez pas dans ses liens, et ses fers deviendront pour vous une forte protection, et ses chaînes un vêtement de gloire, car elle est une beauté qui donne la vie et ses chaînes sont des liens qui guérissent. — *Eccl.* VI, 25-31.

La cobée grimpante est une plante dont la tige flexible acquiert en quelques mois une longueur de plus de quinze mètres ; elle se couvre de feuilles composées, terminées par des vrilles et se pare de grandes fleurs qui d'un rouge brun passent à un violet intense. Cette belle plante forme de jolies guirlandes que l'on a vu quelquefois unir les maisons des deux côtés d'une rue en formant des chaînes vertes et fleuries, d'une fenêtre à la fenêtre opposée, aimable emblème de ce lien de charité morale qui devrait enchaîner tous les membres de la grande famille humaine et qu'il serait temps de substituer à cette ligne de circonvallation, que le dur égoïsme trace autour de l'individu.

Cet arbrisseau nous vient du Mexique.

MAXIME.

Les liens de la vertu doivent être plus étroits que ceux du sang ; l'homme de bien étant plus proche de l'homme de bien par la ressemblance des mœurs, que le fils ne l'est de son père par la ressemblance du visage.

(LA ROCHEFOUCAULT.)

COCHLÉARIA — RAILLERIE.

Chassez le railleur et avec lui disparaîtront les querelles, les plaintes et les outrages. — Les railleurs détruisent une cité, mais les sages appaisent la fureur. — *Prov.* XXII, 10. — *Prov.* XXIX, 8.

L'espèce la plus connue de ce genre est le cochléaria officinal. Sa tige est basse, tendre et anguleuse, ses feuilles sont arrondies, cordiformes et d'un vert luisant. Les feuilles blanches et disposées en épis. La tige et les feuilles ont une odeur volatile, une saveur âcre et piquante. Elles donnent de l'ammoniaque et une huile essentielle très-âcre. Cette huile est jaune et d'une odeur fugace, pénétrante, qui provoque les larmes, même de loin.

Le cochléaria est un anti-scorbutique qui réunit les suffrages de tous les observateurs, surtout lorsque le scorbut est accompagné de l'atonie générale du système. La Providence a répandu cette plante salutaire dans les contrées boréales où le scorbut est endémique. En Islande, le cochléaria sert à la fois d'aliment et de remède. On le sale et on le conserve dans les tonneaux pour l'hiver. Sa vertu puissante est attestée par un fait que rapporte Bachstrom dans son traité du scorbut. Un matelot atteint de cette cruelle maladie, et réduit à l'état le plus déplorable, fut abandonné sur les plages désertes du Groënland. Privé de l'usage de ses jambes et de ses mains, il se traînait sur la terre pour y broûter comme un animal immonde les plantes anti-scorbutiques, et surtout le cochléaria qui abondait autour de lui. A l'aide de cette unique nourriture, ses forces se ranimèrent et il fut bientôt rétabli.

Cette plante habite les côtes maritimes, les rochers et les marécages. On la cultive dans les jardins pour ses qualités précieuses dont nous venons de parler et on l'appelle vulgairement *Herbe aux cuillers*, à cause de la forme un peu concave de ses feuilles.

DE LA RAILLERIE.

La raillerie, selon Théophraste, n'est qu'un reproche déguisé des défauts des autres. Cette définition revient à peu près à celle d'Aristote son maître, qui appelait la raillerie *une honnête insulte*.

Bien que la raillerie soit un grand défaut, elle pourrait être, toutefois, d'un grand usage dans la société civile, si elle servait à bannir le vice et la folie du monde; mais il n'en est malheureusement rien, puisqu'on l'emploie d'ordinaire à se moquer du bon sens et de la vertu et à combattre ce qu'il y a de plus saint, de plus respectable et de plus digne de nos éloges. D'où nous devons conclure que, quelque fine et spirituelle qu'elle soit, son usage est presque toujours déplacé.

I.

Personne, mes enfants, n'aime qu'on le plaisante,
C'est un talent cruel que celui de railler,
Un bon cœur à ce prix doit rougir de briller,
Et ne pas se permettre une idée offensante.

II.

Tel qui croit n'avoir fait qu'un simple badinage,
Dans le cœur de quelqu'un a porté la douleur.
Pour peu que l'on plaisante, on est près de l'outrage :
C'est montrer son esprit aux dépens de son cœur.

III.

Souvent par un bon mot on cherche à faire rire;
Mais songez que celui que ce bon mot déchire
Devient un ennemi justement irrité :
On crut être plaisant, et l'on est détesté.

IV.

Si l'on voit à quelqu'un des défauts de figure;
Si le tic ridicule, augmentant ces défauts,
Joint ceux de l'habitude à ceux de la nature...
Plaignez-le : s'en moquer, c'est aggraver ses maux.

V.

Gardez-vous bien surtout d'aimer à contrefaire
Les gens que vous voyez, c'est un mauvais talent;
Car plus on vous verrait un copiste excellent,
Plus on penserait mal de votre caractère.

VI.

Il ne se faut jamais moquer des misérables;
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?
Les autres, à leur tour, seront impitoyables,
Si vous n'avez été compâtissant pour eux.

VII.

Jamais ne plaisantez; mais si l'on vous plaisante,
Sachez, mes chers enfants, ne pas vous en fâcher.
N'opposez que douceur à l'attaque piquante,
Et forcez le méchant à se la reprocher.

VIII.

Celui qui ne sait pas entendre raillerie,
S'expose encore bien plus à la plaisanterie.
En paraître piqué, c'est s'attirer ses traits,
Il faut, pour l'éviter, ne s'en facher jamais.

RÉFLEXIONS.

Les railleries ne sont bonnes ni à faire ni à entendre. On ne peut être trop délicat ni trop scrupuleux sur cette matière : en effet, la charité n'est pas moins offensée dans celui qui écoute une raillerie avec plaisir que dans celui qui la fait avec esprit.

(FLÉCHIER, *Réflex. sur les car. des hom.*)

La raillerie est plus difficile à supporter que les injures, parce qu'il est dans l'ordre de se fâcher des injures, et que c'est une espèce de ridiculité de se fâcher de la raillerie.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

COQUELICOT — BEAUTÉ ÉPHÉMÈRE.

Toute chair n'est que de l'herbe et toute sa beauté ressemble à la fleur des champs : l'herbe s'est séchée et la fleur est tombée parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle. — ISAIE, XL, 6 et 7.

Répandu partout avec profusion, le coquelicot est à nos champs une bri lante parure par sa belle couleur rouge et ses feuilles découpées, mais les agriculteurs le poursuivent comme une plante inutile et même nuisible aux moissons. (Planch. VI, n° 3.)

On emploie le coquelicot des champs en infusion; il calme les douleurs et procure le sommeil. On fait aussi un sirop avec ses fleurs et un ratafia très stomachique, surtout quand il a quelques années.

RÉFLEXIONS.

La beauté est le premier présent que la nature nous donne et le premier qu'elle nous enlève. (MÉRÉ.)

Beauté, fleur d'un instant, l'aurore te voit naître
L'aurore à son retour ne peut te reconnaître.

(FRÉVILLE, *Recueil de poésies.*)

CORBEILLE DORÉE — TRANQUILLITÉ.

Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui pourrais-je craindre? Le seigneur est le protecteur de ma vie, qui me fera trembler... Quand des armées camperaient autour de moi, mon cœur n'aurait pas de crainte. — *Ps.* XXVI, 1-5.

La corbeille d'or n'est autre chose que l'alysse des rochers. Elle est connue dans nos jardins sous ce nom de corbeille d'or parce que cette expression répond très bien à l'effet agréable que produisent au printemps, et pendant presque tout l'été, ses fleurs d'un beau jaune d'or. Cette plante ne craint pas les froids rigoureux, ce qui fait qu'on lui soupçonne une origine septentrionale. Elle croît naturellement aux lieux arides, sur les hautes montagnes, et jusque dans les rochers les plus solitaires. Elle ne peut donc être foulée dans son état sauvage que par l'homme assez sage pour chercher le bonheur loin du monde et de ses vains plaisirs, aussi en a-t-on fait le symbôle de la tranquillité.

DE LA TRANQUILLITÉ.

La tranquillité exprime une heureuse situation de l'âme, c'est-à-dire le calme d'une conscience exempte de trouble et d'agitation. Il n'est guère que les personnes vertueuses et désintéressées qui puissent en goûter les douceurs. C'est ce qui fait qu'en général elle est si rare et que tous les gens sensés soupirent après le bonheur d'en jouir. Voulez-vous goûter ce bonheur? Soyez toujours en paix avec vous-même, modelez votre conduite sur celle des hommes de bien et faites qu'on puisse dire de vous à l'heure de votre mort : il a passé en faisant le bien. A ces conditions vous pouvez vivre et mourir tranquille.

RÉFLEXIONS.

La tranquillité du pécheur au milieu de ses crimes est une léthargie spirituelle. (Mme DE LA SABLIÈRE.)

Que l'on s'épargnerait de peines ! Et de quelle tranquillité ne jouirait-on pas si renfermés dans la sphère des choses qui nous regardent, on ne prenait aux affaires d'autrui qu'autant de part que la charité veut que nous en prenions. (OXENSTIERN.)

CORÉOPSIS — ILLUSIONS.

(Planche I, N° 6.)

S'attacher à des chimères, c'est vouloir embrasser une ombre, c'est poursuivre le vent. — *Eccl.* XXXIV, 2.

CORIANDRE. — MÉRITE CACHÉ.

Les justes et les sages et toutes leurs œuvres sont dans la main de Dieu, et cependant l'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : toutes choses sont incertaines et gardées pour l'avenir. — *Eccl.* IX, 1.

La coriandre cultivée est une plante annuelle qui nous vient du Levant. Sa tige s'élève de 50 à 60 centimètres. Ses fleurs sont blanches ou rosées et paraissent en été. Le fruit est lisse et couronné par les dents du calice. La coriandre étant cueillie a d'abord une odeur insupportable analogue à celle de la punaise ; elle est même si fétide qu'elle reste longtemps aux doigts quand on la manie, mais lorsque ses graines sont sèches, elles sont très-parfumées et recherchées. Différents peuples en font usage pour aromatiser leurs aliments et leurs boissons. On en compose plusieurs liqueurs fort agréables. Les confiseurs les enveloppent de sucre et en préparent des dragées qui rendent l'haleine suave et que certains médecins prescrivent aux malades qui prennent les eaux minérales froides pour augmenter l'action de l'estomac.

RÉFLEXIONS.

Nous sommes, dit l'*Imitation de J.-C.*, ce que nous sommes devant Dieu. Nous sommes ce que Dieu nous voit et toutes choses sont ce que Dieu les voit.

(JOUBERT.)

Par rapport au monde, il n'y a point de mérite que le temps n'efface. Tout ce que nous faisons pour Dieu, du moment que nous l'avons fait, est écrit dans le livre de vie, mais avec des caractères qui ne s'effacent jamais.

(BOURDALOUE, *Avent.*)

CORNOUILLER — DURÉE.

Il est une chose que vous ne devez pas ignorer, mes frères, c'est qu'aux yeux du Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. — *II Pierre* III, 8.

Le cornouiller est un arbrisseau d'un beau feuillage, très-rameux, haut de 3 à 4 mètres. Ses feuilles sont entières, d'un vert luisant, parsemées de quelques poils en dessous. Ses rameaux sont chargés de très-bonne heure d'une grande quantité de petites fleurs jaunes, disposées en ombelles ; ces ombelles ont chacune une collerette de quatre folioles ovales pointues. Ses fruits, connus sous le nom de *cornouilles*, mûrissent en automne ; ils ont une saveur un peu acerbe et astringente, cependant on peut les manger lorsqu'ils sont très-mûrs, soit crus ou confits dans le sel et même dans le sucre ; ils sont alors sains et agréables.

Les anciens ont connu le cornouiller. Théophraste en fait mention dans ses écrits. Pline dit que de son temps on l'employait à faire des rayons de roue, des chevilles et des coins ; mais bien avant lui on en faisait des javelots et des piques. Romulus lança du mont Aventin son javelot fait de bois de cornouiller. Il pénétra dans la terre et y prit racine. Les Romains, étonnés de ce prodige, entourèrent de murs cet arbre qu'ils regardèrent comme sacré.

Virgile parle aussi du cornouiller dans ses *Géorgiques* et dans son *Enéide* : « Près de là, dit-il, se trouvait une éminence dont le sommet était garni d'une touffe épaisse de myrtes et de cornouillers. » (*Enéid.*, liv. III.)

On pourrait se servir du cornouiller comme ornement dans les bosquets.

RÉFLEXION.

Souvent le temps nous est à charge, nous ne savons qu'en faire, et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart-d'heure nous paraîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers.

(FÉNELON, *Réflexions.*)

COURONNE DE ROSE — RÉCOMPENSE DE LA VERTU.

Celui qui vaincra sera vêtu de blanc, et le Fils de l'Homme n'effacera point son nom du livre de vie, et il confessera son nom devant son père et devant ses anges... Celui qui sera victorieux pourra s'asseoir avec Jésus-Christ sur son trône, comme il a lui-même vaincu et s'est assis avec son père sur son trône. — *Apoc.* III, 5, 21.

LA ROSIERE DE SALENCY.

Tout le monde connaît l'institution de la fête de la Rosière de Salency qui avait pour objet de perpétuer, dans le cœur des jeunes filles, l'amour de la sagesse, de la piété, et de tous les devoirs que la vertu impose. L'origine remonte jusqu'à saint Médard, évêque de Noyon, qui vivait dans le ve siècle, du temps de Clovis, et qui mourut en 545. Cet évêque, qui était aussi seigneur de Salency, village à une demi-lieue de Noyon, avait imaginé de donner tous les ans, à celle des filles de sa terre qui jouirait de la plus grande réputation de

vertu, une somme de vingt-cinq livres et une couronne ou chapeau de roses. Il perpétua cet établissement en détachant des domaines de sa terre douze arpents dont il affecta les revenus au payement des vingt-cinq livres et frais accessoires de la cérémonie de la Rose. La tradition assure que saint Médard donna lui-même ce prix glorieux à l'une de ses sœurs, que la voix publique avait nommée pour être rosière. On voit encore au-dessus de la chapelle de Saint-Médard, située à l'une des extrémités du village de Salency, un tableau où ce saint prélat est représenté en habits pontificaux et mettant une couronne de roses sur la tête de sa sœur qui est coiffée en cheveux et à genoux.

Par le titre de la fondation, il faliait non-seulement que la rosière eut une conduite irréprochable, mais que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et autres parents, en remontant jusqu'à la quatrième génération, fussent eux-mêmes irrepréhensibles. — Le seigneur de Salency jouissait seul du droit de choisir la rosière entre trois filles du village qu'on lui présentait un mois d'avance, et l'examen se faisait avec l'impartialité la plus sévère.

Le 8 juin, jour de la fête de saint Médard, le cortége se rendait en grande pompe à la paroisse, où il entendait Vêpres, et de là à la chapelle de Saint-Médard où, après la bénédiction, le célébrant posait un chapeau de roses, entouré d'un large ruban bleu (1) sur la tête de la rosière qui était à genoux, et lui remettait en même temps les vingt-cinq livres, en présence du seigneur ou des officiers de justice.

Au sortir de l'église, le seigneur ou son représentant conduisait la rosière au milieu de la grande rue de Salency, où les vassaux du fief de la Rose étaient obligés de lui présenter une collation qui retraçait

(4) Le ruban bleu ne fut ajouté au chapeau que sous Louis XIII. Ce prince se trouvant au château de Varennes, près de Salency, fut supplié par M. de Belloy, alors seigneur de ce dernier village, de faire couronner en son nom la rosière. Le roi y consentit et envoya le marquis de Cordes, son premier capitaine des gardes, qui fit la cérémonie pour Sa Majesté et qui, par ses ordres, ajouta aux roses une bague d'argent et un cordon bleu. « Allez, dit le roi au marquis, offrir ce cordon à celle qui sera couronnée. Il fut assez longtemps le prix de la faveur, qu'il devienne aujourd'hui la récompense de la vertu. » C'est depuis cette époque que la rosière recevait cette bague et qu'elle et ses compagnes se décoraient du ruban.

la simplicité des mœurs antiques et qui était une espèce de redevance. La table était garnie d'une nappe, six assiettes, six serviettes, deux couteaux, deux verres et une salière pleine de sel. Les mets consistaient en un lot de vin clairet en deux pots, crû sur la côte du village, un demi-lot d'eau fraîche, deux pains blancs d'un sou, cinquante noix et un fromage de trois sous. Sur la fin de ce sobre repas, les mêmes vassaux lui présentaient, par forme d'hommage, un bouquet de fleurs, deux œufs ou balles de jeu de paume, une flèche et un sifflet de corne avec lequel l'un des censitaires sifflait trois fois avant que de l'offrir. Ils étaient obligés de satisfaire à toutes les servitudes sous peine de 60 sous d'amende. Le repas étant achevé, toute l'assemblée se rendait dans la cour du château, sous un gros arbre où le seigneur dansait le premier branle avec la rosière. Ce bal champêtre finissait au coucher du soleil.

Le lendemain, dans l'après-midi, la rosière invitait chez elle toutes les filles du village et leur donnait une grande collation pendant laquelle on chantait des couplets tels que ceux-ci :

Cette fille, dès sa jeunesse,
Nourrit un père infirme et vieux.
Elle n'a point d'autre noblesse,
Point de parchemins, point d'aïeux.

La noblesse est bien quelque chose,
Mais elle n'est pas le vrai bien.
La noblesse au vulgaire impose,
Mais, sans la vertu, ce n'est rien.

On ne voit point sur son visage
Briller la fleur de la beauté,
Mais dans une âme honnête et sage
Règnent la douceur, la bonté.

La beauté c'est bien quelque chose,
Mais elle n'est pas le vrai bien.

Elle a tout l'éclat de la Rose,
L'éclat, sans la vertu, n'est rien.

Dans son parler est la simplesse
Qu'on chérissait au bon vieux temps ;
De l'esprit et de la finesse
Elle n'a point les agréments.

L'esprit est pourtant quelque chose,
Mais l'esprit n'est pas le vrai bien.
Quelque forte qu'en soit la dose,
L'esprit, sans la vertu, n'est rien.

Jamais elle n'apprit à lire
Dans d'autres livres que son cœur,
Ce livre a suffi pour l'instruire
Du chemin qui mène au bonheur.

La science est bien quelque chose
Mais elle n'est pas le vrai bien :
A l'orgueil quand elle dispose
Il vaudrait mieux ne savoir rien.

La fête de la Rosière de Salency occasionna en 1774, un procès qui fut porté au parlement de Paris. Le seigneur d'alors se crut en droit de choisir la Rosière sans l'intermédiaire des habitants, de lui poser la couronne sur la tête sans pompe et sans cérémonie, et soutint que la dépense de la fête, quoique médiocre, pouvait être de beaucoup réduite. Ces prétentions ridicules furent condamnées par le baillage royal de Chauny, qui fixa les règles pour la nomination de la Rosière et l'ordre et la marche de la cérémonie, par sentence du 19 mai 1773 ; mais le seigneur de Salency ne crut point devoir céder : il appela de cette sentence au parlement de Paris qui, le 20 décembre 1774, rendit un arrêt solennel en faveur des habitants de Salency, homologua tout ce qui concernait la fête de la Rosière, et condamna

Couronne Impériale (Fritillaire.)

Imp. Dupuy & Cie, Boult de Strasbourg, 57.

le seigneur à tous les dépens, ainsi qu'aux frais de l'impression et affiche de l'arrêt.

Dans un mémoire que Delacroix publia dans cette circonstance, il s'exprime en ces termes : La noblesse des Salenciens est celle de la Rose; ils n'en connaissent point d'autres. La famille qui, depuis Saint-Médard, a vu le plus souvent ses rejetons couronnés, est la plus illustre parmi eux. Si les arts n'étaient pas les esclaves de l'opulence, ce serait une vue bien touchante que celle d'une chaumière de Salency, ornée d'une suite de tableaux représentant de jeunes rosières, parées d'un cordon bleu avec tous les attributs de leur couronnement. Ce spectacle vaudrait bien celui d'une galerie qui n'offre à nos regards que les superbes destructeurs du genre humain. Il y a si long-temps que l'on s'enorgueillit de la fierté de ses pères, qu'il serait à souhaiter que l'on commençât à mettre une partie de sa gloire dans la sagesse de sa mère.

Nous terminons cet article en faisant observer que l'exemple de Saint-Médard a trouvé des imitateurs et que plusieurs institutions de Rosières ont été fondées dans diverses parties de la France, telles qu'à Conon, Briquebec, la Falaise, Nancy, Saint-Nicolas de Nantes, Meaux, Romainville, etc., etc. La plus célèbre est celle du village de Surène près Paris, et cela est dû sans doute à la proximité de la capitale de la France.

MAXIMES.

On n'a pas droit de prétendre aux récompenses de la vie future, si on ne s'est exercé ici bas à soutenir des combats pour la vertu.

(St-Ambroise, *De interp. Job.*)

Que le monde honore comme il voudra les grandeurs humaines : Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

(Fléchier, *Oraisons funèb.*)

COURONNE IMPÉRIALE — PUISSANCE.

Plus vous êtes grand et plus vous devez vous humilier en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu, car la puis-

sance de Dieu seul est grande et il est honoré par les humbles.
Eccles. III, 20, 21.

On ne pouvait donner à un genre aussi magnifique un nom plus en rapport avec son imposante majesté que celui de couronne impériale qui lui a été accordé par tous les anciens auteurs. Figurez-vous une belle tige, unique et bien droite ; elle est entourée de feuilles depuis sa base jusqu'aux deux tiers de sa hauteur ; puis elle s'élève ronde et nue comme une colonne ; un beau bouquet de feuilles lui sert de chapiteau, et entre ces feuilles retombent de belles tulipes, qui composent une couronne et qui méritent à la plante le nom de couronne impériale. Elle fut apportée de Constantinople à l'empereur Maximilien II dans le XVe siècle et elle n'a commencé à être cultivée en France qu'en 1570. (Planche 6.)

La couronne impériale est une espèce de fritillaire originaire de Perse. Mais nos fritillaires gauloises ne pouvaient entrer en nulle comparaison avec cette majestueuse étrangère. La bulbe qui renferme sa gloire nous vient de la Hollande et fait pour elle un objet de commerce.

RÉFLEXIONS.

Toute puissance vient de Dieu et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes.
(MASSILLON, *Petit carême.*)

Les grands hommes ne sont pas nés pour eux mêmes, les grandes puissances que tout le monde regarde sont faites pour le bien de tout le monde,
(BOSSUET, *Polit. tirée de l'Ecrit. Ste.*)

CYCLAMEN — CONDESCENDANCE.

Il est bon que vous souteniez le juste, mais ne retirez point votre appui à celui qui ne l'est pas ; l'homme qui craint Dieu ne néglige rien. — *Eccl.* VII, 19.

La plus belle espèce de ce genre c'est le cyclamen ou cyclame

1. Cyclamen — 2. Anémones — 3. Bruyère — 4. Angélique — 5. Camélia — 6. Coreopsis

d'Europe que l'on trouve au commencement du printemps à l'ombre des forêts dans les contrées méridionales. La beauté et la forme de ses fleurs l'ont fait introduire dans nos jardins où l'on en a obtenu de très-belles variétés. Ses fleurs sont petites, solitaires et tournées vers la terre. On le cultive en pleine terre franche. (Planche I, N° 1.) — On connaît vulgairement cette plante sous le nom de *Pain de pourceaux* parce que ces animaux la mangent avec avidité.

RÉFLEXIONS.

La condescendance est fille de la charité. — Il faut condescendre en tout, mais jusqu'à l'autel, c'est-à-dire jusqu'au point que Dieu ne soit pas offensé: voilà les bornes de la condescendance.
(Esprit de S. François de Sales.)

La condescendance dans les choses mauvaises ou dangereuses n'est pas une vertu, c'est une faiblesse et un désordre.
(S. Vincent de Paul, *Max. et cons.*)

CUSCUTE — BASSESSE.

Il en est qui s'abaissent d'une manière vicieuse et qui sont au fond remplis de tromperie. — *Eccl.* XIX, 23.

A la vue des tiges de la cuscute, aussi minces qu'un fil de soie, les Grecs dans leur brillante mythologie, les eussent transformées en cheveux détachés de la tête de quelque nymphe. Pour nous la cuscute n'est pas moins une plante très-curieuse ; dès que sa graine est parvenue à maturité, elle tombe de la plante et germe sur la terre. Mais aussitôt que sa jeune tige a pu atteindre une plante voisine, elle l'entortille dans tous les sens, s'y accroche, y enfonce ses suçoirs, et la tige qui l'attachait à la terre se dessèche et meurt. Dès-lors elle vit pour toujours aux dépens d'autrui, absorbe tous les sucs nourri-

ciers de son soutien, l'épuise impitoyablement et souvent le fait périr. N'est-ce pas là l'image fidèle du parasite ?

Les cuscutes sont très-nuisibles dans les terrains cultivés ; elles y causent de grands dommages en faisant périr jusqu'aux racines, toutes les plantes auxquelles elles s'attachent. On ne peut guère y remédier qu'en arrachant les plantes qui en sont infectées, si elles sont annuelles, ou en les coupant au ras de terre, quand elles sont vivaces, ayant soin de faire cette opération avant que les cuscutes aient répandu leur graine. Par ce moyen on détruit le mal pour longtemps.

RÉFLEXIONS.

Il y a de la bassesse à tirer avantage de sa qualité et de sa grandeur pour se moquer de ceux qui nous sont soumis.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

Voulez-vous avoir une idée juste de la bassesse des hommes, regardez avec quel orgueil les laquais portent leurs riches livrées et les courtisans les brillantes marques de leur servitude.

(Le Duc DE LÉVIS.)

Les hommes dans leur bassesse forgent souvent leurs chaînes et se plaignent ensuite de leur esclavage.

(COMTE DE SÉGUR.)

CYPRÈS — DEUIL.

Il vaut mieux aller dans une maison de deuil qu'à une maison de festin, car dans celle-là, on est averti du sort de tous les hommes et les vivants pensent alors à ce qui doit leur arriver un jour. — *Eccles.* VII, 3.

Il suffit de prononcer le nom de cyprès pour réveiller en nous un sentiment de tristesse, tant sont puissantes sur l'imagination les idées attachées à chaque plante et l'usage auquel nous les destinons. La rose embellit nos fêtes; le cyprès ne paraît que dans les cérémonies lugubres, il couvre les tombeaux de son ombre et la sombre et triste

verdure de son feuillage y étend le crêpe, le voile de la mort. — Un arbre comme le cyprès ne pouvait manquer d'avoir une origine mythologique afin de justifier en même temps et le nom qu'il porte et la mélancolie qu'il inspire. Un jeune homme de l'île de Cos, nommé *Cyparisse*, chéri d'Apollon, avait un cerf apprivoisé qu'il aimait beaucoup et qu'il prenait soin de nourrir lui-même. L'ayant tué par mégarde, il en fut inconsolable et pria les dieux de lui ôter la vie. Epuisé par les larmes qu'il répandit, Appollon en eut pitié et le changea en cyprès.

DU CYPRÈS.

Le cyprès, arbre résineux s'élevant de 12 à 15 mètres sous une forme élancée, due à ses rameaux touffus et serrés, serait un arbre fort agréable à la vue sans la sombre verdure de son feuillage qui répand au loin une ombre épaisse et mélancolique ; ses rameaux sont en pyramide, ses feuilles petites et imbriquées et ressemblant à des petites écailles lorsqu'elles sont desséchées sur les vieux rameaux ; les fleurs sont nombreuses mais insignifiantes. — (Planche XVIII, n° 3.) Cet arbre est originaire de l'Orient, très commun dans les îles de l'Archipel, particulièrement dans celles de Chypre et de Crète, ce qui a fait dire à Pline que si l'on y labourait la terre, il y naîtrait d'abord des cyprès, et que leur produit était tel qu'on les appelait la *dot de la jeune fille*. Il est aujourd'hui très répandu dans le midi de la France et cultivé partout pour l'ornement des jardins paysagers et pour former des palissades toujours vertes. Les anciens en distinguaient deux sortes l'un mâle et l'autre femelle. Ce dernier a tous ses rameaux redressés formant une longue et belle pyramide, l'autre présente ses rameaux très-ouverts, étalés et inclinés à leur extrémité.

Le bois du cyprès est d'une excellente qualité; il est très-dur, odorant, d'un grain fin, d'une couleur rousse assez agréable; il prend un très-beau poli. On en fait des palissades, des tables, de bons échalas avec les jeunes branches, des tuyaux d'orgue, des instruments de musique etc. Pline dit qu'il est d'une très longue durée, que sa couleur ne s'altère jamais ; il parle d'une statue de bois de cyprès, placée

à Rome dans la citadelle de Jupiter, qui avait six cent soixante et un ans. On conservait autrefois les ouvrages les plus rares et les plus précieux dans des boîtes de cyprès (1). On assure que les portes de l'église de saint Pierre de Rome étaient faites de ce bois et qu'elles avaient duré depuis Constantin jusqu'au temps d'Eugène IV, espace de près de douze cents ans, qu'elles ne furent enlevées que pour en substituer d'autres d'airain. (2) Les caisses dans lesquelles on renfermait les momies en Egypte étaient de bois de cyprès. Ce fut Phocion qui dit à un jeune homme qui parlait avec plus de vanité que de bon sens : « Jeune homme, tes discours ressemblent aux cyprès, ils sont grands et hauts et ne portent point de fruits. »

RÉFLEXIONS.

La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place et on ne voit que les tombeaux qui fassent quelque figure : notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom, même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps. Il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes. (Bossuet, *Oraisons funèbres.*)

On ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes, de ne pas vouloir penser à la mort, et de se détourner d'une chose inévitable que l'on peut rendre heureuse en y pensant souvent.

(Fénelon. *Instructio s et avis.*)

La mort nous paraît toujours comme l'horizon qui borne notre vue, s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin et ne croyant jamais pouvoir y atteindre. Chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre.

(Massillon, *Oraisons funèbres.*)

DAHLIA — NOUVEAUTÉ.

Renouvelez-vous dans l'intérieur de votre âme et revêtez-vous de l'homme nouveau qui est créé à la ressemblance de Dieu

(1) Horace, *Art poët.*, vers 332.

(2) *Virg. Géorgiq.*, II, vers 443.

dans une justice et une sainteté véritables. C'est pourquoi renonçant au mensonge, que chacun parle à son prochain selon la vérité. — *Eph.* IV. 23, 24.

Le dahlia est une plante magnifique dont les tiges sont hautes de près de deux mètres, ses feuilles sont grandes, d'un beau vert; ses fleurs simples ou doubles affectent toutes les nuances de blanc, de jaune, de rouge et de violet, en un mot de toutes les couleurs excepté le bleu. (Planche X n° 4 et Planche XIX n° 3.) Ces plantes se réunissent à celles de l'automne pour prolonger nos jouissances à une époque où les autres fleurs disparaissent.

DU DAHLIA.

Le dahlia est originaire des plaines hautes et sablonneuses du Mexique; M. de Humbolt l'y a trouvé en 1803 à deux mille ou trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Toutefois ce n'est pas au célèbre voyageur qu'il faut attribuer la découverte de cette plante, l'abbé Cavanilles en avait eu des graines avant 1791, et il possédait en 1794, au jardin botanique de Madrid, les variétés violettes, roses et pourprées qui furent introduites de là en Angleterre. De 1804 à 1805 tous les dahlias, à l'exception de la variété violette, avaient disparu des jardins de l'Europe; les plantes mères des autres variétés qui se cultivent aujourd'hui proviennent donc, en réalité, du voyage de MM. de Humbolt et Bompland.

Le nom botanique de dahlia fut donné par Cavanilles à la plante qui nous occupe en l'honneur du botaniste suédois Dahl; mais la propriété de ce nom fut contestée à cause de sa ressemblance avec *dalea*, nom donné antérieurement à une plante d'un genre tout différent; plusieurs savants cherchèrent en conséquence à changer ce nom et Wildenaw proposa de lui substituer celui de Georgina, soit comme les uns disent en l'honneur de Georgi, voyageur russe, soit, comme d'autres le prétendent pour flatter lady Holland à laquelle on devait l'introduction de la plante en Angleterre : toujours est-il que le nom de dahlia a prévalu.

On aurait beaucoup de peine aujourd'hui à reconnaître dans ses élégantes corolles teintes des couleurs les plus riches, variées et panachées de mille manières, la fleur simple, rougeâtre, qui s'élève à peine à quelques centimètres sur le sol vierge qui lui a donné naissance. Il ne faut donc point s'étonner si les anthologistes ont fait du dahlia l'emblême de la nouveauté, puisque chaque saison peut laisser à l'horticulteur l'espoir de produire des variétés nouvelles et non moins remarquables que celles déjà connues. Aussi les dahlias sont aujourd'hui presque innombrables.

Lorsque les dahlias parurent en France, on crut au premier abord que leurs gros tubercules seraient alimentaires et les économistes de s'en emparer avec enthousiasme comme d'une nouveauté utile. Selon l'usage ils commencèrent par les prôner outre mesure, puis ensuite ils pensèrent à les soumettre à l'expérience; or, il arriva que l'on s'aperçut que ces tubercules fibreux et coriaces avaient un goût aromatisé et poivré et qu'ils ne pouvaient pas trop être mangés. Les économistes désappointés abandonnèrent la plante aux jardiniers. Ceux-ci en obtinrent un nombre immense de variétés, toutes plus belles les unes que les autres, et la culture du Dahlia devint tout à fait à la mode, le disputa à celle de la rose, et l'emporta sur celle de l'œillet, de l'oreille d'ours et de la tulipe.

RÉFLEXIONS.

On aime tellement trouver toutes les choses nouvelles et les choses extraordinaires, qu'on a même quelques plaisirs secrets par la vue des plus tristes évènements, à cause de leur nouveauté et de la malignité naturelle qui est en nous.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

Il n'est point dans le monde d'appât plus trompeur, ni d'amusement plus universel, ni de curiosité moins bornée que celle de la nouveauté.

(BOSSUET, *Sermons.*)

1
2
3

DATURA — CORRUPTION.

L'âme corrompue perdra celui en qui elle réside; elle le rendra la joie de ses ennemis et lui attirera le sort des impies. — *Eccl.* VI, 4.

C'est à Dombey que nous sommes redevables de ce beau Datura qui s'élève à 2 et même 3 mètres et qui produit, de juillet en octobre, de belles fleurs, d'un pied de long, en entonnoir plissé et à cinq angles, pendantes, très-odorantes d'un beau blanc rayé d'un jaune pâle.

Si le datura est vraiment originaire des Indes nous n'en avons pas reçu un présent bien avantageux, car nos agriculteurs cherchent partout à le détruire le plus possible. Cette plante est un des plus puissants narcotiques que l'on connaisse, et en même temps un des plus dangereux; pris intérieurement il produit des vertiges, la perte de la mémoire, une soif ardente, des convulsions, une sorte d'ivresse, la paralysie des membres, et même la mort pris à forte dose. Les semences, infusées dans du vin, amènent un sommeil léthargique. On a vu à Paris une bande de filous se servir de la poudre de cette plante mêlée avec du tabac pour exécuter leurs vols avec plus de facilité; des voleurs de grands chemins en ont fait le même usage dans du vin pour endormir et dépouiller sans obstacles les voyageurs. Les feuilles ainsi que toutes les autres parties de cette plante sont douées des mêmes qualités et produisent les mêmes effets. C'est à ces qualités délétères que cette plante doit d'avoir été choisie pour être le symbole de la corruption.

Le Datura en arbre produit un effet magique par la grandeur, la blancheur éclatante de ses fleurs pendantes longues de plus d'un pied, exhalant surtout vers le soir et pendant la nuit, une odeur très-suave, mais qu'il serait dangereux de respirer.

RÉFLEXIONS.

Le monde est si corrompu que l'on acquiert la réputation d'homme de bien seulement en ne faisant point de mal.

(LE DUC DE LÉVIS.)

Les philosophes payens ont bien connu que l'homme est l'abrégé du monde. Mais ils ont ignoré que chaque homme est un monde de corruption, et que tout ce qu'il y a d'impur dans les créatures vient de l'impureté renfermée dans chacun de nous. (*Maximes chrétiennes.*)

DICTAME DE CRÈTE — NAISSANCE.

Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche point, mais la naissance qu'il a reçue de Dieu le conserve et l'esprit malin ne l'atteint pas. Nous savons que nous sommes nés de Dieu et que tout le monde est sous l'empire de l'esprit malin. — 1 *Jean*, v, 18, 19.

Le dictame de Crète vulgairement appelé *origan dictame*, est une plante qui ne croît point en Europe mais qui depuis longtemps est cultivée dans les jardins. A l'aspect de la fourrure tomentaire et blanchâtre qui revêt ses belles feuilles arrondies et ses tiges rameuses peu élevées, cette plante s'annonce comme une étrangère qui se dérobe au froid des montagnes pour venir habiter nos jardins. Un intérêt particulier nous attache à cette belle plante lorsque nous la reconnaissons pour ce fameux dictame tant vanté par les poètes et si célèbre dans les temps héroïques : une imagination active nous transporte alors sur la montagne de Crète et en particulier sur celle de Dicté. Nous y voyons le dictame recueilli et appliqué par la main des nymphes sur les plaies récentes des héros; il nous rappelle le fils de Vénus et d'Anchise frappé d'une flèche meurtrière et guéri par le dictame par le secours de sa mère.

Le dictame était une plante que les anciens regardaient comme un baume guérissant toutes les douleurs. Et c'est sans doute pour cette

raison que l'on pare Lucine, présidant aux naissances, d'une couronne dictame; elle apporte à l'être prêt à entrer dans la carrière de la vie le baume consolateur qui doit adoucir les maux que l'on y rencontre à chaque pas.

DE L'ORGUEIL — DE LA NAISSANCE.

Lorsque l'on considère avec les yeux de la raison ce qui a coutume d'inspirer de la fierté aux hommes peut-on s'empêcher de rire ou d'avoir pitié de leur folie? Car quel juste sujet d'orgueil pourraient-ils trouver en eux? Serait-ce l'éclat des dignités et des faveurs de la fortune dont ils jouissent, serait-ce surtout la distinction de leur naissance? Mais toutes ces choses étrangères à l'homme, n'étant rien moins que l'homme même ne peuvent le rendre plus estimable. N'y a-t-il pas, en effet, bien de la petitesse à s'enorgueillir de la noblesse de son origine, puisqu'elle n'est ni le fruit de ses travaux, ni la récompense de son mérite? Quand on louait sur ses ancêtres Alphonse roi d'Aragon : « Je compte pour rien, répondait-il, ce que vous estimez tant en moi, c'est la grandeur de mes ancêtres que vous louez et non pas la mienne. La vraie noblesse n'est pas un bien de succession, c'est le fruit et la récompense de la vertu.

Il y a sans doute de l'avantage à avoir de la naissance; c'est une prérogative illustre à laquelle les nations ont de tout temps attaché des distinctions d'honneur et d'hommage. Mais plus la naissance est distinguée, plus elle impose de charges et plus aussi elle augmente l'obligation d'avoir du mérite. La noblesse donnée aux pères parce qu'ils étaient vertueux, a été laissée aux enfants afin qu'ils le devinssent. Si l'équité demande que l'héritier du héros le soit de leurs distinctions et de leurs dignités, n'a-t-on pas le droit d'exiger aussi qu'ils fassent revivre leurs grandes qualités et leurs vertus? La gloire finit où cesse le mérite. Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux, et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. Si vous n'êtes pas noble, méritez de l'être. Soyez honnête homme, généreux, ami du vrai, inviolable dans vos paroles, maître de vos passions et soyez assuré que les gens sensés ne regarderont point, pour vous donner leur estime, qu'elle est votre naissance.

La noblesse excite l'émulation dans les grandes âmes et l'orgueil dans les petites. Un homme d'honneur cherche à se rendre digne de sa naissance et n'en parle jamais : un sot croit qu'elle lui tient lieu de tout mérite et il en parle toujours. La noblesse orne et embellit le mérite quand elle se trouve jointe à la modestie et qu'on paraît l'oublier. Mais elle dépare et gâte celui qu'on a lorsqu'on s'en souvient trop. Heureux donc celui qui est honoré d'un beau nom, s'il sait bien le porter! Mais que celui qui le prostitue est à plaindre! La gloire de ses ancêtres le couvre de honte, c'est une lumière qui fait paraître davantage ses défauts ; plus on a de respect pour son nom, plus on a de respect pour sa personne.

O vous qui vous enorgueillissez si ridiculement de la distinction de votre origine, mais oubliez-vous donc que tous les hommes étant sortis de la même tige sont tous frères , tous égaux à cet égard et que celui qui a du mérite et des talents est mille fois plus estimable que celui qui n'en a point ? C'est la noble et sublime leçon que l'empereur Joseph II donna à quelques-uns des grands d'Allemagne qui ne connaissaient rien au-dessus de leur naissance. Plusieurs seigneurs de la cour de vienne se plaignirent à ce prince de ne pouvoir jouir décemment et à leur aise des promenades publiques , parce qu'elles étaient occupées par une foule de petite noblesse et de peuple ; ils supplièrent sa majesté impériale de faire fermer le *prater* et d'ordonner que l'entrée n'en fut permise qu'à des personnes de qualité. L'empereur surpris de cette demande leur répondit : « Si je ne voulais voir que mes égaux , il faudrait que je m'enfermasse dans le caveau des Capucins , où reposent les cendres de mes ancêtres. J'aime les hommes sans distinction et je préfère ceux qui ont de la vertu et des talents à ceux dont le mérite est de compter des princes parmi leurs aïeux. »

RÉFLEXIONS.

La naissance qui flatte l'orgueil des hommes n'est rien ; c'est le mérite de vos ancêtres qui n'est point le vôtre : c'est se parer des biens d'autrui que de vouloir être estimé par là.

(FÉNELON, *Entretiens*.)

Comment ceux qui tirent vanité de leur naissance ne s'aperçoivent-ils pas que s'appuyer sur le mérite d'autrui c'est reconnaître que l'on a des raisons pour ne pas trop compter sur le sien ? C'est de la charité de les en avertir, car

Digitale _ 2. Soleil _ 3 Myrte _ 4. Géranium triste _ 5. Pervenche _ 6. Ophrise mouche

leur intention n'est sûrement pas d'être si modestes.

(Le duc de Lévis.)

Une haute naissance n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire ; ce n'est pas elle qui la donne. Elle manque et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. La noblesse alors n'est plus que pour notre nom et la roture pour notre personne. (Massillon, *Petit Carême.*)

DIGITALE — TRAVAIL.

L'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler. *Job*, v, 7. — Dans le travail est l'opulence et dans la multitude des paroles la misère. — *Prov.* xiv, 23.

La digitale est une plante fort élégante, remarquable par un long et bel épi de grosses fleurs, nombreuses, pendantes, d'une couleur purpurine, agréablement tachetées ou tigrées dans leur intérieur (Pl. XXI, n° 1). Sa tige est droite, haute d'environ 50 centimètres. Prise inprudemment, cette plante est un poison qui fait périr en causant des vomissements et des coliques atroces.

Quel que soit l'effet agréable que produise la digitale dans nos parterres, elle offre bien plus d'intérêt dans son état agreste ; elle fait aimer et rechercher les allées nombreuses des bois montueux qu'elle habite. On la trouve aussi le long des routes, dans les terrains sablonneux. Elle est aussi connue sous les noms de *Gants de Notre-Dame*, *Gantelée*, *Doigtier*, etc.

DU TRAVAIL.

I.

Le travail, mes enfants, est toujours nécessaire :
C'est le devoir de l'homme et son consolateur ;

Il écarte l'ennui, nous donne le bonheur.
Que je plaindrais celui qui n'aurait rien à faire !

II.

Le travail seul conduit à la prospérité :
N'allez pas, vous flattant d'une espérance vaine,
Attendre des succès sans travail et sans peine.
On n'obtient jamais rien sans l'avoir mérité.

III.

Notre vie est si courte ! Il la faut employer.
Instruisez-vous, enfants, dès l'âge le plus tendre.
Vous serez malheureux si vous cessez d'apprendre :
Et c'est un jour perdu qu'un jour sans travailler.

IV.

A tout événement le sage se prépare.
Riche aujourd'hui, demain le sera-t-il encor ?
Ces maux qui l'ont frappé, le travail les répare ;
L'aptitude au travail, voilà le vrai trésor.

V.

Prenez-en, mes enfants, l'importante habitude.
Eh ! qui sait ce qu'un jour vous pouvez devenir ?
Livrez-vous au travail, et, sans inquiétude,
Grâce à lui vous pouvez attendre l'avenir.

VI.

Quelque soit votre état, instruisez-vous sans cesse ;
Accoutumez-vous bien à l'occupation.
Chacun en a besoin. L'heureuse instruction
Du riche est l'ornement, du pauvre est la richesse.

VII.

Souvent des ignorants traitent avec mépris
Les sciences, les arts, dont ils n'ont pu s'instruire,
Dédaignez ces mépris qui ne peuvent vous nuire,
Laissez dire les sots ; le savoir a son prix.

VIII.

On n'apprend jamais rien sans un travail sévère,
Et le moindre talent a sa difficulté.
Il faut, pour l'obtenir, courage, activité ;
Et ce n'est qu'en faisant qu'on peut apprendre à faire.

IX.

Pour l'homme courageux il n'est rien d'impossible ;
Et des difficultés le travail est vainqueur.
Plus l'effort qu'il faut faire est fâcheux et pénible
Et plus on en reçoit de plaisir et d'honneur.

X.

N'aimez point le plaisir avec un fol excès,
Et que l'amour du jeu jamais ne vous emporte :
Que l'ardeur du travail soit chez vous la plus forte ;
Le devoir avant tout, et le plaisir après.

XI.

Quand vous aurez bien fait votre tâche ordinaire,
Votre esprit, en repos, sera bien plus heureux.
Afin qu'un plaisir vif accompagne vos jeux,
Soyez contents de vous, n'ayez plus rien à faire.

(Morel-Vindé, *Morale de l'Enfance.*)

MAXIMES.

Tout homme sage doit savoir que cette vie ne nous est pas donnée pour le repos, mais pour le travail, c'est-à-dire afin que nous travaillions en ce monde pour nous reposer dans le ciel.
(S. Ambroise, *de Interp. sub.*)

Travail, noble soutien de l'indépendance, seul bien que l'injustice des hommes ne saurait nous ravir, tu nous délivres du malheur de l'oisiveté, et tu nous fais goûter les douceurs du repos.
(Le duc de Lévis.)

ÉPHÉMÉRINE DE VIRGINIE — AMOUR ÉPHÉMÈRE.

Comme l'homme est sorti du sein de sa mère, de même il s'en retournera, et il n'emportera rien avec lui de son travail; profonde misère ! comme il est venu il s'en ira. — *Eccl.* v, 14.

L'Ephémérine de Virginie est une plante vivace et fort jolie, à feuilles linéaires. Ses fleurs réunies en ombelles ont trois pétales d'un beau bleu et paraissent de mai en octobre. On la cultive en terre légère et on la multiplie par la séparation des racines. — Les fleurs de cette plante durent peu et souvent qui les voit éclore les voit mourir; mais elles se succèdent pendant longtemps. Le bonheur passe vite comme elle, mais souvent il ne revient plus.

RÉFLEXIONS.

Qu'est-ce aux yeux de la foi que le bonheur humain? Que dure-t-il? Et dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel et d'amertume?
(Massillon, *Oraisons funèbres.*)

O étonnante vanité ! les hommes veulent se rendre heureux ici-bas et faire ce bonheur de leurs propres mains; mais la vérité tourne en dérision leur folle espérance. (S. Augustin, *De la cité de Dieu.*)

ÉPINE VINETTE — AIGREUR.

N'ayez point d'aigreur les uns contre les autres, afin que vous ne soyez point condamnés. Voilà le juge qui est debout à la porte. Prenez pour exemple de patience, dans les mauvais succès et dans les afflictions, les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Voilà que nous les appelons bienheureux parce qu'ils ont souffert. — *Jacq.* v, 9, 10.

L'épine vinette est un arbrisseau indigène qui se recouvre au printemps de grappes de fleurs jaunes et en automne de fruits d'un très-beau rouge, qui persistent jusque bien avant dans l'hiver, et qui décorent encore les bosquets lorsque les feuilles sont tombées. Ses fruits sont recherchés pour faire des confitures. Elle croît dans les haies et sur le bord des bois (Pl. XVII, n° 3). Ses fleurs sont si faciles à irriter, qu'au moindre attouchement, les étamines se replient autour du pistil, et sont à leur tour enveloppées par les lobes de la corolle qui se rapprochent spontanément. Les épines acérées dont cet arbrisseau est armé semblent éloigner de lui, malgré les bonnes qualités de son fruit. Il n'est pas rare de voir des personnes possédant un bon cœur ternir leurs belles qualités par une rudesse et une aigreur de caractère qui éloignent d'elles alors même qu'on les estime.

DE L'ÉPINE VINETTE.

L'épine vinette, par le grand nombre de ses tiges et de ses rameaux épineux, est très-propre à former des clôtures autour des champs et des jardins ; tous les terrains lui conviennent. Ses grappes jaunes, entremêlées avec les fleurs blanches de l'aubépine, se montrent à la même époque, produisent, au printemps, un très-bel effet dans nos bosquets. Mais tel est le sort de tous les êtres qui nous entourent : s'ils ne flattent pas également nos sens, s'ils en offensent quelques-uns,

nous les repoussons, quelles que soient d'ailleurs leurs bonnes qualités. Cependant on pardonne à l'aubépine ses aiguillons, à cause du parfum agréable de ses fleurs ; elles sont introduites dans nos appartements ; mais l'épine vinette ne peut trouver grâce, à cause de l'odeur désagréable qu'elle répand à l'époque de la floraison. Nous la tenons dans nos bosquets, mais dans les lieux les moins fréquentés ; nous lui abandonnons le soin de défendre nos possessions agrestes, mais non pas celui de nos jardins de plaisance ; nous l'éloignons du voisinage de nos moissons par un de ces préjugés que l'étude de la nature peut aisément détruire : nous l'accusons très-injustement d'être en partie la cause de cette nielle funeste qui attaque nos céréales. En vain cet arbrisseau qui, malgré ses épines, n'est pas sans élégance, réclame en sa faveur l'acidité agréable de ses fruits, l'emploi qu'on peut en faire, la couleur jaune que fournit, pour les laines et les cuirs, l'écorce de sa racine : en vain il nous offre, dans l'irritabilité de ses étamines, un phénomène aussi curieux qu'intéressant ; ces titres ne peuvent nous faire supporter l'odeur de cette plante, trop heureuse de trouver place dans quelques-uns des massifs de nos bosquets.

Presque toutes les parties de cette plante sont employées avec avantage : toutes sont amères ; le bois et les feuilles, macérés dans une lessive alcaline, fournissent également une teinture jaune, propre à colorer les ouvrages de menuiserie.

C'est probablement à raison de sa couleur jaune qu'on la dit bonne dans la jaunisse, comme on le dit de la patience et de la carotte ; principes établis dans les siècles d'ignorance, qui ont servi de base à la plupart des matières médicales. Les taies sont acides, rafraîchissantes ; on peut les manger crues ou cuites avec du sucre ; on en fait des conserves, des confitures délicates et saines, un sirop ; on les confit au vinaigre et au sucre. La médecine domestique en fait usage pour tempérer et rafraîchir le sang dans les fièvres inflammatoires et bilieuses, pour apaiser l'irritation des intestins et des voies urinaires. Elle les emploie également dans les maux de gorge ; on en exprime le suc et on l'étend dans une suffisante quantité d'eau qu'on édulcore avec du sucre.

RÉFLEXIONS.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses c'est qu'ils croient être plus heureux que nous.

(La Rochefoucault.)

La véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer.

(Bossuet, *Sermons.*)

Le fruit de la douceur chrétienne c'est la paix au dedans et la paix au dehors.

(Bourdaloue, *Sermons.*)

ÉGLANTINE — AMOUR FILIAL.

L'homme qui honore sa mère est comme celui qui s'amasse un trésor. Celui qui honore son père sera lui-même comblé de joie dans ses enfants et Dieu prêtera l'oreille à sa prière..... L'homme qui abandonne son père se voue à l'ignominie, et celui qui excite la colère de sa mère encourt la malédiction du Seigneur. — *Eccl.* III, 5, 6, 18. — Ne dédaignez pas votre père et votre mère lorsque vous siégerez parmi les grands. — *Eccl.* XXIII, 18.

Dans certaines contrées de la France et particulièrement en Lorraine, la rose églantine est le sujet d'une poétique légende que nous nous plaisons à reproduire ici :

Une jeune fille venait de mourir ; son âme errait autour de la demeure paternelle ; elle ne pouvait se décider à quitter même pour le ciel, les champs et les riants bocages qu'elle avait tant aimés. Touché des regrets de cette âme si pure, son ange gardien lui apparût, heureux de combler ses désirs, et lui demanda en quelle fleur elle voulait être transformée. Choisis, lui dit-il, tu habiteras les jardins, les bois ou la prairie ; et passant en revue toutes les fleurs de la contrée : « Veux-tu être une tulipe ? —Non; lui dit-elle, car la tulipe est sans parfum. — Un lys ? — Il s'élève trop au-dessus des autres fleurs. — Une brillante rose ? — Non, non, reprit soudainement la jeune

fille, et, s'il m'était permis de choisir, je voudrais être une simple églantine. — Quoi! lui dit l'ange étonné, tu choisis une fleur sauvage, qui naît dans les buissons, vit et meurt sans être admirée? — Soit, dit la jeune fille, je vivrai inconnue, mais j'ornerai la haie de l'enclos qui borde la maison de mon père; mon parfum embaumera l'air qu'il respire et mes douces couleurs caresseront ses yeux; chaque soir j'entendrai sa voix; et je serai l'emblème du seul amour que le temps et l'absence ne détruisent pas. »

DE L'ÉGLANTIER.

La Rose églantine commence à fleurir dans les premiers jours du mois de mai, mois, sans contredit, le plus beau et le plus délicieux de l'année. Si donc nous voulons assister au brillant épanouissement de la reine des fleurs, supposons que nous sommes au milieu de ces beaux jours. — Toute la nature a pris alors une parure nouvelle; les fleurs se multiplient dans la campagne, et, pour quelques-unes dont les graines mûrissent déjà à l'ombre des guirlandes, et dans une atmosphère toute parfumée, combien de plantes ouvrent à peine leur délicate corolle et ne se répandent encore qu'avec timidité?

Nous sommes au période le plus vivant de l'année. Tout brille, tout se développe, tout produit. Les haies sont tapissées de sureau et de ronces, et toutes entrelacées de fleurs charmantes et variées. La sauge couvre la pelouse de ses teintes violettes et se distingue entre les labiées par l'organisation de ses deux étamines. L'hyèble entrouve ses feuilles nombreuses, pour annoncer le bouquet blanc qui va fleurir; la vipérine, le caille-lait, la campanule, le joli miroir de Vénus qui borde avec tant de grâce les champs de blé; l'odorant mélilot, le triste velar, l'hypocrite renoncule dont les corolles satinées s'élancent au premier zéphir, et ne se replient qu'aux sévères aquilons; tout paraît en habits de fête: plus de lieux arides; Flore a tout jonché de ses dons, et le tapis de serpolet couvre le sol sablonneux, pendant que le bouillon blanc nourrit ses feuilles et sa tige grasse au bord des terrains cultivés.

Les nymphes sont rassemblées, leur reine peut paraître et la Rose des buissons vient de couronner tous les vœux.

La rose des buissons, c'est la rose sauvage, la rose toute simple, la rose de l'homme des champs, du chasseur fatigué, de la jeune fille, des enfants et des petits oiseaux; c'est le sourire de l'innocence, le premier fard de la pudeur; son parfum est fugitif et doux comme les rêves d'une tranquille nuit. Ce n'est point la rose dont Anacréon ornait ses cheveux blancs, ni la rose que tous les poètes ont chantée; ce n'est pas non plus la rose que les Romains et autres peuples amollis par le luxe ont profanée dans leurs repas, dans leurs débauches. Notre rose ne recherche ni la pompe, ni les grandes fêtes, ni les boudoirs; moins belle, moins brillante que sa sœur, la rose des jardins, elle charme l'œil, recrée l'esprit sans enivrer le cœur.

Notre simple rose se plaît au bord des eaux, sous la pâle verdure des saules, mais elle ne craint pas d'éclore dans un désert, et de s'y parer de ses fraîches guirlandes; elle aime surtout le chant des oiseaux; elle mûrit pour leur servir de pâture et lorsque ses fruits deviennent sucrés et vermeils, elle les appelle, elle convie leur nombreuse famille qui se rafraîchit, se délecte et gazouille au milieu des buissons.

Salut! ô fleur charmante qui ne dédaignez pas d'éclore dans un désert! Le voyageur vous contemple avec un sentiment de plaisir, dans le plus raboteux sentier; le pauvre, dans le plus petit verger, entremêle vos fraîches guirlandes. Digne de tous les hommages, vous n'en cherchez aucun; belle pour vous-même, vous l'êtes de votre essence; et pour qui veut un repos, et à sa vue et à son cœur, vous êtes le doux symbole de l'angélique consolation.

Le rosier églantier se reconnaît facilement à ses tiges hautes, lisses, divisées en rameaux allongés, flexibles, armés d'aiguillons épars, crochus, à ses feuilles composées de cinq ou sept folioles, ovales, finement dentées d'un vert brillant en dessus, d'une teinte plus pâle en dessous. Les fleurs sont d'un blanc rose, terminales, solitaires, portées sur des pédoncules courts et glabres. Les calices offrent cinq découpures. (Planche VII, N° 4.) Les fruits sont ovoïdes, d'un goût

sucré et en même temps un peu acide ou austère. On lui donne différents noms : *Rosier sauvage*, *Rosier des haies*, et même *Rosier de chien* parce qu'on lui croyait le pouvoir de guérir la rage, maladie dont cet animal est souvent atteint.

RÉFLEXION.

Dieu en nous donnant ce précepte « honore ton père et ta mère » n'a pas prétendu nous astreindre seulement à rendre des honneurs stériles à nos parents ; il faut que ce respect que nous avons pour eux se manifeste par des actions; il faut qu'en toute occasion nous nous empressions de leur témoigner toute l'étendue de notre reconnaissance.

(St Didyme d'Alexandrie.)

FENOUIL — FORCE.

Nul n'est fort comme notre Dieu... Le Seigneur tue et vivifie, il conduit aux enfers et il en ramène. Le Seigneur fait le pauvre et le riche, il abaisse et il relève, il fait sortir de la poussière l'indigent et le pauvre de son fumier... Par lui les pas de ses saints sont gardés, les impies se taisent dans les ténèbres, car l'homme ne peut se soutenir par sa propre force. — 1 *Rois*, II, 2-9.

Le fenouil commun donne de grandes touffes à racines vivaces, longues et pivotantes desquelles partent plusieurs tiges cylindriques et lisses, les fleurs sont d'un beau jaune et s'épanouissent tout l'été. On cultive cette plante pour l'usage culinaire, dans nos jardins du nord de la France, ainsi que la variété dite *Fenouil doux* que l'on appelle aussi *Fenouil de Florence*, *de Belgique*.

On a fait du fenouil l'emblème de la force parce que les gladiateurs en mêlaient dans leurs aliments, croyant par là augmenter leur vigueur athlétique. On mettait une couronne de cette plante au vainqueur des jeux de l'arène.

RÉFLEXIONS.

On peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis, mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même! (MASSILLON, *Petit carême.*)

Si on avait ôté à ce qu'on appelle force, le désir de conserver et la crainte de perdre, il ne resterait pas grand chose. (Mme DE LA SABLIÈRE.)

FIGUIER — SCANDALE.

Celui qui scandalise un petit enfant mériterait qu'on suspendît une meule de moulin à son cou et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales, car il est nécessaire qu'ils arrivent, cependant malheur à l'homme par qui le scandale arrive. — *Math*. XVIII, 6, 7.

Le figuier est un arbre qui prend une belle forme et s'élève à la hauteur de 7 à 8 mètres dans les pays méridionaux. Les rameaux lisses et imprégnés d'un suc laiteux se garnissent de feuilles alternes, d'un vert foncé en dessus et plus pâles en dessous. Les fleurs sont réunies dans des réceptacles qui deviennent charnus et sucrés. — De tous temps le figuier a excité une si grande admiration, qu'il était devenu, chez les Grecs, une sorte de culte. Les Athéniens le regardaient comme un présent des dieux ; ils l'avaient consacré à Mercure; les Cyrénéens couronnaient de figues fraîches les statues de Saturne : les Lacédémoniens pensaient que le premier figuier de leur territoire avait été planté par Bacchus. Il ne pouvait croître dans ce beau climat, d'arbre plus propre à procurer l'ombre et la fraîcheur si nécessaires sous un ciel enflammé, aucun n'offrait de fruits plus abondants, plus délicieux.

Les figuiers viennent bien dans toutes les terres, mais ils réussissent mieux et donnent des fruits plus sapides dans un sol léger et de bonne qualité. On les plante près des murs, préférablement dans les angles entre le levant et le midi. Leur culture exige peu de soins, il suffit de donner quelques labours à la terre où ils végètent.

DU FIGUIER.

Le figuier est connu et cultivé depuis un si grand nombre de siècles qu'il est impossible de fixer l'époque de sa découverte; il est très souvent cité dans les livres saints ainsi que par les poètes, les historiens et les agriculteurs. Au rapport de Pline il existait en Italie, bien avant la fondation de Rome, un figuier qu'on voyait à Rome de son temps, sur la place où se tenaient les assemblées du peuple; il y était venu naturellement et on le cultivait, disait-on, en mémoire de celui sous lequel on avait trouvé Rémus et Romulus avec la louve qui les allaitait. Quand cet arbre mourait on le remplaçait par un autre de sa race. On conservait également un autre figuier venu par hasard à l'endroit où était le gouffre dans lequel Curtius sacrifia sa vie pour le salut de la république.

Le bois du figuier est tendre, d'un jaune clair, léger et spongieux. Comme il s'imbibe d'une certaine quantité d'huile et d'émeri, les armuriers et les serruriers l'emploient à polir leur ouvrage. On se sert du bois des vieux figuiers à cause de son élasticité pour faire des vis de pressoirs. Le suc laiteux et corrosif de l'écorce détruit les verrues qui viennent sur la peau. Il a aussi la propriété de cailler le lait et de former une encre de sympathie. Les caractères tracés sur du papier avec ce suc ne s'aperçoivent qu'en les exposant au feu. Comme la gomme élastique, ou caoutchouc, est le produit d'un suc laiteux concentré à l'air, Trémolière a soupçonné que le suc du figuier pourrait bien en fournir. Il est résulté de ces expériences qu'on pouvait retirer de ce suc le dixième de son poids de gomme élastique.

La figue avant sa maturité, ainsi que toutes les parties tendres de l'arbre, renferme un suc blanc très âcre et corrosif. A mesure quelle mûrit elle éprouve un mouvement interne qui développe une grande quantité de sucre, échange son goût vireux en une saveur douce, extrêmement agréable, et convertit son parenchyme amer en une pulpe succulente d'un excellent goût. La figue était un des aliments les plus ordinaires des anciens peuples, c'est encore aujourd'hui la nourriture la plus ordinaire des habitants de la Grèce, de la Morée et de

l'Archipel. Pline nous a conservé un procédé employé par les anciens pour fabriquer avec les figues une sorte de vin qu'ils nommaient *sicyte*. Il consistait à mettre dans l'eau une certaine quantité de ces fruits et à les y laisser jusqu'à ce que la fermentation vineuse y fut établie : alors on en exprimait la liqueur, qui par l'acidification fournissait aussi du vinaigre. Cet usage existe encore chez les habitants de l'Archipel. Enfin les figues étaient si estimées chez les anciens pour leur saveur sucrée, qu'on disait proverbialement de celui qui vivait dans la mollesse et qui aimait les mets délicats : *il vit de figues*.

C'est particulièrement dans le Languedoc, la Provence etc, que les figues sont un des fruits les plus agréables; et comme elles ne mûrissent sur l'arbre que successivement, depuis le mois de juin jusque dans l'automne, elles sont pour tous les habitants de ces provinces une nourriture aussi abondante que salutaire. C'est un des plus beaux présents de la nature, quand, presque sans le secours de l'art, la figue a acquis sa parfaite maturité. Son suc élaboré, perfectionné, raffiné pendant douze heures, après qu'elle est cueillie, se convertit en un sirop délicieux. C'est à tort qu'on croit la figue indigeste : elle n'est nuisible que lorsqu'elle est cueillie avant son entière maturité. Pour qu'elle soit parfaitement mûre, il faut qu'elle commence à se faner. Si elle n'est pas bien mûre le suc laiteux de la pellicule corrode les lèvres et la langue et cause beaucoup d'incommodités. Outre l'immense consommation de figues qui a lieu pendant la récolte, on en fait encore dessécher une très-grande quantité, qui devient l'objet d'un commerce important. Les figues sont émollientes : on en prépare des cataplasmes pour résoudre des tumeurs, on les emploie en gargarismes dans les maux de gorge : on les administre en tisane dans les maladies inflammatoires.

Tous les peuples ont aimé les figues. Les Grecs et les Romains, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les estimaient encore bien plus que nous. Hérodote, Théophraste, Pline, Plutarque en ont fait le plus bel éloge. On appelait Platon *mangeur de figues*. Démocrite les aimait aussi beaucoup. Un jour ayant mangé une figue qui avait le goût du miel, il demanda à sa servante où elle l'avait achetée; elle lui nomma un certain verger où on l'avait cueillie. Le philosophe se levant aussi-

tôt de table, lui ordonna de le mener promptement dans ce verger. Sa servante, étonnée de cet empressement lui en demanda le sujet; c'est, lui dit-il, qu'ayant vu ce lieu, je ferai en sorte de trouver, par ma science et par mes raisonnements, la cause de la douceur de cette figue. « Là, là, Monsieur, lui reprend la bonne femme en riant, demeurez ici en repos, il n'est pas nécessaire que vous alliez si loin, je vais moi-même vous apprendre pourquoi cette figue est si douce, c'est que je l'avais mise sans y penser dans un vase où il y avait du miel. — Ah! que tu me fâches, lui répartit Démocrite, de me dire cela! Cependant quoiqu'il en soit, je ne renonce pas à mon dessein, et je vais chercher la cause de cette douceur comme si elle venait de la figue même. »

Les Romains faisaient beaucoup de cas des figues de Carthage. Caton le savait bien. Un jour il apporta une figue hâtive d'Afrique, et la montrant aux sénateurs : « Répondez, leur dit-il, depuis quand cette figue vous paraît-elle cueillie? « Tous s'accordèrent à dire qu'elle était fraîche. « Eh bien! reprit-il, sachez qu'il y a trois jours elle était encore sur l'arbre à Carthage : tant nous avons l'ennemi près de nos murs! » A l'instant fut décrétée la troisième guerre punique. « Ainsi, dit Pline, ce que ne peuvent ni Trèbie, ni Trasimène, ni Cannes, le tombeau du nom Romain, ni le camp des Carthaginois retranchés à trois milles de nos murs, et Annibal lui-même poussant ses escadrons jusqu'à la porte Calline, une seule figue l'opère. Un fruit montré par Caton a prouvé que Carthage est trop près de Rome.

MAXIMES.

Mettons-nous en garde contre les scandales qu'on peut nous donner, mais ayons encore plus de soin nous-même de ne scandaliser personne.

(BOURDALOUE, *Sermons.*)

Si l'on se faisait une idée de l'Évangile sur la vie de la plupart des chrétiens, on le croirait plein de maximes directement contraires à celles que J. C. a établies.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

FLEUR D'ORANGER — CHASTETÉ.

Celui qui a trouvé une femme vertueuse a trouvé un trésor; il a reçu du Seigneur une sorte de félicité. *Prov.* XVIII, 22. — Faites mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, la fornication, l'impureté, les passions deshonnêtes, les mauvais désirs..... Ce sont des crimes qui attirent la colère de Dieu sur les enfants d'incrédulité. — *Coloss.* III, 2 — 5.

Les fleurs de l'oranger sont entièrement blanches, courtement pédonculées et réunies de deux à six ensemble dans les aisselles des feuilles. Elles ont un parfum très agréable et très pénétrant et fournissent par la distillation une liqueur très connue qui porte le nom de *fleur d'oranger* et dont on fait grand usage comme anti-spasmodique, cordial et céphalique. Cette même eau est d'un usage très-fréquent pour aromatiser beaucoup de préparations médicamenteuses, et son parfum qui plaît à tout le monde, fait que les pâtissiers, les confiseurs et autres s'en servent journellement pour donner un goût agréable à certains mets, à plusieurs pâtisseries ou à diverses préparations de sucre. Les fleurs de l'oranger sont encore employées pour faire des ratafiats, des liqueurs de table et les pharmaciens en préparent une conserve particulière.

La blancheur des beaux boutons de l'oranger, la suavité de ses parfums, font du bouquet de fleurs de cet arbuste l'emblême virginal de la jeune fiancée que l'on mène au temple. (Planch. VI, N° 4.)

DE LA CHASTETÉ.

La chasteté est un sentiment honnête qui fait qu'on s'abstient des plaisirs de la chair hors les cas légitimes; or ce sentiment est une vertu et cette vertu est une puissance qui donne à l'homme la faculté de dompter ses appétits sensuels, une puissance qui l'épure et qui le tient

dans le respect sacré que la philosophie et la religion lui prescrivent d'avoir pour la femme.

Nous venons de dire que la chasteté épure l'homme et le tient dans le respect que la philosophie et la religion lui imposent, et cela afin de faire remarquer que les lois morales et les lois religieuses ne sont pas également étroites. Ainsi, tandis que l'une se borne à prescrire des règles à l'usage des plaisirs charnels, l'autre allant beaucoup plus loin, veut qu'un regard, une parole, un geste même mal intentionnés flétrissent la chasteté chrétienne.

La chasteté est une vertu qui doit être pratiquée par tout le monde, sans exception, aussi peut-on dire qu'elle est de tous les temps, de tous les âges et de tous les états; les personnes du sexe doivent surtout se prémunir contre elle à cause de leur faiblesse, et heureuses celles qui auront toujours remporté la victoire. Telle fut Livie femme de Tibère, belle parmi les belles et d'une sagesse surpassant sa beauté; aussi est-elle toujours citée comme ayant uniquement aimé son mari et comme le plus parfait modèle d'une grande chasteté et d'une haute vertu. Dias raconte qu'un jour des hommes nus s'étant trouvés par hasard ou autrement devant elle, le sénat était sur le point de les condamner; mais Livie s'y opposa, disant que les hommes nus sont des statues pour des femmes chastes. Cette sentence est sans doute philosophique et même plus philosophique que chrétienne; aussi, tout admirable que ce langage puisse être pour le philosophe, nous préférons le naïf et le sublime des expressions dont se servit Suzanne pour résister aux vieillards qui l'avaient surprise au bain. Ayant les larmes aux yeux et Dieu dans le cœur, dit Daniel, elle leur répondit en ces termes : « Je ne vois que maux de toutes parts; car si je me livre à ce que vous voulez de moi, je suis coupable; et si je ne le fais pas, je n'échapperai point de vos mains... Mais j'aime mieux tomber entre vos mains étant innocente que de commettre un péché devant Dieu qui me voit. »

Voilà qu'elle fut dans les temps antiques l'idée de la chasteté. Ce sentiment était également poussé fort loin dans la Chine et c'est pour ne pas manquer à ses lois que les femmes ne convolaient jamais à de secondes noces. On ne saurait, du reste, attacher trop d'honneur et

de gloire à la chasteté des femmes; car sans ce frein, combien qui peut être pousseraient bien plus loin la licence que les hommes.

Mais ce n'est pas seulement à ce point de vue que la chasteté mérite nos hommages et si elle a de grands et réels avantages à offrir aux jeunes personnes et à toutes les femmes, la modération dans les plaisirs a non moins davantages pour les hommes. Elle est nécessairement indispensable d'abord à l'homme qui veut se conserver longtemps dans la fleur de l'âge, et qui aspire surtout à briller dans la carrière des beaux-arts. Ainsi toute grande œuvre intellectuelle exige dans sa génération la continence des plaisirs charnels. Ainsi d'après le chancelier Bacon de Véruland, aucun des grands génies de l'antiquité n'a été très-adonné aux femmes, et tout le monde sait qu'un des plus grands physiciens dont s'honore l'Angleterre est mort vierge à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Ainsi encore, suivant la remarque d'Arétée de Cappadoce, la continence imprime une tension et une vigueur extrême à toutes les constitutions, excite le cerveau et exalte la faculté de penser. De là viennent aussi le courage, la magnanimité et la force du corps. Ce qui explique pourquoi les athlètes vivaient dans le célibat et pourquoi le législateur hébreu défendait aux hommes les plaisirs permis lorsqu'ils devaient aller à la guerre. La chasteté n'est donc pas seulement nécessaire pour conserver au corps sa force et sa vigueur, mais encore pour conserver au cerveau toute l'activité qui lui est nécessaire.

Nous avons dit plus haut que les femmes devaient, à cause de leur faiblesse, se prémunir contre la chasteté. C'est pour les y encourager que nous allons citer les deux exemples suivant. Nous lisons dans l'histoire de France que dans le sac de Toscanelle, on présenta à Charles VIII une jeune fille d'une rare beauté. Après avoir inutilement épuisé auprès d'elle toutes les flatteries que la galanterie lui suggérait, il était près d'user violemment du droit de vainqueur, lorsque la jeune personne, apercevant un tableau de la vierge, se jette aux pieds du roi en fondant en larmes et s'écrie : « Au nom de celle qui par sa pureté a mérité d'être la mère de Dieu, ô roi, sauvez-moi, sauvez mon honneur! » Frappé par cette invocation inattendue il la relève et la rend intacte à ses parents.

Le second exemple est tiré des annales de l'Eglise. Dans les premiers siècles du christianisme, il y avait en Egypte une esclave d'une rare beauté, nommée Potamienne. Son maître, devenu amoureux d'elle, voulut d'abord la séduire et ensuite la ravir de force; repoussé par la vertueuse fille, il la livra au préfet d'Aquila comme chrétienne. Le préfet invita Potamienne à céder aux désirs de son maître. Sur son refus il la condamna à être plongée dans une chaudière bouillante et la menaça de la faire violer par des gladiateurs. Potamienne dit : « Par la vie de l'Empereur, je vous supplie de ne pas me dépouiller et de ne pas m'exposer nue, que l'on me descende peu à peu dans la chaudière avec mes habits. »

A ceux qui trouveraient cet exemple moins concluant que le premier, nous leur ferons remarquer que la faveur accordée à Potamienne est immense, puisqu'à l'époque où cette esclave fut plongée dans la chaudière où elle devait mourir, les vertus, conséquences nécessaires du premier christianisme, faisaient haïr ceux qui les pratiquaient, puisqu'elles étaient un reproche aux vices opposés. En ces temps de barbarie, un mari chassait sa femme devenue sage, parcequ'elle était devenue chrétienne. Un père désavouait un fils autrefois prodigue et volontaire, transformé par le changement de religion en enfant soumis et ordonné. Ainsi en cédant aux désirs de la jeune fille, le préfet d'Aquila rendait un hommage éclatant à ces vertus. Elle obtenait donc un véritable triomphe : un triomphe plus grand, peut-être, qu'obtenait sur Charles VIII la jeune fille qu'on lui avait livrée.

La conclusion que nous devons tirer de tout ce que nous venons de dire c'est que nous devons tous pratiquer la chasteté. Il est vrai qu'elle est difficile à observer, mais sachons bien que plus une vertu est difficile, plus il y a de mérite à la pratiquer. Redisons-le surtout très souvent aux jeunes personnes, afin qu'elles n'ignorent pas que la pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire des femmes, et, soyons en certains, elles désireront toutes la conserver.

Et pourquoi ne le voudraient-elles pas, si elles sentent qu'il n'est rien de plus beau que de voir toute la terre à ses pieds et de triompher alors de soi-même, de s'élever dans son propre cœur un trône auquel tout viendra rendre hommage.

Pourquoi ne le voudraient-elles pas, si elles sont averties que les sentiments tendres et jaloux, mais toujours respectueux, l'estime universelle et la leur propre, payeront sans cesse en tribu et en gloire les combats de quelques instants?

Pourquoi ne le voudraient-elles pas enfin, lorsque, si les privations sont passagères, le prix en est permanent : lorsqu'il n'y a pas de jouissance plus délicieuse pour une âme chaste que l'orgueil de la vertu unie à la beauté.

RÉFLEXION.

La vaillance est donnée aux hommes et la chasteté aux femmes pour leurs vertus principales, comme les plus difficiles à pratiquer : quand ces vertus n'ont pas le tempérament ou la grâce qui les soutient, elles deviennent bien faibles, et on les sacrifie bientôt à l'amour de la vie et des plaisirs.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

FOUGÈRE MALE — SINCÉRITÉ.

Un cœur tortueux est abominable au Seigneur et un cœur droit dans ses voies est agréable à ses yeux. — *Prov.* II, 20.

Le polypode connu vulgairement sous le nom de *fougère mâle* a joui longtemps chez les anciens d'une grande réputation, oubliée ensuite pendant quelques siècles, puis, par une bizarrerie singulière, rétablie enfin parmi nous à prix d'argent. Cette belle et grande fougère est très-commune partout dans les bois, aux lieux stériles et incultes; ses feuilles sont amples, deux fois ailées; elles s'élèvent à la hauteur de deux pieds d'une souche rampante, presque ligneuse, couverte d'écailles fines et membraneuses. La racine de cette plante est d'une saveur un peu styptique, mais à mesure qu'on la mâche, elle devient douceâtre, légèrement aromatique, avec un arrière goût d'amertume :

son odeur est un peu nauséeuse, mais elle perd en vieillissant ses qualités physiques, ainsi que ses propriétés médicales. Elle contient comme les racines de toutes les autres fougères une certaine quantité de mucilage, de l'acide gallique et du tannin.

DE LA SINCÉRITÉ.

La sincérité n'est autre chose que l'expression de la vérité. Tout le monde est d'accord sur ce point qu'on ne peut y manquer sans blesser l'honneur, et que tout homme qui se respecte se montrera toujours sincère; et pourtant nous vivons dans un temps, nous sommes dans une époque où le mensonge, la dissimulation et l'affectation sont si fort à la mode qu'on pourrait croire que la sincérité est un sentiment exagéré, outré et par cela même excessivement rare. Hélas ! ce n'est que trop vrai, mais ne craignons pas de dire aussi qu'il y a beaucoup d'exceptions à cette règle.

Ce qui, du reste, fait la rareté de cette vertu, c'est que la politesse nous impose ses lois et que nous sommes si gênés par elle dans le monde, qu'il est presque impossible d'être toujours sincère en parlant des autres en leur présence. Il n'y a qu'un homme fort vertueux et fort indépendant qui osât dire à chacun ce qu'il pense de lui. Tout le monde cherche la vérité et personne ne veut l'entendre à ses dépens.

Voici le tableau qu'un illustre auteur a fait de la sincérité :

La sincérité est la mère de la vérité et l'enseigne de l'honnête homme. Elle est le garant de nos paroles et la caution de nos pensées. Elle n'a pas besoin de témoins pour prouver ce qu'elle dit et ses protestations sont incontestables. Elle renferme diverses vertus en elle-même, car elle ne ment jamais et ne flatte personne. Ses promesses passent pour des effets et ses relations sont indubitables. Un cœur ouvert est sa devise et son but n'est autre chose que l'honneur. Elle ne trompe pas, car elle est simple. Elle ignore le mensonge et ne connaît que la vérité. Elle se fait bientôt connaître et ne se tient jamais cachée. Elle ne craint pas ses ennemis, car la vertu est son amie. Elle est en estime parmi les honnêtes gens et méprisée de tous les autres. Elle est

bannie des cours et inconnue aux grands. Sa naissance est dans le cœur et sa demeure sur les lèvres. Il semble qu'elle ait abandonné la terre depuis que la malignité a trouvé le secret de la faire passer pour bêtise chez la plupart des hommes. Pour moi, je crois qu'elle s'est envolée au ciel pour n'être pas témoin du triomphe de la fausseté.

Tel est le tableau qu'Oxenstiern a fait de la sincérité ; or après de semblables louanges données à cette vertu, qui ne voudrait pas faire tous les efforts possibles pour l'avoir en partage ! Oui, soyons sincères dans toutes nos paroles et dans toutes nos actions, imitons le célèbre Epaminondas, ce Thébain qui se signala par son équité et sa modération autant que par ses victoires, on a dit de lui qu'il avait pour règle *de ne mentir jamais même en riant*.

RÉFLEXION.

La sincérité est toujours louable, mais elle doit être prudente. On est obligé de parler toujours sincèrement, mais on n'est pas toujours obligé de parler.

(FLÉCHIER, *Réflex. sur les caract. des hommes.*)

FRAISIER — BONTÉ.

Donnez et il vous sera donné, et on répandra dans votre sein une mesure pleine et pressée et qui débordera, car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi. — *Luc* VI, 38.

Le fraisier est cette plante insinuante qui trace continuellement et comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, qui couvre la terre de ses rameaux et de ses bienfaits (Pl. X, n° 5). Il se plaît à enlacer ses tiges à celles de la violette : de même la bonté et la modestie se rencontrent souvent,

La nature a répandu partout cette plante pour les délices de l'homme. La voilà sous les belles palmes de la fougère, au pied d'un vieux chêne, patriarche de la forêt : vous l'apercevez à peine. Sa tige, faible et rampante, porte de petites fleurs qui promettent peu ; attendez quelques jours : quelle métamorphose ! quels beaux fruits ! quels parfums ! C'est une ambroisie toute divine qui pénètre vos sens ; l'œil, l'odorat, le goût, en sont également ravis ; la nature s'est plue à former les fraises ; en les créant, elle a épuisé toute la délicatesse de son pinceau ; observez sa forme si gracieuse, sa teinte si vermeille, observez encore, eh bien! n'est-ce pas ce bouton naissant que le souffle de l'homme n'a pas encore atteint. C'est au lever de l'aurore, au doux murmure des brises, que la nature a fait la fraise. Vierge pure et sans tache, les rayons du soleil lui ont servi de modèle. — A peine le botaniste ose-t-il cueillir une de ses fleurs, c'est un fruit qu'on dérobe à l'avenir. Oh ! quel respect doit inspirer l'enfance ! quelle spoliation que celle d'un germe vertueux dans une âme à peine épanouie.

DU FRAISIER.

Tandis que les arbres fruitiers étalent avec luxe leurs riches productions, le modeste fraisier perdu en quelque sorte dans l'herbe et la mousse des montagnes et des bois, rivalise, par ses baies d'un goût exquis, d'un parfum délicieux, avec ces arbres qui enrichissent nos vergers, que nous ne devons qu'à l'industrie des cultivateurs, au lieu que pour jouir des fruits du fraisier, l'homme n'a que la peine de les cueillir : la nature les lui fournit sans culture, et en grande abondance, surtout lorsque cette plante habite les lieux qui lui conviennent le mieux : elle fuit les pays chauds ; ce n'est pas sous un soleil brûlant qu'elle peut perfectionner son parfum. Quoiqu'elle soit descendue dans les plaines pour habiter les lieux couverts et les bois, sa véritable patrie est sur les pentes des hautes montagnes, dans les forêts et sur la partie inférieure des Alpes. C'est là qu'elle croît avec un tel luxe que, dans certains lieux, la terre en est toute couverte. Elle y fructifie depuis le printemps jusqu'en automne, tandis qu'ail-

leurs, comme dans les plaines des contrées tempérées, elle ne fleurit qu'une fois et à une époque déterminée. Ajoutons que les fraisiers sont un bienfait que la nature offre à tous les hommes, sans que la main qui veut les cueillir soit arrêtée par le droit exclusif de propriété ; voulons-nous, pour les avoir à notre disposition, les cultiver dans nos jardins ? Elles s'y multiplient avec facilité, mais on sait aussi que, par opposition avec les autres fruits cultivés, elles sont loin d'avoir le parfum du fraisier de nos bois.

Les fraises font aujourd'hui l'ornement des meilleures tables et les délices des repas champêtres : elles flattent très-agréablement la vue par leur belle couleur rouge ; l'odorat, par leur odeur fragrante des plus suaves ; le goût, par leur saveur douce, aromatique, acidulée. Soit qu'on mange les fraises, telles qu'elles se présentent dans la nature, soit qu'on les associe au sucre avec un peu d'eau, de crême ou de vin, elles forment un aliment aussi agréable que salutaire. C'est en cueillant les fraises une à une et les mangeant à mesure, qu'on goûte le mieux la finesse de leur parfum, surtout celles qu'on trouve sauvages au milieu des bois. La mollesse de leur pulpe ne permet pas de les conserver longtemps ; elles passent rapidement à la fermentation vineuse, ensuite à la fermentation acéteuse, d'où il résulte qu'elles peuvent servir à la fabrication du vin et de l'alcool. Leur suc exprimé, auquel on ajoute de l'eau et du sucre, fait une boisson agréable, très-rafraîchissante, propre à apaiser la soif, et qu'on peut employer avec avantage dans les maladies inflammatoires.

Les limonadiers, les distillateurs, les confiseurs, préparent avec les fraises ou avec leur suc, des glaces, des liqueurs, des pastilles, etc. Prises en grande quantité et pendant longtemps, on assure qu'elles ont produit, tel que dans les fièvres, les échauffements inflammatoires et même dans la manie furieuse, les changements les plus favorables et les moins attendus. Linné lui-même a été guéri de la goutte par ce fruit bienfaisant. Au milieu d'une violente attaque, il s'imagina que les fraises pourraient lui apporter quelque soulagement, mais elles étaient rares, la saison n'était point propice, La reine de Suède lui en procura. Ces fruits firent merveille. Linné éprouva un calme presque subit. Pendant plusieurs années, au retour de la

belle saison, il se mit au régime des fraises et la goutte se laissa amollir par leur doux et frais mucilage. Enfin Linné se trouva si bien des fraises que tous les goutteux de la Suède voulurent suivre son exemple. — Il est étonnant que le fraisier ne soit cité ni par les botanistes des premiers siècles, ni par les anciens agriculteurs. Pline ne fait que le nommer, et les poëtes tels que Virgile et Ovide n'en parlent que comme d'un fruit champêtre.

RÉFLEXIONS.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté ; ceux-même qui croient en avoir, n'ont ordinairement que de la complaisance ou de la faiblesse.

(La Rochefoucault.)

Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et peut-être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons.

(Bossuet, *Oraisons funèbres.*)

FRAISIER DE L'INDE — APPARENCE TROMPEUSE.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis qui, à l'extérieur, paraissent beaux, et qui, au-dedans, sont pleins d'ossements de morts et de corruption. Au dehors vous paraissez justes aux hommes, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquités. — *Math.* XXIII, 27, 28.

Le fraisier de l'Inde est une plante introduite en France depuis une vingtaine d'années ; elle porte tout l'été des fruits jaunes, solitaires. Son fruit est rond et d'un rouge très-vif ; aussi est-il impossible de ne pas être désagréablement surpris en la trouvant sans goût et sans parfum. La fraise de l'Inde n'est bonne à rien et ne doit l'accueil qu'elle reçoit de nous qu'à ses avantages extérieurs. Combien de personnes qui sont logées à la même enseigne.

Cette plante vient dans tous les terrains et trace d'une manière très-incommode.

RÉFLEXIONS.

Le monde ne présente que de belles mais fausses apparences ; personne n'en doute et chacun s'y laisse prendre.
(SANIAL-DUBAY.)

Ne vous fiez pas aux apparences ; les jugements sur les apparences sont souvent faux.
(BOSSUET, *Oraisons funèbres.*)

FRAMBOISIER — DOUX LANGAGE.

Ne mêlez pas les reproches au bien que vous faites et n'unissez jamais à vos dons des paroles dures et amères. La rose ne rafraîchit-elle pas l'ardeur du jour ? La parole douce vaut mieux que les bienfaits. — *Eccl.* XVIII, 15-17.

Le framboisier est un arbrisseau qu'on dit originaire du mont Ida et qu'on trouve pourtant dans nos montagnes, où il s'élève à près de deux mètres de hauteur. On le reconnaît à ses tiges droites et blanchâtres. Ses fleurs sont blanches, disposées en petites panicules, latérales et terminales. Elles donnent des fruits sphériques succulents, rougeâtres et d'un parfum exquis.

La pulpe fine, parfumée, mucilagineuse de la framboise offre au convalescent un aliment léger, rafraîchissant, anti-scorbutique. On la mange seule au dessert, ou mêlée avec la fraise et la groseille. Ces fruits rouges se marient fort bien ensemble, et font les délices de la table pendant les chaleurs de l'été. On en fait des tourtes, des gâteaux, des compotes, des gelées, des glaces, des sirops, des liqueurs extrêmement suaves. On aime à retrouver le parfum de la framboise dans certains vins qui manquent d'arôme, mais non dans les vins naturellement parfumés. On gâte assez souvent les bons crûs de Bor-

deaux et des côtes du Rhône par cette addition peu rationnelle. On peut, au reste, obtenir, par la fermentation des framboises, des liqueurs vineuses, alcooliques, fort utiles dans les pays où le vin est rare. C'est ainsi que, dans quelques parties de la Pologne, on se désaltère avec du vin de framboises. Les Russes et les Suédois préparent avec ses fruits, du miel et de l'eau, une sorte d'hydromel qu'ils trouvent délicieux.

Le framboisier croît spontanément dans les bois et sur les montagnes de l'Europe, dans les Alpes du Dauphiné et de la Suisse, dans les Pyrénées, au Mont-d'Or.

RÉFLEXION.

On juge si superficiellement des choses que l'agrément des actions et des paroles communes dites et faites d'un bon air avec quelque connaissance des choses qui se passent dans le monde, réussissent souvent mieux que la plus grande habileté.
(Mme DE LA SABLIÈRE.)

FRÊNE ÉLEVÉ — GRANDEUR.

Dieu n'a égard à la grandeur de personne, car il a fait également les grands et les petits, et il a également soin de tous, mais les grands sont menacés des supplices les plus grands. — *Sag.* VI, 8, 9.

Le frêne est un grand et bel arbre qui croît naturellement dans les forêts de l'Europe et qui fleurit en avril, un peu avant le développement des feuilles. Son tronc est droit, bien proportionné dans sa grandeur, terminé par une cime assez élégante quoique un peu lâche et médiocre ; il ne craint ni l'ombre ni le voisinage des autres arbres au-dessus desquels il s'élève assez ordinairement. Son écorce est unie et cendrée, ses bourgeons noirâtres. Ses jeunes rameaux contiennent

une moëlle très-abondante. Cet arbre croît avec beaucoup de rapidité ; on peut en former de beaux massifs et de superbes avenues dans les lieux humides, mais il ne faut pas le planter trop près des habitations, car il attire les cantharides. Son bois est ferme, souple, élastique, d'un blanc mêlé de jaune et prend un beau poli. On l'emploie au charronnage et dans les constructions : on en fait des moyeux, des rayons de roues, des pièces de charpente, des solives, des planches, des tables, des brancards, des chaises, etc. Il est fort recherché par les tourneurs, les ébénistes et les armuriers. D'après Ovide et Claudien, on en faisait au commencement des piques, des lances qui servaient dans les combats. Miller prévient qu'il faut se méfier des ravages du frêne, aucun arbre n'étant plus nuisible aux autres végétaux que celui-là. Partout où s'étendent ses racines, tout périt ou languit. Prairies, moissons, arbustes, vergers, tout se ressent du frêne : c'est un voisin puissant qui veut vivre dans l'aisance et qui s'inquiète peu de ce que les autres souffrent pourvu que rien ne lui manque.

Il est dit dans l'antique Edda, que les dieux tiennent leur cour sous l'ombrage d'un frêne mystérieux dont les branches couvrent l'univers. Sa tête est dans le ciel, et dans l'enfer sont ses racines dont coulent deux fontaines : l'une est celle de la sagesse, l'autre celle de la science des choses de l'avenir.

RÉFLEXIONS.

Le mépris pour les grandeurs de ce monde est la mesure de la véritable grandeur de l'homme. (OXENSTIERN.)

Il est vraiment grand celui qui est petit à ses yeux, et pour qui le comble des honneurs n'est que néant.

(*L'Imit. de J.-C.*, I, 3.)

Aspirons à la véritable grandeur, elle ne se trouve qu'en s'abaissant sur la terre. Dieu confond le superbe dès cette vie ; il lui attire l'envie, la critique et la calomnie, il lui cause mille traverses et enfin il l'humilie éternellement.

((FÉNELON, *Méditations.*)

FUCHSIA — FRAGILITÉ.

Soyez sobre et veillez, car le démon votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer. Résistez-lui demeurant ferme dans la foi. — I. *Pierre* v, 8, 9.

Tous les fuchsias sont aujourd'hui très à la mode chez les amateurs d'horticulture, et, par les semis, on en a obtenu un si grand nombre de variétés s'éloignant plus ou moins du type qui les a produits, qu'il serait bien difficile aujourd'hui de reconnaître si tel ou tel individu doit être rapporté à une espèce ou à une variété.

Tous les fuchsias sont originaires du Chili et du Mexique. L'introduction des premières espèces en France ne paraît pas remonter au-delà de 1829, mais avant cette époque on les cultivait déja en Angleterre. (Planch. VII, N° 1.)

Le nom de fuchsia a été donné à ces belles fleurs en souvenir du naturaliste allemand Fuchs.

RÉFLEXION.

Celui qui n'est pas mort encore tout à fait à lui même, est aisément tenté et vaincu dans les choses les plus petites et les plus viles. Un homme faible dans les voies de l'esprit, et qui est encore en quelque façon charnel et courbé vers les choses sensibles, a bien de la peine à se défaire entièrement des désirs terrestres. De là vient qu'il s'attriste souvent lorsqu'il s'en retire, et qu'il se fâche même aisément si on lui résiste.

(L'Imitation de J.-C. 1. 6.)

FUMETERRE COMMUNE — FIEL.

Celui qui hait se déguise par ses paroles, mais au fond de son âme il recèle un instrument de mort. Quand il vous ferait en-

Fuschia 2. Ancolie 3. Giroflée Jaune (Violier) — 4. Eglantiers — 5. Lin

Facsimile gravé et Imprimé en couleurs par Pigeon Rue de S.M. l'Impératrice Orléanais 65 Paris

tendre une voix flatteuse, ne croyez point en lui, car il y a sept replis d'iniquité dans son cœur. — *Prov.* XXVI, 24, 25.

La fumeterre commune ou officinale est une plante que l'on rencontre fréquemment en été dans les lieux cultivés, dans les jardins, dans les champs et dans les vignes. Les feuilles sont verdâtres et deux fois ailées. Les fleurs forment de petites grappes pédonculées opposées aux feuilles, elles sont d'un rouge vineux avec une tache d'un pourpre noirâtre à leur sommet. C'est une herbe tendre, succulente, inodore, mais d'une amertume spéciale mêlée à un goût désagréable de fumée ou de suie qui lui a fait donner le nom de *fumaria*, d'où dérive celui de *fumeterre*, *fumée de terre*. On l'a aussi nommée *fiel de terre* à cause de son amertume intense. Pline dit que son nom de *fumaria* lui vient de ce que son introduction dans l'œil y occasionne un larmoiement comme celui excité par la fumée, mais il n'est pas de plante qui ne puisse produire le même effet.

La fumeterre connue est répandue presque dans toutes les parties du monde. Plusieurs médecins assurent l'avoir employée avec avantage pour les dartres. Par son usage prolongé pendant un très-long temps, comme tous les amers elle réveille spécialement la vitalité des organes digestifs et les stimule lorsqu'ils sont dans un état de langueur. Son action tonique se répète sympathiquement sur d'autres organes, tels que le foie, la rate et les glandes mésentériques, voilà ce qui explique les nombreuses propriétés dont elle est douée ou qu'on lui attribue. On en prépare dans les pharmacies un extrait, une conserve, un sirop, et elle entre dans quelques autres compositions officinales.

RÉFLEXION.

Comment oserions-nous implorer la miséricorde divine si nous n'avions pour nos frères que de la haine et de l'amertume ?

(S. CHRYSOSTOME, *Homélies.*)

FUSAIN — DÉFAUT.

Mes frères revêtez-vous comme les élus de Dieu, saints et bien aïmés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, vous supportant mutuellement et vous pardonnant les uns aux autres ce que vous auriez à vous reprocher. — *Coloss.* III, 12, 13.

Le fusain est un arbrisseau qui produit un bel effet dans nos bosquets d'automne, lorsqu'il est chargé de ses beaux fruits d'un rouge éclatant. Ses fleurs paraissent dans le mois de mai. Son bois est blanc, un peu jaunâtre, très-dur; on ne l'emploie guère qu'aux ouvrages de tour et de marquetterie; on en fait des vases, des quenouilles, des fuseaux, des vis, des lardoires; mais on soupçonne que ces lardoires peuvent, à raison de la mauvaise odeur du bois, en communiquer l'impression aux viandes. On s'en sert, quand il est réduit en charbon, pour la fabrication de la poudre à canon. C'est avec ses jeunes rameaux brûlés dans un tube de feu que l'on fabrique les crayons dont les peintres se servent pour tracer les esquisses de leurs dessins parce qu'elles s'effacent aisément.

RÉFLEXIONS.

Nous aimons que les autres soient parfaits et cependant nous ne corrigeons pas nos propres défauts.

(*L'Imit. de J.-C.*, I, 16.)

Il vaut mieux connaître ses défauts que de pénétrer tous les secrets des états et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature.

(BOSSUET, *Sermons.*)

La charité ne va pas jusqu'à demander de nous que nous ne voyions pas les défauts d'autrui — il faudrait nous crever les yeux; — mais elle demande que nous évitions d'y être attentifs volontairement sans nécessité, et que nous ne soyions pas aveugles sur le bon pendant que nous sommes si éclairés sur le mauvais.

(FÉNELON, *Entretiens.*)

GAINIER — HYPOCRISIE.

L'hypocrite ne recueillera pas ce qu'il aura semé. — Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypocrites, qui nettoyez les bords de la coupe et du plat, tandis qu'au dedans vous êtes pleins de convoitises et d'impuretés. Pharisiens aveugles nettoyez premièrement le dedans de la coupe et du plat pour que le dehors devienne aussi net. — *Job* XV, 34. — *Math.* XXIII, 25, 26.

Le gainier est un arbre de moyenne grandeur ; mais c'est un des plus beaux qu'on puisse cultiver pour l'ornement des jardins et des bosquets ; ses feuilles sont arrondies, très-obtuses et glabres ; ses feuilles naissent sur le vieux bois et paraissent en avril et mai ; elles sont ordinairement blanches ; son bois est admirablement veiné de brun, de verdâtre et de jaune, et comme il a le grain fin et susceptible de prendre un beau poli, il serait propre à faire de jolis ouvrages d'ébénisterie, de tabletterie ou de tour, s'il acquérait plus communément une certaine grosseur. Ses fleurs ont un goût piquant et assez agréable, on les met quelquefois sur les salades, soit comme ornement soit comme assaisonnement.

Le gainier croît dans les contrées méridionales de l'Europe, en Provence, en Italie, dans la Turquie d'Asie, particulièrement en Judée, d'où lui est venu le nom d'*Arbre de Judée.*

RÉFLEXIONS.

L'ypocrisie est du moins un hommage que le vice rend à la vertu en s'honorant même de ses apparences.

(MASSILLON, *Petit-carême.*)

L'âme vile et rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre dans lequel on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie.

(JEAN-JACQUES ROUSSEAU.)

L'hypocrite est celui qui sait en apparence
En cachant ses défauts faire le vertueux,
Cet homme a beau tromper, son cœur n'est point heureux,
Car il ne peut aussi tromper sa conscience.

(MOREL-VINDÉ.)

GALANTINE — CONSOLATIONS.

Béni soit Dieu le père de N. S. J.-C., le père des miséricordes et le Dieu de consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations afin que nous puissions aussi consoler ceux qui sont dans les angoisses par les mêmes motifs d'encouragement que Dieu nous donne. — II *Corinth*, I, 3, 4.

Au milieu de l'hiver, lorsque l'âme est remplie de tristesse, quand tout paraît être mort dans la nature, une jolie fleur perce la neige qui couvre nos prés. Ses corolles, presque aussi blanches que les frimats qui les entourent, renferment une légère pointe de verdure, symbole de l'espérance. L'apparition de cette jolie messagère annonce que bientôt le printemps va renaître.

Le nom de *Galantine* donné à cette fleur par Linné vient de deux mots grecs qui signifient *fleur de lait*.

RÉFLEXION.

Toute consolation qui vient des hommes est vaine et dure peu. — L'homme s'approche d'autant plus de Dieu, qu'il s'éloigne davantage de toutes les consolations de la terre.

(*Imitation de J.-C.* III, 16, 42.)

GARANCE — CALOMNIE.

Ne souillez pas votre langue par la calomnie, parce que les paroles secrètes seront un jour révélées et que la bouche qui ment causera la mort de l'âme. — *Sag.* I, 2.

Quand un animal innocent, tel qu'un agneau, a brouté de la garance, ses dents et ses lèvres sont teintes de rouge, et paraissent

ensanglantées comme s'il venait de dévorer une victime. La méchanceté profite avec habileté de la plus fausse apparence pour calomnier l'innocence et la stigmatiser d'une tache qui ne s'en va jamais entièrement.

Le calomniateur est un assassin qui a la cruauté de laisser vivre sa victime.

DE LA GARANCE.

La garance est une plante qui croît le long des haies et des buissons particulièrement dans le midi de la France, dans la Suisse et le Levant.

Sa racine est longue, rampante, de la grosseur d'une plume à écrire, rouge en dedans et en dehors, et vivace ; elle pousse plusieurs tiges carrées, rameuses, rudes au toucher, hautes de près d'un mètre, garnies de feuilles pointues, hérissées en leurs bords et sur leurs nervures postérieures de dents crochues. Ses fleurs sont petites, solitaires et forment à l'extrémité des rameaux de petits panicules.

La garance est connue et est en usage depuis long-temps, puisque Dioscoride qui vivait dans le premier siècle, dit qu'on s'en servait pour teindre en rouge. C'est la racine qu'en emploie pour la teinture, après l'avoir fait sécher et pulvériser ; elle donne un rouge qui n'est pas très-éclatant, mais qui a l'avantage de résister à l'air, au soleil et au lavage ; elle sert aussi à rendre plus solides d'autres composées ; elle prend également sur le coton, et y devient plus ou moins belle et solide, suivant la qualité des racines que l'on emploie ; celles des climats chauds sont préférées et la garance cultivée en France a toujours été considérée comme inférieure à celle qu'on tire de Smyrne sous le nom de *lizari* ou *izari*. Pour favoriser la culture de cette plante, le gouvernement français l'emploie à teindre une partie des vêtements des troupes.

La garance est cultivée en grand dans presque tout les pays de l'Europe, en particulier dans le midi de la France, où elle a été et est toujours une source abondante de richesses. Ce n'est qu'au milieu du siècle dernier que la culture de la garance a été introduite en France

par les soins du marquis de Caumont ; le ministre Bertin encouragea cette culture et en confia la direction à un Persan nommé *Altken* qui, par les succès qu'il a obtenus a mérité la reconnaissance des habitants de ces contrées. La ville d'Avignon la lui a témoignée en lui élevant un monument public.

L'herbe qu'on fauche en septembre est une bonne nourriture pour les bestiaux ; les tiges et les feuilles polissent les métaux, surtout l'étain.

La garance est utile pour les arts et fournit une branche importante au commerce ; mais sous le rapport médical elle est peu remarquable. La singulière propriété qu'elle a de teindre en rouge les os des hommes et des animaux qui s'en nourrissent, avait fait penser qu'elle devait être bonne dans les maladies qui attaquent les os : on en avait donc fait usage, mais le succès n'ayant pas répondu à l'espoir qu'on en avait conçu et l'expérience ayant appris que les animaux qui s'en nourrissaient avaient les os plus durs, mais cassants ; qu'ils s'amaigrissaient et finissaient par mourir, on a renoncé à la garance comme remède et aujourd'hui la médecine n'en fait plus usage.

RÉFLEXIONS.

Vous ne voudriez pas être auteur de la calomnie, mais combien de fois avez-vous autorisé les calomniateurs en leur marquant de criminelles complaisances, en les faisant parler, en les excitant, en les applaudissant, et vous rendant par là, non seulement fauteur et complice, mais responsable de toutes leurs suppositions. (BOURDALOUE, *Sermons.*)

Quiconque peut garder la paix du cœur dans l'orage des calomnies, a fait un grand progrès dans le chemin de la perfection.

(*Esprit de St François de Sales.*)

GATTILIER — FROIDEUR.

Ne devant rien à la chair, pourquoi vivrions nous selon la chair? Si donc vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais

vous serez sauvé si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair. — *Rom.*, VIII, 12, 13.

Le gattilier commun vulgairement appelé *Agnus castus*, *Agneau chaste*, est un élégant arbrisseau, haut de deux à trois mètres, dont le tronc se divise en rameaux quadrangulaires, pliants et blanchâtres. Ses feuilles sont bleuâtres ou rougeâtres et quelquefois tout à fait blanches, réunies plusieurs ensemble par petits groupes opposés. Les fruits qui leur succèdent sont de petites capsules globuleuses, à peine grosses comme des grains de poivre, ayant une saveur âcre et aromatique; on leur donne dans les pays où cette espèce est commune les noms de *poivre sauvage*, *de petit poivre*. On trouve cet arbrisseau dans le Languedoc, dans la Provence et dans les Pyrénées Orientales. Il se plaît dans les lieux humides aux bords des ruisseaux et fleurit en juillet et août. On le cultive pour l'ornement des jardins et on le propage de graines et de boutures.

Quelques auteurs ont prétendu que Latone, à laquelle la terre refusait un asile, refugiée dans l'île de Délos pour y faire ses couches, y avait caché, à l'ombre de cet arbrisseau, d'autres disent derrière un olivier, Diane déesse de la chasteté. Peut-être que c'est d'après cette fable que l'Agnus castus aura été considéré comme l'emblème de la chasteté et de la froideur. La persuasion où l'on était qu'il pouvait amortir les passions les plus grandes, à probablement fait imaginer aux prêtresses de Cérès, pour se conserver pures, de former leur couche avec les rameaux de cette plante et d'en joncher les temples de la déesse.

RÉFLEXIONS.

Le corps entraîné par les passions est comme un char emporté par des coursiers fougueux; l'esprit, à l'instar d'un bon et véritable guide, doit assujétir la chair au frein des préceptes de Dieu, et modérer son impétuosité lorsqu'elle dépasse les bornes assignées au corps, sans quoi il entraîne dans sa chûte le guide lui-même.

(S. CYPRIEN, *De la pudicité.*)

C'est en résistant à ses passions qu'on trouve la vraie paix du cœur et non en se rendant leur esclave.

(*L'Imitation de J.-C.*, I, 6.)

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : C'est un langage dont le monde se fait honneur et que l'expérience dément.

(MASSILLON, *Petit-Carême.*)

GENÊT D'ESPAGNE — PROPRETÉ.

Jésus qui savait que son père lui avait donné toutes choses entre les mains... se leva et quitta ses vêtements, et ayant pris un linge, le mit autour de lui. Puis versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. — *Jean*, XIII, 3-6.

Le genêt d'Espagne est un charmant arbrisseau de trois à quatre mètres, a rameaux jonciformes, florifères au sommet; ses feuilles sont petites, lancéolées; ses fleurs d'un beau jaune sont odorantes et paraissent de juin en septembre (Planche XVIII, N° 5). Cet arbrisseau croît aux lieux incultes, sur les coteaux, dans les contrées méridionales de la France, en Espagne, en Italie. L'écorce de ses rameaux fournit une filasse difficile à rompre; on en fabrique de la toile dans plusieurs pays, en faisant macérer les jeunes rameaux dans l'eau à la manière du chanvre. Quand la filasse a été bien peignée, on réserve la plus menue pour des draps, des serviettes ou des chemises. Les habitants de Lodève n'emploient guère d'autre linge; ils cultivent le genêt parce que leur terrain est trop sec et trop aride pour que le lin et le chanvre puissent réussir.

RÉFLEXION.

Ce qui peut conserver le plus notre santé,
Ce qui pare bien mieux qu'une grande parure,
Ce qu'aisément chacun tous les jours se procure,
C'est, à tout âge, enfants, l'extrême propreté.

(MOREL-VINDÉ, *Morale de l'enfance.*)

GENÉVRIER — ASILE, SECOURS.

Le Seigneur est l'asile du pauvre, il est son refuge dans le besoin, aux jours de l'affliction. Ils espèrent en vous Seigneur, ceux qui connaissent votre nom, parce que vous n'abandonnez pas ceux qui vous cherchent. — *Ps.* IX, 19.

Le genévrier est un arbrisseau rustique, hérissé de feuilles dures, très étroites, aiguës et très-piquantes. Ses rameaux difformes et ramassés en buissons lui donnent un aspect sauvage conforme aux lieux arides et pierreux qu'il habite. Dans les contrées du nord il ne s'élève qu'à la hauteur d'un mètre ou deux, mais dans celles du midi c'est bien souvent un arbre de 6 mètres et même plus. Son bois dans ce dernier état prend un beau poli, il est rougeâtre, d'un grain fin et agréablement veiné. On en fait de jolis ouvrages de tour et de marqueterie, de la boissellerie etc. Le genévrier est le seul arbrisseau qui pendant les frimas montre encore son feuillage d'un beau vert, et ses fruits recherchés par les grives, les merles et autres oiseaux. Il leur sert de refuge et ils trouvent à la fois, dans son feuillage épais, un asile impénétrable et une nourriture abondante.

DES SECOURS AUX MALHEUREUX.

Les grands doivent aux petits et aux faibles l'appui de leur autorité et de leur puissance, et les riches doivent aux pauvres et aux malheureux l'appui de leur crédit et de leurs richesses. C'est là une double obligation que la loi divine et naturelle leur impose. Heureux ceux qui les remplissent avec exactitude et persévérance, ils seront aimés de Dieu et des hommes!

Le souverain maître des hommes a voulu qu'il y eut des grands et dss petits, des hommes qui commandassent, des hommes qui obéissent parce que la subordination est nécessaire au maintien de la société, et

qu'une indépendance totale serait une source continuelle d'usurpations et de meurtres. Mais il a tempéré cette inégalité si grande qui se trouve entre les conditions, en voulant que l'avantage que l'on a d'être au dessus du commun des hommes ne fut qu'un engagement à être tout entier pour eux.

Si donc vous êtes né grand, que votre tendresse généreuse et bienfaisante soit l'asile de tous les malheureux. N'imitez pas ces grands et ces riches toujours fâcheux et chagrins, ou fiers et dédaigneux, qui n'opposent à leurs prières que des rebuts désespérants et quelquefois même des reproches amers, comme si c'était un des priviléges de la fortune et de la grandeur de pouvoir impunément insulter aux petits et aux malheureux. Ne croyez pas que ce soit vous avilir que de regarder les affligés et de permettre qu'ils viennent pleurer devant vous. Pensez au contraire que le regard des grands sur les malheureux augmente leur gloire, et que, s'ils ont de la compassion et de la miséricorde, ils n'en seront que plus grands devant les hommes et surtout aux yeux de celui dont ils ont sur la terre l'honneur de tenir la place. « Servez de père aux orphelins, dit le sage, et d'époux à leur mère, et vous serez comme le fils chéri du Très-Haut, qui aura pour vous plus de tendresse qu'une mère n'en a pour son fils. »

Il est parfois certains riches qui regardent en quelque sorte les malheureux comme des êtres d'une autre espèce et d'une nature toute différente de la leur, mais ne les imitez pas, et à quelque distance que ces malheureux paraissent de vous, sous les dehors méprisants, regardez-les toujours comme vos semblables. Ils n'ont il est vrai aucune de ces distinctions arbitraires, de ces titres fastueux, seul effet du hasard ou de l'opinion et dont on ne fait si souvent tant de cas que parce que les autres qualités manquent. Mais s'ils vous ressemblent si peu sous une telle forme, combien ne conservent-ils pas de traits essentiels et primitifs de ressemblance, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître! Ouvrage du même auteur, pétris du même limon, animés du même souffle immortel et assujétis aux mêmes besoins, ne sont-ils pas essentiellement tout ce que vous êtes, et pouvez-vous méconnaître en eux votre nature? Si dans l'état même de prospérité et d'abondance dont vous jouissez, il y a des moments d'amertume et de tristesse qui

vous forcent à répandre des larmes, ne sont-elles pas les mêmes que celles qui coulent des yeux de ces infortunés qui viennent implorer votre secours? Lorsque la vivacité de la douleur ou la longueur de la maladie vous arrache des cris, des impatiences, pouvez-vous ne pas vous reconnaître dans les cris et les plaintes que l'excès de leurs maux arrache aux malheureux? Ne devez-vous donc pas avoir pitié des misères qui vous sont communes! et pouvez-vous sans attendrissement, voir des torrents de larmes couler de ces yeux qui ressemblent aux vôtres.

C'était par cette considération puissante, si propre à toucher une âme d'où la prospérité n'a pas encore banni tout sentiment d'humanité, que Job dans les jours de sa gloire et de sa fortune, aimait à partager la sienne avec les malheureux et semblait ne connaître d'autre plaisir que celui de leur faire oublier ou du moins de soulager leurs peines. Bien loin d'avoir pour eux ces mépris et ces duretés, compagnes ordinaires de l'opulence, il était le père de l'orphelin, le guide de l'aveugle et le soutien de l'infirmité chancelante. Il se hâtait d'accorder aux pauvres ce qu'ils attendaient de sa bonté dans leurs besoins; il partageait avec les indigents le pain que le Seigneur lui avait donné en abondance; et de la toison de ses brebis il revêtait ceux qui manquaient d'habillements. Or qui lui inspirait cette tendresse et cette sensibilité compâtissante qui semblaient être nées avec lui, comme il le disait lui-même? Ah! c'est qu'il ne voyait en eux que ses semblables, des hommes comme lui et qui, pour être si loin de lui par la fortune, ne laissaient pas d'y tenir par l'humanité.

Riches de ce monde, imitez ce saint homme; puisque Dieu vous a donné beaucoup de richesses, témoignez-lui en votre reconnaissance en la partageant avec les pauvres et ne craignez que de ne pas assez donner. Quand à vous qui jouissez d'une fortune plus modeste, soyez aussi charitables, car les moins riches peuvent secourir ceux qui sont dans la nécessité. Il ne faut pas de grands trésors pour être bienfaisant, il y a tant de personnes, hélas! qui ont besoin d'une recommandation, d'une parole consolante, d'un morceau de pain. « Mon fils, disait le vertueux Tobie, faites l'aumône de votre bien, et ne détournez jamais les yeux d'aucun pauvre : par là vous mériterez que les

yeux de Dieu ne se détournent jamais de vous. Soyez miséricordieux, selon toute l'étendue de votre pouvoir. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous n'avez que peu, donnez peu, mais donnez-le volontiers. Ce sera un trésor que vous amasserez et une grande récompense que vous vous préparerez, pour le jour où vous en aurez besoin. Car l'aumône expie tous les péchés, délivre de la mort éternelle et elle empêche l'homme de tomber dans les ténèbres. L'aumône deviendra, pour tous ceux qui la font, le sujet d'une grande confiance devant le Dieu souverain. »

Or nous le demandons maintenant, quelles paroles plus consolantes pour l'homme charitable, que celles que nous venons de citer. Oui, disons-le sans craindre de nous tromper, celui qui aura donné asile et porté secours à ses frères dans le malheur pourra, au jour redoutable, se présenter avec la plus grande confiance devant le Juge suprême qui doit rendre à chacun selon ses œuvres. Il sera escorté de ses aumônes, accompagné des affligés dont il aura essuyé les larmes, des prisonniers qu'il aura visités et des malades dont il aura soulagé les douleurs; et au milieu de ce magnifique et nombreux cortége, il marchera plutôt en vainqueur qui va être couronné qu'en suppliant qui va entendre son arrêt.

RÉFLEXION.

Enfants, que tous vos traits expriment la bonté;
Faites à tout le monde un accueil favorable,
Que l'indigent par vous ne soit pas rebuté :
Un pauvre bien reçu s'en va moins misérable.
(MOREL-VINDÉ, *Morale de l'enfance.*)

GÉRANIUM ÉCARLATE — SOTTISE.

Humiliez-vous devant Dieu et attendez son bras. Prenez garde en vous laissant séduire d'être humilié jusqu'à la la sottise. Ne

vous humiliez pas dans votre sagesse de peur qu'humilié jusqu'à la bassesse vous ne vous laissiez séduire. — *Eccl.* XIII, 9-11.

Nous possédons peu de géraniums en Europe, relativement à l'étendue de ce genre; mais les fleuristes sont parvenus à naturaliser un grand nombre d'espèces étrangères, presque toutes originaires du cap de Bonne-Espérance. A la vue de cette brillante réunion, on se croirait transporté dans les riches jardins dont la nature a décoré cette partie de l'Afrique. Toutes séduisent, les unes par l'élégance et la légèreté de leurs fleurs, par le vif éclat de leurs couleurs, par la variété et la belle verdure de leur feuillage; d'autres par l'odeur agréable de leurs feuilles; dans les unes c'est le parfum de la rose; dans les autres l'odeur suave de la mélisse, celle de la canelle, ou du gérofle, etc. Il en est à la vérité qui répandent dès qu'on les touche une odeur repoussante, mais elles nous en dédommagent par le nombre et le vif éclat de leurs fleurs. Quand elles se montrent au milieu d'un beau feuillage vert et touffu, on les prendrait pour autant d'escarboucles d'un rouge de feu éclatant; tel est en particulier le GÉRANIUM ÉCARLATE admis dans tous les jardins et dont les fleurs se succèdent pendant tout l'été. (Planche XXVII, N° 2.)

On serait tenté de croire que ce géranium est le chef-d'œuvre du Créateur et l'objet principal de sa complaisance; il est a peine une variété de ses jeux, mais aucun de ses ouvrages n'est imparfait. Belle leçon pour nous et qui doit nous apprendre à ne rien négliger de nos devoirs et a faire une bonne action secrète avec autant de soins que l'acte le plus éclatant.

MAXIMES.

L'homme qui se hâte de dire ce qui lui vient en pensée, dit souvent force sottises; mais celui qui se donne le loisir de digérer ses pensées acquiert infailliblement le talent et la réputation de penser avec justesse. (OXENSTIERN.)

Les sottises d'autrui nous doivent être plutôt une instruction qu'un sujet de nous moquer de ceux qui les font.

(LA ROCHEFOUCAULT.)

GIROFLÉE JAUNE — FIDÈLE AU MALHEUR.

Gardez la fidélité à votre ami dans les jours de sa pauvreté afin que vous vous réjouissiez avec lui dans son bonheur. Restez lui toujours fidèle dans le temps de sa tribulation afin que vous ayez part avec lui dans son héritage. — *Eccles.* XXII, 28, 29.

La giroflée jaune ou violier est une plante très-connue; ses fleurs sont nombreuses, d'un beau jaune, d'une odeur suave qui approche de celle de la violette; transportée dans nos jardins, elle en devient un des plus beaux ornements par ses corymbes nombreux d'un jaune pur et doré, du plus grand éclat. Cette plante semble se plaire sur les vieilles murailles et vouloir en cacher les dégradations. On la trouve sur les murs d'une chaumière abandonnée comme sur les tourelles d'un vieux château féodal. (Planche VII, n° 3). Elle reste fidèle au malheur et les hommes.....

Lorsque la terreur régnait sur la France une population effrénée se précipita vers l'abbaye de Saint-Denis pour jeter au vent les cendres de nos rois. Ces malheureux après avoir brisé les marbres sacrés, comme effrayés de leur sacrilége, allèrent en cacher les débris derrière le chœur de l'église, dans une cour obscure où la révolution les oublia. Le poète Tréneuil en allant visiter ce triste lieu, le trouva tout brillant d'une décoration inattendue. Les fleurs de la giroflée jaune couvraient ces murs isolés, et cette plante répandait des parfums si doux dans cette religieuse enceinte qu'on eut dit qu'un pieux encens s'élevait vers le ciel. A cette vue le poète s'écria :

Mais quelle est cette fleur que son instinct pieux
Sur l'aile du zéphir, amène dans ces lieux?
Quoi! tu quittes le temple où vivent tes racines,
Sensible giroflée, amante des ruines,
Et ton tribut fidèle accompagne nos rois?
Ah! puisque la terreur a courbé sous ses lois,

Du lis infortuné, la tige souveraine,
Que nos jardins en deuil te choisissent pour reine;
Triomphe sans rivale, et que ta sainte fleur
Croisse pour le tombeau, le trône et le malheur.

Jadis les ménestrels étaient dans l'usage de s'attacher à une maison puissante, et de chanter les grandes actions que ses chefs accomplissaient. Ils les suivaient à la guerre et pour leur prouver un attachement fidèle et capable de résister à l'épreuve fatale du malheur, ils portaient à leur chapeau une branche de giroflée jaune.

RÉFLEXION.

Il faut aimer les hommes sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont, ils reviennent, ils s'en retournent; laissez-les aller ; c'est de la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en eux.

(FÉNELON, *Lettres spirituelles.*)

GIROFLÉE DES JARDINS — BEAUTÉ DURABLE.

La grâce est trompense, la beauté s'efface, c'est la crainte du Seigneur qui rend une femme digne d'éloges. — *Prov.* XXXI, 31.

La giroflée des jardins ou giroflée blanche est une plante bisannuelle que l'on rencontre très-souvent sur les bords de la mer dans nos provinces méridionales. Ses fleurs simples ou doubles, blanches, roses, couleur de chair, rouges ou violettes, sont d'un très-bel effet et exhalent une agréable odeur de girofle. On la sème à la fin d'avril ou au commencement de mai sur couche. Sur la fin de juin on les transplante en planches ou on les laisse fleurir jusqu'à la fin de septembre. La giroflée est cultivée depuis Charlemagne au moins, car dans ses *Capitulaires* il recommande la culture des lis, des roses et

de la giroflée. Elle est toujours restée belle aux yeux des amateurs de jardins, malgré l'antiquité de sa culture (Pl. XXII, n° 3.)

RÉFLEXION.

Nul charme n'est aussi doux pour l'âme que le sentiment d'une pudeur sans tache,

(S. Cyprien, *De la Pudicité.*)

GIROFLIER — DIGNITÉS.

Prêtez l'oreille, vous qui contenez les peuples, et qui vous complaisez dans la multitude de vos sujets : la puissance vous est donnée par le Seigneur et la force par le Très-Haut qui interrogera vos œuvres et scrutera vos pensées... Il vous apparaîtra formidable et soudain, car un jugement très-rigoureux est réservé à ceux qui règnent. — *Sag.* vi, 3-6. — Ne demandez pas au Seigneur la charge de conduire les autres, ni au roi une chaire d'honneur. — *Eccl.* vii, 4.

En Turquie, un homme qui a droit de faire porter devant lui une ou plusieurs queues de cheval, est un homme en dignité; dans l'intérieur de l'Afrique orientale, un homme qui a le droit de placer deux ou trois cornes de mouton sur son front, est un homme en dignité ; dans les forêts de l'Amérique, un homme qui a le droit de porter une plume d'aigle passée dans son oreille, est un homme en dignité ; dans les îles Moluques, un chef qui a le droit de porter trois ou quatre clous de girofle pendus à son cou, est un homme en dignité. En France, c'est un morceau de soie rouge ou un ruban en sautoir qui sont les marques de dignités.

DU GIROFLIER.

Le giroflier est un arbre haut de cinq à six mètres, se terminant par une cime large, un peu conique. Ses rameaux sont grêles, faibles et

garnis de feuilles d'un vert luisant. Il naît naturellement dans les Moluques où il embaume le climat de ses fleurs odoriférantes dont le calice et l'ovaire sont d'un rouge de sang. Un peu avant leur épanouissement, ces fleurs ressemblent à un clou, leurs pétales étant couchées les unes sous les autres, présentent un bouton globuleux qui forme la tête du clou, tandis que l'ovaire fait sa longueur et sa pointe. C'est dans cet état que l'on cueille les fleurs naissantes renfermant les embryons des fruits, qu'on les dessèche et qu'on les livre au commerce sous le nom de *clous de girofle* ; ils sont âcres, chauds, aromatiques, un peu amers, d'une saveur agréable et d'une odeur pénétrante.

On cueille les clous de girofle avant l'épanouissement des fleurs, depuis le mois d'octobre jusqu'en février, en partie avec les mains ou en les faisant tomber avec de longs roseaux ou avec des verges ; on les reçoit sur des linges que l'on étale sous les arbres. Lorsqu'ils sont nouvellement cueillis, ils sont rouges, mais ils deviennent noirs en se séchant et par la fumée, car on les expose pendant quelques jours à la fumée sur des claies, et enfin on les fait bien sécher au soleil, et lorsqu'ils sont ainsi préparés, les Hollandais et maintenant les insulaires des Antilles les livrent au commerce. On fait principalement usage des clous de girofle dans les cuisines ; ils sont placés au premier rang des condiments culinaires. Les Européens et plus particulièrement les Américains et les Indiens, en mêlent à tous leurs aliments, dans toutes les sauces, en aromatisant leurs vins de desserts, leurs liqueurs ; et les parfumeurs en tirent un très-grand parti, surtout de l'huile essentielle qu'ils retirent des clous par la distillation et qui est plus pesante que l'eau.

Toutes les îles Moluques produisaient autrefois des clous de girofle, mais pour mieux surveiller leurs premières plantations, les Hollandais n'en font cultiver actuellement que dans les îles d'Amboine et de Ternate, et ils ont fait arracher dans toutes les autres Moluques les arbres qui donnent cette épicerie, en payant chaque année au roi de Ternate un tribut de 40,000 francs environ, et achetant 35 c. la livre, tout le clou de girofle que les habitants d'Amboine apportaient dans leurs magasins.

L'Europe doit à M. Poivre, ancien intendant de l'Ile de France et qui a voyagé aux Indes, à la Chine et à la Cochinchine, d'avoir introduit à l'Ile de France, en 1770, les arbres à épiceries fines, tels que le giroflier, le muscadier, le cannellier, qu'il eut l'art de se procurer dans ses voyages, et malgré les contrariétés qu'il éprouva pour la naturalisation de ces arbres précieux, il parvint à son but à l'Ile de France, et en bon Français il enrichit, en dépit des malveillants, toutes les colonies françaises de plantes enracinées. Il fut secondé dans ses efforts par M. Céré, major d'infanterie, et alors directeur du jardin du roi à l'Ile de France qui consacra, dès 1755, son zèle et ses talents pour la propagation de ces arbres précieux.

RÉFLEXIONS.

Ce ne sont pas les dignités qui donnent le mérite, elles ne doivent en être que la récompense, et c'est se montrer indigne d'un emploi que de ne pas lui faire pour le moins autant d'honneur qu'on en reçoit. (OXENSTIERN.)

Les grands emplois et les grandes dignités sont bien nommés de grandes charges; leur servitude est d'autant plus grande, qu'elle regarde le service du public très-difficile à contenter. (Mme DE LA SABLIÈRE.)

GYROSELLE — DIVINITÉ.

Nous aurons beau multiplier les discours en parlant de Dieu, nous serons toujours au-dessous du sujet : l'abrégé de tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il est l'âme de tout. — Les cieux racontent la gloire de l'Eternel, et le firmament publie les œuvres de ses mains. Le jour parle de Dieu au jour, la nuit le révèle à la nuit. — *Eccl.* XLIII, 29. — *Ps.* XVIII, 1, 2.

La gyroselle dodécathéon est une jolie plante à racine vivace. Ses feuilles sont radicales, obtuses et disposées en rosette qui s'étale sur le sol. Sa hampe est d'environ un pied, terminée au printemps par

douze petites fleurs pendantes, rose pourpre, ce qui lui a valu de la part de Linné le célèbre nom de Dodécathéon, en grec *douze dieux*. Cette plante, originaire des forêts de l'Amérique septentrionale et appelée *courslip*, a été introduite en Europe en 1704. On la cultive en terre franche légère, à exposition chaude, et on la multiplie par ses graines semées aussitôt leur maturité, ou par racines en automne.

ODE A L'ÉTERNEL.

Être infini que l'homme adore,
Qu'il sent et ne peut concevoir !
Soleil sans déclin, sans aurore,
Que l'esprit seul fait entrevoir ;
De ton immortelle lumière,
J'ose du sein de la poussière,
Contempler tes traits ravissants.
Agrandis, élève mon âme,
Et qu'un pur rayon de ta flamme
Anime, échauffe mes accents !

Qui peut sonder ton origine ?
Des temps tu précédas le cours.
Par toi-même, essence divine,
Tu fus et tu seras toujours.
Quand des ans tout subit l'outrage,
Sur l'abîme où rien ne surnage,
Tu demeures fixe et constant.
Et dans leur marche mesurée,
Tous les siècles à ta durée
N'ajoutent pas un seul instant.

Autour de tout ce qui respire
Tout est plein de ta majesté.
Point de limite à ton empire,

Ton empire est l'immensité.
D'un seul regard ton œil embrasse
Le vaste océan de l'espace
Trop borné pour te contenir.
Et devant elle ta pensée
Au-delà des temps élancée
Fait comparaître l'avenir.

Dans ton sein le germe de l'être
Dormait de toute éternité.
Et l'univers entier pour naître
N'attendait que ta volonté.
Tu dis et le flambeau du monde
Chassant l'obscurité profonde,
Commença le cours des saisons.
Ton souffle, animant la matière,
Sur sa masse informe et grossière
Versa les fleurs et les moissons.

Tu dis au ver caché sous l'herbe :
Sois obscur, ramper est ta loi;
Au lion farouche et superbe :
Des déserts tu seras le roi.
A l'aigle : l'air est ton domaine,
Que de ton aile souveraine
L'audace étonne les humains!
Tu dis à l'homme ton image :
La raison voilà ton partage;
Sois le chef-d'œuvre de mes mains.

Quand du soleil l'avant-courrière
Au monde annonce la clarté,
Je vois dans sa douce lumière
Le sourire de ta bonté,

A l'aspect du jour, la nature
M'offre, dans sa riche parure,
De tes dons l'éclat somptueux ;
Et dans l'ombre de la nuit même,
Brille à mes yeux le diadème
Qui ceint ton front majestueux.

Cessez de créer des fantômes,
Mortels aveugles ou pervers,
Qui combinant de vains atômes
Osez m'expliquer l'univers.
Me direz-vous en quelle source
L'astre du jour, ouvrant sa course,
De ses feux puisa les torrents ?
Quel pouvoir lui marqua sa route ?
Quel bras à la céleste voûte
Suspendit ces mondes errants ?

De l'infini sonde l'abîme,
Athée, esprit audacieux ;
Prends ton essor; d'un vol sublime
Parcours l'immensité des cieux ;
Interroge, au sein de l'espace,
Ces corps radieux dont la masse
Roule dans un cercle enflammé.
Qu'ils parlent... Mais pour te confondre,
A ces témoins peux-tu répondre ?...
C'est un Dieu qu'ils ont proclamé.

Oui d'une cause universelle
Partout éclatent les effets.
Partout, providence éternelle
Tu te montres dans tes bienfaits.
Qui pourrait nier ta puissance ?

De toi découle l'existence;
Le néant conçut à ta voix.
Au-dessus des cieux et des âges,
Tranquille, tu vois tes ouvrages
Suivre tes immuables lois.

Ma gloire est d'invoquer ton être
Et mon bonheur de te bénir,
Si je suis né pour te connaître
Qui suis-je pour te définir?
En vain l'intelligence humaine
De sa lueur pâle, incertaine
S'efforcerait de m'éclairer;
A mon cœur tu te fais entendre :
Qu'ai-je besoin de te comprendre
Quand tout me dit de t'adorer?

(LEVAVASSEUR.)

RÉFLEXIONS.

Qui dit Dieu, dit un océan infini de toute perfection. Tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites. Son immensité passe tous les lieux, son éternité domine tous les temps : les siècles ne sont rien devant lui.

(BOSSUET, *Sermons.*)

Cherchons Dieu, et nos âmes en le trouvant auront trouvé la vie.

(CLÉMENT *d'Alexandrie.*)

Dieu qui est éternel et dont la puissance est infinie, fait des merveilles incompréhensibles dans le ciel et sur la terre; la grandeur de ses œuvres est impénétrable; ses ouvrages cesseraient d'être ineffables et miraculeux, si l'esprit humain pouvait les comprendre aisément par les lumières de la raison.

(*L'Imit.* de J.-C. IV, 18.)

GRATERON — RUDESSE.

Une donce parole appaise la colère et une parole dure provoque la fureur.— *Prov.* xv, 1.

Le grateron caille-lait est une plante annuelle et indigène qui croît particulièrement dans les haies, les buissons et aux lieux incultes depuis le midi jusque dans le nord. Ses tiges et ses feuilles sont âpres, rudes et hérissées de petites épines crochues au moyen desquelles il s'accroche à tout ce qui le touche. Il n'a aucune bonne qualité qui puisse lui faire pardonner sa rudesse et qui compense les incommodités qu'il nous occasionne, d'où il résulte qu'on l'a banni des jardins. Quelques personnes ont prétendu que ses graines torréfiées acquéraient une odeur et une saveur analogues à celles du café, mais elles sont si faibles qu'elles ont été abandonnées. Cette plante avait été autrefois employée comme incisive, apéritive, etc., qualités imaginaires qui n'ont pu tromper qu'une confiance aveugle. Il ne reste donc au grateron que ses racines qui comme beaucoup d'autres rubiacées, donnent une couleur rouge. On ne cultive cette plante que dans les jardins botaniques où on la sème au printemps.

DE L'AFFABILITE.

Nous pouvons nous faire une assez triste idée de la rudesse et nous convaincre des soins avec lesquels nous devons l'éviter par les considérations que nous allons faire sur la qualité qui lui est opposée, c'est-à-dire sur l'affabilité.

On désigne sous le nom d'affabilité ce sentiment des convenances qu'observe habituellement l'homme affable et qui fait que dans ses relations avec ses inférieurs par la naissance, le rang ou la fortune, il se montre toujours ayant le sourire sur les lèvres, avec de bienveillantes paroles et toutes les formes d'un homme poli, prévenant et cordial.

On ne saurait croire combien cette vertu est rare aujourd'hui dans le monde ; et si elle nous paraît plus commune qu'elle ne l'est réellement, c'est que nous confondons avec bien des gens pas plus malins que nous, l'affabilité réelle, qui est le partage des personnes bien nées, et une sorte de dissimulation, dont se servent les individus haut placés par leur position sociale, à l'égard de ceux qui leur demandent des faveurs ou des services, ou même vis-à-vis de celui qui leur réclame une chose loyalement et légitimement méritée.

L'affabilité doit être particulièrement la qualité des grands et des hommes en place, et plus on est élevé par son rang ou sa naissance au-dessus des autres, plus on doit avoir de douceur et d'affabilité. Le maire d'une petite ville de France chargé de haranguer le roi en lui présentant les clefs, lui dit : « Sire, la joie que nous avons en voyant votre majesté est si grande que..... » Il fut alors si interdit, qu'il rappela en vain sa mémoire ; il répéta en bégayant les dernières paroles qu'il venait de prononcer. « Oui, lui dit le prince d'un ton de bonté, la joie que vous avez est si grande que vous ne pouvez l'exprimer. »

Mais si l'affabilité est de devoir dans un grand, dans un homme qui est en place, elle est aussi bien plus propre à lui concilier l'estime et l'amour que sa dignité même ou son rang. L'éclat qui brille autour de sa personne nous offusque trop pour ne pas nous déplaire, et l'élévation où il est placé humilie trop notre amour-propre pour que nous ne cherchions pas dans ses défauts et dans ses fautes de quoi justifier notre envie. Mais si les charmes de l'affabilité tempèrent les rayons de gloire qui nous éblouissent, si la douceur des manières fait en quelque sorte descendre jusqu'à nous celui qui semblait si élevé au-dessus de la condition commune, il désarme la jalousie, fait taire la haine et attire à lui tous les cœurs.

Trajan était bien convaincu de cette vérité. Ses favoris, le voyant recevoir tout le monde avec beaucoup d'affabilité, lui représentaient qu'il oubliait la majesté de l'empire. « Je veux, répondit-il, que mon peuple trouve en moi un empereur tel que je désirerais en voir un, si j'étais homme privé. »

L'affabilité, ainsi que le remarque Massillon, est comme le carac-

Grenadier _ 2 Dahlia _ 3 Flox.

Imprimé en couleurs par Dupon Rue S.M. Impériale 1 Galande 60 Paris

tère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquelles personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance! ils la laisserait ignorer, si elle pouvait l'être. On ne sent leur élévation que par leur noble simplicité; ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et parmi tant de titres qui les distinguent, la patience et l'affabilité sont la seule distinction qu'ils affectent. La fausse grandeur au contraire est farouche et inaccessible, comme si elle craignait que, vue de trop près, elle ne perdit beaucoup de ce qu'elle paraît être.

O vous donc qui êtes jaloux de l'amour des hommes, aimez à vous rendre humains et accessibles : montrez à tous cet air simple et noble de bonté qui attire les cœurs. Faites qu'au sortir de votre entretien on goûte toujours le plaisir d'être charmé de vous et d'être content de soi-même.

RÉFLEXION.

Soyez doux, complaisants, d'un caractère affable :
On est toujours aimé quand on est sans humeur;
L'esprit ne suffit pas, enfants, pour être aimable;
Il faut y joindre encore l'indulgente douceur.

(MOREL-VINDÉ, *Morale de l'Enfance.*)

GRENADIER — CONCORDE.

Que le Dieu de patience et de consolation vous fasse la grâce d'être toujours unis de sentiment et d'affection les uns avec les autres selon l'esprit de J.-C., afin que d'un même cœur et d'une même bouche, vous glorifiez Dieu le père de N. S. J.-C. — *Rom.* XV, 5, 6.

Le grenadier, originaire des environs de Carthage, croît dans tout l'Orient. Il est commun dans le midi de la France, en Italie, en Espa-

gne. Ses feuilles sont opposées, entières, d'un vert luisant. Ses fleurs d'un rouge éclatant, s'épanouissent au sommet des rameaux et forment avec le feuillage un contraste qui charme la vue (Pl. XIX, N° 1.)

Le grenadier était employé, chez les Hébreux, dès la plus haute antiquité. Les habits sacerdotaux de leur grand-prêtre étaient ornés de grenades à leurs bords. La fleur était représentée sur plusieurs médailles phéniciennes et carthaginoises ; on y voit Proserpine avec une grenade, et l'on dit à ce sujet, que cette princesse avait mangé trois grains de grenade, lorsque Cérès, sa mère, obtint de Jupiter qu'elle lui serait rendue par Pluton, son ravisseur, pourvu qu'elle n'eût encore rien mangé dans les enfers. (Ovide, Fastes IV, v. 607.)

Darius, roi de Perse, était lié de la plus étroite amité avec Mégabyse. Un jour que ce prince ouvrait une grenade, on lui demanda de quelle manière il voudrait changer les grains, en supposant qu'il en eut le pouvoir : « En autant de Mégabyse, répondit-il. »

RÉFLEXION.

La vraie paix n'est que dans la possession de Dieu, et la possession de Dieu ici bas ne se trouve que dans la soumission à la foi et dans l'obéissance à la loi.

(FÉNELON, *Réflexions.*)

GRENADILLE BLEUE — CROYANCE.

Il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, car pour s'approcher de Dieu il faut croire premièrement qu'il y a un Dieu et que Dieu récompense ceux qui le cherchent. — *Hébr.* II, 6.

La grenadille bleue est originaire du Brésil, ses feuilles sont palmées à cinq ou sept digitations. Ses fleurs sont solitaires, larges de trois pouces, verdâtres en dehors et blanches en dedans. Sa couronne

frangée est bleue vers l'extrémité des filaments, purpurine vers la base avec un cercle blanc dans la partie moyenne. On a donné à cette plante le nom de *passiflore* ou *fleur de la passion* parce qu'on s'est figuré retrouver dans les différentes parties de sa fleur, les instruments de mort de Jésus-Christ; une couronne d'épines, le fouet, la colonne, l'éponge, les clous et les cinq plaies du Christ (Pl. IX, N° 3).

DE LA GRENADILLE BLEUE.

La grenadille bleue est une belle plante, aujourd'hui cultivée presque partout en Europe, dans les contrées tempérées et méridionales; elle garnit très-agréablement les berceaux, les tonnelles et les terrasses; elle masque la nudité des murs et réjouit la vue par la beauté de ses fleurs, qui, à la vérité ne durent qu'un jour, mais se succèdent depuis les premiers jours de juillet jusqu'aux premiers froids de l'automne. Placée dans un bon terrain et à une température convenable, on la voit en moins de quatre ans garnir le plus vaste pavillon en treillage et procurer une ombre très-épaisse.

Voici comment le Père Rapin décrit la grenadille dans ses jardins :

« Placée sur une haute tige, elle semble porter une couronne épineuse au-dessus de ses feuilles profondément découpées et bouclées sur les bords. Du sein même de cette fleur s'élève une colonne, surmontée de trois points séparés, semblables à des clous aigus. Divin Rédempteur, ce sont les signes augustes de vos cruelles douleurs qu'elle nous retrace! »

Dubois a dit en chantant la même fleur :

De quel sombre appareil sa tête s'environne!
Auprès d'un pal sinistre, et de clous hérissé,
Repose un lourd marteau, qu'une affreuse couronne
Dans ses replis tient embrassé.

Pour qui réserves-tu ces apprêts redoutables,
Sévère grenadille? Eh! quoi donc parmi vous,

Peuple charmant, est-il quelquefois des coupables,
Ainsi qu'il en est parmi nous?

Non, non; vous respirez la candeur, l'innocence;
Et si près de vos fleurs j'aperçois quelques traits,
Ces armes sont pour vous une juste défense,
Et non l'instrument des forfaits.

Mais quel affreux tableau vient déchirer mon âme...?
Je vois, je vois Solyme et ce funeste lieu,
Où par mille tourments, sur une croix infâme,
Des bourreaux immolent un Dieu.

Toi qui de son trépas nous retrace l'image,
Funèbre grenadille, à nos yeux, chaque jour,
Que de tristes couleurs offrent le témoignage,
De nos forfaits, de son amour.

Sans cesse redis nous : Quand votre auguste maître
Pour vous rendre la vie expire sous vos coups,
Du moins par vos vertus, songez à reconnaître
Le prix du sang versé pour vous.

RÉFLEXIONS.

La foi nous fait regarder comme des biens ce que le monde regarde comme des maux; et comme des maux ce que le monde appelle des biens : et c'est de la différence de ces idées, que naît la différente conduite des justes et des pécheurs.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

Quand on ne peut pas croire qu'il y a une révélation, on ne croit rien fixement, fermement, invariablement.

(JOUBERT.)

Si notre vie ne répond à la pureté de notre croyance, nous nous exposerons à des supplices épouvantables.

(S. CHRYSOSTOME, *Homélies*.)

GROSEILLER — RECONNAISSANCE.

Venez, écoutez-moi, ô vous tous qui craignez le Seigneur et je vous raconterai tous les biens dont il m'a comblé. — *Ps.* LXV, 16.

Le groseiller rouge est un arbuste indigène aujourd'hui généralement cultivé pour ses fruits d'une acidité agréable. Il est très rameux, haut de trois à quatre pieds, garni de feuilles pétiolées ; ses fruits d'ordinaires rouges sont blancs dans une variété. On a fait de cette arbriseau le symbole de la reconnaissance parce qu'il semble ne donner des fruits que par reconnaissance des soins que l'on prend pour lui, car si on le néglige, ses fleurs avortent et ses grappes produisent à peine quelques grains aigres et petits. On le multiplie de semences, de boutures en autonne ou en février, ou bien de marcottes et d'éclats des pieds. Si on n'a pas la précaution de le replanter tous les cinq ans, il tend à sortir de terre, maigrit et dégénère.

RÉFLEXION.

La reconnaissance est la vertu des gens sages et habiles.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

HÉLÉNIE D'AUTOMNE — PLEURS.

Ceux qui ont semé dans les larmes moissonneront dans l'allégresse. Ils allaient et pleuraient en répandant leurs semences, ils reviendront avec joie portant leurs gerbes dans leurs mains. *Ps.* CXXV, 6 — 8.

L'hélénie d'automne est une plante vivace originaire de l'Amérique septentrionale ; elle s'élève à la hauteur d'environ deux mètres ; ses

feuilles sont grandes; ses fleurs moyennes et d'un beau jaune. Cette plante peut servir à l'ornement des grands jardins.

Hélène, fille de Tyndare et de Léda, épousa Ménélas, roi de Sparte, et fut enlevée par Thésée, qui la rendit peu de temps après à son mari. Pâris vint ensuite qui l'enleva pour la seconde fois et la conduisit à Troie, ce qui occasionna la ruine de cette cité et la mort d'une foule de héros grecs et troyens. Après la mort de Pâris, Hélène épousa Déiphobe, qu'elle livra à Ménélas, pour rentrer en grâce avec lui. Ménélas le modèle des maris indulgents, la reconduisit en triomphe à Sparte et mourut bientôt après. Sa veuve se retira dans l'île de Rhodes, auprès de Polyxo, sa parente, qui la fit pendre à un arbre pour venger la mort de tant de guerriers.

Les larmes de repentir qu'Hélène, la plus belle des princesses grecques, versa avant sa mort, furent changées en fleurs du genre hélénie.

RÉFLEXION.

Il y a certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes, après avoir trompé les autres.

(La Rochefoucault.)

HÉLIANTE OU SOLEIL — ADORATION.

L'heure est venue que de vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de semblables adorateurs. Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. — Venez prosternons-nous devant le Dieu qui nous a créés parce qu'il est notre Dieu et que nous sommes le peuple de ses pâturages et les brebis de ses mains.

Jean IV, 24, 23 — *Ps.* XCIV, 6, 7.

Avant la conquête du Pérou par les Espagnols, l'héliante était consacrée au soleil. Les vierges sacrées qui desservaient le tem-

ple de cet astre brillant, de qui tout émane, se couronnaient d'un soleil les jours de fête.

On connaît deux espèces de soleil ou tournesol : celui à grandes fleurs et le soleil vivace ; l'un nous vient du Pérou et l'autre de Virginie. Les fleurs du grand soleil sont tournées constamment vers le soleil ; c'est sans doute pour cette raison qu'on l'appelle vulgairement *tournesol* et qu'on en a fait le symbole de l'adoration.

Le soleil vivace est beaucoup plus petit. (Pl. XXI, N° 2.)

RÉFLEXION.

Dieu seul est le souverain de nos âmes ; d'où il suit que nous devons lui rapporter toutes choses.

(S. Augustin, *Des mœurs de l'Eglise catholique*).

HÉLIOTROPE — AMITIÉ SANS FIN.

Le veritable ami ne change pas ; l'adversité est sa pierre de touche. — *Prov.* xvii, 17.

On distingue deux sortes d'héliotrope, celui du Pérou et celui d'Europe. Le premier découvert par Joseph de Jussieu dans une vallée des Cordilières, fut transporté en Europe par cet habile naturaliste vers l'an 1740 ; il est bien préférable à celui d'Europe à cause de la douce odeur d'amande et de vanille qu'exhalent ses jolies petites fleurs. — Un des premiers bouquets de l'héliotrope fut offert à Marie Leckzinska, épouse de Louis XV. On sait l'usage qu'en fit cette vertueuse princesse : elle ne l'eût pas plutôt reçu qu'elle en forma une couronne dont elle fit hommage à Jésus enfant.

Les mythologistes ont rapporté à l'héliotrope la fable rapportée par Ovide au sujet de Clytie, fille d'Orchame, roi de Babylone. Clytie, nymphe de l'Océan, piquée de la préférence donnée par

Apollon à sa sœur Leucothoé, la fit impitoyablement périr. Cette action la rendit odieuse au dieu de la lumière, ce qui la jeta dans un tel désespoir qu'elle se laissa mourir de faim. Couchée nuit et jour sur la terre, les cheveux épars, tournant sans cesse les yeux vers le soleil, elle le suivait de ses regards pendant toute sa course, jusqu'à ce qu'enfin elle fut changée en une fleur qu'on a nommé Héliotrope, qui n'est point le nôtre et encore moins celui du Pérou.

RÉFLEXIONS.

Nos amitiés ne doivent pas être fondées sur l'intérêt, car l'amitié est une vertu et non un négoce.

(S. Ambroise, *Liv. des Offices.*)

Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former ; il ne faut qu'un moment pour les rompre.

(Bourdaloue, *Pensées diverses.*)

HÉMÉROCALLE JAUNE — VOLONTÉ DE DIEU.

La volonté de Dieu est que vous soyez tous saints. — Rendez grâces à Dieu en toutes choses, car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous par Jésus-Christ. — *I Thess.* iv, 5. — v, 18.

Cette jolie plante croît naturellement dans la Sibérie, la Dalmatie, dans les lieux humides du Piémont et de la Suisse. Ses fleurs ne durent qu'un jour, mais elles se renouvellent pendant plusieurs mois ; elles sont presque sessiles, d'un jaune de citron et d'une odeur suave (Pl. XVII, N° 2.)

L'hémérocalle jaune est cultivée dans les jardins sous les noms vulgaires de *lis asphodèle*, *lis jonquille* ; elle aime un terrain léger, frais et peu exposé au soleil.

RÉFLEXIONS.

La volonté de Dieu est reine de toutes les volontés sanctifiées, et la raison de toute bonne raison.

(ESPRIT DE S. FRANÇOIS DE SALES.)

La volonté de Dieu s'accomplit toujours en nous ou par notre obéissance, si nous nous y conformons; ou par notre châtiment, si nous nous révoltons contre elle.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

HERBE AUX SORCIERS — AVENIR.

Ne comptez pas sur l'avenir, car vous ne savez pas ce qui vous arrivera demain. — *Prov.* XXVII, 1. — La pensée inquiète de l'avenir égare quelquefois la raison. — *Eccl.* XXXI, 2.

L'herbe aux sorciers est une espèce de datura ou stramoine qu'il ne faut pas confondre avec le datura en arbre dont nous avons parlé plus haut, et avec lequel il a les plus grands rapports.

RÉFLEXION.

Le passé n'est qu'un songe; le présent nous échappe dans le clin d'œil où nous voulons le voir; l'avenir n'est point à nous, peut-être n'y sera-t-il jamais, et quand il y serait, qu'en faudrait-il croire? Il vient, il s'approche, le voilà ; il n'est déjà plus, il est tombé dans cet abîme du passé où tout s'engouffre et s'anéantit

(FÉNELON, *Entretiens affectifs.*)

HÊTRE COMMUN — PROSPÉRITÉ.

Voici quelle fut l'iniquité de Sodome : l'orgueil, l'intempérance et l'opulence, et l'oisiveté d'elle et de ses filles; elles ne tendaient

point la main aux pauvres et à l'indigent. *Ezéch.* XVI, 49. — Ne soyez point ému de la prospérité des méchants, n'enviez pas ceux qui commettent l'iniquité. En un instant ils seront coupés comme l'herbe; ils tomberont comme la fleur des champs. — *Ps.* XXXVI, 1, 2.

Le hêtre commun est un de nos plus beaux arbres forestiers qui s'élève àla hauteur de 25 à 30 mètres. Il croît avec la plus grande rapidité et est excellent dans un grand nombre d'usages ainsi que nous allons le voir ; aussi fait-il la prospérité des forêts où il abonde. Par la beauté de son bois et l'épaisseur de son feuillage, il peut le disputer au chêne avec lequel il avait été consacré à Jupiter. C'est de lui que Bernis a dit :

Cent ans il repoussa la guerre
Des aquilons impétueux ;
Inébranlable et fastueux,
Il foulait le sein de la terre;
Son front brûlé par le tonnerre,
En était plus majestueux.
Quels Dieux ont causé sa ruine!
Un bûcheron faible et courbé
A frappé l'arbre en sa racine,
Le roi des forêts est tombé.

Le hêtre commun est vulgairement connu sous les noms de *feau, foyard, fayard, fouteau, etc.*

DU HÊTRE COMMUN.

Le hêtre commun habite les climats tempérés de l'Europe. Il se plait sur la base des montagnes, sur les côteaux et fleurit au printemps. Son tronc est droit, bien proportionné dans toute sa longueur, revêtu d'une écorce grise parfaitement unie, et couronné par une vaste cime. Ses rameaux se garnissent de feuilles ovales, d'un vert luisant et

comme glacé en-dessus, couvertes en-dessous d'un vert argenté. Ces feuilles deviennent ordinairement d'un rouge vif à l'automne et sont purpurines dès leur naissance dans une variété qu'on cultive dans les jardins sous le nom de *hêtre pourpre*.

Partout le hêtre est en honneur dans les poésies champêtres. C'est sous son épais feuillage que Corydon vient gémir de l'indifférence d'Alexis (Virg. *Eglog*. II, v. 3). Ailleurs Mopsus trace sur l'écorce unie du hêtre les vers qu'il a composés sur la mort de Daphnis. (Virg. *Eglog*. V. v. 13). Le hêtre ainsi qu'une partie de ses propriétés, était parfaitement bien connu des anciens. Pline en donne une description qui ne laisse aucun doute. « Le gland du hêtre, dit-il, est semblable à un noyau renfermé dans une enveloppe triangulaire. Les feuilles sont minces, légères, semblables à celles du peuplier, elles jaunissent de bonne heure. Ses graines sont recherchées avec avidité par les grives, les mulots et les loirs. » Il ajoute ailleurs, que « le hêtre, divisé en planches minces, servait à faire des caisses, des vases destinés pour les cérémonies religieuses. » (Pline, liv. XVI, chap. 6.)

Mais c'est surtout sous le rapport de l'économie rurale ou domestique que nous devons considérer le hêtre. Il vit plusieurs siècles, et il pourrait enrichir les campagnes où il croît abondamment. Mais on n'a guère remarqué que l'onctuosité de son bois, la pureté de sa flamme, la chaleur ardente qu'il procure, et cette aveugle préférence donnée à son état de mort a partout accéléré sa destruction. Nos pères, qui se délassaient sous le frais ombrage de sa robe brillante, savaient mieux l'apprécier; ils se nourrissaient de son fruit huileux, agréable, surtout de celui qui donne la faine la plus rouge, la plus allongée. Cette espèce d'amande à un goût qui se rapproche de celui de la noisette. On la mange grillée comme la châtaigne.

On exprime des faines une huile douce, fine, d'une saveur agréable. Il faut les cueillir à mesure qu'elles tombent, les porter dans un lieu exposé à un grand courant d'air et ne point trop les amonceler, afin qu'elles sèchent plus vite. Après la dessication convenable des amandes, on les nettoie avec soin et on choisit un jour passablement chaud pour les moudre; car plus il fait froid, moins le fruit donne de l'huile. Lorsque cette huile est fraîche, elle a une saveur désa-

gréable, mais elle se perfectionne en vieillissant, surtout si on la renferme dans des cruches de terre et si l'on a soin de la tirer à clair six semaines après qu'elle est faite. Cette huile bien préparée est après celle de l'olive, la meilleure que l'on connaisse. Elle a même sur celle d'olive un grand avantage, celui de se conserver dix ans et plus. Elle peut remplacer toutes les huiles pour la plupart des préparations culinaires, surtout pour la friture. On la vend très-souvent dans les départements septentrionaux pour de l'huile d'olive.

Les quadrupèdes, les bêtes fauves, presque tous les animaux domestiques sont très-friands des faines. Ces amandes engraissent très-bien la volaille. On les conserve dans un lieu sec, bien aéré et à l'ombre. Les marcs de l'huile formés en gâteaux engraissent aussi en peu de temps les bœufs, les vaches, etc. Enfin les moutons mangent volontiers les feuilles du hêtre.

La qualité du bois de hêtre dépend beaucoup du sol et de l'exposition. Il est excellent pour le chauffage, il donne un feu vif et clair, mais il brûle promptement. C'est le combustible de celui qui n'aime pas à souffler le feu; on en fabrique des rames, des bateaux, des brancards, des affûts de canon, des tables de cuisine, des pelles, des caisses, des sabots et des quilles. On ne saurait croire jusqu'à quel point s'étend la consommation des sabots faits avec le seul bois du hêtre. c'est la chaussure du montagnard, de l'ouvrier de campagne, du fermier, du laboureur et même du propriétaire aisé qui craint le rhume et qui veut se préserver du froid humide qui le donne.

Le hêtre, ainsi qu'une grande partie de ses propriétés, étaient très-bien connus des anciens. Dans les premiers temps de la république romaine, on en faisait des coupes, plus tard il fallut aux maîtres du monde, pour savourer dignement le Falerne, des coupes d'or, enrichies de perles et de diamants.

RÉFLEXIONS.

Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes et les sentiments de la foi.

(Bossuet, *Oraisons funèb.*)

Il n'y a rien de plus misérable que de prospérer dans le mal, puisque cette fausse prospérité nourrit et entretient l'impunité et la licence qui sont les plus terribles punitions des méchants et pour

qui leur mauvaise volonté se fortifie de plus en plus chaque jour.

(St Augustin, *Lettres.*)

Dieu qui nous promet de ne nous pas abandonner dans les tribulations, ne nous fait pas espérer la même grâce dans la prospérité.

(Mme de la Sablière.)

HORTENSIA — INSOUCIANCE.

Sans vigilance les richesses dureront-elles toujours et la couronne passera-t-elle d'une génération à une autre génération ? Par la vigilance les prés se pareront de verdure, les fleurs brilleront des couleurs les plus vives, et les montagnes se revêtiront d'abondants pâturages. — *Prov.* xxvii, 24, 25.

Les Chinois et les Japonais chez lesquels nous avons été chercher cette plante vers 1795, en apprécient comme nous la grâce et l'éclat; souvent les peintures qui nous viennent de ces contrées nous montrent l'hortensia uni, dans d'élégants bosquets, au camélia et aux autres fleurs les plus recherchées par la fashion du pays. Ses feuilles sont grandes et dentelées ; ses fleurs agglomérées comme celles de la boule de neige, mais en tête beaucoup plus grosse, sont d'un rouge purpurin passant au violâtre, rarement bleues et plus rarement encore d'un rouge vif ; elles paraissent de juin en novembre.

Toute la beauté de cette plante n'a pu la mettre à l'abri de l'inconstance. Après avoir fait l'ornement des plus jolis parterres, après avoir été la plante à la mode, elle s'est vue tout à coup délaissée.

RÉFLEXION.

L'indifférence est une qualité assez équivoque et n'est souvent pas moins l'effet de la stupidité que de la force de l'esprit.

(Oxenstiern.)

HOUBLON — INJUSTICE.

Celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice, et Dieu ne fait point acception de personne. — Quiconque est injuste dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes. — *Coloss.* III, 25. — *Luc* XVI, 10.

Le houblon est une plante vivace indigène, dont les tiges sont volubiles et d'un peu plus d'un mètre. Ses feuilles sont larges, pétiolées, échancrées en cœur à leur base, ses fleurs forment de petites grappes d'un joli aspect par la couleur dorée et brillante des étamines. On rencontre cette plante dans les lieux ombragés et incultes, au bord des bois, dans les buissons. Il croît naturellement dans les Pyrénées, aux environs de Lyon et de Paris.

Comme le houblon est très-vorace, qu'il use promptement le terrain dont il s'empare, et qu'en outre il étouffe les arbrisseaux qui le soutiennent, on en a fait l'emblême de l'injustice.

DU HOUBLON.

Le houblon est une plante cultivée avec beaucoup de soin dans plusieurs contrées de l'Europe, à cause des grands avantages que l'on en retire. Ses cônes qui en sont la partie la plus usuelle se font remarquer par une amertume vive, par une odeur forte, pénétrante et comme alliacée. On voit sur la graine et l'écaille calicinale qui lui sert d'enveloppe, de petits grains brillants, jaunâtres et très-résineux qu'on a nommé *lupuline*. Ces petits grains lorsqu'ils sont séparés, forment une sorte de poussière, composée d'huile volatile, de résine et d'un principe amer, et dans laquelle réside les propriétés actives de cette plante ; or, on a conclu de ces qualités que le houblon devait agir comme tonique sur l'économie animale et comme narcotique sur le système nerveux, d'où résultent ses propriétés stomachiques, apé-

ritives, etc. Ses usages économiques sont très-importants. Chacun sait que ces cônes sont employés par les brasseurs pour la préparation de la bière. On les fait bouillir dans le moût ; ils ralentissent la fermentation de cette liqueur, l'empêchent d'aigrir et lui donnent la facilité de se conserver longtemps : ils lui impriment de plus une saveur amère, franche, agréable, et un arôme particulier qui en facilitent la digestion et les rendent une boisson très-salutaire. On soupçonne que le houblon concourt beaucoup à la qualité enivrante de la bière, et l'on a observé que cette boisson était d'autant plus enivrante qu'elle en contenait une plus grande quantité. Aussi cette plante est-elle l'objet d'une culture très-étendue en Angleterre, en Belgique, en Flandre, en Picardie. Dans le nord de l'Allemagne et dans plusieurs autres contrées, on mange en salade, ou préparées à peu près comme les asperges, les jeunes pousses du houblon. Ses sarmants, ramollis par la macération dans l'eau, fournissent aux cultivateurs des liens utiles à une foule d'usages particuliers : on pourrait également dans des cas de nécessité, en retirer de la filasse pour la fabrication des cordes et de divers tissus. On cultive le houblon dans les jardins pour en garnir les tonnelles, les berceaux, les treillages, etc. Embellies par son beau feuillage, par ses belles grappes de fleurs mâles, ces retraites agréables le sont encore par les cônes nombreux et pendants panachés de vert et de brun qui produisent un effet très-pittoresque, surtout lorsqu'on place cette plante auprès d'un arbre dont elle entoure le tronc et les branches.

Nous ignorons l'époque précise où le houblon a été cultivé comme plante économique ; mais nous savons qu'on le cultivait en Flandre depuis assez longtemps, lorsqu'il fut introduit en Angleterre sous le règne de Henri VIII, vers l'an 1542.

RÉFLEXION.

On blâme l'injustice, non pas par l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

HOUX — PROVIDENCE.

Ne permettez pas à votre bouche de faire pécher votre chair ; ne dites pas même en secret : Il n'y a point de Providence, de peur que Dieu irrité contre vos paroles ne détruise toutes les œuvres de vos mains. — *Eccl.* v, 5.

Les houx aiment à croître dans les forêts les plus sauvages, où les bêtes fauves auraient bientôt dévoré leur feuillage pendant l'hiver, si la nature n'y avait pourvu par une prévoyance admirable. Tant que ces arbres sont jeunes et que leurs feuilles sont à la portée des animaux, elles sont armées d'épines dures et aigues qui en défendent l'approche ; mais lorsque l'arbre s'est élancé sur une tige élevée, les épines dorénavant inutiles, disparaissent, et les feuilles ressemblent à celles d'un laurier. Mais le Créateur a poussé la prévoyance plus loin, il a encore fait du houx une ressource assurée pour les animaux faibles qui, pendant les neiges de l'hiver, trouvent sous son feuillage impénétrable aux frimats, un abri et un peu de verdure. Les petits oiseaux pendant l'hiver, lorsque toute autre nourriture leur manque ou devient rare, ont une ressource assurée dans ses baies de corail.

RÉFLEXIONS.

Quelque variété qui paraisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret à un ordre créé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche à son rang et suit le cours de sa destinée.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

Nous voulons que la Providence se mesure à nos intérêts et qu'elle se renferme dans nos pensées. Faible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies ; comme si cette profonde sagesse composait ses desseins par pièces, à la manière des hommes.

(BOSSUET, *Sermons.*)

IBÉRIDE DE PERSE — INDIFFÉRENCE.

Ne vous inquiétez de rien, mais en quelqu'endroit que vous soyez, présentez à Dieu vos demandes par des supplications et des prières. — *Philip.* IV, 6.

L'ibéride de Perse, connue aussi sous le nom de *thlaspi*, est une plante qui se fait remarquer par sa tige droite, souple, cylindrique, un peu rameuse, haute d'environ 40 centimètres, garnie dans toute sa longueur de feuilles épaisses, d'un vert glauque et ne tombant pas l'hiver. Ses fleurs sont très-blanches ; elles paraissent d'octobre en mars, ce qui a fait donner à cette plante le nom d'*ibéride de tous les mois*.

Les rigueurs de l'hiver et le changement des saisons ne peuvent rien sur l'insensible thlaspi ; c'est sans doute pour cette raison que les femmes de l'Orient en ont fait le symbole de l'indifférence.

RÉFLEXION.

L'indifférence est une qualité assez équivoque et n'est souvent pas moins l'effet de la stupidité que de la force de l'esprit.

(OXENSTIERN.)

IF — TRISTESSE.

Ayez pitié de votre âme en vous rendant agréables à Dieu et modérez-vous ; rassemblez les forces de votre cœur dans la sainteté de Dieu, et chassez loin de vous la tristesse : car la tristesse en a tué plusieurs et il n'y a rien de bon en elle. — *Eccles.* XXX, 24, 25.

L'if est un arbre robuste toujours vert, s'élevant à la hauteur de 15 à 20 mètres et plus. Ses feuilles sont coriaces, étroites, d'un beau

vert foncé et luisant ; ses rameaux sont nombreux, sa verdure sombre, perpétuelle, d'une teinte uniforme et mélancolique, Dans tous les temps cet arbre a été regardé comme lugubre ; on l'associe même quelquefois au cyprès dans le séjour des morts et dans les cérémonies funèbres. Dans leur mythologie pleine d'allégories ingénieuses, les anciens prétendaient que les rives du Styx et de l'Achéron en étaient ombragées. On voit dans la *Thébaïde de Stace* une furie portant à la main un rameau d'if enflammé, aller à la rencontre des âmes qui descendent au séjour des ombres, pour leur en éclairer la route ténébreuse. — Le bois de cet arbre est excellent pour tous les ouvrages qui exigent de la force et de la durée. On en fait différents meubles, des tables, des jambages de pont, des essieux, des dents de roue, de très-beaux vases, des tabatières, des étuis, etc. On a vu dans des églises et d'anciens châteaux, des ouvrages de marqueterie, de sculpture, de vieilles armes parfaitement conservées, quoique fabriquées depuis plus de cinq cents ans. Les anciens fabriquaient des arcs avec les branches, douées d'une grande élasticité.

RÉFLEXION.

Tout ce que l'on aime le plus légitimement ici-bas nous prépare une sensible douleur, parce qu'il est de nature à nous être bientôt enlevé. (FÉNELON, *Pensées.*)

IMMORTELLE — PERSÉVÉRANCE.

Celui qui sera victorieux sera une colonne dans le temple de Dieu et il n'en sortira plus et on écrira sur lui le nom de Dieu et le nom de la ville de Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend des cieux d'auprès de Dieu. — *Apoc*, III, 12.

L'immortelle est originaire des Indes. On l'a ainsi dénommée parce qu'elle est inaltérable dans sa forme et dans ses couleurs. Elle sub-

1, Iris — 2, Camomille — 3, Millefeuille — 4, Dahlia — 5, Fraise

siste pendant plusieurs années sans se faner ni se décolorer. Les autres fleurs, brillantes d'éclat, se dessèchent après quelques jours d'existence et disparaissent à nos yeux, tandis que l'immortelle reste toujours la même.

Il y a des immortelles à fleurs blanches et violettes, qui font en automne l'ornement de nos jardins, ainsi que l'immortelle jaune, originaire d'Orient et d'Espagne, d'une beauté sans égale et d'une odeur agréable. (Pl. XI, N° 4.) Les Portugais en ornent les chapelles de leurs églises; chez nous on en décore les tombeaux, afin de rappeler les souvenirs de ceux qui nous ont été chers.

RÉFLEXION.

La persévérance n'est digne ni de blâme, ni de louange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentiments, qu'on ne s'ôte et qu'on ne se donne point.

(La Rochefoucault.)

IRIS — MESSAGE.

Le messager fidèle est à ceux qui l'envoient comme la fraîcheur de la neige, au jour de la moisson; il réjouit le cœur de son maître. — *Prov.* xxv, 113.

(Pl. X, N° 1.)

IVRAIE — VICE.

Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec les passions et les désirs déréglés. Si nous vivons par l'esprit, marchons aussi dans l'esprit. — *Galat.* v, 24, 25.

L'ivraie est une plante qui nous rappelle au premier abord une

parabole bien touchante renfermée dans les saintes Ecritures; elle est très-commune partout. Ses tiges sont longues d'un mètre et même plus, garnies de feuilles étroites et rubanées. On a fait de cette plante l'emblême du vice parcequ'elle se glisse inaperçue dans les meilleures semences et que si on n'a pas le soin d'en faire scrupuleusement le triage ou de l'arracher dès le principe, il n'est plus possible de la détruire. Tel se développe le vice dans le cœur de l'homme.

RÉFLEXIONS.

Ce que la maladie produit dans le corps, la rouille sur le fer, l'insecte dans la laine, le ver dans le bois, le vice le produit dans l'âme : il la rend esclave, il la déforme, se l'assujétit et lui ôte toute sa beauté.

(St-Jean Chrysostome, *Lettres.*)

Le vice nous séduit par tant d'artifices nous gagne par tant d'attraits, nous pénètre par tant d'avenues, qu'il faut une prévoyance infinie, une puissance sans bornes et un soutien sans relâche pour nous sauver de ses pièges.

(Bossuet, *Sermons.*)

IXIA TRICOLORE — TOURMENT.

Dieu est auprès de ceux qui ont le cœur affligé, et il sauvera ceux dont l'âme est abreuvée d'humiliations. — C'est Dieu qui guérit les cœurs brisés et qui ferme leurs blessures. — *Ps.* xxxiii, 18. — cxlvi, 3.

Pl. XIII, N° 4.)

JACINTHE ÉTALÉE — JEU OU DÉLASSEMENT.

Quand l'heure de se lever du festin est arrivée, ne vous troublez pas, sortez même le premier pour rentrer dans votre maison et là livrez-vous aux divertissements et à la joie. Et repassez vos pensées sans péchés et sans orgueil. Et dans toutes ces choses bénissez le Seigneur qui vous a fait et qui vous a comblé de tous ses biens. — *Eccl.* XXII, 15, 16.

La jacinthe étalée est une jolie plante vivace dont le lieu natal n'est pas connu, mais que l'on soupçonne être cependant le midi de la France. Les feuilles sont larges et longues, les fleurs sont d'un bleu tendre à divisions ouvertes en étoile.

La fable nous raconte que dans un de ces jeux auxquels, dès ce temps, les maîtres de l'olympe se livraient sur la terre, un dieu lança à son jeune favori le disque fatal dont il le tua. Ce n'était pas son projet; le dieu s'affligea, l'enfant devint une fleur, et le dieu n'y pensa plus. Au reste le jeune Hyacinthe fut bien dédommagé, car depuis le siècle où il vécut, il n'est pas d'année qu'il ne renaisse. Apollon, tous les ans, tourne sur lui, du char où il remonte, le premier de ses plus doux rayons et Hyacinthe ouvre sa fraîche corolle pour suppléer à son ancien sourire.

RÉFLEXION.

Les jeux de hasard et les spectacles sont une source de corruption pour les mœurs. (CLÉMENT *d'Alexandrie.*)

JACINTHE ORIENTALE — BIENVEILLANCE.

La parole douce multiplie les amis et apaise les ennemis et la grâce abonde sur les lèvres de l'homme de bien. — *Eccl.* VI, 5.

JASMIN BLANC — AMABILITÉ.

L'homme aimable en société sera plus aimé qu'un frère. — *Prov.* XVIII, 24.

Le jasmin commun, originaire des Indes, a été apporté chez nous par les Espagnols en 1560 et s'y naturalisa si bien qu'on le trouve partout. C'est un arbrisseau plein d'élégance qui se complaît dans tous les terrains, se prête à toutes les formes soit qu'on en palissade les murs, soit qu'on en garnisse les terrasses et les treillages, ou qu'on le force malgré ses rameaux grimpants, à prendre la forme d'un petit arbre à tige droite, pour en orner les plates-bandes, les cheminées ou les croisées : partout il produit un très-bel effet par son feuillage d'un beau vert, de longue durée, et composé de feuilles opposées, en aile, à folioles ovales et aiguës; aussi en a-t-on fait le symbole de l'amabilité, qui, mieux que les attraits d'un joli physique plaît à tout le monde, parce qu'elle est à l'abri des outrages du temps. Il est peu de fleurs dont l'odeur soit plus recherchée, plus douce et plus agréable que celle du jasmin, mais il faut pour la conserver des opérations particulières. Il est très-prudent de placer quelques paillassons sur les tiges de jasmin pendant les grands froids et de couvrir son pied avec de la litière. (Pl. XV, N° 2.)

DE L'AMABILITÉ.

Etre aimable, c'est réunir en soi les vertus et les qualités indispensables pour plaire et se faire estimer. L'amabilité serait donc constituée d'après cette définition, par la réunion de la franchise, de la prévenance, de la patience, de l'affabilité et même de la bienfaisance; nul ne méritant le titre d'aimable s'il ne réunit en lui toutes ces qualités, ou du moins le plus grand nombre d'entre elles.

Si nous voulons donc être aimé des hommes, témoignons leur de l'estime et de l'amabilité; celui à qui personne ne plaît, pour l'ordinaire ne plaît à personne. Cherchons dans la société à être bien avec tous si nous voulons y goûter du plaisir, car on est toujours bien où l'on est agréable et l'on s'ennuie nécessairement où l'on ne plaît pas. Voulez-vous que tout le monde vous aime et vous estime; ayez pour tout le monde beaucoup d'honnêteté, de douceur, de patience, etc. C'est par là que vous gagnerez tous les cœurs et que vous vous les attacherez. « L'homme, dit Salomon, dont la société est aimable, sera plus aimé que ne l'est un frère. »

On rencontre parfois des personnes qui s'inquiètent fort peu de plaire à tout le monde, mais qu'elles comprennent bien mal leur intérêt; et en effet, celui qui se fait aimer de tout le monde entreprend peu d'affaires qui ne lui réussissent, chacun s'empressant à l'obliger, et n'y aurait-il pas en effet de quoi rougir que de faire de la peine à celui qui ne cherche qu'à faire plaisir aux autres, qu'à s'en faire aimer. L'illustre Fénelon l'éprouva un jour. Des personnes envieuses et jalouses, car il ne pouvait avoir d'autres ennemis, avaient envoyé exprès de Paris à Cambrai un homme d'esprit qui, sous prétexte de rendre visite à monseigneur l'archevêque, devait examiner de près sa conduite. Cet homme resta plusieurs mois à Cambrai, et fut à la fin tellement pénétré du mérite de ce prélat, de ses manières affables et de sa conduite édifiante, qu'un jour parlant à Fénelon, il lui avoua, les larmes aux yeux, le mystère odieux de son voyage et retourna à Paris rempli d'horreur pour ceux qui voulaient rendre ce prélat suspect à la cour. Aimé et révéré de ses diocésains, les étrangers les plus distingués lui payaient avec plaisir le même tribut d'estime et d'amour. Durant la guerre de la succession d'Espagne, le prince Eugène et le duc de Marlborough le prévenaient par toutes sortes de politesses. Ils envoyaient des détachements pour garder ses prairies et ses blés. Ils firent même transporter et escorter jusqu'à Cambrai ses grains, de peur qu'ils ne lui fussent enlevés par les fourrageurs de leur armée. Lorsque les partis ennemis apprenaient qu'il devait faire quelque voyage dans son diocèse, ils lui faisaient dire qu'il n'avait pas besoin d'escorte française et qu'ils l'escorteraient; les hussards

mes des troupes impériales lui rendaient ce service, tant la douceur, l'amabilité et la vraie vertu ont d'empire sur les esprits.

Le bonheur de nous faire aimer dépend souvent de nos discours et de nos entretiens, et c'est là principalement que la sagesse veut que nous cherchions à nous rendre aimables. Souvent les bons offices et les présents gagnent moins de cœurs que les paroles honnêtes et polies. Les femmes mêmes qui se font le plus considérer et le plus aimer dans le monde, ne sont pas celles qui ont le plus de grâces extérieures et le plus d'esprit ; ce sont celles qui savent le mieux conduire leur langue, et qui sont les plus sages dans leurs paroles.

Il semble donc qu'il serait facile de se faire aimer. Néanmoins cela est rare, parce que au lieu de parler de la manière qui plairait aux autres, nous voulons dire ce qui plaît à notre humeur. Nous aimons mieux déplaire que de retenir quelques paroles indiscrètes, ou de parler avec bonté et patience. Il faudrait aussi sacrifier souvent son amour-propre, combattre ses penchants et résister à ses goûts, pour s'accommoder à ceux des autres : ce qui est difficile quand on ne s'y est pas accoutumé de bonne heure, ou qu'on n'est pas animé par l'esprit de la religion, qui veut que nous soyons affables et complaisants pour tout ce qui est bien, pour l'édification, comme l'apôtre le recommandait aux premiers fidèles. En rendant par nos bonnes manières la vertu aimable, et en lui gagnant tous les cœurs, nous avons encore l'avantage de gagner pour nous-mêmes et d'en recueillir les heureux fruits.

MAXIMES.

Ce n'est point la beauté qui seule rend aimable
C'est l'esprit, le bon cœur et l'air toujours affable.

(Morel-Vindé, *Morale de l'enfance.*)

Les gens les plus aimables dans le monde sont ceux qui choquent le moins l'amour propre des autres.

(La Bruyère.)

JASMIN D'ESPAGNE — SENSUALITÉ.

Malheur à vous qui dormez sur des lits d'ivoire et vous étendez mollement sur votre couche, qui mangez les agneaux choisis et les génisses les plus grasses, qui chantez aux accords de la lyre, qui buvez dans de larges coupes et qui répandez sur vous les parfums les plus exquis. — *Amos.* VI, 4, 5.

Le jasmin d'Espagne ou à grande fleurs est un fort joli arbuste originaire de l'Inde ; ses feuilles sont persistantes, à sept folioles oblongues et obtuses. Ses fleurs paraissent de juillet en novembre, sont grandes, blanches, rouges en dehors et exhalent une odeur des plus suaves. Les Turcs et les Maures sur les côtes de Barbarie, font avec les rameaux de ce jasmin des tuyaux de pipe. (Pl. XI, n° 5.) — Dans le Malabar un homme riche serait très-mal à son aise si ses appartements, ses meubles et son lit n'étaient pas tous les jours parfumés avec des fleurs de jasmin ; on fait de très-grandes dépenses pour se procurer cette sensualité de bon ton. Les jeunes Grecques ont aussi un goût passionné pour cet arbuste, elles tressent des rameaux fleuris en couronnes dont elles parent leurs cheveux noirs. Dans l'Inde on cultive avec le plus grand soin toutes les espèces de jasmins odorants.

RÉFLEXION.

Toute joie sensuelle s'insinue doucement, mais à la fin elle blesse et tue.
(*L'Imit. de J.-C.*, I, 20.)

JASMIN DE VIRGINIE — SÉPARATION.

Celui qui au fond de son cœur est séparé de son ami cherche l'occasion et il trouve en toutes choses un moyen de rompre. —

Prov. XIIVI, 1. — Ne quittez point un ancien ami, car l'ami d'hier ne saurait lui ressembler. Le nouvel ami est comme un cri nouveau, ce n'est que lorsqu'il vieillit qu'on le goûte avec plaisir. *Eccl.* IX, 14.

Le jasmin ou bignone de Virginie est un charmant arbrisseau dont les tiges grimpantes comme celles du lierre s'attachent aux murailles et aux arbres par les petites racines qui poussent aux nœuds de la branche. Soit qu'en emploie ce jasmin à couvrir les murailles, à former des portiques, des tonnelles, soit qu'on le distribue en guirlandes, partout il produit un effet admirable. « L'oiseau mouche de la Floride préfère la bignone, dit Bernadin de Saint-Pierre dans ses *Etudes de la nature*; il fait son nid dans une de ses feuilles qu'il roule en cornet; il trouve sa vie dans ses feuilles rouges semblables à celles de la digitale, dont il lèche les glandes nectarées, il y enfonce son petit corps, qui paraît dans ces fleurs comme une émeraude enchassée dans du corail, et il y entre quelquefois si avant qu'il s'y laisse prendre. »

Cette plante et cet oiseau, comme deux amis sincères, savent se faire valoir l'un et l'autre tant qu'ils sont réunis : séparez-les, le jasmin perd sa parure chatoyante de rubis, de topaze et d'émeraude. Le colibri, dans le vague de l'air, n'ayant plus pour soutien la belle fleur dans laquelle il se trouvait encadré, semble avoir perdu la moitié de ses charmes.

RÉFLEXIONS.

Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former; il ne faut qu'un moment pour les rompre.

(BOURDALOUE, *Pensées diverses.*)

Choisissez des amis avec lesquels vous puissiez aimer Dieu, vous détacher du monde et trouver votre consolation dans la vertu.

(FÉNELON, *Lettres sur la religion.*)

JONC DES CHAPMS — DOCILITÉ.

Obéissez à vos supérieurs et soyez leur soumis afin qu'ils s'acquittent avec joie et non avec tristesse de leur surveillance sur vos âmes dont ils doivent rendre compte à Dieu. — *Heb.* XIII, 17.

Le jonc des champs ou étalé est une plante qui se prête avec docilité à toutes les formes qu'on veut lui donner, et la souplesse qu'il montre sous les doigts qui le tressent a passé en proverbe. Il est souple et docile comme un jonc. — La dénomination de jonc est tellement indéterminée chez les anciens botanistes qu'ils l'ont appliquée à un grand nombre de plantes, souvent très-éloignées les unes des autres, telles qu'à des graminées, des scirpes, des souchets; ainsi l'ulex ou l'ajonc est un jonc marin, le rotang un jonc des Indes, la linaigrette le jonc des marais ou à coton, etc., etc.

MAXIMES.

L'homme trouve dans l'obéissance l'anéantissement de l'amour-propre, et la liberté des enfants de Dieu.

(St Vincent de Paul, *Max. et cons.*)

L'obéissance vaut mieux que tous les sacrifices et tous les sacrifices sans l'obéissance ne peuvent être devant Dieu de nulle valeur.

(Bourdaloue, *Sermons.*)

JONQUILLE — DÉSIR.

N'allez pas à la suite de vos désirs et détournez-vous de votre volonté. Si vous satisfaites votre âme dans ses convoitises elle vous rendra la joie de vos ennemis. — *Eccl.* XVIII, 30, 31.

Si dans vos promenades vous rencontrez un être délicat et charmant, à la talle mince et élégante, à parure d'un vert espérance, à

tête penchée paraissant s'échapper avec timidité d'un voile blanc, mais à teint jaune et pourtant animé, vous reconnaîtrez l'usage du désir et vous direz : c'est une jonquille..... La jonquille est une fleur très-recherchée à cause de l'odeur exquise et de la beauté de ses fleurs. La belle couleur jaune de la corolle est si douce, si agréable à la vue, qu'on s'est efforcé de l'imiter sur nos meubles, nos vêtements, nos tentures. Ses feuilles sont étroites, en alène, semblables à celles de quelques joncs, d'où vraisemblablement lui en est venu son nom de jonquille. Cette plante se place beaucoup dans les terres légères et un peu fraîches, où on la plante au mois de septembre, à trois pouces de profondeur. Pour empêcher l'ognon de s'enfoncer davantage, on met dessous une petite pierre plate ou une écaille d'huître. On croyait la jonquille originaire de l'Orient, mais elle a été aussi découverte dans les prairies et sur les collines en Provence, aux environs d'Aix, etc. (Planch. XV, N° 4.)

MAXIMES.

Avant que de désirer fortement une chose il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur si nous connaissions parfaitement tout ce que nous désirons.

(LA ROCHEFOUCAULT.)

L'opulent a le superflu, le riche l'abondance, le pauvre le nécessaire ; l'indigent manque de tout, pas un ne dit : c'est assez. (OXENSTIERN.)

JUJUBIER — SOULAGEMENT.

Venez à moi vous tous qui êtes chargé, a dit le Seigneur, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes. *Math.* XI, 28, 29.

1, Ketmie_2, Narcisse_3, Cyprès_4, Rose Pompon_5, Genêt d'Espagne_6, Centaurée_7, Romarin.

Lith Dupuy & Cie, Boul.d de Sébastopol 61

KETMIE — NÉGLIGENCE.

Celui qui néglige ses biens est frère de celui qui les dissipe.
Prov. XVIII, 19.

Les ketmies sont des plantes ou des arbrisseaux qui appartiennent par la forme et les configurations de leurs feuilles, à la famille des mauves ; on les cultive dans les jardins à raison de leurs belles et nombreuses fleurs qui se succèdent pendant plus de trois mois.

RÉFLEXION.

La négligence dans les petites choses, est toujours une espèce d'infidélité, qui est souvent punie par de grandes chûtes. (Mme DE LA SABLIÈRE.)

LARMILLE — ESCLAVAGE.

Maîtres, ayez de l'affection pour vos esclaves, sans user de menaces, sachant que vous avez les uns et les autres un maître commun dans le ciel qui ne fera point acception de personnes.
Eph. VI, 9.

LAURIER-AMANDIER — PERFIDIE.

Heureux celui qui est à couvert d'une langue perfide, qui n'a pas attiré sur lui sa colère, qui n'a pas subi son joug et n'a point été chargé de ses liens ; car ce joug est un joug de fer et ses liens sont des liens d'airain. La mort qu'elle donne est une mort terrible et le tombeau lui serait préférable. — *Eccl.* XXVIII, 23, 25.

LAURIER FRANC — GLOIRE.

Toute la gloire de l'homme ressemble à la fleur de l'herbe. — *Isaïe* XL, 17.

Le laurier commun ou d'Apollon est un arbuste et quelquefois un arbre toujours vert dont la tige s'élève à la hauteur de cinq à six mètres. On le dit à l'abri de la foudre; ce privilège en quelque sorte allégorique, justifierait le choix de la gloire. Il était digne des Grecs de donner aux beaux arts une couronne semblable à la sienne. Le laurier franc porte avec lui le sentiment de l'enthousiasme, il vaut mieux le conquérir que le vanter. Mais si cet arbre est le symbole brillant de tous les genres de triomphe, il est l'attribut plus glorieux encore de la clémence. Cette vertu divine personnifiée, est représenteé dans les médailles antiques, sous la figure d'une femme tenant une pique et une branche de laurier.

Daphné était fille du fleuve Pénée. Comme elle fuyait Apollon, elle invoqua le secours de son père qui la métamorphosa en laurier. Le dieu du jour voulut dès lors que cet arbre lui fut consacré, et il s'en fit une couronne qu'il porta toujours. Voici les beaux vers de M. de Saint-Ange à ce sujet :

Puisque du ciel la volonté jalouse,
Ne permet pas que tu sois mon épouse,
Sois mon arbre du moins ; que ton feuillage heureux
Enlace mon carquois, mon arc et mes cheveux;
Aux murs du capitole, à ces brillantes fêtes
Où Rome étalera ses nombreuses conquêtes,
Tu seras du vainqueur l'ornement et le prix.
Tes rameaux respectés des foudres ennemis,
Du palais des Césars protégeront l'entrée;
Et comme de mon front la jeunesse sacrée

N'éprouvera jamais les injures du temps,
Que ta feuille conserve un éternel printemps.

DU LAURIER-FRANC.

Le laurier commun est un arbre qui croît naturellement en Italie, en Espagne, en Grèce et sur les montagnes d'Alger. Il abonde aux bords des fleuves de la Thessalie, il embellit les rivages de l'Eurotas. Il est maintenant naturalisé dans plusieurs départements du midi de la France. Cet arbre a toujours été célèbre, même dans la plus haute antiquité, et cette réputation provient sans doute de son feuillage toujours vert, de l'élégance de son port et de l'odeur aromatique qu'il exhale. On prétendait qu'il communiquait l'esprit de prophétie et l'enthousiasme poétique; de là vient que les poètes et les vainqueurs étaient couronnés de lauriers. Les faisceaux des premiers magistrats de Rome, des dictateurs et des consuls, étaient entourés de lauriers, lorsqu'ils s'en étaient rendus dignes par leurs exploits. On le plantait aux portes et autour du palais des empereurs et des pontifes, d'où vient que Pline l'appelle le jardin des Césars. De tous les arbres qui sont plantés par la main des hommes, ou placés dans nos maisons, dit Pline, c'est le seul que la foudre ne frappe jamais. Lorsqu'il tonnait Tibère avait grand soin de mettre une couronne de lauriers sur sa tête.

Admis dans les cérémonies religieuses, le laurier entrait dans leurs mystères et les feuilles étaient regardées comme un instrument de divination. Si jetées au feu, elles rendaient beaucoup de bruit, c'était un bon présage; si au contraire elles ne pétillaient point du tout, c'était un signe funeste. Voulait-on avoir des songes favorables, on placait les feuilles de cet arbre sous le chevet du lit. Chez les Grecs ceux qui venaient de consulter l'oracle d'Apollon se couronnaient de lauriers s'ils avaient reçu du dieu une réponse favorable; de même, chez les Romains, tous les messagers qui en étaient porteurs ornaient de lauriers la pointe de leurs javelines. On entourait également de lauriers les lettres et les tablettes qui renfermaient le récit des bons succès; on faisait la même chose pour les vaisseaux victorieux du moyen-âge;

le laurier a servi dans nos universités, à couronner les poètes, les artistes et les savants distingués par des grands succès. La couronne qui ceignit longtemps, dans les écoles de médecine, la tête des jeunes docteurs devait-être faite avec les rameaux de cet arbre, garnis de leurs baies ainsi que l'indiquent les titres de bachelier, *baccalauréat*; baies de lauriers *baccæ laureæ*. Les statues d'Esculape étaient couronnées de lauriers.

Les branches de lauriers placées à la porte des malades annonçaient la grande confiance que l'on avait dans ses propriétés médicales : elles étaient suffisamment indiquées par l'odeur suave et balsamique qui s'exhale de toutes les parties de cet arbre, par la saveur aromatique et chaude des feuilles et des fruits, par l'huile volatille âcre et très-odorante, et par l'huile grasse concrète qu'ils fournissent, et qu'on a considérée comme résolutive, propre à apaiser les douleurs et résoudre les tumeurs. Ses feuilles et ses fruits sont regardés comme toniques; ils échauffent, fortifient l'estomac, aident les digestions et dissipent les gaz. Aujourd'hui le laurier est rarement employé en médecine; il est plus généralement réservé pour assaisonnement dans la préparation d'une foule de mets, qu'il aromatise et dont il relève le goût.

RÉFLEXIONS.

La gloire qui n'est pas le fruit de la vertu n'est pas légitime, c'est à tort qu'on la souhaite, c'est avec péril qu'on cherche à l'acquérir.

(St. Bernard *Sermons*.)

Il n'y a rien de plus éclatant ni qui fasse plus de bruit que la gloire, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre.

(Bossuet, *Oraisons funèbres*.)

LAVANDE ASPIC — MÉFIANCE.

Si vous avez un ami ne le possédez qu'après l'épreuve et ne croyez pas facilement en lui, car il y des amis selon le temps et ils ne demeureront point au jour de la tribulation. — *Eccl.* VI, 7, 8.

La lavande aspic est un arbuste haut d'environ 50 centimètres dont

la souche ligneuse se divise en rameaux nombreux, droits, feuillés dans leur partie inférieure et presque nus vers leur sommet. Les fleurs sont d'un bleu pâle. Cette plante croît en Espagne, en Italie et dans les lieux secs de nos provinces méridionales; elle répand des émanations fortes, très-suaves. L'huile essentielle qu'on en retire par la distillation est connue dans le commerce sous le nom d'*huile d'aspic*. Quoique sèche, cette plante conserve longtemps son odeur, aussi la renferme-t-on dans les armoires et les garde-robes pour garantir des insectes nos vêtements de laine.

RÉFLEXION.

La méfiance poussée à l'extrême est toujours la preuve d'un cœur sec et d'un esprit étroit.

(Le duc de Lévis).

LIERRE — AMITIÉ.

L'ami fidèle est une forte protection, celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. Rien n'est égal à l'ami fidèle et l'or et l'argent ne sont pas à comparer à la sincérité de sa foi. L'ami fidèle est un remède de vie et d'immortalité. — *Eccl.* VI, 14, 16.

Le lierre nous présente ses fleurs au moment où les pampres des vignes découvrent leurs grappes d'émail. Le lierre est la couronne des enfants de Bacchus. Il a prêté de toute antiquité ses vertes guirlandes à leurs thyrses, que surmonte la pomme de pin.

Alexandre voulut imiter dans l'Inde les triomphes de Bacchus; mais s'il put élever ses trophées jusque dans la grande Babylone, il ne put pas y faire végéter le lierre, dont il voulait décorer sa couronne. La nature fut rebelle, et le vainqueur apprit qu'il ne suffit pas de la victoire pour imiter en tout les dieux.

L'aimable auteur des *Etudes de la nature* ne veut voir dans le lierre que le modèle des amis. Rien ne peut le séparer de l'arbre qu'il embrasse une fois, il le pare de son feuillage dans la saison cruelle où ses branches noircies ne contiennent plus que des frimats. Compagnon de ses destinées, il tombe quand on le renverse ; la mort même ne l'en détache pas et il décore de sa constante verdure le tronc tout desséché de l'appui qu'il adopta.

Le lierre entre dans les ornements d'architecture, il est représenté sur les lambris des appartements, sur les étoffes, etc. les Romains l'entrelaçaient avec la vigne, sur les vases, les coupes à boire, etc.

RÉFLEXIONS.

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

(La Rochefoucault.)

Il y a un goût dans la simple amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres. (Labruyère.)

Ce qui rend si rare la véritable amitié, c'est qu'elle exige non-seulement des rapports de goûts, mais encore une certaine égalité dans l'esprit comme dans le rang, et surtout quelque force dans le caractère.

(Le duc de Lévis.)

LILAS — TENDRE ÉMOTION.

Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur d'un seul de tes regards... Que ton amour est délicieux, ma sœur, mon épouse ! Que ton amour est doux ! il est plus doux que les parfums les plus exquis, que les aromates les plus précieux. — *Cant. des Cant.* IV, 9, 10.

(Planche XIV.)

Lilas.

Imp. Dupuy & Cie, Boult de Sébastopol, 61.

M. Wohlfart delt et lith.

LILAS DES INDES — PIÉTÉ.

La véritable piété, la religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père, consiste à secourir la veuve et l'orphelin dans leurs afflictions, et à se garantir de la corruption du siècle. — *Jacq.* I, 27.

Élégant dans son port, le lilas des Indes ou arbre saint, originaire des Indes-Orientales, et parfaitement acclimaté aux Antilles, y balance avec grâce, au moindre vent, ses panicules déliées, chargées de fleurs ou de baies dorées ; il y marie à l'air de l'atmosphère ses suaves émanations, comparables à celles du lilas de France dont il reproduit ainsi la couleur tendre et le parfum. Les baies de cet arbre contiennent une huile concrète dont on fait des bougies en Perse et en Syrie, tandis qu'en Espagne et en Portugal, ses noyaux très-durs, convertis en chapelets, exercent la piété des fidèles de ces beaux climats. — Cette plante est aussi connue sous le nom d'azédarac.

RÉFLEXION.

Le juste, dit le prophète, a dressé en son cœur des degrés pour monter. Heureux celui qui profite chaque jour et qui ne regarde pas tant à ce qu'il a fait hier qu'à ce qu'il a à faire aujourd'hui pour s'avancer dans la piété.

(S. Jérôme, *In Psalm.* 83.)

LIN — BIENFAITEUR.

Si vous faites le bien sachez à qui vous le faites et une grâce abondante se répandra sur vous ; faites du bien au juste et vous recevrez une grande récompense sinon de lui, certainement du Seigneur. — *Eccl.* XII, 1, 2.

Le lin est une plante remarquable par sa taille svelte, légère, élé-

gante et par ses fleurs d'un bleu céleste. Sa tige est droite, lisse, cylindrique, rameuse à son sommet et haute d'un mètre trente centimètres. Le lin a été connu dès la plus haute antiquité. On a cru qu'il fut d'abord trouvé dans les lieux voisins du Nil. Isis, dit-on, inventa l'art de le filer et d'en faire de la toile. Les prêtres égyptiens étaient vêtus de lin, d'où leur venait le surnom de *Linigeri*. Les initiés aux mystères d'Isis portaient aussi des habits de lin. Tous les échantillons d'étoffes diverses trouvées dans les tombeaux de Thèbes et entr'autres une tunique entière, des toiles garnies de frange, une sorte de peluche, des mousselines, un paquet de fil à coudre, etc., ont été reconnus pour être de lin. On cultive aujourd'hui dans presque toute l'Europe cette plante également précieuse pour les arts, l'économie domestique et la médecine. (Pl. VII, N° 5.)

RÉFLEXIONS.

Souvent les bienfaits nous font des ennemis, et l'ingrat ne l'est presque jamais à demi; car il ne se contente pas de n'avoir point la reconnaissance qu'il doit; il voudrait même encore n'avoir pas son bienfaiteur témoin de son ingratitude. (Mme DE LA SABLIÈRE.)

La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir : revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point, plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter.

(MASSILLON, *Petit Carême.*)

LIS — MAJESTÉ.

Il n'est pas bon de manger beaucoup de miel et celui qui voudra sonder la majesté de Dieu, sera accablé par sa gloire. — *Prov.* XXV; 27.

Tout le monde connaît le lis, cette plante magnifique qui s'élève avec une grace majestueuse au-dessus de l'herbe des champs, au-dessus des fleurs de nos parterres et dont le parfum exhale la plus

douce ambroisie. Sa bulbe est écailleuse et produit un faisceau de feuilles allongées, ondulées, environnant la base d'une tige simple, élevée, garnie dans toute sa longueur de feuilles plus étroites, lancéolées et d'un joli vert. Vers la mi-juin cette tige se termine par un épi de fleurs grandes, belles, d'une blancheur admirable et d'une odeur exquise.

Une plante telle que le lis ne pouvait pas être admirée sans amener le merveilleux, surtout chez une nation comme celle des Grecs. Le lis ne devait donc pas avoir une origine ordinaire. Selon les uns il a été créé par Vénus, qui changea en cette fleur une jeune fille pour avoir osé lui disputer le prix de la beauté; selon d'autres, il a été produit par une goutte de lait échappée du sein de Junon, lorsqu'elle repoussa Hercule enfant, que Jupiter voulait lui faire allaiter; une autre portion de ce lait forma la voie lactée.

Un roi de Navarre, Garcias IV, avait institué l'ordre militaire de Notre-Dame du Lis, à l'occasion d'une image de la Vierge, trouvée miraculeusement dans un lis, à ce qu'on lui fit accroire, et par laquelle ce prince fut guéri d'une maladie dangereuse.

DU LIS BLANC.

Le lis blanc est une plante naturalisée depuis très-longtemps dans la plus grande partie de l'Europe australe, et aujourd'hui il est cultivé dans tous nos parterres où il brille parmi toutes les autres fleurs. Il lui est arrivé à certaines époques de bien puissantes rivales, mais accoutumé à dominer, il n'a rien perdu de sa brillante réputation, il paraît au milieu d'elles avec fierté, bravant et les froids de nos hivers et la température inégale de nos étés, tandis que les autres, à l'approche des moindres gelées, fuient dans les serres où ils ont pris naissance. Son odeur suave nous transporte au milieu des aromates de ces contrées de l'Orient qu'il a quittées pour habiter parmi nous. Ses aimables attributs ont fourni les comparaisons les plus gracieuses; il est dans son éclat, l'image du bel âge de la vie; réuni à la rose sur les joues d'une jeune vierge, c'est la beauté dans sa fraîcheur; flétri

et incliné sur sa tige, c'est encore cette même beauté que la mort vient de moissonner.

Le lis est une de ces plantes très-souvent mentionnées dans les saintes Ecritures; dans le Cantique des cantiques, l'Epoux et l'Epouse sont très-souvent comparé aux lis des champs. *Comme le lis s'élève au milieu des épines, ainsi ma bien-aimée, au milieu des jeunes filles.* Ailleurs c'est l'époux qui *cueille des lis dans son jardin, ou qui se repose parmi eux.* Isaïe voulant nous montrer les bienfaits et les avantages de l'avénement du Christ, nous dit que *le désert se réjouira, que la solitude sera dans l'allégresse et qu'elle fleurira comme un lis.* Dans le prophète Osée le Seigneur voulant nous faire comprendre combien il nous aime et combien nous serons heureux, nous dit : *Je serai pour Israël une douce rosée, il fleurira comme le lis et multipliera ses racines comme le cèdre du Liban.* Enfin la beauté du lis a été célébrée par Notre-Seigneur lui-même : *Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'est un lis des champs;* et poursuivant avec une admirable bonté cette comparaison, ce tendre Sauveur nous apprend qu'une providence maternelle veille sur nous, et que nos moindres besoins lui sont connus.

Aux premiers siècles de la monarchie, le lis devint la fleur favorite de nos rois; car d'antiques légendes nous apprennent que Clovis reçut d'un ange le lis céleste, qui figura depuis dans les armoiries royales. Charlemagne voulait que des lis se trouvassent dans tous ses jardins; Louis VII en plaça sur son écu, sur son sceau, sur sa monnaie; Philippe-Auguste en parsema son étendard; et ce fut Charles V qui en fixa le nombre à trois.

Cette fleur nous rappelle la touchante et pieuse allégorie de saint Louis roi de France. Il portait une bague représentant, en émail et en relief, une guirlande de lis et de marguerites, et sur le chaton de l'anneau était gravé un crucifix sur un saphir avec ces mots : *Hors cet annel pourrions-nous trouver amour?* Ce pieux monarque trouvait en effet dans son anneau l'emblème de tout ce qui lui était cher : Dieu, la France et son épouse, Marguerite d'Anjou.

Les anciens semaient sur les tombeaux les fleurs les plus odoriférantes. Virgile termine l'éloge admirable de Marcellus en jetant à pleines mains des lis sur sa cendre. (Virg. *Enéïd*, liv. VI.)

Les parfumeurs emploient le lis pour parfumer des pommades, des essences, des huiles, et autres préparations destinées à la toilette. L'eau distillée qu'on débite comme domestique n'a rien qui justifie sa réputation. On a également renoncé aux usages que l'on attribuait à ses propriétés. Les bulbes employées comme mucilagineuses, ne l'emportent nullement sur les autres substances de la même nature. Il est bon de prévenir les amateurs de parfums qu'il est dangereux de trop multiplier les lis, surtout dans les jardins étroits et clos de murs, encore plus dangereux de les conserver dans les appartements renfermés; leurs émanations produisent sur les personnes délicates des maux de têtes, des vertiges, des syncopes et même des accidents plus graves. Une femme à Londres en 1779 fut trouvée morte dans son lit pour avoir placé des touffes de lis dans sa chambre à coucher.

RÉFLEXIONS.

Il n'y a rien de plus éclatant ni qui fasse plus de bruit que la gloire, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre.

(Bossuet, *Oraisons funèbres.*)

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu, le monde la craint et la fuit; mais le monde pourtant la respecte.

(Massillon, *Petit-Carême.*)

LISERON DES CHAMPS — HUMILITÉ.

Dieu dompte les superbes et fait grâce à ceux qui sont humbles. Courbez-vous donc sous le bras du Seigneur, afin qu'il vous élève quand il sera temps. — I *Pierre* v, 5, 6.

Le liseron des champs est une plante vivace que l'on rencontre très-souvent dans les blés. Sa tige est très-menue, rampante ou grim-

pante. Sa fleur est une corolle monopétale évasée comme un entonnoir ; elle est rose en dehors et blanche en dedans, exhalant une douce odeur d'héliotrope. Le calice se renferme sur la graine quand elle n'a plus qu'à mûrir. Que de soin la nature se donne pour garder de la graine de liseron, pour en tapisser le sol que nous dédaignons de fouler ! Elle fait tout pour celui qui la laisse triompher seule. (Pl. XV, N° 6.)

On a fait de cette plante l'emblème de l'humilité parce que ses tiges courtes sont couchées sur la terre et disparaissent sous les ronces et les chardons. Il faut une main amie pour produire au grand jour l'humble modestie.

RÉFLEXIONS.

Le vrai humble ne veut point paraître tel ; mais l'être. L'humilité est si délicate, qu'elle a peur de son ombre, et ne peut ouïr nommer son propre nom sans courir le risque de se perdre.

(Esprit de S. François de Sales.)

Un vrai humble est aussi soigneux de cacher son humilité que toutes ses autres vertus, ou plutôt il est humble sans savoir qu'il l'est, et il ne le serait pas du moment qu'il se flatterait de l'être.

(Bourdaloue, *Pensées diverses.*)

LOBÉLIE CARDINALE — AMOUR DU PROCHAIN.

Donnez et l'on vous donnera et on vous servira une bonne mesure, pressée, entassée, qui se répandra par dessus ; car on se servira pour vous de la mesure que vous aurez employée pour les autres. — *Luc* VI, 3, 8,

Les lobélies sont des plantes très-belles pour la plupart, mais que les botanistes anciens ont fort peu connus. Une espèce de ce genre bien remarquable c'est la lobélie cardinale qui croit naturellement aux lieux ombragés de la Virginie et qui a été envoyée du Canada en France d'où elle a été communiquée aux Anglais en 1529. Elle se

1, Lobélie Cardinale — 2, Trèfle — 3, Œillet d'Inde — 4, Noisette — 5, Thym — 6, Rose blanche

Dupuy & Cie, Boult de Sébastopol, 61.

propage ou de bouture ou par l'éclat des pieds en automne ou bien encore de graines. On lui a donné le nom de cardinale à cause du rouge éclatant de ses fleurs nombreuses qui parent les jardins d'Europe en août et septembre. (Pl. XXVI, N° 1)

RÉFLEXION.

On peut définir la charité : un mouvement de l'âme qui la porte à jouir de Dieu.

(S. AUGUSTIN, *liv de la doct. chrét.*)

La charité est la plus grande de toutes les vertus ; elle fait approcher jusqu'au trône de Dieu ceux qui la pratiquent.

(S. CHRYSOSTOME. *Homélies.*)

Celui qui a une vraie et parfaite charité ne se recherche en rien ; mais il désire uniquement que tout tende à la gloire de Dieu. (*L'Imit. de* .J-C. I, 15.)

LUNAIRE — OUBLI.

Cher enfant, honore ton père de tout ton cœur et n'oublie pas les douleurs de ta mère. Souviens-toi que sans eux tu ne serais pas né et rends leur tout ce qu'ils ont fait pour toi. — *Eccl*, 29, 30,

LUZERNE ARBORESCENTE — ÉLOGE DE LA VERTU.

La vertu est le premier des biens, même avec la stérilité ; sa mémoire est immortelle, et elle est connue de Dieu et des hommes. Présente, les hommes l'imitent ; observée, ils la désirent; et, couronnée pour jamais, elle triomphe après avoir obtenu une palme incorruptible. — *Sag.* IV, 1, 2.

La luzerne arborescente est un bel arbrisseau originaire des îles de l'Archipel ; la beauté de son feuillage, qui dure une grande partie de

l'année, la succession presque continuelle de ses fleurs d'un jaune vif, et surtout l'excellente nourriture que ses feuilles fournissent aux troupeaux, doivent attirer l'attention des cultivateurs sur cette espèce trop négligée. Son bois est dur, d'une belle couleur, susceptible de recevoir un beau poli. On l'emploie à faire des manches de couteau et d'autres petits meubles.

MAXIME.

Faire l'éloge de ce qui est bon, c'est enflammer d'une nouvelle ardeur les cœurs qui aiment et recherchent la vertu.

(S. Jérôme, *Lettres*.)

LUZERNE CULTIVÉE — VICE.

Qu'est-ce que votre vie? Une vapeur légère qui paraît un moment et se dissipe presque aussitôt. *Jacq.* IV, 15. — La vie est un fantôme qui fuit dans les ténèbres, et pourtant il s'agite et s'agite en vain. — *Ps.* XXXVIII, 7.

La luzerne cultivée est une plante très-ancienne et qui offre de grandes ressources à l'homme social pour la nourriture et la multiplication des animaux qui font la prospérité de l'agriculture : « Les qualités alimentaires de cette plante, dit Bosc, ne sont contestées par personne, mais il est des cultivateurs qui pensent qu'elle convient mieux aux bœufs et aux vaches qu'aux chevaux et aux brebis : verte et en petite quantité, elle les purge tous et les affaiblit ; verte, en grande quantité, principalement quand elle est chargée de rosée, elle leur donne des indigestions qui les conduisent souvent à la mort, surtout les bêtes à cornes et les bêtes à laine. Ce n'est donc qu'avec une entière prudence qu'il faut laisser les animaux paître en liberté dans la luzerne, surtout au printemps, où les nourritures fraîches leur

sont le plus agréables et en même temps le plus dangereuses. Olivier de Serres qui l'appela *sainfoin* comme on le fait encore en beaucoup de lieux, la qualifie de *merveille de ménage*, en raison de sa prodigieuse fécondité et des nombreux moyens de prospérité qu'elle offre aux cultivateurs. — On a fait de la luzerne l'emblême de la vie, parce-qu'après avoir occupé un terrain pendant plusieurs années, si elle l'abandonne, c'est entièrement et pour toujours.

RÉFLEXIONS.

C'est une grande et très-grande chose que de savoir vivre. Celui-là ne vit pas, qui est enflé par l'orgueil, souillé par la luxure et infesté des autres vices : ce n'est pas vivre, c'est faire honte à la vie, c'est s'approcher de la mort. Souffrir le mal, faire le bien et y persévérer jusqu'à la mort, voilà ce que c'est qu'une bonne vie.

(S. Bernard, *Sermons.*)

A quoi nous servira la plus douce vie, si, par des mesures sages et chrétiennes, elle ne nous conduit pas à une plus douce et plus heureuse mort.

(Fénelon, *Sermons.*)

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. (Bossuet, *Sermons.*)

MANDRAGORE — RARETÉ.

Le cœur de l'homme change son visage soit en bien soit en mal. Cependant vous trouverez difficilement et avec beaucoup de peine un beau visage qui soit la marque infaillible d'un bon cœur. — *Eccl.* XIII, 31, 32.

La mandragore est une plante vivace, formée de plusieurs feuilles radicales, grandes, entières, d'un vert foncé et glabre, formant une large rosette du milieu de laquelle sortent en juin quelques fleurs d'un blanc pourpré. Il leur succède une baie jaunâtre, charnue, de la grosseur d'une pomme. Cette plante est un violent poison qu'on a

beaucoup vanté pour guérir certaines maladies, quoique jamais on n'ait osé en faire usage. On ne cultive cette plante que dans les jardins botaniques.

DE LA MANDRAGORE.

La mandragore est une plante qui fleurit dans l'hiver et qui croît également au milieu des champs, dans les montagnes, aux lieux un peu humides et ombragés de l'Italie, de l'Espagne et du Levant.

La racine grosse et comme velue de cette plante, a paru présenter quelques rapports avec le tronc et les extrémités inférieures du corps humain : on a saisi avec empressement ce rapprochement forcé, et on a bâti là-dessus toutes les fables dont cette plante a été l'objet. Pour la rendre encore plus intéressante, on a prétendu qu'elle poussait des gémissements quand on l'arrachait de terre ; et celui qui était assez courageux pour l'entreprendre devait, pour ne pas se laisser attendrir, se boucher exactement les oreilles : les charlatans savaient d'ailleurs tailler cette racine et lui donner cette ressemblance qui la faisait rechercher ; ils faisaient plus encore ; ils vendaient des racines de bryone pour celles de la mandragore qu'ils mettaient à un prix très-élevé. C'était surtout lorsque la mandragore avait été recueillie sous un gibet, qu'elle jouissait de la plus grande vertu. On la conservait avec soin dans un morceau de linceul, et on croyait que le bonheur de la vie y était attaché. Une plante qui possédait des vertus si merveilleuses ne pouvait pas être arrachée comme une plante vulgaire : des cérémonies étaient indispensables. Il fallait, d'après Théophraste (liv. I, ch. IX), tracer trois fois un cercle avec la pointe d'une épée autour de la mandragore, et qu'ensuite un des assistants arrachât la plante en se tournant vers l'orient, et qu'un autre dansât à l'entour en prononçant des paroles obcènes. On indiquait un moyen plus simple et plus facile à exécuter ; c'était de faire arracher la plante par un chien, moyen déjà indiqué par l'historien Josèphe pour la plante *Baarras*, qui avait la propriété de chasser les esprits malfaisants.

La mandragore n'était pas moins célèbre chez les Germains ; ils faisaient avec ses racines des idoles appelées *Alrunes* pour lesquelles

1, Oreille d'Ours — 2, Marguerites.

Dupuy & Cie Boult de Sebastopol, 61 bis

ils avaient la plus grande vénération et qu'ils consultaient dans leurs situations critiques. Chez les Orientaux, dans la Perse, l'Arabie, cette plante jouissait de bien d'autres qualités merveilleuses : on l'employait pour composer des philtres, opinion qui a passé depuis chez les modernes et où elle était encore en faveur au XVe siècle. Cette plante avait été introduite dans la matière médicale, mais aujourd'hui elle est totalement abandonnée.

RÉFLEXION.

Il y a des choses dans le monde que l'on n'estime que par leur rareté ou par la difficulté de les faire, quoiqu'elles ne soient ni belles ni utiles en elles-mêmes.

(La Rochefoucault.)

MARGUERITE DES PRÉS — CHOISISSEZ VOS AMIS.

Ne choisissez un ami qu'après l'avoir éprouvé, et ne lui accordez pas trop facilement votre confiance. — *Eccl.* VI, 7.

Tout le monde connaît cette belle fleur que l'on rencontre si souvent dans les prés, dans les mois de juin et de juillet. Elle est aussi connue sous les noms de *grande marguerite*, *œil de bœuf*, *grande paquerette*, etc

RÉFLEXION.

Choisissez des amis avec lesquels vous puissiez aimer Dieu, vous détacher du monde et trouver votre consolation dans la vertu.

(Fénélon, *Lettres sur la religion.*)

MARRONNIER D'INDE — LUXE.

Un homme riche était vêtu de pourpre et de lin et donnait tous les jours de magnifiques repas. Et un homme nommé Lazare mendiait couché à sa porte et couvert d'ulcères, souhaitant de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait. Or il arriva que ce pauvre mourut et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et fut enseveli dans les enfers. — *Luc*, XVI, 19-22.

MÉLISSE OFFICINALE — PLAISANTERIE.

Ne riez pas d'un homme dans l'amertume du cœur, car il y a un Dieu qui élève et qui humilie, le Dieu qui voit tout. — *Eccl.* VII, 12.

De toutes les mélisses, l'officinale est l'espèce la plus connue et la plus recherchée pour son odeur agréable et ses propriétés économiques et médicales. Les Latins lui ont donné le nom que les abeilles portent dans la langue grecque, *mélis phullon*, *feuille de miel*, probablement à cause de l'avidité avec laquelle ces insectes recherchent cette plante. La mélisse a été fort renommée, non-seulement par son odeur délicieuse, mais encore pour ses admirables vertus, car elle relève les forces, ranime le courage, fait renaître la gaîté. Voilà comment la jugeaient les Arabes; et le temps qui détruit tout n'a point effacé sa réputation, c'est du moins ce que prouvent les paroles suivantes d'un célèbre poète anglais : « Fuyez, soucis qui troublez ma solitude, fuyez; l'aimable mélisse vient trouver son poète; elle s'avance gaîment et couronne ma tête de ses rameaux parfumés. Chante-moi, me dit-elle, je serai ta récompense. Plante célèbre! je recon-

nais ton souffle vivifiant; il porte dans mon cœur la joie et la sérénité. » (Cowley, *Plant.*)

La mélisse fait la base de cette eau spiritueuse connue sous le nom d'*eau des Carmes* ou de *Mélisse*, très-agréable à respirer.

DE LA PLAISANTERIE.

La plaisanterie est l'art de donner du ridicule aux discours et aux personnes, mais hâtons-nous de dire que c'est un art de très-mauvais goût qui n'est jamais sans danger pour la charité. Il est vrai qu'il peut se borner quelquefois à un badinage fin et délicat que les gens polis et à plus forte raison les amis emploient pour se railler les uns les autres, mais on peut dire que le plus souvent il révolte les esprits bien faits et qu'il devient toujours coupable toutes les fois qu'il s'attache à la religion, ce qui malheureusement n'est pas rare dans le malheureux siècle où nous vivons.

La plaisanterie est une arme à deux pointes et à deux tranchants, si elle ne tue pas elle blesse grièvement. Souvenons-nous donc dans tous nos discours que les choses saintes et tout ce qui est spécialement consacré à Dieu, doit être pour nous l'objet du plus profond respect. En badiner et les tourner en ridicule, ce serait se rendre soi-même infiniment ridicule et méprisable. Les railleries ou le mépris qu'on en feraient seraient des impiétés ou des sacrilèges parce qu'ils rejaillissent sur la Divinité. C'est manquer au maître que d'insulter ou de mépriser ce qui lui appartient.

La raillerie est l'arme favorite du vice. C'est par là que les audacieux contempteurs de la piété se plaisent à l'attaquer. Ils insultent à la simplicité du juste : mais que leur triomphe sera court!.. le temps viendra, et il est peut-être plus proche qu'on ne le pense, où ils détesteront leur aveuglement et leur folie en voyant la différence terrible et désespérante de leur sort éternel et de celui du juste qui était l'objet de leur dérision. Laissons leur donc ce funeste plaisir et gardons-nous bien d'y prendre part. Se faire un amusement de leurs plaisanteries, c'est ce rendre aussi coupable qu'eux, et comme ils ne raillent guère que pour être applaudis, trompons leur attente en

leur opposant un froid et dédaigneux silence qui les oblige eux-mêmes à se taire. Celui qu'une mauvaise honte empêche de témoigner sa juste horreur, trahit lâchement les intérêts de Dieu. Devons-nous être moins zélés pour sa gloire que chacun de vous le serait pour venger la sienne propre, ou celle de sa famille qu'on verrait attaquée?

C'est ce que fit un jour adroitement sentir à l'empereur Théodore saint Amphiloque, évêque d'Icone et grand défenseur de la foi contre les Ariens. Il voyait avec peine que l'empereur favorisait ces ennemis de la divinité de Jésus-Christ, Théodore ayant associé son fils Arcadius à l'empire, il profita de cette occasion pour venir au palais le jour que le prince et son fils recevaient les félicitations de toute la cour. Après avoir salué profondément l'empereur, il s'approcha du jeune Arcadius, qui était assis près de lui sur son trône et lui passant familièrement la main au visage : Dieu te conserve, mon fils, lui dit-il. Toute l'assemblée rougit et Théodore piqué comme d'une insulte qu'on lui faisait en la personne de son fils, commanda qu'on chassât ce vieillard impudent. Saint Amphiloque se retourna vers l'empereur et lui dit avec une respectueuse liberté : « On vous offense, seigneur, lorsqu'on ne rend pas à votre fils le même honneur qu'à vous-même. Croyez-vous donc que le père céleste ne ressente pas aussi vivement l'injure que lui font ceux qui refusent d'adorer son fils et qui blasphèment contre lui en niant sa divinité ? » Théodore comprenant alors la sagesse du saint évêque, le traita avec plus d'honneur et publia peu de temps après des lois sévères contre les Ariens.

A combien de gens du monde, qui se disent chrétiens, ne pourrait-on pas adresser la même leçon ! Tranquilles et indifférents sur tout ce qui regarde Dieu, ils sont pleins de feu sur ce qui les touche. Qu'un impie raille en leur présence ce qu'il y a de plus saint dans la religion, une crainte humaine les rend muets et peut-être même vont-ils jusqu'à s'en divertir. Mais que la raillerie lance sur eux ses traits piquants ; qu'elle ne fasse même que les offenser un peu, c'est alors que toute sensibilité paraît et que leur mécontentement éclate. S'ils aimaient Dieu autant qu'ils s'aiment eux-mêmes, ne prendraient-ils pas également en main ses intérêts ? S'ils le regardaient comme leur père, ne défendraient-ils pas sa gloire indignement outragée, en fermant la

bouche à ces railleurs sacrilèges lorsqu'ils pourraient le faire, ou du moins en leur marquant de l'horreur et du mépris?

Quand l'homme se voit près de la mort, disait un célèbre auteur païen, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a un Dieu et qu'il est homme. S'il avait paru l'oublier dans l'éclat de sa fortune ou dans la vigueur de sa santé, il ne sent que mieux alors toute sa faiblesse et sa dépendance. Au premier signal de la mort, le plus incrédule lève les yeux vers le ciel : il reconnaît le Dieu qui tient en sa main la vie de tous les mortels : il tremble sur un avenir qu'il s'était vanté de ne pas croire et dont il avait peut-être plaisanté souvent; il redoute une éternité dont les portes commencent à s'ouvrir et lui font entrevoir toutes ses profondeurs : il se jette alors dans le sein de son père et de l'auteur de son être. Heureux s'il y répand des larmes qui puissent effacer ses blasphêmes!

Ceux qui dans ce moment terrible où il va être décidé de leur sort éternel, portent l'irréligion jusqu'à vouloir plaisanter encore sur les choses les plus respectables, mettent le comble à leur folie. Ils font consister leur honneur dans tout ce qui achève de les couvrir d'opprobre. Toute plaisanterie dans un homme mourant, comme le dit l'auteur des *Caractères* est loin de sa place; si elle roule sur le chapitre de la religion, elle est funeste. Oh! que c'est une bien grande misère que de donner à ses dépens et à ceux qu'on laisse le plaisir d'un bon mot!

RÉFLEXION.

C'est une des plus mauvaises conditions qu'un esprit peut avoir d'être moqueur.
(FLÉCHIER, *Réflex. sur les car. des hom.*)

MENTHE POIVRÉE — VERTU.

Tout ce qui blesse la vertu est odieux au Seigneur et ne saurait plaire à ceux qui le craignent. La vie de l'homme vertueux,

quoique courte, est toujours bien remplie. — *Eccl.* xv, 13. — *Sag.* iv, 13.

La menthe poivrée est originaire d'Angleterre. On la cultive presque dans tous les jardins pour les usages économiques et médicinaux. Ses tiges sont droites, rameuses, hautes d'environ 1 mètre. Ses fleurs sont petites, purpurines, disposées en épis courts à l'extrémité de la tige et des rameaux.

Cette plante exhale une odeur aromatique très-expansive, camphrée; en sorte que si l'on brise le tissus des feuilles on croit respirer du camphre. Ces mêmes feuilles, lorsqu'on les mâche, impriment à la langue et au palais une chaleur vive bientôt suivie d'une sensation de fraîcheur qui frappe les parois de la bouche et persiste pendant plusieurs minutes.

L'huile volatile de cette plante sert à préparer ces pastilles parfumées qui portent son nom. Ces pastilles favorisent la digestion, dissipent les flatuosités, embaument, rafraîchissent la bouche et calment la soif en se fondant. Dans les voyages, dans les longues courses, dans les parties de chasse, dans les grandes assemblées où l'on n'a pas toujours de l'eau sucrée à sa disposition, on ferait très-bien de se munir de quelques pastilles de menth

RÉFLEXIO S

La vertu est une habitude de vivre selon la raison; et comme la raison est la principale partie de l'homme, il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui puisse être en l'homme.

(Bossuet, *Sermons.*)

Les petites vertus sont comme les violettes, qui se plaisent à la fraîcheur de l'ombre, qui se nourrissent de la rosée, et qui, quoique de peu d'éclat, ne laissent pas de répandre une bonne odeur.

(Esprit de S. François de Sales.)

Pavot _ 2. Millepertuis _ 3. Lavande _ 4. Immortelle (Gnaphale jaune) _ 5. Jasmin de Virginie _ 6. Paquerette (petite Marguer

MILLEPERTUIS — PARDON.

Pardonnez au prochain tous ses torts envers vous, et vos propres fautes vous seront remises lorsque vous en implorerez le pardon. — Si vous ne savez pas pardonner, votre Père céleste ne vous pardonnera point à vous-même. — *Eccl.* XXVIII, 2. — *Marc*, XI, 28.

Il n'est rien de plus vulgaire que le millepertuis. On le trouve partout, dans les lieux incultes, au milieu des haies, dans les bois, au bord des prairies. Ses fleurs exhalent une odeur assez forte ; ses feuilles ont une saveur amère un peu astringente et balsamique. (Pl. XI, N° 2.)

RÉFLEXION.

Si vous vous souvenez combien vous êtes redevable à Dieu, vous n'attendrez pas que votre ennemi vous demande pardon, mais vous le préviendrez et lui pardonnerez de bon cœur, afin que Dieu vous traite comme vous aurez traité votre ennemi.

(SAINT CHRYSOSTOME, *Homélies.*)

MIROIR DE VÉNUS — FLATTERIE.

L'homme qui parle à son ami un langage flatteur tend un filet à ses pieds. *Prov.* XXIX. 5. — Comme on éprouve l'argent dans le creuset et l'or dans le fourneau ainsi l'homme est éprouvé par la flatterie. — *Prov.* XXVII, 21.

La campanule miroir de Vénus est une jolie petite plante, commune dans les champs et les moissons. Sa corolle est plane, ovale et

d'un beau pourpre violet, ce qui lui a valu l'honneur d'être placée parmi les meubles de la toilette de Vénus. On dit que cette déesse ayant un jour perdu un miroir dont l'effet était d'embellir à ses propres yeux la personne qui s'y regardait, un berger le trouva et devint on ne peut plus amoureux de lui-même. Cupidon en fut indigné, il cassa le miroir et en changea les débris en *miroir de Vénus*. La tige de cette plante est anguleuse, souvent très-ramifiée et munie de feuilles nombreuses. On la cultive en terre franche légère. On l'arrose fréquemment et on la sème en place au printemps.

DE LA FLATTERIE.

La flatterie est une profusion de louanges fausses ou exagérées, inspirée à celui qui les donne par un sentiment d'égoïsme ou d'intérêt personnel; ou bien, en d'autres termes, un commerce honteux de mensonges, fondé d'un côté sur l'intérêt et de l'autre sur l'orgueil : c'est l'arme du flatteur. Née parmi les hommes, du besoin qu'ils ont les uns d'être trompés et les autres de tromper, la flatterie est plus ou moins coupable, basse, puérile selon ses motifs, son objet et les circonstances.

Le caractère du flatteur c'est de toujours admirer et de s'extasier. Mais il n'en est pas ainsi de la vérité; au contraire, elle est bien plus simple et plus modeste. Un homme qui dit ce qu'il pense, le dit simplement et avec un air de sincérité qui ôte tout soupçon, mais les admirations et les exclamations des donneurs de louanges doivent paraître suspectes. Les personnes sincères ne prodiguent point les éloges. C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange et de la dispenser avec agrément et avec justice. L'orgueil grossier ne loue que soi-même et on le méprise; la vanité fine et délicate ne loue que pour avoir du retour et on s'en aperçoit; le misanthrope ne loue point parce qu'il n'est content de personne et personne n'est content de lui; le louangeur se discrédite et ne fait honneur ni à lui ni aux autres. L'homme sage loue ce qui mérite d'être loué; c'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur. Une louange délicate et placée à propos fait autant d'honneur à celui qui

la donne qu'à celui qui la reçoit. Le grand Condé alla saluer Louis XIV après la bataille de Sénéf qu'il venait de gagner. Le roi était au haut de l'escalier. Le prince de Condé, qui avait de la peine à monter parce qu'il avait été fort maltraité de la goutte, dit au milieu des degrés : « Sire, je demande pardon à Votre Majesté si je la fais attendre. » Le roi lui répondit : « Mon cousin, ne vous pressez pas ; quand on est chargé de lauriers comme vous l'êtes on ne saurait marcher si vite.

Le compliment qu'un soldat fit à M. de Turenne dut le flatter parce qu'il n'avait aucun des caractères de la flatterie. Un soldat de son armée s'était donné le nom de ce général qui, l'ayant entendu, lui fit entendre qu'il s'en offensait. — « Morbleu ! mon général, lui dit le soldat, si j'avais su un plus beau nom que le vôtre, je l'aurais pris. » — Le maréchal de Villars, l'un des plus grands généraux qu'ait eus la France depuis M. de Turenne, entendit un officier qui disait à un de ses amis : « Je vais dîner chez Villars. » Le maréchal lui dit avec bonté : « A cause de mon rang de général et non à cause de mon mérite, dites M. de Villars. — Monseigneur, lui répondit sur-le-champ l'officier, on ne dit point M. de César, j'ai cru qu'on ne devait point dire M. de Villars. »

Les justes éloges sont le plus noble encouragement du mérite, des talents et de la vertu, et ne peut-on pas même dire qu'ils en sont, dans cette vie, la plus digne et la plus douce récompense après celle de la conscience ? On peut et l'on doit même louer les jeunes gens pour les encourager, mais il faut le faire avec modération pour ne pas les rendre présomptueux : la louange comme le vin augmente les forces quand elle n'enivre pas.

Les louanges outrées et excessives font tort à celui qui les donne et à celui qui les reçoit ; c'est une espèce d'insulte. Ceux à qui on les adresse la sentent, s'ils ont le sens commun, et la punissent d'un souverain mépris. Un flatteur lisait devant Alexandre ce qu'il avait composé de son histoire. Étant arrivé à l'endroit où il le faisait combattre contre une troupe d'éléphants dont on lui en faisait tuer un de chaque coup, Alexandre, transporté de colère, prit le livre, le jeta dans une rivière qu'il passait alors, et menaça l'auteur de l'y faire jeter

aussi, s'il écrivait encore de la sorte. Quelqu'un ayant demandé à l'empereur Niger la permission de réciter devant lui son panégyrique : « C'est se moquer, répondit-il, de faire l'éloge d'un homme vivant et surtout d'un empereur. Ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le flatter afin qu'il récompense. Pour moi, je veux être aimé pendant ma vie et loué après ma mort. »

RÉFLEXION.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

(La Rochefoucault.)

MOMORDIQUE — CRITIQUE.

Pourquoi condamnez-vous votre frère ? Et vous, pourquoi méprisez-vous le vôtre ? Ne savez-vous pas que nous devons tous paraître devant le tribunal de Jésus-Christ ? Chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi. Ne nous jugeons donc plus les uns les autres, mais jugez plutôt que vous ne devez pas être pour votre frère une occasion de chûte et de scandale. — *Rom.* XIV, 10-13.

La momordique concombre d'âne est une plante annuelle qui croît spontanément dans le midi de la France. Sa tige s'élève à un mètre environ et porte des fleurs d'un jaune pâle, auxquelles succèdent des fruits velus, ayant à peu près la forme et la grosseur d'un moyen cornichon. Quand ces fruits sont mûrs, même quelque temps avant cette époque, pour peu qu'on les touche, ils se détachent de leur pédoncule, et jettent avec une grande force au visage de l'indiscret observateur leurs graines mélangées à une liqueur extrêmement amère. Ainsi l'envieuse critique ne respecte personne et distille indistinctement ses amers poisons.

RÉFLEXIONS.

Chacun se fait un tribunal où il juge souverainement de son prochain, avec autant d'autorité et de confiance que s'il avait un privilége particulier d'en user ainsi. Il me semble qu'on serait plus retenu à prononcer ces jugements décisifs, si l'on pensait qu'on se sert ailleurs de la même liberté et de la même rigueur contre nous. (La Rochefoucault.)

La critique fait honneur aux ouvrages auxquels elle s'attache et n'est pas toujours une marque infaillible de la supériorité du censeur ; il est plus aisé de relever les fautes d'autrui que de composer un ouvrage qui en soit exempt ou du moins qui mérite qu'on prenne la peine de les relever.

(Oxenstiern.)

MORELLE DOUCE-AMÈRE — VÉRITÉ.

Soyez ennemis du mensonge : ne parlez jamais aux hommes que le langage de la vérité. — Que la vérité soit la ceinture de vos reins. — *Eph.* IV, 25-VI, 14.

La morelle douce-amère est un arbrisseau sarmenteux dont les fleurs violettes et disposées en cimes se succèdent pendant une partie de l'été, et produisent un effet très-agréable par l'élégance de leurs bouquets au milieu des haies, des buissons et sur le bord des bois. Elle demande une terre un peu fraîche ; on la multiplie par ses nombreux rejetons.

RÉFLEXIONS.

Qu'est-ce que connaître la vérité ? Homme, c'est d'abord te connaître toi-même, t'appliquer à être ce que tu dois être et à corriger ce qui en toi a besoin d'être réformé ; ensuite c'est connaître et aimer ton créateur : car par là seulement tu peux arriver au bonheur qui est ta destination. (S. Augustin, *Man.*)

La vérité est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siège de son empire dans le sein de Dieu... Elle nous découvre tout ce qui est beau, et elle est elle-même le plus beau de tous les objets qu'elle nous découvre.

(Bossuet, *Méditations.*)

Quoi qu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins et qu'il cherche moins à connaître.

(Fléchier, *Oraisons funèbres.*)

MUFLIER — PRÉSOMPTION.

Ce n'est pas quand on prend les armes qu'on doit se glorifier, mais bien quand on les pose. — *III Rois* xx, 11. — Ne vous appliquez point à sonder une multitude de choses inutiles et ne soyez pas scrutateurs de la plupart des ouvrages de Dieu, car un grand nombre de merveilles qui surpassent l'esprit de l'homme sont devant vos yeux. — *Eccl.* III, 24-26.

(Pl. XXV, N° 3.)

MURIER BLANC — PRUDENCE.

Heureux l'homme qui trouve la sagesse et l'homme qui est riche en prudence ! Sa possession vaut mieux que tous les trésors, sa moisson que l'or le plus pur. — *Prov.* III, 13, 14.

Le mûrier blanc est ainsi dénommé à cause de la couleur de son fruit. Son tronc, médiocrement élevé, droit, recouvert d'une écorce rude, épaisse et gercée, se divise en branches éparses, garnies de feuilles un peu en cœur et d'un vert tendre. Son fruit est petit, blanc, très-sucré, et un peu douceâtre. Cet arbre qui s'élève de 15 à 20 mètres peut venir dans toutes sortes de terre, mais il ne fournit pas dans toutes des feuilles d'une aussi bonne qualité : une terre bonne et légère est celle qui lui convient le mieux. On sème les mûres, et quand les plantes sont sorties, on les éclaircit, ayant soin de ne laisser que les plus vigoureuses. — On a remarqué que cet arbre n'épanouit ses bourgeons et ses feuilles que fort tard dans le

printemps et lorsque les dernières gelées blanches ne sont plus à craindre ; aussi, dès la plus haute antiquité, on en a fait le symbole de la prudence.

RÉFLEXIONS.

La prudence est lâche et timide, si elle n'est animée par le zèle de la charité ; et le zèle est indiscret s'il n'est réglé et conduit par la prudence.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant elle ne saurait nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme qui est le sujet du monde le plus changeant.

(LA ROCHEFOUCAULT.)

MYSOTIS — SOUVENEZ-VOUS DE MOI.

Souvenez-vous Seigneur de votre bonté, souvenez-vous de vos miséricordes qui sont éternelles. Ne vous souvenez point de mes fautes, de ma jeunesse et de mon ignorance. Souvenez-vous de moi dans votre miséricorde, souvenez-vous en Seigneur à cause de votre bonté. — *Ps.* XXIV, 6—8.

Souvenez-vous de moi ou bien encore, *ne m'oubliez pas*, *aimez-moi comme je vous aime*, tels sont les noms donnés à une jolie petite plante vivace qui croît sur le bord des eaux et dans les marais. La tige haute de trente centimètres environ porte d'avril en août des fleurs petites, bien ouvertes, d'un bleu céleste, fort jolies, et un épi roulé en crosse à leur extrémité. Ce sont les Allemands qui ont donné de pareils noms à cette charmante petite miniature. On raconte que deux fiancés qui devaient être mariés le lendemain, se promenaient au coucher du soleil sur les bords du Danube; la fiancée aperçut une touffe de *Wergismein-nicht*, elle désira l'avoir pour fixer, en la conservant, le souvenir de cette belle soirée ; le fiancé en voulant la cueillir tomba dans le fleuve, et sentant ses forces l'abandonner, oppressé, étouffé par l'eau,

il rejeta sur le rivage la touffe de fleurs qu'il avait arrachée en voulant se retenir, puis il disparut sous les flots pour toujours; et on avait traduit cet adieu par ces mots, qui sont restés le nom de la fleur Wilgiss-mein-nicht, *ne m'oubliez pas*.

On peut se servir des différentes espèces de myosotis pour orner les endroits frais et humides des jardins, ainsi que les bords des pièces d'eau et de ruisseau; elles produisent un effet très-agréable au milieu de la verdure des gazons. (Pl. XIII, N° 3.)

RÉFLEXION.

Le mérite d'une action augmente souvent par les circonstances et par les motifs de celui qui la fait; c'est ce qui est cause que celui qui donne peu, donne quelquefois plus que celui qui donne beaucoup.

(FLÉCHIER, *Réflexions sur les caractères*).

MYROBOLAM — PRIVATION.

Dieu est mon soleil, il est mon bouclier; il nous donnera la grâce et la gloire. Il ne privera pas de ses biens ceux qui marchent dans l'innocence. — *Ps.* LXXXIII, 12, 13.

MYRTE — AMOUR.

Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et tout homme qui aime est né de Dieu et il connaît Dieu. Celui qui n'aime point ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour. — *I Jean*, IV, 7, 8.

Le myrte est un arbrisseau peu élevé, à rameaux nombreux et flexibles et chargés de feuilles dures, permanentes et d'un vert lui-

sant. Ses jeunes feuilles ainsi que les sommités des rameaux ont une teinte rouge. On en possède plusieurs variétés qui se multiplient de graines, boutures et rejetons. Elles aiment le soleil et l'eau dont il faut même leur donner un peu l'hiver, autrement elles perdraient leurs feuilles et peut-être périraient. Ces arbrisseaux prennent aisément toutes les formes que on veut leur donner en les tondant au ciseau. Tout le monde sait que cet arbrisseau était consacré à Vénus. Mais les auteurs, dit M. James de Saint-Hilaire, ne sont pas d'accord sur la raison qui fit consacrer le myrte à cette déesse ; quelques-uns ont crû qu'au moment de sa naissance et lorsqu'elle séchait ses beaux cheveux au bord de la mer, ayant été aperçue par des satyres, elle se déroba à leurs regards en se cachant sous des myrtes (Ovid., *Fast.*, liv. IV) ; d'autres ont pensé que c'était parce qu'elle se couronna de feuilles de myrte après sa victoire sur Junon et Pallas.

DU MYRTE.

Le myrte est un des plus charmants arbrisseaux que la nature ait produits. Son doux parfum, ses fleurs d'un blanc d'ivoire, son feuillage brillant qui forme comme des guirlandes, l'avaient fait consacrer, comme nous l'avons dit plus haut, à Vénus. Qui pourrait s'endormir dans un bosquet de myrtes, sans avoir à son réveil la tête, le cœur et tous les sens émus de leur senteur mystérieuse et suave ! Mentor se hâta d'arracher Télémaque de cette île fameuse où croissait le myrte, emblème de l'amour.

Il en est qui prétendent que la jeune Myrsine, qui joignait à la beauté une force extraordinaire, avait vaincu plusieurs fois à la course des jeunes Athéniens. Ceux-ci, jaloux d'une telle rivale, lui donnèrent la mort. Minerve qui l'aimait, la métamorphosa en un arbrisseau que les Grecs nommèrent *Myrsine* et *Myrtos*, par allusion au nom de la jeune Athénienne.

Dans la fête des tabernacles, les Hébreux mêlaient les rameaux du myrte avec des branches de dattier et d'olivier qu'ils portaient à la main. En Grèce, on adorait Vénus sous le nom de Myrtie ; à Rome,

son temple était environné d'un bouquet de myrte. Quand elle sortit du sein des eaux, les Heures lui présentèrent une guirlande de fleurs et une couronne de myrte : elle prit celle-ci et dédaigna les autres.

Chez les Romains, le myrte était consacré au petit triomphe de l'ovation, et alors il était dédié à Vénus guerrière et victorieuse, parce qu'on croyait que c'était elle qui avait inspiré les Sabines, lorsqu'après leur enlèvement, elles furent se jeter entre les bataillons de leurs époux et de leurs pères, pour empêcher une sanglante bataille. On accordait cette plante aux généraux qui, par le pouvoir de la persuasion, par le charme de l'éloquence et sans presque employer la force, avaient heureusement terminé leurs entreprises. Le triomphateur marchait à pied, en pantoufles, accompagné de joueurs de flûte et couronné de myrte. La flûte était regardée comme l'instrument de la paix et le myrte comme l'arbrisseau de Vénus qui, plus qu'aucune autre divinité, avait en horreur la violence et la guerre. Lorsque Scipion eut vaincu les Corses, il rentra dans Rome en triomphateur, avec une couronne de myrte sur la tête, et depuis cette époque il ne parut plus dans les jeux publics sans cet ornement. Enfin, ajoutons pour terminer, que l'éloge du myrte est répété par les poètes de tous les siècles ; aujourd'hui même cet arbrisseau, quoique dépouillé de ses brillantes chimères, n'en est pas moins recherché, les qualités qui l'ont mis en réputation chez les anciens étant toujours les mêmes. Heureusement les charmes de cet arbrisseau ont fait disparaître ces recettes médicamenteuses qui en flétrissaient l'éclat.

RÉFLEXIONS.

Ce n'est que dans les romans que l'amour donne à l'âme des sentiments généreux et la porte à de grandes actions; l'histoire et l'expérience nous apprennent également les fautes et les bassesses impardonnables qu'il a fait faire aux plus grands hommes.

(Oxenstiern.)

L'amour flatte pour perdre, et, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. (Fénelon.)

Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on peut en dire, c'est que dans l'âme c'est une passion de régner ; dans les esprits c'est une sympathie, et dans les corps c'est une envie cachée de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères. (La Rochefoucault.)

NARCISSE DES POÈTES.

Un homme qui a les biens de ce monde et qui voyant son frère dans la détresse lui ferme son cœur et ses entrailles, comment aurait-t-il en soi l'amour de Dieu. — N'avons-nous pas tous le même père ? N'est-ce pas le même Dieu qui nous a créés ? Pourquoi l'un de nous regarderait-il son frère avec mépris? — *I. Jean* III, 17. — *Malac* II, 10.

Parmi toutes les liliacées d'Europe, le genre narcisse est sans contredit le plus nombreux en espèces, le plus brillant par l'élégance de ses fleurs, et le plus recherché par les belles variétés que produit la culture. Quand les narcisses se rencontrent dans les campagnes, c'est la fête aimable du printemps; quand ils fleurissent dans nos parterres; c'est encore le printemps couronné de fleurs. La floraison successive de leurs différentes espèces prolonge le plaisir de nos jouissances. Au retour des frimats, ils nous suivent dans nos appartements d'hiver; ils les parfument par la suavité de leur odeur; ils y répandent la gaîté par la pureté de leur couleur, par la forme gracieuse de leur corolle; ainsi dans les campagnes comme dans nos jardins, dans la saison des fleurs comme dans celles des frimats, presque toujours les narcisses sont sous nos yeux. (Pl. XVIII, N° 4).

DU NARCISSE DES POETES.

Le narcisse des poètes est une plante bulbeuse qui croît naturellement dans nos prés et sur le bord des ruisseaux. En mai elle se pare de charmantes fleurs, naturellement inclinées par leur pédoncule, d'une odeur suave, d'une blancheur parfaite que relève la petite couronne pourpre ou d'un jaune d'or à son bord. On cultive beaucoup cette fleur dans les jardins, où elle a produit de nombreuses variétés, soit en doublant sa corolle, soit en variant la couleur de son limbe intérieur. C'est à cette fleur que l'imagination se plait à rapporter la fable suivante :

Jadis vivait dans les montagnes de la Grèce un jeune chasseur fils de Céphise et de Liriope; la nature s'était plu à le parer de tous les charmes et de toutes les grâces, mais elle avait probablement négligé son cœur qui resta invulnérable contre toutes les attaques dirigées contre lui. En vain les nymphes les plus belles s'empressèrent de lui être agréables, il n'en écouta point. Echo, fille de l'Air et de la Terre, se voyant méprisée par lui se retira dans les grottes, dans les montagnes, dans les forêts, où elle sécha de douleur, au point qu'il ne lui resta plus que la voix. Jupiter, touché de son malheur, la changea en rocher. Les parents de Narcisse, effrayés de cette indifférence, consultèrent le célèbre devin Térésias, qui leur répondit que leur fils conserverait sa froideur tant qu'il ne se verrait pas, mais une fois qu'il aurait perdu son indifférence il mourrait.

Un jour Narcisse venant de la chasse s'assit pour se reposer sur le bord d'une fontaine dont les eaux limpides répétaient les images des objets d'alentour. Le jeune chasseur baisse la tête et aperçoit dans les ondes sa figure que l'amour, pour se venger de sa froideur, avait parée de tous les charmes de la beauté. Narcisse devint si épris de lui-même, qu'il ne put plus retirer les yeux de dessus cette image chérie ; consumé sur la place par une passion insensée, les dieux, pour mettre fin à ses gémissements et à ses larmes, le changèrent en Narcisse.

On prétend même qu'après sa mort, Narcisse ne se guérit pas de sa malheureuse passion, et qu'en traversant la barque fatale il redemandait encore son image aux ondes enflammées du Styx. Les Euménides, témoins de ce lugubre spectacle, décidèrent que l'égoïsme est la plus triste et la plus funeste des fureurs ; depuis ce jour elles couronnèrent leur front terrible de fleurs de narcisse.

RÉFLEXION.

L'égoïsme est le vice auquel on s'abandonne
Quand, subordonnant tout à ses seuls intérêts,
Dans l'amour de soi-même on abonde à l'excès :
Celui qui s'aime tant n'est aimé de personne.

(MOREL-VINDÉ, *Morale de l'enfance.*)

1 Nymphœa Nelombo _ 2 Soleil _ 3 Muflier.

Imp. par Jacquet Mr Milan aîné, rue Caumartin 65 Paris

NARCISSE DES PRÉS — ESPÉRANCE TROMPEUSE.

L'espérance du pervers est comme la poussière que le vent emporte, comme l'écume légère poussée par la tempête, comme la fumée que le vent dissipe et comme la mémoire d'un hôte d'un jour qui s'éloigne. — L'herbe de la prairie verdira-t-elle sans rosée? Le jonc peut-il croître sans eau? Et cependant cette fleur, sans être arrachée, sèche avant l'herbe des champs. Voilà le sort de ceux qui oublient le Seigneur; ainsi périt l'espoir de l'impie; ses espérances seront renversées. — *Sag.* v, 15. — *Job.* viii, 11.

Le narcisse des prés croît, souvent en abondance, sur les coteaux, dans les forêts de l'Europe méridionale, en France, en Espagne, en Italie, etc. Sa fleur, d'un jaune pâle, paraît en mai, et sort inclinée, d'une spathe mince, ouverte sur le côté. — Cette plante est aussi connue sous les noms de *Ayault*, *porillon*, *fleur de coucou*, *narcisse jaune*, etc.

RÉFLEXION.

Si les espérances que nous formons pour notre salut, ne sont pas fondées sur la parole de Dieu, elles sont fausses et trompeuses : en vain nous nous promettons à nous mêmes ce que Dieu ne nous promet pas. (La Rochefoucault.)

NÉLOMBO — SAGESSE.

C'est de Dieu qu'émane toute sagesse; elle est en Dieu de toute éternité. — La sagesse est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent; heureux l'homme qui y demeure fortement attaché. — Cultivez-la comme celui qui laboure et qui sème, et attendez le temps de la moisson. — *Eccl.* i, 1. — vi, 19. — *Prov.* i, 7.

Le nélombo originaire de l'Inde est une plante qui se fait remarquer par la beauté de ses fleurs, dont chacune ressemble à une belle rose.

Sa tige haute de deux mètres environ est de la grosseur du doigt et ressemble à un guêpier et contient jusqu'à trente fèves un peu saillantes, placées chacune dans une loge séparée. La fleur est deux fois plus grande que celle du pavot; elle est toute rose et répand au loin une odeur délicieuse d'anis et de cannelle. Sa racine est plus épaisse que celle d'un fort roseau et a des cloisons comme la tige : elle sert de nourriture à ceux qui habitent près des marais, ou elle croît spontanément et en abondance. Cette plante si connue dans l'ancienne Egypte est célèbre aujourd'hui dans la religion des Chinois; leurs brames la vénèrent parce qu'ils croient qu'elle sert de trône à la déesse Coamin. Les Indiens la représentent à la main de plusieurs de leurs dieux ainsi que les Egyptiens. Un végétal qui sert de trône à la sagesse éternelle qui couronne les dieux et sert de sceptre à l'intelligence suprême devait être le symbole de la sagesse. (Pl. XXV, N° 2.)

RÉFLEXIONS.

Il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant.
(BOSSUET, *Oraisons funèb.*)

Heureux l'homme qui se dépouille pour être revêtu, qui foule aux pieds sa vaine sagesse pour posséder celle de Dieu.
(FÉNELON, *Réflexions.*)

NÉNUPHAR BLANC — ÉLOQUENCE.

La parole éloquente est un rayon de miel, elle est la joie de l'âme et la santé du corps. — *Prov.* XVI, 24.

C'est dans les plus beaux jours de l'année qu'il faut voir cette superbe plante flottant sur les lacs, sur les rivières, ou sur un tranquille ruisseau, avec ses belles feuilles d'un vert satiné et ses fleurs d'une blancheur éclatante qui contraste avec l'or des étamines.

D'une racine épaisse, vigoureuse, revêtue d'écailles brunes, naissent des feuilles larges, arrondies en forme de cœur, attachées à des

pétioles qui s'allongent jusqu'à la surface des eaux. Les fleurs partent de la même souche et s'annoncent par un gros bouton enfermé dans les divisions du calice. Ce bouton s'entrouve peu à peu et la fleur se développe sur trois rangs de pétales, d'un blanc de neige, renfermant un nombre immense d'étamines avec des filaments et de longues anthères couleur d'or.

Dès que les nénuphars se montrent, la surface de l'eau cachée sous leurs grandes et belles feuilles, se convertit en un parterre, dont les fleurs le disputent en beauté aux lis et aux roses de nos jardins; si elles n'en ont point toujours le parfum, elles l'emportent souvent par leur grandeur, par leurs teintes d'or, d'azur ou d'argent, qui brillent sur leur corolle : ici tout semble se réunir pour ajouter aux plaisirs des yeux la jouissance du sentiment. A la vue de ce vaste bassin d'une eau tranquille, tout couvert de fleurs, que sillonne la nef légère, et sur lequel se promène une troupe brillante d'oiseaux aquatiques, quelle douce sénérité pénètre l'âme du spectateur ! Avec quelle grandeur se montrent dans leurs variétés les œuvres du Créateur! Que de jouissances perdues pour celui qui n'étudie ces belles fleurs qu'isolément et loin de leur lieu natal!

RÉFLEXIONS.

La véritable éloquence est concise; elle s'exprime en peu de paroles dont la simplicité, l'ordre et la vivacité font tout l'agrément; c'est elle seule qui a le secret de s'attirer l'estime des petits et la bienveillance des grands.

(Oxenstiern.)

La véritable éloquence est celle du bon sens, simple et naturelle : celle qui a besoin de figures et d'ornements n'est fondée que sur ce que la plupart des hommes ont des lumières fort courtes et ne font qu'entrevoir les choses.

(Mme de la Sablière.)

NOISETIER — RÉCONCILIATION.

Hâtez-vous de vous réconcilier avec votre adversaire pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur que peut-être votre

adversaire ne vous livre au juge et que le juge ne vous livre à son ministre et que vous ne soyez envoyé en prison. *Math.* v, 5

Le noisetier est un arbrisseau d'une taille moyenne dont la tige droite, tachetée, se divise en rameaux flexibles. Les feuilles sont ovales, arrondies, dentelées et un peu pubescentes. Les chatons mâles sont réunis trois ou quatre au même point d'intersection ; ils se montrent vers la fin de l'hiver bien avant les feuilles. Les fruits portent les noms de *noisettes* ou d'*avelines* . Ce dernier nom lui vient du territoire de la ville d'*Avella* ou *Abella* dans la Campanie, où les noisettes sont excellentes. cet arbre croît abondamment dans les haies, dans les bois, au bord des taillis, au nord comme au midi de la France. (Pl. XXVI, N° 4.)

Mercure fit un jour présent à Apollon, d'une lyre faite avec une écaille de tortue; le dieu de la poésie lui donna en échange une baguette de coudrier qui avait la vertu de réconcilier les ennemis les plus acharnés dès qu'on les en touchait. Un jour qu'il se promenait sur le mont Cythéron, il rencontra deux serpents qui se battaient; pour éprouver sa baguette il la jeta entr'eux. Aussitôt les reptiles cessèrent leur combat et s'entortillèrent autour de la verge, de manière que la partie la plus élevée de leur corps formait un arc. Mercure voulut depuis porter ainsi son caducée dont il fit le symbole de la paix. Il y ajouta deux aîles pour indiquer à la fois le dieu de l'éloquence et du commerce.

DU NOISETIER COMMUN.

Si nous comparons le noisetier commun aux autres grands arbres de nos forêts, nous le trouverons bien petit. Nous le préférons cependant sous beaucoup de rapports. Il ne porte point une tête qui se perd dans les nues, mais sa tige peu élevée se divise en branches touffues, inclinées, qui nous offrent, aussi bien que les arbres très-élevés, des ombres basses, des bosquets de verdure, des retraites solitaires : leurs rameaux flexibles se prêtent plus aisément à la main qui veut en cueillir les fruits. Les fleurs n'ont point d'éclat, mais avec quel plaisir on les voit paraître, quand vers la fin de l'hiver, elles nous annoncent le

retour du printemps! que de titres en faveur de cet arbrisseau! que de fois il a excité une aimable rivalité dans une jeunesse qui se dispute la possession de ces fruits! Il a été le témoin de nos premières jouissances; c'est notre ancien ami. Les premières émotions seront toujours chères à l'homme sensible et les objets qui les lui rappellent ne peuvent lui être indifférents. Telle est la cause de ce charme secret attaché aux plantes que d'ancien plaisirs ont mises en rapport avec nous.

Les Romains connaissaient anciennement les noisettes et en faisaient beaucoup de cas. Le noisetier, d'après Virgile, croissait au bord des bois, sous l'ombrage de l'orme. « Asseyons-nous ici entre ces ormes mêlés de coudriers. » (Virgile, *Eglog.* v.) Ailleurs, le coudrier est l'arbre que chérit de préférence la bergère Phyllis; et le coudrier tant qu'elle continuera à l'aimer, l'emportera toujours, aux yeux de Corydon sur le myrthe et le laurier. (Virgile, *Eglog.* vii.)

Si l'homme s'en était tenu à ces peintures riantes, à ces tableaux animés de la simple nature, on n'aurait point à lui reprocher d'avoir mêlé de dangereuses erreurs à la vérité; mais guidé par l'amour du merveilleux, il a cherché à persuader que le coudrier possédait des propriétés occultes. L'on a cru pendant un certain temps, que ses rameaux flexibles avaient la faculté de s'incliner vers la partie de la terre qui renfermait des sources d'eau ou des métaux : de là l'invention de cette fameuse baguette divinatoire, employée avec profit par les charlatans et les empiriques.

Le coudrier est plus utile à l'économie domestique qu'à la médecine, cependant les noisettes donnent une huile douce, agréable, anodine, légèrement odorante qui peut remplacer l'huile d'amandes douces. Les racines de l'arbrisseau contiennent dans leur écorce un principe astringent, faiblement fébrifuge.

La grosse aveline qu'on obtient par la culture paraît au dessert sur les meilleures tables; elle accompagne ordinairement les amandes à coque tendre, les raisins de Malaga et les figues de la Provence. Les confiseurs les recouvrent de sucre, et en font d'agréables dragées.

Le noisetier est propre à plusieurs usages domestiques, son bois

est recherché par les ébénistes et par les vanniers; il fournit des tasses, des étuis, des petits cerceaux, des claies, etc.

RÉFLEXION.

La réconciliation avec nos ennemis qui se fait au nom de la sincérité, de la douceur et de la tendresse, n'est qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre et une crainte de quelques mauvais évènements.

(La Rochefoucault.)

NOIX DE SERPENT — IMPIE.

Malheur à vous, hommes impies qui avez délaissé la loi du Dieu très-haut! Tout ce qui est de la terre retournera à la terre, ainsi les impies tomberont de la malédiction dans une ruine éternelle. — *Eccl.* XLI, 12-13.

La noix de serpent dont le nom véritable est *ahouai*, est un arbrisseau qu'on rencontre souvent à Cayenne et aux Antilles, et qui produit un fruit vénéneux excitant le vomissement. L'écorce de l'arbre est un drastique violent que les naturels emploient pour se purger. Les mêmes naturels emploient le fruit de l'ahouai pour en orner leurs jarretières, leurs tangas ou leurs ceintures, afin d'entendre le bruit que font ces noyaux secs, lorsqu'ils se heurtent les uns contre les autres, ce qui remplace pour eux les grelots.

MAXIMES.

Il n'y a qu'un petit nombre de gens bien instruits qui reconnaissent que la vaine et trompeuse félicité des impies est la plus grande marque de la colère de Dieu sur eux.

(Saint Augusitn, *Sermons.*)

Il n'y a rien que l'impie ne profane et dont il n'abuse.

(Boudaloue, *Pensées diverses.*)

La prospérité des impies n'a jamais passé à leur descendants,

(Massillon, *Petit-Carême.*)

ŒILLET DE DIEU — CRAINTE DE DIEU.

Qu'il est grand celui qui a trouvé la sagesse et la science! Mais il n'est pas au-dessus de l'homme qui craint le Seigneur. La crainte de Dieu surpasse toutes choses. Heureux l'homme qui a reçu le don de la crainte de Dieu! celui qui la possède à qui sera-t-il comparé! — *Eccl.* xxv, 13-15.

L'œillet de Dieu ou agrostème est une très-belle plante couverte sur toutes ses parties d'un duvet blanc, épais, cotonneux, au milieu duquel brillent des fleurs élégantes, rouges dans leur milieu, blanches à leur contour et quelquefois tout à fait rouges ou blanches; elles sont très-rapprochées et resserrées presque en ombelles. Elle croît dans les prairies élevées, sur les montagnes, dans les contrées méridionales. Au rapport de Villars les feuilles de cette plante sont employées par les paysans des Alpes en place de charpie pour étancher le sang des blessés.

MAXIMES.

Celui qui a la crainte du Seigneur est semblable à une ville bâtie sur un roc élevé entouré de remparts inexpugnables, et dont le seul aspect déconcerte et fait trembler les ennemis.

(Saint Ephrem, *Discours ascétiques.*)

Il n'y a de vraie liberté et de joie solide que dans la crainte de Dieu et une bonne conscience.

(*L'Imit.* de J.-C. iv, 18.)

Il faut craindre Dieu par amour et non pas l'aimer par crainte.

(*Esprit de St François de Sales.*)

ŒILLET DES FLEURISTES — AMOUR SINCÈRE.

Mes enfants, n'aimons ni de paroles ni de langue, mais par les œuvres et en vérité. Par là nous connaissons que nous som-

mes enfants de la vérité et en présence de Dieu nous sentirons nos cœurs persuadés. — *I. Jean.* III, 18, 19.

Nous voici au déclin de l'été; un des plus beaux ornements de la saison, c'est l'œillet, nouvelle fleur de l'été; il représente par sa durée, sa force, sa variété, sa vivacité, son éclat, toute la vigueur de la jeunesse, après qu'elle a perdu les roses fragiles de l'adolescence. L'œillet est une des fleurs dont le fleuriste fait sa gloire et les nuances d'un bel œillet peuvent tenir lieu de l'univers à l'homme amateur qui croit bien que tout l'univers s'en occupe. Bénis soient les goûts simples et le bonheur innocent que la Providence y attache. Le cœur des gros œillets a quelquefois facilité de furtifs messages. Il a pu cacher des billets. La malheureuse Antoinette, au Temple, en a reçu un de cette manière. Quelque âme compatissante avait sans doute voulu consoler l'infortunée prisonnière ou favoriser son évasion. Mais Dieu seul pouvait la soustraire à nos exécrables tyrans; il ne voulut pas faire ce miracle.

Nous devons l'œillet au bon roi René d'Anjou, ce Henri IV de la Provence. Clindon raconte que du temps de la Fronde, sous la minorité de Louis XIV, le grand Condé détenu à Vincennes, adoucissait l'ennui de sa captivité en cultivant des œillets.

RÉFLEXION.

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer vos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens. (La Rochefoucault.)

ŒILLET BLANC — FIDÉLITÉ.

Celui qui est fidèle dans les petites choses l'est aussi dans les grandes et celui qui est injuste dans les petites l'est aussi dans les grandes. — *Liv.* XVI, 10.

L'œillet blanc, appelé aussi l'œillet superbe, est une des plus belles

1 Œillet des Poëtes — 2. Jasmin d'Espagne — 3. Grenadille — 4. Onagre — 5. Réséda

Fac-simile gravé et imprimé en couleurs par Pagson Brevté de S. M. l'Empereur, rue Galande à Paris

espèces de son genre, et le nom qu'elle porte ne peut lui avoir été donné que par l'admiration qu'auront excitée l'excellence de son parfum et la beauté de sa fleur. Sa tige est ramifiée vers le sommet, ses fleurs sont disposées en un corymbe lâche, d'un rose pâle ou tout à fait blanches. Cette plante croît dans les bois, les prés couverts, les montagnes, dans les Pyrénées et les Alpes. J.-J. Rousseau écrivait à M. de la Tourrette en lui envoyant l'œillet superbe qu'il avait recueilli à Monquin, dans un pré sous ses fenêtres : « Avez-vous l'*œillet superbe*? Je vous l'envoie à tout hasard ; c'est réellement un bien bel œillet et d'une odeur bien suave quoique faible... Il ne devrait être permis qu'aux chevaux du soleil de se nourrir d'un pareil foin. »

RÉFLEXION.

La fidélité qui paraît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance. C'est un moyen de nous élever au-dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes.

(La Rochefoucault.)

ŒILLET DES POÈTES — DÉDAIN.

N'avons-nous pas tous le même père? N'est-ce pas le même Dieu qui nous a créés? Pourquoi l'un de nous regarde-t-il son frère avec mépris. — *Malact*, 11, 10. — L'abeille est petite entre les insectes volants, et néanmoins son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus doux, — *Eccl.* xi, 13.

Les fleuristes cultivent dans leurs jardins l'œillet barbu, ou l'œillet des poètes que l'on trouve beaucoup dans la forêt de Villers-Cotterets quoiqu'il ne soit encore cité que des provinces méridionales. C'est une plante indigène qui n'a point d'odeur, mais dont les fleurs réunies en un faisceau épais, terminal, d'un rouge foncé et quelquefois blanches ou piquetées de rouge, simples ou doubles, produisent un assez bel effet. Nous ne savons trop pourquoi on a fait de cette plante le symbole du dédain. Est-ce parce que son joli nom nous rappellerait le dé-

dain que l'on a quelquefois pour quelques poètes? C'est ce que nous ne pensons pas. On multiplie ces œillets de graines que l'on sème au printemps pour repiquer les jeunes sujets en mars, ou bien encore de boutures, de marcottes et d'éclats.

DU DÉDAIN.

On a considéré le dédain sous deux aspects, à savoir : comme dénotant un sentiment qui nous empêche de nous familiariser, ou qui nous éloigne des personnes que nous croyons au-dessous de nous par la naissance, les biens où les talents ; ou bien comme le résultat de la fierté ou de l'amour-propre qui nous rend dédaigneux à l'égard de ceux que nous regardons comme nos inférieurs.

On peut dire en général que le mépris éloigne les cœurs et que l'estime les concilie. Il est vrai que nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons et que nous estimons, mais nous aimons toujours ceux qui nous admirent et qui nous estiment. Si l'estime ne fait point d'ingrats, le mépris fait des ennemis et souvent des ennemis irréconciliables. Les hommes pardonnent quelquefois la haine mais jamais le mépris.

Si nous pouvions nous estimer mutuellement, il n'y aurait que de la douceur dans la société. L'inclination malheureuse que nous avons à témoigner, le peu de cas que nous faisons des personnes qui ne sont pas vraiment dignes de mépris est la source de presque tous les désordres et des maux qui y règnent. De là naissent les médisances malignes, les satires mordantes, les manquements injurieux qui produisent à leur tour les haines mortelles, les longues inimitiés et les vengeances funestes.

C'est, dit Labruyère, une chose monstrueuse que le goût et la facilité que nous avons de railler, d'improuver et de mépriser les autres et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous importunent et nous méprisent. Mettons-nous un moment à la place de celui à qui nous voulons faire une offense et nous ne l'offenserons pas. L'oubli de cette sage maxime et le désir que nous avons de nous élever au-dessus des autres, nous inspirent le penchant que nous

avons à mépriser, et si nous aimons à nous comparer, ce n'est guère que pour nous préférer. C'est de là que naît ce mépris qui se nomme insolence, hauteur ou fierté, selon qu'il a pour objet nos supérieurs, nos inférieurs ou nos égaux. Il ne convient à personne d'être fier et méprisant : avec ses semblables c'est sottise, avec ses supérieurs c'est folie et avec ses inférieurs c'est ridicule.

Il n'est que trop ordinaire de mépriser ceux qui sont pauvres et d'estimer les gens à proportion de leurs richesses. Faut-il s'étonner si les riches surtout ont tant de mépris pour ceux qui sont dépourvus des biens de la fortune? Les personnes qui sont prodigieusement, mais nouvellement enrichies, ne sauraient s'imaginer qu'il puisse y avoir d'autre mérite et méprisent la noblesse, l'esprit, la science et tous les avantages auxquels les richesses n'ont pas prêté leur éclat.

Les conditions basses où le commun des hommes se trouvent placés par la providence, les fonctions serviles ou laborieuses qu'ils exercent dans la société ne les dégradent point et doivent au contraire les rendre précieux et estimables quand ils s'en acquittent bien. Louis XII, lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans, apprit qu'un gentilhomme de sa maison avait maltraité un paysan. Il ordonna qu'on ne servît point de pain à ce gentilhomme, mais seulement de la viande. Ayant su qu'il en murmurait, il le fit appeler et lui demanda qu'elle était la nourriture la plus nécessaire. L'officier lui répondit que c'était le pain. « Eh! pourquoi donc, dit le prince avec sévérité, êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main?

C'est quelquefois parmi les gens mal élevés une espèce de bel air de paraître mépriser les femmes et d'en dire beaucoup de mal, comme si les vertus, les talents et les belles qualités de l'esprit et du cœur n'étaient pas des deux sexes. Une dame, entendant un jeune étourdi qui méprisait le sexe, dit aux personnes qui étaient avec elles. « Ce jeune homme n'a-t-il point de mère? »

Un préjugé encore très-répandu surtout parmi les femmes et qui montre bien de la petitesse d'esprit, c'est de faire moins de cas d'une personne parce qu'elle n'a pas la taille aussi belle ou la figure aussi avantageuse qu'une autre. Le mérite, accompagné de ces qualités ne

prévient sans doute que mieux en sa faveur, mais cesse-t-il d'être estimable parce qu'il en est dépourvu? Loin d'y être toujours attaché, n'arrive-t-il pas même qu'il en est séparé le plus souvent, comme si la nature, jalouse de ses dons aimait à les partager?

Le diamant tombé dans la boue n'en est pas moins précieux et la poussière que le vent élève jusqu'au ciel n'en est pas moins vile ; conconcluons donc maintenant tout ce que nous venons de dire par les belles paroles de l'Ecriture que nous avons données au commencement de cet article, et surtout efforçons-nous de les graver au fond de notre cœur. Ne louons donc pas un homme pour sa bonne mine et ne le méprisons point parce que son extérieur n'a rien qui le relève. «L'abeille est petite entre les insectes volants et néanmoins son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus doux.»

RÉFLEXIONS.

On loue quelquefois les choses passées pour blâmer les présentes et pour mépriser ce qui est, ou estimer ce qui n'est plus. (Mme DE LA SABLIÈRE.)

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés. (LA ROCHEFOUCAULT.)

OLIVIER — PAIX.

Vivez en paix si cela se peut et autant qu'il est en vous avec toutes sortes de personnes. — Ceux qui vivent selon les choses de l'esprit éprouvent les choses de l'esprit; or, l'amour des choses de la chair est la mort, et l'amour des choses de l'esprit est la vie et la paix. — *Rom.* XII, 15. — XIII, 5, 6.

L'olivier jouit d'une très-grande réputation depuis un grand nombre de siècles, mais ce n'est point à l'élégance de son port qu'elle le doit ; ses rameaux tortueux et en désordre n'ont rien de gracieux ; ce n'est point non plus à un feuillage sans ombrage, composé de

feuilles étroites d'un vert foncé ou grisâtre, ni à la beauté de ses fleurs, petites et sans odeur. Cette huile précieuse, fournie par l'enveloppe de ses fruits, lui a, seule, attiré cet empressement avec lequel il a été accueilli chez toutes les nations dont le climat leur en a permis la culture, au grand regret de celles qui ne peuvent jouir de cet avantage.

On distingue deux sortes d'olivier, celui d'Europe dont nous allons parler, et l'olivier odorant que les Chinois cultivent beaucoup dans leurs jardins, à cause de l'odeur extrêmement agréable de ses fleurs avec lesquelles ils aromatisent le thé.

DE L'OLIVIER D'EUROPE.

L'olivier sauvage abonde sur les collines de la Numidie, de la Grèce et de la Sicile. Privé d'une nourriture suffisante, il est ordinairement petit, grêle, tortueux, d'un aspect triste et agreste. Perfectionné par la culture, il devient plus régulier, plus élevé, plus beau. Sa tige, revêtue d'une écorce lisse et cendrée, se divise en rameaux nombreux, garnis de feuilles opposées. Les fleurs sont blanches, petites ; le fruit est un drupe ovale, charnu, dont la pulpe succulente entoure un noyau très-dur, à une ou deux semences.

La connaissance de l'olivier et de ses usages remonte jusqu'à la plus haute antiquité. Les livres sacrés, les historiens, les poètes, les vieux naturalistes, en font mention. Dans l'Évangile, l'olivier et la vigne sont souvent les sujets de comparaisons tantôt douces et gracieuses, et tantôt sublimes, ainsi que d'un grand nombre d'admirables paraboles. L'olivier était alors d'autant plus utile que les anciens ne pouvaient se passer de l'huile qu'il produit, car ils n'ont pas connu l'usage du beurre qu'ils n'employaient que dans la composition d'onguents et de drogues médicinales. La Genèse nous dit que la colombe lâchée par Noé après le déluge, revint avec un rameau d'olivier. L'Ecclésiaste fait croître ce bel arbre dans les champs de l'Asie : *Quasi oliva speciosa in campis.*

Homère fait une description touchante de l'olivier, dont il compare la chute à la mort du jeune Euphorbe. « Comme un bel olivier, ten-

dre arbuste, cultivé par une main habile en un lieu solitaire où jaillissent d'abondantes eaux, porte au loin son heureux feuillage, et, balancé tour à tour par l'haleine de tous les vents, se blanchit déjà de fleurs, quand un tourbillon impétueux arrivé soudain, le déracine et l'étend à terre : ainsi l'illustre fils de Panthus est immolé par Ménélas, qui se hâte de lui enlever ses armes. » (*Iliade*, chant XVII.)

Suivant les mythologues, l'olivier fut porté d'Égypte dans l'Attique par Cécrops. D'autres prétendent qu'Hercule, après ses glorieuses expéditions, en fit présent à la Grèce, qu'on le planta sur le mont Olympe, et que ses rameaux servirent à couronner les vainqueurs aux jeux de l'Elide. On connaît la fameuse contestation de Minerve et de Neptune devant Jupiter et le triomphe de la déesse de la sagesse, qui avait fait sortir du sein de la terre un olivier couvert de fleurs et de fruits.

Cet arbre n'était pas moins en honneur chez les Romains. Selon Pline, il était défendu de le faire servir à des usages profanes ; on ne permettait pas même de le brûler sur les autels des dieux.

L'olivier était regardé comme l'heureux emblème de la paix et de la concorde. A l'aspect d'un simple rameau d'olivier, présenté par l'ennemi vaincu, les phalanges grecques ou romaines arrêtaient leur marche, et l'aimable paix, ce doux présent du ciel, ce ferme appui des empires, succédait aux alarmes et à l'horreur des combats. On allait implorer l'assistance d'un peuple ami ou même inconnu en portant à la main des branches d'olivier.

On croit généralement que les Phocéens qui fondèrent Marseille environ 600 ans avant Jésus-Christ, y apportèrent l'olivier et la vigne, qui de là se répandirent dans les Gaules et dans l'Italie. Il y a dans Pline un passage qui s'accorde assez bien avec cette tradition. Cet auteur assure que, sous le règne de Tarquin l'Ancien, il n'y avait point encore d'olivier en Europe, ni même sur les côtes d'Afrique. L'olivier croît spontanément et en grande abondance dans les montagnes de l'Atlas ; on y récolte les olives sauvages, et dans quelques endroits on en retire une huile très-estimée. Cet arbre fleurit au printemps ; ses fruits sont mûrs en automne et on les récolte dans le mois de novembre. Il produit, comme tous les arbres cultivés, un grand nombre

de variétés de fruits qui diffèrent par la forme, la grosseur et la qualité. On obtient une huile très-fine des olives cueillies avant qu'elles soient mûres, mais en moindre quantité. Les olives fraîches sont d'une amertume et d'une âcreté insupportables, qu'on leur fait perdre en les lessivant. Le bois de l'olivier est dur, veiné, susceptible d'un beau poli, et sa racine est agréablement marbrée. Il est bon pour le chauffage ; on en fait des manches de couteaux, des tabatières, des boîtes et autres ouvrages d'ébénisterie. Les anciens l'employaient à faire des statues. Tout le monde connaît les usages multipliés de l'huile d'olive.

RÉFLEXIONS.

Comment peut-on avoir la paix avec soi-même, quand on est en guerre avec Dieu ?

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

La vraie joie n'est que dans la possession de Dieu, et la possession de Dieu ici-bas, ne se trouve que dans la soumission à la foi et dans l'obéissance à la loi.

(FÉNELON, *Réflexions.*)

ONAGRE BISANNUELLE — INCONSTANCE.

L'homme qui ne sait pas prendre son parti est comme une vague que le vent agite et pousse ça et là. — *Jac.* I, 6.

De la racine fibreuse et charnue de l'onagre s'élève une tige feuillée, un peu rameuse, haute de 50 à 60 centimètres, garnie de feuilles ovales d'un vert foncé et remarquable par une nervure blanche qui les traverse dans leur longueur. Ses fleurs sont jaunes et durent à peines 24 heures, mais elles se succèdent journellement et répandent le soir une odeur suave. Sa racine a une saveur douce oléracée, elle contient une grande quantité de principe muqueux nutritif. Quand elle est jeune, on peut la manger en salade comme la raiponce. Cette

plante est originaire de la Virginie, d'où elle aurait été transportée en Europe en 1614. (Pl. IX, N° 4.)

RÉFLEXION.

Il y a une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit ou de sa faiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui, et il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses. (La Rochefoucault.)

OPHRISE ARAIGNÉE — ADRESSE.

Dieu dans sa sagesse a dispersé ses ouvrages dès le commencement : il en a dirigé toutes les parties dès leur origine et il les a fondés pour les siècles des siècles. Il les a ornés pour jamais, et aucun n'a langui, ni défailli, ni manqué à sa destination. Aucun n'arrêtera la marche d'un astre pour toujours. — *Eccl.* XVI, 26, 28.

Les ophrises offrent les plus grandes ressemblances avec les orchis, mais les premiers présentent de plus dans l'ensemble de leurs pétales des figures qui ne se trouvent que très-rarement dans les orchis. C'est ainsi que l'œil abusé quelquefois par les formes, croit voir dans quelques-unes de ces fleurs la forme d'une abeille, d'un gros bourdon, d'une araignée, et quelquefois aussi celle d'un jeune enfant, ou d'un petit singe dont les quatre membres sont étalés. L'ophrise araignée offre une racine composée de deux ou trois bulbes, sa tige est droite, haute de 25 à 30 centimètres. Ses feuilles sont lisses et placées sous la base de la tige. Cet ophrise dont la fleur épanouie a quelque ressemblance avec une araignée, croît en France dans les bois et les pâturages montagneux. On la trouve dans les environs de Paris, à St-Maur, au bois de Boulogne, etc.

Arachné, fille d'Idmon de la ville de Colophon, prétendit un jour surpasser Minerve dans le talent de broder sur toile et sur tapisserie.

La déesse vint la voir sous la figure d'une vieille et la trouva occupée à filer et à ourdir la trame d'une étofle très-fine. Elle se fit alors connaître et accepta un défi qu'Arachné eut la témérité de lui proposer. Minerve commença a représenter plusieurs histoires différentes sur la toile avec un art admirable. Arachné prit la navette et travailla avec plus de délicatesse encore. Minerve outrée de dépit de se voir vaincue par une mortelle, brisa le métier et les fuseaux de sa rivale. Arachné se pendit de désespoir, mais Minerve la changea en araignée dont l'ophrise nous offre l'image. Depuis ce temps elle a tissé sa toile avec autant d'adresse qu'avant sa métamorphose.

RÉFLEXIONS.

C'est une louable adresse de faire recevoir doucement un refus par des paroles civiles qui réparent le défaut du bien qu'on ne peut accorder.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

La souveraine habileté consiste à bien connaître le prix des choses et l'esprit de son siècle.

(LA ROCHEFOUCAULT.)

OPHRISE MOUCHE — ERREUR.

Mes chers frères, si quelqu'un d'entre vous s'éloigne de la vérité et que quelqu'un l'y fasse rentrer, qu'il sache que celui qui ramènera un pécheur des voies de l'égarement sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés. — *Jacq.* v, 19, 20.

La racine de l'ophrise mouche est ordinairement composée de deux bulbes, d'où s'élève une tige haute de 15 à 20 centimètres, feuillée à sa base et presque nue à sa partie supérieure. Son nom spécifique est *Myodes*, mot qui exprime la ressemblance de sa fleur avec une mouche. Cette plante a en effet tellement la forme de ces insectes, ou plutôt d'une abeille a ailes étendues, avec les couleurs qui lui sont propres,

qu'on prendrait cette plante pour une tige nue sur laquelle reposent ces insectes. La couleur des fleurs est un mélange de pourpre ou de rouge, de jaune, de vert et de blanc. (Pl. XXI, N° 6.)

Cette plante fort curieuse fleurit dans la belle saison et croît sur les collines boisées, à Meudon, à Buc, à Chevreuse, à Fontainebleau.

RÉFLEXIONS.

Les erreurs ont quelquefois un aussi long cours dans le monde que les opinions les plus véritables, parce qu'en prenant ces erreurs pour des vérités, on embrasse aveuglément tout ce qui les entretient et l'on rejette ou on néglige tout ce qui pourrait les détruire.

(La Rochefoucault.)

Les erreurs se suivent; elles naissent les unes des autres.

(S. Chrysostome, *Homélies*.)

Toute erreur est fondée sur quelqne vérité dont on abuse.

(Bossuet, *Preface sur l'Apocalypse*.)

ORNITHOGALE A OMBELLE — PARESSE.

Paresseux va vers la fourmi, considère ses voies et deviens sage. Elle n'a ni chef, ni modérateur, ni maître. Elle prépare sa nourriture dans l'été et ramasse sa provision durant la moisson. Paresseux jusques et quand seras-tu couché? Quand te réveilleras-tu de ton sommeil? La pauvreté fondra sur toi comme un homme armé et la misère comme un ravisseur. — *Prov.* vi, 6, 9. — Le paresseux est pour tout le monde un objet de dégoût; chacun en parle avec mépris. — *Eccles.* xxii, 1.

L'imithogale à ombelle est une fort jolie plante qui offre des fleurs disposées en élégant parasol d'un blanc virginal en dedans et d'un beau vert bordé d'un liseré blanc en dehors ; aussi dès quelle se développe, au milieu des prés et des champs, la campagne semble-t-elle, par l'abondance de cette plante, convertie en un vaste parterre. Mais l'on n'en jouit guère que pendant une quinzaine de jours et pour quelques instants de la journée. Ses fleurs s'ouvrent à onze heures et se referment à trois. C'est cette paresse à s'épanouir qui lui a fait don-

ner le nom de *Dame de onze heures*. Elle est très-connue dans les Pyrénées ; elle croît partout, dans les champs, dans les jardins et même sur les hautes montagnes.

RÉFLEXIONS.

De tous nos défauts, celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord c'est la paresse. Nous nous persuadons qu'elle tient toutes les vertus possibles et que sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions. (La Rochefoucault.)

La paresse emprunte souvent le nom de repos et croit par là se mettre à couvert du juste blâme qu'elle mérite.

(Oxenstiern.)

ORNITHOGALE PYRAMIDALE — PURETÉ.

La volonté de Dieu est que vous soyez saints et purs... Car Dieu ne vous a pas appelés pourètre impurs mais pour être saints. — *Thess.* iv, 3, 5. — Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. *Math.* v, 8.

L'ornithozale pyramidale est une plante vivace que l'on ne rencontre que dans les contrées les plus chaudes de l'Europe, tel que le Portugal, etc., et que son élégance a fait admettre dans quelques jardins. Les tiges ont de 25 à 30 centimètres et se terminent en juin par un épi de fleurs blanches et en étoile. L'éclatante blancheur de ces fleurs lui ont fait donner les noms vulgaires *d'épi de lait* et *épi de la Vierge*; c'est aussi pour cette raison qu'on en a fait l'emblème de la pureté.

RÉFLEXION.

L'homme a deux ailes pour s'élever au-desus des choses de la terre, la simplicité et la vertu. (*L'Imitation de J.-C.* ii, 4.)

OXALIS ALLELUIA — JOIE.

Ne livrez pas votre âme à la tristesse et ne vous affligez pas vous-mêmes en vos pensées. La joie de l'homme est la longueur de ses jours. — *Eccl.* XXX, 22, 23.

L'oxalis alleluia est une jolie petite plante vivace, originaire de nos bois dont elle tapisse les pelouses de ses fleurs blanches ou pourprées; les feuilles naissent des racines et sont attachées à de longs pétioles et sont composées de trois folioles en sens renversé d'un vert pâle. Cette oxalis est une de ces plantes dormeuses dont les folioles se ferment tous les soirs et se rabattent sur le pétiole, les pétales se contournent sur eux-mêmes comme avant la floraison; tout se réveille avec le retour du soleil et la plante reprend son premier état. On lui a donné le nom d'alleluia parce qu'ordinairement on la trouve en fleurs vers le temps des fêtes de Pâques. On la nomme aussi *surelle*, *oracle de Pâques*.

RÉFLEXIONS.

La vraie joie ne peut procéder que de la paix intérieure, et cette paix ne provient que du témoignage d'une bonne conscience.

(ESPRIT DE S. FRANÇOIS DE SALLES.)

Dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins.

(BOSSUET, *Sermons.*)

OZIER FRANC — FRANCHISE.

Les lèvres menteuses sont en abomination au Seigneur, mais ceux qui agissent avec vérité lui sont agréables. — *Prov.* XII, 22.

Le saule osier jaune connu sous le nom *d'osier franc*, *d'amarinier*, se reconnaît à la belle couleur jaune de ses rameaux que l'on coupe

assez généralement chaque année pour en faire des liens et autres ouvrages de vannerie. Les feuilles sont lancéolées, les supérieures blanchâtres en dessous, à dentelures lâches. On a fabriqué avec les aigrettes de ses semences un papier grossier. Quelques fabricants ont essayé de les mêler avec du coton dans les étoffes grossières ou de les faire entrer dans les coussins, mais ces aigrettes sont trop courtes et manquent d'élasticité. On peut dire la même chose des autres espèces d'osier. C'est sans doute à cause de son nom d'osier *franc* qu'on en a fait le symbole de la franchise et que le peuple dit en proverbe *franc comme un osier*. Il croît naturellement sur les bords de nos rivières.

DE LA FRANCHISE.

La franchise exprime, comme la naïveté et la sincérité, cet état de l'homme qui exclut toute dissimulation et ne trahit jamais la vérité. Il est donc visible que sous ce rapport elle devient une qualité très-précieuse, alors surtout qu'elle est réfléchie et raisonnée, qualité d'autant plus recherchée qu'elle est rare.

On peut dire avec certitude que les personnes qui se font un jeu et une habitude de manquer de franchise, dans les petites choses s'exposent à en manquer dans les grandes; l'habitude rend aisé et même agréable ce qu'on fait d'abord avec peine et avec répugnance. Craignez donc de contracter un vice qui vous ferait haïr et mépriser non-seulement du Seigneur, mais des hommes. Car le monde, tout faux et tout corrompu qu'il est, ne saurait s'empêcher de rendre hommage à la droiture, et ceux mêmes qu'elle a offensés finissent par l'admirer. On déteste les fourbes et les cœurs doubles, mais on estime les hommes droits et sincères, mais on aime la candeur et la franchise. Une chose pourtant qui est à craindre, c'est que la franchise, à moins qu'elle ne soit dirigée par la prudence et par la politesse, ne fasse rougir les autres. Combien de gens qui pour vouloir être sincères et vrais, sont impolis et grossiers ou mordants et satiriques! Un jeune poète vint montrer à Lulli un prologue qu'il avait composé pour un opéra et lui demanda ce

qu'il en pensait. Ce dernier, l'ayant lu, lui dit qu'il n'y trouvait qu'une lettre de trop. L'auteur, flatté de ce qu'il croyait un éloge, le pria de lui indiquer l'endroit. « C'est, répondit Lulli, dans ces mots, *fin du prologue* la dernière lettre de *fin*.

Bien que la franchise soit une excellente qualité et qu'elle exclue toute dissimulation, ce n'est pas là pourtant une raison pour ne jamais user de celle-ci dans certaines circonstances. La dissimulation n'est pas toujours une action mauvaise ni blâmable, souvent au contraire il est de la sagesse de dissimuler ce que l'on pense et de ne pas dire tout ce que l'on sait, et c'est alors une dissimulation louable et qui fait partie de la prudence. C'est elle qui sans le secours du mensonge fait cacher ses sentiments aux curieux qui voudraient les pénétrer, qui tait la vérité qui déplairait, lorsque les circonstances n'exigent pas qu'on les fasse connaître, et qui couvre enfin des voiles du silence, quand la justice ou la charité le demande, ce qu'elle sait des défauts et des intérêts du prochain.

Gardez-vous dans toute votre conduite d'avoir cet amour outré et farouche de la vérité, qui dégénère en humeur cynique et qui ne la montre que sous un dehors révoltant, le défaut est d'autant plus difficile à corriger qu'on s'en fait gloire. Quand on le reproche à ceux qui l'ont, ils répondent qu'ils sont ainsi faits et qu'ils ne sauraient dire que ce qu'ils pensent. Mais ignorent-ils donc qu'on se doit les uns aux autres des égards et des ménagements ? Il n'y a point d'homme, quelque mérite qu'il ait, qui ne fût fort mortifié, si on lui disait tout ce qu'on pense de lui. La discrétion est à l'âme ce que la pudeur est au corps. Un excès de franchise est une indécence contre la nudité.

Cependant il vaudrait encore mieux être franc et trop véridique que fourbe et dissimulé. Mais il y a un milieu à tenir et l'homme poli saura presque toujours le trouver. Il saura éviter adroitement de dire des véritées désagréables ou tâchera de les adoucir, persuadé que dans des bagatelles on ne doit la déclaration de ses sentiments qu'à ses amis, encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand besoin qu'on la leur fasse. Mais dans quelque cas que ce soit il n'aura jamais recours à cette perfide et trompeuse dissimulation. Les grandes âmes qui connaissent tout le prix de la franchise, préfèrent à des amis qui

les flattent des ennemis même qui leur diront la vérité. Philippe, roi de Macédoine qui estimait dans les autres une sincérité qu'il n'avait pas, assistait à la vente de quelques esclaves dans une posture indécente. L'un d'eux l'en avertit : « Qu'on mette cet homme en liberté, dit Philippe, je ne savais pas qu'il fût de mes amis.

MAXIME.

L'honnêteté et la sincérité dans les actions égarent les méchants et leur font perdre la voie par laquelle ils peuvent arriver à leurs fins, parce que les méchants croient d'ordinaire qu'on ne fait rien sans artifice.

(La Rochefoucault.)

PAQUERETTE DOUBLE — AFFECTION.

L'esprit de la sagesse se plaît en trois choses qui sont approuvées devant les hommes ; la concorde des frères, l'amour des proches, et un mari et une femme qui n'ont qu'un cœur et qu'une âme. — *Eccl.* xxv, 1, 2.

En passant de nos prés dans nos jardins, la gentille paquerette soumise à l'art a perdu son innocence; mais ses charmes n'ont fait que changer de forme et n'en sont pas moins attrayants. Ses fleurs ont doublé et se sont parées de mille diverses nuances. Lorsqu'une noble châtelaine voulait autrefois donner une preuve publique d'affection à son chevalier, elle l'autorisait à faire graver une marguerite double sur son armure.

DE LA PAQUERETTE DE BOMARSUND.

Nous avons parlé, dans l'introduction de cet ouvrage, des jouissances que l'étude des fleurs procurait à notre esprit et à notre cœur, et nous avons cité, pour appui, les noms de quelques hommes illus-

tres tels que Cuvier, J.-J. Rousseau et plusieurs autres qui tous ont fait de ces aimables créatures leur étude de prédilection. Nous sommes heureux aujourd'hui de rapporter ici, et au même sujet, un fait dernièrement arrivé à un général de nos jours dont le nom se rattache à un brillant succès remporté sur les Russes par les Français et les Anglais. Nous voulons parler du général d'Hugues, commandant une des brigades dirigées contre Bomarsund, au mois d'août 1854, et qui peut revendiquer avec raison une part de ce beau fait d'armes qui nous a valu la prise de cette forteresse.

Quelques jours avant l'arrivée des troupes alliées, les Russes, selon leur habitude, brûlèrent et ravagèrent tous les environs de Bomarsund, et se retirèrent dans cette immense fortification et dans les tours qui en étaient les sentinelles, pour se défendre avec ce courage et cette opiniâtreté qu'on sait généralement leur reconnaître. La division expéditionnaire, à peine débarquée, le siége commença régulièrement, les troupes placées pour compléter l'investissement dressèrent leurs tentes, et celle du général d'Hugues se trouva, comme par hasard, à mesure que les travaux avançaient, dans un jardin appartenant à un lieutenant-colonel russe où tout avait été saccagé et détruit, à l'exception d'un kiosque qui avait dû faire les délices de cet officier, et qui seul était resté debout au milieu de ces ruines, la maison de campagne ayant été sacrifiée comme les autres.

Un jour que le général réfléchissait, dans ces lieux, sur le deuil de bien des familles, ses regards s'arrêtèrent tout à coup sur une toute petite fleur qui semblait se cacher et dont on apercevait à peine quelques rayons argentés de sa brillante corolle. Le général s'avance aussitôt et reconnaît en elle une jolie petite marguerite qui venait à peine d'éclore et dont la tige avait échappé, comme par miracle, à la ruine de tout le jardin. Mais quelle surprise pour le général ! La joie de J.-J. Rousseau retrouvant sa pervenche bien-aimée dans une herborisation, ne fut pas plus grande que la sienne, car il a toujours eu pour cette plante une affection toute particulière, sans doute parce qu'elle lui rappelle quelques circonstances frappantes de l'âge heureux de son enfance ou de sa brillante carrière militaire. Tous les soins furent aussitôt donnés à cette charmante créature qui devint dès ce

moment l'objet des attentions les plus grandes du général et des recommandations les plus sévères pour que personne n'y touchât. Le matin et toutes les fois que le noble général sortait de sa tente, la gentille paquerette frappait ses regards et semblait lui dire d'un ton suppliant : *Sauvez-moi, vous le pouvez ; seule de toutes les fleurs de ce jardin j'ai échappé à la mort, voudriez-vous m'anéantir* ? Le soir, quand le général revenait dans sa tente, à son retour des ambulances ou des tranchées, la paquerette frappait encore ses regards et lui tenait le même langage.

Cependant le siége fait de rapides progrès, deux tours sont déjà en notre pouvoir. Bomarsund, complètement cerné, est attaqué vigoureusement, et la résistance devenant inutile, la garnison demande à capituler et se rend à discrétion aux alliés.

Le but de l'expédition était atteint, l'armée s'apprête à retourner en France. Mais que va devenir maintenant notre petite fleur, abandonnée à elle-même et tout à fait délaissée, elle ne recevra désormais plus de soins, sa brillante corolle rafraîchie chaque jour par la main du général va dépérir et sécher dans peu de jours; ou bien quelque main indiscrète va l'arracher cruellement à sa tige. Le général enivré des succès ne pense sans doute plus à elle; mais détrompons-nous! Non. elle n'est pas oubliée, la gentille paquerette est la fleur favorite de son noble protecteur; elle a de plus humblement demandé l'existence, il faut qu'elle lui soit accordée; il faut qu'elle vive encore, qu'elle soit à l'abri de tout danger et c'est le général qui va la protéger. En effet, lorsque l'ordre de se rembarquer fut arrivé, le général recueillit la fleur avec beaucoup de précautions, la plaça dans une de ses cantines et lui prodigua tous les soins possibles pendant une traversée qui fut de plus de 1,400 mille, la petite marguerite débarqua d'abord à Cherbourg, d'où elle fut transportée à Paris où nous l'avons vue et où elle fut encore l'objet des attentions les plus grandes. Mais hélas! la gentille fleur ne pouvant sans doute supporter les douleurs de l'exil, dépérit sensiblement malgré tous les soins possibles et enfin elle mourut. Sa tige subsista cependant quelques mois encore, mais à l'approche de l'hiver, elle sécha complètement aux grands regrets du général et de toute sa famille.

Nous avons cru devoir rapporter ce fait à nos lecteurs pour leur prouver une fois de plus que l'étude des fleurs est celle des grandes âmes et qu'elle fait goûter les jouissances les plus douces à tous ceux qui s'y livrent avec tant soit peu d'attention. Nous venons de voir le général d'Hugues sous les murs de Bomarsund ; or, au milieu des dangers et des fatigues de toute espèce nous savons positivement que c'est en face du choléra qui décimait ses troupes dont il est admiré et surtout sincèrement aimé, il est heureux de trouver un moment en rentrant dans sa tente pour voir et cultiver sa petite fleur, sa gentille paquerette. Il faut donc que l'étude des fleurs soit bien attrayante, et qu'elle captive grandement, puisque le guerrier au milieu des périls comme au jour du repos ne dédaigne pas, ou plutôt est heureux de s'y livrer. Quant à ceux qui ne penseraient pas comme nous, nous leur citerons en remontant aux régions les plus élevées, parmi les natures d'élite que le ciel n'envoie que de siècles en siècles, les noms de l'immortel empereur Napoléon Ier arrosant des touffes de violettes à Sainte-Hélène et le grand Condé cultivant des œillets à Chantilly, ce qui suffira sans doute pour les convaincre et leur montrer que les passions comme les vertus des grands hommes se ressemblent toutes.

MAXIME.

O toi qui a placé tes affections dans le monde, réfléchis à ta fin. La route que tu tiens est pernicieuse, elle est pleine d'écueils.

(Saint Augustin, *Manuel.*)

PAQUERETTE SIMPLE — INNOCENCE.

Qui habitera dans le tabernacle du Seigneur et qui reposera sur sa montagne sainte? Celui qui marche dans l'innocence et qui pratique la justice. Celui qui dit la vérité dans son cœur et qui ne cache pas l'artifice dans ses paroles. — *Ps.* xiv, 1 — 3.

La paquerette ou petite marguerite est une jolie petite plante qui embellit au loin les champs et les prés par ses nombreuses fleurs. C'est

une des premières filles du printemps et qui semble demeurer dans une perpétuelle enfance. Amusement de l'âge heureux dont elle est l'emblème, cette plante se multiplie sur le moindre gazon et ne présente aucun danger à la petite main sans expérience qui la cueille sans adresse. Ses feuilles ovales et en spatule, forment sur la terre une jolie rosette, au milieu de laquelle s'élève une hampe de quatre à cinq pouces, terminée par une jolie petite fleur à disque d'or entourée de rayons argentés. On ne cultive guère dans les jardins que ses variétés à fleurs doubles ou prolifères, offrant un grand nombre de nuances. On la multiplie au printemps par l'éclat de ses touffes.

DE L'INNOCENCE.

Il n'est rien de plus parfait et de plus pur qu'une âme innocente; l'innocence étant dans les enfants l'ignorance du mal et dans les hommes la simplicité des mœurs, la pratique du bien et le témoignage d'une bonne conscience. En d'autres termes l'assemblage de toutes les vertus dans le cœur humain, ou du moins l'exclusion de tous les vices hors de l'âme, voilà l'innocence. Or, comme il n'y a que les personnes qui ont des principes religieux bien arrêtés et qui pratiquent en vrai chrétien notre divine religion, qui puissent conserver en leur âme l'innocence du premier âge, il faut donc donner à chacun ces principes, sitôt que son intelligence pourra les comprendre, c'est-à-dire habituer de bonne heure les enfants à la ppatique des devoirs religieux en les remplissant avec eux. On trouvera dans la pièce suivante de Mme Anaïs Ségalas, un modèle de la simplicité avec laquelle on doit parler aux enfants :

Que de brillantes fleurs tu cueilles
Enfant sur le sentier des bois!
Leurs tiges et leurs mille feuilles
Se pressent dans tes petits doigts.
Sur les gazons verts des allées
Sais-tu qui répand ces bouquets?
Et dans ces bois, dans ces vallées
Te sème de si beaux jouets?

Celui qui fait toutes ces choses,
C'est Dieu. De son palais du ciel,
C'est lui qui nuance les roses,
Et donne aux abeilles leur miel;
C'est lui qui fait croître la plume
De tes serins au faible essor;
A l'oranger qui te parfume
C'est lui qui suspend des fruits d'or.

C'est lui, toujours lui qui t'envoie
Les bleuets semés dans les blés,
Qui donne au ver sa longue soie,
Au rossignol ces chants perlés.
C'est lui qui fait le corps si frêle
Des papillons frais et jolis,
Et qui pose encore sur leur aile
Ces points de nacre et de rubis.

Son ciel est tout plein de merveilles
Là, sont des vierges, blanches sœurs,
Qui volent comme des abeilles,
Des saints aux manteaux de vapeurs,
Des voix qui chantent des louanges
Des bienheureux, que sais-je, moi!
De purs esprits, de jolis anges,
Tous petits enfants comme toi.

Mais eux du moins ils sont dociles
On obéit au paradis :
Leurs jeux sont choisis et tranquilles;
Si jamais des larmes, des cris
Troublaient la divine demeure;
Parmi les grands saints, on dirait,
Chassez-nous cet enfant qui pleure
Et le bon Dieu se fâcherait.

Tu sais bien ta petite amie
Elle est comme eux près du Seigneur;
Sitôt après s'être endormie
Elle a fui comme une vapeur;
Plus loin que le soleil qui brille,
Que la lune, que les éclairs,
Que la planète qui scintille,
Que l'arc-en-ciel qui peint les airs.

Parmi ses compagnes nouvelles
Elle est bien heureuse à présent!
Ainsi qu'un ange elle a des ailes,
Puis une auréole d'argent.
Et parfois quand elle est bien sage,
Le bon Dieu lui permet encor
D'aller jouer dans un nuage,
Ou bien dans une étoile d'or.

L'enfant obéissant comme elle
En mourant s'envole dans l'air ;
Mais il tombe, s'il est rebelle
Chez les hommes noirs de l'enfer.
Là, d'un ton rude, on le commande,
S'il veut jouer on le punit.
La leçon qu'on donne est si grande
Que jamais il ne la finit.

Tu frémis n'est-ce pas? prends garde:
Sois bien sage, car c'est affreux.
Obéis-moi, Dieu te regarde;
Les saints et les vierges des cieux
Sous un nuage qui les voile,
Quand tu pleures viennent te voir;
Et je sais que dans chaque étoile
Des anges se cachent le soir.

Mme Anaïs Ségalas.

MAXIME.

Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime.

(La Rochefoucault.)

PATIENCE — PATIENCE.

Mes frères, persévérez dans la patience jusqu'à l'avénement du Seigneur ; vous voyez que le laboureur, espérant recueillir le fruit précieux de la terre, attend patiemment jusqu'à ce qu'il reçoive les pluies du printemps et de l'automne ; vous aussi, soyez doux, patient, et affermissez vos cœurs, car l'avénement du Seigneur est proche. — *I Jacq.* v, 7, 8.

La patience ou rumex patience habite particulièrement les prairies, les bois humides, les bords des ruisseaux. Sa racine pousse une tige cannelée, haute d'environ 60 centimètres et quelquefois beaucoup plus. Ses fleurs sont petites, nombreuses et verdâtres. Ce rumex est cultivé dans les jardins comme plante usuelle et médicinale. On a fait de cette plante le symbole de la patience en jouant sur son nom qui est homonyme.

MAXIMES.

La patience est de toutes les vertus la plus difficile à pratiquer ; mais elle le serait encore bien davantage si elle n'était soutenue par l'espérance.

(Oxenstiern.)

La vertu de la patience est celle qui nous assure le plus de la perfection, et s'il la faut avoir avec les autres, il faut aussi l'avoir avec soi-même.

(Esprit de S. François de Sales.)

La patience fortifie la foi, amène la paix, aide la charité, instruit l'humilité, attend la pénitence et la pratique, régit la chair, conserve l'esprit, réprime la langue, retient la main, surmonte les tentations, détruit les scandales, consacre le martyre, console les pauvres, diminue les maux, réjouit les fidèles, rend recommandables les serviteurs à leurs maîtres, est aimable dans les enfants, louable dans les jeunes gens, vénérable dans les vieillards ; enfin, admirable dans toute condition, en tout sexe et en tout âge.

(Tertullien, *Du liv. à sa femme.*)

PAVOT SOMNIFÈRE — SOMMEIL.

Le Seigneur a fait et l'oreille qui entend et l'œil qui voit. N'aimez pas le sommeil de peur que la pauvreté ne vous accable ; ouvrez vos yeux et vous serez rassasié de pain. — *Prov.* xx, 12, 13.

Indigène de l'Orient, le pavot somnifère est aujourd'hui cultivé partout. Ses fleurs varient dans toutes les nuances : on en voit de blanches, de roses, d'un rouge pourpre, de panachées ; d'autres dont les bords se colorent de rose, de violet, ou d'un rouge plus ou moins vif sur un fond blanc. La connaissance de ce pavot ainsi que sa culture, remonte à une époque très-reculée. Emblème du sommeil, il ornait l'entrée du palais de Morphée ; c'était avec cette plante que ce dieu touchait ceux qu'il voulait endormir : la déesse des moissons était représentée tenant une faucille d'une main, et une poignée d'épis et de pavots de l'autre. Homère, dans l'*Iliade*, compare un jeune guerrier mourant à un pavot dont la tête est inclinée sur sa tige (Pl. XI, N° 1.)

MAXIME.

Si vous cherchez le vrai repos qui vous est promis après cette vie, vous le goûterez avec beaucoup de douceur dès à présent, et même parmi les plus amères tribulations de ce monde.

(S. Augustin, *De catech. rudibus.*)

PÉLARGONIUM A LA ROSE — PRÉFÉRENCE.

Il n'est pas bien de faire acception de personne dans le jugement. Ceux qui disent à l'impie : tu es juste, seront maudits des peuples et abhorrés des tribus. Ceux qui condamnent les méchants seront loués, et la bénédiction viendra sur eux. — *Prov.* xxiv, 23, 24.

PELARGONIUM TRISTE — ESPRIT MÉLANCOLIQUE.

La tristesse hâte la mort et elle ôte la force, et la tristesse du cœur courbe la tête..... Ne livrez pas votre cœur à la tristesse, mais éloignez-la de vous et souvenez-vous de votre dernier jour. — *Eccl.* XXXVIII, 19-21.

(Planch. XXI, N° 4.)

PENSÉE — PENSÉE.

Arrêtez votre pensée sur la loi de Dieu et méditez sans cesse ses commandements, et il vous donnera lui-même un cœur, et le désir de la sagesse vous sera donné. — *Eccl.* VI, 37.

La pensée, dont le véritable nom est violette tricore, est une jolie plante indigène qui fleurit de mai en septembre. La richesse, le velouté, la belle variété de ses couleurs, lui ont ouvert l'entrée de nos jardins ; les fleurs sont plus grandes que celles qui naissent dans les champs, les lieux cultivés où on les trouve presque une fois plus petites. Elle n'a quelquefois que deux couleurs, et la blanche et la jaune. — Cette fleur a prêté à beaucoup d'allusions, à cause de son nom qui fait équivoque ; on l'offre à l'amour comme à l'amitié ; mais peut-on aujourd'hui, comme autrefois, en faire le symbole de la muse qui inspire nos poètes, c'est ce que M. Boitard ne pense pas. (Planch. XIX, N° 5.)

RÉFLEXIONS.

Certaines plantes ne peuvent croître que dans un bon terrain, comme il y a des pensées qui ne peuvent germer que dans un bon cœur.

(Le duc DE LÉVIS.)

Lorsqu'on s'endort avec une bonne pensée, cette pensée garde le cœur des mauvaises.

(S. VINCENT DE PAUL, *Max. et cons.*)

Toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort.

(BOSSUET, *Oraisons funèbres.*)

PERVENCHE — DOUX SOUVENIR.

Je me suis souvenu de mes premiers jours ; j'ai considéré toutes vos œuvres et j'ai médité tous les ouvrages de vos mains. J'ai étendu mes mains vers vous, mon âme soupire après vous comme une terre altérée. — *Ps*, CXLII, 5, 6.

La pervenche a été consacrée au doux souvenir par Jean-Jacques Rousseau et voici à quelle occasion :

Jean-Jacques se promenant un jour avec madame de Warens, celle-ci aperçut une pervenche et la lui fit remarquer. « Je n'avais jamais vu cette fleur, dit-il, je ne me baissai pas pour l'examiner, je jetai seulement un coup-d'œil en passant. Près de trente ans se sont écoulés sans que j'aie jamais revu de la pervenche. En 1764, étant à Gressières avec mon ami M. du Peyron, nous montions une petite montagne qu'il appelle avec raison le salon de Belle-Vue. Je commençais alors à herboriser. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : Oh ! voilà de la pervenche ! et c'en était en effet. » Ce n'est pas la pervenche elle-même qui fit tressaillir de joie le cœur de Jean-Jacques Rousseau, mais le souvenir qui s'y rattachait. Nous connaissons, nous, une personne pour laquelle la pervenche rappelle aussi les plus doux souvenirs, aussi chaque année au retour du printemps aime-t-elle à en décorer ses appartements.

DE LA PERVENCHE.

On distingue deux sortes de pervenche, la grande et la petite.

La petite pervenche est une jolie plante, dont les fleurs d'un bleu céleste, embellissent, dans la belle saison, les bois, les haies, les pelouses. Ses tiges sont grêles, flexibles, rampantes et un peu redressées au moment de la floraison. Elles portent des feuilles ovales, pointues, luisantes et d'un vert agréable. Les fleurs sont axillaires, pédon-

culées, d'un bleu pur, quelquefois blanches; elles s'épanouissent vers le mois d'avril. (Planche XXI, N° 5.)

On attribue à la pervenche des propriétés astringentes, vulnéraires et fébrifuges. Sans autre examen que les préjugés, les uns ont prétendu qu'elle était propre à rétablir la sécrétion du lait; d'autres au contraire qu'elle le faisait passer dans les femmes qui cessaient de nourrir leurs enfants. Madame de Sévigné était très-persuadée que sa fille, madame de Grignan, lui devait sa guérison, dans une maladie laiteuse, comme il paraît par ce passage d'une de ses lettres : « Cette chère pervenche pouvait faire des merveilles dans cet état. Je suis ravie que vous l'ayez trouvée à votre point; on dirait qu'elle est faite pour vous. Quand vous redevîntes si belle, on disait : *Mais sur quelle herbe a-t-elle marché*? Je répondais, *sur de la pervenche.* » On sait jusqu'à quel point le charlatanisme influe sur la croyance des personnes mêmes les plus spirituelles; c'est encore lui qui mêle cette plante aux vulnéraires suisses, vendus au peuple sous le nom de *faltran* comme un spécifique contre toutes les maladies.

La grande pervenche croît spontanément dans les lieux frais et ombragés des contrées méridionales de l'Europe. On la reconnaît à ses tiges flexibles, hautes d'environ un mètre, garnies de feuilles ovales, échancrées en cœur à leur base et d'un beau vert. On la cultive dans les jardins où elle se reproduit sous des variétés à fleurs panachées. Elle aime l'ombre des arbres et demande à être placée dans les bosquets toujours verts. (Pl. XXIV, N° 2.)

On cultive une autre belle espèce de pervenche sous le nom de pervenche rose, venue de Madagascar, et dont les fleurs se développent successivement pendant une grande partie de l'année.

RÉFLEXION.

Attachons au passé quelques doux souvenir
Le travail au présent, l'espoir à l'avenir.

(François de Neufchateau.)

PETITE SAUGE — ESTIME.

Travaillez à acquérir une bonne réputation, c'est un bien plus solide que de riches trésors. — *Eccl.* XLI, 15.

Le nom de sauge vient du latin *salvare sauver*. Cette plante doit son nom à la haute réputation de la première espèce devenue le type d'un genre très-étendu dans lesquelles sont renfermées des plantes remarquables, les unes par leurs propriétés médicinales et d'autres par l'élégance et l'éclat de leurs fleurs : mais la plupart de ces dernières sont exotiques et un très-grand nombre d'autres sont européennes. Une des principales, c'est la sauge officinale qui a donné à ce genre une grande célébrité. Elle a été exaltée pour ses propriétés médicinales avec le plus grand enthousiasme, à un tel point que l'école de Salerne prétend qu'avec la sauge l'homme serait immortel, s'il pouvait l'être. On fait avec la sauge une infusion théiforme assez agréable. On prétend que les Chinois en font un tel cas, qu'ils s'étonnent comment les étrangers viennent chercher du thé dans leur pays tandis qu'ils ont chez eux une plante aussi précieuse. Lorsque les Européens commencèrent à faire le commerce avec eux, ils donnaient quatre caisses de thé en échange d'une de sauge, mais depuis on a eu l'imprudence de leur en porter des graines qu'ils ont semées et cette plante ayant cessé d'être rare chez eux, a cessé d'être estimée. (Pl. XXX, N° 3.)

DE L'ESTIME.

Qu'est-ce que l'estime ? c'est, nous dit-on l'hommage intérieur et public que l'on rend à la vertu, rien n'étant estimable comme elle et l'homme ne pouvant être heureux s'il n'est estimé des autres hommes.

On a prétendu que l'amour de l'estime c'est l'amour de soi-même. Ainsi, cela est vrai pourvu que l'on ne confonde pas l'amour de soi avec l'orgueil. Oui, l'amour de l'estime est pour tout homme ver-

tueux l'amour de soi-même et la preuve, c'est que, d'un avis unanime, il n'est pas de bien plus réel pour l'homme que d'exciter l'admir tion, l'assentiment et les suffrages de ses concitoyens et de tous les hommes enfin, par la possession ou la pratique des qualités ou vertus qui rendent les hommes véritablement estimables. Or, n'est-ce pas que celui qui s'aime ambitionne cette admiration et cet assentiment et veut à tout prix l'obtenir?

Mais ce qu'il y a surtout à craindre quand on est doué d'un pareil sentiment c'est de le corrompre, de le rendre vicieux et condamnable en ne se proposant d'autre fin que l'estime des hommes et la gloire mondaine. Ce fantôme brillant fut l'objet des vœux et des poursuites des plus illustres païens parce que leur religion tout humaine n'offrait point de motifs plus dignes d'une âme grande. C'est encore après lui seul que courent et que nous engagent à courir nos nouveaux philosophes, parce qu'ils renferment bassement toutes leurs espérances dans les bornes étroites de la vie présente. Mais le philosophe chrétien, dont les vues sont bien plus grandes et plus élevées, ne se permet d'aimer et de rechercher l'estime des hommes, qu'autant qu'elle lui est utile ou nécessaire pour mieux remplir les devoirs de l'état où la providence l'a placé.

L'honneur, l'estime des hommes étant un bien réel comme les richesses et la santé et même un avantage plus précieux encore, on peut donc les désirer également et les rechercher. L'Esprit-Saint lui-même nous le recommande : « Attachez-vous à posséder une bonne réputation, ce sera pour vous un bien plus durable que mille grands trésors. » C'est avec la vertu le seul qui nous reste après la vie. Mais vous aurez tout le soin que l'Esprit-Saint veut que vous ayez d'acquérir et de conserver une bonne réputation, si vous vous appliquez à édifier tous les hommes par la sagesse de votre conduite et à ne rien faire qui puisse vraiment vous rendre vil et méprisable.

Celui qui par impudence ou bassesse de sentiment, ne fait nul cas de l'estime des autres n'est lui-même guère estimable. Un de ces impudents cyniques, dont la secte fut la honte de l'ancienne philosophie disait un jour : « Je me ris de tous ceux qui se moquent de moi. — Personne lui répondit-on, ne se divertit donc mieux que vous. »

Pour mériter cette estime publique, qui est comme le plus bel apanage du mérite et de la vertu, l'homme d'honneur fait profession d'être attaché inviolablement à son devoir, d'accomplir toute justice, d'avoir une conduite irréprochable à l'égard de tout le monde. Il a pour maxime de ne point manquer à sa parole, d'être fidèle au secret, de ne tromper personne, et de ne jamais rien faire contre la droiture et la probité. Incapable de faire tort à qui que ce soit, il rougirait de s'enrichir par des gains sordides, et de sacrifier sa conscience à sa fortune. Darius roi de Perse, ayant envoyé de riches présents à Epaminondas, ce grand homme répondit à ceux qui les lui apportaient : « Si Darius veut être ami des Thébains, il n'est pas nécessaire qu'il achète mon amitié; et s'il a d'autres sentiments, il n'est pas assez riche pour me corrompre. » Le duc de Mayenne écrivit à Matignon comte de Thorigny pour s'engager dans le parti de la ligue. Celui-ci lui répondit : « Je croyais être le seul en France qui s'appelât Thorigny, apparemment qu'il y en a un autre à qui votre lettre s'adresse et que vous espérez engager à sacrifier son honneur aux brillantes offres que vous lui faites. Je ne crois pas que vous l'ayez présumé de moi. »

Tel est donc le véritable honneur : il ne peut se trouver que dans des choses honnêtes et louables. Mais la plupart des hommes ne connaissent pas bien l'honneur et l'aiment sans le connaître. Combien qui le font consister à être estimés des autres sans distinguer la fausse estime de l'estime vraie, et surtout à recevoir avec impatience ou plutôt avec fureur les outrages qu'on leur fait, résolu d'en tirer vengeance ou de périr!...

RÉFLEXION.

Il faut avoir soin de sa réputation, mais plus pour le service de Dieu que pour son propre honneur, et plus pour éviter le scandale que pour en augmenter sa propre gloire. (Esprit de S. François de Sales.)

PEUPLIER BLANC — TEMPS

Faites vos bonnes œuvres avant que le temps ne soit passé et Dieu vous en donnera la récompense dans l'éternité. — Le sage connaît le temps et règle sur cela son jugement. — *Eccl.* XLI, 38. — VIII, 5.

Le peuplier blanc a été connu dès la plus haute antiquité; on l'a toujours beaucoup cultivé ainsi que le noir pour servir d'appui à la vigne. On le plante ordinairement en quinconce afin de donner par cette disposition plus d'accès à l'air et plus d'agrément à la vue. Cet arbre offre dans ses bourgeons un suc visqueux, balsamique. Les chevaux, les chèvres, les moutons et même le gibier mangent ses feuilles. L'aigrette molle et soyeuse des semences est un tendre duvet dont les oiseaux garnissent l'intérieur de leurs nids.

Le peuplier blanc a toujours été consacré au temps, parce qu'on a cru voir, dans ses feuilles toujours agitées et montrant alternativement un côté blanc et un côté brun, de l'analogie avec la succession des jours et des nuits qui mesurent et divisent le temps.

RÉFLEXIONS.

Ne vous fiez pas au temps qui vous trompe; c'est un dangereux imposteur qui vous dérobe si subtilement que vous ne vous apercevez pas de son larcin.

(BOSSUET, *Sermons*).

Souvent le temps nous est à charge, nous ne savons qu'en faire et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart d'heure nous paraîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers.

(FÉNELON, *Réflexions.*)

PEUPLIER NOIR — COURAGE.

Veillez, mes frères, demeurez fermes dans la foi, soyez pleins de courage et fortifiez-vous de plus en plus ; que toutes vos œuvres se fassent avec amour. — *I. Cos.* XVI, 13, 14.

Le peuplier est un arbre qui s'élève très-haut lorsqu'il croît dans les terrains humides, sur le bord des fossés aquatiques ; ses rameaux sont étalés et revêtus d'une écorce jaunâtre. Ses bourgeons sont enduits au printemps, d'un suc résineux et visqueux, d'une odeur balsamique assez agréable. Son écorce sert en Russie pour l'apprêt des marroquins. Le peuplier nous ramène encore à la mythologie. Lampéthuse, Lampède et Phaëtuse étaient filles d'Appollon et de Clymène, sœurs de l'infortuné Phaëton. Lorsque ce jeune audacieux fut précipité du char du soleil par Jupiter, elles eurent un tel chagrin de sa mort que les dieux eurent pitié d'elle ; ils les métamorphosèrent en peupliers et leur larmes en arbre. Le feuillage des peupliers était alors vert des deux côtés de la feuille. Hercule en descendant aux enfers s'en fit une couronne. Toutes la partie des feuilles qui touchait sa tête resta verte, mais l'autre partie fut noircie par la fumée de l'empire des morts et le peuplier noir fut, dès ce temps-là, consacré à Hercule. C'est pour cette raison qu'on en a fait le symbole du courage.

RÉFLEXIONS.

La valeur, lorsqu'elle n'est pas à sa place, n'est plus une vertu ; et cette noble ardeur qui, au milieu des combats, est générosité et grandeur d'âme, n'est plus, hors de là, que rusticité.
(MASSILLON, *Bénéd. des drap. du reg. de Catinat.*)

On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril.
(Mme DE LA SABLIÈRE.)

PEUPLIER TREMBLE — GÉMISSEMENT.

Dieu est auprès de ceux qui sont affligés, et il sauvera ceux dont l'âme est abreuvée d'humiliations. — *Ps.* XXXIII, 18.

Le peuplier-tremble ou le tremble est un arbre de dix à quinze mètres ayant un aspect sauvage et peu agréable lorsqu'il est isolé. Il se plaît sur les hauteurs et dans les fentes des rochers, mais il fait aussi partie des arbres qui composent nos forêts. Ses rameaux sont souples et disposés en une cîme arrondie. Ses feuilles arrondies sont un peu plus larges que longues, un peu cotonneuses dans leur jeunesse, minces et dentées et portées sur de longs pétioles que le moindre vent met en mouvement. Dans ce cas, le feuillage imite assez bien le murmure des eaux, et, si le vent augmente un peu par légères secousses on croirait entendre, par intervalle, des gémissements qui portent à une douce rêverie dans le silence des forêts. Quelques pieds de tremble dans les jardins paysagers y produisent un effet agréable, par la belle couleur et la mobilité de leur feuilles.

RÉFLEXIONS.

Dieu veut que vous appreniez à souffrir sans consolation, afin que vous vous soumettiez à lui sans réserve, et que vous deveniez plus humble par la tribulation.

(*L'Imit. de J.-C.*, II, 12.)

Celui qui souffre sans vouloir souffrir ne trouve dans ses peines qu'un commencement des éternelles douleurs. Quiconque se soumet dans sa souffrance, la change en un bien infini.

(FÉNELON, *Méditations.*)

PHALANGÈRE — ANTIDOTE.

Avant le jugement préparez-vous à la justice et apprenez avant de parler. Avant la maladie employez le remède. — *Eccl.* XVIII, 19, 20.

PHYTOLACCA — BONS CONSEILS.

Le bois attaché avec art dans le fondemement d'un édifice ne rompt jamais, ainsi le cœur qui repose sur un bon conseil. — *Eccl.* xx, 19. — De même que les parfums et les essences flattent l'odorat, ainsi les bons conseils de l'amitié réjouissent l'âme. — *Prov.* xxvii, 9.

Cette plante, originaire de l'Amérique septentrionale, croît aujourd'hui naturellement en Espagne, en Portugal, en Italie, en Suisse et en France. Toutes ses parties sont imprégnées d'un principe irritant, à peine sensible, lorsqu'elle est jeune, mais qui devient très-vénéneux lorsqu'elle a acquis son entier dévoloppement. Suivant quelques naturalistes voyageurs, les jeunesp ousses n'ont presque point d'acreté; on les mange cuites, en guise d'asperges, à la Jamaïque et dans l'Amérique septentrionale. Comme le suc des fruits est d'un très-beau pourpre, on dit qu'en Portugal et dans les provinces méridionales on s'en sert pour colorer les vins.

RÉFLEXION.

Il y a de l'esprit à savoir choisir un bon conseil, aussi bien qu'à agir de soi-même. Les plus judicieux ont moins de peine à consulter les sentiments des autres, et c'est une sorte d'habileté de savoir se mettre sous la bonne conduite d'autrui.

(Mme de la Sablière.)

PIED D'ALOUETTE — LÉGÈRETÉ.

L'homme sage se taira jusqu'au temps convenable, mais l'homme léger n'observera point les temps. — *Eccl.* xx, 7.

Le soleil est dans le signe de la Vierge. Les moissonneurs qui se hâtent en ce moment d'enlever à la campagne les riches trésors qui la

couvraient, nous pressent de compléter nous-même notre moisson. Les trésors, objets de notre recherche, vont se dessécher entre les gerbes entassées des épis murs. Mais aussi c'est un beau spectacle que celui de la moisson ; et, quand elle est finie, le laboureur rassuré compte comme des jouissances les travaux qui lui restent.

Le pied d'alouette est une des plus jolies fleurs que récèlent les forêts d'épis. Sa fleur est susceptible des couleurs les plus variées et les plus vives ; c'est une fleur du plus grand effet, dont la masse et le choix heureux enrichissent les plus grands parterres. Elle se double par le nectaire ou les pétales, et son extrême variété à cet égard est un agrément de plus. Telle qu'un esprit aimable, elle prend toutes les nuances, elle se prête à toutes les formes : majestueuse au jardin des Tuileries, élégante et jolie aux bords d'un champ de blé. — Voici comment la fable fait naître le pied d'alouette : Ulysse et Ajax se disputaient les armes d'Achille. Le conseil des Grecs assemblé, séduit par l'éloquence du roi d'Ithaque, lui en adjugea la possession. Ajax, furieux de ce qu'il regardait comme une injustice, tomba dans un tel accès de démence qu'il se perça de son épée. Les dieux le changèrent en pied d'alouette, et depuis les Grecs crurent voir les premières lettres du nom d'Ajax, AIA, tracées sur les pétales de cette charmante fleur (Pl. XXIII, N° 4.)

RÉFLEXION.

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis pour justifier par avance notre légèreté. (La Rochefoucault.)

PIN — HARDIESSE.

Ne disputez point avec un homme colère, et n'allez pas avec l'audacieux dans le désert, car le sang n'est rien devant lui, et lorsque vous serez sans appui, il vous brisera. — *Eccl.* VIII, 18-20.

Les pins aiment les terres arides et montagneuses où ils avoisinent

les cieux. Quoi de plus romantique et de plus solitaire qu'une forêt de pins ? A la voix du Tout-Puissant, les végétaux parurent avec les organes propres à recueillir les bénédictions du ciel. Les pins recueillirent les vapeurs qui flottent dans l'air avec leurs folioles disposées en pinceaux. Depuis le cèdre du Liban jusqu'à la violette qui borde les bocages, il n'y eut aucune plante qui ne tendît sa large coupe, ou sa petite tasse, suivant ses besoins ou son poste. — On emploie les copeaux de tous les pins à faire des flambleaux, en choisissant ceux qui contiennent le plus de résine. Les anciens donnaient le nom de *tœda*, flambeau, à toute espèce de pin qui pouvait servir à éclairer. Tout le monde connaît l'usage de la chandelle de résine.

DES PINS.

On distingue plusieurs espèces de pins dont les principales sont le *Pin Sylvestre*, le *Pin maritime* et le *Pin pinier*.

Le pin sylvestre est un arbre qui s'élève à la hauteur de 25 à 30 mètres lorsqu'il se trouve dans un sol et sous un climat favorables. Son tronc est nu, droit et rameux à son sommet. Il forme dans une grande partie de la France, de vastes forêts, surtout dans les hautes montagnes. Il croît également en Suisse, en Allemagne, en Suède, en Norwège et jusque dans la Laponie. Dans le nord de l'Europe, cet arbre est très-précieux ; on en construit des maisons, on en fait des meubles, des traineaux, des torches pour s'éclairer pendant la nuit. On retire de la poix du tronc et des racines en déchirant l'écorce et les lames du liber servent pour des tapis. — Linné dit que cet arbre abonde en Laponie, qu'il parvient à une hauteur prodigieuse, qu'il vit quatre cents ans et que son bois est d'une très-grande force. Dans le Nord, les enfants mangent au printemps cette écorce qu'ils détachent de l'arbre avec le couteau. Les Lapons font avec cette écorce une sorte de pain dont ils se nourrissent. Pour cela ils choisissent les pins très-élevés et dégarnis de branches, parce que ceux qui sont petits et rameux contiennent trop de résine. Ils enlèvent, dans le temps de la sève, l'écorce du tronc, dont ils ne conservent que les lames intérieures ; ils les mettent sécher à l'ombre, les coupent en morceaux,

les broient so s la meule et les réduisent en une sorte de farine qu'ils délayent dans l'eau. Avec cette farine ainsi délayée, ils font des galettes fort minces qui, séchées au four, peuvent se conserver pendant un an.

Le pin nouveau ou de Bordeaux s'élève à 30 mètres de hauteur sur un tronc droit, revêtu d'une écorce lisse, grisâtre, un peu rouge sur les jeunes pousses. Il est précieux pour porter la fertilité dans les terrains stériles et sablonneux des rivages de la mer ; il s'oppose à l'impétuosité des vents et fixe la mobilité du sable. Son bois est excellent pour un grand nombre d'usages. Il fournit comme d'autres, de la résine, du brai, du goudron, de la térébenthine, du noir de fumée, etc. Il croît dans les terrains sablonneux des provinces méridionales ; il abonde aux deux extrémités de la chaîne des Pyrénées et dans les landes de Bordeaux où on l'appelle *Pignada*.

Le pin pinier est un arbre touffu et d'un beau feuillage qui croît en Italie, en Espagne, et dans nos départements méridionaux. Son tronc droit, élevé, se divise à sa partie supérieure en beaucoup de branches étalées formant une belle tête : les cônes sont gros, arrondis, ou pyramidaux et rougeâtres, renfermant des amandes huileuses, d'une saveur douce comme des noisettes. Les amandes qu'on appelle *pignons* sont blanches, douces, et très-nourrissantes. On les mange dans les pays méridionaux crues ou rôties. On les confit au sucre et on les mêle avec d'autres confitures. On en fait des dragées, des pralines, des crêmes, des émulsions pectorales et adoucissantes. Les meilleurs pignons nous viennent de la Provence, du Languedoc et de la Catalogne. On en retire par expression une huile très-agréable au goût et aussi douce que celle qu'on obtient des amandes.

RÉFLEXION.

L'ignorance donne de la faiblesse et de la crainte ; les connaissances donnent de la hardiesse et de la confiance : rien n'étonne une âme qui connaît toutes choses avec distinction.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

PISSENLIT — ORACLE.

Les oracles annoncés par votre ordre, ô Seigneur, sont fondés sur la justice, rien n'en peut corrompre la vérité. — *Ps.* CXVIII, 138.

(Planch. XXIII, N° 25.)

PIVOINE — HONTE.

Rougissez de ce que je vais vous dire ; car il n'est pas bon de rougir de tout, et il y a des choses qui ne plaisent pas à tous : Rougissez d'adresser à vos amis des paroles offensantes et de reprocher ce que vous avez donné. — Il y a une honte qui amène le péché, et il y a une honte qui attire la grâce. — *Eccl.* XLI, 19, 28. — IV, 25.

La pivoine officinale est originaire des Alpes. C'est une belle plante vivace qui fleurit au printemps et qui se présente sous la forme d'une rose gigantesque, d'un pourpre cramoisi, relevé par un ample feuillage d'un beau vert. On a attribué autrefois des effets merveilleux à cette plante. Avec elle on pouvait éloigner les tempêtes, dissiper les enchantements, chasser l'esprit malin ; elle était surtout d'une grande efficacité dans les convulsions, l'épilepsie, la paralysie.

Les poètes ont supposé que cette plante tirait son nom de Pæon, célèbre médecin qui employa cette plante pour guérir Pluton blessé par Hercule. La fable dit que la nymphe Péone avait été changée en pivoine pour avoir porté atteinte à la pudeur.

RÉFLEXIONS.

La mauvaise honte est le mal le plus dangereux et le plus pressé à guérir ; celui-là, si on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

(FÉNELON, *De l'éducation des filles.*)

Quel bonheur pour l'homme que les animaux ne parlent que dans les fables d'Ésope ! Cela lui épargnerait bien de la confusion.

(OXENSTIERN.)

PLAQUEMINIER — PÉNITENCE.

Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne soit de Dieu et toutes les puissances de la terre sont ordonnées de Dieu. Celui donc qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu et ceux qui résistent attirent sur eux la condamnation. — *Rom.* XIII, 1, 2.

PLATANE — GÉNIE.

Tout homme habile reconnaît la sagesse et publie la gloire de de celui qui la trouve. Les hommes prudents manifestent leur sagesse dans leurs discours; ils ont l'intelligence de la vérité et de la justice et ils répandent autour d'eux les sentences et les paraboles. — *Eccl.* XVIII, 28.

Le platane chez les anciens étaient consacré aux génies. C'est après le cèdre l'arbre le plus vanté dans la mythologie. Selon Pline, il fut apporté de l'Asie, de là à l'île de Diomède où il servit d'ornement au tombeau du héros. Pline dit encore que cet arbre peut durer un grand nombre de siècles et qu'il y en avait un de son temps, planté de la

main d'Agamennon. Les Grecs avaient la plus grande vénération pour cet arbre ainsi que les Romains, qui le faisaient arroser avec du vin.

Pline nous a conservé l'histoire d'un fameux platane de Syrie, dont le tronc avait éte creusé par le temps, et qui attirait tous les regards par sa prodigieuse grosseur. Cet arbre était planté auprès d'une source dont la fraîcheur ajoutait aux charmes de son ombrage. Il offrait pour asile au voyageur une grotte de trente et quelques mètres, creusée dans le tronc. Sa cîme ressemblait à une petite forêt, ses vastes rameaux couvraient la campagne d'une ombre immense; afin que rien ne manquât à l'illusion, tout l'intérieur était garni d'un rang de pierres ponces, revêtues de mousse. Mucien, trois fois consul, et lieutenant en Syrie, mangea dans cette grotte avec dix-huit personnes et il y passa la nuit sur des lits formés des feuilles de l'arbre à l'abri de tous les vents, prêtant l'oreille au bruit de la pluie qui traversait le feuillage.

Virgile n'a pas oublié le platane dans le jardin de son vieillard Alicien. (VIRGILE. *Georg. liv.* 4.)

RÉFLEXION.

L'esprit saisit les rapports, le génie s'élance vers les résultats.

(Le duc DE LÉVIS)

POIVRIER — MÉDISANCE.

Celui qui médit en secret, ressemble au serpent qui mord sans faire du bruit. *Eccl.* x, 11. L'esprit du Seigneur est doux, mais il ne sauvera pas le médisant de la punition due à ses lèvres, parce que Dieu sonde ses reins, sonde son cœur et entend ses paroles; car l'eprit du Seigneur remplit l'univers et celui qui contient tout entend tout. — *Sag.* 1, 6, 7.

Le poivrier est un arbuste dont la racine fibreuse, noirâtre, pousse des tiges souples, grimpantes sur les arbres voisins ou rampantes

lorsqu'elle ne trouve point d'appui; les feuilles sont épaisses et marquées de sept nervures et d'un vert foncé. Le fruit de cette plante est un aromate d'un usage très-ancien. Il existait déjà du temps de Théophraste, de Dioscoride, quoiqu'il soit dans leurs ouvrages, confondu avec d'autres plantes du même nom et qui peut-être appartiennent à d'autres genres. Son usage n'était pas moins répandu chez les Romains. Il est cité plusieurs fois en ce sens par Horace. Dans une de ses satyres, on voit un certain Catius qui se vante d'avoir perfectionné l'assaisonnement de plusieurs mets, tel que celui du poivre blanc avec le sel noir. Dans un autre endroit, en reprochant à son jardinier le peu de soin qu'il prend de sa maison de campagne, il lui dit, en plaisantant, que, sans doute il aimerait mieux y voir croître le poivre et l'encens que la vigne. Ailleurs, il parle des mauvais ouvrages comme étant destinés à empaqueter le poivre chez les marchands.

RÉFLEXIONS.

La médisance est le plus infâme de tous les vices. Il est d'autant plus à craindre que quiconque tombe dans ce défaut, donne souvent un coup mortel à un homme qui ne connaît pas la main qui le tue, et l'on peut assurer que tous les médisants sont des lâches, des traîtres et des assassins.
(FLÉCHIER. *Reflex. sur les caract. des hom.*)

Il n'y a pas moins de désordre à entendre la médisance qu'à la faire ; et selon saint Grégoire, pape, il y aura peut-être un jour plus de chrétiens condamnés de Dieu pour avoir ouï parler, que pour avoir parlé contre le prochain.
(BOURDALOUE, *Sermons.*)

POLYTRIC COMMUN — SECRET.

Celui qui devine les secrets d'un ami perd sa confiance et ne doit plus s'attendre à trouver un ami selon son cœur. — *Eccl.* XXVII, 17.

Ce polytric, comme toutes les mousses, se reproduit par des moyens qui sont restés jusqu'à ce jour un des secrets impénétrables de la na-

ture. Vainement les naturalistes l'ont soumis à leurs investigations, ils n'ont pu dévoiler le mystère de sa fécondation et de ses graines. Ses racines fibreuses poussent plusieurs tiges simples, longues de deux à quatre pouces, garnies de feuilles linéaires dentées en scie et d'un vert noirâtre. Au sommet des tiges s'élève un pédicelle portant une capsule ou *corne* tétragone presque aussi large que longue; la coiffe est couverte de soies longues, jaunes ou rougeâtres.

RÉFLEXIONS.

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous ne pouvons le garder nous-mêmes?

(La Rochefoucault.)

Celui qui confie son secret à un autre sans s'être auparavant assuré de sa probité et de sa discrétion a tort de se plaindre s'il vient à être trahi.

(Oxenstiern.)

PRIMEVÈRE — CORDIALITÉ.

Dans tout ce que vous donnez conservez un visage riant et sanctifiez vos dons par la joie. Donnez au Très-Haut selon ce qu'il vous a donné et faites votre offrande avec joie. — *Eccl.* XXXV, 12, 13.

L'hiver a fui, déjà les champs brillent de verdure et l'aimable primevère incline sa tête humide de rosée. Transportons-nous par la pensée dans les vallons où nous aimons à cueillir cette fleur printanière, et rêvons un instant à notre enfance, âge si heureux, mais trop rapidement écoulé, que remplissaient les jeux folâtres et les innocents désirs!... La primevère croît sous les frimats qui fécondent la terre et y concentre la chaleur. Naïve et confiante, elle laisse bientôt entrevoir ses douces couleurs; aimable arc-en-ciel terrestre elle annonce que la terre n'a point renoncé à produire. Elle fait sur l'imagination l'effet d'une flûte champêtre entre des rochers qui rem-

placent un désert. Cette fleur se présente sur une tige légère qui s'élève peu. Ses fleurs, sur de courts pétioles blanchâtres et légers, sont agrégées comme de timides sœurs et inclinent leur tête modeste, peu rassurées encore contre la fureur des vents glacés. Dans les champs leur teinte est jaunâtre ; dans les jardins, et presque sans culture, mais à l'abri de nos murailles, placées par notre prévoyance sur un sol mieux nourri, elles se parent des glaces nouvelles.

Son nom de primevère lui vient de ce qu'elle annonce le printemps, ce n'est pourtant pas la fleur la plus tardive. On la nomme aussi *coucou des prés*, parce que le coucou se fait entendre lorque les fleurs s'épanouissent. (Planch. XXII, N° 3.)

RÉFLEXION.

La cordialité est un effet de la charité et un fruit de l'amour divin uni à celui du prochain. C'est une saillie de cœur par laquelle on fait voir qu'on est bien aise d'être avec son frère avec un pauvre, avec le prochain.

(St Vincent de Paul, *Max. et cons.*)

PRUNIER — PROMESSE.

Si vous avez fait un vœu devant Dieu, ne tardez pas à l'accomplir, car la promesse infidèle et téméraire lui déplaît. Il vaut beaucoup mieux ne pas s'engager que de ne pas accomplir sa promesse après un vœu. — *Eccl.* v, 3.

QUINTEFEUILLE — FILLE CHÉRIE.

La fille est à son père une continuelle sollicitude ; elle lui enlève le sommeil ; il craint qu'elle ne passe son adolescence sans être mariée et qu'une fois avec son mari, elle ne soit pas aimée. Il craint qu'elle ne soit séduite pendant sa virginité et que mariée elle ne viole la loi. — *Eccl.* XLII, 9, 10.

RENONCULE ASIATIQUE — PARURE.

Il faut que les femmes s'habillent d'une manière simple et décente, que leurs plus beaux ornements soient la pudeur et la modestie et non la finesse, l'or les perles et les habits somptueux; une conduite irréprochable voilà la parure qui sied aux femmes vraiment pieuses. — *Timoth*, II, 9,

La renoncule asiatique, rivale de l'anémone, l'emporte sur elle par la riche variété de ses couleurs, la bleue exceptée; on dirait que la nature a cherché à les réunir toutes dans une seule espèce pour les exposer aux regards de l'homme. C'est un tableau magique, auquel le fleuriste cherche à donner plus d'éclat par l'ordre qu'il établit entre les individus, selon l'harmonie ou le contraste de leurs couleurs. Il n'est pas étonnant que la vue d'un spectacle aussi ravissant ait inspiré aux amateurs une passion très-innocente, quoique souvent portée chez quelques-uns à un excès ruineux. Cette espèce, originaire de l'Asie, n'existe dans les jardins d'Europe, que depuis environ le milieu du XVIe siècle, elle était cultivée avec soin à Constantinople, sous le règne de Mahomet IV. En passant par les mains des Hollandais, les variétés en furent multipliées à l'infini et formèrent longtemps pour eux une branche de commerce lucratif.

RÉFLEXION.

Il n'y a rien de si déplorable que l'amour des vains ajustements. Comment une femme chrétienne pourra-t-elle s'appliquer comme elle le doit aux exercices d'une piété solide et mépriser les folies du siècle, lorsqu'elle trouve du plaisir à se parer d'or et de pierreries?

(SAINT-CHRYSOSTOME, *Sermons*.)

RÉSÉDA — MÉRITE MODESTE.

Soyez d'autant plus humble que vous êtes plus grand ; par là vous vous rendrez agréable à Dieu. — *Eccl.* III, 20.

Arbuste dans son pays natal, le réséda odorant n'est qu'une plante annuelle dans nos jardins, où il a été introduit depuis environ un siècle à cause de son odeur suave. Cette plante ne lasse jamais nos regards et embaume tous les lieux où il est cultivé depuis le printemps jusqu'à l'automne, image de ces personnss intéressantes que le temps ne semble point vieillir, qui n'eurent jamais l'éclat de la beauté et qui attachent pour toute la vie, parce qu'elles ont une fois réussi à attacher sans son secours. (Planch. IX, N° 5.)

RÉFLEXION.

Le mérite des bonnes qualités de l'âme est le mérite essentiel ; mais l'art de faire valoir et de mettre en œuvre ses qualités est un second mérite bien plus nécessaire que le premier dans le commerce du monde, pour la réputation et la fortune.

(Mme DE LA SABLIÈRE.)

RICIN — MÉDECINE.

Le Très-Haut a fait sortir de la terre tout ce qui guérit et l'homme sage ne dédaignera pas ce secours... La vertu des plantes est faite pour être connue des hommes et le Très-Haut leur a donné la science afin dê'tre honoré dans ses merveilles. Par là il appaise leur douleur; par là se préparent des breuvages délicieux, des potions salutaires qui changent suivant les maladies. *Eccl.* XXXVIII, 4, 7.

ROSE — BEAUTÉ.

La beauté corrompt la sagesse, elle égare la raison. — *Eccl.* XIX, 2.

Parmi les fleurs qui décorent nos parterres, on en distingue un très-grand nombre qui rendraient notre choix irrésolu, si nous devions décider entre elles ; mais quel que soit notre admiration pour la plupart de ces espèces, un penchant irrésistible nous fait toujours donner la préférence à la rose. Et quelle autre fleur, en effet, est digne de lui être comparée? Il en est il est vrai un grand nombre qui brillent par la vivacité et la variété de leurs couleurs, mais qui sont inodores; telle est la renoncule, telle est la tulipe. Beaucoup de fleurs, comme l'héliotrope et le réséda, embaument l'air de leur parfum, mais ils n'ont rien qui flatte l'œil. Le lilas, la fleur de l'oranger, le superbe lis, réunissent il est vrai le charme de la couleur à celui de l'odeur; mais combien ces fleurs mêmes, placées à coté de la rose, lui sont inférieures en beauté! Que de choses manquent à leur perfection! La rose est parfaite, elle seule possède tout ce qu'on peut désirer dans une fleur : éclat, fraîcheur, forme agréable, couleur vive et douce, odeur suave et délicieuse.

Anacréon nous dit que la rose naquit lorsque Vénus sortit du sein des flots. Celui qui vint la déposer sur le gazon du rivage, aurait laissé avec son écume, le germe du rosier qui s'éleva aussitôt pour embellir ce lieu mémorable et parfumer l'air que la déesse respirait pour la première fois. — Les Musulmans prétendent qu'elle a été formée, ainsi que le riz, de la sueur de leur prophète Mahomet.

DE LA ROSE.

Qui ne connaît, qui n'a point admiré cette reine des fleurs que tous les poètes ont chantée, qu'Anacréon appelle le doux parfum des dieux, la joie des mortels, le plus bel ornement des grâces ?

Il semble que la nature, ayant fait de la rose le type de la grâce, ait pris plaisir à en répandre les espèces dans les diverses contrées, et qu'elle n'ait mis entre ces espèces que de légères différences, pour ne point en altérer les traits essentiels. Aussi dès les temps les plus reculés, les roses ont été un objet de culture; dans l'un des livres attribués à Salomon, la sagesse éternelle est comparée aux plantations de rosiers qu'on voyait près de Jéricho. En remontant aux époques les plus reculées de l'histoire on voit que les roses sont les fleurs qui ont le plus fixé l'attention. Partout on en fait le symbole de la pudeur, de l'innocence et de la grâce. Dans l'antiquité on se couronnait de roses dans les festins, dans les fêtes, dans les triomphes. Les jeunes époux étaient conduits à l'autel de l'hymen le front couronné de roses : on en répandait même sur les tombeaux, pour mêler à l'idée triste de la mort celle du souvenir tendre que laissait un objet chéri, et l'image consolante de sa bonne réputation. En Grèce et dans tout l'Orient, les roses étaient cultivées pour les parfums. L'île de Rhodes doit son nom à cette culture, c'était l'île des roses. Dans les temps de chevalerie, les preux prirent souvent des roses pour emblèmes; placées sur leurs armes, elles annonçaient que la douceur doit accompagner le courage.

La rose renaît chaque printemps, et chaque printemps elle nous apparaît nouvelle. Quoique la moins rare des fleurs, elle est toujours la plus recherchée; au milieu de cent autres qui étalent leurs beautés dans un parterre, c'est toujours elle que nous allons cueillir de préférence, et les épines qui la défendent ne servent qu'à rendre plus vif notre désir de la posséder. Faut-il s'en étonner? Cette aimable fleur appelle et charme à la fois tous les sens. La douceur et le velouté de ses pétales plaît au toucher, sa couleur enchante les regards, et l'arome pur qui s'exhale de son sein flatte délicieusement l'odorat. Enfin la rose a dans son port, dans son aspect, dans tout ce qui la compose, je ne sais quels attraits qui manquent à toute autre fleur et qui nous séduisent. Elle a des charmes qui, même au déclin de sa beauté, lui attirent nos hommages et la font triompher de toutes ses rivales.

On compare les plus belles choses à la rose. Le teint des vierges, la fraîcheur du matin, la beauté de la jeunesse, l'éclat de l'aurore et du

printemps; tout ce qu'il y a de riant dans la nature se mêle à son image et son nom seul embellit tout ce qu'il accompagne. Veut-on peindre les jeux du premier âge, les songes enchanteurs de la nuit, les flatteuses illusions de l'espérance, on emprunte à la rose ses couleurs.

La rose plaît à tous les âges, et se marie pour ainsi dire, à toutes ses récréations. Dans tous les moments de sa courte existence, soit lorsqu'elle épanouit, soit lorsqu'elle brille dans tout son éclat, soit lorsqu'elle est prête à se flétrir, elle semble avoir toujours quelque rapport à nous. Penchée le soir sur sa tige épineuse, elle paraît languissante à l'homme mélancolique et il trouve, dans le tableau qu'elle lui offre, un sujet pour ses rêveries. Celui à qui tout sourit dans la vie contemple avec extase, au milieu du jour, la pureté de ses formes et de ses couleurs, qui lui représente le bonheur inaltérable dont il jouit. La jeune fille aime à la voir dans toute sa fraîcheur, et à la cueillir le matin couverte de rosée et entourée de boutons. Dans l'âge du retour, cette aimable fleur nous rappelle la jouissance de la jeunesse. Et dans l'hiver de nos ans, lorsque son parfum, exalté par la chaleur du soleil, vient réveiller nos sens assoupis, nous la nommons encore la plus belle des fleurs.

En voyant avec quelle rapidité ses grâces se ternissent et son éclat s'efface n'oublions pas que la rose est aussi l'image de la félicité de ce monde, où tout n'est que vanité. « Oui, tous les mortels ne sont que de l'herbe, et toute leur beauté ressemble à la fleur des champs; le Seigneur a répandu son souffle, l'herbe est séchée et la fleur est tombée. »

RÉFLEXION.

Il n'y a rien de si beau que Dieu, et après Dieu, ce qu'il y a de plus beau c'est l'âme; et après l'âme, c'est la pensée, et après la pensée la parole; or donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme et plus une parole est semblable à une pensée, plus tout cela est beau.

(JOUBERT, *Pensées.*)

ROSE BLANCHE — SILENCE.

L'homme intelligent modère ses paroles, et l'homme prudent est grand. Le fou même, s'il se tait, passe pour sage, et pour prudent s'il ferme la bouche. — *Prov.* XVII, 27, 28.

Le rosier blanc est un arbrisseau très-rameux haut de un à deux mètres et armé d'aiguillons. Ses feuilles sont composées de sept folioles ovales, presque arrondies, terminées par une pointe courte. Ses fleurs naissent en bouquet au sommet des rameaux. Cet arbuste croît dans les lieux incultes et un peu couverts de l'Europe australe. on le cultive dans les jardins où il produit un effet admirable par ses bouquets de fleurs dont l'incarnat pâlit et s'efface à mesure qu'elles s'entrouvent. — Lorsque les anciens peuples du nord voulaient ensevelir dans le plus profond secret ce qu'ils se disaient entre eux pendant la joie des festins, ils suspendaient au plafond, au-dessus du haut-bout de la table, une rose blanche fraîchement cueillie. C'eût été non-seulement un déshonneur, mais un crime sans exemple, que de révéler ce qui avait été dit ou entendu *sous la Rose*. On voit souvent Harpocrate, dieu du silence, représenté avec une rose à la main. (Pl. XXVI, N° 6.)

RÉFLEXIONS.

Quand on songe qu'il faudra rendre compte à Dieu des paroles inutiles, on ne doit pas haïr le silence.

(SAINT-BERNARD, *Lettres.*)

Le silence est pour parler à Dieu. C'est dans le silence que Dieu nous communique les grâces.

(ST VINCENT DE PAUL, *Max. et con.*)

ROSE CAPUCINE — ÉCLAT.

Ne vous glorifiez jamais de vos vêtements et ne vous élevez point au jour de vos honneurs, car les œuvres du Très-Haut seul sont admirables et glorieuses, et ses œuvres sont secrètes et invisibles. — *Eccl.* XI, 4.

ROSE MUSQUÉE — AFFECTATION.

Malheur à vous Scribes et Pharisiens qui purifiez le dehors de la coupe et du vase pendant qu'au dedans vous êtes pleins de rapines et de souillure... Vous paraissez au dehors justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes plein d'hypocrisie et d'iniquité. — *Math.* XXIII, 25-28.

Le rosier musqué a des fleurs blanches, d'une odeur douce, disposées en panicule au sommet des rameaux. Cette espèce est surtout intéressante par son huile essentielle qui fournit aux Orientaux ce parfum délicieux connu sous le nom d'*essence de rose*. Il ne vient bien que dans les provinces méridionales. On le cultive en grand dans plusieurs contrées du Levant, en Perse, aux environs de Tunis. Cette espèce est très-chère, vu la petite quantité que ces fleurs en fournissent; on dit que cent livres en produisent à peine un demi-gros; elle prend une consistance grasse, épaisse et se conserve très-longtemps. L'arôme qu'elle répand est si fort que la pointe d'une épingle enfoncée dans un flacon suffit pour embaumer un appartement et parfumer plusieurs personnes pendant toute une journée.

RÉFLEXION.

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir. (LA ROCHEFOUCAULT.)

ROSE POMPON — GRACE ENFANTINE

Jésus dit à ses disciples: Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque s'humilie comme un petit enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. Et celui qui recevra un petit enfant en mon nom me recevra. — *Math.* XVIII, 3-5.

(Planch. XVIII, N° 4.

ROSE TRÉMIÈRE — VANITÉ

Vanité des vanités, tout n'est que vanité. — *Eccl.* I, 2.

La rose trémière qui nous vient de la Syrie croît naturellement en Provence. Ses tiges sont droites et simples, velues et s'élèvent jusqu'à deux ou trois mètres de hauteur. Ses fleurs sont larges, purpurines, panachées, mélangées de rose et de blanc ; elles s'ouvrent dans les aisselles des feuilles vers le sommet de la tige et forment en quelque sorte un long épi par leur situation respective. (Pl. XXIII, N° 2.)

RÉFLEXIONS.

Notre vanité nous réduit et nous fait perdre l'estime du monde, dans les choses mêmes où nous la cherchons, et par les moyens que nous employons.
(BOURDALOUE, *Pensées diverses.*)

La vanité corrompt tout jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine.
(BOSSUET, *Sermons.*)

ROSEAU — INDISCRÉTION.

Ne méritez pas le nom d'indiscret et ne soyez pas surpris dans vos paroles et confondu : car la confusion et le remords s'attachent au voleur et la honte à l'indiscret. — *Eccl.* V, 16, 17.

Le satyre Marsias osa un jour défier Apollon à qui chanterait le mieux. Ils choisirent pour juge Midas, roi de Phrygie, et fils de Gordius, homme de mauvais goût, qui adjugea le prix à Marsias. Le dieu de la poésie, outré de la stupidité de ce jugement, fit pousser à Midas des oreilles d'âne que celui-ci s'efforça de cacher sous un ample bonnet. Son barbier s'en aperçut en le rasant, mais il n'osa le dire à per-

Arenaire — 2. Rose Tremiere — 3. Renoncule Scelerati — 4. Pied d'Alouette — 5. Pissenlit

Par 3 ordre ouvre et imprime en Couleurs par Jarron Pre de J. H. Hoppenstaine rue Grande 65 à Gin

sonne dans la crainte d'un sévère châtiment. Indiscret comme un barbier, ce secret l'étouffait ; pour s'en débarrasser, il creusa un trou dans la terre, le lui confia, le recouvrit et s'en fut, bien sûr, croyait-il, que la terre ne commettrait point d'indiscrétion. Or il arriva qu'il crût à cette place une touffe de roseaux, et chaque fois que le vent se jouait dans leur feuillage, ils faisaient entendre ces mots : Le roi Midas a des oreilles d'âne.

RÉFLEXION.

Qui retrancherait les péchés de la langue, ôterait du monde la troisième partie des péchés.

(Esprit de S. François de Sales.)

RUE SAUVAGE — MŒURS.

Ne vous laissez pas séduire, mes frères, car les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. Justes, tenez-vous dans la vigilance et ne péchez pas, car il y en a quelques-uns parmi vous qui ne connaissent point Dieu. — *I Corinth.* xv, 33, 34.

(Planch. XXVII, N° 4.)

SAFRAN — ABUS.

Le nécessaire pour la vie de l'homme, c'est l'eau, le feu et le fer, le sel, le lait et le pain de fleurs de farine, le miel et le raisin, l'huile et les vêtements. Toutes ces choses sont des biens pour les saints et elles se changent en maux pour les méchants et les pécheurs. — *Eccl.* xxxix, 31, 32.

Le safran est une plante assez jolie dont la fleur d'un violet pourpre paraît en automne. On en fait usage en médccine ; en infusion légère,

elle donne de la gaîté ; mais si l'on en prenait beaucoup, elle deviendrait fort dangereuse. On peut en user, mais jamais en abuser. Les anciens employaient le safran comme parfum dans les temples, dans les festins ; il était en grande réputation chez les Romains, qui aimaient à respirer l'odeur de ses stigmates. Un passage d'Horace nous apprend qu'ils le mêlaient aux fleurs odorantes qu'on répandait sur le théâtre et que les acteurs foulaient aux pieds.

Crocus aimait si tendrement sa femme Smilax, que les dieux, disent les poètes, touchés de cet amour exemplaire et chaste, les changèrent, Crocus en safran et Smilax en if. D'autres disent que Smilax était une jeune nymphe qui aimait Crocus, mais qui ne fut pas payée de retour. Elle en mourut de chagrin et fut métamorphosée en if, tandis que Crocus fut changé en safran.

RÉFLEXIONS.

Les abus naissent et se multiplient au milieu du désordre, comme certains insectes au milieu de la corruption.
(Sanial-Dubay.)

Avant d'attaquer un abus, il est très-important d'examiner si l'on peut ruiner ses fondements.
(Vauvenargues.)

SAINFOIN OSCILLANT — AGITATION.

L'homme se repose peu, presque point, et dans son sommeil même il est agité comme au jour du péril. Il est troublé par les visions de son rêve, comme un homme qui s'enfuit dans le combat ; il se lève, il est entraîné, et il s'étonne de sa vaine terreur. Toute chair est en proie à ce délire, depuis l'homme jusqu'à la bête. — *Eccl.* XL, 6, 7.

(Planch. XXV, N° 3.)

Scabieuse — 2. Geranium rosa — 3. Souci — 4. Rue — 5. Syringa — 6. Serpolet.

SALICAIRE — PRÉVENTION.

Ne cherchez point ce qui est trop au-dessus de vous et ne sondez pas ce qui est plus fort que vous ; mais repassez sans cesse ce que Dieu vous a commandé, et ne vous appliquez pas à pénétrer la plupart de ses ouvrages. — *Eccl.* III, 22.

SCABIEUSE — VEUVE.

Le Seigneur détruira les palais des superbes et il affermira l'héritage de la veuve. — *Prov.* XV, 25.

(Planch. XXVII, N° 1.)

SENSITIVE — PUDEUR.

La sagesse de la femme est un don de Dieu... La femme sage et pudique a une grâce qui surpasse toute grâce. — *Eccl.* XXVI, 17, 19.

On cultive dans les serres la sensitive, moins encore pour la beauté de ses fleurs que pour la sensibilité exquise de ses branches et de son feuillage ; au moindre attouchement on les voit fléchir, se rapprocher de leurs tiges, et toutes les folioles s'éloigner comme par pudeur de l'objet dont elles ont été atteintes. Vers le soir, la sensitive plie ses rameaux, ses feuilles, et semble endormie, et puis elle se relève et s'épanouit avec le retour du jour. On est parvenu à déranger ses heures, à la faire dormir en plein jour et veiller pendant la nuit en la mettant dès le matin dans une chambre noire et la portant le soir dans une salle très-éclairée.

RÉFLEXION.

Une femme doit avoir de la pudeur, non-seulement pour elle-même, mais pour tout son sexe, c'est-à-dire qu'elle doit être jalouse que toutes les femmes gardent les lois de la pudeur, car ce qui blesse la modestie de l'une, blesse la modestie de toutes.

(JOUBERT.)

SERINGAT — AMOUR FRATERNEL

Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et le scandale n'est point en lui. Mais celui qui haït son frère est dans les ténèbres, et il ne sait où il va parce que les ténèbres l'ont aveuglé. — *I Jean* II, 10. 11.

(Planch. XXVII, N° 5.)

SOUCI — CHAGRIN.

C'est le Seigneur qui a dit : « Venez à moi, vous qui souffrez et qui êtes accablés sous le poids du malheur ; venez, et je vous soulagerai.» — *Math.* XI, 28.

Tout le monde connaît cette plante dont la fleur dorée est l'emblème des peines de l'âme. Dédaignée dans nos jardins, elle est abondamment parsemée sur la surface du globe et offre à l'observateur plusieurs singularités remarquables. Comme elle fleurit pendant presque toute l'année et que ses fleurs se succèdent tous les mois, on lui a donné le nom de plante des calendes du mot *calendæ*, premier jour du mois chez les Romains. Son nom français *souci*, autrefois *solsi*,

vient dit-on du latin *solsequium* qui suit le soleil. Ses fleurs ne sont ouvertes que depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi; elles se tournent toujours vers le soleil et laissent échapper dans l'obscurité des étincelles phosphoriques comme la capucine. On lui trouve encore une autre vertu hygrométrique, celle d'annoncer les orages, aussi les paysans disent-ils d'elle *qu'elle aime la pluie* (1).

Marguerite d'Orléans, aïeule de Henri IV avait pour devise, un souci se tournant vers le soleil, et pour âme : *Je ne veux suivre que lui seul.* Cette vertueuse princesse entendait par cette devise, que toutes ses pensées et toutes ses affections se tournaient vers le ciel comme la fleur du souci vers l'astre du jour. (Planch. XXVII, N° 3.)

DES CHAGRINS.

Celui dont l'âme est attristée par les revers éprouve des chagrins; or ceux-ci sont nombreux et fréquents car ils viennent du mécontentement et des tracasseries de la vie et nous savons tous que le cours de notre existence en est semé.

Un des plus grands chagrins que nous éprouvons en ce monde, c'est après la perte de la réputation, celle des biens. Il est en effet bien peu de personnes qui sachent recevoir des coups de cette nature sans murmurer contre la Providence, sans se livrer au chagrin et quelquefois même au désespoir. Ceux à qui ce malheur arrive sont inconsolables ; leur perte est sans cesse devant leurs yeux sans considérer que des biens si fragiles ne devraient pas leur être si chers, ni les attacher si fort. Sannasar, excellent poète latin eut cette faiblesse : Le comte de Nassau, général des troupes de l'empereur en Italie, ayant pillé sa maison de campagne, il en eut un tel chagrin,

(1) La fleur du souci est d'un beau jaune doré, mais l'odeur qu'elle exhale est loin de correspondre à cette belle couleur. La fable nous en donne la raison, elle dit que Proserpine, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton, cueillait des soucis au pied du mont Etna et qu'elle en emporta quelques-uns en enfer. C'est depuis ce temps-là que le souci exhale l'odeur désagréable dont il fut imprégné dans le noir séjour.

qu'il contracta une maladie dont il mourut. C'est assurément une grande folie de se laisser mourir pour des biens mille fois moins précieux que la vie; mais la plupart des hommes y sont si attachés qu'il n'y a qu'un grand fonds de raison ou de religion qui puisse en faire supporter la perte avec fermeté.

Monsieur de Valincourt, ayant perdu sa bibliothèque dans l'incendie qui consuma sa belle maison de Saint-Cloud, répondit à ceux qui cherchaient à le consoler de ce malheur : « J'aurais bien mal profité de mes livres, si je n'avais pas appris à savoir m'en passer. » On sait avec quels sentiments de résignation la plus soumise le saint homme Job apprit la perte de tous ses biens. Tandis que le bras de Dieu s'appesantissait sur lui, il bénissait le bras qui le frappait. Plein de reconnaissance pour les biens qu'il avait reçus, il les rendit sans murmure au maître souverain qui les lui redemandait. On put lui enlever ses trésors, mais il en était un plus cher que tous les autres qu'on ne lui enleva point, le respect et la soumission qu'il devait à son Dieu.

Ne croyez pas être souverainement malheureux lorsque vous éprouverez comme lui plusieurs revers. Combien dans le monde de millions d'homme cent fois plus malheureux et plus à plaindre que vous! Mais tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours. Il nous semble que personne n'éprouvera jamais une disgrâce telle que la nôtre. Cette idée même de singularité dans nos malheurs nous plaît, parce qu'elle autorise nos murmures. Nous voudrions que tous les hommes ne pensassent qu'à nos peines comme si nous étions les seuls malheureux sur la terre. Nous ne voulons rien souffrir; mais le bonheur parfait est-il donc destiné à des êtres imparfaits? Darius, roi de Perse, ayant perdu la plus chérie de ses femmes en était inconsolable. Démocrite lui promit de la ressusciter s'il pouvait trouver dans ses états trois personnes qui n'eussent jamais eu aucun sujet d'affliction. Après une recherche exacte, on reconnut qu'il était impossible de trouver ces trois hommes heureux, et cette réflexion consola le monarque.

Nous ne devons pas nous attendre en cette vie à une félicité durable et complète. Ce monde n'est le paradis terrestre que pour un petit

nombre de personnes, qui paieront peut-être bien cher un jour les délices d'un bonheur dont ils ont si peu de temps à jouir. C'est un grand malheur de n'être jamais malheureux, car une prospérité constante corrompt, amollit et remplit d'orgueil. On dit que Philippe, roi de Macédeine ayant reçu trois bonnes nouvelles dans un jour, s'écria : « O fortune, envoie-moi quelque petit malheur pour interrompre un bonheur si continu ! » Si la perte qui fait le sujet de votre chagrin vient de quelque accident que votre prudence n'a pu ni prévenir ni parer, supportez-la avec résignation. Un homme, ayant perdu la vue par un accident, n'en parut pas plus triste ; il disait au contraire plaisamment pour se consoler : « Auparavant j'allais seul, et maintenant j'irai toujours en compagnie. » Si l'accideut peut se réparer et qu'il reste encore quelque place à l'espérance, fortifiez-la par la pensée d'un avenir plus heureux. Souvent les affaires qui paraissent prendre un tour peu favorable, avec le temps deviennent avantageuses.

Nous ne devons jamais perdre de vue que les chagrins sont tout à fait inhérents à notre nature et inséparables de notre condition. En quelque état de bonheur et de prospérité où nous puissions être nous devons toujours nous attendre à ce qu'ils viennent nous surprendre avec la cause qui les produit. Par là, si nous ne parvenons pas à les éviter, il nous deviendront très-probablement moins sensibles, surtout si nous avons soin de rapporter à Dieu nos malheurs et de les accueillir avec la résignation d'un chrétien.

Préparez-vous donc, vous dirons nous avec bonheur, à essuyer les revers de la fortune et à souffrir divers accident fâcheux, malgré toute la probité qui pourra se trouver en vous. Le désordre apparent fait partie de l'ordre exact par lequel ce monde est gouverné. Et comment serait-il sans cela, le sage prélude d'un séjour à venir et le noviciat d'une vie infiniment meilleure que celle-ci ? Dans toutes vos adversités, armez-vous de la réflexion et de la patience. Ne vous plaignez jamais avec bassesse, mais regardez toujours à la Providence et que votre soumission et votre résignation vous mettent au-dessus de votre infortune.

RÉFLEXION.

Un seul acte de résignation à la volonté de Dieu, en tout ce qu'elle ordonne de contraire à nos désirs, vaut mieux que cent mille succès conformes à notre volonté et nos goûts. (St Vincent de Paul, *Max. et cons.*)

STRAMOINE FASTUEUSE — SOUPÇON.

Soyez miséricordieux comme votre père est miséricordieux. Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamné. Remettez et l'on vous pardonnera. *Luc* vi, 36.

TAME COMMUN — APPUI.

Mes cris s'élèvent vers vous, Seigneur ; ô mon appui, ne vous taisez pas ; si vous vous taisez, je serai semblable à ceux qui descendent dans le sépulcre. Exaucez, Seigneur, la voix de mes supplications, lorsque je crie vers vous et que je tends les mains vers votre saint temple. — *Ps.* xxvii, 12.

(Planch. XXIX, N° 4.)

THUYA — VIEILLESSE.

La vieillesse est une couronne d'honneur lorsqu'elle se trouve dans les voies de la justice. — Levez-vous devant celui qui a les cheveux blancs ; honorez la face du vieillard. — *Job.* xii, 12. — xvi, 31.

(Planch. XXVII, N° 5.)

I.

Songez, mes chers enfants, qu'il faut que la jeunesse
Respecte les vieillards, écoute leurs discours,
Demande leurs conseils, leur donne des secours,
Et par ses soins constants soutienne leur faiblesse.

II.

Aux conseils des vieillards accordez confiance ;
Des choses de ce monde ils ont l'expérience ;
Loin de vous en moquer, écoutez leurs avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

III.

Il n'est plus qu'un plaisir pour la pauvre vieillesse,
C'est celui de conter et de conter sans cesse.
Elle a beau, mes enfants, cent fois se répéter,
On doit avec plaisir paraître l'écouter.

RÉFLEXIONS.

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. (La Rochefoucault.)

On ne recueille dans un âge avancé que ce qu'on a semé les premières années de sa vie ; vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption.

(Massillon, *Avent.*)

THYM — ACTIVITÉ.

Écoutez-moi, mon fils, et ne me méprisez point, et vous connaîtrez la vérité de mes paroles ; soyez diligent et vous ne tomberez pas malade. — *Eccl.* xxxi, 26, 27.

(Planch. XXVI, N° 5.)

TILLEUL — AMOUR CONJUGAL.

La grâce et la beauté plaisent à l'œil ; mais au-dessus de ces choses des moissons verdoyantes. L'ami aide son ami au jour du besoin ; mais une femme unie à son mari l'emporte sur l'un et sur l'autre. — Que les femmes soient soumises à leurs maris..... Et vous, maris, vivez sagement avec vos femmes, les traitant avec honneur et avec discrétion comme le sexe le plus faible, et considérant qu'elles sont avec vous héritières de la grâce qui donne la vie afin que vos prières ne soient point troublées. — *Eccl.* XL, 22, 23. — *I Pierre* III, 1, 7.

Jadis les dieux de l'Olympe descendaient parfois incognito sur la terre pour voir de plus près ce qui s'y passait et s'assurer de la manière dont les hommes pratiquaient la vertu. Un jour il passa par la tête de Jupiter de faire, en Phrygie, une excursion de ce genre ; il se fit accompagner de Mercure, et tous deux, revêtus d'une forme humaine, se mirent à parcourir la campagne. Le soir ils arrivèrent dans un bourg, et comme la forme qu'ils avaient prise les soumettait aux besoins de l'humanité, harassés de fatigue et de faim, ils demandèrent l'hospitalité aux habitants. Mais comme leurs majestés divines n'avaient pas le sou dans la poche, ils eurent beau frapper à toutes les portes, non-seulement on fit la sourde oreille, mais on les menaça même de mauvais traitements. Leurs divinités affamées, demi-mortes de froid, étaient exposées à passer la nuit à la belle étoile, lorsque, en désespoir de cause, Jupiter frappa à la porte d'une pauvre chaumière à la sortie du bourg.

Là vivaient dans un état bien près de la misère, deux vieillards, Baucis, la femme, et Philémon, le mari, qui tous deux s'empressèrent d'offrir l'hospitalité aux voyageurs. Malgré leur pauvreté, ils trouvèrent le moyen de leur donner un frugal souper, et ils leur offrirent pour coucher le seul lit qu'ils possédassent.

Jupiter les engagea à le suivre sur une montagne voisine, et quand ils y furent arrivés, en se retournant, ils virent le bourg et tous les

environs submergés, excepté leur petite cabane qui fut changée en un temple. Les dieux, en se faisant connaître, promirent de leur accorder ce qu'ils demanderaient. Les bons vieillards souhaitèrent seulement d'être les ministres de ce temple et de ne pas mourir l'un sans l'autre. Leurs souhaits furent accomplis. Parvenus à une extrême vieillesse, Baucis devint tilleul et Philémon devint chêne.

DU TILLEUL D'EUROPE.

Le tilleul d'Europe est un grand arbre d'un port très-agréable. Ses feuilles sont assez grandes, molles, inégalement dentées en scie, d'un beau vert en dessus, d'une teinte plus pâle en dessous. Ses fleurs sont blanches, odorantes, disposées en corymbe sur des pédoncules axillaires, munis à leur base d'une bractée étroite, oblongue, colorée.

La belle forme du tilleul, l'élégance et l'épaisseur de son feuillage qui donne beaucoup d'ombre, l'odeur suave que ses fleurs répandent dans l'air au moment de sa floraison, son aptitude à prendre toutes les formes que le ciseau lui imprime, sont autant de titres pour être employé comme un des arbres le plus propre à l'embellissement des promenades publiques. Son bois est tendre, léger ; il n'est bon ni pour le chauffage, ni pour la charpente, mais on peut en faire des voliges. Il est recherché par les sculpteurs, les luthiers. On dit son charbon excellent pour la poudre à tirer; les peintres en font usage dans leur art. (Planch. XXVII, N° 6.)

L'abeille se plaît à butiner sur le tilleul; ses fleurs les attirent par leur arôme et leur doux mucilage. Le vieillard dont parle Virgile cultivait cet arbre dans son jardin arrosé par le Galêse; aussi voyait-il le premier ses essaims fécondés. Les feuilles servent à la nourriture des bestiaux; elles sont souvent enduites d'un suc visqueux très-abondant, dont la saveur approche de celle de la manne.

On fabrique d'excellentes cordes à puits avec les fibres cordiales des branches. L'enveloppe moyenne servait de papier aux anciens. Gallien rapporte qu'il possédait des ouvrages d'Hyppocrate qui avaient plus de trois cents ans d'ancienneté, dont quelques-uns étaient écrits sur des écorces de tilleul.

Les fleurs de tilleul exhalent une odeur suave, pénétrante, qui s'évapore en partie par la dessication; leur saveur est douce, un peu visqueuse. On peut en extraire une substance mucilagineuse très-abondante. Cette composition chimique semble annoncer des propriétés tempérantes relatives; aussi les fleurs de tilleul sont-elles depuis longtemps le remède pour ainsi dire obligé des maux de nerf; remède dont les systèmes qui se sont succédés n'ont pas anéanti l'antique réputation.

Le tronc du tilleul parvient quelquefois à une grosseur énorme. Ray fait mention d'un tilleul dont la tige, mesurée en Angleterre, avait jusqu'à 10 mètres de circonférence. Haller rapporte qu'on voyait en 1720, auprès de Berne, des tilleuls décrépits plantés en 1410, dont quelques-uns offraient environ 9 mètres de contour.

RÉFLEXION.

Comme les lois et les droits du mariage sont communs entre le mari et la femme, leurs devoirs et les services qu'ils ont à se rendre doivent aussi être communs entre eux. (SAINT-JEAN CHRYSOSTOME, *Sermons.*)

TROËN — DÉFENSE.

Ne dépouillez pas le faible parce qu'il est sans défense; ne brisez pas le pauvre à la porte de la ville; car le Seigneur défendra lui-même leur cause et il tourmentera ceux qui les auront tourmentés. — *Prov.* XXII, 23.

TUBÉREUSE — VOLUPTÉ.

Conduisez-vous selon l'esprit et vous n'accomplirez point les désirs de la chair. Car la chair à des désirs contraires à ceux de

1, Tubéreuse — 2, Pervenche rose

Dupuy & Cie, Boult de Sébastopol, 61

l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, et ils sont opposés l'un à l'autre. — *Galat.* v, 16, 17.

Cette ravissante liliacée nous a été apportée de la Perse, en 1632, par un de ces religieux tant décriés, tant persécutés, qui allaient au loin prêcher la vertu et recueillaient, pour fruit de leurs pénibles voyages quelques plantes belles ou utiles, dont ils dotaient leur patrie. Le père Minuti, minime, tel est le nom de celui auquel nos jardins sont redevables d'un de leurs plus beaux ornements. La tubéreuse fleurit en France pour la première fois, chez M. Peirèse, à Beaugencies, près de Toulon; elle avait alors toute sa simplicité native, et ce n'est qu'après avoir été cultivée longtemps, qu'elle a doublé ses pétales et produit quelques variétés.

La tubéreuse aime la chaleur et ne réussit parfaitement que daus les contrées méridionales. Ses fleurs s'épanouissent les unes après les autres, de sorte qu'on peut en jouir pendant plusieurs semaines. Les parfumeurs emploient son huile essentielle, que l'on obtient comme celle du jasmin, non par la distillation, mais en imbibant des cotons d'huile de ben. — Toutes les espèces de tubéreuses sont odorantes, mais cette odeur peut causer des accidents graves, et même asphyxier ceux qui la respireraient trop longtemps. C'est pour cette raison sans doute qu'on lui donne pour attribut la volupté.

RÉFLEXIONS.

Ce qui sert à la volupté et aux plaisirs du corps fera tôt ou tard le supplice de l'âme.

(Oxenstiern.)

Le premier caractère de la luxure est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse et de ne laisssr presque plus au pécheur d'espérance de retour.

(Massillon, *Sermons*).

TULIPE — ORGUEIL.

Le commencement de l'homme, c'est de se séparer de Dieu : parce que son cœur se retire de celui qui l'a fait ; parce que le commencement de tout péché c'est l'orgueil. Celui que l'orgueil saisit sera chargé de malédiction, et l'orgueil amènera sa ruine. — *Eccl.* x, 14, 15.

La tulipe de Gesner est une fort belle espèce dont les variétés sont infinies et plus ou moins recherchées ; elle s'élève sur une hampe droite, cylindrique, haute d'un pied et plus, garnie à sa base de quelques feuilles larges. Au sommet de chaque hampe est une fleur unique dont la figure est celle d'un beau vase. Six beaux pétales la composent. Trois d'entre eux font pour ainsi dire la corolle extérieure. Les trois autres sont placés intérieurement sur leurs intervalles. Ils s'ouvrent peu à peu, avec cette grâce, avec cette majesté qu'il n'appartient qu'à la nature de répandre sur ses ouvrages. Ils ne se renversent jamais. (Pl. XXVIII.)

DE LA TULIPE.

La tulipe, transportée des champs de la Cappadoce en Europe, y fleurit pour la première fois en l'an 1559. Son apparition occupa les savants. Le célèbre Clusius n'a point voulu que la postérité ignorât qu'un ambassadeur illustre, Angémis Burbecque, lui en envoya des graines de Turquie à Vienne. Ce don eut de singulières suites, et l'innocente étrangère, par ses charmes nouveaux excita de nouvelles passions. On compta, on classa ses attraits; on lui en créa de convention et par la culture on les varia. En 1710, la possession d'une tulipe reconnue parfaite, selon les conditions qu'avaient les amateurs n'eut plus de prix. On avait décidé que la hampe (nommée baguette, en langue d'horticulture), devait être forte, haute, d'un vert éclatant ; que les six divisions de la corolle arrondies à leur extrémité, présenteraient

six pétales d'un tissu épais, panachés de couleurs vives, contrastées, aussi brillante à l'extérieur qu'à l'intérieur et ne se mêlant jamais avec la nuance du fond ; que les étamines seraient brunes au lieu d'être jaunes, que la corolle enfin, plus haute que large serait à peine évasée.

Dans les commencements de son introduction en Europe la tulipe fit faire de véritables folies, surtout en Hollande. Depuis 1644 jusqu'à 1647, les tulipes y montèrent à des prix énormes et enrichirent beaucoup de spéculateurs. Les fleuristes estimaient surtout quelques espèces auxquelles ils donnaient des noms particuliers. L'espèce la plus précieuse était celle qu'on nommait la *semper augustus*, on l'évaluait à deux mille florins; on prétendait qu'elle était si rare, qu'il n'existait que deux fleurs de cette espèce, l'une à Harlem et l'autre à Amsterdam. Un particulier pour en avoir une, offrit quatre mille six cents florins, avec une belle voiture attelée de deux chevaux et tous les accessoires. Un autre devint propriétaire d'une de ces fleurs par l'échange de trente-six sacs de blés, quatre de riz, quatorze bœufs, douze brebis et huit porcs engraissés, deux muids de vin, quatre tonneaux de bière, deux de beurre, dix quintaux de fromage, un lit, des habits, etc. Le contrat de ce marché existe encore en original et l'on y apprend que le nom de *vice-roi* désignait la fleur qui en fut l'objet. — Douze arpents de terre furent offerts en vain pour une autre tulipe; une quatrième se paya vingt mille francs; une certaine *mère brune* fut échangée en France contre un moulin ; et la mère brune aujourd'hui vaut trois francs !.. Enfin les prix allèrent si loin qu'en Hollande, les Etats-Généraux crurent devoir intervenir et mettre un frein à la prodigalité des *fous-tulipiers*.

Dans l'Orient on célèbre avec beaucoup de pompe la fête des tulipes.

RÉFLEXIONS.

L'orgueil est à craindre dans le bien même que nous faisons ; et le désir de l'approbation et de la gloire anéantit tout ce que nous pouvons faire de plus digne d'approbation et de gloire.

(SAINT AUGUSTIN.)

Il r'est point de poison plus subtil que l'orgueil. Il a corrompu jusque dans le ciel les plus sublimes intelligences; ne nous étonnons donc pas que sur la terre il puisse pervertir les âmes d'ailleurs les mieux constituées et les plus fermes.

(BOURDALOUE, *Pensées diverses.*)

TUSSILAGE ODORANT — JUSTICE

Mes petits enfants que personne ne vous séduise. Celui qui fait des œuvres de justice est juste comme J.-C. lui-même est juste. Celui qui commet le péché est enfant du démon, parce que le démon pêche dès le commencement. — *I Jean* III, 7, 8.

VERVENE — ENCHANTEMENT

Le seigneur rend inutiles les prestiges des devins, et insensés ceux qui prononcent des oracles. Il renverse la science des sages et change leur sagesse en folie. — *Isaïe* XLIV, 25.

(Planch. XXIX, N° 3)

VIOLETTE BLANCHE — CANDEUR.

Heureux l'homme qui n'est pas entré dans le conseil de l'impie, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est point assis dans la chaire de dérision; mais qui repose son

amour dans la loi du Seigneur... Il sera comme un arbre planté près du courant des eaux, qui donne du fruit en son temps et dont les feuilles ne tombent point. — *Ps.* I, 1-13.

La violette est le symbole d'une âme simple et candide, en raison de sa couleur, qui est celle de l'innocence. On la donne aussi comme emblème d'une amitié sincère et durable.

On dirait que cette plante charmante n'aime à cacher ses jolies fleurs sous les buissons épineux que pour les faire deviner par le parfum qu'elle exhale.

L'obscure violette, amante des gazons
Aux pleurs de leur rosée entremêlant ses dons,
Semble vouloir cacher, sous leurs voiles propices,
D'un prodigue parfum les discrètes délices :
C'est l'emblème d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide un modeste bienfait.

(BOISJOLIN.)

RÉFLEXION.

Nul charme n'est aussi doux pour l'âme que le sentiment d'une pudeur sans tache.

(S. CYPRIEN, *De la Pudicité.*)

VIOLETTE ODORANTE — MODESTIE.

De même qu'on voit briller l'éclair avant d'entendre gronder la foudre, ainsi se remarque sur le visage de l'homme modeste une certaine grâce qui prévient en sa faveur avant qu'il ne parle. — *Eccl.* XXXII, 14. Les fruits de la modestie sont la crainte du Seigneur, la richesse, la gloire et la vie. — *Prov.* XXII, 4.

La violette avant-courrière du printemps, parfume l'air de sa douce odeur, même avant que les frimats soient disparus; aussi est-il

peu de fleurs mieux accueillies. En vain elle se cache sous l'herbe, son parfum la trahit; le bleu pourpré de sa corolle perce à travers le gazon. Enlevée à son obscurité, elle reçoit l'honneur que l'on se plaît à rendre au mérite modeste qui se cache.

Une fleur aussi aimable ne pouvait être oubliée par les poètes : il a fallu lui trouver une origine merveilleuse. Les uns profitant du nom d'*Ion*, qu'elle avait reçu des Grecs, ont avancé que Jupiter, ayant métamorphosé en génie la belle et jeune *Io*, fit naître la violette pour lui procurer une pâture digne d'elle. D'autres supposent que, Jupiter visitant l'Ionie, une nymphe de cette contrée vint offrir à ce dieu une violette, comme la fleur la plus chère de ce pays; de là vient qu'elle était en grande vénération chez les Athéniens, qui se croyaient descendus des Ioliens,

DE LA VIOLETTE ODORANTE.

Violette : C'est la modestie, la simplicité, la grâce, tout ce qu'il y a de plus pur, de plus tendre, de plus ingénu. C'est la fleur des bocages, des buissons et des prairies. Elle s'annonce en secret comme un premier don du printemps, comme un premier sourire du bonheur. Ainsi que les esprits sages elle aime les lieux écartés, solitaires, où règnent la paix et le silence. Vous avez aspirés ses parfums; ils ont ranimé vos sens, éveillé votre esprit, votre mémoire, fait battre votre cœur; vous avez cru l'apercevoir, vous courez au buisson qui cache ses grâces odorantes; vous la cherchez en vain, elle a fui comme ces âmes généreuses qui se dérobent après le bienfait aux regards des malheureux.

La violette est partout une délicieuse fleur. Transportée dans les parterres, elle nous attire bientôt par son attitude modeste, par ses teintes douces, par ses gracieuses émanations. Mais elle penche sa tête, elle la cache dans son feuillage : on dirait qu'elle craint nos regards indicrets, qu'elle rejette sa terre natale. C'est dans les vallons, au pied des montagnes, ou sur l'humble colline, qu'il faut chercher cette miniature végétale.

La violette odorante s'élève à peine de terre sur une faible tige ou sur les rejets traçants par lesquels elle se multiplie. Elle croît par

fes, aux premiers jours, le long des haies, à l'abri des broussailles et des buissons qui la protègent contre les injures de l'air. Ses feuilles sont larges, arrondies, d'un vert foncé, attachées à de longs pétioles. Au milieu des feuilles naissent des fleurs plus ou moins nombreuses, soutenues chacune sur un pédoncule faible. Elles sont agréablement penchées, d'une belle couleur pourprée ou bleue, d'une odeur suave.

La violette est une des plantes indigènes les plus agréables et les plus utiles. Toutes ses parties, feuilles, fleurs, semences, racines, sont douées de vertus médicinales.

Les feuilles fraîches sont mucilagineuses, émollientes, relâchantes. Le suc qu'on en exprime purge légèrement. La racine jo it d'une propriété émétique qui a été constatée par plusieurs habiles médecins. Quant aux fleurs on en fait, comme on sait, une infusion théiforme employée dans les rhumes, comme légèrement mucilagineuse, qui n'a guère d'autre effet, quand on y croit, que de tranquilliser les malades. Avec les mêmes fleurs fraîches, on compose un sirop qui conserve l'odeur agréable de la violette, et avec lequel on aromatise plusieurs médicaments.

La violette a été chantée par une infinité de poètes anciens et modernes; mais nous ne citerons que la pièce suivante par Constant Dubo s

Aimable fille du printemps,
Timide amante des bocages,
Ton doux parfum charme mes sens,
Et tu sembles fuir mes hommages.

Semblable au bienfaiteur discret
Dont la main secourt l'indigence,
Tu nous présente le bienfait
De la reconnaissance.

Sans faste, sans admirateur,
Tu vis obscure, abandonnée,
Et l'œil cherche encore ta fleur
Quand l'odorat l'a devinée.

Pourquoi tes modestes couleurs
Au jour n'osent-elles paraître?
Auprès de la reine des fleurs
Tu crains de l'éclipser peut-être?

Rassure-toi, près de Vénus
Les grâces nous plaisent encore.
On aime l'éclat de Phébus
Et les doux rayons de l'aurore.

N'attends pas les succès brillants
Qu'obtient la rose purpurine
Tu n'es pas la fleur des amants
Mais aussi tu n'a pas d'épines.

Partage au moins avec ta sœur
Son triomphe et notre suffrage;
L'amour l'adopte pour sa fleur;
De l'amitié sois l'apanage.

Viens prendre place en nos jardins,
Quitte ce séjour solitaire;
Je te promets tous les matins
Une onde pure et salutaire.

Que dis-je! Non, dans ces bosquets
Reste, violette chérie;
Heureux qui répand des bienfaits,
Et comme toi cache sa vie.

RÉFLEXIONS.

La modestie est toujours une vertu, mais il faut avouer que dans la vie il y a certaines occasions où elle est aussi peu convenable que l'effronterie en quantité d'autres rencontres.

(OXENSTIERN.)

Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talents, de leurs succès, de leurs miracles; nul ne s'est perdu par les sentiments d'une vraie et solide humilité.

(BOURDALOUE, *Pensées diverses.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU LANGAGE SYMBOLIQUE

DES FLEURS

	Pages.
PRÉFACE.	1
INTRODUCTION.	1
CHAPITRE Ier. — *Divisions de la science des fleurs.*	2
CHAPITRE II. — *Des fleurs chez les divers peuples du monde.*	5
ART. 1er. — De la culture des fleurs chez tous les peuples du monde.	5
ART. 2. — Du langage symbolique des fleurs chez toutes les nations.	11
CHAPITRE III. — *Agréments de l'étude des fleurs.*	17
ART. 1er. — Plaisirs que l'étude de la botanique procure à nos sens.	17
ART. 2. — Plaisirs que l'étude de la botanique procure à notre esprit.	21
ART. 3. — Plaisirs que l'étude de la botanique procure à notre cœur.	25
ART. 4. — Conclusion de cette introduction.	28

—

PREMIÈRE PARTIE.

BOTANIQUE DU LANGAGE DES FLEURS.

CHAPITRE Ier. — *De la racine.*	31
ART. 1er. — De la position fixe des végétaux.	31
ART. 2. — De la structure de la racine.	34
ART. 3. — Dénomination des racines	36
CHAPITRE II. — *De la tige.*	37
ART. 1er. — Beauté et diversité des tiges.	37
ART. 2. — Des diverses espèces de tiges et de leur structure.	40
§ 1er — Structure des tiges dicotylédones.	40
§ 2. — Structure des tiges monocotylédones.	43
§ 3. — Structure des tiges acotylédones.	44
ART. 3. — Dénominations des tiges.	44

Pages.
CHAPITRE III. — *Des bourgeons.* 46
ART. 1er. — Structure des bourgeons proprement dits. 46
ART. 2. — Des différentes espèces de bourgeons proprement dits. 48
ART. 3. — Dénominations des bourgeons. 50
ART. 4. — Des bourgeons radicaux. 51
CHAPITRE IV. — *Des feuilles.* 53
ART. 1er — Charmes des feuilles. 53
ART. 2. — Structure de la feuille. 57
ART. 3. — De la feuille simple et de la feuille composée. 59
ART. 4. — Des diverses dénominations des feuilles. 59
§ 1er. — Des diverses formes des feuilles. 59
§ 2. — Des dispositions que les fleurs affectent sur la tige. 62
ART. 5. — De la bractée ou feuille florale. 63
CHAPITRE V. *De la fleur.* 65
ART. 1er — Beauté des fleurs. 65
ART. 2. — Des organes essentiels de la fleur. 68
§ 1er — Du pistil. 68
§ 2. — De l'étamine. 70
ART. — 3. Des enveloppes florales. 71
§ 1er — Du calice. 71
§ 2. — De la corolle. 72
ART. 4. — De l'inflorescence. 75
§ 1er. — De l'inflorescence extrose. 75
§ 2. — De l'inflorescence introse. 76
§ 3. — De l'inflorescence mixte. 77
CHAPITRE VI. — *Du fruit.* 78
ART. — 1er — Abondance et sage distribution des fruits alimentaires. 79
ART. 2. — De la structure du fruit. 83
§ 1er — Du péricarpe. 83
§ 2. — Des parties accessoires du péricarpe. 85
ART. 3. — De la classification des fruits. 86
§ 1er — Des fruits simples ou apocarpes. 87
§ 2. — Des fruits composés ou syncarpes. 88
§ 3. — Des fruits agrégés ou polyanthocarpes. 89
ART. 4. — Tableau indiquant les contrées d'où viennent les principaux fruits alimentaires et autres végétaux. 89
CHAPITRE VII. *De la graine.* 91
ART. 1er — Du nombre prodigieux des graines. 92
ART. 2. — De la structure de la graine. 95

§ 1er. — De l'arille. 96
§ 2. — De l'épisperme. 96
§ 3. — De l'endesperme. 98
§ 4. De l'embryon. 99
Art. 2. — De la dissémination naturelle des graines. 102

—

DEUXIÈME PARTIE.

DU SÉLAM OU PRINCIPE DU LANGAGE DES FLEURS.

Pages.
Chapitre Ier. — *Du langage de Flore proprement dit.* 107
Art. 1er. — Principes du langage de Flore. 108
§ 1er. — Règle de la grammaire florale. 109
§ 2. — De la symbolique des couleurs. 110
§ 3. — Emblème des diverses nuances résultant des couleurs. 116
§ 4. Désignation des éléments et des saisons par les couleurs. 117
§ 5. Comment les fleurs peuvent signifier différentes choses selon certaines circonstances. 117
Art. 2. — Du bouquet en général. 119
§ 1er. — De la composition du bouquet. 119
§ 2. — De la lecture du bouquet. 120
§ 3. — Problèmes floraux. 121
Chapitre II. — *De la conversation florale.* 122
Art. 1er. — Pronoms personnels. 123
Art. 2. — Des nombres. 123
Art. 3. — Des temps. 124
Chapitre III. — *De l'écriture de Flore.* 125
Art. 1er. — Horloge de Flore. 125
Art. 2. — Attribut de chaque heure du jour chez les anciens. 127
§ 1er. — Désignation florale des jours de la semaine. 128
§ 2. — Désignation florale des semaines. 129
§ 3. — Désignation florale des mois de l'année. 129
Art. 3. — Divers modes d'écriture de Flore. 130
§ 1er. — Écriture avec des fleurs peintes. 130
§ 2. — Écriture avec les seuls noms des fleurs. 130

—

TROISIÈME PARTIE.

DICTIONNAIRE DU LANGAGE DES FLEURS.

Table alphabétique des fleurs symboliques.

	Pages.
Absinthe — Absence.	135
Abutilon — Récompense.	137
Acacia baie à ondes — Ennemi	138
Acacia robinier — Amour platonique.	1397
Acanthe — Arts.	141
Achillée millefeuille — Guerre.	144
Aconit — Crime.	145
Adonide — Souvenirs douloureux.	148
Adoxa moscatelline — Faiblesse	151
Agavé d'Amérique — Sureté.	152
Airelle myrtille — Trahison.	154
Ajonc — Misantropie.	156
Alizier allouchier. — Accords	157
Althæa ou guim. offi. — Bienfaisance.	161
Amandier — Étourderie.	164
Amaranthe — Immortalité.	168
Amarylis jaune — Fierté.	169
Ananas — Perfection.	170
Ancolie — Folie.	172
Anémone des fleuristes — Abandon.	173
Anémone des près — Maladie.	175
Anémone hépatique — Confiance.	176
Angélique — Inspiration.	177
Ansérine ambroisie — Insulte.	179
Ansérine toute bonne — Clémence.	180
Arbre de fer — Homicide.	181
Arbre de la folie — Insensé	181
Arbre de vie — Croix.	181
Armoise — Bonheur.	183
Arum gobe mouche — Piège.	185
Asphodèle rameux — Résurrection.	186
Asphodèle jaune — Regret	188
Aster — Amour de Dieu.	191
Aubépine — Espérance.	192
Baguenaudier arborescent — Amusement frivole.	194
Baguenaudier d'Éthiopie — Prodigalité	195
Balsamine — Impatience.	195
Bardane — Importunité.	196
Basilic — Pauvreté.	197
Belladone — Méchanceté.	198
Belle de jour — Coquetterie.	200
Belle de nuit — Timidité.	203
Bétoine — Surprise.	205
Blé — Richesse.	208
Bluet — Délicatesse.	210
Boule de neige — Ennui.	212
Bourrache — Brusquerie.	215
Bouton de rose — Jeune fille.	216
Bouton d'or — Raillerie	218
Brise tremblante — Frivolité.	219
Bruyère commune — Solitude.	220
Buglosse — Mensonge.	221
Bugrane arrête-bœuf — Obstacle.	224
Buis — Stoïcisme.	225
Buisson ardent — Conduite.	228
Cactier — Amour maternel.	229

Pages.

Café — Énergie. 230
Camara piquant — Rigueurs-discipline. 234
Camélia — Réputation. 234
Camomille noble — Guérison. 235
Campanule — Discrétion. 236
Canne à sucre — Gourmandise. 237
Cardère — Bienfait. 240
Centaurée odorante — Félicité. 242
Ceraiste cotonneux — Naïveté. 245
Cerisier — Education. 245
Chardon — Austérité. 249
Charme — Ornement. 252
Châtaignier — Équité. 253
Chêne — Hospitalité. 256
Chèvrefeuille — Liens d'amour. 259
Chicorée amère — Frugalité. 260
Chiendent — Obstination. 261
Chou — Irrésolution. 262
Cinéraire — Pitié. 263
Citronelle — Douleur. 265
Clandestine — Amour caché. 265
Clématite — Artifice 266
Cobée grimpante — Nœuds. 267
Cochléaria — Raillerie. 268
Coquelicot — Beauté éphémère. 271
Corbeille dorée — Tranquillité. 272
Coréopsis — Illusions. 273
Coriandre — Mérite caché 273
Cornouiller — Durée. 274
Couronne de roses — Récompense de la vertu. 275
Couronne impériale — Puissance. 279
Cyclamen — Condescendance. 280
Cuscute — Bassesse. 281
Cyprès — Deuil. 282
Dahlia — Nouveauté. 284
Datura — Corruption. 287
Dictame de crète — Naissance. 288
Digitale — Travail. 291

Pages.

Ephémèrine de Virginie. — Amour éphémère. 294
Epine vinette — Aigreur. 295
Eglantier — Amour filial. 297
Fenouil — Force. 300
Figuier — Scandale. 301
Fleur d'oranger — Chasteté. 305
Fougère mâle — Sincérité. 309
Fraises — Bonté. 311
Fraisier de l'Inde — Apparrence trompeuse. 314
Framboisier — Doux langage. 315
Frêne élevé — Grandeur. 316
Fuchsia — Fragilité. 318
Fumeterre commune — Fiel. 318
Fusain — Défaut. 320
Gainier — Hypocrisie. 321
Galanthine — Consolation. 322
Garance — Calomnie. 322
Gatilée — Froideur. 324
Genêt d'Espagne — Propreté. 326
Genêvrier asile, secours. 327
Géranium écarlate — Sottise. 330
Giroflée jaune — Fidèle au malheur. 332
Giroflée des jardins — Beauté durable. 333
Giroflier — Dignité. 335
Giroselle — Divinité. 336
Grateron — Rudesse. 341
Grenadier — Concorde. 343
Grenadille — Croyance. 344
Groseilles — Reconnaissance. 347
Hélénie d'Autonne — Pleurs. 347
Hélianthe ou soleil — Adoration. 348
Héliotrope — Amitié sans fin. 349
Hémérocalle — Volonté de Dieu. 350
Herbes aux sorciers — Avenir. 351
Hêtre commun — Prospérité. 351
Hortensia — Insouciance. 355

Pages.
Houblon — Injustice. 356
Houx — Providence. 358
Ibéride de Perse — Indifférence. 359
If — Tristesse. 359
Immortelle — Persévérance. 360
Iris — Message. 361
Ivraie — Vice. 361
Ixia tricolore — Tourment. 362
Jacinthe étalée — Jeu ou Délassement. 363
Jacinthe orientale—Bienveillance 363
Jasmin blanc — Amabilité. 364
Jasmin d'Espagne — Sensualité. 367
Jasmin de Virginie—Séparation 367
Jonc des champs — Docilité. 369
Jonquille — Désir. 369
Jujubier — Soulagement. 370
Ketmie — Négligence. 371
Larmille — Esclavage. 371
Laurier amandier — Perfidie. 371
Laurier franc — Gloire. 372
Lavande aspic — Méfiance. 372
Lierre — Amitié. 375
Lilas — Tendre émotion. 376
Lilas des Indes — Piété. 377
Lin — Bienfaiteur. 377
Lis — Majesté. 378
Liseron des champs — Humilité. 381
Lobélie cardinale — Amour du prochain. 382
Lunaire — Oubli. 383
Luzerne arborescente — Eloge de la vertu. 383
Luzerne cultivée — Vie. 384
Mandragore — Rareté. 385
Marguerite des prés — Choisissez vos amis. 387
Marronnier d'Inde — Luxe. 388
Mélisse officinale — Plaisanterie. 388

Pages.
Menthe poivrée — Vertu. 391
Millepertuis — Pardon. 393
Miroir de Vénus — Flatterie. 339
Momordique — Critique. 396
Morelle douce-amère — Vérité. 397
Mufflier — Présomption. 398
Murier blanc — Prudence. 398
Myosotis — Souvenez-vous de moi. 399
Myrobolan — Privation. 400
Myrthe — Amour. 400
Narcisse des poètes — Egoïsme. 403
Narcisse des prés — Espérance trompeuse. 405
Nélombo — Sagesse. 405
Nénuphar blanc — Eloquence. 406
Noisetier — Réconciliation. 407
Noix de serpent — Impie. 410
Œillet des prés — Crainte de Dieu. 411
Œillet des fleuristes — Amour sincère. 411
Œillet blanc — fidélité. 412
Œillet des poètes. — Dédain. 413
Olivier — Paix 416
Oranger bisannuel — Inconstance. 419
Ophrise araignée — Adresse. 420
Ophrise mouche — Erreur. 421
Ornithogale à ombelles — Paresse. 422
Ornithogale pyramidale — Pureté. 423
Oxalis alleluia — Joie. 424
Ozier franc — Franchise. 424
Paquerette double — Affection. 427
Paquerette simple — Innocence. 430
Patience — Patience. 432
Pélargontine à la rose — Préférence. 435

Pages.

Pélargontine triste — Esprit mélancolique. 436
Pensée — Pensée. 436
Pervenche — Doux souvenirs. 437
Petite sauge — Estime. 439
Peuplier blanc — Temps. 442
Peuplier noir — Courage. 443
Peuplier tremble — Gémissement. 444
Phalangère — Antidote. 444
Phytolacca — Bons conseils. 445
Pieds d'allouettes — Légèreté. 445
Pin — Hardiesse. 447
Pissenlit — Oracle. 449
Pivoine — Honte. 449
Plaqueminier — Résistance. 450
Platane — Génie. 450
Poivrier — Médisance. 451
Polytric commun — Secret. 452
Primevère — Cordialité. 453
Prunier — Promesse. 454
Quintefeuille — Fille chérie. 454
Renoncule asiatique — Parure. 455
Réséda — Mérite modeste. 456
Ricin — Médecine. 456
Rose — Beauté. 457
Rose blanche — Silence. 460
Rose capucine — Éclat. 460
Rose musquée — Affectation. 461
Rose pompon — Grâce enfantine. 461
Rose trémière — Vanité. 462
Roseau — Indiscrétion. 462
Rue sauvage — Nœuds. 463
Safran — Abus. 463
Sainfoin oscillant — Agitation. 464
Salicaire — Prétention 465
Scabieuse — Veuve. 465
Sensitive — Pudeur. 465
Seringat — Amour fraternel. 466
Souci — Chagrin. 466
Stramoine fastueuse — Soupçon. 470
Tame commun — Appui. 470
Thuya — Vieillesse. 470
Thym — Activité. 471
Tilleul — Amour conjugal. 473
Troëne — Défense. 474
Tubéreuse — Volupté. 474
Tulipe — Orgueil. 476
Tussilage odorant — Justice. 478
Verveine — Enchantement. 478
Violette blanche — Candeur. 478
Violette odorante — Modestie. 479

—

Table alphabétique des mots exprimés par les fleurs symboliques.

Abandon — Anémone des fleuristes. 173
Absence — Absinthe. 135
Abus — Safran. 463
Accords — Alisier allouchier. 157
Adoration — Héliante au soleil. 348
Adresse — Orphrise araignée. 420
Affectation — Rose musquée. 461
Affection — Paquerette double. 427
Agitation — Sainfoin oscillant. 464
Aigreur — Epine vinette. 295
Amabilité — Jasmin blanc. 364
Amitié — Lierre. 375
Amitié sans fin — Héliothrope. 349
Amour — Myrte. 375
Amour caché — Clandestine. 265

Pages.

Amour de Dieu — Aster. 191
Amour du prochain — Lobélie cardinale. 382
Amour éphémère — Ephémérine de Virginie. 294
Amour filial — Eglantier. 297
Amour maternel — Cactier. 229
Amour platonique — Acacia robinier 139
Amour sincère — Œillet des fleuristes. 411
Amusement frivole — Baguenaudier. 194
Antidote — Phalangère. 444
Apparence trompeuse — Fraisier de l'inde 314
Artifice — Clématite. 266
Arts — Acanthe. 141
Asyle secours — Génévrier. 327
Austérité — Chardon. 249
Avenir — Herbe au sorcier. 351
Activité — Thym. 471
Amour conjugal — Tilleul. 473
Amour fraternel — Seringat. 466
Appui — Tame commun. 470
Bassesse — Cuscute. 281
Beauté — Rose. 457
Beauté durable — Giroflée des jardins. 333
Beauté éphémère — Coquelicot. 271
Bienfaisance — Althéa ou guimauve. 161
Bienfait — Cardère. 240
Bienfaiteur — Lin. 377
Bienveillance — Jacinthe orientale. 363
Bonheur — Armoise. 183
Bons conseils — Phytolacca. 445
Bonté — Fraisier. 311

Pages.

Brusquerie — Bourrache. 215
Calomnie — Garance. 322
Candeur — Violette blanche. 478
Chagrins — Soucis. 466
Chasteté — Fleur d'oranger. 305
Choisissez vos amis — Marguerite des prés. 387
Clémence — Ansérine toute bonne. 186
Concorde — Grenadier. 343
Condescendance — Cyclamen. 280
Conduite — Buisson ardent. 228
Confiance — Anémone hépathique 176
Consolation — Galanthine. 322
Coquetterie — Belle de jour. 200
Cordialité — Primevère. 453
Corruption — Datura. 287
Courage — Peuplier noir. 443
Crainte de Dieu — Œillet de Dieu. 411
Crime — Aconit. 145
Critique — Momordique. 336
Croyance — Grenadille. 344
Croix — Arbre de vie. 181
Dédain — Œillet des poètes. 413
Défaut — Fusain. 320
Défense — Troëne. 474
Délassement ou jeu — Jacinthe étalée. 363
Délicatesse — Bluet. 210
Désir — Jonquille. 369
Deuil — Cyprès. 282
Dignité — Giroflier. 335
Divinité — Giroselle. 336
Discipline ou rigueur — Camara piquant. 234
Discrétion — Campanule. 236
Docilité — Jonc des champs. 369
Douleur — Citronelle. 265

Pages.
Doux langage — Framboisier. 315
Doux souvenir — Pervenche. 437
Durée — Cornouiller. 274
Eclat — Rose capucine. 460
Education — Cerisier. 245
Egoïsme — Narcisse des poètes 403
Eloge de la vertu — Luzerne arborescente. 383
Eloquence — Nénuphar blanc. 406
Energie — Café. 230
Ennemi — Acacia baie à ondes 138
Ennui — Boule de neige. 212
Equité — Châtaigner. 253
Erreur — Orphrise mouche. 421
Esclavage — Larmille. 371
Espérance — Aubépine. 192
Espérance trompeuse — Narcisse des prés. 405
Esprit mélancolique — Pélargonium triste. 436
Estime — Petite sauge. 439
Etourderie — Amandier. 164
Enchantement — Verveine. 478
Faiblesse — Adoxa moscatelline. 151
Félicité — Centaurée odorante. 242
Fidélité — Œillet blanc. 412
Fidèle au malheur — Giroflée jaune. 332
Fiel — Fumeterre commune. 318
Fille chérie — Quintefeuille. 454
Flatterie — Miroir de Vénus. 393
Folie — Ancolie. 172
Force — Fenouil. 300
Fragilité — Fushcia. 318
Franchise — Ozier franc. 424
Frivolité — Brise tremblante. 219
Froideur — Gattilier. 324
Frugalité — Chicorée amère. 266
Gémissement — Peuplier tremble. 444

Pages.
Génie — Platane. 450
Gloire — Laurier franc. 372
Gourmandise — Canne à sucre. 237
Grâce enfantine — Rose pompon. 461
Grandeur — Frène élevé. 316
Guerre — Achillée millefeuille. 144
Guérison — Camomille noble. 235
Hardiesse — Pin. 447
Homicide — arbre de fer. 181
Honte — Pivoine. 449
Hospitalité — Chêne. 256
Hypocrisie — Gaînier. 321
Humilité — Liseron des champs. 381
Illusion — Coréopsis. 273
Immortalité — Amaranthe. 168
Impatience — Balsamine. 195
Impie — Noix de serpent. 410
Importunité — Bardane. 195
Inconstance — Onagre bisannuelle. 419
Indifférence — Abénide de Perse. 359
Indiscrétion — Roseau. 462
Injustice — Houblon. 356
Innocence — Paquerette simple. 430
Insensé — Arbre de la folie. 181
Insouciance — Hortensia. 355
Inspiration — Angélique. 177
Insulte — Ansérine ambroisie. 179
Irrésolution — Chou. 262
Jeune fille — Bouton de rose. 216
Joie — Oxalis alleluia. 424
Jeu ou délassement — Jacinthe étalée. 363
Justice — Tussilage adorant. 478
Légèreté — Pieds d'allouette. 445
Liens d'amour — Chèvrefeuille. 259
Majesté — Lis. 378
Maladie — Anémone des prés. 175

	Pages
Méchanceté — Belladone.	198
Médecine — Ricin.	456
Médisance — Poivrier.	451
Méfiance — Lavande aspic.	374
Mensonge — Buglosse.	221
Message — Iris.	361
Mœurs — Rue sauvage.	463
Mérite caché — Coriande.	273
Mérite modeste — Réséda.	456
Mysanthrope — Ajonc.	156
Modestie — Violette odorante.	479
Naissance — Dictame de crète.	288
Naïveté — Ceraiste cotonneux.	245
Négligence — Ketmie.	371
Nœuds — Gobée grimpante.	267
Nouveauté — Dahlia.	284
Obstacle — Bugrane arrête-bœuf	224
Obstination — Chiendent.	261
Oracle — Pissenlit.	449
Ornement — Charme.	252
Oubli — Lunaire.	383
Orgueil — Tulipe.	476
Paix — Olivier.	416
Pardon — Millepertuis.	393
Paresse — Ornithogale à ombelle.	422
Parure — Renoncule asiatique.	455
Patience — Patience.	434
Pauvreté — Basilic.	197
Pensée — Pensée.	436
Perfection — Ananas.	170
Perfidie — Laurier amandier.	371
Persévérance — Immortelle.	360
Piège — Arum gobe mouche.	185
Piété — Lilas des Indes.	377
Plaisanterie — Mélisse officinale.	383
Pleurs — Hélénie d'automne.	347
Préférence — Pélargonium à la rose.	435
Présomption — Mufflier.	398
Privation — Myrobolan.	400
Prodigalité — Baguenaudier d'Ethiopie.	195
Promesse — Prunier.	454
Propreté — Genêt d'Espagne.	226
Prospérité — Hêtre commun.	351
Providence — Houx.	358
Prudence — Murier blanc.	398
Puissance — Couronne impériale.	279
Pureté — Ornithogale pyramidale.	423
Prétention — Salicaire.	465
Pudeur — Sensitive.	465
Raillerie — Bouton d'or.	218
Rareté — Mandragore.	385
Récompense — Abutilon.	137
Récompense de la vertu — Couronne de roses.	275
Réconciliation — Noisetier.	405
Reconnaissance — Groseiller.	345
Regret — Asphodèle jaune.	188
Réputation — Camélia.	234
Résistance — Plaqueminier.	450
Résurrection — Asphodèle rameux.	186
Richesses — Blé.	206
Rigueurs — Camara piquant.	234
Rudesse — Grateron.	341
Sagesse — Nélombo	405
Scandale — Figuier.	311
Secours, asyle — Génévrier	327
Secret — Polytric commun.	452
Sensualité — Jasmin d'Espagne.	367
Séparation — Jasmin de Virginie.	367
Silence — Rose blanche.	460
Sincérité — Fougère mâle.	309
Solitude — Bruyère commune.	220
Sottise — Géranium écarlate.	330

	Pages.
Soulagement — Jujubier.	370
Souvenez-vous de moi — myosotis.	399
Souvenir douloureux— Adonide.	148
Stoïcisme — Buis.	225
Sûreté — Agavé d'Amérique.	152
Surprise — Bétoine.	205
Soupçon — Stramoine fastueuse.	470
Temps — Peuplier blanc.	442
Tendre émotion — Lilas.	376
Timidité — Belle de nuit.	203
Tourments — Ixia tricolore.	363
Trahison — Airelle myrtille.	154
Tranquillité — Corbeille dorée.	272
Travail — Digitale.	291
Tristesse — If.	355
Vanité — Rose trémière.	462
Vice — Ivraie.	361
Vie — Luzerne cultivée.	384
Vérité — Morelle douce amère.	397
Vertu — Menthe poivrée.	391
Volonté de Dieu — Hémérocalle.	350
Veuve — Scabieuse.	465
Volupté — Tubéreuse.	474
Vieillesse — Thuya.	470

Paris. — Typographie Nouvelle. — V. de Surcy et Cᵉ, rue de Sèvres, 37.

1853

CORNELL UNIVERSITY
DEPT. OF PRES. & CONSERVATION
Job # 7062-M97
Treated by SAC Date 1/98
Treatment done RBK jmb9